REVUE

DE PARIS.

XII.

ÉVERAT, IMPRIMEUR,
rue du Cadran, n° 16.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1834.

TOME DOUZIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

RUE DES FILLES SAINT-THOMAS, N° 17.

1834.

SOUVENIRS DE VOYAGES.

III.

LES ÉGLISES.

Pour le voyageur qui veut s'abandonner franchement à tout ce qui peut l'impressionner, à tout ce qui peut réveiller en lui une pensée, un souvenir, il n'est, je crois, sur sa route, qu'elle aille au nord ou au midi, à l'est ou à l'ouest, il n'est aucun monument capable de lui donner autant de douces et naïves émotions que l'aspect des églises. La colonne triomphale l'étonne; elle lui rappelle un fait glorieux, une belle page d'histoire. Son imagination s'ébranle en la voyant, son idée artistique y perçoit peut-être un nouveau moyen de développement, mais son ame n'entre pour rien dans cette suite de réflexions. Rappelez-vous au contraire ce que vous éprouviez à la vue d'une pauvre église de village, un soir d'été en voyageant. La nuit commence à tomber, la voiture roule sur la grande route, et votre œil cherche de côté et d'autre, et n'aperçoit rien. Les laboureurs sont rentrés sous leurs toits; les champs sont vides. Aucune maison, aucun bruit, quand tout à coup, au milieu de cette solitude et de ce silence, la cloche du hameau s'ébranle pour la prière du soir, et ses lentes et régulières vibrations portent dans l'air un son religieux. Après le chant du pâtre sur la colline, après le chant de l'alouette dans la vallée, c'est le chant de l'airain, c'est la voix de l'église qui appelle encore tous les hommes à se recueillir et à s'agenouiller. Vous avancez, conduit par ce tintement mélancolique, et devant vous apparaît la flèche aiguë du clocher, revêtue d'ardoises, surmontée de son globe et de sa croix. A côté s'élève un massif de tilleuls aux larges rameaux, servant d'ombrage pendant l'été et

d'abri pendant la mauvaise saison; puis le cimetière, fermé par une petite grille, mais ouvert à tous les regards, et rempli d'humbles tombes; le cimetière que vous a dépeint Gray. Point de faste sépulcral, point de monumens splendides : un nom écrit sur une croix, et quelques fleurs pour le recouvrir. Puis, auprès de là, le presbytère, étroite maison, un peu mieux bâtie cependant que celles des paysans qui l'environnent. Aussi est-ce le chef-d'œuvre de l'architecte et des maçons du village. On y a joint un jardin avec une allée de cerisiers, pour que le bon curé puisse s'en aller quelquefois là dire son bréviaire ou étudier son sermon, et un enclos, dont il cultive lui-même les arbres, pour rappeler qu'autrefois les pères de famille étaient en même temps prêtres et agriculteurs. Cependant vous passez devant la façade nouvellement blanchie de l'église. La grande porte en est encore ouverte, comme pour appeler les pauvres femmes de laboureurs à venir y clore leur journée par une prière. Au fond du sanctuaire, vous voyez vaciller les rayons de la lampe qui ne doit pas s'éteindre, et le tabernacle vous apparaît avec les deux anges dorés qui le gardent, et les grands cierges en cuivre qui l'entourent. Peut-être êtes-vous parti jeune homme d'un village comme celui-ci, où vous aviez passé votre enfance. Et alors que de souvenirs ! voici renaître tout à coup et les joyeux mystères de la nuit de Noel, et les pompes de Pâques, et la Fête-Dieu avec ses reposoirs et ses fleurs, et la Toussaint avec ses prières lugubres et ses cloches qui se lamentent au milieu d'une nuit de novembre. Peut-être avez-vous chanté à ce lutrin, peut-être avez-vous balancé l'encensoir au pied de cet autel, et jamais nulle idée sceptique, nul rêve impie ne sera assez fort pour effacer dans votre cœur toute trace de ce naïf sentiment d'orgueil que vous éprouviez à revêtir le blanc surplis, et à marcher, vous tout petit, auprès des notables du village, à côté de votre vieux pasteur. Peut-être aussi que votre mère est restée là où vous étiez, et à cette heure, où vous passez devant des habitations étrangères, tandis que la cloche sonne, elle s'en va dans l'église, où elle vous conduisit souvent, prier pour votre voyage.

Après ce sentiment de joie que vous inspire la vue d'une église de village entretenue avec soin, ayant ses ornemens pour chaque fête, son luxe pour chaque grande cérémonie, il est une impression de douleur à subir : c'est lorsque l'on rencontre l'église inachevée, l'église où les colonnes se couvrent de mousse, attendant en vain leurs chapiteaux, l'église abandonnée et s'écroulant de toutes parts. Dans le midi, auprès des Cévennes, au

milieu des Pyrénées, nous avons souvent trouvé l'ancienne chapelle du hameau ébranlée, lézardée, laissant tomber chaque hiver une partie de son toit ou un pan de muraille. Cet état de dégradation ne provenait cependant pas de l'irréligion des habitans. C'était la guerre qui les avait ruinés. C'était, il y a deux cents ans, la persécution religieuse qui les forçait de fuir. C'étaient, après la révocation de l'édit de Nantes, des villages entiers qui devaient laisser là les murs de leur église et les os de leurs pères, et s'en aller dans les profondeurs des montagnes ou sur une terre étrangère transporter leur culte et leurs souvenirs, et c'est une des émotions les plus tristes que je connaisse, de voir maintenant, au milieu de cette belle nature des Pyrénées, ces murs ruinés de la chapelle qui semblent attendre encore la communauté de chrétiens qu'ils ont reçue, et les chants religieux dont ils ont retenti. Le parvis n'a plus de dalles; le sanctuaire n'a plus d'autel: une désolation continue règne là où jadis toutes les douleurs venaient reprendre espoir et courage. Le chœur est muet, le lieu désert, et le vent a peut-être soulevé le sable du cimetière et dispersé les ossemens de la tombe et la poussière des morts. Quelques arbres seulement, nés à l'ombre de cette chapelle, et protégés par ses murailles, étendent sur elle leurs longs branchages, et la protégent à leur tour, plus fidèles en cela que les hommes dont elle a reçu les pleurs et soutenu les misères.

De cette chapelle du hameau, de cet asile du pauvre manœuvre et de l'humble paysanne, passez aux églises des grandes villes. Ici la religion se montre dans toute sa puissance et sa splendeur. Tout ce que l'imagination a pu rêver de plus grandiose, la foi de plus suave et de plus mystérieux; tout ce que la poésie d'une ame chrétienne a pu concevoir, tout ce que l'art a pu exécuter, tout a été employé à nous représenter la religion dans la magie de ses symboles et le prestige de ses croyances. Des peuples entiers se réunissaient pour élever ces monumens. Les rois y contribuaient par leurs dons, les papes par leurs bulles, les poètes par leurs chants, les prêtres par leurs exhortations. Ce n'était pas l'œuvre d'une seule communauté, d'une seule ville: c'était une œuvre qui intéressait toute la chrétienté, et pour laquelle on demandait un bref à Rome, et un privilége au couronnement de l'empereur à Francfort; c'était une œuvre où l'on ne calculait ni l'or ni le temps. Les aumônes des chrétiens devaient y suffire, et les siècles venaient l'un après l'autre y apporter leur tribut. Aussi voyez quelle variété de style, quel mélange d'ornemens! Le Nord et l'Orient y ont mis ce qu'ils avaient de plus solennel et de plus gracieux. Voici les faisceaux de co-

lonnes, arrondies en arceaux, élancées dans les airs, reployées sous la voûte, se mêlant, s'entrelaçant, se jetant de côté et d'autre comme les longs rameaux d'une forêt de sapins. Voici la rosace dentelée et les broderies de marbre si fines et si légères qu'on les dirait faites par la main d'une Péri. Voici les volutes de l'ogive qui tournoient et se développent comme l'acanthe; voici la galerie qui serpente autour des cloches avec ses pierres éfrangées, ses rampes à jour comme un balcon moresque; voici même, s'il vous le faut encore, la majesté du fronton antique, la grâce exquise et la sévère simplicité du style grec, tant ces artistes du moyen âge connaissaient bien leur mission, tant ils avaient peur d'oublier dans leurs œuvres ce qu'on avait imaginé de beau avant eux. Qui nous dira l'histoire de ces monumens que nous ne contemplons plus aujourd'hui sans une étrange admiration, et dont le moindre détail a de quoi occuper longtemps notre surprise? Qui nous dira toutes vos merveilles, ô magique cathédrale de Strasbourg, votre flèche gigantesque qui se voit de loin dans le pays de Bade et en Alsace; votre portail avec ses empereurs à cheval, ses armées de saints et d'apôtres, et votre voûte si profonde et si recueillie? Qui nous dira votre grâce, mélancolique chapelle de Bourg, vos tombeaux déposés derrière un rideau de marbre, et les anges qui veillent auprès, et les chiffres d'amour qui les surmontent? Passez d'une province à l'autre, étudiez ces églises, partout vous retrouverez la même pensée religieuse exprimée sous une nouvelle forme, la même poésie intime rendue par une nouvelle image. A Strasbourg, à Anvers, la flèche de la cathédrale s'élance au milieu de la plaine, au-dessus du fleuve, au sommet de la ville, comme la prière ardente de tout un peuple monte vers le ciel, quand les genoux se prosternent. Là, quand l'on veut célébrer un triomphe, proclamer une grande fête, on couvre de fanaux allumés cette aiguille de la cathédrale, et bien au loin, bien au loin, on la voit flamboyer comme un météore. Les habitans des villages viennent se mettre sur leur porte pour la regarder, et ils se réjouissent, car l'église leur annonce qu'il faut se réjouir. A Ulm, ce sont deux tours carrées, massives et imposantes comme la forteresse de Dieu. A Vienne, la ville des empereurs, pas un étranger ne passe sans s'arrêter avec respect devant ce Saint-Étienne, cette église aux longs souvenirs qui a suivi toute la fortune des archiducs, et s'est agrandie à chacune de leurs victoires, et s'est revêtue de deuil à chacune de leurs défaites, et s'est élevée avec orgueil pour voir passer au pied de sa vieille tour allemande, Frédéric Barberousse et Napoléon. A Bamberg,

au milieu d'une ville toute fraîche, toute neuve, toute pleine d'élégans édifices, au-dessus de cette vaste prairie où le roi de Bavière donne encore des tournois, au pied de ces coteaux chargés de houblon, vous voyez apparaître les quatre tours carrées de cette cathédrale byzantine qui date des premières années du onzième siècle. Au dehors de l'édifice, on retrouve encore les petites colonnes rondes, effilées, réunies par le plein cintre, mais dans l'intérieur de l'église, dans la construction des voûtes, le caractère gothique commence déjà à se manifester avec sa profusion et sa grâce d'ornemens. Ce que l'on admire dans cette église outre le style d'architecture dont il existe aujourd'hui peu de traces aussi belles, ce sont les tombeaux de tous les évêques qui se sont succédés dans cette vieille métropole. C'est surtout le tombeau de son fondateur, le sage empereur Henri II, et celui de sainte Cunégonde. La légende raconte que le jour même de leur noce Henri et Cunégonde, pour se rendre plus agréables à Dieu, se promirent de vivre dans la continence et la chasteté. Ils accomplirent fidèlement leur vœu, et Cunégonde mourut après avoir fondé maint couvent et bâti mainte église. Plusieurs années après, l'empereur la suivit, et lorsque l'on ouvrit le caveau impérial où il devait être déposé, Cunégonde se leva tout à coup de son cercueil, et vint elle-même, en lui tendant les bras, recevoir son chaste époux. A une vingtaine de lieues de cette magnifique cité, vous verriez rayonner les flèches gothiques de Nuremberg; et pour bien connaître cette ville de miracles, pour suivre dans tous ses caprices et ses élancemens, dans toute sa grâce et sa puissance, cette pensée artistique du moyen âge, cette forêt de pignons, de bouquets de fleurs, de colonnettes, de spirales, cette végétation de pierre, comme l'a si bien nommée un de nos grands écrivains, il faudrait y aller en pélerin, et faire une pieuse station à chaque pas, à la chapelle de Saint-Maurice comme à l'église Saint-Laurent, et devant la porte de Dürer comme auprès des monumens d'Adam Kraft.

Revenez maintenant dans nos contrées. A Lausanne, la cathédrale, noircie par le temps, domine toute la ville. De là vous pouvez voir ces eaux brillantes, mais souvent trompeuses, du lac; ces coteaux de la Meilleraye, où l'on ne peut faire autrement que de songer à Saint-Preux, et ce triste château de Chillon [1]; et en reportant les yeux sur cette église solennelle

[1] There are seven pillars of gothicmould
In Chillon's dungeons deep and old;
There are seven columns massy and gray, etc.
(BYRON, *the Prisoners of Chillon.*)

qui vous abrite, il vous semble que c'est là un refuge assuré contre les orages de l'onde, les orages des passions et les tentatives cruelles de la tyrannie. A Besançon, l'église de Saint-Jean est bâtie sur le roc et adossée à la montagne, au pied du fort Vauban, citadelle de Dieu, à côté de la citadelle des hommes. A Toulouse, cette magnifique et imposante cathédrale de Saint-Surnin, avec ses voûtes sombres, ses majestueux pleins-cintres, ses caveaux pleins de reliques, s'élève, appuyée sur deux larges ailes, comme un sentiment de foi qui se repose sur deux grandes pensées. Puis voyez, après cela, cette jolie et gracieuse chapelle de Saint-Agricole, à Avignon; cette église seigneuriale de Nantes, avec son magnifique tombeau, en marbre, de Marguerite de Foix; cette riche et splendide cathédrale de Tours, au milieu des riches et splendides vallées de la Loire, et cette grave église d'Orléans, au style pur et sévère, qui vous apparaît de loin, à côté du monument de Jeanne d'Arc. Vous citerai-je encore la royale abbaye de Jumiéges, ce vieux dôme de Seez, l'un des plus anciens dômes de France, et Saint-Denis, tombeau de nos rois, et Notre-Dame, si bien dépeinte par nos poètes? Allez partout où voudrez : partout vous retrouverez un autre caractère et l'empreinte d'un autre souvenir, et partout la forme symbolique, l'édifice faisant la croix (1) et la porte tournée vers l'Orient, comme pour indiquer de quel côté est venu le Seigneur. Ce qui distingue généralement, si je ne me trompe, les églises du midi, c'est que le chœur ne se trouve point, comme dans le nord, séparé seulement par une barrière du reste de l'édifice, mais enclos dans une galerie autour de laquelle on circule sans pénétrer dans l'intérieur du sanctuaire. Là aussi, vous remarquerez que le genre de construction d'une église a influé sur toutes les autres. Aux environs de Toulouse, par exemple, vous voyez de toutes parts s'élancer l'aiguille des clochers, pareille à celle de Saint-Surnin; aux environs de Bordeaux, la pyramide pareille à celle de Saint-André. C'est ainsi qu'à Nîmes, quand l'on bâtit, on a toujours en vue le style antique, soit les Arènes, soit la Maison Carrée.

Plus j'ai observé les églises dans leur ensemble, plus je les ai trouvées en harmonie constante avec le culte auquel on les consacrait. Oui, ce sont bien là les monumens du christianisme, les monumens ouverts à toutes les pompes du clergé, comme à toutes les souffrances de l'homme, au repen-

(1) Voir l'*Histoire de France*, par M. Michelet, t. II, p. 670 et suiv. — Voir aussi les admirables pages du *Génie du Christianisme*. Que l'on me pardonne de revenir après de tels tableaux sur le même sujet.

tir des princes et aux naïves prières du pauvre. Ce sont là les temples de l'Évangile, où le dais aux fleurs d'or abritera également la tête du prélat et celle de l'artisan; où, dès que l'on entre, on trouve le tronc de la veuve et le bénitier; où le fils du pâtre trône parfois sur le siége épiscopal, tandis que le fils du grand seigneur lui sert de chapelain. Ce sont là ces édifices qui devaient s'élever au-dessus de tous les autres, comme la puissance spirituelle s'élevait, dans le moyen âge, au-dessus de la puissance des armes et de la grandeur des rois; ces édifices tout empreints de l'idée religieuse qui présidait à leur création, représentant sur leur façade l'idée du bien et du mal par de grossiers emblêmes, et dans leur intérieur, l'esprit mystique du catholicisme, la pensée fondamentale d'une religion de charité, d'amour et d'expiation. Maintenant on ne pourrait plus les construire : la foi manque pour de telles œuvres. Depuis plus de douze ans, des centaines d'ouvriers travaillent à la cathédrale de Cologne; on ne s'aperçoit pas qu'ils aient encore rien fait pour en clore la voûte. J'ai cependant vu finir une église gothique dans la Vendée, à Luçon. Elle est petite, il est vrai; mais n'importe : elle est achevée. Ce sera probablement la dernière.

Il est encore d'autres églises devant lesquelles on ne passera jamais sans éprouver une douce émotion : ce sont ces chapelles votives qui s'élèvent au bord de la mer, au-dessus de l'écueil. Le marin les cherche de loin, et dans l'orage il les invoque. C'est son phare spirituel, à côté de cet autre phare dont la lueur lointaine ne suffit pas à le préserver de l'orage, à le défendre contre l'abîme. Ce sont ordinairement d'humbles chapelles, couvertes seulement d'*ex voto* et retirées à l'écart; on n'y entend ni le bruit du monde ni les rumeurs de la ville, mais le bruit du vent qui se plaint, et celui des flots qui se brisent entre les rochers, comme dans le monastère de la sœur de René; et lorsque ce bruit cesse, on y entend les sanglots de la pauvre mère ou de l'orphelin, qui s'agenouillent aux pieds de la Vierge. Peu de jours se passent sans que la chapelle soit visitée, sans qu'une veuve vienne, en habit de deuil, y porter le poids de ses tribulations; sans qu'une femme de marin vienne y prier, pendant la tempête, pour ses amis et ses enfans. Les pélerins montent avec une grande anxiété de cœur le sentier qui les conduit dans cet asile, et ils le redescendent avec un front serein : ils croient n'avoir encore rien obtenu, et le miracle est déjà fait, car une espérance nouvelle les anime et leur rend la force dont ils avaient besoin.

— Oh! je vous en réponds, et chaque jour encore il s'y passe du merveilleux. C'est une église miraculeuse, monsieur, une église de la Vierge qui guérit toutes les maladies.

— Et vous en avez vu guérir, vous?

— Si j'en ai vu? Ah! certainement que j'en ai vu, et, sans aller plus loin, ce petit Paul qui est là, tenez, il a maintenant les yeux clairs comme cette rivière : eh bien! il n'y a pas encore deux mois que ses pauvres yeux étaient toujours rouges et enflés. J'avais beau lui faire tous les remèdes imaginables. J'avais beau consulter tous nos plus fameux médecins, jusqu'au médecin de la ville, que j'allai trouver chez lui un dimanche. Bah! les médecins n'y connaissaient plus rien. L'un me disait ceci, et l'autre cela, et, avec tous leurs grands mots, mon petit Paul ne guérissait point; tant il y a qu'à la fin je voulus avoir recours à Notre-Dame de Remonot. Il y a là derrière son autel une petite source d'eau toute bleue qui résonne comme de l'argent. Je pris mon petit Paul avec moi, et tous les jours, je m'en vins ici prier; ensuite je puisais de l'eau à cette source, et je lui en frottais les yeux, et j'en emportais une fiole, et je lui frottais encore les yeux le soir et le matin quand nous étions chez nous. Huit jours se passèrent ainsi, et le neuvième, quand j'eus fait dire une grand' messe à Notre-Dame de Remonot, mon petit Paul se réveilla avec des yeux brillans comme vous les voyez. Aujourd'hui j'apporte une belle robe de taffetas à la Vierge. Entrez, monsieur, entrez; vous verrez combien elle a déjà fait de miracles.

J'entrai, et tout autour de moi, j'aperçus des figures en cire, des tableaux d'ex-voto. La jeune femme déposa son offrande sur l'autel, puis se mit à genoux, y fit mettre son enfant, et pria dévotement avec lui. Après quoi elle se releva, et, s'approchant de moi :—Monsieur, me dit-elle, nous habitons le chalet que vous voyez là-haut sur la montagne; si vous vouliez venir vous y reposer, mon mari aime à recevoir les étrangers, et nous avons toujours une place à notre foyer pour les hôtes qui nous arrivent.

Je la remerciai, et, en continuant tout seul ma route, je songeais à ce que je venais de voir, et je me demandais que serait l'être assez cruel pour ôter à ces bonnes gens leur culte pour la Dame de Remonot, leur croyance aux miracles, et leur bonne foi?

X. Marmier.

LE SOUPER CHEZ LE SORCIER.

CONTE IMITÉ DE L'ALLEMAND.

Comme, un de ces derniers soirs, le vent du sud-ouest avait adouci l'atmosphère, je me promenais avec mon chien sur le haut des falaises, assez près de Fécamp. Tout à coup mon chien s'arrêta, dressa les oreilles et fit entendre un sourd grognement. Quelques secondes après, j'aperçus dans l'ombre un homme qui s'était également arrêté. J'appelai mon chien, l'homme s'approcha, et à son manteau doublé de peau de mouton, je reconnus un des nombreux douaniers qui passent les nuits en observation dans de petites cachettes construites sur les falaises, à plus de trois cents pieds au-dessus de la mer.

—Vous avez là, me dit-il, en passant la main sur la tête de mon chien qui le flairait, un bon compagnon pour la nuit. C'est un terre-neuvien, ajouta-t-il; j'en avais un aussi, mais on m'a forcé de m'en séparer, on ne veut plus nous permettre d'en avoir près de nous. S'ils découvraient avant nous le bruit d'une source furtive, ils nous prévenaient aussi de l'approche des rondes de nuit de nos inspecteurs, et c'est ce qu'on veut éviter. Tout en causant, il me dit qu'il était du pays; que, quoiqu'on ne pût être bien riche avec 600 francs par an qu'il gagnait, il se trouvait heureux de se revoir dans les lieux où il était né.—Et, monsieur, ajouta-t-il, il n'y a pas long-temps que je jouis de ce bonheur; il n'y a que trois jours que je suis

ici, et je ne puis dire à la lettre que j'ai dormi sous le toit de mes pères, car ce n'est que le quatrième jour que le sommeil m'est permis.

Tout en parlant ainsi, il se penchait de temps à autre en dehors de la falaise. — Avez-vous entendu quelque chose? lui dis-je. — Non, reprit-il, mais je cherche une cavée au sujet de laquelle ma mère m'avait autrefois raconté une histoire. Les lieux où se sont passés les instans les plus heureux de la vie sont des amis que l'on aime à retrouver. Tenez, me dit-il, la voilà.

Et du doigt il me montra une grotte dans une falaise qui, tournant à cet endroit, creusait en noir sur son flanc gris.

Je vous ferai grâce de toutes les bassesses que j'employai pour obtenir le récit de l'histoire du douanier. Nous nous assîmes dans sa cahute, et il parla :

— Je vous assure d'abord, monsieur, que ni moi, ni ma mère, n'avons vu ni connu aucun des personnages dont il va être question. On avait conté l'histoire à ma mère, elle me l'a contée, je vous la conte à mon tour.

Il y a fort long-temps, un jeune homme nommé Louis Morand fut envoyé par son père à Paris, pour y faire ses études, y apprendre le latin, et y recevoir le grade de docteur en la faculté de médecine. Le père mourut, et le bruit se répandit que c'était de chagrin de la mauvaise conduite de son fils. Qnoi qu'il en soit, celui-ci, qui n'en avait pas grand héritage à attendre, se fit seulement envoyer les papiers du défunt, et un soir se mit en devoir de les brûler, en en extrayant ceux qui pouvaient être de quelque utilité.

Après plusieurs lectures insignifiantes, il tomba sur une liasse qui contenait des lettres toutes de la même écriture. La première lui donna le désir de connaître les autres, et il lut une assez volumineuse correspondance.

Les lettres étaient d'un ami qui paraissait aimer beaucoup son père. — Puisque, lui écriviat-il, tu veux que je réserve pour ton fils le bien que je veux et peux te léguer, envoie-le près de moi dès qu'il aura vingt-cinq ans, et s'il montre un bon naturel, je me chargerai de sa fortune. Autrement je me garderai bien de lui fournir les moyens de développer une nature vicieuse et malfaisante au détriment des autres hommes.

Quand Louis Morand lut le seing, il reconnut le nom d'un homme qui passait ici pour un sorcier et un nécromant. Il rit d'abord de cette pro-

tection qui lui était offerte; mais, après qu'il eut dépensé le plus mal qu'il lui fut possible le peu d'argent qui provenait de la succession paternelle, pressé par des créanciers, peu certain de son avenir, il résolut de courir une nouvelle chance, et d'aller se présenter de lui-même à cet homme qui paraissait avoir la volonté et la puissance de le tirer d'embarras.

Il se mit en route, et après de difficiles recherches il arriva chez le nécromancien. Il faut vous dire que ce nécromancien n'était peut-être pas beaucoup plus sorcier que vous et moi. Peut-être était-il seulement plus savant que les autres, et au moyen de quelques secrets de chimie et de physique en imposait-il *au vulgaire*.

A ce dernier mot, je regardai le douanier avec quelque surprise. —Vous croyez? lui dis-je.

— Je ne crois rien, répondit-il : ce que je vous raconte là fait partie du récit comme tout le reste. Ma mère m'a dit cela, comme probablement on le lui avait dit à elle-même. La maison du magicien était au milieu d'un bois, sur le versant d'une colline. Au signal de Louis Morand, un petit homme, à visage noir, vint ouvrir; cet aspect produisit sur Louis une vive impression. On n'était pas, à cette époque, accoutumé à voir des nègres dans nos pays; et d'ailleurs la taille et le costume de l'esclave avaient une bizarrerie fantastique; tout son petit corps était couvert d'or et de pierreries. A le voir, Louis crut que ce devait être un gnome, un des génies qui, dans les entrailles de la terre, sont préposés à la garde des trésors. Il demanda maître Guillaume, tout en tremblant de s'être adressé à lui-même, car l'aspect de cette petite créature n'était fait pour inspirer qu'une médiocre confiance. Le gnome (je ne puis vous préciser si c'était un nègre ou un gnome véritable), le gnome l'introduisit dans une immense salle, où le maître lisait à la lueur d'un grand feu. Je ne puis vous dire encore si l'imagination de Louis lui fit voir les choses autrement qu'elles n'étaient, ou si ce feu était surnaturel, ou si cet effet était produit par des moyens naturels; mais Louis vit ce feu se refléter en lumière bleuâtre sur les sombres murailles de la salle.

L'aspect du vieillard était vénérable: il avait une longue barbe blanche; ses cheveux blancs étaient cachés en partie sous une toque violette; le reste de son costume ne convenait pas moins à un nécromancien. Aussitôt que Louis se fut nommé, il l'embrassa et lui parla de son père avec des larmes dans les yeux; puis, après ce moment d'effusion, il fit servir le dîner. Ce dîner était d'une recherche exquise, les vins surtout étaient déli-

cieux. Louis but et mangea de son mieux. Il crut se rappeler cependant plus tard que maître Guillaume, qui ne mangeait que du riz et ne buvait que de l'eau, fronça deux ou trois fois le sourcil en le voyant remplir et vider son verre. Mais c'était un souvenir si vague qu'il ne le donna jamais lui-même pour bien certain.

— Mon fils, dit maître Guillaume, votre père était mon meilleur ami; ses goûts simples et son ennui des choses terrestres l'ont empêché, toute sa vie, de profiter de mon amitié; si vous n'avez pas dégénéré d'un si honnête homme, vous en hériterez, ainsi qu'il le désirait, et ce n'est pas un héritage à mépriser, ainsi que vous en pourrez juger par la suite. Nous allons descendre dans mon laboratoire; là nous causerons, et je verrai ce qu'il convient de faire pour vous.

Alors maître Guillaume et Louis descendirent par un étroit et sombre escalier; ils descendirent pendant plus d'une heure. Après ce temps, ils se trouvèrent dans une salle richement tendue de pourpre; des lampes l'éclairaient d'une lumière violette qui donnait à ce séjour souterrain quelque chose d'extraordinaire qui acheva de frapper la tête de Louis.

Quand ils se furent assis l'un et l'autre sur de moelleux coussins, maître Guillaume tira une sonnette, dont le fil d'or était caché dans un des plis de la tenture. Le gnome parut subitement. Louis fut effrayé de l'apparition de ce petit être qui, en moins de deux secondes, avait franchi une distance, qui leur avait coûté une heure à parcourir. Le gnome se tenait debout, silencieux, attendant les ordres de son maître. — Zano, lui dit maître Guillaume, j'ai oublié une chose importante; peut-être sera-t-il tard quand nous sortirons d'ici, qu'on prépare deux perdrix pour notre souper, à chacun la sienne; mais on ne les mettra à la broche que lorsque je te l'ordonnerai.

Zano disparut.

Après une longue conversation dans laquelle maître Guillaume interrogea Louis sur sa vie passée, sur ses habitudes, sur ses goûts, il lui dit: — Mon fils, en considération de l'amitié que je porte encore à votre père, même au-delà du tombeau, je vous ferai le don que vous me demanderez: mais je ne puis vous en accorder qu'un seul; ainsi pensez-y mûrement. C'est tout ce qu'il m'est permis de faire pour vous.

— Maître, répondit Louis, j'ai souvent cherché ce qu'il y avait de plus utile dans la vie, et je suis tellement convaincu que le bien le plus réel

et le plus fécond en jouissances, est une grande fortune, que je n'hésite pas à vous en faire la demande.

— Qu'il soit fait ainsi que vous désirez, dit le vieillard; mais auparavant laissez-moi vous avertir des dangers que vous attirez sur votre tête. Les hommes sont comme les navires, ils sont submergés plus facilement à proportion qu'ils sont plus chargés de richesses. Quelque honnête homme que l'on se sente, il faut éviter d'avoir dans les mains des armes trop puissantes et trop efficaces. Le mouton serait peut-être aussi féroce que le loup s'il avait des dents aussi fortes et aussi aiguës que celles de son ennemi.

Le vieillard joignit à ceci une multitude de réflexions et d'exemples que je ne vous répéterai pas, parce que ma mère, à laquelle probablement on n'en avait rien dit, ne me les a pas répétés. Seulement Louis a assuré depuis que l'éloquence du vieillard ne lui avait pas paru amusante, et qu'il avait passé tout le temps qu'il avait plu à maître Guillaume de pérorer, à songer à l'emploi de ces richesses futures, aux plaisirs qui allaient l'assaillir.

Maître Guillaume termina son long discours comme il l'avait commencé : — Qu'il soit fait ainsi que vous désirez. Voici une petite cassette pleine d'or; chaque fois qu'elle sera vide vous viendrez me voir; et je la remplirai. Je ne vous adresserai aucune question sur l'emploi que vous aurez fait de votre argent; seulement je vous prie de ne venir que toutes les fois que l'argent de la cassette aura été dépensé; des visites plus fréquentes me dérangeraient inutilement de travaux qui me sont chers; et d'ailleurs vous n'avez nul besoin de thésauriser. Si je meurs avant vous, la cassette continuera de se remplir d'elle-même, à mesure que vous l'aurez vidée.

Maître Guillaume lui donna encore quelques conseils. . . . . .

. . . .

. . . .

Louis venait assez souvent remplir la cassette. Un jour, il crut voir que le maître avait encore froncé le sourcil. Il songea alors que peut-être un caprice de vieillard lui enlèverait d'un instant à l'autre les richesses auxquelles il s'était facilement accoutumé, et il avisa de venir dès que la moitié de l'argent contenu dans la cassette était dépensée, afin de pouvoir amasser un trésor et rendre son avenir indépendant des fantaisies du nécromant. Du reste, il passait sa vie au jeu et dans les orgies de toutes sortes. Il n'était rien qu'il ne se crût permis, et malheureusement l'immense fortune dont il disposait lui faisait de ceux qui l'entouraient autant d'esclaves qui n'épargnaient rien pour le confirmer dans cette idée. Despote emporté, il

ne connaissait aucun frein ; et bientôt, blasé sur les plaisirs, qu'il ne pouvait beaucoup varier, par l'obligation de ne pas s'éloigner de la source de ses richesses, il ne trouva plus de distraction que dans le mal qu'il faisait aux autres.

Il avait pour compagnon de débauches un jeune homme bon et spirituel, qui, partageant une partie de ses plaisirs, ne laissait pas d'en blâmer quelques-uns, et s'était par cela seul attiré l'animadversion de Louis. Un incident vint changer ce mécontentement en haine profonde et envenimée.

Louis avait une maîtresse qu'il logeait à une lieue d'ici. C'était le plus souvent chez elle que se faisaient ces parties de plaisir et de débauche qui remplissaient la vie de Morand, sauf la place qu'y tenait l'ennui. Il lui sembla un jour surprendre entre elle et Rechteren des regards d'intelligence qui allumèrent dans son cœur la plus funeste jalousie. Il ne cessa pourtant pas pour cela d'accueillir Rechteren de son mieux ; mais un jour, comme ils quittaient ensemble la maison...

Ici le douanier s'arrêta.

J'attendis quelque temps ; puis, craignant qu'il ne se fût endormi, je fis un peu de bruit pour l'éveiller ; mais il ne dormait pas.

— C'est singulier ! dit-il, je ne puis me rappeler le nom de la maîtresse de Louis Morand.

— Supposez-en un autre.

— Je vais me le rappeler tout à l'heure. Je veux vous conter l'histoire comme elle m'a été contée...

Elle s'appelait Hortense.

Comme ils quittaient ensemble la maison d'Hortense, Louis Morand dit à son ami :—Si tu m'en crois, nous profiterons de la marée basse pour faire route sous la falaise. Nous verrons le soleil se coucher dans la mer.

Il faut croire, ajouta le douanier, que Louis Morand ajouta encore quelque autre chose pour le décider ; car ce n'est pas spectacle si rare que de voir le soleil se coucher. Il faut bien qu'il se couche tous les soirs, ainsi qu'il se lève tous les matins.

C'était à peu près dans cette saison et vers la pleine lune ; conséquemment c'était la *grande mer*, et la marée commençait à monter vers quatre heures. Comme vous vous en apercevriez si la mer était moins haute, et comme vous avez probablement eu occasion de vous en apercevoir d'autres fois, c'est un chemin rude et fatigant que de marcher sur des pointes de roche et sur les galets qui roulent sous les pieds. Ils cheminaient

au-dessous de la place où nous sommes présentement. A l'heure qu'il est, l'eau s'y élève de dix brasses au-dessus de l'endroit où posaient leurs pieds.

Ils s'amusèrent à regarder coucher le soleil et à deviser. Le vent soufflait du nord-ouest et blanchissait un peu les vagues. Il y a des gens qui resteraient une semaine à regarder la mer, sans faire autre chose. Il y a onze ans que c'est ma principale occupation, et je suis encore à comprendre le plaisir qu'ils y trouvent.

Tout à coup Rechteren avisa que la mer montait depuis une heure, que le vent poussait la marée, et qu'il serait plus prudent de revenir sur leurs pas, d'autant qu'ils n'avaient guère marché plus d'un quart de lieue. Mais Louis Morand se prit à rire, lui demanda s'il avait peur, et d'ailleurs l'assura qu'il ne leur fallait pas plus d'un quart d'heure pour retourner à Fécamp.

— Eh bien! dit Rechteren, avançons.

Mais on ne pouvait avancer bien vite : il était déjà presque nuit, et l'on risquait à chaque instant de se casser une jambe entre les pointes de roches. Louis trouvait toujours quelques prétextes pour ralentir la marche; tantôt il faisait remarquer à Rechteren les teintes jaunes que le soleil avait laissées à l'ouest, tantôt c'étaient les premières étoiles qui paraissaient à l'est.

On n'approchait guère du but, et la mer grondait sourdement. Chacune des lames qui venaient se briser sur le roc s'avançait un peu plus loin que celle qui l'avait précédée. La nuit arriva tout-à-fait, et derrière la falaise des lueurs blanches annoncèrent le lever de la lune.

Rechteren s'arrêta.—Louis, s'écria-t-il, retournons; nous pouvons faire en une demi-heure le chemin que nous avons parcouru depuis notre départ, et nous ne savons pas combien il nous faudra de temps pour gagner le terme de notre route. Nous n'avons même pas la lune pour nous conduire, elle se cache sous les nuages que le vent pousse du large; retournons.

— Retourne si tu veux, répondit Louis Morand; pour moi, j'irai jusqu'au bout.

— Je te suivrai alors, dit Rechteren.

Et ils se remirent en route sans échanger un mot.

Quelques centaines de pas plus loin, Rechteren s'arrêta encore. Le galet était noir sous ses pas, il se baissa pour le toucher de la main. Il vit alors qu'il n'était noir que parce qu'une lame plus forte que les autres avait couru jusqu'à la falaise. Il ne dit cependant rien, car, au point où ils

étaient arrivés, s'ils n'étaient pas plus près de Fécamp que de leur point de départ, ils étaient noyés.

Un peu plus loin, une lame glissa et lui mouilla les jambes en se brisant.

— Louis, dit-il, nous sommes perdus !

Louis ne répondit pas et doubla le pas. Rechteren ne voulait lui faire aucun reproche, mais c'était cependant son obstination qui les mettait ainsi en danger de la vie. Ils finirent par courir tous les deux vers une partie de la falaise qui s'avançait. Peut-être derrière cette pointe trouverait-on un sentier pour monter.

Mais, arrivés à la pointe, la mer battait en mugissant contre la falaise.

— Louis, répéta Rechteren, nous sommes perdus.

Alors Rechteren mesura de l'œil ce que la nuit lui permettait de voir de la falaise. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, elle ne présentait qu'une muraille haute de trois cents pieds, droite comme un mât. Ils retournèrent en courant sur leurs pas ; mais de temps à autre la fatigue les forçait de s'arrêter tout haletans. Rechteren prenait une gorgée dans une gourde pleine de genièvre, et la passait à Louis Morand ; puis ils se remettaient à courir. Au bout d'un quart d'heure, ils furent encore arrêtés par la mer, qui battait la falaise. La route était fermée des deux côtés. Il ne leur restait plus qu'un espace de deux cents pas que la mer ne couvrait point encore, mais chaque lame dévorait du terrain, et avant une demi-heure il devait y avoir dix brasses d'eau à l'endroit où posaient encore leurs pieds.

Rechteren ici s'arrêta, regarda des deux côtés la mer qui s'avançait : en face, l'océan ; derrière lui les falaises lisses et unies.

— Ce n'est plus le moment de courir comme des lièvres, dit-il ; c'est encore moins le moment de se désespérer. Il faut se résigner et attendre. Allons, Louis, tout est fini.

Louis se remit en marche, et gravit une roche qui, tombée de la falaise et appuyée contre elle, s'élevait à sept ou huit pieds du galet. Là il s'assit sans rien dire. Rechteren le suivit et resta debout près de lui.

— Mon bon ami Louis, dit-il, sais-tu ce qui me fâche le plus de tout ceci ? c'est que deux ou trois imbéciles de ma connaissance, qui m'ont souvent fait la guerre de ce que je ne sais pas nager, et qui m'ont prédit que je mourrais dans l'eau, me feront une oraison funèbre avec un impertinent *Je l'avais bien dit !* C'est, je t'avoue, un plaisir que je n'étais guère disposé à leur faire.

Après un moment de silence, il continua : — C'est une mort horrible !

Je ne crains pas la mort, mais je crains la souffrance. Ces pointes de roches sur lesquelles la mort va nous briser... C'est une voix effrayante que ces vagues qui mugissent et ce vent qui siffle! Mais, quelque effrayant que cela soit, ce spectacle élève l'ame, agrandit l'homme, et donne la force de mourir d'une manière convenable. Il vaut mieux mourir ainsi décidément que de tomber pour un démenti sous la balle d'un sot qui a peur.

Mais, Louis, tu ne dis rien?

Il se fit encore un moment d'un silence solennel, pendant lequel on entendait toujours s'approcher la mer : une lame vint qui, de son écume blanche, toucha la roche, leur dernier asile.

— Il vient de se passer en moi, dit Rechteren, encore un mouvement de désespoir et de rage. J'ai failli m'élancer contre la falaise pour la gravir avec les ongles. Mais, Dieu me damne si un chat en serait capable!

Il m'échappe, ajouta-t-il, une bizarre expression; ce juron, si près de la mort, m'épouvante. Tu riras si tu veux, mon cher Louis, quoique tu ne sembles pas y être fort disposé, mais je sens comme un besoin de prier un Dieu, quel qu'il soit. Cette voix de la mer et du vent, cette mort qui semble s'avancer sur les lames écumantes, tout semble commander de se mettre à genoux. Si ma prière n'est bonne à rien pour l'autre vie, elle servira toujours dans celle-ci à me mettre un peu de sérénité dans l'esprit. D'ailleurs, quelque douteuse qu'elle puisse être, c'est une chance, et il ne nous en reste pas assez d'autres pour que nous la négligions.

Rechteren, en effet, se mit à genoux sur le roc. — Il me serait fort difficile, dit-il, de me rappeler les prières que l'on m'a serinées autrefois; mais celle que je ferai sera aussi bonne.

Après quelques instans il se releva.

— A ton tour, Louis, dit-il; je t'assure que cela ne fait pas de mal.

— Non, dit Louis sourdement.

— Tu me parais un peu abruti. Je ne te tirerai pas de ton engourdissement; c'est une manière comme une autre d'attendre la mort, peut-être même vaut-elle mieux qu'une autre. Seulement si je t'ai offensé en quelque chose, je t'en demande pardon.

Ici Louis Morand fixa sur son ami des yeux étincelans.

— Je m'accuse envers toi d'avoir séduit ta belle Hortense, et d'avoir usurpé des joies que tu t'étais avaricieusement réservées. Mais je me meurs de froid... je voudrais bien, dans les quelques minutes que j'ai encore à vivre, souffrir le moins possible.

— Ah !

Et dans une petite cavité de la roche il versa le genièvre qui restait dans la gourde ; puis, tirant de sa poche le briquet qu'il portait toujours avec lui en sa qualité de fumeur, il y mit le feu, et une flamme bleuâtre brilla sur le roc. — Voici une bonne pensée, dit-il. Sais-tu qu'il est bien malheureux de n'avoir pas de sucre ? il serait fort spirituel d'attendre la mort en buvant du punch. En tout cas, ceci me réchauffe admirablement les doigts, en attendant que la mer vienne l'éteindre ; mais alors je n'en aurai plus besoin.

— Malheureux ! dit Louis Morand, ne vois-tu pas que la mer brise sur la roche où nous sommes ; que la vague qui roule là-bas est peut-être celle qui doit nous engloutir ?

— Je le vois comme toi, mon bon ami Louis, et je voudrais que cela fût déjà fait ; car il y a un moment qui m'effraie un peu.

— Mais, Louis, pourquoi donc quittes-tu tes vêtemens ?

— Pourquoi ? parce que tu as avoué ton crime, ton crime que je connaissais déjà ; parce que je ne t'ai amené ici que pour me venger. Songe maintenant à tes amours et à la perfide Hortense.

Il descendit alors de la roche, il avait de l'eau jusqu'au ventre. Comme Rechteren l'appelait en criant : Louis ! Louis ! m'abandonneras-tu ainsi ? Une lame énorme s'avança au-dessus de la tête de Louis Morand ; il plongea par-dessous, et reparut de l'autre côté de la lame qui se brisa au pied de la roche. Louis Morand nagea péniblement, plongeant sous chaque lame. Rectheren cria, il ne l'entendit plus, car la lame faisait un horrible bruit jusqu'au moment où il fut hors de la marée. Alors il se retourna. Le feu brillait encore violet dans la nuit. Un peu après, il se retourna encore. Le feu était éteint. Trois heures après il arriva à Fécamp.

— Tenez, me dit le douanier en me désignant la grotte qu'il m'avait déjà montrée, si la marée était basse, vous pourriez, en descendant la plage, voir encore dans la roche le trou dans lequel Rechteren fit brûler son genièvre.

Louis conta la mort de son ami comme il lui convint de le faire : ils avaient été surpris par la marée ; malgré ses efforts désespérés, il n'avait pu sauver Rechteren, et avait eu grande peine à se sauver lui-même. Il mena un grand deuil de la mort de celui qu'il avait assassiné, et tout le monde s'accorda à louer son excellent cœur et sa sensibilité. Mais ce qu'il redoutait, c'était la présence de maître Guillaume et son regard sévère et

pénétrant. Cette fois il attendit que la cassette fût tout-à-fait vide pour se décider à retourner chez le sorcier. A la porte, il hésita et faillit retourner sur ses pas; mais à force de se répéter que maître Guilaume n'avait pas mis de condition à ses bienfaits, et que d'ailleurs il serait abusé comme tout le monde par le récit qui avait couru, il reprit courage et entra. Maître Guillaume, comme de coutume, remplit la cassette sans prononcer un seul mot. Mais son regard avait quelque chose de cruellement sardonique; et quand Louis Morand lui avait, comme de coutume, tendu la main en entrant, le maître n'avait pas tendu la sienne.

Louis sortit pâle et horriblement agité; le maître avait évidemment refusé de presser la main d'un assassin. Un sourire ironique avait un moment contracté ses lèvres. Louis avait tout à redouter; non-seulement il ne tarderait pas à ne plus recevoir d'argent du sorcier, mais il était encore à craindre qu'il ne voulût pas borner là sa punition. Il fut plus de trois mois sans oser se présenter chez lui. Il passa tout ce temps livré aux plus sérieuses inquiétudes. Il avait épuisé tous les plaisirs que peut offrir la province; semblable à une chèvre qui, après avoir tondu l'herbe dans le cercle que la longueur de la corde qui l'attache lui permet de parcourir, la tond encore aussi raz que du velours, puis se couche découragée. Louis aussi vivait au milieu de l'ennui. Ses plaisirs se réduisaient le plus souvent à celui-ci, le plus niais de tous; à savoir : dans un café, au milieu des cris, des jurons, de la fumée du tabac, de l'odeur de la bière et des quinquets, au bruit du choc des verres et des plus sottes discussions politiques, déployer tous ses talens au billard ou aux dominos pour faire payer à un autre les quelques verres de punch et de bière que l'on boit sans avoir soif.

Une funeste pensée tomba un jour dans son esprit. Elle s'y attacha, y prit racine; elle l'occupa tout entier, le jour, la nuit; il roula dès-lors son dessein dans sa tête, les difficultés s'évanouirent, les dangers s'effacèrent.

Quand tout fut préparé pour l'exécution de son projet, il alla chez le vieillard. Zano lui ayant ouvert la porte, il se jeta sur le noir, lui enveloppa la tête de son manteau pour étouffer ses cris, et le livra à des hommes qui l'emportèrent; puis, suivi de ses complices, il pénétra, le pistolet à la main, jusqu'à la chambre de maître Guillaume, que l'on garrotta. Louis Morand, demanda le sorcier, que veux-tu de moi?

Personne ne répondit. On laissa Louis seul avec le maître, auquel il dit : — Je veux que tu me livres le trésor que tu possèdes.

— Louis Morand, répondit le maître, tu as fait des richesses que je t'ai prodiguées un trop mauvais usage pour que j'aie la folie d'alimenter plus long-temps tes vices. Avec ce que tu as eu jusqu'ici, tu as été sot et méchant; si tu possédais les trésors que je cache, tes vices deviendraient des crimes, ta méchanceté croîtrait avec les moyens de la satisfaire.

Pendant ce temps, les acolytes de Louis fouillaient toute la maison, depuis les caves jusqu'aux combles. Ils revinrent dire que ce qu'ils avaient trouvé ne valait pas dix écus. Alors on emporta le vieillard et on l'enferma dans une prison que Louis avait fait construire.

C'était une grande tour toute revêtue au-dedans de lames de fer poli. Sept fenêtres étroites y laissaient tomber un peu de lumière pendant le jour; à cette heure la lune y jetait une faible clarté.

Maître Guillaume, toujours calme, ne tarda pas à s'endormir d'un profond sommeil.

Quand il ouvrit les yeux, il faisait jour. Il regarda autour de lui. Chose étrange! il n'y avait plus que six fenêtres à la tour. En levant le bras, il touchait presque le plafond, dont la veille sa main restait à une grande distance. Du reste il trouva près de lui du pain et de l'eau. Il but et mangea.

Vers le soir, une voix se fit entendre, et en même temps à une des fenêtres parut la figure de Louis Morand. Il employa tous les moyens que son imagination put lui fournir pour décider le sorcier à lui livrer son trésor. Maître Guillaume fut inflexible.

Le lendemain, quand il s'éveilla, la tour n'avait plus que cinq fenêtres, et de la main il en pouvait toucher le faîte. Plus de doute, la prison, par un art affreux, se rétrécissait et s'abaissait sur lui. Elle ne tarderait pas à l'écraser entre ses murailles de fer.

Maître Guillaume but et mangea, pria et s'endormit.

A son réveil, il n'y avait plus que quatre fenêtres, et le plafond touchait ses cheveux. Le rétrécissement était visible. Louis Morand parut à une fenêtre; le maître le menaça des vengeances célestes. Louis Morand répondit par un sourire insultant, et l'engagea à lui abandonner ses richesses.

Maître Guillaume s'enveloppa la tête de son manteau, et s'endormit sans manger.

Le lendemain, quand il voulut se lever, il se frappa la tête au faîte de la tour. Trois fenêtres seulement restaient encore; de ses bras étendus il

touchait les deux côtés de la tour; il but et mangea un peu, puis passa tout le jour à prier. Le soir parut Louis Morand.

— Au nom du ciel! lui cria le maître, ne tue pas aussi cruellement un vieillard qui ne t'a jamais fait que du bien!

— Donne-moi donc tes trésors, dit Louis Morand.

Le vieillard baissa la tête sans répondre; Louis disparut.

Cette nuit maître Guillaume ne dormit pas; il priait sans pouvoir ramener le calme dans son esprit; la prison se resserrait d'une manière tellement visible qu'il se sentait étouffer. Son cœur avait peine à battre.

Il fut bientôt forcé de se tenir courbé, puis à genoux. Deux fenêtres seulement restaient à la prison.

Il essaya alors de se pratiquer un passage par une des deux fenêtres; il se déchira les ongles contre le fer poli.

Il appela Louis Morand, Louis Morand parut.

— Mon fils, dit-il, que t'ai-je fait pour me condamner à une mort aussi horrible? Aie pitié de mes cheveux blancs, aie pitié de l'ami de ton père! ne broie pas mes os entre ces murs de fer; grâce de la vie, ou donne-moi une mort contre laquelle mes sens se révoltent moins!

— Livre-moi donc tes trésors, répéta Louis.

Le vieillard ne répondit pas; mais la prison se resserrait toujours.

— Grâce! grâce! criait-il. Mais Louis répétait toujours : — Livre-moi tes trésors.

Maître Guillaume appuya son dos et ses pieds aux deux extrémités de la prison, en se raidissant pour l'empêcher de se rétrécir encore; mais, par une force invincible, elle continua toujours à se resserrer, et elle lui plia les genoux sur la poitrine. Les os commencèrent à craquer.

— Grâce! grâce! cria-t-il d'une voix étouffée.

Mais Louis, inflexible, répéta : — Tes trésors! tes trésors!

Alors maître Guillaume tira une sonnette d'or.

Une épaisse vapeur se dissipa aux yeux de Louis Morand; avec la vapeur disparut la prison. Louis vit le sorcier assis en face de lui, dans son fauteuil de velours, qu'il n'avait pas quitté. Lui-même se retrouva précisément dans la position où il était lorsque le nécromant lui avait dit : *Il sera fait ainsi que vous le désirez*. La sonnette d'or tremblait encore

sur la draperie de pourpre. Le prestige, effet de l'art du sorcier, s'était évanoui.

Zano entra.

— Zano, dit maître Guillaume à son noir, ne mets à la broche qu'une seule perdrix.

ALPHONSE KARR.

LES ESPIONS, LES VALETS

ET

LA MUSIQUE A ROME EN 1834.

Le voyageur séjourne en général trop peu dans le pays qu'il veut décrire. Il est frappé de quelques faits généraux, et pour ainsi dire de la saillie extérieure des mœurs. Il ne saisit que ces contrastes qui choquent ses préjugés et ses habitudes. Les nuances lui échappent, les finesses lui demeurent étrangères. Son œil ne pénètre ni dans l'intérieur des familles, ni dans le fond même des mœurs; il n'est ordinairement ni statisticien exact, ni portraitiste fidèle; et quand ses impressions sont vives, cette vivacité même ne fait qu'augmenter l'infidélité du portrait.

Un ouvrage très-curieux, composé par un Allemand domicilié à Rome pendant plusieurs années, vient de paraître à Leipzig. L'intuition des mœurs et de la vie romaine nous y paraît complète. C'est à la fois de la pénétration française, de la compréhension germanique, et une singulière exactitude statistique. On jugera du mérite original de ce livre par les extraits suivans :

LES DOMESTIQUES A ROME.

Dans un pays où la plupart des maîtres ne sont pas mariés, les serviteurs jouent un rôle important. A l'appui de cette observation vient

encore l'aversion des Romains pour tout ce qui sent la fatigue. Ils paieraient, à ceux qui cherchent à gagner de l'argent, jusqu'à l'air nécessaire à la vie, si l'on pouvait le leur fournir, pour n'avoir pas besoin de le respirer eux-mêmes. Qui voudrait donner 12 scudi par mois, aurait à l'instant plus de mille domestiques de louage.

Le domestique romain est souple, rusé, serviable à l'excès quand il s'agit pour lui de profiter de quelque faiblesse des maîtres; mais d'une grande indépendance de caractère, latitudinaire dans le *mien* et le *tien*, disposé à l'intrigue et au commandement, et très-négligé dans ses vêtemens et dans sa mise. Derrière le carrosse d'un cardinal devant lequel le tambour bat aux champs et la garde présente les armes, on voit des compagnons en linge sale, les cheveux mal peignés, et dont le rasoir n'a pas touché le menton depuis six jours au moins.

Ici les domestiques sont encore divisés d'après l'ancienne manière du moyen âge.

Le *cappanera* est une sorte de valet de chambre.

Le *decano* porte, au lieu de livrée, un habit brun à galons d'or. Il surveille la livrée et la cassette des pour-boire; il annonce, lors des réunions, les noms des gens qui passent du salon dans l'anti chambre, et de l'antichambre dans le salon.

Le concierge est aussi, à Rome, un Suisse.

Avec un indolent Romain on ne serait, certes, pas bien accueilli.

Les chasseurs sont devenus de mode dans ces derniers temps. On les prend sans distinction, qu'on ait une vénerie ou non, qu'ils sachent ou ne sachent pas charger un fusil, pourvu que ce soient de beaux hommes.

Les cardinaux sont obligés, par un ancien usage, d'avoir une nombreuse *familia* (domestiques), ils donnent peu de gages; en revanche les pour-boire rapportent beaucoup : ces derniers sont *certi* ou *incerti*. Les premiers sont une sorte de taxe prélevée lors de décisions judiciaires, promotions, etc. Quelquefois la livrée est obligée d'en donner une partie à l'antichambre, et l'antichambre aux *nobili*. Les *incerti* sont des pour-boire prélevés d'après une liste exactement tenue de tous ceux qui sont avec le patron en relations d'affaires, d'argent ou de société. Ces sortes de listes se communiquent mutuellement; et, qu'un voyageur fasse les apprêts de son départ aussi secrètement qu'il voudra, il est bien sûr de voir arriver la veille, pour lui souhaiter bon voyage, tous ceux qui ont de lui quelque pour-boire à réclamer.

Ainsi, pour notifier l'accouchement de la maîtresse de la maison, les domestiques demandent un pour-boire. Les valets tiennent, pour ces sortes de circonstances, comme aussi pour l'échange des nouvelles du jour qui doivent être apportées au lever du maître, une espèce de bourse dans quelque café au centre de la ville. Ces pour-boire varient de 1 scudo à 3 paoli par semestre pour les soirées et invitations à dîner. Il n'est pas prudent d'agir en ceci avec parcimonie, et il est bien impossible d'empêcher les domestiques de demander, ainsi que le témoigne l'exemple de l'ambassadeur d'Autriche actuel.

Beaucoup de maisons princières dans lesquelles le vieux style domine encore accordent des pensions après un certain nombre d'années de service. La maison Doria a même un collége particulier pour les fils de ses domestiques. A beaucoup on laisse une pension par testament.

Les cuisiniers forment une corporation; ils assistent aux fêtes et donnent au moins à manger à ceux qui manquent de pain. Comme le vieux duc Torlonia exerçait sur ses cuisiniers un contrôle très-strict et les menait très-durement, on payait sur la masse commune, à chacun de ceux qui sortaient de son service, la moitié de leur solde, jusqu'à ce qu'ils fussent replacés, parce qu'on savait que toute la peine qu'on pouvait se donner pour faire bonne cuisine dans cette maison était perdue.

Les voyageurs obtiennent d'ordinaire leurs domestiques dans une classe qui tient le milieu entre les domestiques de place et les domestiques ordinaires. Cette valetaille gagne suffisamment en hiver pour rester sans rien faire pendant l'été.

Les courriers, espèce d'hommes à part, qui sont communément des Piémontais ou des Génois, se font à la fois écuyers et maîtres-d'hôtels de plusieurs étrangers ensemble; épargnant à ceux-ci et à eux-mêmes beaucoup d'argent, ils sont le tourment des aubergistes, notamment de ceux qui vivent du voyageur, parce qu'ils exigent sur tout leur remise. Du reste, dispos, amusans, ils sont connus sur toute la route, de Calais jusqu'à Pestum. Plusieurs ont fondé de très-bonnes hôtelleries.

Rome a gardé dans sa livrée comme en beaucoup d'autres choses quelques débris de sa grandeur passée. Le service, l'annonce, l'étiquette, etc., sont déterminés par la coutume. Chaque antichambre s'appelle *corte*. M. de Rossi, dans ses comédies, comme aussi Goldoni, ont très-bien représenté les particularités des domestiques romains, leur penchant à la satire et leur humeur d'indépendance.

Les domestiques de l'autre sexe sont plus discrets, plus zélés et moins chers que les hommes; mais on est exposé à de fréquentes contrariétés à cause du mari ou des amans.

L'inscription : *Parva domus*, *magna quies*, qui est placée au-dessus de la porte de la *villa Albani* dans *Castelgandolfo* est partout une grande vérité, mais ici plus qu'ailleurs.

LES ESPIONS A ROME.

Sous un gouvernement absolu, le peuple n'a pas d'autres armes contre les actes du pouvoir qu'un commun mépris et l'exclusion; l'un et l'autre furent dans d'autres temps le partage des soldats de la police (*sgherri* ou *sbirri*), et ne manquent pas encore aujourd'hui aux espions.

Ceux-ci sont, comme les militaires, soumis à des chefs indépendans les uns des autres, mais que surveille encore parfois une police secrète; comme, par exemple, sous Léon XII, où un certain capitaine Cécilia en organisa une dont il prit la direction.

Le secrétaire d'état, le gouverneur, le vicariat, l'inquisition, ont chacun leurs agens particuliers. Chaque ordre monastique a quelque police analogue; beaucoup sont payés avec des indulgences; et pour d'autres, une condamnation capitale dont ils ont été frappés n'est pas mise à exécution quand ils servent bien; pour d'autres encore on ferme les yeux sur l'exercice de quelque métier prohibé, ou la tenue de jeux illicites, par lesquels ils se donnent alors une sorte de contenance aux yeux du public.

Au total, ils sont fort mal payés; aussi font-ils ouvertement leur métier. Si quelques personnes se forment en groupe au coin d'une rue, l'espion, sans plus de façon, va se poster à quelques pas de là. Dans les cafés, ils feignent ordinairement de dormir. Un jour, quelques personnes réunies ayant de l'humeur de ce qu'un mouchard s'était ainsi établi près d'elles :

— Laissez-moi faire, dit quelqu'un de la société, et restez tranquilles.

Il alla s'asseoir auprès de l'écouteur, et lui dit à l'oreille :

— Que fais-tu là? Va-t'en au café à côté, je suis ici.

— C'est différent, dit l'espion, je ne savais pas...

— Certainement, reprit le premier, tâche de décamper avant que ces gens-là se fâchent.

Ainsi l'on s'en débarrassa. C'est dans l'exagération de fausses nouvelles, dans le talent d'altérer celles qui sont vraies, dans le minutieux assemblage de dates qui souvent remontent fort haut, jusqu'à ce que le coupable soit mûr pour la punition, que se révèle particulièrement l'extension du système de l'espionnage. Lorsque le cardinal Gonsalvi fut forcé de faire quelques concessions à son époque, et de donner après le congrès de Vienne quelques emplois à la noblesse romaine, il ne trouva rien de mieux, pour concilier toute influence politique, que de nommer chefs de police quatorze gentilshommes, qui par-là furent aussi exécrés du peuple qu'ils devinrent indépendans du pouvoir.

C'est chose remarquable que la rapidité avec laquelle une conversation prend un autre tour, et avec quelle facilité tous les interlocuteurs changent d'intonation aussitôt qu'un espion s'approche d'un groupe. Le gouvernement obtient bien ainsi qu'il ne soit parlé de ses actes qu'avec une grande circonspection; mais, dans bien des circonstances, il a pu se convaincre qu'il ne connaissait que fort superficiellement l'esprit public et sa tendance commune. Le Romain, qui ne vit, pour ainsi dire, que des fautes du pouvoir ne les bravera jamais ouvertement aussi long-temps qu'il n'aura pas la certitude que Rome deviendra la capitale de l'Italie entière; et les provinces, surtout celles qui étaient incorporées au royaume d'Italie, se révolteront toujours chaque fois qu'elles le pourront : surveillans, espionnage, n'y peuvent rien.

Malheureusement, il survient aussi quelquefois des agens provocateurs qui passent souvent les bornes pour forcer le prévoyant Romain à s'ouvrir franchement. C'est un de ces derniers agens qu'on attache ordinairement aux pas d'un étranger pour peu qu'il soit soupçonné de menees politiques, ou qu'on croie voir en lui le correspondant de quelque famille étrangère.

Contre ces polices, beaucoup d'ambassades ont des contre-polices payées en partie par les riches aumônes de leurs fondateurs et par la protection qu'ils en obtiennent. C'est surtout à l'époque d'un conclave qu'on peut remarquer combien leurs ramifications s'étendent, et avec quelle rapidité tous leurs ressorts sont mis en jeu. Aussi, à l'époque des intrigues révolutionnaires, maintes ambassades développèrent-elles une police très-active. En revanche il dut être facile à quelques aventuriers d'intriguer sous le masque religieux dont ils s'étaient couverts, de tromper les principaux cardinaux par le faux-semblant de leur zèle pour la foi catholique, et de faire oublier de premières friponneries par des friponneries plus fortes.

LA MUSIQUE A ROME.

Depuis la renaissance des sciences et des arts, Rome a produit peu d'astres de premier ordre; mais elle en a beaucoup éveillé, exalté ou ruiné. Ce n'est que sous le rapport de l'art musical que les grands talens ne lui ont, pour ainsi dire, jamais manqué; et le poète le plus musical des temps modernes, Métastase, était Romain. C'est une chose inconcevable que la justesse d'oreille qu'ont les Romains pour la musique. Toutefois le goût pour les compositions mâles et vigoureuses prédomine trop chez eux. Ils préfèrent les difficultés vaincues au charme d'une musique caractéristique et agréable. Aussi les voix des hommes sont-elles, pour la plupart, des barytons, celles des femmes des contralto.

Pendant tout l'*été* de 1825, on donna constamment l'opéra de *l'Inganno felice*, dans lequel un pauvre hère avait à chanter :

Mi pagherà tua vita !

Le parterre entonnait régulièrement le chœur :

Chi pagherà l'aquavita.

et chaque fois sans s'écarter d'un huitième de note du ton voulu.

Dans la rue même, on entend, la nuit, répéter les passages les plus difficiles de l'opéra du jour avec un fini d'exécution qui ne laisse rien à désirer : et les jugemens sur les chanteurs et les cantatrices, sur l'intonation et sur l'exécution d'une ariette ou d'une cavatine, tombent si juste, que même aujourd'hui que l'opéra italien, et surtout celui de Rome, est tombé si bas, le parterre romain est encore le plus redouté de toute l'Italie.

La bonne musique d'église ne s'entend plus ici que dans la chapelle du saint-père; dans les autres églises, et quelquefois même à Saint-Pierre, on exécute ordinairement la musique d'église (si toutefois musique d'église il y a) la plus singulière et la plus mauvaise qu'il soit possible d'imaginer : plus elle est nouvelle, plus elle est mauvaise. On convoque les chanteurs et les joueurs d'instrumens; on fait à peine une répétition, et puis on ne s'embarrasse de rien, et on exécute tant bien que mal. Il n'y a point de conservatoire à Rome pour la musique instrumentale. La plupart des musiciens ont encore quelque métier qu'ils professent, ou sont attachés

aux corps militaires. Depuis que les castrats ne sont plus payés comme autrefois, le bistouri ne fait plus des jeunes garçons autant de sopranos. Mais comme dans la règle il n'y a que des femmes qui puissent entrer dans les couvens de femmes pour y chanter la musique d'église, et que là elles n'ont aucune voix d'homme pour les accompagner ; il leur manque l'encouragement nécessaire et l'occasion de s'exercer.

Le zèle infatigable de monsignor Santini à se procurer et à recueillir la bonne ancienne musique religieuse mérite d'autant plus d'être encouragé qu'il est fort peu secondé en cela par ses compatriotes. Les Allemands et les Anglais lui donnent en revanche beaucoup à gagner, et lui font part volontiers de leurs collections. Il livre, et à des prix très-modérés, d'excellentes copies de toutes les anciennes partitions.

Les airs nationaux se sont aussi peu conservés en Italie que les traditions populaires. Peut-être aussi que si les uns et les autres sont si vénérés dans le Nord, c'est par la même raison qu'on voit l'étude de la botanique être la passion favorite des contrées dépourvues de plantes. Une sorte de mélodie nationale, c'est la *Ritornella :* quelques rimes arrangées impromptu sur un air connu et chantées aussitôt en font tous les frais. La musique n'en est rien moins qu'engageante. Je n'entendis qu'une seule fois quelques chanteurs forains chanter des couplets italiens sur l'air : *Trois chevaliers sortis de ce château*, etc. Du reste, la musique d'opéra est bientôt dans la bouche du polisson qui court les rues.

S'il arrive, pendant l'été, qu'on fasse de la musique dans une maison, les fenêtres ouvertes, les passans se rassemblent et applaudissent fortement les sons qui arrivent jusqu'à eux. Si quelque société parcourt les rues en chantant ou en jouant de quelque instrument, elle est immédiatement suivie et escortée par une foule d'amateurs. S'il passe quelque corps militaire, chacun accourt avec la question : *C'è la banda?* Sans elle, l'aspect d'une troupe guerrière a fort peu d'intérêt pour la foule. La retraite même ne manque pas d'écouteurs, non plus que les aveugles, qui ont ici le droit exclusif de chanter par les rues des chansons dont ils vendent le texte imprimé. Enfin la musique, ailleurs cultivée dans les salons et comme une plante rare, est ici une passion populaire, un besoin de tous les jours.

PH. CHASLES.

LE BAISER [1].

— Le vent fait crier les mélèses,
La mer bat le pied des falaises ;
Mes cavaliers, arrêtons-nous :
Frappez, voici l'hôtellerie
De la Camaldule qui prie
A deux genoux.

— Fille, il fait froid : du punch à boire !
— Fille, du feu, la nuit est noire !
— Fille, des dés ! Vive le jeu !
Chacun appelle de la sorte,
Et la fille en chantant apporte
Dés, punch et feu.

— Robert, vois-tu ce vieillard chauve
Dont le corps tremble, et dont l'œil fauve

(1) La musique de cette ballade est de M. Monpou, connu par des productions d'un style si original. C'est pour lui qu'elle a été composée, et c'est à lui qu'elle appartient.

Luit comme un charbon du foyer ?
— Je le vois, major ; c'est sans doute
Un vieux mendiant de la route !
— C'est un sorcier.

Vingt écus d'or, toi, le plus brave
Des hussards de notre margrave,
Robert, toi qui dis tout oser ;
Vingt écus, Robert le farouche,
Que tu ne vas pas sur sa bouche
Prendre un baiser.

— Que sur moi le ciel croule et tombe !
Le sorcier fût-il dans sa tombe,
Fût-il plus laid, plus sale encor,
Dans l'enfer fît-il sa demeure,
Major, si je n'ai tout à l'heure
Tes écus d'or !

Lors, à ces mots, la jeune fille,
En versant le punch qui pétille,
Sur Robert l'œil fixe et tendu,
Sourit tout bas, et ce sourire
Au beau cavalier semble dire :
— Quel bien perdu !

Toi baiser cette bouche impure
Qui te rendrait une morsure

S'il lui restait des dents encor!
Ma bouche est rose et mes dents blanches,
Cueilles-y de tes lèvres franches,
Mon doux trésor.

Mais Robert détourne son ame
De ce sourire ardent de femme
Qui le fait brûler et souffrir;
Car un moine, tenant un cierge,
A dit que d'un baiser de vierge
Il doit mourir.

Tout le monde attend en silence;
Robert vers le sorcier s'avance;
Celui-ci l'arrête en disant :
— Au lieu de vingt écus, s'il ose
D'un mort baiser la bouche close,
J'en donne cent.

— Cent pour un mort! Je suis ton homme.
Pour un damné double la somme :
Quatre cents si c'est Lucifer.
Je suis prêt si ta bourse est prête,
Et veux, à vingt écus par tête,
Baiser l'enfer.

— Entre donc dans la salle sombre,
Et demeure seul dans son ombre.

Et maintenant ne vois-tu rien?
— Moi? rien, car la nuit est profonde.
— As-tu peur? — Moi? de rien au monde.
— Alors c'est bien.

— Que vois-tu? — Je vois dans l'espace
Comme un blanc nuage qui passe,
Comme une légère vapeur.
— Est-ce qu'en toi rien ne s'alarme?
Veux-tu faire cesser le charme?
— Je n'ai pas peur.

— Bien! Que vois-tu? — Sur la muraille
Je vois se dessiner sa taille,
Qu'enveloppent des voiles blancs.
— As-tu peur? — Non. — Bien, c'est d'un homme.
Que vois-tu? — Vers moi le fantôme
Vient à pas lents.

— As-tu peur? — Non. — Bien, cœur de roche!
Que vois-tu? — Le fantôme approche
Toujours caché sous son linon;
Il ouvre ses bras blancs de cire
Et sur son sein froid il m'attire.
— As-tu peur? — Non.

— C'est bien. Achève, cœur farouche!
— Soit. C'est fait. Je viens sur sa bouche

De prendre le baiser promis.
— C'est bien. Regarde ta conquête !
— Oh ! damnation sur ta tête !
Je meurs, amis !...

Quand ils entrèrent dans la salle,
Robert était mort sur la dalle,
Et morte d'un baiser si doux,
La fille de l'hôtellerie
De la Camaldule qui prie
A deux genoux.

Or c'était le major lui-même
Qui, de souvenir froid et blême,
Un soir nous racontait cela.
Nous disions : — C'est épouvantable !
Quand un moine de notre table
Nous crie : — Holà !

Camarades, de cette histoire
Tout me paraît facile à croire,
Prédictions, sorciers et mort ;
Mais, qu'on trouve dans une auberge
Une servante belle et vierge,
C'est par trop fort !

Frédéric Soulié.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

DES LOIS DE LA CRITIQUE A NOTRE ÉPOQUE.

A nos yeux, la critique est un pouvoir essentiellement responsable. Investie d'une sorte de juridiction officieuse, autant ses arrêts sont privés de la haute sanction d'un droit public littéraire, autant elle doit leur chercher de force dans l'appui des lois du bon et du beau. Nous sommes malheureusement à une époque où ces lois elles-mêmes ne sont pas nettement définies, et où celui qui les fixe et les interprète d'autorité privée est forcé de rendre compte de sa jurisprudence aussi bien que de ses jugemens. Or, disposé comme nous le sommes à accepter légalement tous les devoirs de notre charge, à n'imposer à personne nos idées, si elles sont mauvaises, pas même si elles sont bonnes, nous allons tâcher de rendre aussi clairs pour autrui qu'ils le sont pour nous, les principes au nom desquels nous avons cru pouvoir exprimer des opinions en littérature; souhaitant de tout notre cœur que ceux qui sont dans notre cas jugent pareillement convenable d'initier le public des lecteurs au secret de leur charte estétique, afin qu'il soit vu jusqu'au fond de la justice de notre temps, et que la peau des prévaricateurs, déployée toute sanglante sur leur chaise curule, soit un effroi salutaire à ceux qui mentent aux vraies maximes de l'art, une satisfaction à ceux qui les proclament.

Il nous semble que ce qui a caractérisé en tout temps le parti qui se prétend exclusivement dépositaire des belles traditions littéraires, le parti que nous nommerons académique, ça été une règle inflexible de réaction contre certaines idées au profit de certaines autres idées. Il avait adopté

définitivement, une fois pour toutes, tels genres de styles, tels genres de compositions, et il en faisait invariablement sa mesure d'estimation dans les degrés du beau. Tout ce qui ne rentrait pas exactement dans ces genres était repoussé et condamné comme vicieux et mauvais, c'est-à-dire comme manquant aux principes. Vous savez qu'il y avait quatre étalons de style : le simple, le tempéré, le fleuri, le sublime; vous savez qu'il y avait encore un certain nombre de moules à compositions : l'épopée, l'ode, la tragédie, la comédie, l'histoire, la satire, l'épître, le roman, l'épigramme et les autres. Presque toutes ces formes appartenaient à la littérature grecque et à la critique latine; les quatre styles sont de Quintilien, qui les a pris aux grammairiens d'Athènes; l'épopée est d'Homère; l'ode est de Pindare; la tragédie est de Sophocle; la comédie est d'Aristophane; l'histoire est d'Hérodote; la satire est de Livius Andronicus; l'épître est d'Horace et de Pline le jeune; le roman est de Varron, de Pétrone, d'Apulée, et surtout de la littérature chrétienne, qui les a multipliés en nombre infini, depuis les *Amours de Dinias et Dercyllis*, d'Antoine Diogène, en 325, selon Huet, jusqu'aux *Amours d'Euryale et de Lucrèce*, du pape Pie II, Silvio Piccolomini, entre 1458 et 1464; l'épigramme est sortie des gnomiques grecs et du *Margités*, attribué à Homère. A toutes ces formes, et aux autres, de la littérature ancienne, le dix-septième siècle n'en ajouta presque pas; il accepta donc les lois estétiques de la Grèce comme une sorte de lit de Procuste, sur lequel les nationalités les plus diverses étaient tenues de s'étendre; et il fut impitoyable à tenailler ce qui était trop court, à couper ce qui était trop long.

Ainsi le parti académique a de tout temps emprunté son code estétique à la tradition, et il a mis sa gloire à le préserver de toute atteinte : ses quatre ordres de styles une fois donnés, ses douze ou quinze formes littéraires une fois établies, il ne souffrait pas qu'on en sortît. Ces ordres et ces formes étaient pour lui un dogme sur lequel il ne discutait pas, et ne voulait pas qu'on discutât : c'était une tradition admise et saluée de tous les siècles, et voilà tout. Ce n'est pas encore le moment de chercher si ce parti académique et conservateur avait raison. Nous nous bornerons à constater qu'il ne s'est jamais démenti : en Grèce, en Italie, en France, il a toujours été le même, c'est-à-dire qu'il a fulminé au nom de ses règles, quand ses règles ont été violées. Toute la période de la littérature alexandrine fut mise au ban d'Aristote; tous les auteurs latins qui ont suivi l'époque d'Auguste

ont été déclarés appartenir à la décadence; et tous les ouvrages de notre siècle, qu'on nomme de l'école nouvelle, sont considérés par le parti académique comme des œuvres de mauvais goût. Ainsi on ne peut pas avoir plus de persistance et de logique que ce parti; il peut se vanter d'une orthodoxie qui compte à peu près deux mille quatre cents années.

Cependant si ce parti avait raison de garder si précieusement ses principes, et de les défendre avec une opiniâtreté qui ne s'est jamais démentie, peut-être avait-il tort de ne pas se demander d'où il les avait tirés. D'où viennent ces quatre ordres de style et ces douze ou quinze formes littéraires, aurait-il pu se dire, s'il avait été curieux de connaître l'origine de son culte classique et les premiers rudimens de sa foi? S'il s'était jamais adressé une question pareille, il lui serait arrivé de faire de singulières réflexions; il aurait découvert que ses quatre étalons de styles ont été primitivement établis d'après quatre écrivains, qui avaient organisé la langue selon leur nature propre et leur instinct individuel, et que ses douze ou quinze formes littéraires étaient pareillement des types fournis par douze ou quinze poètes, lesquels avaient été déclarés dignes d'être suivis et imités. En définitive, le parti académique aurait été conduit à reconnaître une vérité fort importante, à savoir que dans les arts, c'est l'organisation qui passe en première ligne, et la critique en seconde; c'est le poète qui trouve, qui crée, qui produit, et c'est ensuite le philosophe qui déduit certaines lois générales, d'après les données fournies par ces inventions et ces créations.

De cette première découverte, le parti académique serait bientôt arrivé à une seconde, non moins précieuse et non moins féconde. S'il est vrai, comme il l'est réellement, se serait-il dit, que les poètes sont venus avant les règles, et que par conséquent les règles sont tirées de leurs ouvrages, il n'est pas logique de rudoyer un artiste, venu un peu tard, sous prétexte qu'il ne s'est pas soumis aux principes; car les artistes étant tous de race divine, les derniers doivent être traités comme les premiers : or les premiers n'ont pas été soumis aux règles, qui n'existaient pas encore; loin de là, leurs œuvres ont servi à la rédaction du code estétique : donc il doit être pareillement tenu compte des œuvres des derniers, et les systèmes littéraires doivent être fidèlement construits avec tous les faits littéraires qui se présentent. Les astronomes savent cela; parce qu'ils ont observé cent éclipses, et qu'elles se sont manifestées avec un certain nombre de phénomènes, ils ne donnent pas tort à la cent-unième, si elle se présente avec

des phénomènes jusqu'alors inconnus. Loin de là, ils reconnaissent qu'elles ont toutes leurs raisons de se manifester à leur manière ; ils tâchent d'étudier et de connaître ces raisons, et ils soumettent très-humblement leurs lois et leurs calculs à toutes celles qu'ils ont devinées.

Or, voilà ce que le parti académique n'a pas fait. Dès qu'il a eu ses quatre styles et ses douze ou quinze formes littéraires, on dirait qu'il s'est cru assez riche ; il a tiré l'échelle du Parnasse, et il n'a plus laissé monter les poètes assez malheureux pour être nés trois ou quatre siècles trop tard, oubliant ce qu'il n'aurait jamais fallu oublier, à savoir que ce sont pourtant les poètes qui fournissent la raison et le motif des règles, et que si la critique n'avait pas été si pressée, au lieu de quatre ordres de styles, elle en aurait peut-être eu dix ; au lieu de quatre formes littéraires, elle en aurait peut-être eu cent.

Il est arrivé de cette hâte inconsidérée du parti académique, qu'il n'a pas eu plutôt clos ses règles, qu'il s'est produit en dehors d'elles une foule de poètes qui en auraient fourni de nouvelles, et qu'il a été forcé de condamner. Peu à peu le nombre de ces réprouvés de l'art a été si nombreux, que le pandémonium qu'ils ont formé a été aussi magnifique que le paradis de leurs frères.

Les circonstances n'avaient pas été jusqu'ici complétement favorables, pour que tant d'illustres bannis songeassent enfin à réclamer justice. Les écrivains de la décadence grecque et latine ne tentèrent contre leurs oppresseurs que des efforts sans résultats : Evhémère, pour s'être élevé contre la période homérique, se vit forcé de s'expatrier, afin de ne pas boire la ciguë comme Socrate ; Diodore eut beau railler Hérodote, Hérodote fut maintenu par la postérité ; Macrobe, malgré toutes les blessures qu'il fit à Virgile, resta oublié dans l'ombre de son rival ; Perrault, dans la querelle générale qu'il suscita aux anciens, ne put pas obtenir de leur substituer les modernes. Ainsi, près de dix-huit siècles de lutte furent perdus pour l'art hétérodoxe ; ajoutons qu'ils devaient et qu'ils méritaient d'être perdus : la question était mal prise, et, comme disent les avocats, l'instance mal engagée ; Evhémère, Diodore, Macrobe et Perrault en ont payé les frais. Il ne s'agissait pas, en effet, de détrôner Homère, Hérodote, Virgile et l'art ancien, mais de placer sur ce même trône Dante, Milton, Joinville et l'art moderne ; de montrer que l'esprit humain est un, et que le passé n'est pas l'ennemi, mais le commencement de l'avenir.

L'art banni, l'art hérétique est aujourd'hui dans une bien autre posi-

tien. Outre que le temps lui a donné de puissans auxiliaires, ces grands poètes du moyen âge, ceux qui ont écrit, ceux qui ont bâti, ceux qui ont peint, ceux qui ont sculpté, enfin tous les artistes chrétiens, que Jupiter foudroie depuis deux mille ans, et que l'implacable Junon tient éloignés de leur Ausonie; outre ces noms, ces trésors de génie, ces jeunes gloires, il a encore pour lui, d'abord l'esprit de notre époque, qui est clément et facile aux réhabilitations légitimes; ensuite la presse, ce levier qui manquait à Evhémère, à Diodore, à Macrobe, et même à Perrault. Il va se lever enfin, et redemander la part de son héritage. Que le parti académique ne craigne rien; ceux qui se plaignent de sa réaction n'encourront pas les reproches qu'ils lui adressent. L'art qu'ils traitent d'hétérodoxe, cet illustre exilé, n'est pas allé s'asseoir, comme Coriolan, au foyer d'un ennemi du sénat; il n'amènera pas contre ceux qui l'ont chassé des Barbares qui lui fassent quelque grande vengeance; il vient l'olivier à la main et la paix dans le cœur; le long mépris dont il a été abreuvé ne lui a laissé aucune haine; et il peut dire de lui, comme de Dieu, qu'il est patient, parce qu'il est éternel.

Il s'agit donc aujourd'hui d'organiser régulièrement cette grande portion de l'art qui a été anathématisée par l'école, de recueillir tous les poètes qui errent sans foyer, sans gîte légal, et auxquels les académies de tous les temps ont interdit le feu et l'eau.

Nous sommes parvenus ainsi à la seconde époque de constitution pour l'art européen : la grande charte d'Aristote est devenue oppressive pour une foule de faits littéraires, la plupart résultat de la civilisation chrétienne, et qu'elle ne pouvait pas prévoir. Tant que la règle est étique des anciens n'a frappé que des faits de peu d'importance, l'intelligence pouvait la subir sans murmurer; mais, depuis que des œuvres notoirement sublimes ont partagé le sort des rapsodies de la période alexandrine et de la décadence romaine; depuis que Dante, Shakspeare, Lope de Vega, Caldéron, Goethe, Schiller, lord Byron, Walter Scott, sont condamnés, il n'est pas permis de n'être pas du parti de la potence contre le juge.

Il est bien clair que la critique qui va être organisée au nom de l'école nouvelle, ne doit pas être entachée du vice fondamental qui tue la critique du parti académicien. Née de la nécessité de résister à une injuste exclusion, elle ne s'exposera jamais au reproche d'avoir été exclusive ellemême. Qu'on soit Homère, qu'on soit Dante, le grand poète sera toujours bien venu.

L'école nouvelle adoptera le principe de la doctrine d'Aristote; seulement elle le développera jusqu'au bout, et le posera tout entier. Après avoir établi avec elle que la règle se tire du fait, c'est-à-dire que l'organisateur précède le critique, et le poète le grammairien, elle poursuivra cette donnée, et en conclura que les théories littéraires de toutes les époques doivent être tirées de la littérature de ces mêmes époques, et qu'il appartient exclusivement aux *poètes*, dans le sens étymologique du terme, de concevoir et d'établir les notions du beau.

Le parti académicien a commis une inconséquence inouïe, qui est celle-ci : il a admis la critique tirée de la tradition, c'est-à-dire il a pensé que des hommes se succédant pendant les siècles, et portant un jugement sur une œuvre, parvenaient, par cette accumulation d'opinions analogues, à établir une règle du beau; mais si des hommes qui se suivent à intervalle ont ainsi la faculté de percevoir le beau, à l'aide du sens critique, pourquoi d'autres hommes, dans des conditions analogues, ne les percevraient-ils pas également à l'aide du sens organisateur? Si trois opinions, comme celles d'Aristote, de Cicéron et de Longin, font autorité dans la partie de l'art qui raisonne, pourquoi trois opinions, comme celles de Dante, de Shakspeare et de Schiller ne feraient-elles pas autorité dans la partie de l'art qui construit? car il y a parité absolue entre ces deux exemples. La critique et la poésie, ce sont deux faces de la même médaille, qui est l'intelligence; et en les supposant l'une et l'autre pareillement développées, il n'y a aucune raison pour dire que le même procédé ne les conduira pas au même but. La notion du beau peut se révéler à l'artiste aussi bien qu'au philosophe; et il y a même cela de particulier que, dans l'opinion du parti académique, elle s'est révélée d'abord aux artistes, et qu'Aristote a tiré ses règles des poèmes qui l'avaient précédé.

L'école nouvelle tirera donc, elle aussi, sa critique, de la tradition; mais elle prendra cette tradition dans toute la durée des temps historiques et dans toute l'étendue de la terre civilisée. Elle ne réunira pas quatre ou cinq Grecs du septième siècle avant l'ère vulgaire, en comité, pour leur donner à juger souverainement des Romains, des Italiens, des Espagnols, des Anglais, des Français, des Allemands, qui sont venus à deux mille ans et demi d'intervalle; elle ne commettra pas des païens pour arbitres du sens moral chez des Juifs, des catholiques, des protestans; elle formera un immense jury avec tous les artistes de tous les siècles et de tous les mondes; et, soit dans le langage, soit dans les formes littéraires, elle extraira une

notion générale du beau de toutes les notions individuelles réunies et comparées.

Ou il n'est pas vrai que l'espèce humaine est perfectible, ou il est vrai que sur vingt-sept siècles qui se suivent, les vingt-six derniers ajoutent quelque chose au premier. Dès-lors la critique, organisée sur le témoignage humain ou sur la tradition prise à grande échelle, doit être évidemment plus libérale, plus étendue, plus compréhensive des faits, c'est-à-dire plus juste; car la justesse des systèmes se tire de leur concordance avec les faits qu'ils prennent à tâche de formuler.

En résumant, et en ramenant à une idée générale les notions particulières que nous venons d'exposer sur le principe générateur de la critique dans l'école nouvelle, ce principe, soit pour la langue, soit pour les formes littéraires, pourrait être ainsi énoncé: ce sont les poètes, c'est-à-dire les hommes qui organisent, qui trouvent par inspiration l'idée du beau. Ce sont les critiques, c'est-à-dire les hommes qui réfléchissent, qui s'emparent de cette idée du beau, une fois mise à nu, qui la coordonnent dans ses parties et la mettent en système. En concluant un peu plus loin, la poésie crée la règle, la critique la fait observer; le poète est un législateur, le critique est un magistrat; le premier a la main de justice, le second la verge du commandement.

Donc le critique dépend du poète. Cela veut dire tout simplement que, des deux parties de l'art, l'action et la réflexion, c'est toujours l'action qui précède l'autre. Cela est vrai non-seulement de la littérature, mais de toutes les choses de l'intelligence.

Puisque l'action précède la réflexion, le poète qui se produit doit trouver nécessairement le champ libre. Bien plus, il en est des individualités morales comme des individualités physiques; elles varient à l'infini. Il n'y a pas deux corps qui se ressemblent, ni deux ames non plus. De même qu'on ne saurait raisonnablement exiger d'un homme qu'il ressemble à un autre homme par le visage, de même on ne peut vouloir qu'il lui ressemble par l'esprit. Autant d'intelligences, autant de moules.

Le poète, en se produisant, n'est donc soumis ni à un critique, ni à un autre poète. Par rapport au critique, il est son supérieur; par rapport au poète, il est son égal. En d'autres termes, il échappe au critique, parce qu'il trouve la notion du beau avant lui; il échappe au poète, parce qu'il la trouve sous son inspiration individuelle, et la forme particulière de son intelligence.

En résumant ceci, on arrive au second principe de la critique dans l'école nouvelle, lequel se tire rigoureusement du premier, à savoir que le dégagement des individualités estétiques doit être absolument libre, en raison de ce que les intelligences ont toutes une forme séparée, et qu'un poète ne peut et ne doit jamais être imposé à un autre poète.

Nous allons au-devant d'une objection qui se présente assez naturellement. Si le poète vient avant le critique, et s'il n'est pas contrôlé par un autre poète, la critique n'existe donc pas pour lui : il est, parce qu'il est.

Il faut distinguer dans l'intelligence deux choses, ainsi que dans le corps. Chacun de nous porte en lui un élément général et un élément particulier. Notre corps ressemble au corps des autres hommes, et il en diffère; il lui ressemble par le nombre et la disposition des membres, il en diffère par leur étendue et par leur forme. Tout le monde est tenu de posséder les qualités générales du corps humain, sous peine d'être un monstre; mais personne n'est tenu de posséder les qualités spéciales et de détail qui constituent la personnalité, le moi physique. Il en est de même de l'esprit. Il a ses élémens généraux et ses élémens particuliers; tout esprit qui n'est pas logique, par exemple, manque à la condition essentielle des esprits; c'est au moral ce qu'un bossu ou un cul-de-jatte est au physique. Mais il y a une infinité de faces par lesquelles il est de la nature des intelligences de différer, et qui répondent à la variation dans la couleur des cheveux, dans la finesse des traits, et qui constituent la personnalité morale.

Tout poète, en se produisant, doit posséder les qualités générales de l'esprit humain; mais son individualité estétique doit être sauve. Sous quelque forme que le beau se manifeste à lui, cette faveur doit être acceptée.

De là le troisième principe de la critique dans l'école nouvelle, lequel est encore une suite des deux premiers : à savoir, que les genres en littérature doivent être non avenus et abolis. Cela ne veut pas dire que les genres ne doivent pas être maintenus, en ce sens que ceux qui existent soient mauvais : bien loin de là, ils sont légitimes, par cela seul que chacun d'eux correspond immédiatement à l'individualité estétique qui s'est primitivement révélée en lui; mais ils ne peuvent plus être maintenus à l'état de règle, de moule sacramentel, et de forme unique du beau.

Le sens général et définitif de ces dernières idées est donc que le dégagement des personnalités estétiques doit rester parfaitement libre. Tout ce

qu'une individualité artiste doit seulement et nécessairement s'imposer, c'est de rester constamment dans les conditions générales des choses humaines, conditions d'histoire, conditions de costumes, conditions de logique : hors de là, elle est au-dessus de toute critique, parce qu'il implique contradiction qu'une individualité soit soumise à une règle, c'est-à-dire à une généralité. Ces vérités, que nous croyons claires, nettes et incontestables, nous allons les faire passer des individus aux époques, auxquelles elles s'appliquent tout aussi rigoureusement. De même que les hommes ont chacun leur tempérament moral et physique qui s'oppose à ce que l'un d'entre eux soit logiquement imposé pour règle rigoureuse à un autre, de même les grandes périodes historiques ont quelquefois leurs principes distincts. Le beau, le grand, le juste, sont des qualités relatives à de certaines notions religieuses ou morales déposées dans l'esprit des peuples; il arrive qu'à la longue ces notions se modifient ou se métamorphosent, et dès-lors se modifient et se métamorphosent avec elles le juste, le grand et le beau. Montesquieu a mis à nu, avec sa logique ordinaire, l'erreur dans laquelle étaient tombés les anciens, en s'imaginant que ces sortes de qualités étaient absolues, universelles et éternelles. Il faut donc que les époques littéraires, à l'imitation des poètes, puissent se dégager avec leur individualité propre, sans qu'aucune d'elles soit imposée aux époques suivantes comme modèle de développement. Et non-seulement l'individualité des époques doit être religieusement respectée et acceptée dans l'art, mais encore et pareillement celle des peuples et des pays. Faute de cette tolérance pour le génie spécial des siècles et des nations, il arrive qu'on impose la conception païenne du beau aux peuples chrétiens, et l'architecture orientale aux climats pluvieux ou glacés.

La formule la plus générale de tous les principes de la critique dans l'école nouvelle serait : la libre production du particulier, dans les conditions de l'universel.

On conçoit qu'il y aurait une infinité de choses à dire, non pas pour établir ces principes, mais pour les développer dans toutes leurs directions. La nature même de notre bulletin nous a forcé d'être le plus bref possible, et de nous tenir par conséquent dans un langage tout plein d'abstractions et de notions générales. Nous avons fait un effort constant pour être net et rigoureux. Dieu veuille que notre intention ait été remplie !

Nous devons dire que si nous sommes entré aujourd'hui dans des explications si sérieuses sur la nature des lois qui doivent prévaloir, selon nous,

dans la critique de notre époque, ce n'a pas été uniquement pour avoir le plaisir de toucher à des matières que le feuilleton dédaigne, pour des raisons que nous n'examinons pas. Nous avons eu un autre but, et ce but, le voici :

Il paraît que le bulletin que la *Revue de Paris* nous a confié a été honoré de quelques injures. Il paraît encore qu'à côté et au milieu de ces injures se trouvaient mêlés quelques reproches, adressés à ce que quelques-uns nomment nos prédilections, et que nous, nous appelons nos convictions. Les ordures, quand nous en trouverons sur notre chemin, nous les laisserons à leur place. Passons donc. Nous n'avons pas des poings, mais une plume. Nous ne boxons pas, nous écrivons. Pour les reproches, nous les discuterons avec calme, non pas seulement quand ils nous paraîtront plus ou moins fondés, mais quand ils seront de nature à jeter quelque nuage sur nos idées. Il ne faudrait pas s'étonner du soin que nous mettrons toujours à faire l'apologie de nos propres idées : cela pourra sembler étrange, ce ne sera que franc. Il est clair que, puisque nous les proposons, nous les croyons bonnes; et après les avoir émises une première fois dans une exposition, rien de plus naturel que de les émettre une seconde fois dans une défense.

Ayant l'intention de faire une critique sérieuse, nous avons voulu la faire complète. Une critique littéraire complète s'applique nécessairement à la littérature dans son ensemble. Or, toute la littérature a essentiellement deux faces : le côté par lequel elle s'organise, et le côté par lequel elle se juge, l'art proprement dit, et la critique. Il entrait donc dans les nécessités de notre intention de parler de la critique actuelle, aussi bien que de l'art actuel, et comme le feuilleton est le lieu où la critique s'est réfugiée, nous avons parlé du feuilleton. Il n'y avait pas plus de mauvaise intention que cela, en vérité; nous ne sommes pas allé chercher notre sujet, il est venu nous trouver de lui-même. Du feuilleton, nous en avons dit ce que nous en pensions : à savoir qu'aux exceptions près que nous avons faites, il est sans savoir, sans style et sans goût. Ce que nous en avons vu depuis n'est pas de nature à nous faire changer d'idée. Nous aurions pu ajouter beaucoup de choses qui n'en auraient pas été moins vraies, pour être aussi tristes, à savoir que des deux portions de la littérature, autant celle qui organise est puissante, autant celle qui juge est misérable. D'un côté, nous trouvons des noms que l'étranger nous envie : Chateaubriand, Lamartine, de La Mennais, V. Hugo, G. Sand, de Vigny, Sainte-Beuve; de

l'autre ! — Écrivez-les vous-même, lecteur ; nous vous avons nommé les poètes : nommez les critiques par les armes desquels ces poètes sont passés.

Ce n'est donc pas faute de mieux, et par manière de digression plus ou moins piquante que nous avons parlé du feuilleton. Les bergers qu'on voit encore dans les bandes du midi s'amusent quelquefois à lancer des pierres dans le creux des arbres pour en faire sortir les guêpes ou les abeilles ; mais ce sont là des réjouissances des bons jours, quand les moutons paissent en cercle, et que la clochette des taureaux s'agite uniformément, au remous de leur museau qui broute la pointe des herbes hautes : nous n'avons pas notre troupeau si paisible et si concentré ; il est un peu comme celui de Neptune confié à Protée :

> immania cujus
> Armenta, et turpes pascit sub gurgite phocas.

Hélas ! les phoques de la littérature nous donnent une si grande peine et souci, que nous n'avons guère le temps de songer aux réjouissances et aux malices.

Ce n'est non plus ni par dessein d'irriter, ni par manière de paradoxe, que nous nous sommes quelquefois étendu complaisamment sur les livres de M. Victor Hugo. Ils se trouvaient tout simplement au bout de nos idées, et l'amitié pour la personne ne faisait que se doubler de l'amour pour les principes. Ayant à exposer les idées principales de la littérature d'aujourd'hui, notre pensée allait tout naturellement à l'écrivain qui leur a donné le plus de gages, et qui fait front par le plus grand nombre de côtés. De supposer que nous voulions lui soumettre toute la littérature d'à présent, nous nous en défendons comme d'une bêtise dont notre conscience n'est pas et ne peut pas être chargée. Nous qui venons d'écrire tout notre exposé de principes principalement dans le but d'établir que toutes les individualités esthétiques doivent être librement développées, au nom de quelle autre idée pourrions-nous demander qu'on se soumette à M. Victor Hugo ? C'est alors que les académiciens auraient belle prise ; ils nous diraient : — Comment ! vous nous reprochez d'avoir établi une critique exclusive et stationnaire, et d'imposer les idées grecques au monde entier : mais à quoi songez-vous donc en faisant exactement la même chose ? Comme ce n'est pas nous qui nous attirerons jamais ce reproche, l'impossibilité d'y répondre ne retombera jamais sur nous. Non, certes, nous ne souhaitons pas imposer M. Victor Hugo ; il y a même plus, s'il était possible, et raisonnable

d'imposer quelqu'un, ce serait plutôt Moïse, ou Homère pour la poésie; Shakspeare pour le drame, Molière pour la langue. Et M. Victor Hugo ne s'en fâcherait pas; mais, encore une fois, nous n'imposons personne : ce serait être absurde de gaieté de cœur.

Ces reproches et les autres viennent de ce que nombre de personnes ne se soucient guère d'écrire au nom de certaines idées, toutes rigoureuses et systématisées; et quand elles trouvent une opinion ainsi faite, elles l'attribuent, comme chez elles, à quelque boutade du moment. Ce n'est pas ainsi que nous avons voulu procéder. Si le lecteur juge nos esquisses dignes d'être attentivement parcourues, nous espérons qu'au bout d'un certain temps il s'apercevra qu'elles sont d'une pièce et qu'elles font corps. C'est ainsi qu'après nous être prononcé pour les principes de l'école nouvelle, nous les soutenons partout où nous les trouvons appliqués. Cette manière de laisser les faits se produire, sans prédilection, sans réaction, n'appartient pas seulement à la littérature; il paraît, au contraire, que c'est une méthode générale de l'intelligence à l'époque où nous vivons. Nous avons défendu M. Cousin, parce que l'éclectisme, dont il est un des principaux architectes, a pareillement pour principe d'accueillir tous les faits de la sensation et de la pensée, et d'en déduire la notion supérieure et synthétique de l'homme. Dans le premier article que nous avons publié sur M. Guizot, nous avons défendu ses livres historiques, parce qu'ils ont pour but d'asseoir la théorie de nos annales sur une base sympathique à toute sorte d'événemens; et quand ce sera le moment de publier notre second article sur sa vie politique, nous défendrons encore ce système, qui a pour point de départ le maintien de l'organisation paisible de tous les faits sociaux, selon et à mesure qu'ils se produisent.

On a paru comprendre difficilement comment M. Guizot pouvait être confondu dans une admiration commune avec M. Victor Hugo, lequel a écrit des pages si belles contre la peine de mort. La chose est pourtant bien simple : c'est que M. Guizot est le premier, à notre connaissance, qui ait écrit, en France, pour demander l'abolition de la peine de mort, et que sa mémorable brochure est de 1821, six ou sept ans avant *le Dernier jour d'un condamné*.

Il nous reste une dernière explication à donner; elle ne sera pas longue. On nous a reproché, avec force moqueries et triomphes, d'avoir commis une énormité historique relative à la famille d'Orléans. Nous ne prétendons pas être au-dessus des erreurs; mais les pédagogues qui nous jettent

à la tête leurs leçons devraient bien employer leur temps à des choses plus profitables. Nous avons dit, dans un article de la *Revue de Paris* du mois d'août de l'année dernière, que la maison de Vendôme était devenue maison royale dans la personne de Henri IV, et qu'elle l'était redevenue dans la personne de Louis-Philippe Ier. Voilà la monstruosité qu'on nous a signalée avec de grosses fanfares : c'était beaucoup de bruit pour peu de besogne, comme vous allez voir. La maison de Bourbon, fondée en 1256 par Robert de France, sixième fils de saint Louis, s'éteignit en 1521. Elle avait produit auparavant trois branches latérales : la branche de Montpensier, la branche de la Marche, la branche de Vendôme. Les deux premières s'éteignirent encore, l'une en 1527, l'autre en 1438 ; de telle sorte qu'il ne resta plus que la maison de Vendôme pour continuer la race de Louis IX. Tout ce qui en existe aujourd'hui en Europe est donc de cette maison. Les ducs de Vendôme, devenus rois de Navarre par le mariage de l'un d'eux avec Jeanne d'Albret, devinrent encore rois de France dans la personne de Henri IV. Louis XIII, fils de Henri IV, était donc de la maison de Vendôme, comme son père ; et son fils puîné, Philippe de France, chef de la maison actuelle d'Orléans, l'était aussi : d'où résulte la justification de ce que nous avions écrit, à savoir que la maison de Vendôme, devenue maison royale par Henri IV, l'était redevenue par Louis-Philippe Ier. Ceux qui nous ont conduit à écrire ces quelques lignes de réfutation ne paraissent pas très au fait des choses qu'ils ont voulu redresser ; car non-seulement ils ont eu tort en nous accusant d'une erreur qu'ils étaient les seuls à commettre, mais encore ils se sont mis dans le cas de recevoir de nous la leçon qu'ils prétendaient nous donner, en disant que « la maison de Vendôme est la tige commune de la maison de Bourbon, » ou, en langage intelligible, que les Bourbons étaient une branche de l'arbre des Vendôme ; ce qui est une erreur inqualifiable, comme vous savez, les Bourbons ayant commencé en 1236, et les Vendôme ayant continué vers 1380.

Vous noterez que les reproches ci-dessus nous ont été adressés dans l'intention de prouver que, contre ce que nous avions avancé, les faiseurs de feuilletons étaient des personnes très-érudites.

CRITIQUE DU CHRISTIANISME, chez Moutardier.

Quoique ce livre ne soit avoué que du libraire, nous y mettrons le nom de l'auteur; c'est M. J. Ficher, avocat. Nous lui demandons bien pardon d'en agir ainsi; mais, outre qu'il est assez naturel que le public sache quels sont les hommes qui le prêchent, il est tout-à-fait juste que, puisque nous signons notre bulletin, M. J. Ficher signe pareillement son ouvrage. Les habitudes du seizième et du dix-septième siècles autorisaient l'anonyme dans la plupart des publications; mais cela provenait de causes qui se sont aujourd'hui évanouies. La littérature n'était pas encore organisée comme instrument moral et public; par un reste de modestie du moyen âge, les écrivains bâtissaient leurs œuvres comme les architectes leurs cathédrales, sans y mettre leurs noms; enfin, c'était l'usage. Maintenant, au contraire, il y a une sorte de peur et presque de lâcheté à lancer dans le public des idées qui y restent bâtardes, sans giron, sans famille. Et puis de quel air se présenter à la critique? Comment lui inspirer quelque estime pour des choses que vous-même n'avez pas crues dignes de vous faire honneur? Pour toutes ces causes, nous avons nommé M. Ficher, ses lecteurs ayant besoin de savoir qui leur parle, les nôtres, de qui nous leur parlons.

La *Critique du Christianisme* est un livre destiné par l'auteur à faire abolir, comme choses fatales et absurdes, la religion chrétienne, les prêtres et les cérémonies du culte, et à faire mettre à leur place les droits de l'homme et le règne de la conscience. C'est, comme vous voyez, un but très-net et très-carré. M. Ficher l'atteindra-t-il? Nous ne le croyons pas; nous ne le craignons pas.

Ce qui frappe, au premier abord, dans ce livre, c'est l'ignorance complète, inouïe, incroyable, dans laquelle est l'auteur par rapport à toutes les choses du christianisme, qu'il se propose néanmoins de renverser. Nous prions qu'on ne se hâte pas de trouver de l'exagération dans ces premières paroles; nous n'avançons rien qui ne s'explique et ne se prouve rigoureusement plus tard. Il n'y a, disons-nous, dans ce livre, aucune connaissance, d'aucune sorte, du catholicisme; ce sont des accusations vagues comme celle-ci : le dogme est usé; ou comme celle-ci : les principes chrétiens sont inorganiques; ou comme celle-ci : le prêtre est un fonctionnaire inutile; ou comme celle-ci : les enseignemens de Jésus sont incohérens.

Du reste, pas de preuves, comme vous sentez, pas de considérations appuyées de faits, pas d'histoire, pas de critique; quelques impiétés bien crues, quelques vers de Voltaire,

> Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense;
> Notre crédulité fait toute leur science.

et autres argumens aussi neufs et aussi forts. En somme, ceci est donc un livre affligeant. Les personnes peu instruites qui le liront, car il y en a toujours pour lire les ouvrages irréligieux ou obscènes, resteront écrasées sous cette demi-science toute sentencieuse et apophthegmatique, qui affirme avec une assurance charmante que Jésus-Christ aurait pu faire quelques bonnes choses s'il n'était pas mort si jeune, et que lui-même avait été le premier à sentir le côté faible de ses idées. Il faut avoir l'esprit singulièrement fait pour être frappé à ce point des niaises attaques du dix-huitième siècle contre le christianisme, et pour l'être si peu des grandes œuvres, des œuvres impérissables que ce christianisme a fait élever.

Il est bien entendu que nous ne resterons pas vis-à-vis du livre de M. Ficher dans le vague où il s'est tenu lui-même vis-à-vis du christianisme; nous ne dirons pas seulement, ainsi que nous l'avons fait, qu'il s'y remarque une absence totale des notions que suppose l'intention nettement avouée de renverser une chose si haute et si solide que la religion de l'Évangile; nous déduirons une partie des raisons qui nous portent à penser ainsi, et nous choisirons quelques points de l'ouvrage, ceux qui demandaient la plus haute science, et qui n'ont rencontré que la plus maigre affirmation. Nous ajoutons que nous sommes conduit à agir ainsi plus encore par le désir de faire réfléchir l'auteur sur ce qu'il a fait, que par l'empressement qu'on peut nous supposer à vouloir prémunir le public contre une œuvre si extraordinaire pour notre temps. Les livres pernicieux sont tous naturellement accompagnés de quelque signe qui les dévoile, comme les herbes empoisonnées se révèlent par une odeur nauséabonde aux troupeaux qui les foulent sans y toucher.

La première idée sur laquelle nous essaierons de faire revenir l'esprit de M. Ficher, et ceux des hommes qui pourraient lui ressembler, c'est que le dogme du christianisme soit usé, et qu'il n'en faille prendre que la morale. L'auteur est-il bien sûr de n'avoir pas été distrait quand il a écrit ces lignes? comprenait-il bien nettement ce qu'il disait, quand il parlait

du dogme? Nous sommes porté à croire que non, en le voyant confondre le dogme tantôt avec les disputes théologiques, tantôt avec le culte. Il nous a semblé que, dans sa pensée, dogme est synonyme de chose ardue, difficile à concevoir; auquel cas toute doctrine serait plus ou moins dogmatique, selon l'intelligence de ceux auxquels elle serait exposée.

Un dogme, nous prions que l'auteur nous pardonne de rectifier ses idées là-dessus, c'est la vérité première, le principe générateur d'un système quelconque; c'est ce qui est tout-à-fait au point de départ, à la racine des idées, et du sein de quoi tout le reste découle; ce qui est cause, ce qu'on ne démontre pas. Rejeter le dogme d'une doctrine, et accepter ce qui en sort, c'est le fait de quelqu'un qui n'a pas l'esprit très-libre pour le moment; c'est tout simplement vouloir une chose contradictoire et absurde dans les termes. Les dogmes de la géométrie, ce sont les quatre ou cinq axiomes qu'on enseigne aux commençans dans la première leçon, en ayant soin de leur expliquer qu'ils sont indémontrables, et en ajoutant qu'ils n'en contiennent pas moins toute la science mathématique; les dogmes de l'astronomie, ce sont les lois de la gravitation, promulguées par Newton de son chef, et auxquelles il s'est trouvé des hommes qui n'ont pas voulu croire. Mais, dira-t-on peut-être, les lois de la gravitation sont justifiées par l'expérience : justifiées, c'est possible; expliquées, non. Elles demeurent toujours indémontrables quant à leur cause, quant à leur origine : on constate par des faits qu'elles existent d'une certaine façon; mais pourquoi existent-elles ainsi? Dieu le sait. Répondre que l'univers est en équilibre, parce qu'il est de la nature des corps de s'attirer en raison directe des masses, et en raison inverse du carré des distances, c'est répondre que l'opium fait dormir, parce qu'il a une vertu dormitive. Il y a donc en tout un point que la raison humaine n'atteint pas, et duquel tout le reste procède; rejeter toute science à la racine de laquelle se trouve ce point, c'est les rejeter toutes.

Il n'est donc pas étonnant que le christianisme, qui est un système, ait ses dogmes, comme tous les systèmes, c'est-à-dire, des vérités supérieures, indémontrables par la raison humaine, et desquelles toutes les autres découlent néanmoins. Rejeter ces dogmes, c'est ôter la clef à une voûte. Un des dogmes du christianisme, celui qui couronne sa face morale et politique, c'est que tous les hommes sont égaux. Est-ce que M. Ficher trouve cela bien clair? Dans ce cas, nous serions charmé qu'il nous en donnât la démonstration bien nette et bien rigoureuse. Toujours est-il qu'à

l'époque où Jésus dit cela, c'était le plus monstrueux et le plus effroyable des paradoxes.

Jusqu'à la venue de Jésus-Christ, tout l'ancien monde avait vécu avec cette conviction, que certains hommes étaient nés pour être maîtres, certains autres pour être esclaves. Tous les philosophes, sans exception, étaient d'accord là-dessus; ceux de l'Académie, ceux du Portique, ceux d'Élée. L'homme qui eut la plus immense autorité pendant deux mille ans, Aristote, exprima nettement cette opinion, et comme une chose simple, claire, et qui n'avait pas besoin de preuves, dans ses écrits sur la politique. C'était à la fois l'opinion des races libres et celle des races esclaves; personne ne songea à réclamer. Quelques-uns des plus notables écrivains de la Grèce et de Rome étaient esclaves, ou fils d'esclaves : lisez leurs livres; pas un mot d'égalité, de liberté; bien au contraire. Voyez Térence et Horace, deux affranchis, comme ils parlent des esclaves! avec quelle raillerie! avec quel mépris! Les esclaves eux-mêmes portaient très-patiemment le joug; la grande guerre qu'ils suscitèrent n'avait rien d'humain et de social; pas de déclaration de droits, pas de programme; c'était pour avoir un peu de loisir, violer les filles de leurs maîtres et voler quelques cruches de falerne, rien de plus. Voyez encore Horace, là-dessus, une autorité qui n'est pas suspecte.

Donc, à l'arrivée de Jésus-Christ, l'égalité des hommes était un dogme, c'est-à-dire, une chose qui ne se pouvait pas prouver, qu'il fallait accepter de foi, et organiser dans l'avenir. Ce premier dogme en renfermait un autre, l'émancipation des femmes, vérité tout aussi choquante, tout aussi monstrueuse que la première, pour un païen. Il fallait être chrétien pour y croire. Il paraît même qu'il faut un si prodigieux élan de l'intelligence pour parvenir à cette conviction, que tout le nord de l'Europe et l'Asie tout entière ne l'ont point encore atteinte. Or, c'est ce dogme de l'égalité humaine, qu'il est impossible, même aujourd'hui, de démontrer, qui est la source de la morale du christianisme; que M. Ficher ôte ce dogme, il ôte la morale.

Un autre point sur lequel nous allons tâcher de rectifier les idées de l'auteur, c'est celui où il reproche au clergé d'être salarié par la nation et de vivre à ses dépens. Est-ce donc que M. Ficher aurait oublié le décret du 2 novembre 1789, par lequel *la nation*, comme il dit, enleva au clergé pour à peu près sept milliards de biens fonds et de rentes? Nous pensons bien que nous voici sur le grand cheval de bataille : *La nation*

des phénomènes jusqu'alors inconnus. Loin de là, ils reconnaissent qu'elles ont toutes leurs raisons de se manifester à leur manière; ils tâchent d'étudier et de connaître ces raisons, et ils soumettent très-humblement leurs lois et leurs calculs à toutes celles qu'ils ont devinées.

Or, voilà ce que le parti académique n'a pas fait. Dès qu'il a eu ses quatre styles et ses douze ou quinze formes littéraires, on dirait qu'il s'est cru assez riche; il a tiré l'échelle du Parnasse, et il n'a plus laissé monter les poètes assez malheureux pour être nés trois ou quatre siècles trop tard, oubliant ce qu'il n'aurait jamais fallu oublier, à savoir que ce sont pourtant les poètes qui fournissent la raison et le motif des règles, et que si la critique n'avait pas été si pressée, au lieu de quatre ordres de styles, elle en aurait peut-être eu dix; au lieu de quatre formes littéraires, elle en aurait peut-être eu cent.

Il est arrivé de cette hâte inconsidérée du parti académique, qu'il n'a pas eu plutôt clos ses règles, qu'il s'est produit en dehors d'elles une foule de poètes qui en auraient fourni de nouvelles, et qu'il a été forcé de condamner. Peu à peu le nombre de ces réprouvés de l'art a été si nombreux, que le pandémonium qu'ils ont formé a été aussi magnifique que le paradis de leurs frères.

Les circonstances n'avaient pas été jusqu'ici complétement favorables, pour que tant d'illustres bannis songeassent enfin à réclamer justice. Les écrivains de la décadence grecque et latine ne tentèrent contre leurs oppresseurs que des efforts sans résultats : Evhémère, pour s'être élevé contre la période homérique, se vit forcé de s'expatrier, afin de ne pas boire la ciguë comme Socrate; Diodore eut beau railler Hérodote, Hérodote fut maintenu par la postérité; Macrobe, malgré toutes les blessures qu'il fit à Virgile, resta oublié dans l'ombre de son rival; Perrault, dans la querelle générale qu'il suscita aux anciens, ne put pas obtenir de leur substituer les modernes. Ainsi, près de dix-huit siècles de lutte furent perdus pour l'art hétérodoxe; ajoutons qu'ils devaient et qu'ils méritaient d'être perdus : la question était mal prise, et, comme disent les avocats, l'instance mal engagée; Evhémère, Diodore, Macrobe et Perrault en ont payé les frais. Il ne s'agissait pas, en effet, de détrôner Homère, Hérodote, Virgile et l'art ancien, mais de placer sur ce même trône Dante, Milton, Joinville et l'art moderne; de montrer que l'esprit humain est un, et que le passé n'est pas l'ennemi, mais le commencement de l'avenir.

L'art banni, l'art hérétique est aujourd'hui dans une bien autre posi-

tion. Outre que le temps lui a donné de puissans auxiliaires, ces grands poètes du moyen âge, ceux qui ont écrit, ceux qui ont bâti, ceux qui ont peint, ceux qui ont sculpté, enfin tous les artistes chrétiens, que Jupiter foudroie depuis deux mille ans, et que l'implacable Junon tient éloignés de leur Ausonie; outre ces noms, ces trésors de génie, ces jeunes gloires, il a encore pour lui, d'abord l'esprit de notre époque, qui est clément et facile aux réhabilitations légitimes; ensuite la presse, ce levier qui manquait à Evhémère, à Diodore, à Macrobe, et même à Perrault. Il va se lever enfin, et redemander la part de son héritage. Que le parti académique ne craigne rien; ceux qui se plaignent de sa réaction n'encourront pas les reproches qu'ils lui adressent. L'art qu'ils traitent d'hétérodoxe, cet illustre exilé, n'est pas allé s'asseoir, comme Coriolan, au foyer d'un ennemi du sénat; il n'amènera pas contre ceux qui l'ont chassé des Barbares qui lui fassent quelque grande vengeance; il vient l'olivier à la main et la paix dans le cœur; le long mépris dont il a été abreuvé ne lui a laissé aucune haine; et il peut dire de lui, comme de Dieu, qu'il est patient, parce qu'il est éternel.

Il s'agit donc aujourd'hui d'organiser régulièrement cette grande portion de l'art qui a été anathématisée par l'école, de recueillir tous les poètes qui errent sans foyer, sans gîte légal, et auxquels les académies de tous les temps ont interdit le feu et l'eau.

Nous sommes parvenus ainsi à la seconde époque de constitution pour l'art européen : la grande charte d'Aristote est devenue oppressive pour une foule de faits littéraires, la plupart résultat de la civilisation chrétienne, et qu'elle ne pouvait pas prévoir. Tant que la règle est étique des anciens n'a frappé que des faits de peu d'importance, l'intelligence pouvait la subir sans murmurer; mais, depuis que des œuvres notoirement sublimes ont partagé le sort des rapsodies de la période alexandrine et de la décadence romaine; depuis que Dante, Shakspeare, Lope de Vega, Calderon, Goethe, Schiller, lord Byron, Walter Scott, sont condamnés, il n'est pas permis de n'être pas du parti de la potence contre le juge.

Il est bien clair que la critique qui va être organisée au nom de l'école nouvelle, ne doit pas être entachée du vice fondamental qui tue la critique du parti académicien. Née de la nécessité de résister à une injuste exclusion, elle ne s'exposera jamais au reproche d'avoir été exclusive elle-même. Qu'on soit Homère, qu'on soit Dante, le grand poète sera toujours bien venu.

L'école nouvelle adoptera le principe de la doctrine d'Aristote; seulement elle le développera jusqu'au bout, et le posera tout entier. Après avoir établi avec elle que la règle se tire du fait, c'est-à-dire que l'organisateur précède le critique, et le poète le grammairien, elle poursuivra cette donnée, et en conclura que les théories littéraires de toutes les époques doivent être tirées de la littérature de ces mêmes époques, et qu'il appartient exclusivement aux *poètes*, dans le sens étymologique du terme, de concevoir et d'établir les notions du beau.

Le parti académicien a commis une inconséquence inouïe, qui est celle-ci : il a admis la critique tirée de la tradition, c'est-à-dire il a pensé que des hommes se succédant pendant les siècles, et portant un jugement sur une œuvre, parvenaient, par cette accumulation d'opinions analogues, à établir une règle du beau; mais si des hommes qui se suivent à intervalle ont ainsi la faculté de percevoir le beau, à l'aide du sens critique, pourquoi d'autres hommes, dans des conditions analogues, ne les percevraient-ils pas également à l'aide du sens organisateur? Si trois opinions, comme celles d'Aristote, de Cicéron et de Longin, font autorité dans la partie de l'art qui raisonne, pourquoi trois opinions, comme celles de Dante, de Shakspeare et de Schiller ne feraient-elles pas autorité dans la partie de l'art qui construit? car il y a parité absolue entre ces deux exemples. La critique et la poésie, ce sont deux faces de la même médaille, qui est l'intelligence; et en les supposant l'une et l'autre pareillement développées, il n'y a aucune raison pour dire que le même procédé ne les conduira pas au même but. La notion du beau peut se révéler à l'artiste aussi bien qu'au philosophe; et il y a même cela de particulier que, dans l'opinion du parti académique, elle s'est révélée d'abord aux artistes, et qu'Aristote a tiré ses règles des poèmes qui l'avaient précédé.

L'école nouvelle tirera donc, elle aussi, sa critique, de la tradition; mais elle prendra cette tradition dans toute la durée des temps historiques et dans toute l'étendue de la terre civilisée. Elle ne réunira pas quatre ou cinq Grecs du septième siècle avant l'ère vulgaire, en comité, pour leur donner à juger souverainement des Romains, des Italiens, des Espagnols, des Anglais, des Français, des Allemands, qui sont venus à deux mille ans et demi d'intervalle; elle ne commettra pas des païens pour arbitres du sens moral chez des Juifs, des catholiques, des protestans; elle formera un immense jury avec tous les artistes de tous les siècles et de tous les mondes; et, soit dans le langage, soit dans les formes littéraires, elle extraira une

notion générale du beau de toutes les notions individuelles réunies et comparées.

Ou il n'est pas vrai que l'espèce humaine est perfectible, ou il est vrai que sur vingt-sept siècles qui se suivent, les vingt-six derniers ajoutent quelque chose au premier. Dès-lors la critique, organisée sur le témoignage humain ou sur la tradition prise à grande échelle, doit être évidemment plus libérale, plus étendue, plus compréhensive des faits, c'est-à-dire plus juste; car la justesse des systèmes se tire de leur concordance avec les faits qu'ils prennent à tâche de formuler.

En résumant, et en ramenant à une idée générale les notions particulières que nous venons d'exposer sur le principe générateur de la critique dans l'école nouvelle, ce principe, soit pour la langue, soit pour les formes littéraires, pourrait être ainsi énoncé: ce sont les poètes, c'est-à-dire les hommes qui organisent, qui trouvent par inspiration l'idée du beau. Ce sont les critiques, c'est-à-dire les hommes qui réfléchissent, qui s'emparent de cette idée du beau, une fois mise à nu, qui la coordonnent dans ses parties et la mettent en système. En concluant un peu plus loin, la poésie crée la règle, la critique la fait observer; le poète est un législateur, le critique est un magistrat; le premier a la main de justice, le second la verge du commandement.

Donc le critique dépend du poète. Cela veut dire tout simplement que, des deux parties de l'art, l'action et la réflexion, c'est toujours l'action qui précède l'autre. Cela est vrai non-seulement de la littérature, mais de toutes les choses de l'intelligence.

Puisque l'action précède la réflexion, le poète qui se produit doit trouver nécessairement le champ libre. Bien plus, il en est des individualités morales comme des individualités physiques; elles varient à l'infini. Il n'y a pas deux corps qui se ressemblent, ni deux ames non plus. De même qu'on ne saurait raisonnablement exiger d'un homme qu'il ressemble à un autre homme par le visage, de même on ne peut vouloir qu'il lui ressemble par l'esprit. Autant d'intelligences, autant de moules.

Le poète, en se produisant, n'est donc soumis ni à un critique, ni à un autre poète. Par rapport au critique, il est son supérieur; par rapport au poète, il est son égal. En d'autres termes, il échappe au critique, parce qu'il trouve la notion du beau avant lui; il échappe au poète, parce qu'il la trouve sous son inspiration individuelle, et la forme particulière de son intelligence.

En résumant ceci, on arrive au second principe de la critique dans l'école nouvelle, lequel se tire rigoureusement du premier, à savoir que le dégagement des individualités estétiques doit être absolument libre, en raison de ce que les intelligences ont toutes une forme séparée, et qu'un poète ne peut et ne doit jamais être imposé à un autre poète.

Nous allons au-devant d'une objection qui se présente assez naturellement. Si le poète vient avant le critique, et s'il n'est pas contrôlé par un autre poète, la critique n'existe donc pas pour lui : il est, parce qu'il est.

Il faut distinguer dans l'intelligence deux choses, ainsi que dans le corps. Chacun de nous porte en lui un élément général et un élément particulier. Notre corps ressemble au corps des autres hommes, et il en diffère; il lui ressemble par le nombre et la disposition des membres, il en diffère par leur étendue et par leur forme. Tout le monde est tenu de posséder les qualités générales du corps humain, sous peine d'être un monstre; mais personne n'est tenu de posséder les qualités spéciales et de détail qui constituent la personnalité, le moi physique. Il en est de même de l'esprit. Il a ses élémens généraux et ses élémens particuliers; tout esprit qui n'est pas logique, par exemple, manque à la condition essentielle des esprits; c'est au moral ce qu'un bossu ou un cul-de-jatte est au physique. Mais il y a une infinité de faces par lesquelles il est de la nature des intelligences de différer, et qui répondent à la variation dans la couleur des cheveux, dans la finesse des traits, et qui constituent la personnalité morale.

Tout poète, en se produisant, doit posséder les qualités générales de l'esprit humain; mais son individualité estétique doit être sauve. Sous quelque forme que le beau se manifeste à lui, cette faveur doit être acceptée.

De là le troisième principe de la critique dans l'école nouvelle, lequel est encore une suite des deux premiers : à savoir, que les genres en littérature doivent être non avenus et abolis. Cela ne veut pas dire que les genres ne doivent pas être maintenus, en ce sens que ceux qui existent soient mauvais : bien loin de là, ils sont légitimes, par cela seul que chacun d'eux correspond immédiatement à l'individualité estétique qui s'est primitivement révélée en lui; mais ils ne peuvent plus être maintenus à l'état de règle, de moule sacramentel, et de forme unique du beau.

Le sens général et définitif de ces dernières idées est donc que le dégagement des personnalités estétiques doit rester parfaitement libre. Tout ce

qu'une individualité artiste doit seulement et nécessairement s'imposer, c'est de rester constamment dans les conditions générales des choses humaines, conditions d'histoire, conditions de costumes, conditions de logique : hors de là, elle est au-dessus de toute critique, parce qu'il implique contradiction qu'une individualité soit soumise à une règle, c'est-à-dire à une généralité. Ces vérités, que nous croyons claires, nettes et incontestables, nous allons les faire passer des individus aux époques, auxquelles elles s'appliquent tout aussi rigoureusement. De même que les hommes ont chacun leur tempérament moral et physique qui s'oppose à ce que l'un d'entre eux soit logiquement imposé pour règle rigoureuse à un autre, de même les grandes périodes historiques ont quelquefois leurs principes distincts. Le beau, le grand, le juste, sont des qualités relatives à de certaines notions religieuses ou morales déposées dans l'esprit des peuples; il arrive qu'à la longue ces notions se modifient ou se métamorphosent, et dès-lors se modifient et se métamorphosent avec elles le juste, le grand et le beau. Montesquieu a mis à nu, avec sa logique ordinaire, l'erreur dans laquelle étaient tombés les anciens, en s'imaginant que ces sortes de qualités étaient absolues, universelles et éternelles. Il faut donc que les époques littéraires, à l'imitation des poètes, puissent se dégager avec leur individualité propre, sans qu'aucune d'elles soit imposée aux époques suivantes comme modèle de développement. Et non-seulement l'individualité des époques doit être religieusement respectée et acceptée dans l'art, mais encore et pareillement celle des peuples et des pays. Faute de cette tolérance pour le génie spécial des siècles et des nations, il arrive qu'on impose la conception païenne du beau aux peuples chrétiens, et l'architecture orientale aux climats pluvieux ou glacés.

La formule la plus générale de tous les principes de la critique dans l'école nouvelle serait : la libre production du particulier, dans les conditions de l'universel.

On conçoit qu'il y aurait une infinité de choses à dire, non pas pour établir ces principes, mais pour les développer dans toutes leurs directions. La nature même de notre bulletin nous a forcé d'être le plus bref possible, et de nous tenir par conséquent dans un langage tout plein d'abstractions et de notions générales. Nous avons fait un effort constant pour être net et rigoureux. Dieu veuille que notre intention ait été remplie!

Nous devons dire que si nous sommes entré aujourd'hui dans des explications si sérieuses sur la nature des lois qui doivent prévaloir, selon nous,

clergé des juristes comme saint Thomas, ou des orateurs comme Tertullien!

A. GRANIER DE CASSAGNAC.

PULCINELLA ET L'HOMME DES MADONES, par M. Roger de Beauvoir, chez Abel Ledoux.

M. Sue a transplanté chez nous le roman maritime, né sur les bords de l'Hudson, entre l'Océan et les grandes forêts de l'Amérique. Voici maintenant qu'un autre écrivain, non moins élégant, tente de naturaliser sur notre sol le roman fashionable. M. Roger de Beauvoir n'imite en rien cependant, pour sa manière, les auteurs anglaisqui nous ont peint avec tant de succès les scènes du beau monde de Bath, de Londres et de Brighton.

Ce ne sont pas nos dandies étriqués du boulevart des Italiens, ni la *fashion* de la Bourse et de la rue Chauchat, que poursuit son style gentilhomme, si élégamment négligé. Ce serait là une trop matérielle poétique. Aussi le voit-on déserter notre sérieuse et mercantile capitale pour aller promener sa verve spirituelle et folle, quelquefois rêveuse comme une page de Sterne, sous les pensifs ombrages de l'Italie.

Cette société italienne, agonisant sous le bâton autrichien, et souriant cependant du bout des lèvres tant qu'on lui laisse un oripeau pailleté d'or pour cacher sa nudité flétrie; cette aristocratie effeuillée, tombée de l'arbre populaire et servant de tapis à la botte éperonnée de ses vainqueurs; ces palais de marbre, où derrière chaque colonne corinthienne il y a un mendiant qui vous tend son chapeau; ces comtesses et ces marquises qui ai-

ment par passe-temps un homme, comme on aime un châle ou un griffon : toutes ces plaies honteuses de la vieille Italie sont mises à nu par M. Roger de Beauvoir, qui a d'autant plus de mérite à cela qu'il est moraliste au fond, sous les plus frivoles dehors.

Son style est simple et même un peu cassé, sans prétention à la période, coquet, frisé, le poing sur la hanche, souvent plein d'un charmant enfantillage, s'arrêtant à regarder le soleil ou à compter les petites marguerites dans un pré; puis, souvent aussi le fashionable devient penseur quand il est face à face avec quelque belle ruine de l'art ancien, ou bien avec quelque ignoble débris de la société moderne. Ce ne sont pas toutefois des tirades et des maximes, mais des choses bien senties et bien dites, naturelles, ordinaires, comme les sensations réelles.

Les Soirs au Lido avaient déjà révélé dans M. Roger de Beauvoir un artiste plein de goût, quoique un peu trop original parfois, et trop sans gêne dans la forme (on s'habitue bien vite à ce défaut, si peu commun de nos jours). *Pulcinella et l'Homme des Madones* compléteront cette galerie de portraits italiens, peints, la plupart, d'après nature. Le premier est un marquis napolitain que la paresse et la misère amènent à se faire Polichinelle sur les tréteaux du théâtre de San Carlino : histoire véridique que vous pouvez entendre conter sur la *Chiaja* ou dans la rue de *Tolède*, si le hasard ou le plaisir vous y conduit. Le second est un jeune peintre allemand qui se fait catholique par amour pour les vierges de Raphaël.

Lisez comme moi ces pages finement senties et gracieusement pensées, et vous comprendrez comment on peut dire encore des choses toutes neuves sur le sujet en apparence le moins neuf, quand on sait le rajeunir par de l'observation, de l'esprit, et par un sentiment vrai de l'art et de la nature éternelle.

A. R.

CHRONIQUE.

La question politique de cette semaine est de savoir si M. Dupin voudra jeter aux orties *ses deux robes*, demander pour lui un ministère qu'il a dirigé par mandataire pendant trois jours, et prendre la barre du gouvernail. Si M. Dupin se décide, il aura sans doute une autre raison que celle d'être agréable au *Constitutionnel*. Ce serait sans doute une œuvre charitable aujourd'hui que tant de gens acharnés sur le podagre journal tiraillent la mèche de son bonnet de coton. Mais un homme d'état ne règle pas sa conduite sur des considérations de pitié; et si M. Dupin juge que son heure n'est pas venue, il laissera crier la presse qui l'appelle. Depuis son voyage en Angleterre, notre honorable président de la chambre a, dit-on, fortifié ses prédilections pour le poste élevé qu'il occupe. La haute considération dont jouit sir Charles Manners Sulton l'a vivement frappé, et ce sera toujours à regret qu'il échangera ses fonctions de modérateur de la chambre contre les vicissitudes du ministère, sa sonnette contre un portefeuille; on prétend même qu'il donne un cachet d'arrangement et de durée aux accessoires qui dépendent de la présidence. Sa livrée a subi un changement notable, et les valets de pied qui jadis étalaient derrière sa voiture une friperie galonnée d'or terni, exhibent aujourd'hui d'orgueilleux mollets emprisonnés dans un fin bas blanc. S'il est permis de voir les grandes choses dans les petites, les chapeaux ronds et les culottes courtes des domestiques du président dénotent suffisamment que son importante magistrature suffit à son ambition.

Le monde artiste, qui n'a rien à faire d[illegible] amusé à manger en herbe une partie d[illegible] pour le mois de février. C'est M. V[illegible]

qui s'est chargé d'assaisonner cette primeur. Samedi dernier, il convoquait chez lui les principaux acteurs de son théâtre, pour essayer quelques morceaux de *la Juive*, cette partition qui doit couronner la studieuse jeunesse de M. Halévy, et le placer à son rang. Un duo exécuté par M. Nourrit et Mme Dorus, un duo entre M. Lafont et Mlle Falcon, et surtout le trio entre Mlle Falcon et MM. Nourrit et Lafont, ont vivement ému l'auditoire. Ce dernier morceau est déjà intitulé : *le trio de la malédiction*. L'air de Mlle Dorus a paru très-remarquable, et les couplets de Lafont, dont le refrain est repris par Mlle Falcon, ont paru d'une facture merveilleusement originale. Cette musique était isolée de tous les moyens d'effet, de toutes les ressources d'orchestre, et de toute la magie de représentation qu'on lui destine; et l'on peut cependant dire à l'avance qu'elle est puissamment dramatique, colorée, pleine de force, sans que le chant et la mélodie en soient exclus; elle est au contraire brillante d'invention. Comme il n'était pas le moins du monde question du poème dans cette répétition à petit bruit, nous avons pu deviner seulement à la dérobée qu'il s'agissait d'un prince allemand appelé Léopold, représenté par Lafont. Ce prince nous semblait amoureux d'une jeune Juive, jouée par Mlle Falcon : cela va sans dire, il a su s'en faire aimer, à la grande colère du vieux Juif Nourrit, qui maudit le couple amoureux, attendu que cet amour ne peut mener à rien, et que d'ailleurs le prince Léopold est destiné à la princesse Eudoxie, fille de l'empereur d'Autriche, que nous nommerons Levasseur jusqu'à plus ample informé. Dans un dénoûment que nous n'avons pu pénétrer, il est probable que la Juive n'est plus la fille du Juif, qu'elle est chrétienne, princesse même, par conséquent digne de Léopold, et qu'un heureux mariage termine tout à la satisfaction générale.

M. Véron avait composé l'auditoire d'amis, de journalistes, d'habitués de l'Opéra, et d'artistes. La danse était représentée par Mmes Taglioni, Noblet, Elssler, Fitz-James, Duvernay. L'assemblée nombreuse a chaudement anticipé sur les impressions de la première représentation, et donné à M. Halévy un avant-goût du succès qui l'attend. La part de chaque morceau a été faite avec intelligence et justice, et des jugemens bien motivés ont été portés dans l'intervalle des auditions. On sait très-bien qu'une partition entendue pour la première fois se refuse à l'appréciation exacte de sa valeur, et qu'une musique n'est comprise que par des oreilles familiarisées à ses effets. Il faut donc en finir avec ces cachotteries niaises, ces mystères funestes qui entourent les ouvrages de nos compositeurs, jusqu'au grand jour de la première représentation. L'essai dont nous avons été témoins est une innovation qui doit passer en coutume. M. Véron est un habile indiscret.

— Autour du lit de douleur de Mlle Duchesnois se pressent ses vieux amis, les hommes de lettres ses contemporains : à toutes ces preuves d'une amitié bien acquise sont venus se joindre des témoignages de piété filiale. Il y a dans l'armée un jeune militaire, qui a gagné en Afrique son grade de lieutenant et sa croix d'honneur : c'est le fils de Mlle Duchesnois. Récemment arrivé d'Alger, il est accouru de Marseille pour veiller les derniers momens de sa mère, que les secours de l'église ont déjà préparée à une fin prochaine. Tout le monde sait que Mlle Duchesnois professe les sentimens religieux les plus sévères. Sa ferveur a touché le haut clergé. M. l'archevêque de Paris n'est pas venu chez elle pour opérer une conversion, car, avant sa visite, Mlle Duchesnois avait reçu les sacremens. M. de Quélen ne portait que des consolations; il a honoré son caractère et donné un louable exemple de tolérance en venant encourager les dispositions de l'actrice pénitente.

—La société d'encouragement pour l'amélioration des races de chevaux a régularisé son existence et fondé un club. Un appartement loué au coin de la rue du Helder et du boulevart est destiné aux séances de la société et aux réunions des membres. Parmi les premiers soins d'installation qui ont dû être pris, la question du cigare trouvait naturellement sa place. Fumerait-on dans l'appartement? il a été décidé qu'on fumerait dans une seule pièce appropriée à cet usage. C'est une mesure de tiers-parti.

Les travaux du *jockey club* ne se borneront pas, comme on pense, à l'établissement de son bien-être intérieur, et à des discussions sur la nature des rafraîchissemens. La société, qui s'enrichit chaque jour de nouvelles souscriptions, prouvera bientôt son utilité par des encouragemens sérieux donnés à la race des chevaux.

— L'Angleterre vient de nous envoyer un homme d'état et trois jolies femmes. Les trois jolies femmes, Mmes Sh..., viennent souvent à l'Opéra dans la loge du Prince royal. L'entrée de ces beautés britanniques ne manque jamais d'exciter un murmure admiratif. Ce succès vaut un peu mieux que celui de l'homme d'état M. Brougham, dont les faiseurs d'esprit viennent de s'emparer. On ne se contente pas de rapporter et de traduire ses conversations vraies ou supposées, il faut encore qu'on lui prête des réparties, des saillies, des mots français, même des calembours, comme nous savons les faire à présent. Napoléon disait que la France serait républicaine ou cosaque : avant tout la France est vaudevilliste.

Or si la France est vaudevilliste, ce ne sera pas la faute de M. Janin;

il a rompu tant de plumes contre le couplet ! Il paraît que le spirituel écrivain qui a donné tant d'autorité à sa parole écrite va professer à l'Athénée royal un cours sur l'histoire du journal en France. Il n'était pas possible que cette histoire fût recueillie par de meilleures mains. Aux gens qui connaissent peu M. Janin, qui préjugent de son talent de parole d'après le laisser-aller de son extérieur et de sa conversation, il faut révéler qu'il possède le talent d'improvisation le plus réel. Plein de son sujet, il doit faire grande sensation dans le développement des idées hardies qu'il a partiellement émises sur cette matière neuve.

— La mort vient d'enlever M. Dugas-Montbel, député de Lyon et membre de l'Académie de cette ville. Connu par un travail approfondi sur Homère, M. Dugas Montbel se recommandait auprès des savans par une grande intelligence de l'antiquité. MM. de Chateaubriand, de Broglie, Ballanche, Guizot, se sont réunis autour de sa tombe.

— OPÉRA-COMIQUE. — LA SENTINELLE PERDUE. — Dans un uniforme de la vieille garde il y a tout ce qu'on veut, une émeute populaire, un mimodrame, et même un opéra-comique. M. de Saint-George vient d'habiller Thénard en voltigeur : habit à revers blancs, culotte et guêtres blanches, comme l'entend Charlet. Malgré tout ce qu'on raconte de la bonhomie tudesque, on ne peut s'imaginer jusqu'où va la tolérance des paysans allemands employés dans cet opéra-comique. Un corps de troupes françaises, forcé de lever le pied, oublie de relever une de ses sentinelles perdues. André, fidèle au devoir, n'ose pas se relever lui-même; il faut qu'excédé par la fatigue et la faim, il tombe entre les mains des paysans de la contrée, qui lui prodiguent les soins les plus philantropiques. André s'établit si bien dans leur estime, qu'il finit par être le futur d'une petite Allemande de l'endroit. Les Français reviennent dans le pays : André va se remettre à son poste en grand uniforme, et croise la baïonnette sur son propre futur beau-père, qui veut rejoindre le général autrichien. Mais une suspension d'armes est proclamée dans un chœur final. André, que son sergent Marengo avait un instant soupçonné de désertion, retrouve l'estime de ses chefs et l'amitié de ses camarades; et le beau-père allemand, dont il vient d'ajuster le muffle à bout portant, ne voit pas de raison pour lui refuser sa fille. Ce petit tableau, parfumé de poudre à canon, animé par les grognemens d'un vieux soldat, ne pouvait manquer de réussir, quand même il n'aurait pas été dessiné gaiement et composé avec toute l'intelligence nécessaire. L'auteur a fait du reste largement la part du mu-

sicien. Il s'est ruiné en rimes, en couplets, en récitatifs. Nous ne faisons que rendre une impression unanime en disant que la chanson du *voltigeur périlleux* est une drôlerie pleine de sel et de gentillesse. Mais ce serait faire injure au talent de M. Rifaut que de signaler exclusivement cette inspiration grivoise : M. Rifaut est un compositeur soigneux, exact et instruit. Il sait aussi trouver d'heureux motifs, mais il se plaît trop à les éteindre dans des modulations souvent insaisissables pour des oreilles peu exercées. Cela peut se dire surtout de sa valse, dont la reprise avec accompagnement de chœur est bien loin d'égaler en franchise et en naïveté le chœur de l'introduction. Au résumé, l'essai de M. Rifaut est heureux, quoique cette bluette militaire soit au-dessous de ses forces. Thénard est décidément le maître Jacques de l'Opéra-Comique. LESTOCQ, MARCHAND FORAIN, SENTINELLE PERDUE, il est tout ce qu'on veut, partout où l'on veut, et presque toujours à sa place. Nous avons revu avec plaisir, orné de deux galons de sergent, Firmin, qui assistait Frédérick *Macaire* à l'Ambigu. Il paraît que la vie de brigandage et le régime du bagne ont détérioré le larynx de Bertrand, car l'estimable Marengo n'a pas une note à chanter.

— Le nom du bénéficiaire est tout dans ces représentations à triple charge qui écrasent les planches de nos théâtres. Pour voir Bocage dans PINTO, pour applaudir un acteur de talent et de prédilection, la foule était grande, et le bénéfice brillant. LE SCANDALE, joué par les acteurs du Palais-Royal, a paru tout aussi amusant dans cette grande salle que sur son théâtre natal.

N. R.

CONCERTS DE M. BERLIOZ.

M. Hector Berlioz a réuni dimanche cent musiciens sur le théâtre du Conservatoire pour faire entendre aux amateurs ses nouvelles productions. Il n'est pas inutile de rappeler à nos lecteurs que dans un pays où l'on veut avoir l'air de protéger les arts, où des subventions énormes sont prodiguées pour favoriser la mise en scène de pauvretés musicales indignes de la critique, un homme d'un mérite reconnu, qui a fait ses preuves devant les juges suprêmes de l'école, comme devant le public; un homme

qui revient d'Italie et d'Allemagne, où la nation française l'a envoyé pour y perfectionner un talent déjà couronné solennellement par l'Institut, est forcé d'assembler à ses frais un orchestre et des chanteurs, s'il veut que le peuple des amateurs puisse à son tour apprécier ses productions. Les théâtres subventionnés le repoussent, et les autres entreprises dramatiques n'ont pas la licence de l'appeler : les priviléges sont là pour lui barrer le passage. Des priviléges en 1834 ! des priviléges établis depuis que ce bon peuple français a cru les détruire en renversant la Bastille ! Pauvre Berlioz ! tu pensais qu'il te suffirait d'acquérir une réputation européenne, et que le gouvernement, qui t'a donné si libéralement les moyens d'arriver à ce point, se chargerait de te produire, et de rendre ainsi à la nation ce que la nation est en droit d'attendre de ses soins et de ses dépenses. Non, le privilége est là, debout, stupide, inexorable ; il t'a dit, comme à tes nobles compagnons de talent et de misère : « Vous ne ferez rien tant que je vivrai. » Tu peux lui répondre, comme ce solliciteur désappointé : « Monseigneur, j'attendrai. » Mais le sort t'eût-il réservé des jours aussi longs que ceux de ce Russe mort le mois dernier, à cent quatre-vingt-huit ans, te serait-il permis d'espérer que le privilége, cette gale, cette peste de l'art et de l'artiste, cesserait d'exister avant toi? Vainement tu te fieras sur les chances de l'émeute, de la révolte, des révolutions. Hélas ! ne sais-tu pas que ces priviléges hideux et destructeurs, ces priviléges absurdes et dignes des temps de barbarie, ont été créés, institués, affermis, depuis l'an de grâce 1830, depuis ce mois de juillet si glorieux et si digne de pitié? Ne sais-tu pas que ces priviléges sont coulés en bronze comme la loi des Douze-Tables ; que la sottise se retranche derrière ce palladium, le montre avec une vanité confiante, et que la chambre des députés, au lieu de l'attaquer, se met aux fenêtres pour applaudir à son triomphe?

Si l'on disait que l'auditoire nombreux et brillant qui se pressait dans la salle du Conservatoire était une réunion d'amis de Berlioz, je répondrais affirmativement. Ces admirateurs pleins de zèle et d'affection étaient du moins des amis utiles : la recette l'a prouvé. M. le duc d'Orléans présidait cette assemblée ; il figurait parmi les défenseurs de l'artiste opprimé. Une telle protection est bien précieuse, sans doute ; mais que peut-elle contre le privilége? Marche, Berlioz, marche toujours ! nous applaudissons tous à ton opiniâtre courage ; nous avons partagé l'enthousiasme du public en écoutant cette symphonie d'*Harold*, si riche d'harmonie ; cette prière des pélerins, dont la mélodie est si gracieuse, le rhythme si bien suivi, l'allure si franche et si originale ; cette péroraison, orgie musicale, où toutes les mélodies de la symphonie sont jetées avec tant de verve. Nous avons admiré cette jolie romance, si bien chantée par Mlle Falcon. La Marche du Supplice, chef-d'œuvre que nos voisins nous envieront, a ter-

miné d'une manière foudroyante une séance que tout le monde trouvait trop courte, bien que tout ce qu'on avait entendu fût sorti du même cerveau.

En avant, Berlioz! l'Académie de Musique refuse d'accueillir un lauréat académicien; l'Opéra-Comique te ferme sa boutique à flons-flons; tant mieux! Ce gouvernement, si prévoyant et si paternel pour les artistes français, va les gratifier d'un théâtre lyrique allemand; tu feras traduire tes opéras, tu prendras le nom de Berliochinghen. On ne veut pas que tu te places à côté de Méhul, de Boïeldieu; tu te rangeras parmi les Haydn, les Weber, les Beethoven : cet exil paraît assez honorable, et le privilége te justifie d'avance du tort que tu feras à ton pays; car le privilége qui nous défend de chanter en français est content, charmé de nous entendre chanter en italien, en allemand, en espagnol. Qui sait, car nous ne devons pas assigner des bornes au patriotisme de nos gouvernans; qui sait si nous n'aurons pas bientôt, dans notre capitale, un théâtre anglais, un théâtre espagnol, un opéra hollandais, et tout cela pour la plus grande gloire du nom français et le triomphe de ses artistes?

Hector, si tu n'étais qu'un citoyen vulgaire,

je te dirais :

Fais des chansons bien plates, bien ignobles, reproduis dans tes partitions le répertoire des turlupins du boulevart et du Pont-Neuf, l'Opéra-Comique va t'ouvrir ses deux battans. Attèle à ton char, à ton berlingot, à ton coucou, les chevaux de Franconi, et l'Académie royale de musique baissera sur-le-champ son pont-levis pour te livrer passage : avec des virtuoses quadrupèdes un musicien va bien loin, par le temps qui court. Mais non, tu dédaignes de tels moyens, et tu penses que, même en France et malgré les obstacles que nos gouvernans opposent au progrès de l'art musical, il faudra bien qu'un jour la raison finisse par avoir raison.

— Le théâtre du Palais-Royal a fait une heureuse tentative dans le genre de l'opéra. *Le Ramoneur* est un vaudeville dans lequel on trouve des airs, des chœurs, un duo, une cavatine à cinq ou six mouvemens, soutenue par le chœur, d'un très-bon effet. C'est le début dramatique de M. Monpou, dont les pièces fugitives ont beaucoup de succès dans les salons. Je voudrais bien en faire mon compliment à ce musicien et au directeur, qui lui a ménagé ce succès; mais je crains que le privilége ne me lise et ne se hâte d'intervenir pour mettre à l'amende le téméraire qui s'a-

venture juqu'à protéger un musicien français. Le privilége dira que c'est un opéra, M. Dormeuil soutiendra que c'est un vaudeville; si j'étais arbitre dans cette affaire, je ne pourrais m'empêcher de dire que si les virtuoses acteurs, dans *le Ramoneur*, n'avaient pas chanté juste et d'aplomb on aurait pu se croire à l'Opéra-Comique. C.-B.

—La mort du célèbre Schleiermacher a laissé un grand vide dans l'université de Berlin. Peu d'hommes ont réuni, comme lui, tant de connaissances portées à un si haut degré. Comme philosophe, comme critique, comme théologien, il exerçait un grand empire sur tout le mouvement scientifique de l'Allemagne. Sa traduction de Platon est encore au-dessus de toutes celles que l'Allemagne possède, et de long-temps on n'oubliera ses *Monologues*, œuvre de mélancolie si douce, d'idées si fortes, et ses *Sermons*, qui respirent une mâle énergie, jointe à tout ce qu'il y a de tendre et de consolant dans la morale de l'Évangile.

Les Allemands savent au moins rendre justice à leurs grands hommes. Chez eux, chaque ville a son Panthéon, son monument de reconnaissance, sa statue. Depuis la mort de Schleiermacher, l'Allemagne a retenti du nom et des éloges du célèbre professeur; pas un journal qui ne lui ait apporté son tribut, pas un écrivain qui ne se soit mis en devoir de jeter sur cette tombe illustre quelques fleurs. Maintenant on s'occupe de lui élever un monument, et ce monument ne sera ni une colonne, ni une statue, ce sera quelque chose de mieux. Une souscription s'établit sous les auspices du savant M. de Savigny, et du philosophe Steffens. Le produit de cette souscription est consacré aux étudians pauvres de Berlin. Chaque année, au nom de Schleiermacher, on leur distribuera des secours, on leur achètera les livres dont ils ont besoin, puis après leurs années d'études, le même fonds de souscription sera encore employé à les soutenir, et à leur procurer un emploi. C'est là une belle et généreuse idée, une idée dont l'exécution honorera mieux la mémoire du vertueux prédicateur que ne le feraient les trophées de la vanité et les statues en marbre de Carrare.

LIVRES NOUVEAUX.

— Le célèbre auteur de L'HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE PAR LES NORMANDS, M. Augustin Thierry, vient de publier, chez le libraire Just Teissier, un nouvel ouvrage sous le titre de : DIX ANS D'ÉTUDES HISTORIQUES. Nous reviendrons sur ce livre, qu'on ne saurait trop recommander à l'attention des hommes sérieux.

— Le libraire Eugène Renduel, rue des Grands-Augustins, n° 22, vient de faire paraître la deuxième édition des CONSOLATIONS, par M. Sainte-Beuve. Cette édition in-8°, très-bien imprimée, et augmentée de plusieurs pièces, est un heureux à-propos aux approches des étrennes.

— Les tomes VII et VIII de L'HISTOIRE DE LA RÉFORME, DE LA LIGUE, ET DU RÈGNE DE HENRI IV, par M. Capefigue, paraîtront le 10 décembre à la librairie de Dufey. Ces deux nouveaux volumes, entièrement consacrés au règne de Henri IV, complettent la composition historique de M. Capefigue. Nous devons dès aujourd'hui constater la nouveauté des pièces qu'ils contiennent : les lettres d'Élisabeth et de Henri IV pour toutes les négociations politiques de la fin du seizième siècle et du commencement du dix-septième; rapports diplomatiques de ce prince avec l'Allemagne; l'entrée de Henri IV à Paris; dépêches des ambassadeurs d'Espagne sur cette entrée du Béarnais, l'un des plus curieux monumens de cette époque, et qui rectifient bien des exagérations; achats de villes aux principaux chefs de la ligue; soumission successive des provinces; puis les longues négociations de MM. de Bellièvre et Sillery pour la paix de Vervins; édit de Nantes ; le procès et la mort du maréchal de Biron, d'après les manuscrits du temps, et l'assassinat de Henri IV. Nous ne donnons ici qu'un aperçu du haut intérêt de cette publication historique, qui se termine par un résumé de l'administration de Henri IV, de la vie de cour, des événemens particuliers de ce règne, du système financier de Sully, et de la politique, de la littérature, philosophie, bibliographie de la réforme et du catholicisme.

— Il va paraître chez M. Eberhart, libraire, rue du Foin-Saint-Jacques, un volume de poèmes intitulé SONNETS, par M. Émile Péant. Le

public a déjà pu juger de leur rare mérite par les sonnets détachés que nous avons cités. C'était la meilleure recommandation. Nous y reviendrons dès qu'ils auront paru.

— M. L. Astoin vient de publier des *Nouvelles* pleines d'intérêt, traduites de W. Hauff. L'auteur des MÉMOIRES DE SATAN, homme de soudaines visions et de fantaisies bacchiques comme Hoffman, de rêveries comme Sterne, et souvent d'audace comme Spindler, tient cependant bien plus de l'école des conteurs que de celle des analystes. L'intérêt et la passion dominent ses pages aussi bien que le caprice. M. L. Astoin a fort bien rendu les difficultés de ce travail original. LA MENDIANTE DU PONT DES ARTS et LE PORTRAIT DE L'EMPEREUR forment la première série de ces contes.

— Il paraît à la librairie de M. Hivert, quai des Augustins, de nouvelles livraisons de la GAULE POÉTIQUE de M. de Marchangy. Le succès est assuré d'avance à cet ouvrage, où se trouvent si fidèlement rapportés les titres de gloire, les traits caractéristiques, et les légendes de nos provinces.

— C'est un véritable service rendu aux chefs d'établissement, aux pères de famille, que la publication des petits CONTES ALLEMANDS, *traduits de l'auteur des Œufs de Pâques*, le bon et aimable chanoine Schmid. Ces petits livres se retrouvent aujourd'hui partout, dans les colléges et les écoles primaires, entre les mains des enfans, et souvent entre celles des grandes personnes, qui se surprennent comme des enfans à en savourer les naïfs récits et la douce morale. Aussi la tentative que d'autres libraires avaient faite pour apporter une traduction arrangée et paraphrasée à côté de cette traduction si simple et si vraie a-t-elle complétement échoué dans l'esprit de toutes les personnes qui comprennent bien le langage à tenir aux enfans.

— LES FASTES DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, REVUE CHRONOLOGIQUE DE L'HISTOIRE DE FRANCE depuis 1787 jusqu'en 1835, par MM. Armand Marrast et Dupont, publiés par le libraire Guillaumin, doivent former une publication qui embrassera la période révolutionnaire la plus vaste et la plus complète que l'on ait encore embrassée. Les deux premières livraisons de cet ouvrage attestent avec quel talent cette tâche sera remplie. Les événemens bien vus et bien appréciés, des documens nouveaux, des

portraits bien tracés, et surtout des aperçus rapides, et cependant profonds et suffisans, sont des titres qui méritent à cette publication la faveur publique.

— Les libraires J. Rouvier et E. Lebouvier, rue de l'École-de-Médecine, viennent de recueillir les LEÇONS D'ASTRONOMIE professées à l'Observatoire par M. Arago. 1 vol. in-18, avec un grand nombre de figures.

— Un nouveau roman de M. Édouard Corbière, LES ASPIRANS DE MARINE, a paru chez les libraires Denain et Delamarre, rue Vivienne.

— La dernière livraison des CHRONIQUES DE NUIT DU VIEUX ET DU NOUVEAU PARIS, par M. Touchard-Lafosse, est en vente chez l'éditeur Lachapelle, rue Saint-Jacques, n° 75.

Le même éditeur vient de publier L'AUDITEUR AU CONSEIL D'ÉTAT, histoire de l'empire, par Mme la comtesse O. D., en deux volumes in-8.°

— M. Robertson ouvrira un nouveau cours de langue anglaise le 8 décembre, à une heure, par une leçon publique et gratuite. Une enceinte est réservée pour les dames. On s'inscrit tous les jours, de trois heures à cinq, rue Richelieu, n° 21.

— Le libraire Remoissenet, place du Louvre, annonce aux souscripteurs des œuvres de jurisprudence de Merlin, qu'ils trouveront chez lui, à un prix fort modéré, les supplémens aux premières éditions du célèbre jurisconsulte.

LE PÈRE GORIOT [1].

All is true.
(SHAKSPEARE.)

UNE PENSION BOURGEOISE.

Madame Vauquer, née de Conflans, est une vieille femme qui tient depuis quarante ans, à Paris, une pension bourgeoise établie rue Neuve-Sainte-Geneviève, entre le quartier latin et le faubourg Saint-Marceau. Cette pension, connue sous le nom de la MAISON-VAUQUER, admet également des hommes et des femmes, des jeunes gens et des vieillards, sans que jamais la médisance ait attaqué les mœurs intérieures de ce respectable établissement. Mais aussi ja-

(1) Si la REVUE DE PARIS a souvent annoncé la fin d'une Étude philosophique commencée dans ce recueil par M. de Balzac en juillet dernier, la REVUE, comme l'auteur, espéraient de jour en jour pouvoir la donner. La majorité du public français s'étonnera peut-être de cette observation; mais le petit nombre de personnes auxquelles cette œuvre a pu plaire comprendront les travaux matériels qu'elle a nécessités, et qui se sont multipliés par eux-mêmes. Les *traités mystiques* (rares pour la plupart) qu'il est nécessaire de lire, ont exigé des recherches, et se sont fait attendre. Malgré le peu d'importance que les lecteurs attachent à ces explications, il était indispensable de les donner, pour l'auteur et pour la REVUE, du moment où M. de Balzac publiait, avant de terminer SÉRAPHÎTA, un ouvrage aussi considérable que l'est LE PÈRE GORIOT, espèce d'indemnité offerte aux lecteurs et à la REVUE.

La fin de SÉRAPHÎTA paraîtra d'ailleurs dans le prochain volume.

(*Note du D.*)

mais depuis trente ans, ne s'y est-il vu de jeune personne; et pour qu'un jeune homme y demeure, faut-il que sa famille lui fasse une bien maigre pension. Néanmoins en 1819, époque à laquelle ce drame commence, il s'y trouvait une pauvre jeune fille. En quelque discrédit que soit tombé le mot *drame*, par la manière abusive et tortionnaire dont il a été prodigué dans ces temps de douloureuse littérature, il est nécessaire de l'employer ici; non que cette histoire soit dramatique dans le sens vrai du mot. Il serait difficile de trouver matière à duel, à poison, à flots de sang ou adultères sous les paisibles toits de la Maison-Vauquer; mais, l'œuvre accomplie, peut-être aura-t-on versé quelques larmes *intra muros et extra;* car, tout en demi-teintes, les poésies de cette scène empruntée à la vie parisienne, ne peuvent être parfaitement comprises qu'entre les buttes de Montmartre et les hauteurs de Montrouge, dans cette illustre vallée de plâtras incessamment prêts à tomber, et de ruisseaux noirs de boue, pleine de souffrances, pleine de joies, et si dramatiquement agitée qu'il faut je ne sais quoi d'exorbitant pour y produire une sensation de quelque durée. Cependant il s'y rencontre çà et là des douleurs que l'agglomération des vices et des vertus rend si grandes, si solennelles, qu'à leur aspect les égoïsmes, les intérêts s'arrêtent et s'apitoient; puis, l'impression qu'ils en reçoivent est comme un bénéfice social, un fruit savoureux promptement dévoré. Le char de la civilisation, semblable à celui de l'idole de Jaggernat, à peine retardé par un cœur moins facile à broyer que les autres et qui enraie sa roue, l'a brisé bientôt, et continue sa marche glorieuse. Ainsi ferez-vous, vous qui tenez la REVUE DE PARIS d'une main blanche, et vous enfoncez dans un moelleux fauteuil en vous disant : — Peut-être ceci va-t-il m'amuser? Après avoir lu les secrètes infortunes du père Goriot, vous dînerez avec appétit en mettant votre insensibilité sur le compte de l'auteur, en le taxant d'exagération, en l'accusant de poésie. Eh bien, sachez-le! Ce drame n'est ni une fiction, ni un roman; *all is true :* il est si véritable que chacun pourra en reconnaître les élémens chez soi, dans son cœur peut-être!

La maison où s'exploite la pension bourgeoise appartient à madame Vauquer, et se trouve située dans le bas de la rue Neuve Sainte-Geneviève, à l'endroit où le terrain s'abaisse vers la rue des Bourguignons par une pente si brusque et si rude que les chevaux la montent ou la descendent rarement. Cette circonstance est favorable au silence qui règne dans ces rues toutes serrées entre le dôme du Val-de-Grâce et le dôme du Panthéon; deux monumens qui changent les conditions de l'atmosphère en y jetant des tons jaunes, en assombrissant tout par les teintes sévères que projètent leurs coupoles. Là les pavés sont secs; les ruisseaux n'ont ni boue ni eau; l'herbe croît le long des murs; l'homme le plus insouciant y est à la gêne; les passans y sont tristes; le bruit d'une voiture y devient un événement; les maisons y sont mornes; les murailles y sentent la prison. Il ne se trouve là que des pensions bourgeoises ou des institutions; de la misère ou de l'ennui; de la vieillesse qui meurt, de la joyeuse jeunesse emprisonnée, contrainte à travailler. Nul quartier de Paris n'est plus horrible, ni, disons-le, plus inconnu. La rue Neuve-Sainte-Geneviève surtout est comme un cadre de bronze, le seul qui convienne à ce récit auquel on ne saurait trop préparer l'intelligence par des couleurs brunes, par des idées graves; ainsi que, de marche en marche, le jour diminue et le chant du conducteur s'attriste, alors que le voyageur descend aux Catacombes. Comparaison vraie! Qui décidera de ce qui est plus horrible à voir, ou des cœurs desséchés, ou des crânes vides?

La façade de la Maison-Vauquer donne sur un jardinet, en sorte qu'elle tombe à angle droit sur la rue Neuve-Sainte-Geneviève, où elle se montre coupée dans sa profondeur. Le long de cette façade, entre la maison et le jardinet, règne un cailloutis en cuvette, large d'une toise, devant lequel est une allée sablée, bordée de géraniums, de lauriers-roses et de grenadiers plantés dans de grands vases en faïence bleue et blanche. On entre dans cette allée par une porte bâtarde, surmontée d'un écriteau sur lequel est écrit : MAISON-VAUQUER, et dessous : *Pension bourgeoise des deux sexes et autres*. Pendant le jour, une porte à claire-voie,

munie d'une sonnette criarde, laisse apercevoir au bout du petit pavé, sur le mur opposé à celui de la rue, une arcade peinte en marbre vert par un artiste du quartier. Sous le renfoncement que simule cette peinture, s'élève une statue en plâtre représentant l'Amour. A voir le vernis écaillé qui la couvre, les amateurs de symboles y découvriraient peut-être un mythe de l'amour parisien qu'on guérit à quelques pas de là. Sous le socle, cette inscription à demi effacée rappelle le temps auquel fut fait cet ornement par l'enthousiasme dont il témoigne pour Voltaire rentré dans Paris en 1777 :

Qui que tu sois, voici ton maître,
Il l'est, le fut, ou le doit être.

A la nuit tombante, la porte à claire-voie est remplacée par une porte pleine.

Le jardinet, aussi large que la façade est longue, se trouve encaissé par le mur de la rue et par le mur mitoyen de la maison voisine, le long de laquelle pend un manteau de lierre qui la cache entièrement, et attire les yeux des passans par un effet assez pittoresque dans Paris. Chacun de ces murs est tapissé d'espaliers et de vignes dont les fructifications grêles et poudreuses sont l'objet des inquiétudes annuelles de madame Vauquer et de ses conversations avec ses pensionnaires. Le long de chaque muraille, règne une étroite allée d'environ soixante-douze pieds qui mène à un couvert de tilleuls, mot que madame Vauquer, quoique née de Conflans, prononce obstinément *tieuilles*, malgré les observations grammaticales de ses hôtes. Entre les deux allées latérales est un carré d'artichauts flanqué d'arbres fruitiers en quenouilles, bordé d'oseille, de laitues et de persil. Sous le couvert de tilleuls, est plantée une table ronde peinte en vert, et entourée de siéges. Là, durant les jours caniculaires, les convives, assez riches pour se permettre de prendre du café, viennent le savourer par une fraîcheur capable de faire éclore des œufs.

La façade, élevée de trois étages et surmontée de mansardes, est

bâtie en moellons et badigeonnée avec cette couleur jaune qui donne un caractère ignoble à presque toutes les maisons de Paris. Les cinq croisées percées à chaque étage ont des petits carreaux, et sont garnies de jalousies dont aucune n'est relevée de la même manière, en sorte que toutes jurent entre elles. La profondeur de cette maison comporte sur la rue deux croisées qui, au rez-de-chaussée, ont pour ornement des barreaux en fer et grillagés. Derrière le bâtiment, est une cour large d'environ vingt pieds, où vivent en bonne intelligence des cochons, des poules et des lapins. Au fond, s'élève un hangar à serrer le bois. Entre ce hangar et la fenêtre de la cuisine, se suspend le garde-manger, au-dessous duquel tombent les eaux grasses de l'évier. Cette cour a sur la rue Sainte-Geneviève une porte étroite par où la cuisinière chasse les ordures de la maison en nettoyant cette sentine à grand renfort d'eau, sous peine de pestilence.

Naturellement destiné à l'exploitation de la pension bourgeoise, le rez-de-chaussée se compose d'une première pièce éclairée par les deux croisées de la rue, et où l'on entre par une porte-fenêtre. Ce salon communique à une salle à manger qui est séparée de la cuisine par la cage d'un escalier dont les marches sont en bois et en carreaux mis en couleur et frottés. Rien n'est plus triste à voir que ce salon meublé de fauteuils et de chaises en étoffe de crin à raies alternativement mates et luisantes. Au milieu se trouve une table ronde à dessus de marbre Sainte-Anne, décorée de ce cabaret en porcelaine blanche ornée de filets d'or effacés à demi, que l'on rencontre partout aujourd'hui. Cette pièce, assez mal planchéyée, est boisée à hauteur d'appui. Le surplus des parois est tendu d'un papier vernissé où sont représentées les principales scènes du Télémaque ; les personnages en sont coloriés ; et le panneau d'entre les croisées grillagées offre aux pensionnaires le festin donné au fils d'Ulysse par Calypso. Depuis quarante ans cette scène excite les plaisanteries des jeunes pensionnaires qui se croient supérieurs à leur position en se moquant du dîner auquel la misère les condamne. La cheminée de pierre a un foyer dont la propreté semble attester qu'il ne s'y fait de feu que dans les grandes occa-

sions. Deux vases de fleurs encagés accompagnent une pendule en marbre et du plus mauvais goût. Cette première pièce exhale une odeur sans nom dans la langue, et qu'il faut appeler l'*odeur de pension*. Elle sent le renfermé, le moisi, le rance; elle donne froid, elle est humide au nez, elle pénètre les vêtemens; elle a le goût d'une salle où l'on a dîné; elle pue le service, l'office, l'hospice. Peut-être pourrait-elle se décrire, si l'on inventait un procédé pour évaluer les quantités élémentaires et nauséabondes qu'y jettent les atmosphères catarrhales *et sui generis* de chaque pensionnaire, jeune ou vieux. Eh bien! malgré ses plates horreurs, si vous le compariez à la salle à manger qui lui est contigüe, vous trouveriez ce salon élégant et parfumé comme un boudoir.

Cette salle, entièrement boisée, fut jadis peinte en une couleur, indistincte aujourd'hui, qui forme un fond sur lequel la crasse a imprimé ses couches de manière à y dessiner des figures bizarres. Elle est plaquée de buffets gluans sur lesquels sont des carafes échancrées, ternies, des ronds de moiré métallique, des piles d'assiettes en porcelaine épaisse, à bords bleus, fabriquée à Tournay. Dans un angle est placée une boîte à cases numérotées, qui sert à garder les serviettes ou tachées ou vineuses de chaque pensionnaire. Il s'y rencontre de ces meubles indestructibles, proscrits partout, mais placés là comme le sont les débris de la civilisation aux Incurables. Vous y verriez un baromètre à capucin qui sort quand il pleut; des gravures exécrables qui ôtent l'appétit, toutes encadrées en bois noir verni à filets dorés; un cartel en écaille incrustée de cuivre; un poêle vert; des quinquets d'Argand où la poussière se combine avec l'huile; une longue table couverte en toile cirée assez grasse pour qu'un factieux externe y écrive son nom en se servant de son doigt comme de style; des chaises estropiées; de petits paillassons piteux en sparterie qui se déroule toujours sans se perdre jamais; puis des chaufferettes misérables, à trous cassés, à charnières défaites, dont le bois est charbonné. Pour exprimer combien ce mobilier est vieux, crevassé, pourri, tremblant, rongé, manchot, borgne, invalide, expirant, il faudrait en faire une description qui retarderait trop l'intérêt de cette

histoire, et que les gens pressés ne pardonneraient pas. Le carreau rouge est plein de vallées produites ou par le frottement ou par les mises en couleur. Enfin, là règne la Misère froide et sans poésie ; une misère économe, concentrée, râpée, qui n'a pas de fange, mais des taches; qui n'a ni trous ni haillons, mais de la putridité barbue.

Cette pièce est dans tout son lustre au moment où, vers sept heures du matin, le chat de madame Vauquer précède sa maîtresse, saute sur les buffets, y flaire le lait que contiennent plusieurs jattes couvertes d'assiettes, et fait entendre son *rourou* matinal. Bientôt, la veuve se montre attifée de son bonnet de tulle sous lequel pend un tour de faux cheveux mal mis, et marche en traînassant ses pantoufles grimacées; alors, ce spectacle est complet. Sa face vieillotte, grassouillette, du milieu de laquelle sort un nez à bec de perroquet, ses petites mains potelées, sa personne dodue comme un rat d'église, son corsage trop plein et qui flotte, sont en harmonie avec cette salle où suinte le malheur, où s'est blottie la spéculation et dont madame Vauquer respire l'air chaudement fétide, sans en être écueurée. Sa figure fraîche, comme une première gelée d'automne; ses yeux ridés dont l'expression passe du sourire prescrit aux danseuses, à l'amer renfrognement de l'escompteur; enfin, toute sa personne explique la pension, comme la pension implique sa personne. Le bagne ne va pas sans l'argousin, vous n'imagineriez pas l'un sans l'autre. L'embonpoint blafard de cette petite femme est le produit de cette vie, comme le typhus est la conséquence des exhalaisons d'un hôpital. Son jupon de laine tricotée, qui dépasse sa première jupe faite avec une vieille robe, et dont la ouate s'échappe par les fentes de l'étoffe lézardée, résume le salon, la salle à manger, le jardinet; annonce la cuisine et fait pressentir les pensionnaires.

Agée d'environ cinquante ans, madame Vauquer ressemble à toutes *les femmes qui ont eu des malheurs*. Elle a l'œil vitreux, l'air innocent d'une entremetteuse prête à se gendarmer pour se faire payer plus cher, mais prête à tout pour adoucir son sort, à livrer George ou Pichegru, si George et Pichegru étaient encore à livrer. Néanmoins elle est *bonne femme au fond*, disent les pen-

sionnaires, qui, l'entendant tousser et geindre comme eux, la croient sans fortune. Qu'avait été monsieur Vauquer? Elle ne s'expliquait jamais sur le défunt. Comment avait-il perdu sa fortune? — Dans les malheurs, répondait-elle. Il s'était mal conduit envers elle, ne lui avait laissé que les yeux pour pleurer, cette maison pour vivre, et le droit de ne compatir à aucune infortune, parce que, disait-elle, elle *avait souffert tout ce qu'il est possible de souffrir*.

En entendant trottiner sa maîtresse, la grosse Sylvie, la cuisinière s'empressait de servir le déjeuner des pensionnaires internes. Généralement, les pensionnaires externes ne s'abonnaient qu'au dîner, qui coûtait trente-sept francs par mois.

A l'époque où cette histoire commence, les internes étaient au nombre de sept. Le premier étage contenait les deux meilleurs appartemens de la maison; madame Vauquer habitait le moins considérable; l'autre, appartenait à madame Couture, veuve d'un Commissaire-Ordonnateur de la République française qui avait avec elle une jeune personne nommée Victorine Taillefer, à qui elle servait de mère. La pension de ces deux dames montait à deux mille deux cents francs. Les deux appartemens du second étaient occupés, l'un par un vieillard nommé Poiret; l'autre, par un monsieur âgé d'environ quarante ans qui portait une perruque noire, se teignait les favoris, se disait ancien négociant, et s'appelait monsieur Vautrin. Le troisième étage se composait de quatre chambres, dont deux étaient louées, l'une par une vieille fille nommée mademoiselle Michonneau, l'autre par un ancien fabricant de vermicelle, de pâtes d'Italie et d'amidon, qui se laissait nommer *le père Goriot*. Les deux autres chambres étaient destinées aux oiseaux de passage, à ces infortunés étudians qui ne pouvaient mettre, comme monsieur Goriot et mademoiselle Michonneau, que soixante-dix francs par mois à leur nourriture et à leur logement. Madame Vauquer souhaitait peu leur présence, et ne les prenait que quand elle ne trouvait pas mieux : ils mangeaient trop de pain.

En ce moment, l'une de ces deux chambres, appartenait à un

jeune homme venu des environs d'Angoulême à Paris pour faire son Droit, et dont la nombreuse famille se soumettait aux plus dures privations afin de lui envoyer douze cents francs par an. Eugène de Rastignac, ainsi se nommait-il, était un de ces jeunes gens façonnés au travail par le malheur, qui comprennent dès leur jeune âge les espérances que leurs parens placent en eux, et qui se préparent une belle destinée en calculant déjà la portée de leurs études, et en les adaptant par avance au mouvement futur de la société, pour être les premiers à la pressurer. Sans ses observations curieuses et l'adresse avec laquelle il sut se produire dans les salons de Paris, ce récit n'eût pas été coloré des tons vrais qu'il devra sans doute à son esprit sagace et à son désir de pénétrer les mystères d'une situation épouvantable, aussi soigneusement cachée par ceux qui l'avaient créée que par celui qui en souffrait.

Au-dessus de ce troisième étage régnait un grenier à étendre le linge et deux mansardes où couchaient un garçon de peine nommé Christophe et la grosse Sylvie, la cuisinière.

Outre ces sept pensionnaires internes, madame Vauquer avait, bon an, mal an, huit étudians en Droit ou en Médecine, et deux ou trois habitués qui demeuraient dans le quartier, tous abonnés pour le dîner seulement. Ainsi, la salle contenait à dîner dix-huit personnes, et pouvait en admettre une vingtaine. Le matin, il ne s'y trouvait que les sept locataires dont la réunion offrait pendant le déjeuner l'aspect d'un repas de famille. Chacun descendait en pantoufles, et se permettait des observations confidentielles sur la mise, sur l'air des externes et sur les événemens de la soirée précédente, en s'exprimant avec la confiance de l'intimité. Ces sept pensionnaires étaient les enfans gâtés de madame Vauquer qui leur mesurait avec une précision d'astronome les soins et les égards d'après le chiffre de leurs pensions. Une même considération affectait ces êtres rassemblés par le hasard. Les deux locataires du second ne payaient que cent francs par mois. Ce bon marché, qui ne se rencontre que dans le faubourg Saint-Marcel, entre la Bourbe et la Salpêtrière, et auquel madame Couture faisait seule exception, annonce que ces pensionnaires devaient

être tous sous le poids de malheurs plus ou moins aigus, plus ou moins apparens. Aussi le spectacle désolant que présentait l'intérieur de cette maison se répétait-il sur la figure de ses habitués, également délabrés. Les uns portaient des redingotes dont la couleur était devenue problématique, des chaussures comme il s'en jette au coin des bornes dans les quartiers élégans, du linge élimé, des vêtemens qui n'avaient plus que l'ame. Les autres avaient des robes passées, reteintes, déteintes, de vieilles dentelles raccommodées, des gants glacés par l'usage, des collerettes toujours rousses, et des fichus éraillés. Mais presque tous montraient des corps solidement charpentés, des constitutions qui avaient résisté aux tempêtes de la vie. C'étaient des faces froides, dures, effacées comme celles des écus démonétisés; des bouches flétries, mais armées de dents avides; enfin, c'étaient des drames ambulans, non pas de ces drames joués à la lueur des rampes, entre des toiles peintes; mais des drames vivans et muets, des drames glacés qui remuaient chaudement le cœur, des drames continus.

La vieille demoiselle Michonneau gardait sur ses yeux fatigués un crasseux abat-jour en taffetas vert cerclé par du fil d'archal qui aurait effarouché l'ange de la Pitié. Son châle, à franges maigres et pleurardes, semblait couvrir un squelette, tant les formes qu'il cachait étaient anguleuses. Quel acide avait dépouillé cette créature de ses formes féminines, car il était facile de voir quelle avait été jolie et bien faite. Était-ce le vice, le chagrin, la stupidité? avait-elle trop aimé? avait-elle été marchande à la toilette ou seulement courtisane? Expiait-elle les triomphes d'une jeunesse insolente, au-devant de laquelle s'étaient rués les plaisirs, par une vieillesse que fuyaient les passans? Son regard blanc donnait froid; sa figure rabougrie menaçait. Elle avait la voix clairette d'une cigale criant dans son buisson aux approches de l'hiver. Elle disait avoir pris soin d'un vieux monsieur affecté d'un catarrhe à la vessie, abandonné par ses enfans qui le croyaient sans ressources. Ce vieillard lui avait laissé quinze cents francs de rentes viagères, périodiquement disputées par les héritiers, aux calomnies desquels elle se trouvait en butte. Quoique le jeu des passions eût ravagé

sa figure, il s'y trouvait encore certains vestiges d'une blancheur et d'une finesse dans le tissu qui permettaient de supposer que le corps avait conservé quelques restes de beauté.

M. Poiret était une espèce de mécanique. En l'apercevant s'étendre comme une ombre grise le long d'une allée au Jardin-des-Plantes, la tête couverte d'une vieille casquette flasque, tenant à peine sa canne à pomme d'ivoire jauni dans sa main, laissant flotter les pans flétris de sa redingote qui cachait mal une culotte presque vide, et des jambes en bas bleus qui flageolaient comme celles d'un homme ivre, montrant son gilet blanc sale, et son jabot de grosse mousseline recroquevillée qui s'unissait imparfaitement à sa cravatte cordée autour de son cou de dindon; bien des gens se demandaient si cette ombre chinoise appartenait à la race audacieuse des fils de Japhet qui voltigent sur le boulevart Italien. Quel travail avait pu le ratatiner ainsi? quelle passion avait bistré sa face bulbeuse, qui, dessinée en caricature, aurait paru hors du vrai? Ce qu'il avait été? mais peut-être avait-il été employé au ministère de la justice, dans le bureau où les exécuteurs des hautes œuvres envoient leurs mémoires de frais, le compte des fournitures de voiles noirs pour les parricides, de son pour les paniers, de ficelles pour les couteaux. Peut-être avait-il été receveur à la porte d'un abattoir, ou sous-inspecteur de la salubrité. Enfin, cet homme semblait avoir été l'un des ânes de notre grand moulin social; l'un de ces Ratons parisiens qui ne connaissent même pas leurs Bertrands. C'était un pivot sur lequel avaient tourné les infortunes ou les saletés publiques, un de ces hommes dont nous disons, en les voyant : —*Il en faut pourtant comme ça.*

Le beau Paris ignore ces figures blêmes de souffrances, ou morales, ou physiques. Mais Paris est un véritable océan; jetez-y la sonde, vous n'en connaîtrez jamais la profondeur; parcourez-le, décrivez-le, quelque soin que vous mettiez à le parcourir, à le décrire; quelque nombreux et intéressés que soient les explorateurs de cette mer, il s'y rencontrera toujours un lieu vierge, un antre inconnu, des fleurs, des perles, des monstres, quelque chose d'inouï, mais d'oublié par les plongeurs littéraires.

La Maison-Vauquer est une de ces monstruosités curieuses.

Deux figures y formaient un contraste frappant avec la masse des pensionnaires et des habitués. Quoique mademoiselle Victorine Taillefer eût une blancheur maladive semblable à celle des jeunes filles attaquées de chlorose, et qu'elle se rattachât à la souffrance générale qui faisait le fond de ce tableau, par une tristesse habituelle, par une contenance gênée, par un air pauvre et grêle; néanmoins, son visage n'était pas vieux; ses mouvemens et sa voix étaient agiles. Enfin c'était un jeune malheur, un arbuste aux feuilles flavescentes, fraîchement planté dans un terrain contraire. Sa physionomie roussâtre, ses cheveux d'un blond fauve, sa taille trop mince ne manquaient pas de grâce. Ses yeux gris mélangés de noir étaient pleins de douceur et de résignation chrétienne. Ses vêtemens simples, peu coûteux, couvraient des formes jeunes. Elle était jolie par juxtà-position. Heureuse, elle eût été ravissante. Le bonheur est la poésie des femmes, comme la toilette en est le fard. Si la joie d'un bal eût reflété ses teintes rosées sur ce visage pâle, si les douceurs d'une vie élégante eussent rempli, eussent vermillonné ses joues déjà légèrement creusées; si l'amour eût ranimé ses yeux tristes, elle aurait pu lutter avec les plus belles jeunes filles. Il lui manquait ce qui crée une seconde fois la femme : les chiffons et les billets-doux. Son histoire eût fourni le sujet d'un livre. Son père croyait avoir des raisons pour ne pas la reconnaître, refusait de la garder près de lui, ne lui accordait que six cents francs par an, et avait dénaturé sa fortune, afin de pouvoir la transmettre en entier à son fils. Parente éloignée de la mère de Victorine, qui jadis était venue mourir de désespoir chez elle, madame Couture prenait soin de l'orpheline comme si c'eût été son enfant. Malheureusement, la veuve du Commissaire-Ordonnateur des armées de la République ne possédant rien au monde qu'une pension et son douaire, devait laisser un jour cette pauvre fille, sans expérience et sans ressources, à la merci du monde. Elle menait Victorine à la messe tous les dimanches, à confesse tous les quinze jours; elle en faisait à tout hasard une fille pieuse. Elle avait raison. Les sentimens religieux offraient

un avenir à cette enfant désavouée, qui aimait son père, qui tous les ans s'acheminait chez lui pour y apporter le pardon de sa mère, et qui, tous les ans, trouvait inexorable la porte de la maison paternelle. Son frère, son unique médiateur, n'était pas venu la voir une seule fois en quatre ans, et ne lui envoyait aucun secours. Elle suppliait Dieu de dessiller les yeux de son père, d'attendrir le cœur de son frère, elle priait pour eux sans les accuser. Madame Couture et madame Vauquer ne trouvaient pas assez de mots dans le Dictionnaire des injures pour qualifier cette conduite barbare, et quand elles maudissaient ce millionnaire infâme, Victorine faisait entendre de douces paroles, semblables au chant du ramier blessé, dont le cri de douleur exprime encore l'amour.

Eugène de Rastignac avait un visage tout méridional, le teint blanc, des cheveux noirs, des yeux bleus. Sa tournure, ses manières, sa pose habituelle, dénotaient le fils d'une famille noble, où l'éducation première ne comportait que des traditions de bon goût. S'il était ménager de ses habits, si les jours ordinaires il achevait d'user les vêtemens de l'an passé; néanmoins, il pouvait sortir quelquefois mis comme l'est un jeune homme élégant. Habituellement il portait une vieille redingote, un mauvais gilet, la méchante cravate noire flétrie, mal nouée de l'étudiant, un pantalon à l'avenant et des bottes ressemelées.

Entre ces deux jeunes personnages et les autres, M. Vautrin, l'homme de quarante ans, à favoris peints, servait de transition. Il était un de ces gens dont le peuple dit : — Voilà un fameux gaillard! Il avait les épaules larges, le buste bien développé, les muscles apparens, des mains épaisses, carrées et fortement marquées aux phalanges par des bouquets de poils touffus et d'un roux ardent. Sa figure, rayée par des rides prématurées, avait un caractère de dureté que démentaient ses manières souples et liantes. Sa voix de basse-taille, en harmonie avec sa grosse gaieté, ne déplaisait point. Il était obligeant et rieur. Si quelque serrure allait mal, il l'avait bientôt démontée, rafistolée, huilée, limée, remontée, en disant : — Ça me connaît. Il connaissait tout d'ailleurs : les vaisseaux, la mer, la France, l'étranger, les affaires, les hommes,

les événemens, les lois, les hôtels et les prisons. Si quelqu'un se plaignait par trop, il lui offrait aussitôt de lui rendre service. Il avait prêté plusieurs fois de l'argent à madame Vauquer et à quelques pensionnaires; mais ses obligés seraient morts plutôt que de ne pas le lui rendre; tant, malgré son air bonhomme, il imprimait de crainte par un certain regard profond qui semblait plein de résolution. A la manière dont il lançait un jet de salive, il annonçait un sang-froid imperturbable qui ne devait pas le faire reculer devant un crime pour sortir d'une position équivoque. Son œil était un juge sévère qui semblait aller au fond de toutes les questions, de toutes les consciences, de tous les sentimens. Ses mœurs consistaient à sortir après le déjeuner, à revenir pour dîner, à décamper pour toute la soirée, et à rentrer vers minuit à l'aide d'un passe-partout que lui avait confié madame Vauquer. Lui seul jouissait de cette faveur. Mais aussi était-il au mieux avec la veuve, qu'il appelait *Maman* en la saisissant par la taille, flatterie peu comprise; attendu que la bonne femme croyait que c'était encore chose facile, tandis que Vautrin seul avait les bras assez longs pour presser cette pesante circonférence. Un trait de son caractère était de payer généreusement vingt francs par mois pour le *gloria* qu'il prenait au dessert. Des gens moins superficiels que ne l'étaient des jeunes gens emportés par les tourbillons de la vie parisienne, ou des vieillards indifférens à ce qui ne les touchait pas directement, ne se seraient pas arrêtés à l'impression douteuse que leur causait Vautrin. Il savait ou devinait les sentimens et les affaires de ceux qui l'entouraient, tandis que nul ne pouvait pénétrer ni ses pensées, ni ses occupations. Néanmoins, quoiqu'il eût jeté son apparente bonhomie, sa constante complaisance et sa gaieté comme une barrière entre les autres et lui; souvent, il laissait percer malgré lui l'épouvantable profondeur de son caractère. Souvent une boutade digne de Juvénal, et par laquelle il semblait se complaire à bafouer les lois, à fouetter la haute société, à la convaincre d'inconséquence avec elle-même, devaient faire supposer qu'il gardait rancune à l'état social, et qu'il y avait, au fond de sa vie, un mystère soigneusement enfoui.

Attirée peut-être à son insu, par la force de l'un ou par l'avenir de l'autre, mademoiselle Taillefer partageait ses regards furtifs, ses pensées secrètes entre ce quadragénaire et le jeune étudiant; mais aucun d'eux ne paraissait songer à elle, quoique d'un jour à l'autre, le hasard pût changer sa position et la rendre un riche parti.

D'ailleurs, aucune de ces personnes ne se donnait la peine de vérifier si les malheurs allégués par l'une d'elles, étaient faux ou véritables. Elles avaient toutes les unes pour les autres une indifférence mêlée de défiance qui résultait de leurs situations respectives. Elles se savaient impuissantes à soulager leurs peines, et avaient, en se les contant, épuisé la coupe des condoléances. Semblables à de vieux époux, elles n'avaient plus rien à se dire; il ne restait donc entre elles que les rapports d'une vie mécanique, le jeu de rouages sans huile. Toutes devaient passer droit dans la rue devant un aveugle; écouter sans émotion le récit d'une infortune; et voir, dans une mort, la solution d'un problème de misère qui les rendait froides à la plus terrible agonie. La plus heureuse de ces ames désolées était madame Vauquer qui trônait dans cet hospice libre. Pour elle seule, ce petit jardin que le silence et le froid, le sec et l'humide faisaient vaste comme une steppe; pour elle seule, cette maison jaune et morne qui sentait le vert-de-gris du comptoir avaient des charmes. Ces cabanons lui appartenaient, elle nourrissait ces forçats acquis à des peines perpétuelles; elle exerçait sur eux une autorité respectée. Où ces pauvres êtres auraient-ils trouvé dans Paris, au prix où elle les donnait, des alimens sains, suffisans, et un appartement qu'ils étaient maîtres de rendre, sinon élégant ou commode, du moins propre et salubre. Se fût-elle permis une injustice criante, la victime l'aurait supportée sans se plaindre.

Une réunion semblable devait offrir et offrait en petit les élémens d'une société complète. Donc, parmi les dix-huit convives, il se rencontrait, comme dans les colléges, comme dans le monde, une pauvre créature rebutée, un souffre-douleurs sur qui pleuvaient les plaisanteries. Cette figure devint, pour Eugène de Rastignac à son retour, la plus saillante de toutes celles au milieu desquelles il

était condamné à vivre encore pendant deux ans. Ce *Patiras* était l'ancien vermicellier, le père Goriot, sur la tête duquel un peintre aurait, comme l'historien, fait tomber toute la lumière du tableau. Par quel hasard ce mépris à demi-haineux, cette persécution mélangée de pitié, cet irrespect du malheur avait-il frappé le plus ancien pensionnaire? Y avait-il donné lieu par quelques-uns de ces ridicules ou de ces bizarreries que l'on pardonne moins qu'on ne pardonne des vices? Ces questions tiennent de près à bien des injustices sociales. Peut-être est-il dans la nature humaine de tout faire supporter à qui souffre tout par humilité vraie, par faiblesse ou par indifférence. N'aimons-nous pas tous à faire preuve de notre force, aux dépens de quelqu'un ou de quelque chose? L'être le plus débile, le gamin sonne à toutes les portes quand il fait froid, ou se hisse pour écrire son nom sur un monument vierge.

Le père Goriot, vieillard de soixante-neuf ans environ, s'était retiré chez madame Vauquer, en 1814, après avoir quitté les affaires. Il y avait d'abord pris l'appartement occupé par madame Couture, et payé seize cents francs de pension, en homme pour qui cinq louis de plus ou de moins, étaient une bagatelle. Madame Vauquer avait renouvelé le mobilier des trois chambres dont se composait l'appartement, moyennant une indemnité préalable qui paya, dit-on, la valeur d'un méchant ameublement composé de rideaux en calicot jaune, de fauteuils vernis couverts en velours d'Utrecht, de quelques peintures à la colle, et de papiers que refusaient les cabarets de la banlieue. Peut-être l'insouciante générosité que mit à se laisser attraper le père Goriot qui, à cette époque, était respectueusement nommé MONSIEUR GORIOT, le fit-elle considérer comme un imbécile qui ne connaissait rien aux affaires. M. Goriot vint muni d'une garderobe bien fournie, le trousseau magnifique du négociant qui ne se refuse rien en se retirant du commerce. Madame Vauquer avait admiré dix-huit chemises de demi-Hollande, dont la finesse était d'autant plus remarquable que le vermicellier portait sur son jabot dormant deux épingles unies par une chaînette, et dont chacune était montée

d'un gros diamant. Il était habituellement vêtu d'un habit bleu-barbeau, de drap fin, et prenait chaque jour un gilet de piqué blanc, sous lequel fluctuait son ventre proéminent qui faisait rebondir une lourde chaîne d'or, garnie de breloques. Sa tabatière, également en or, contenait un médaillon plein de cheveux, qui le rendaient en apparence coupable de quelques bonnes fortunes. Quand son hôtesse l'accusa d'être un *galantin*, il laissa errer sur ses lèvres le gai sourire du bourgeois dont on flatte le *dada*. Ses *ormoires* (il prononçait ce mot à la manière du menu peuple), furent remplies par la nombreuse argenterie de son ménage. Les yeux de la veuve s'allumèrent quand elle l'aida complaisamment à déballer et ranger les louches, les cuillers à ragoût, les couverts, les huiliers, les saucières, plusieurs plats, des déjeuners en vermeil, enfin des pièces plus ou moins belles, pesant un certain nombre de marcs, et dont il ne voulait pas se défaire, parce que c'étaient des cadeaux qui lui rappelaient les solennités de sa vie domestique.

— Ceci, dit-il à madame Vauquer en serrant un plat et une petite écuelle dont le couvercle représentait deux tourterelles qui se becquetaient, est le premier présent que m'a fait ma femme, le jour de notre anniversaire. Pauvre bonne! elle y avait consacré ses économies de demoiselle. Voyez-vous, madame, j'aimerais mieux gratter la terre avec mes ongles que de me séparer de cela. Dieu merci, je pourrai prendre dans cette écuelle mon chocolat tous les matins, durant le reste de mes jours. Je ne suis pas à plaindre, j'ai sur la planche du pain de cuit pour long-temps.

Enfin madame Vauquer avait bien vu, de son œil de pie, quelques inscriptions sur le grand-livre, qui, vaguement additionnées, pouvaient faire à M. Goriot un revenu d'environ huit à dix mille francs. Dès ce jour, madame Vauquer, née de Conflans, qui avait alors quarante-huit ans effectifs et n'en acceptait que trente-neuf, eut des idées. Quoique le larmier des yeux de M. Goriot fût retourné, gonflé, pendant, ce qui l'obligeait à les essuyer assez fréquemment, elle lui trouva l'air agréable et *comme il faut*. D'ailleurs son mollet charnu, saillant, pronostiquait, autant que son long nez carré, des

qualités morales auxquelles paraissait tenir la veuve, et que confirmait la face lunaire et naïvement niaise du bonhomme. Ce devait être une bête solidement bâtie, capable de dépenser tout son esprit en sentiment. Ses cheveux en ailes de pigeon, que le coiffeur de l'École Polytechnique vint lui poudrer tous les matins, dessinaient cinq pointes sur son front bas, et décoraient bien sa figure. Quoique un peu rustaut, il était si bien tiré à quatre épingles, il prenait si richement son tabac, il le humait en homme si sûr de toujours avoir sa tabatière pleine de macouba, que le jour où M. Goriot s'installa chez elle, madame Vauquer se coucha le soir, en rôtissant, comme une perdrix dans sa barde, au feu du désir qui la saisit de quitter le suaire du Vauquer pour renaître en Goriot. Se marier, vendre sa pension, donner le bras à cette fine fleur de bourgeoisie, devenir une dame notable dans le quartier, y quêter pour les indigens, faire de petites parties, le dimanche, à Choisy, Soisy, Gentilly; aller au spectacle à sa guise, en loge, sans attendre les billets d'auteur que lui donnaient quelques-uns de ses pensionnaires, au mois de juillet; elle rêva tout l'Eldorado des petits ménages parisiens. Elle n'avait avoué à personne qu'elle possédait quarante mille francs, amassés sou à sou. Certes elle se croyait, sous le rapport de la fortune, un parti sortable.

— Quant au reste, je vaux bien le bonhomme! se dit-elle en se retournant dans son lit, comme pour s'attester à elle-même des charmes que la grosse Sylvie trouvait chaque matin moulés en creux.

Dès ce jour, pendant environ trois mois, la veuve Vauquer profita du coiffeur de M. Goriot, et fit quelques frais de toilette, excusés par la nécessité de donner à sa maison un certain décorum en harmonie avec les personnes honorables qui la fréquentaient. Elle s'intrigua beaucoup pour changer le personnel de ses pensionnaires, en affichant la prétention de n'accepter désormais que les *gens les plus distingués sous tous les rapports*. Un étranger se présentait-il, elle lui vantait la préférence que M. Goriot, un des négocians les plus notables et les plus respectables de Paris, lui avait accordée. Elle distribua des prospectus en tête desquels se lisait MAISON-VAUQUER.

— C'était, y disait-elle, une des plus anciennes et des plus estimées pensions bourgeoises du pays latin. Il y existait une vue des plus agréables sur la vallée des Gobelins (on l'apercevait du troisième étage), et un *joli* jardin, au bout duquel s'ÉTENDAIT une ALLÉE de tilleuls. Elle y parlait du bon air, de la solitude.

Ce prospectus lui amena madame la comtesse de l'Ambermesnil, femme de trente-six ans, qui attendait la fin d'une liquidation et le réglement de la pension qui lui était due, en qualité de veuve d'un général mort sur *les* champs de bataille. Madame Vauquer soigna sa table, fit du feu dans le salon pendant près de six mois, et tint si bien les promesses de son prospectus, *qu'elle y mit du sien*. Aussi la comtesse disait-elle à madame Vauquer, en l'appelant *sa chère amie*, qu'elle lui procurerait la baronne de Veaumerland et la veuve du colonel Picquoiseaud, deux de ses amies, qui achevaient au Marais leur terme dans une pension plus coûteuse que ne l'était la Maison-Vauquer. Ces dames se raient d'ailleurs fort à leur aise quand les bureaux de la guerre auraient fini leur travail.

—Mais, disait-elle, les bureaux ne terminent rien.

Les deux veuves montaient ensemble, après le dîner, dans la chambre de madame Vauquer, et y faisaient de petites causettes en buvant du cassis et mangeant des friandises réservées. La comtesse approuva beaucoup les vues de son hôtesse sur M. Goriot; vues excellentes, qu'elle avait d'ailleurs devinées dès le premier jour. Elle le trouvait un homme parfait.

—Ha! ma chère dame, un homme sain comme mon œil, lui disait la veuve, un homme bien conservé, et qui peut donner encore bien de l'agrément à une femme.

La comtesse fit généreusement des observations à madame Vauquer sur sa mise, laquelle n'était pas en harmonie avec ses prétentions. —Il faut vous mettre sur le pied de guerre, lui dit-elle.

Après bien des calculs, les deux veuves allèrent ensemble au Palais-Royal, où elles achetèrent, aux galeries de Bois, un chapeau à plumes et un bonnet; puis la comtesse entraîna son amie au magasin de *la Petite Jeannette*, où elles choisirent une robe et

une écharpe. Quand ces munitions furent employées, et que la veuve fut *sous les armes*, elle ressembla parfaitement à l'enseigne du *Bœuf à la mode;* mais, elle se trouva si changée à son avantage, que l'hôtesse, quoique peu *donnante*, se crut néanmoins l'obligée de la comtesse, et la pria d'accepter un chapeau de vingt francs. Elle comptait, à la vérité, lui demander le service de sonder M. Goriot et de la faire valoir auprès de lui. Madame de l'Ambermesnil se prêta fort amicalement à ce manége. Elle cerna le vieux vermicellier, avec lequel elle réussit à avoir une conférence. Mais après l'avoir trouvé pudibond, pour ne pas dire réfractaire aux tentatives que lui suggéra son désir particulier de le séduire pour son propre compte, elle sortit révoltée de sa grossièreté.

— Mon ange, dit-elle à sa chère amie, vous ne tirerez rien de cet homme-là! Il est ridiculement défiant; c'est un grippe-sou, une bête, un sot, un *mastok* qui ne vous causera que du désagrément.

Il y eut entre M. Goriot et madame de l'Ambermesnil des choses telles que la comtesse ne voulut même plus se trouver avec lui. Le lendemain, elle partit en oubliant de payer cinq mois de pension, et en laissant une défroque prisée cinq francs. Quelque âpreté que madame Vauquer mît à ses recherches, elle ne put obtenir aucun renseignement dans Paris sur la comtesse de l'Ambermesnil. Elle parlait souvent de cette déplorable affaire, en se plaignant de son trop de confiance, quoiqu'elle fût plus méfiante que ne l'est une chatte; mais elle resemblait à beaucoup de personnes qui se défient de leurs proches et se livrent au premier venu. Fait moral, bizarre, mais vrai, dont la racine est facile à trouver dans le cœur humain. Peut-être certaines gens n'ont-ils plus rien à gagner auprès des personnes avec lesquelles ils vivent? Après leur avoir montré le vide de leur ame, ils se sentent secrètement jugés par elles avec une sévérité méritée; mais éprouvant un invincible besoin de flatteries qui leur manquent, ou dévorés par l'envie de paraître posséder les qualités qu'ils n'ont pas, ils espèrent surprendre l'estime ou les affections de ceux qui leur sont étrangers,

au risque de déchoir un jour. Enfin il est des cœurs mercenaires qui ne font aucun bien à leurs amis ou à leurs proches, parce qu'ils le doivent; tandis qu'en rendant service à des étrangers, ils en recueillent des gains d'amour-propre. Plus le cercle de leurs affections est près d'eux, moins ils aiment; plus il s'étend, plus serviables ils sont. Madame Vauquer tenait sans doute de ces deux natures, essentiellement mesquines, fausses, exécrables.

— Si j'avais été ici, lui disait alors M. Vautrin, ce malheur ne vous serait pas arrivé! Je vous aurais joliment dévisagé cette farceuse-là. Je connais leurs allures et toutes leurs *frimousses*.

Madame Vauquer avait, comme tous les esprits rétrécis, l'habitude de ne pas sortir du cercle des événemens, et de n'en pas juger les causes. Elle aimait à s'en prendre à autrui de ses propres fautes. Quand cette perte eut lieu, elle considéra l'honnête vermicellier comme le principe de son infortune, et commença dès-lors, disait-elle, à *se dégriser sur son compte*. Lorsqu'elle eut reconnu l'inutilité de ses agaceries et de ses frais de représentation, elle ne tarda pas à en deviner la raison; elle s'aperçut alors que son pensionnaire avait déjà, selon son expression, *ses allures*. Enfin il lui fut prouvé que son espoir, si mignonnement caressé, reposait sur une base chimérique, et qu'elle ne tirerait jamais rien de cet homme-là, suivant le mot énergique de la comtesse, qui paraissait être une connaisseuse. Alors elle alla nécessairement plus loin en aversion qu'elle n'avait été dans son amitié, parce que sa haine ne fut pas en raison de son amour, mais de ses espérances trompées. Si le cœur humain trouve des repos en montant les hauteurs de l'affection, il s'arrête rarement sur la pente rapide de ses sentimens haineux. Mais M. Goriot était son pensionnaire! elle fut donc obligée de réprimer les explosions de son amour-propre blessé, d'enterrer les soupirs que lui causa cette déception, et de dévorer ses désirs de vengeance, comme un moine vexé par son prieur. Les petits esprits satisfont leurs sentimens, bons ou mauvais, par des petitesses incessantes, et la veuve employa donc sa malice de femme à inventer de sourdes persécutions contre sa victime. Elle commença par retrancher les superfluités introduites dans sa pension.

— Plus de cornichons! plus d'anchois! ce sont des duperies! dit-elle à Sylvie, le matin où elle rentra dans son ancien programme.

Mais M. Goriot était un homme frugal chez qui la parcimonie nécessaire aux gens qui font eux-mêmes leur fortune était dégénérée en habitude. La soupe, le bœuf, un plat de légumes, avaient été, devaient toujours être son dîner de prédilection. Il fut donc bien difficile à madame Vauquer de tourmenter son pensionnaire, dont elle ne pouvait en rien froisser les goûts. Désespérée de rencontrer un homme inattaquable, elle se mit à le déconsidérer, et fit ainsi partager son aversion pour M. Goriot par ses pensionnaires, qui, par amusement, servirent ses vengeances.

Vers la fin de la première année, la veuve en était venue à un tel degré de méfiance, qu'elle se demandait pourquoi ce négociant riche de sept à huit mille livres de rente, qui possédait une argenterie superbe, et des bijoux aussi beaux que ceux d'une fille entretenue, demeurait chez elle, en lui payant une pension si modique relativement à sa fortune. Pendant la plus grande partie de cette première année, M. Goriot avait souvent dîné dehors une ou deux fois par semaine; puis, insensiblement il en était arrivé à ne plus dîner en ville que deux fois par mois. Les petites parties fines de M. Goriot convenaient trop bien aux intérêts de madame Vauquer pour qu'elle ne fût pas mécontente de l'exactitude progressive avec laquelle son pensionnaire prenait ses repas chez elle. Ces changemens furent attribués, autant à une lente diminution de fortune, qu'au désir de contrarier son hôtesse; car, une des plus détestables habitudes de ces esprits lilliputiens est de supposer leurs petitesses aux autres. Malheureusement, à la fin de la deuxième année, M. Goriot justifia les bavardages dont il était l'objet, en demandant à madame Vauquer de passer au second étage, et de réduire sa pension à douze cents francs. Il eut besoin d'une si stricte économie qu'il ne fit plus de feu chez lui, pendant l'hiver. La veuve Vauquer voulut être payée d'avance, à quoi consentit M. Goriot, que dès-lors elle nomma *le père Goriot*.

Ce fut à qui devinerait les causes de cette décadence. Explora-

tion difficile! Comme l'avait dit la fausse comtesse, le père Goriot était un sournois, un taciturne. Or, suivant la logique des gens à tête vide, indiscrets parce qu'ils n'ont que des riens à dire, ceux qui ne parlent pas de leurs affaires, en doivent faire de fort mauvaises. Ce négociant si distingué devint un fripon; ce galantin fut un vieux drôle. Tantôt, selon M. Vautrin, qui vint vers cette époque habiter la Maison-Vauquer, le père Goriot était un homme qui allait à la Bourse et qui, suivant une expression assez énergique de la langue financière, *carottait* sur les rentes après s'y être ruiné. Tantôt c'était un de ces petits joueurs qui vont hasarder et gagner tous les soirs dix francs au jeu. Tantôt on en faisait un espion attaché à la haute police; mais M. Vautrin prétendait qu'il n'était pas assez rusé *pour en être*. Le père Goriot était encore un avare qui prêtait à la petite semaine; un homme qui nourrissait des numéros à la loterie; enfin, on en faisait tout ce que le vice, la honte, l'impuissance engendrent de plus mystérieux; seulement, quelque ignobles que fussent sa conduite ou ses vices, l'aversion qu'il inspirait n'allait pas jusqu'à le faire bannir; il payait sa pension. Puis il était utile, chacun essuyait sur lui sa bonne ou sa mauvaise humeur par des plaisanteries ou des bourrades.

L'opinion qui paraissait la plus probable, et qui fut généralement adoptée, était celle de madame Vauquer. A l'entendre, cet homme si bien conservé, sain comme son œil, et avec lequel on pouvait avoir encore beaucoup d'agrément, était un libertin qui avait des goûts étranges. Voici sur quels faits la veuve Vauquer appuyait ses calomnies. Quelques mois après le départ de cette désastreuse comtesse qui avait su vivre pendant cinq mois à ses dépens; un matin avant de se lever, elle entendit dans son escalier le froufrou d'une robe de soie et le pas mignon d'une femme jeune et légère qui filait chez M. Goriot dont la porte s'était intelligemment ouverte. Aussitôt la grosse Sylvie vint dire à sa maîtresse qu'une fille, trop jolie pour être honnête, *mise comme une divinité*, chaussée en brodequins de prunelle qui n'étaient pas crottés, s'était glissée, comme une anguille, de la rue jus-

qu'à sa cuisine, et lui avait demandé l'appartement de M. Goriot. Madame Vauquer et sa cuisinière se mirent aux 'écoutes, et surprirent plusieurs mots tendrement prononcés pendant la visite, qui dura quelque temps. Quand M. Goriot reconduisit *sa dame*, la grosse Sylvie prit aussitôt son panier, et feignit d'aller au marché, pour suivre le couple amoureux.

— Madame, dit-elle à sa maîtresse en revenant, il faut que M. Goriot soit diantrement riche tout de même, pour les mettre sur ce pied-là. Figurez-vous qu'il y avait au coin de l'Estrapade un superbe équipage dans lequel *elle* est montée.

Pendant le dîner, madame Vauquer alla tirer un rideau, pour empêcher que M. Goriot ne fût incommodé par le soleil, dont un rayon lui tombait sur les yeux. C'était, disait-elle, *un coup monté.*

— Vous êtes aimé des belles, monsieur Goriot, le soleil vous cherche, dit-elle en faisant allusion à la visite qu'il avait reçue. Peste! vous avez bon goût, elle était bien jolie!

— C'était ma fille, dit-il avec une sorte d'orgueil, dans lequel les pensionnaires voulurent voir la fatuité d'un vieillard qui garde les apparences.

Un mois après cette visite, M. Goriot en reçut une autre. Sa fille, qui, la première fois, étai tvenue habillée en matin, vint après le dîner; et les pensionnaires, occupés à causer dans le salon, purent voir en elle une jolie blonde, mince de taille, gracieuse, et beaucoup trop distinguée pour être la fille d'un Goriot.

— Et de deux! dit la grosse Sylvie qui ne la reconnut pas.

Quelques jours après, une autre fille grande et bien faite, brune, à cheveux noirs et à l'œil vif, demanda M. Goriot.

— Et de trois, dit Sylvie.

Cette seconde fille, qui la première fois était également venue voir son père le matin, vint quelques jours après, le soir, en toilette de bal et en voiture.

— Et de quatre, dirent madame Vauquer et la grosse Sylvie, qui ne reconnurent dans cette grande dame, aucun vestige de la fille simplement mise, le matin.

M. Goriot payait encore quinze cents francs de pension. Madame

Vauquer trouva tout naturel qu'un homme riche eût quatre ou cinq maîtresses, et le trouva même fort adroit de les faire passer pour ses filles. Elle ne se formalisa point de ce qu'il les mandait dans la Maison-Vauquer. Seulement, comme ces visites lui expliquaient l'indifférence de son pensionnaire à son égard, elle se permit, au commencement de la deuxième année, de l'appeler *vieux matou.* Puis un jour, quand son pensionnaire tomba dans les douze cents francs, elle lui demanda fort insolemment ce qu'il comptait faire de sa maison, en voyant descendre une de ces dames. Le père Goriot lui répondit que cette dame était sa fille aînée.

— Vous en avez donc trente-six, des filles? dit aigrement madame Vauquer.

— Je n'en ai que deux, répliqua le pensionnaire avec la douceur d'un homme ruiné qui commence à prendre toutes les docilités de la misère.

Vers la fin de la troisième année, le père Goriot réduisit encore ses dépenses, en montant au troisième étage et en se mettant à soixante-dix francs de pension par mois. Il se passa de tabac, congédia son perruquier et ne mit plus de poudre. Quand le père Goriot parut pour la première fois sans être poudré, son hôtesse laissa échapper une exclamation de surprise en apercevant la couleur de ses cheveux, qui étaient d'un gris sale et verdâtre. Sa physionomie, que des chagrins secrets avaient insensiblement rendue plus triste de jour en jour, semblait la plus désolée de toutes celles qui garnissaient la table. Alors il n'y eut plus aucun doute. Le père Goriot était un vieux libertin, dont les yeux n'avaient été préservés de la maligne influence des remèdes nécessités par ses maladies que par l'habileté d'un médecin; la couleur dégoûtante de ses cheveux provenait de ses excès et des drogues qu'il avait prises pour les continuer. L'état physique et moral du bonhomme donnait raison à ces radotages. Quand son beau trousseau fut usé, il acheta du calicot à quatorze sous l'aune pour le remplacer. Ses diamans, sa tabatière d'or, sa chaîne, ses bijoux avaient disparu un à un. Il avait quitté l'habit bleu barbeau, tout son costume

cossu, pour porter, hiver comme été, une redingote de drap marron grossier, un gilet en poil de chèvre, et un pantalon gris en cuir de laine. Il devint progressivement maigre, ses mollets tombèrent, sa figure bouffie par le contentement d'un bonheur bourgeois se rida démesurément, son front se plissa, sa mâchoire se dessina. Durant la quatrième année de son établissement rue Neuve-Sainte-Geneviève, il ne se ressemblait plus. Le bon vermicellier de soixante-deux ans, qui ne paraissait pas en avoir quarante, le bourgeois gros et gras, frais de bêtise, dont la tenue égrillarde réjouissait les passans, qui avait quelque chose de vert dans le sourire, semblait être un septuagénaire hébêté, vacillant, blafard. Ses yeux bleus si vivaces prirent des teintes ternes et gris de fer; ils avaient pâli, ne larmoyaient plus, et leur bordure rouge semblait pleurer du sang. Aux uns, il faisait horreur, aux autres, il faisait pitié. De jeunes étudians en médecine ayant remarqué l'abaissement de sa lèvre inférieure et mesuré le sommet de son angle facial, le déclarèrent atteint de crétinisme, après l'avoir long-temps houspillé sans en rien tirer.

Un soir, après le dîner, madame Vauquer lui ayant dit en manière de raillerie : — Hé bien! elles ne viennent donc plus vous voir, vos filles? en mettant en doute sa paternité, le père Goriot tressaillit comme si son hôtesse l'eût piqué avec un fer.

— Elles viennent quelquefois, dit-il d'une voix émue.

— Ha, ha, vous les voyez encore quelquefois? s'écrièrent les étudians, bravo, père Goriot!

Il n'entendit pas les plaisanteries dont sa réponse fut le sujet, il était retombé dans un état méditatif que ceux qui l'observaient superficiellement prenaient pour un engourdissement sénile, dû à son défaut d'intelligence. S'ils l'avaient bien connu, peut-être auraient-ils été vivement intéressés par le problème que présentait sa situation physique et morale. Mais rien n'était plus difficile. D'abord, quoiqu'il fût aisé de savoir si M. Goriot avait réellement été vermicellier et quel était le chiffre de sa fortune, les vieilles gens dont la curiosité s'éveilla sur son compte ne sortaient pas du quartier et vivaient dans la pension comme des

huîtres sur un rocher. Quant aux autres personnes, l'entraînement particulier de la vie parisienne leur faisait oublier, en sortant de la rue Neuve-Sainte-Geneviève, le pauvre vieillard dont ils se moquaient. Pour ces esprits étroits, comme pour ces jeunes gens insoucians, la sèche et froide misère du père Goriot, sa stupide attitude étaient incompatibles avec une fortune et une capacité quelconques. Quant aux femmes qu'il nommait ses filles, chacun partageait l'opinion de madame Vauquer, qui disait, avec la logique sévère que l'habitude de tout supposer, donne aux vieilles femmes occupées à bavarder pendant leurs soirées : — Si le père Goriot avait des filles aussi riches que paraissaient l'être les dames qui sont toutes venues le voir, il ne serait pas dans ma maison, au troisième, à soixante-dix francs par mois, et n'irait pas vêtu comme un pauvre.

Rien ne pouvait démentir ces inductions. Aussi, vers la fin du mois de novembre 1819, époque à laquelle éclata ce drame, chacun dans la pension avait-il des idées bien arrêtées sur le pauvre vieillard. Il n'avait jamais eu ni fille ni femme; l'abus des plaisirs en faisait un colimaçon, un mollusque anthropomorphe, à classer dans les Gastéropodes disait un employé au Muséum, un des habitués à cachets. M. Poiret était un aigle, un gentleman auprès de Goriot; M. Poiret parlait, raisonnait, répondait; il ne disait rien à la vérité, en parlant, raisonnant ou répondant; il avait l'habitude de répéter en d'autres termes ce que les autres disaient; mais il contribuait à la conversation; il était vivant, il paraissait sensible; tandis que le père Goriot, disait encore l'employé au Muséum, était, à zéro de Réaumur.

Eugène de Rastignac était revenu dans une disposition d'esprit que doivent avoir connue les jeunes gens supérieurs, ou ceux auxquels une position difficile communique momentanément les qualités des hommes d'élite. Pendant sa première année de séjour à Paris, le peu de travail que veulent les premiers grades à prendre dans la Faculté, l'avaient laissé libre de goûter les délices visibles du Paris matériel. Un étudiant n'a pas trop de temps s'il veut connaître le répertoire de chaque théâtre, étudier les issues

du labyrinthe parisien; savoir les usages, la langue et prendre l'habitude des plaisirs particuliers de la capitale; fouiller les bons et les mauvais endroits; suivre les cours qui amusent; inventorier les richesses des musées. Alors un étudiant se passionne toujours pour des niaiseries qui lui paraissent grandioses; il a son grand homme, un professeur du collége de France, payé pour se tenir à la hauteur de son auditoire; alors il rehausse sa cravate et se pose pour la femme des premières galeries de l'Opéra-Comique. Mais dans ces initiations successives, il se dépouille de son aubier, il agrandit l'horizon de sa vie, et finit par concevoir la superposition des couches humaines dont se compose la société. S'il a commencé par admirer les voitures qui descendent les Champs-Élysées par un beau soleil, il arrive bientôt à les envier.

Eugène avait subi cet apprentissage à son insu, quand il partit en vacance, après avoir été reçu bachelier ès-lettres et bachelier en droit. Ses illusions d'enfance, ses idées de province avaient disparu. Son intelligence modifiée, agrandie, son ambition exaltée lui firent alors voir juste au milieu du manoir paternel, au sein de la famille. Son père, sa mère, ses deux frères en bas âge, ses deux sœurs, et une tante dont la fortune consistait en pensions, vivaient sur la petite terre de Rastignac; un domaine dont le produit net allait à trois mille francs, mais dont le revenu avait l'incertitude qui attend les produits tout industriels de la vigne, et dont il fallait néanmoins extraire chaque année douze cents francs pour lui. L'aspect de cette constante détresse qui lui était généreusement cachée; la comparaison qu'il fut forcé d'établir entre ses sœurs, qui lui semblaient si belles dans son enfance, et les femmes de Paris qui lui avaient réalisé le type d'une beauté rêvée; l'avenir incertain de cette nombreuse famille qui reposait sur lui; la parcimonieuse attention avec laquelle il vit serrer les plus minces productions; la boisson faite avec les marcs du pressoir; enfin, une foule de circonstances inutiles à consigner ici, décupla son désir de parvenir, lui donna la soif des distinctions; et, comme il arrive aux ames grandes, il voulut d'abord ne les devoir qu'à son mérite. Néanmoins, son esprit était éminemment

méridional. Ses déterminations devaient donc être variablement soumises à cette incertitude dans les moyens d'exécution qui saisit les jeunes gens quand ils se trouvent en pleine mer, sans savoir ni de quel côté diriger leurs forces, ni sous quel angle enfler leurs voiles. Si d'abord il voulut se jeter à corps perdu dans le travail, séduit bientôt par la nécessité de se créer des relations, il remarqua combien les femmes sont influentes dans la vie sociale, et voulut pouvoir se lancer dans le monde afin d'y conquérir des protectrices. Devaient-elles manquer à un jeune homme ardent et spirituel, dont l'esprit et l'ardeur étaient rehaussés par une tournure élégante et par une sorte de beauté nerveuse à laquelle les femmes se laissent prendre volontiers? Ces idées l'assaillirent au milieu des champs, pendant des promenades que jadis il faisait gaiement avec ses sœurs, qui le trouvèrent bien changé. Sa tante, madame de Marcillac, autrefois présentée à la cour, y avait connu les sommités aristocratiques. Tout à coup le jeune ambitieux reconnut dans les souvenirs dont sa tante l'avait si souvent bercé les élémens de plusieurs conquêtes sociales au moins aussi importantes que celles qu'il entreprenait à l'école de droit. Il la questionna sur les liens de parenté qui pouvaient encore se renouer. La vieille dame, après avoir secoué les branches de l'arbre généalogique, estima que de toutes les personnes qui pouvaient servir son neveu, parmi la gent égoïste des parens riches, madame la vicomtesse de Beauséant serait la moins récalcitrante. Elle écrivit à cette jeune femme une lettre dans l'ancien style, et la remit à Eugène en lui disant que s'il réussissait auprès de la vicomtesse, elle lui ferait retrouver ses autres parens. Quelques jours après son arrivée, Rastignac envoya la lettre de sa tante à madame de Beauséant qui lui répondit par une invitation de bal pour le lendemain.

Telle était la situation générale de la pension bourgeoise vers la fin du mois de novembre 1819.

Le 2 décembre, Eugène, parti le matin pour le bal de madame de Beauséant, rentra vers minuit. Afin de regagner le temps perdu, le courageux étudiant s'était promis, en dansant, de travailler jusqu'au matin. Il allait passer la nuit pour la première fois

au milieu de ce silencieux quartier; car il s'était mis sous le charme d'une fausse énergie en voyant les splendeurs du monde. Il n'avait pas dîné chez madame Vauquer. Ses voisins purent donc croire qu'il ne reviendrait du bal que le lendemain matin au petit jour, comme il était quelquefois rentré des fêtes du Prado ou des bals de l'Odéon, en crottant ses bas de soie et gauchissant ses escarpins. Avant de mettre les verrous à la porte, Christophe l'avait ouverte pour regarder dans la rue. Rastignac, s'étant présenté en ce moment, put monter dans sa chambre sans faire de bruit, suivi de Christophe, qui en faisait beaucoup. Eugène se déshabilla, se mit en pantoufles, prit une méchante redingote, alluma son feu de mottes, et se prépara lestement au travail; en sorte que Christophe couvrit encore par le tapage de ses gros souliers les apprêts peu bruyans du jeune homme.

Eugène resta pensif pendant quelques momens avant de lire ses livres de Droit. Il venait de reconnaître en madame la vicomtesse de Beauséant l'une des femmes les plus à la mode à Paris, et dont la maison passait pour être la plus agréable du faubourg Saint-Germain. Elle était d'ailleurs, et par son nom et par sa fortune, l'une des sommités les plus imposantes du monde aristocratique. Grâce à sa tante de Marcillac, lui, pauvre étudiant, avait été bien reçu dans cette maison, sans connaître l'étendue de cette faveur. Etre admis dans ces salons dorés, c'était un brevet de haute noblesse, c'était conquérir le droit d'aller partout. Ébloui par cette brillante assemblée, ayant à peine échangé quelques paroles avec la vicomtesse, Eugène s'était contenté de distinguer parmi la foule des déités parisiennes pressées dans ce raout, une de ces femmes que doit adorer tout d'abord un jeune homme. La comtesse Anastasie de Restaud, grande et bien faite, passait pour avoir l'une des plus jolies tailles de Paris. Figurez-vous de grands yeux noirs, une main magnifique, un pied bien découpé, du feu dans les mouvemens, une femme que le marquis de Ronquerolles nommait un cheval de pur sang. Cette finesse de nerfs ne lui ôtait aucun avantage; elle avait les formes pleines et rondes, sans qu'elle pût être accusée de trop d'embonpoint. *Cheval de pur sang*, *femme de race*, ces

locutions commençaient à remplacer les anges du ciel, les figures ossianiques, toute l'ancienne mythologie amoureuse repoussée par le dandysme. Mais, pour Rastignac, madame Anastasie de Restaud fut la femme désirable. Il avait pu conquérir une place dans la liste des cavaliers écrite sur l'éventail, et avait pu lui parler pendant la première contredanse.

— Où vous rencontrer désormais, madame? lui avait-il dit brusquement avec cette force de passion qui plaît tant aux femmes.

— Mais, dit-elle, au bois, aux Bouffons, chez moi, partout.

Et l'aventureux méridional s'était empressé de se lier avec cette délicieuse comtesse, autant qu'un jeune homme peut se lier pendant une contredanse. En se disant cousin de madame de Beauséant, il fut invité aux fêtes de cette personne qu'il prit pour une grande dame, et il eut entrée chez elle. Au dernier sourire qu'elle lui jeta, Rastignac crut sa visite nécessaire. Il avait eu le bonheur de rencontrer un homme qui ne s'était pas moqué de son ignorance, défaut mortel au milieu des illustres impertinens de l'époque, les Maulincourt, les Ronquerolles, les Maxime de Trailles, les De Marsay, les Adjuda-Pinto, les Vandenesse, qui étaient là dans la gloire de leurs fatuités et mêlés aux femmes les plus élégantes, lady Brandon, la duchesse de Langeais, la comtesse de Kergarouët, madame de Serizy, la marquise d'Aiglemont, madame Firmiani, la marquise de Listomère et l'inexplicable comtesse Fœdora. Heureusement donc, le naïf étudiant tomba sur le marquis de Montriveau, l'amant de la duchesse de Langeais, un général simple comme un enfant, qui lui apprit que la comtesse de Restaud demeurait rue du Helder.

Être jeune, avoir soif du monde, avoir faim d'une femme, et voir s'ouvrir pour soi deux maisons ! mettre le pied au faubourg Saint-Germain, chez la vicomtesse de Beauséant; le genou dans la Chaussée-d'Antin, chez la comtesse de Restaud! plonger d'un regard dans les salons de Paris en enfilade, et se croire assez joli garçon pour y trouver aide et protection dans un cœur de femme; se sentir assez ambitieux pour donner un superbe coup de pied à la

corde roide sur laquelle il faut marcher avec l'assurance du sauteur qui ne tombera pas, et avoir trouvé dans une charmante femme le meilleur des balanciers! Avec ces pensées et devant cette femme qui se dressait sublime auprès d'un feu de mottes, entre le Code et la Misère, qui n'aurait, comme Eugène, sondé l'avenir par une méditation, qui ne l'aurait meublé de succès? Sa pensée vagabonde escomptait si druement ses joies futures qu'il se croyait auprès de madame de Restaud; quand un soupir, semblable à un *han* de saint Joseph, troubla le silence de la nuit, et retentit au cœur du jeune homme, de manière à le lui faire prendre pour le râle d'un moribond. Il ouvrit doucement sa porte, et quand il fut dans le corridor, il y aperçut une ligne de lumière tracée au bas de la porte du père Goriot. Eugène craignit que son voisin ne se trouvât indisposé, il approcha son œil de la serrure, regarda dans la chambre, et vit le vieillard occupé de travaux qui lui parurent trop criminels pour qu'il ne crût pas rendre service à la société en examinant bien ce que machinait nuitamment le soi-disant vermicellier. Le père Goriot, qui sans doute avait attaché sur la barre d'une table renversée un plat et une espèce de soupière en vermeil, tournait autour de ces objets richement sculptés une espèce de câble, en les serrant avec une si grande force, qu'il les tordait, vraisemblablement pour les convertir en lingots.

— Peste, quel homme! se dit Rastignac en voyant les bras nerveux du vieillard qui, sans bruit, pétrissait l'argent doré comme une pâte, à l'aide de cette corde.

— Mais serait-ce donc un voleur ou un receleur qui, pour se livrer plus sûrement à son commerce, affecterait la bêtise, l'impuissance, et vivrait en mendiant? se dit Eugène en se relevant un moment.

L'étudiant appliqua de nouveau son œil à la serrure. Le père Goriot avait déroulé son câble, il prit la masse d'argent, la mit sur la table après y avoir étendu sa couverture, et l'y roula pour l'arrondir en barre; opération dont il s'acquitta avec une facilité merveilleuse.

— Il serait donc aussi fort que l'était Auguste, le roi de Po-

logne? se dit Eugène quand la barre ronde fut à peu près façonnée.

Le père Goriot regarda son ouvrage d'un air triste, des larmes sortirent de ses yeux; puis il souffla le rat de cave à la lueur duquel il avait tordu ce vermeil, et Eugène l'entendit se coucher en poussant un soupir.

— Il est fou! pensa l'étudiant.

— Pauvre enfant! dit à haute voix le père Goriot.

A cette parole, Rastignac jugea prudent de garder le silence sur cet événement, et de ne pas inconsidérément condamner son voisin. Il allait rentrer quand il distingua soudain un bruit assez difficile à exprimer, et qui devait être produit par des hommes en chaussons de lisière montant l'escalier. Eugène prêta l'oreille, et reconnut en effet le son alternatif de la respiration de deux hommes. Puis, sans avoir entendu ni le cri de la porte, ni le pas des hommes, il vit tout à coup une faible lueur au second étage, chez M. Vautrin.

— Voilà bien des mystères dans une pension bourgeoise! se dit-il.

Il descendit quelques marches, se mit à écouter, et le son de l'or frappa son oreille. Bientôt la lumière fut éteinte, les deux respirations se firent entendre derechef, sans que la porte eût crié; puis, à mesure que les deux hommes descendirent, le bruit alla s'affaiblissant.

— Qui va là? cria madame Vauquer, en ouvrant la fenêtre de sa chambre.

— C'est moi qui rentre, maman Vauquer, dit M. Vautrin de sa grosse voix.

— C'est singulier! Christophe avait mis les verroux, se dit Eugène en rentrant dans sa chambre. Il faut veiller, pour bien savoir ce qui se passe autour de soi, dans Paris.

Détourné par ces petits événemens de sa méditation ambitieusement amoureuse, il se mit au travail; mais, distrait par les soupçons qui lui venaient sur le compte du père Goriot, plus distrait encore par la figure de madame de Restaud qui de momens en momens se posait devant lui, comme la messagère

d'une brillante destinée, il finit par se coucher et dormit à poings fermés. Sur dix nuits promises au travail par les jeunes gens, ils en donnent sept au sommeil. Il faut avoir plus de vingt ans pour veiller.

Le lendemain matin, régnait à Paris un de ces épais brouillards qui l'enveloppent et l'embrunnent si bien que les gens les plus exacts sont trompés sur le temps. Les rendez-vous d'affaires se manquent. Chacun se croit à huit heures, quand midi s'approche. Il était neuf heures et demie, Madame Vauquer n'avait pas encore bougé de son lit. Christophe et la grosse Sylvie attardés aussi, prenaient tranquillement leur café préparé avec les couches supérieures du lait destiné aux pensionnaires, et que Sylvie faisait long-temps bouillir, afin que madame Vauquer ne s'aperçût pas de cette dîme illégalement levée.

— Sylvie, dit Christophe en mouillant sa première rôtie, M. Vautrin, qu'est un bon homme tout de même, a encore vu un monsieur cette nuit. Si madame s'en inquiétait, ne faudrait rien lui dire.

— T'a-t-il donné quelque chose?

— Il m'a donné cent sous pour son mois, une manière de me dire : *Tais-toi.*

— Sauve lui et madame Couture, qui ne sont pas regardans, les autres voudreraient nous retirer de la main gauche ce qu'ils nous donnent de la main droite, au jour de l'an, dit Sylvie.

— Encore qu'est-ce qu'ils donnent? fit Christophe, une méchante pièce ET de cent sous. Voilà depuis deux ans le père Goriot qui fait ses souliers lui-même. Ce *grigou* de Poiret se passe de cirage; il le boirait plutôt. Quant au gringalet d'étudiant, il me donne quarante sous; ça ne paie pas mes brosses; et il vend ses vieux habits par-dessus le marché. Qué baraque!

— Bah! fit Sylvie en buvant de petites gorgées de café, nos places sont encore les meilleures du quartier; on y vit bien. Mais à propos du gros M. Vautrin, Christophe, vous a-t-on dit quelque chose?

— Oui. J'ai rencontré, il y a quelques jours, un monsieur dans

la rue qui m'a dit :—N'est-ce pas chez vous que demeure un gros monsieur qui a des favoris qu'il teint? Moi, j'ai dit : — Non, monsieur, il ne les teint pas. Un homme gai comme lui ! il n'en a pas le temps. Je l'ai dit à M. Vautrin, qui m'a répondu : — Tu as bien fait, mon garçon! réponds toujours comme ça. Rien n'est plus désagréable que de laisser connaître nos infirmités, ça peut faire manquer des mariages.

— Hé bien, à moi, au marché, l'on a voulu m'englauder aussi pour me faire dire si je lui voyais passer sa chemise, ste farce! — Tiens! dit-elle en s'interrompant, voilà dix heures quart moins qui sonnent au Val-de-Grâce, et personne ne bouge.

— Ah bah! ils sont tous sortis. Madame Couture et sa jeune personne ont été manger le bon Dieu à Saint-Étienne dès huit heures. Le père Goriot est sorti avec un paquet. L'étudiant ne reviendra qu'après son cours, à dix heures. Je les ai vus s'en aller, en faisant mes escaliers, que le père Goriot m'a donné un coup avec ce qu'il portait qu'était dur comme fer. Qué qu'il fait donc, ce bonhomme-là? Les autres le font aller comme une toupie; mais c'est un brave homme tout de même, et qui vaut mieux qu'eux tous. Il ne donne pas grand'chose, mais les dames chez lesquelles il m'envoie quelquefois allongent de fameux pour-boire, et sont joliment ficelées.

— Celles qu'il appelle ses filles, hein? Elles sont une douzaine.

— Je n'ai jamais été que chez deux, ce sont les mêmes qui sont venues ici.

— Voilà madame qui se remue, elle va faire son sabbat, faut que j'y aille. Vous veillerez au lait, Christophe, rapport au chat.

Sylvie monta chez sa maîtresse.

— Comment, Sylvie, voilà dix heures quart moins, vous m'avez laissé dormir comme une marmotte! jamais pareille chose n'est arrivée.

— C'est le brouillard, qu'est à couper au couteau.

— Mais le déjeuner?

— Bah! vos pensionnaires avaient bien le diable au corps; ils ont tous décanillé dès le patron-jacquette....

— Parle donc bien, Sylvie, reprit madame Vauquer, on dit le potron-minette.

— Ha! madame, je dirai comme vous voudrez. Tant il y a que vous pouvez déjeuner à dix heures. La Michonnette et le Poireau n'ont pas bougé. Il n'y a qu'eux qui soient à la maison, et ils dorment comme des souches qui sont.

— Mais, Sylvie, tu les mets tous les deux ensemble, comme si.....

— Comme si quoi? reprit Sylvie en laissant échapper un gros rire bête, les deux font la paire!

— C'est singulier, Sylvie, comment M. Vautrin est-il donc rentré cette nuit après que Christophe a eu mis les verroux?

— Bien au contraire, madame. Il a entendu M. Vautrin, et est descendu pour lui ouvrir la porte; voilà ce que vous avez cru...

— Donne-moi ma camisole, et va vite voir au déjeuner. Arrange le reste du mouton avec des pommes de terre, et donne des poires cuites, de celles qui coûtent deux liards la pièce.

Quelques instans après, madame Vauquer descendit au moment où son chat venait de renverser d'un coup de patte l'assiette qui couvrait un bol de lait, et le lappait en toute hâte.

— Mistigris! s'écria-t-elle.

Le chat se sauva, puis revint se frotter à ses jambes.

— Oui, oui, fais ton capon! vieux lâche! lui dit-elle. — Sylvie! Sylvie.

— Hé bien! quoi, madame?

— Voyez donc ce qu'a bu le chat.

— C'est la faute de cet animal de Christophe, à qui j'avais dit de mettre le couvert. Où est-il passé? Ne vous inquiétez pas, madame, ce sera le café du père Goriot; je mettrai de l'eau dedans, il ne s'en apercevra pas. Il ne fait attention à rien, pas même à ce qu'il mange.

— Où donc est-il allé, ce Chinois-là? dit madame Vauquer en plaçant les assiettes.

— Est-ce qu'on sait? Il fait des trafics des cinq cents diables.

— J'ai trop dormi, dit madame Vauquer.

— Mais aussi, madame est fraîche comme une rose....

En ce moment, la sonnette se fit entendre, et M. Vautrin entra dans le salon en chantant de sa grosse voix :

J'ai long-temps parcouru le monde,
Et l'on m'a vu de toute part.......

— Oh! oh! bonjour, maman Vauquer, dit-il en apercevant l'hôtesse qu'il prit très-galamment dans ses bras.

— Allons, finissez donc!

— Dites *impertinent!* reprit-il. Allons, dites-le? voulez-vous le dire? Tenez, je vais mettre le couvert avec vous. *Courtisant la brune et la blonde, aimer, soupirer...* Je viens de voir quelque chose de singulier.... *au hasard.*

— Quoi? dit la veuve.

— Le père Goriot était à huit heures et demie rue Dauphine, chez l'orfèvre qui achète des vieux couverts, des galons. Il lui a vendu pour une bonne somme de vermeil, un ustensile de ménage assez joliment tortillé pour un homme qui n'est pas de la manique.

— Bah! vraiment?

— Oui. Moi qui revenais ici après avoir conduit un de mes amis qui s'en va dans l'étranger par les messageries royales, j'ai attendu le père Goriot pour voir, histoire de rire. Il a remonté dans ce quartier-ci, rue des Grés, où il est entré dans la maison d'un usurier connu, nommé le papa Gobseck, un fier drôle! un homme capable de faire des dominos avec les os de son père! un Juif, un Arabe, un Grec, un Bohémien, un homme qu'on serait bien embarrassé de dévaliser, il met ses écus à la Banque....

— Qu'est-ce que fait donc ce père Goriot?

— Il ne fait rien, dit Vautrin, il défait! C'est un imbécile assez bête pour se ruiner à aimer des filles....

— Le voilà! dit Sylvie.

— Christophe! cria le père Goriot, monte avec moi.

Christophe suivit le père Goriot, et redescendit bientôt.

— Où vas-tu? dit madame Vauquer.

— Faire une commission pour M. Goriot.

— Qu'est-ce que c'est que ça? dit M. Vautrin en arrachant une lettre des mains de Christophe.

Il lut : *A Madame la comtesse Anastasie de Restaud.*

— Et tu vas? reprit-il, en tendant la lettre à Christophe.

— Rue du Helder. J'ai ordre de ne remettre ceci qu'à madame la comtesse.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans? dit M. Vautrin en mettant la lettre au jour, un billet de banque? non.

Il entr'ouvrit l'enveloppe.

— Un billet acquitté! s'écria-t-il. Fourche! il est galant, le vieux roquentin.

— Va, vieux Lascar, dit-il en coiffant de sa large main Christophe qu'il fit tourner sur lui-même comme un dez, tu auras un bon pour-boire.

Le couvert était mis. Sylvie faisait bouillir le lait. Madame Vauquer allumait le poèle, aidée par M. Vautrin, qui fredonnait toujours : *J'ai long-temps parcouru le monde, et l'on m'a vu de toute part.* Quand tout fut prêt, madame Couture et mademoiselle Taillefer rentrèrent.

— D'où venez-vous donc si matin, ma belle dame? dit madame Vauquer à madame Couture.

— Nous venons de faire nos dévotions à Saint-Étienne-du-Mont. Ne devons-nous pas aller aujourd'hui chez M. Taillefer?

— Pauvre petite! elle tremble comme la feuille, reprit madame Couture en s'asseyant devant le poèle, à la bouche duquel elle présenta ses souliers qui fumèrent.

— Chauffez-vous donc, Victorine, dit madame Vauquer.

— C'est bien, ça, mademoiselle, de prier le bon Dieu d'attendrir le cœur de votre père, dit Vautrin en avançant une chaise à l'orpheline. Mais ça ne suffit pas! Il vous faudrait un ami qui se chargeât de dire son fait à ce marsouin-là! un sauvage qui a, dit-

on, trois millions, et qui ne vous donne pas de dot. On a besoin de dots dans ce temps-ci.

— Pauvre enfant! dit madame Vauquer. Allez, mon chou, votre monstre de père attire le malheur à plaisir sur lui.

A ces mots, les yeux de Victorine se mouillèrent de larmes, et la veuve s'arrêta, sur un signe que lui fit madame Couture.

— Si nous pouvions seulement le voir, si je pouvais lui parler, lui remettre la dernière lettre de sa femme, reprit la veuve du commissaire ordonnateur. Je n'ai jamais osé la risquer par la poste, il connaît mon écriture...

— *O femmes innocentes, malheureuses et persécutées!* s'écria M. Vautrin, voilà donc où vous en êtes! D'ici à quelques jours, je me mêlerai de vos affaires, et tout ira bien.

— Oh! monsieur, dit Victorine en jetant un regard à la fois humide et brûlant à Vautrin qui ne s'en émut pas, si vous saviez un moyen d'arriver à mon père, dites-lui bien que son affection et l'honneur de ma mère me sont plus précieux que toutes les richesses du monde! Si vous obteniez quelque adoucissement à sa rigueur, je prierais Dieu pour vous. Soyez sûr d'une reconnaissance...

— *J'ai long-temps parcouru le monde*, chanta Vautrin.

En ce moment, M. Goriot, mademoiselle Michonneau, M. Poiret, descendirent, attirés peut-être par l'odeur du roux que faisait Sylvie pour accommoder les restes du mouton. A l'instant où les sept convives s'attablèrent en se souhaitant le bonjour, dix heures sonnèrent, et l'on entendit dans la rue le pas de l'étudiant.

— Ah bien! monsieur Eugène, dit Sylvie, aujourd'hui vous allez déjeuner avec tout le monde.

L'étudiant salua les pensionnaires, et s'assit auprès du père Goriot.

— Il vient de m'arriver une singulière aventure, dit-il en se servant abondamment du mouton, et se coupant un morceau de pain que madame Vauquer mesurait toujours de l'œil.

— Une aventure! dit M. Poiret.

— Hé bien! pourquoi vous en étonneriez-vous, vieux cha-

peau? dit Vautrin à Poiret. Monsieur est bien fait pour en avoir.

Mademoiselle Taillefer coula timidement un regard sur le jeune étudiant.

—Dites-nous votre aventure, demanda madame Vauquer.

—Hier j'étais au bal chez madame la vicomtesse de Beauséant, une des femmes les plus à la mode de Paris, une cousine à moi, qui possède une maison magnifique, des appartemens habillés de soie; enfin une fête superbe où je me suis amusé comme un roi....

—Telet, dit Vautrin en l'interrompant net.

—Monsieur! reprit vivement Eugène, que voulez-vous dire?

—Je dis *telet*, parce que les roitelets s'amusent beaucoup plus que les rois!

—C'est vrai, j'aimerais mieux être ce petit oiseau sans souci que roi, parce que... fit Poiret l'idemiste.

—Enfin, reprit l'étudiant en lui coupant la parole, je danse avec une des plus belles femmes du bal, une comtesse ravissante, la plus délicieuse créature que j'aie jamais vue. Elle était coiffée avec des fleurs de pêcher, elle avait au côté le plus beau bouquet de fleurs, des fleurs naturelles qui embaumaient. Bah! il faudrait que vous l'eussiez vue; il est impossible de peindre une femme animée par la danse... Eh bien! ce matin j'ai rencontré cette divine comtesse, cette femme, sur les neuf heures, à pied, rue des Grés. Oh! le cœur m'a battu! Je me figurais...

—Qu'elle venait ici, dit Vautrin en jetant un regard profond à l'étudiant. Bah! elle allait sans doute chez le papa Gobseck, un usurier, parce que, voyez-vous, si jamais vous fouillez des cœurs de femmes à Paris, vous y trouverez l'usurier avant l'amant. Votre comtesse se nomme Anastasie de Restaud, et demeure rue du Helder.

A ce nom, l'étudiant regarda fixement Vautrin. Le père Goriot leva brusquement la tête, et jeta sur les deux interlocuteurs un regard lumineux, plein d'inquiétude, qui surprit les pensionnaires.

—Christophe arrivera trop tard. Elle y aura donc été! s'écria douloureusement M. Goriot.

—J'ai deviné, dit M. Vautrin en se penchant à l'oreille de madame Vauquer.

M. Goriot mangeait machinalement, sans savoir ce qu'il mangeait; et jamais il n'avait semblé plus stupide ni plus absorbé qu'il l'était en ce moment.

—Qui diable, monsieur Vautrin, a pu vous dire son nom? demanda Eugène.

—Ah! ah! voilà! répondit Vautrin. M. Goriot le savait bien, lui! pourquoi ne le saurais-je pas?

—Monsieur Goriot! s'écria l'étudiant.

—Quoi! dit le pauvre vieillard. Elle était donc bien belle hier?

—Qui?

—Madame de Restaud!

—Voyez-vous le vieux grigou, dit madame Vauquer à Vautrin, comme ses yeux s'allument!

— Il l'entretiendrait donc! dit à voix basse mademoiselle Michonneau à l'étudiant.

—Oh! oui, elle était furieusement belle, reprit Eugène que M. Goriot regardait avidement. Si madame de Beauséant n'avait pas été là, ma comtesse eût été la reine du bal. Les jeunes gens n'avaient d'yeux que pour elle. J'étais le douzième inscrit sur sa liste. Elle dansait toutes les contredanses. Les autres femmes enrageaient. Si une créature a été heureuse hier, c'était bien elle. On a bien raison de dire qu'il n'y a rien de plus beau qu'une frégate à la voile, un cheval au galop et une femme qui danse.

—Hier, en haut de la roue, chez une duchesse, dit Vautrin, ce matin en bas, chez un escompteur. Voilà les Parisiennes! Si leurs maris ne peuvent pas entretenir leur luxe effréné, elles se vendent; si elles ne savent pas se bien vendre, elles éventreraient leurs mères, pour y chercher de quoi briller; enfin elles font les cent mille coups! Connu, connu!

Le visage du père Goriot, qui s'était allumé comme le soleil d'un beau jour en entendant l'étudiant, devint sombre à cette cruelle observation de Vautrin.

— Hé bien, dit madame Vauquer, où donc est votre aventure? Lui avez-vous parlé? lui avez-vous demandé si elle venait apprendre le Droit?

— Elle ne m'a pas vu, dit Eugène. Mais rencontrer une des plus jolies femmes de Paris rue des Grés, à neuf heures, une femme qui a dû rentrer du bal à deux heures du matin, n'est-ce pas singulier? Il n'y a que Paris pour ces aventures-là!

— Bah! il y en a de bien plus drôles! s'écria Vautrin.

Mademoiselle Taillefer avait à peine écouté, tant elle était préoccupée par la tentative qu'elle allait faire. Madame Couture lui fit signe de se lever pour venir s'habiller; et quand les deux dames sortirent, le père Goriot les imita.

—Hé bien, l'avez-vous vu? dit madame Vauquer à M. Vautrin, et à ses autres pensionnaires. Il est clair qu'il s'est ruiné pour cette femme-là!

— Jamais l'on ne me fera croire, s'écria l'étudiant, que la belle comtesse de Restaud appartienne au père Goriot.

— Mais, lui dit Vautrin en l'interrompant, nous ne tenons pas à vous le faire croire. Vous êtes encore trop jeune pour bien connaître Paris! Vous saurez plus tard qu'il s'y rencontre ce que nous nommons *des hommes à passions*...

A ces mots, mademoiselle Michonneau regarda M. Vautrin d'un air intelligent. Vous eussiez dit un cheval de régiment entendant le son de la trompette.

— Ha! ha! fit Vautrin en s'interrompant pour lui jeter un regard profond, que nous n'avons nu nos petites passions, nous?

Elle baissa les yeux comme une religieuse qui voit des statues.

— Hé bien, reprit-il, ces gens-là chaussent une idée et n'en démordent pas. Ils n'ont soif que d'une certaine eau prise à certaine fontaine, et souvent croupie; mais, pour en boire, ils vendraient leurs femmes, leurs enfans, ils vendraient leur ame au diable. Pour les uns, cette fontaine est le jeu, la bourse, une collection de tableaux ou d'insectes, la musique; pour d'autres, c'est une femme qui sait leur cuisiner des friandises. A ceux-là, vous leur offririez toutes les femmes de la terre, ils s'en mo-

quent, ils ne veulent que de celle qui satisfait leur passion. Souvent cette femme ne les aime pas du tout, vous les rudoie, leur vend fort cher des bribes de satisfaction; hé bien, mes farceurs ne se lassent pas, et mettraient leur dernière couverture au Mont-de-Piété, pour lui apporter leur dernier écu. Le père Goriot est un de ces gens-là. La comtesse l'exploite parce qu'il est discret, et voilà le beau monde! Le pauvre bonhomme ne pense qu'à elle. Hors de sa passion, vous le voyez, c'est une bête brute! Mettez-le sur ce chapitre-là, son visage étincelle comme un diamant. Il n'est pas difficile de deviner ce secret-là. Il a porté ce matin du vermeil à la fonte, et je l'ai vu entrer chez le papa Gobseck, rue des Grés. Suivez bien! En revenant, il a envoyé chez la comtesse de Restaud ce niais de Christophe qui nous a montré l'adresse de la lettre dans laquelle était un billet acquitté. Il est clair que si la comtesse allait aussi chez le vieil escompteur, il y avait urgence. Alors le père Goriot a galamment financé pour elle. Il ne faut pas coudre deux idées pour voir clair là-dedans. Cela vous prouve, mon jeune étudiant, que, pendant que votre comtesse riait, dansait, faisait ses singeries, balançait ses fleurs de pêcher, et pinçait sa robe, elle était dans ses petits souliers, comme on dit, en pensant à ses lettres de change protestées, ou à celles de son amant.

— Vous me donnez une furieuse envie de savoir la vérité. J'irai demain chez madame de Restaud, s'écria Eugène.

— Oui, dit M. Poiret, il faut aller demain chez madame de Restaud.

— Vous y trouverez peut-être le bonhomme Goriot, qui viendra toucher le montant de ses galanteries.

— Mais, dit Eugène avec un air de dégoût, votre Paris est donc un bourbier.

— Et un drôle de bourbier, reprit Vautrin. Ceux qui s'y crottent en voiture sont d'honnêtes gens, ceux qui s'y crottent à pied sont des fripons. Ayez le malheur d'y décrocher n'importe quoi, vous êtes montré sur la place du Palais-de-Justice comme une curiosité. Volez un million, vous êtes marqué dans les salons

comme une vertu. Vous payez trente millions à la Gendarmerie et à la Justice pour maintenir cette morale-là. Joli!

— Comment! s'écria madame Vauquer, le père Goriot aurait fondu son déjeuner de vermeil.

— N'y avait-il pas deux tourterelles sur le couvercle? dit Eugène.

— C'est bien cela.

— Il y tenait donc beaucoup? il a pleuré quand il a eu pétri l'écuelle et le plat. Je l'ai vu par hasard.

— Il y tenait comme à sa vie, répondit la veuve.

— Voyez-vous le bonhomme, combien il est passionné! s'écria Vautrin. Cette femme-là sait lui chatouiller l'ame.

L'étudiant remonta chez lui; Vautrin sortit; puis, quelques instans après, madame Couture et Victorine montèrent dans un fiacre que Sylvie avait été leur chercher. M. Poiret offrit son bras à mademoiselle Michonneau, et tous deux allèrent se promener au Jardin des Plantes pendant les deux belles heures de la journée.

— Eh bien! les voila donc quasiment mariés, dit la grosse Sylvie. Ils sortent ensemble aujourd'hui pour la première fois. Ils sont tous deux si secs que s'ils se cognent, ils feront feu comme un briquet.

— Gare au châle de mademoiselle Michonneau, dit en riant madame Vauquer, il prendra comme de l'amadoue.

A quatre heures du soir, quand M. Goriot rentra, il vit, à la lueur des deux lampes fumeuses, Victorine dont les yeux étaient rouges. Madame Vauquer écoutait le récit de la visite infructueuse faite à M. Taillefer pendant la matinée. Ennuyé de recevoir sa fille et cette vieille femme, M. Taillefer les avait laissées parvenir jusqu'à lui pour s'expliquer avec elles.

— Ma chère dame, disait madame Couture à madame Vauquer, figurez-vous qu'il n'a même pas fait asseoir Victorine, qu'est restée constamment debout. A moi, il m'a dit, sans se mettre en colère, tout froidement, de nous épargner la peine de venir chez lui; que mademoiselle, sans dire sa fille, se nuisait dans son esprit en l'importunant (une fois par an, le monstre!); que la mère de

Victorine étant sans fortune, elle n'avait rien à prétendre; enfin les choses les plus dures qui ont fait fondre en larmes cette pauvre petite. Alors elle s'est jetée à ses pieds, et lui a dit avec courage qu'elle n'insistait autant que pour sa mère, qu'elle obéirait à ses volontés sans murmure; mais qu'elle le suppliait de lire le testament de la pauvre défunte. Pour lors elle a pris la lettre et la lui a présentée en disant les plus belles choses du monde et les mieux senties. Je ne sais pas où elle a été les prendre; c'était Dieu qui les lui dictait, car la pauvre enfant était si bien inspirée qu'en l'entendant, moi, je pleurais comme une bête. Savez-vous ce que faisait cette horreur d'homme, il se coupait les ongles. Enfin il a pris cette lettre que la pauvre madame Taillefer avait trempée de larmes, et l'a jetée sur la cheminée en disant : — C'est bon! Puis, il a voulu relever sa fille, qui lui a baisé les mains, mais il les a retirées. Est-ce pas une scélératesse, ça? Pour lors, son grand dadais de fils est entré sans saluer sa sœur....

— Ce sont donc des monstres? dit le père Goriot.

— Et puis, dit madame Couture sans faire attention à l'exclamation du bonhomme, le père et le fils s'en sont allés en me saluant et me priant de les excuser; qu'ils avaient des affaires pressantes. Voilà notre visite. Au moins il a vu sa fille. Je ne sais pas comment il peut la renier, car elle lui ressemble comme deux gouttes d'eau.

Les pensionnaires, internes et externes, arrivèrent les uns après les autres, en se souhaitant mutuellement le bonjour, et se disant de ces riens qui constituent, chez certaines classes parisiennes, un esprit drolatique, dans lequel la bêtise entre comme élément principal, et dont le mérite consiste particulièrement dans le geste et dans la prononciation. Cette espèce d'argot varie continuellement; car la plaisanterie qui en est le principe n'a jamais un mois d'existence. Un événement politique, un procès en Cour d'Assises, une chanson de rues, les farces d'un acteur, tout sert à entretenir ce jeu d'esprit qui consiste surtout à prendre les idées et les mots comme des volans, et à se les renvoyer sur des raquettes. La récente invention du Diorama qui portait l'illusion de l'optique à un plus haut

degré que dans les Panoramas, avait amené dans quelques ateliers de peinture la plaisanterie de parler en *rama*, espèce de charge qu'un jeune peintre habitué de la pension Vauquer y avait inoculée.

— Hé bien! *monsieurre* Poiret, dit l'employé au Muséum, comment va cette petite *santérama?* Puis, sans attendre sa réponse.— Mesdames, vous avez du chagrin? dit-il à madame Couture et à Victorine.

— Allons-nous *dinaire?* s'écria Horace Bianchon, un étudiant en médecine assez lié avec Rastignac, ma petite estomac est descendue *usque àd talones*.

— Il fait un fameux *froitorama!* dit M. Vautrin. Dérangez-vous donc, père Goriot; votre pied prend toute la gueule du poêle.

— Illustre monsieur Vautrin, dit Bianchon, pourquoi dites-vous *froitorama?* Il y a une faute, c'est *froidorama*.

— Non, dit l'employé du Muséum, c'est *froitorama*, par la règle j'ai froit-aux pieds.

— Ha! ha!

— Voici son excellence le marquis de Rastignac, docteur en droit-travers, s'écria Bianchon en saisissant Eugène par le cou et le serrant de manière à l'étouffer. Ohé, les autres, ohé!

Mademoiselle Michonneau entra doucement, salua les convives sans rien dire, et s'alla placer près des trois femmes.

— Elle me fait toujours grelotter, cette vieille chauve-souris! dit à voix basse Bianchon à M. Vautrin en montrant mademoiselle Michonneau; moi qui étudie le système de Gall, je lui trouve les bosses de Judas...

— Monsieur l'a connu? dit Vautrin.

— Qui ne l'a pas rencontré? répondit Bianchon. Ma parole d'honneur, cette vieille fille blanche me fait l'effet de ces longs vers qui finissent par ronger une poutre.

— Voilà ce que c'est, jeune homme, dit le quadragénaire en peignant ses favoris, *et rose, elle a vécu ce que vivent les roses.*

— Ha, ha, voici une fameuse *soupeaurama*, dit M. Poiret en voyant Christophe qui entrait en tenant respectueusement le potage.

— Pardonnez-moi, monsieur, dit madame Vauquer, c'est une soupe aux choux.

Tous les jeunes gens éclatèrent de rire.

— Enfoncé, Poiret!

—Poirrrrrette, enfoncé!

— Marquez deux points à maman Vauquer, dit Vautrin.

— Quelqu'un a-t-il fait attention au brouillard de ce matin? dit l'employé.

— C'était, dit Bianchon, un brouillard frénétique et sans exemple, un brouillard lugubre, mélancolique, vert, poussif, un brouillard Goriot.

— Goriorama! dit le peintre, parce qu'on n'y voyait goutte.

— Hé, milord Gôriot, il être question *ne* de vos....

Assis au bas bout de la table, près de la porte par laquelle on servait, le père Goriot leva la tête en flairant un morceau de pain qu'il avait sous sa serviette, par une vieille habitude commerciale qui reparaissait quelquefois.

— Hé bien! lui cria aigrement madame Vauquer d'une voix qui domina le bruit des cuillers, des assiettes et des voix, est-ce que vous ne trouvez pas le pain bon?

—Au contraire, madame, répondit-il; il est fait avec de la farine de Haute-Brie, première qualité.

— A quoi voyez-vous cela? lui dit Eugène.

— A la blancheur, au goût.

— Au goût du nez, puisque vous le sentez, dit madame Vauquer, vous êtes si économe que vous finirez par trouver le moyen de vous nourrir en humant l'air de la cuisine.

— Prenez alors un brevet d'invention! cria l'employé au Muséum, vous ferez une belle fortune.

— Laissez donc, il fait ça pour nous persuader qu'il a été vermicellier.

—Votre nez est donc une cornue? demanda encore l'employé au Muséum.

—Cor quoi? fit Bianchon.

—Cor-nouille.

— Cor-nemuse.

— Cor-naline.

— Cor-niche.

— Cor-nichon.

— Cor-beau.

— Cor-nac.

— Cor-norama.

Ces huit réponses partirent de tous les côtés de la salle avec la rapidité d'un feu de file, et prêtèrent d'autant plus à rire, que le pauvre père Goriot regardait les convives d'un air niais, comme un homme qui aurait tâché de comprendre une langue étrangère.

— Cor? dit-il à Vautrin qui se trouvait près de lui.

— Cor aux pieds, mon vieux, dit Vautrin en enfonçant le chapeau du père Goriot par une tape qu'il lui appliqua sur la tête, et qui le lui fit descendre jusque sur les yeux.

Le pauvre vieillard, stupéfait de cette brusque attaque, resta pendant un moment immobile. Christophe emporta l'assiette du bonhomme, en croyant qu'il avait fini sa soupe; en sorte que quand M. Goriot, après avoir relevé son chapeau, prit sa cuiller, il frappa sur la table. Tous les convives éclatèrent de rire.

— Monsieur, dit le vieillard, vous êtes un mauvais plaisant, et si vous vous permettez encore de me donner de pareils renfoncemens...

— Hé bien! quoi, papa? dit Vautrin en l'interrompant.

— Hé bien! vous paierez cela bien cher quelque jour...

— En enfer, pas vrai? dit le peintre, dans ce petit coin noir où l'on met les enfans méchans.

— Eh bien! mademoiselle, dit Vautrin à Victorine, vous ne mangez pas. Le papa s'est donc montré récalcitrant?

— Une horreur! dit madame Couture.

— Il faut le mettre à la raison, dit Vautrin.

— Mais, dit Bianchon, qui se trouvait assez près de Rastignac, mademoiselle pourrait intenter un procès sur la question des alimens, puisqu'elle ne mange pas. — Hé, hé, voyez donc comme le père Goriot examine mademoiselle Victorine?

qui semble être une raillerie de plus, monsieur, le salon est par ici.

Eugène revint sur ses pas avec une telle précipitation, qu'il se heurta contre une baignoire, mais il retint assez heureusement son chapeau pour l'empêcher de tomber dans le bain. En ce moment une porte s'étant ouverte au fond du long corridor qu'éclairait une petite lampe, Rastignac y entendit à la fois la voix de madame de Restaud, celle du père Goriot et le bruit d'un baiser. Il rentra dans la salle à manger, la traversa, suivit le valet de chambre, et fut introduit dans un premier salon où il resta posé devant la fenêtre, en s'apercevant qu'elle avait vue sur la cour. Il voulait voir si ce père Goriot était bien réellement son père Goriot. Le cœur lui battait étrangement, il se souvenait des épouvantables reflexions de Vautrin. Le valet de chambre attendait Eugène à la porte du second salon, mais il en sortit tout à coup un élégant jeune homme, qui dit impatiemment : — Je m'en vais, Maurice. Vous direz à la comtesse que je l'ai attendue plus d'une demi-heure.

Puis, cet impertinent qui, sans doute avait droit de l'être, chanteronna quelque roulade italienne, en se dirigeant vers la fenêtre où stationnait Eugène, autant pour voir la figure de l'étudiant que pour regarder dans la cour.

— Mais monsieur le comte ferait mieux d'attendre encore un instant, madame a fini, dit Maurice en retournant à l'antichambre.

En ce moment le père Goriot débouchait près de la porte cochère par la sortie du petit escalier. Le bonhomme tirait son parapluie et se disposait à le déployer, sans faire attention que la grande porte était ouverte pour donner passage à un jeune homme décoré, qui conduisait un tilbury. Le père Goriot n'eut que le temps de se jeter en arrière pour n'être pas écrasé. Le taffetas du parapluie avait effrayé le cheval qui fit un léger écart en se précipitant vers le perron. Ce jeune homme détourna la tête d'un air colère, regarda le père Goriot, et lui fit, avant qu'il ne sortît, un salut qui peignait la considération forcée que l'on accorde aux usuriers dont on a besoin, ou ce respect nécessaire exigé par un homme taré, mais dont on rougit plus tard. Le père

Goriot répondit par un petit salut amical, plein de bonhomie. Ces événemens se passèrent avec la rapidité de l'éclair. Trop attentif pour s'apercevoir qu'il n'était pas seul, Eugène entendit tout à coup la voix de la comtesse.

— Ah! Maxime, vous vous en alliez? dit-elle avec un ton de reproche où se mêlait un peu de dépit.

La comtesse n'avait pas fait attention à l'entrée du tilbury. Rastignac se retourna brusquement et vit la comtesse coquettement vêtue d'un peignoir en cachemire blanc, à nœuds roses, coiffée négligemment, comme le sont les femmes de Paris au matin. Elle embaumait. Elle avait sans doute pris un bain, et sa beauté, pour ainsi dire, assouplie, en semblait plus voluptueuse. Ses yeux étaient humides. L'œil des jeunes gens sait tout voir; leurs atomes s'unissent aux rayonnemens de la femme comme une plante aspire dans l'air les substances qui lui sont propres. Eugène sentit donc la fraîcheur épanouie des mains de cette femme sans avoir besoin d'y toucher. Il voyait, à travers le cachemire, les teintes rosées du corsage que le peignoir, légèrement entr'ouvert, laissait parfois à nu, et sur lequel son regard s'étalait par les flexuosités. Les ressources du busc étaient inutiles à la comtesse; la ceinture marquait seule sa taille flexible; son col invitait à l'amour; ses pieds étaient jolis dans ses pantoufles. Quand Maxime prit cette main pour la baiser, alors Eugène aperçut Maxime, et la comtesse aperçut Eugène.

— Ah! c'est vous, monsieur de Rastignac! s'écria-t-elle, je suis bien aise de vous voir...

Elle disait cette phrase menteuse d'un air auquel savent obéir les gens d'esprit. D'ailleurs, Maxime regardait alternativement Eugène et la comtesse d'une manière assez significative pour faire décamper l'intrus.

— Ah çà! ma chère, j'espère que tu vas me mettre ce petit drôle à la porte! — Cette phrase était une traduction claire et intelligible des regards du jeune homme impertinemment fier que la comtesse Anastasie avait nommé Maxime, et dont elle consul-

tait le visage avec cette attention soumise qui dit tous les secrets d'une femme sans qu'elle s'en doute.

Rastignac se sentit une haine violente pour ce jeune homme. D'abord les beaux cheveux blonds et bien frisés de Maxime lui apprirent combien les siens étaient horribles; puis Maxime avait des bottes fines et propres, tandis que les siennes, malgré le soin qu'il avait mis en marchant, s'étaient teintes d'une légère couche de boue; enfin Maxime portait une redingote qui lui serrait élégamment la taille et le faisait ressembler à une jolie femme, tandis que lui, lui Eugène, avait, à deux heures et demie, un habit noir! Le spirituel enfant de la Charente sentit toute la supériorité que la mise donnait à ce dandy, mince et grand, à l'œil clair, au teint pâle, un de ces hommes capables de ruiner des orphelins. Madame de Restaud, sans attendre la réponse d'Eugène, se sauva, comme à tire-d'ailes, dans l'autre salon, en laissant flotter les pans de son peignoir, qui se roulaient et se déroulaient de manière à lui donner l'apparence d'un beau papillon. Maxime la suivit. Eugène, furieux, suivit Maxime et la comtesse. Ces trois personnages se trouvèrent donc en présence, à la hauteur de la cheminée, au milieu du grand salon. L'étudiant savait bien qu'il allait gêner cet odieux Maxime; mais, au risque de déplaire à madame de Restaud, il voulut gêner le dandy. Tout à coup, en se souvenant d'avoir vu ce jeune homme au bal de madame de Beauséant, il devina ce qu'était Maxime pour madame de Restaud; et, avec cette audace juvénile qui fait commettre de grandes sottises ou obtenir de grands succès, il se dit : — Voilà mon rival; je veux triompher de lui. L'imprudent! il ignorait que le comte Maxime de Trailles se laissait insulter, tirait le premier, et tuait son homme. Eugène était un adroit chasseur, mais il n'avait pas encore abattu vingt poupées sur vingt-deux dans un tir.

Le jeune comte se jeta dans une bergère au coin du feu, prit les pincettes, et fouilla le foyer par un mouvement si violent, si grimaud, que le beau visage d'Anastasie se chagrina soudain. La jeune femme se tourna vers Eugène, et lui lança un de ces regards froidement interrogatifs qui disent si bien: — Pourquoi ne

vous en allez-vous pas? que les gens bien élevés savent aussitôt faire de ces phrases, qu'il faudrait appeler des phrases de sortie.

Eugène, lui, prit un air agréable, et dit: — Madame, j'avais hâte de vous voir pour...

Il s'arrêta tout court. Une porte s'ouvrit. Le monsieur qui conduisait le tilbury se montra soudain, sans chapeau, ne salua pas la comtesse, regarda soucieusement Eugène, et tendit la main à Maxime, en lui disant: « — Bonjour! » avec une expression fraternelle qui surprit singulièrement Eugène; car les jeunes gens de province ignorent combien est douce la vie à trois.

— Monsieur de Restaud! dit la comtesse à l'étudiant, en lui montrant son mari.

Eugène s'inclina profondément.

— Monsieur, dit-elle en continuant et en présentant Eugène au comte de Restaud, est M. Eugène de Rastignac, parent de madame la vicomtesse de Beauséant par les Marcillac, et que j'ai eu le plaisir de rencontrer à son dernier bal.

Parent de madame la vicomtesse de Beauséant par les Marcillac! Ces mots, que la comtesse prononça presque emphatiquement, par suite de l'espèce d'orgueil qu'éprouve une maîtresse de maison à prouver qu'elle n'a chez elle que des gens de distinction, furent d'un effet magique. Le comte quitta son air froidement cérémonieux, et prit les mains de l'étudiant.

— Enchanté, monsieur! dit-il, de pouvoir faire votre connaissance...

Le comte Maxime de Trailles lui-même jeta sur Eugène un regard inquiet, et quitta tout à coup son air impertinent. Ce coup de baguette, dû à la puissante intervention d'un nom, ouvrit trente cases dans le cerveau du méridional, et lui rendit l'esprit qu'il avait préparé. Ce fut une lumière qui lui fit voir clair dans l'atmosphère de la haute société parisienne, encore ténébreuse pour lui. La Maison-Vauquer, le Père Goriot étaient alors bien loin de sa pensée.

— Je croyais les Marcillac éteints? dit le comte de Restaud à Eugène.

— Oui monsieur, répondit-il. Mais mon grand-oncle, le baron de Rastignac, a épousé l'héritière de la famille de Marcillac. Il n'a eu qu'une fille, qui a épousé le maréchal de Clarimbault, aïeul maternel de madame de Beauséant. Nous sommes la branche cadette, branche d'autant plus pauvre, que mon grand-oncle, vice-amiral, a tout perdu au service du roi. Le gouvernement révolutionnaire n'a pas voulu admettre nos créances dans la liquidation qu'il a faite de la compagnie des Indes.

— Monsieur votre grand-oncle ne commandait-il pas *le Vengeur* avant 1789?

— Précisément.

— Alors, il a connu mon grand-père, qui commandait le *Warvick*.

Maxime haussa légèrement les épaules en regardant madame de Restaud, et eut l'air de lui dire : — S'il se met à causer marine avec celui-là, nous sommes perdus!

Anastasie comprit le regard de M. de Trailles. Avec cette admirable puissance que possèdent les femmes, elle se mit à sourire en disant : — Venez, Maxime. J'ai quelque chose à vous demander. Messieurs, nous vous laisserons naviguer de conserve sur *le Warvick* et sur *le Vengeur*.

Elle se leva, fit un signe plein de traîtrise railleuse à Maxime, qui prit avec elle la route du boudoir. A peine ce couple *morganatique*, jolie expression allemande qui n'a pas son équivalente en français, avait-il atteint la porte, que le comte interrompit sa conversation avec Eugène.

— Anastasie, restez donc, ma chère, s'écria-t-il avec humeur. Vous savez bien que...

— Je reviens, je reviens, dit-elle en l'interrompant. Il ne me faut qu'un moment pour dire à Maxime ce dont je veux le charger...

En effet, elle revint promptement. Comme toutes les femmes qui, forcées d'observer le caractère de leurs maris pour pouvoir se conduire à leur fantaisie, savent reconnaître jusqu'où elles peuvent aller afin de ne pas perdre une confiance précieuse, et qui

alors ne les choquent jamais dans les petites choses de la vie, la comtesse avait vu, d'après les inflexions de la voix du comte, qu'il n'y aurait aucune sécurité à rester dans le boudoir. Ces contre-temps étaient dus à Eugène. Aussi la comtesse le montra-t-elle d'un air et par un geste pleins de dépit à M. de Trailles, qui dit fort épigrammatiquement à M. de Restaud, à sa femme et à Eugène : — Écoutez, vous êtes en affaires, je ne veux pas vous gêner, adieu.

Il se sauva.

— Reste donc, Maxime ! cria le comte.

— Venez dîner ! dit la comtesse qui, laissant encore une fois Eugène et le comte, suivit Maxime dans le premier salon, où ils restèrent assez de temps ensemble pour croire que M. de Restaud congédierait Eugène.

Rastignac les entendait tour à tour éclater de rire, causer, se taire. Alors le malicieux étudiant faisait de l'esprit avec M. de Restaud, le flattait ou l'embarquait dans des discussions, afin de revoir la comtesse, et de savoir qu'elles étaient ses relations avec le père Goriot. Cette femme, évidemment aimée de Maxime, cette femme, maîtresse de son mari, liée secrètement au vieux vermicellier, lui semblait tout un mystère. Il voulait pénétrer, ce mystère, espérant ainsi pouvoir régner en souverain sur cette femme si séduisante, si éminemment parisienne.

— Anastasie ! dit le comte en appelant de nouveau sa femme.

— Allons, mon pauvre Maxime, dit-elle au jeune homme, il faut se résigner. A ce soir...

— J'espère, *Nasie*, lui dit-il à l'oreille, que vous consignerez ce petit jeune homme dont les yeux s'allumaient comme des charbons quand votre peignoir s'entr'ouvrait ; il vous ferait des déclarations, vous compromettrait, et vous me forceriez à le tuer.

— Êtes-vous fou, Maxime ? dit-elle. Ces petits étudians ne sont-ils pas au contraire d'excellens paratonnerres. Je le ferai certes prendre en grippe à Restaud.

Maxime éclata de rire, et sortit suivi de la comtesse qui se mit à la fenêtre pour le voir monter en voiture, faire piaffer son

cheval, et agiter son fouet. Elle ne revint que quand la grande porte fut fermée.

— Dites donc, lui cria le comte quand elle rentra, ma chère, la terre où demeure la famille de monsieur, n'est pas loin de Verteuil, sur la Charente. Le grand-oncle de monsieur et mon grand-père se connaissaient.

— Enchantée d'être en pays de connaissances, dit la comtesse distraite.

— Plus que vous ne le croyez, dit à voix basse Eugène.

— Comment? dit-elle vivement.

— Mais, reprit l'étudiant, je viens de voir sortir de chez vous un monsieur avec lequel je suis porte à porte dans la même pension, *le père Goriot!*

A ce nom, enjolivé du mot *père*, le comte, qui tisonnait, jeta les pincettes dans le feu, comme si elles lui eussent brûlé les mains, et se leva.

— Monsieur, vous auriez pu dire monsieur Goriot? s'écria-t-il.

La comtesse pâlit d'abord, en voyant l'impatience de son mari, puis elle rougit, et fut évidemment embarrassée, car elle répondit d'une voix qu'elle voulut rendre naturelle, et d'un air faussement dégagé : — Il est impossible de connaître quelqu'un que nous aimions mieux.

Elle s'interrompit, regarda son piano comme s'il se réveillait en elle une fantaisie, et dit :—Aimez-vous la musique, monsieur?

— Beaucoup, répondit Eugène, devenu rouge, et bêtifié par le pressentiment qu'il eut d'avoir commis une lourde sottise.

— Chantez-vous? s'écria-t-elle en allant à son piano, dont elle attaqua vivement toutes les touches, en les remuant depuis le *fa* d'en bas j'usqu'au *fa* d'en haut. Rrrrrrrah!

— Non, madame.

Le comte de Restaud se promenait de long en large.

— C'est dommage, vous vous êtes privé d'un grand moyen de succès. — *Ca-a-ro, ca-a-ro, ca-a-a-a-ro non dubit-a-re*, chanta la comtesse.

En prononçant le nom du père Goriot, Eugène avait donné un

coup de baguette magique, mais dont l'effet était l'inverse de celui qu'avaient frappé ces mots : *parent de madame de Beauséant*. Il se trouvait dans la situation d'un homme introduit par faveur chez un amateur de curiosités, et qui, touchant, par mégarde, quelque jolie armoire pleine de figures sculptées, fait tomber trois ou quatre têtes mal collées. Il aurait voulu se jeter dans un gouffre. Le visage de madame Restaud était sec, froid, et ses yeux devenus indifférens, fuyaient ceux du malencontreux étudiant.

— Madame, dit-il, vous avez à causer avec monsieur de Restaud, veuillez agréer mes hommages, et me permettre....

— Toutes les fois que vous viendrez, dit précipitamment la comtesse en arrêtant Eugène par un geste, vous êtes sûr de nous faire, à monsieur de Restaud comme à moi, le plus vif plaisir.

Eugène salua profondément le couple, et sortit suivi de M. de Restaud, qui, malgré ses instances, l'accompagna jusque dans l'antichambre.

— Toutes les fois que ce monsieur se présentera, dit le comte à Maurice, ni madame ni moi, nous n'y serons.

Quand Eugène mit le pied sur le perron, il s'aperçut qu'il pleuvait.

— Allons, se dit-il, je suis venu faire une gaucherie dont j'ignore la cause et la portée, je gâterai par-dessus le marché mon habit et mon chapeau. Je devrais rester dans mon coin à piocher le Droit, ne penser qu'à devenir un rude magistrat. Puis-je aller dans le monde quand il faut, pour y manœuvrer convenablement, un tas de cabriolets, de bottes cirées, d'agrès indispensables, des chaînes d'or, des gants de soie dès le matin, des gants jaunes le soir ? Vieux drôle de père Goriot, va !

Quand il se trouva sous la porte de la rue, le cocher d'une voiture de louage, qui venait sans doute de remiser deux nouveaux mariés, et qui ne demandait pas mieux que de voler à son bourgeois quelques courses de contrebande, fit à Eugène un signe, en le voyant sans parapluie, en habit noir, gilet blanc, gants jaunes, et bottes cirées. Eugène était sous l'empire d'une de ces rages sourdes qui poussent un jeune homme à s'enfoncer de plus en plus

dans l'abîme où il est entré, comme s'il espérait y trouver une heureuse issue. Il consentit par un mouvement de tête à la demande du cocher. Puis, sans avoir plus de vingt-deux sous dans sa poche, il monta dans la voiture où quelques grains de fleurs d'oranger, et des brins de cannetille attestaient le passage des mariés.

— Où monsieur va-t-il? demanda le cocher qui n'avait déjà plus ses gants blancs.

— Parbleu, se dit Eugène, puisque je m'enfonce, il faut au moins que cela me serve à quelque chose. — Allez à l'hôtel de Beauséant, ajouta-t-il à haute voix.

— Lequel? dit le cocher.

Mot sublime qui confondit Eugène. Cet élégant inédit ne savait pas qu'il y avait deux hôtels de Beauséant! Il ne connaissait pas combien il était riche en parens qui ne se souciaient pas de lui.

— Le vicomte de Bauséant, rue....

— De Grenelle? dit le cocher en hochant la tête et l'interrompant. — C'est que, voyez-vous, il y a encore l'hôtel de monsieur le marquis de Beauséant, rue Saint-Dominique, ajouta-t-il en relevant le marche-pied.

— Je le sais bien, répondit Eugène d'un air sec.

— Tout le monde aujourd'hui se moque donc de moi? dit-il en jetant son chapeau sur les coussins de devant. Voilà une escapade qui va me coûter la rançon d'un roi. Mais au moins je vais faire ma visite à ma soi-disant cousine d'une manière solidement aristocratique. Le père Goriot me coûte déjà au moins dix francs, le vieux scélérat! Ma foi, je vais raconter mon aventure à madame de Beauséant. Peut-être la ferai-je rire. Elle saura sans doute le mystère des liaisons criminelles de ce vieux rat sans queue et de cette belle femme. Il vaut mieux plaire à ma cousine que de me cogner contre cette femme immorale qui me fait l'effet d'être bien coûteuse. Si le nom de la belle vicomtesse est si puissant, de quel poids doit donc être sa personne! Adressons-nous en haut. Quand on s'attaque à quelque chose dans le ciel, il faut viser Dieu!

Ces paroles sont la formule brève des mille et une pensées

entre lesquelles il flottait. Il reprit un peu de calme et d'assurance en voyant tomber la pluie. Il se dit que s'il allait dissiper deux des précieuses pièces de cent sous qui lui restaient, elles seraient heureusement employées à la conservation de son habit, de ses bottes et de son chapeau. Il n'entendit pas sans un mouvement d'hilarité son cocher criant : — *La porte, s'il vous plaît.* Un Suisse rouge et doré fit grogner sur ses gonds la porte de l'hôtel, et Rastignac vit avec une douce satisfaction sa voiture passer sous le porche, tourner dans la cour, et s'arrêter sous la tente qui abritait le perron de la vicomtesse. Le cocher à grosse houppelande bleue bordée de rouge vint déplier le marche-pied. En descendant de sa voiture, Eugène entendit des rires étouffés qui partaient sous le péristyle. Trois ou quatre valets avaient déjà plaisanté sur cet équipage de mariés. Leur rire éclaira l'étudiant au moment où il compara cette voiture à l'un des plus élégans coupés de Paris, attelé de deux chevaux fringans qui avaient des roses à l'oreille, qui mordaient leur frein, et qu'un cocher poudré, bien cravaté, tenait en bride comme s'ils eussent voulu s'échapper. A la Chaussée-d'Antin, madame de Restaud avait dans sa cour le fin cabriolet de l'homme de vingt-six ans; au faubourg Saint-Germain, attendait le luxe d'un grand seigneur, un équipage que trente mille francs n'auraient pas payé.

— Qui donc est là? se dit Eugène, en comprenant un peu tardivement qu'il devait se rencontrer à Paris bien peu de femmes qui ne fussent occupées, et que la conquête d'une de ces reines coûtait plus que du sang. Diantre! ma cousine aura sans doute aussi son Maxime.

Il monta le perron la mort dans l'ame. A son aspect, la porte vitrée s'ouvrit, et il trouva les valets sérieux comme des ânes qu'on étrille. La fête à laquelle il avait assisté s'était donnée dans les grands appartemens de réception situés au rez-de-chaussée de l'hôtel de Beauséant. N'ayant pas eu le temps, entre l'invitation et le bal, de faire une visite à sa cousine, il n'avait donc pas encore pénétré dans les appartemens de madame de Beauséant, en sorte

qu'il allait voir pour la première fois les merveilles de cette élégance personnelle qui trahit l'ame et les mœurs d'une femme de distinction. Étude d'autant plus curieuse que le salon de madame de Restaud lui fournissait un terme de comparaison. A quatre heures et demie la vicomtesse était visible. Eugène qui ne savait rien des diverses étiquettes parisiennes, fut conduit par un grand escalier plein de fleurs, blanc de ton, à rampe dorée, à tapis rouge, chez madame de Beauséant dont il ignorait la biographie verbale, une de ces changeantes histoires qui se content tous les soirs d'oreille à oreille dans les salons de Paris.

La vicomtesse était liée depuis trois ans avec un des plus célèbres et des plus riches seigneurs portugais, le marquis d'Ajuda-Pinto. C'était une de ces liaisons innocentes qui ont tant d'attraits, pour les personnes ainsi liées, qu'elles ne peuvent supporter personne en tiers. Aussi M. le vicomte de Beauséant avait-il donné lui-même l'exemple au public en respectant, bon gré mal gré, cette union morganatique. Les personnes qui, dans les premiers jours de cette amitié, vinrent voir la vicomtesse à quatre heures, y trouvaient M. d'Ajuda-Pinto. Madame de Beauséant, incapable de fermer sa porte, ce qui eût été fort inconvenant, recevait si froidement les gens, et contemplait si studieusement sa corniche, que chacun comprenait combien il était gênant. Quand on sut dans Paris que l'on gênait beaucoup madame de Beauséant en venant la voir entre quatre heures et le dîner, elle se trouva dans la solitude la plus complète. Elle allait aux Bouffons ou à l'Opéra en compagnie de M. de Beauséant et de M. d'Ajuda-Pinto; mais, en homme qui savait vivre, M. de Beauséant quittait toujours sa femme et le Portugais après les y avoir installés. M. d'Ajuda devait se marier. Il épousait une demoiselle de Rochegude-Charost. Dans toute la haute société, une seule personne ignorait encore ce mariage, cette personne était madame de Beauséant. Quelques-unes de ses amies lui en avaient bien parlé vaguement; elle en avait ri, croyant que ses amies voulaient troubler un bonheur dont elles étaient jalouses. Cependant les bans allaient se publier. Le beau Portugais, venu pour déclarer ce ma-

mariage à la vicomtesse, n'avait pas encore osé dire un traître mot. Pourquoi? rien sans doute n'est plus difficile que de déclarer à une femme un semblable *ultimatum*. Certains hommes se trouvent plus à l'aise, sur le terrain, devant un homme qui leur menace le cœur avec une épée, que devant une femme qui, après avoir *robinetté* ses élégies durant deux heures, fait la morte et demande des sels. En ce moment donc, M. d'Ajuda-Pinto était sur les épines, et voulait sortir, en se disant que madame de Beauséant apprendrait cette nouvelle, lui écrirait, et qu'il serait plus commode de traiter ce galant assassinat par correspondance que de vive voix. Quand le valet de chambre de la vicomtesse annonça M. Eugène de Rastignac, il fit tressaillir de joie M. d'Ajuda-Pinto. Or, sachez-le bien, une femme aimante est mille fois plus ingénieuse à se créer des doutes, qu'elle n'est habile à varier le plaisir, et quand elle est sur le point d'être quittée, elle devine plus rapidement le sens d'un geste, que le coursier de Virgile ne flaire les lointains corpuscules qui lui annoncent l'amour. Aussi comptez que madame de Beauséant surprit ce tressaillement involontaire, léger, mais naïvement épouvantable.

Eugène ignorait qu'on ne doit jamais se présenter chez qui que ce soit à Paris sans s'être fait conter par les amis de la maison l'histoire du mari, celle de la femme ou des enfans, afin de n'y commettre aucune de ces balourdises, dont les Irlandais disent à celui qui se les permet: *Vous avez fait un taureau!* mais dont on dit plus pittoresquement en Pologne : — *Attelez cinq bœufs à votre char!* sans doute pour vous tirer du mauvais pas où vous vous embourbez. Si ces malheurs de la conversation n'ont encore aucun nom en France, on les y suppose sans doute impossibles, par suite de l'énorme publicité qu'y obtiennent les médisances. Après avoir *fait son taureau* chez madame de Restaud, qui ne lui avait pas même laissé le temps d'atteler cinq bœufs à son char, Eugène seul était capable de recommencer son métier de bouvier, en se présentant chez madame de Beauséant. Mais s'il avait horriblement gêné madame de Restaud et M. de Trailles, il tirait d'embarras M. d'Ajuda.

— Adieu, dit le Portugais en s'empressant de gagner la porte, quand Eugène entra dans un petit salon coquet, gris et rose, où le luxe semblait n'être que de l'élégance.

— Mais à ce soir, dit madame de Beauséant en retournant la tête, et jetant un regard au marquis. N'allons-nous pas aux Bouffons?

— Je ne le puis, dit-il en prenant le bouton de la porte.

Madame de Bauséant se leva, le rappela près d'elle, sans faire la moindre attention à Eugène, qui, debout, étourdi par les scintillemens d'une richesse merveilleuse, croyait à la réalité des contes arabes, et ne savait où se fourrer en se trouvant en présence de cette femme sans être remarqué par elle. La vicomtesse avait levé l'index de sa main droite, et par un joli mouvement désignait au marquis une place devant elle. Il y eut dans ce geste une telle puissance de colère et un si violent despotisme de passion, que le marquis laissa le bouton de la porte et vint. Eugène le regarda non sans envie.

— Voilà, se dit-il, l'homme au coupé! Mais il faut donc avoir des chevaux fringans, des livrées et de l'or à flots pour obtenir le regard d'une femme à Paris.

Le démon du luxe le mordit au cœur, la fièvre du gain le prit, la soif de l'or lui sécha la gorge. Il avait cent trente francs pour son trimestre. Son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, sa tante, ne dépensaient pas deux cents francs par mois, à eux tous! Cette rapide comparaison entre sa situation présente et le but auquel il fallait parvenir, contribuèrent à le stupéfier.

— Pourquoi, dit la comtesse en riant, ne *pouvez-vous pas* venir aux Italiens?

— Des affaires! Je dîne chez l'ambassadeur d'Angleterre.

— Vous les quitterez.

Quand un homme trompe, il est invinciblement forcé d'entasser mensonges sur mensonges. Alors M. d'Ajuda dit en riant : — Vous l'exigez?

— Oui! certes.

— Oh! voilà ce que je voulais me faire dire, répondit-il en jetant un de ces fins regards qui auraient rassuré toute autre femme.

Il prit la main de la vicomtesse, la baisa, partit. Eugène passa la main dans ses cheveux, et se tortilla pour saluer en croyant que madame de Beauséant allait penser à lui. Tout à coup elle s'élance, se précipite dans la galerie, accourt à la fenêtre, et regarde avec un horrible pouvoir de lucidité M. d'Ajuda, pendant qu'il montait en voiture; elle prête l'oreille à l'ordre et entend le chasseur répéter au cocher : — Chez M. de Rochegude. Ces mots et la manière dont M. d'Ajuda se plongea dans sa voiture fûrent l'éclair et la foudre pour cette femme qui revint en contenant d'affreux tressaillemens et de mortelles appréhensions.

Les plus horribles catastrophes ne sont que cela dans le grand monde.

La vicomtesse rentra dans sa chambre à coucher, se mit à sa table, et prit un joli papier.

Du moment, écrivait-elle, *où vous dînez chez M. de Rochegude, et non à l'ambassade anglaise, vous me devez une explication, je vous attends.*

Après avoir redressé quelques lettres défigurées par le tremblement convulsif de sa main, elle mit un C qui voulait dire Claire de Bourgogne, et sonna.

— Jacques, dit-elle à son valet de chambre qui vint aussitôt, vous irez à sept heures et demie chez M. de Rochegude; vous y demanderez M. d'Ajuda. Si monsieur le marquis y est, vous lui ferez parvenir ce billet sans demander de réponse; s'il n'y est pas, vous reviendrez et me rapporterez ma lettre.

— Madame la vicomtesse a quelqu'un dans son petit salon.

— Ah! c'est vrai, dit-elle en poussant la porte.

Eugène commençait à se trouver très-mal à l'aise, il aperçut enfin la vicomtesse, qui lui dit d'un ton de voix dont l'émotion lui remua toutes les fibres du cœur : — Pardon, monsieur, j'avais un mot à écrire, je suis maintenant toute à vous....

Elle ne savait ce qu'elle disait; voici ce qu'elle pensait : — Ha! il veut épouser mademoiselle de Rochegude. Mais est-il donc libre? Ce soir ce mariage sera brisé, ou je... je... mais il n'en sera plus question demain.

— Ma cousine, répondit Eugène.

— Hein! fit la vicomtesse en lui jetant un regard dont l'impertinence glaça l'étudiant.

Eugène comprit ce hein. Depuis trois heures il avait appris tant de choses, qu'il s'était mis sur le qui vive!

— Madame, reprit-il en rougissant.

Il hésita, puis il reprit : — Pardonnez-moi, j'ai besoin de tant de protection qu'un petit bout de parenté n'aurait rien gâté.

Madame de Beauséant sourit, mais tristement; elle sentait déjà le malheur qui grondait dans son atmosphère.

— Si vous connaissiez la situation dans laquelle se trouve ma famille, dit-il en continuant, vous aimeriez à jouer le rôle d'une de ces fées fabuleuses qui se plaisaient à dissiper les obstacles autour de leurs filleuls.

— Hé bien, cousin, dit-elle en riant, à quoi puis-je vous être bonne?

— Mais, le sais-je? vous appartenir par un lien de parenté qui se perd dans l'ombre est déjà toute une fortune. Vous m'avez troublé, je ne sais plus ce que je venais vous dire. Vous êtes la seule personne que je connaisse à Paris. Ha, je voulais vous consulter, en vous demandant de m'accepter comme un pauvre enfant qui désire se coudre à votre jupe, et qui saurait mourir pour vous.

— Vous tueriez quelqu'un pour moi...

— J'en tuerais deux! fit Eugène.

— Enfant! Oui, vous êtes un enfant! dit-elle en réprimant quelques larmes. Vous aimeriez sincèrement, vous!

— Oh! fit-il en hochant la tête.

La vicomtesse s'intéressa vivement à l'étudiant pour une réponse d'ambitieux. Le méridional en était à son premier calcul. Entre le boudoir bleu de madame de Restaud et le salon rose de madame de Beauséant, il avait fait trois années de ce *Droit Parisien* dont on ne parle pas, quoiqu'il constitue une haute jurisprudence sociale qui, bien apprise, bien pratiquée, mène à tout.

— Ah! j'y suis, fit Eugène. J'avais remarqué madame de Restaud à votre bal. Je suis allé ce matin chez elle.

– Vous avez dû bien la gêner, dit en souriant madame de Beauséant.

— Eh oui! Je suis un ignorant qui mettra contre lui tout le monde, si vous me refusez votre secours. Je crois qu'il est fort difficile de rencontrer à Paris une femme jeune, belle, riche, élégante, qui soit inoccupée, et il m'en faut une qui m'apprenne ce que vous seules savez bien expliquer: la vie. Je trouverai partout un monsieur de Trailles. Je venais donc à vous pour vous demander le mot d'une énigme, et vous prier de me dire de quelle nature est la sottise que j'y ai faite. J'ai parlé d'un père....

— Madame la duchesse de Langeais, dit Jacques en coupant la parole à l'étudiant qui fit le geste d'un homme violemment contrarié.

— Petit cousin, dit la vicomtesse à voix basse, ne soyez pas d'abord aussi démonstratif, si vous voulez réussir!

— Hé bonjour! chère ange, reprit-elle en se levant et allant au-devant de la duchesse dont elle pressa les mains avec l'effusion caressante qu'elle aurait pu montrer pour une sœur, et à laquelle la duchesse répondit par les plus jolies calineries.

— Voilà deux bonnes amies, se dit Rastignac, j'aurai dès-lors deux protectrices, car ces deux femmes doivent avoir les mêmes affections; celle-ci s'intéressera à moi.

— A quelle heureuse pensée dois-je le bonheur de vous voir, ma chère Antoinette? dit madame de Beauséant.

— Mais j'ai vu monsieur d'Ajuda-Pinto entrer chez monsieur de Rochegude, et j'ai pensé qu'alors vous étiez seule.

Madame de Beauséant ne se pinça point les lèvres, elle ne rougit pas, son regard resta le même, et son front parut s'éclaircir pendant que la duchesse prononçait ces fatales paroles.

— Si j'avais su que vous fussiez occupée, ajouta la duchesse en se tournant vers Eugène.

— Monsieur est un de mes cousins, dit la vicomtesse. Avez-vous des nouvelles de M. de Montriveau? fit-elle. Serisy m'a dit hier qu'on ne le voyait plus : l'avez-vous eu chez vous aujourd'hui.

La duchesse, qui passait pour être abandonnée par M. de Mon-

triveau dont elle était éperdument éprise, sentit au cœur la pointe de cette question, et rougit en répondant : —Il était hier à l'Élysée.

— De service, dit madame de Beauséant.

— Clara, vous savez sans doute, reprit la duchesse en jetant des flots de malignité par ses regards, que demain les bans de monsieur d'Ajuda-Pinto et de mademoiselle de Rochegude se publient.

Ce coup était trop violent, la vicomtesse pâlit, et répondit en riant : — Ce sont de ces bruits dont s'amusent les sots. Pourquoi monsieur d'Ajuda porterait-il chez les Rochegude un des plus beaux noms du Portugal? Les Rochegude sont de la plus petite noblesse de province.

— Mais Berthe réunira, dit-on, deux cent mille livres de rente.

— M. d'Ajuda est trop riche pour faire de ces calculs.

— Mais, ma chère, mademoiselle de Rochegude est charmante.

— Ah!

— Enfin, il y dîne aujourd'hui, et les conditions sont arrêtées... Vous m'étonnez étrangement d'être si peu instruite...

— Quelle sottise avez-vous donc faite, mon petit cousin? dit madame de Beauséant. Ce pauvre enfant est si nouvellement jeté dans le monde, qu'il ne comprend rien, ma chère Antoinette, à ce que nous disons. Soyez bonne pour lui ; remettons à causer de cela demain. Demain, voyez-vous, tout sera sans doute officiel, et vous serez officieuse à coup sûr.

Ici la duchesse tourna sur Eugène un de ces regards impertinens qui enveloppent un homme des pieds à la tête, l'aplatissent, et le mettent à l'état de zéro.

— Madame, j'ai sans doute, sans le savoir, plongé un poignard dans le cœur de madame de Restaud ; sans le savoir, voilà ma faute, dit l'étudiant que son génie avait assez bien servi, et qui avait découvert les mordantes épigrammes cachées sous les phrases affectueuses de ces deux femmes. Vous continuez à voir, et vous craignez peut-être les gens qui sont dans le secret du mal qu'ils vous font, tandis que celui qui l'ignore est regardé comme un sot, un maladroit qui ne sait profiter de rien; on le méprise.

Madame de Beauséant jeta sur l'étudiant un de ces regards

fondans, où les grandes ames savent mettre tout à la fois de la reconnaissance et de la dignité. Ce regard fut comme un baume qui calma la plaie que venait de faire au cœur de l'étudiant le coup d'œil d'huissier-priseur par lequel la duchesse l'avait évalué.

— Figurez-vous que je venais, dit Eugène en continuant, de capter la bienveillance du comte de Restaud; car, dit-il en se tournant vers la duchesse d'un air à la fois humble et malicieux, il faut vous dire, madame, que je ne suis encore qu'un pauvre diable d'étudiant, bien seul, bien pauvre...

—Ne dites pas cela, cousin, nous autres femmes nous ne voulons jamais de ce dont personne ne veut.

— Bah! fit Eugène, je n'ai que vingt-deux ans, il faut savoir supporter les malheurs de son âge. D'ailleurs, je suis à confesse, et il est impossible de se mettre à genoux dans un plus joli confessionnal; on y fait les péchés dont on s'accuse dans l'autre.

La duchesse prit un air froid à ce discours anti-religieux, dont elle proscrivit le mauvais goût, en disant à la comtesse : —Monsieur arrive...

Madame de Beauséant se prit à rire franchement et de son cousin et de la duchesse. —Il arrive, ma chère, et cherche une institutrice qui lui enseigne le bon goût.

— Madame la duchesse, reprit Eugène, n'est-il pas naturel de vouloir s'initier aux secrets de ce qui nous charme? (Allons, se dit-il, je suis sûr que je fais des phrases de coiffeur.)

— Mais, madame de Restaud est, je crois, l'écolière de monsieur de Trailles, dit la duchesse.

— Je n'en savais rien, madame, reprit l'étudiant. Aussi me suis-je étourdiment jeté entre eux. Enfin je m'étais assez bien entendu avec le mari; je me voyais souffert, pour un temps, par la femme, lorsque je me suis avisé de leur dire que je connaissais un homme que je venais de voir sortir par un escalier dérobé, et qui avait au fond d'un couloir embrassé la comtesse.

— Qui est-ce? dirent les deux femmes.

— Un vieillard qui vit à raison de trois louis par mois, au fond du faubourg Saint-Marceau, comme moi, pauvre étudiant, un

véritable pauvre dont tout le monde se moque, et que nous appelons *le père Goriot.*

— Mais, enfant que vous êtes ! s'écria la vicomtesse, la comtesse de Restaud est une demoiselle Goriot.

— La fille d'un vermicellier, reprit la duchesse, une petite femme qui s'est fait présenter le même jour qu'une fille de fournisseur. Ne vous en souvenez-vous pas, Clara? Le roi s'est mis à rire, et a dit en latin un bon mot sur la farine. Des gens, comment donc? des gens...

— *Ejusdem farinæ*, dit Eugène.

— C'est cela, dit la duchesse.

— Ha ! c'est son père ! reprit l'étudiant en faisant un geste d'horreur.

— Mais oui, ce bonhomme avait deux filles dont il est quasi-fou, quoique l'une et l'autre l'aient renié.

— La seconde n'est-elle pas, dit la vicomtesse en regardant la duchesse, mariée à un banquier dont le nom est allemand, un baron de Nucingen? Ne se nomme-t-elle pas Delphine? une blonde qui a une loge de côté à l'Opéra, qui vient aux Bouffons et rit très-haut pour se faire remarquer.

La duchesse sourit en disant : — Mais, ma chère, je vous admire. Pourquoi vous occupez-vous donc tant de ces gens-là. Il a fallu être amoureux fou, comme l'était Restaud, pour s'être enfariné de mademoiselle Anastasie. Oh ! il n'en sera pas le bon marchand ; elle est entre les mains de de Trailles qui la perdra.

— Son père ! répétait Eugène.

—Eh bien! oui, son père, leur père, le père! Un père, reprit la vicomtesse, un bon père, qui leur a donné, dit-on, à chacune cinq ou six cent mille francs pour faire leur bonheur en les mariant bien, et qui ne s'était réservé que huit à dix mille livres de rente pour lui, croyant que ses filles resteraient ses filles, qu'il s'était créé chez elles deux existences, deux maisons où il serait adoré, choyé. En deux ans, ses gendres l'ont banni de leur société comme le dernier des misérables...

Quelques larmes roulèrent dans les yeux d'Eugène, récemment

rafraîchi par les pures et saintes émotions de la famille, encore sous le charme des croyances jeunes, et qui n'en était qu'à sa première journée sur le champ de bataille de la civilisation parisienne. Les émotions véritables sont si communicatives que pendant un moment ces trois personnes se regardèrent en silence.

— Hé! mon Dieu, dit madame de Langeais, oui, cela semble bien horrible, et nous voyons cependant cela tous les jours. N'y a-t-il pas une cause à cela? Dites-moi, ma chère, avez-vous pensé jamais à ce qu'est un gendre? Un gendre est un homme pour qui nous élèverons, vous ou moi, une chère petite créature à laquelle nous tiendrons par mille liens, qui sera pendant dix-sept ans la joie de la famille, qui en est l'ame blanche, dirait Lamartine, et qui en deviendra la peste. Quand cet homme nous l'aura prise, il commencera par saisir son amour comme une hache, afin de couper dans le cœur et au vif de cet ange tous les sentimens par lesquels elle s'attachait à sa famille. Hier, notre fille était tout pour nous, nous étions tout pour elle, le lendemain elle se fait notre ennemie. Ne voyons-nous pas cette tragédie s'accomplir tous les jours? Ici, la belle-fille est de la dernière impertinence avec son pauvre beau-père, qui a tout sacrifié pour son fils. Plus loin, un gendre met sa belle-mère à la porte. J'entends demander ce qu'il y a de dramatique aujourd'hui dans la société; mais le drame du gendre est effrayant, sans compter nos mariages, qui sont devenus de fort sottes choses. Je me rends parfaitement compte de ce qui est arrivé à ce vieux vermicellier. Je crois me rappeler que ce Foriot...

— Goriot, madame.

— Oui, ce Moriot a été président de sa section pendant la révolution; il a été dans le secret de la fameuse disette, et a commencé sa fortune par vendre dans ce temps-là des farines dix fois plus qu'elles ne lui coûtaient. Il en a eu tant qu'il en a voulu. L'intendant de ma grand-mère lui en a vendu pour des sommes immenses. Ce Goriot partageait sans doute, comme tous ces gens-là, avec le comité de salut public. Je me souviens que l'intendant disait à ma grand-mère qu'elle pouvait rester en toute sûreté à

Grandvillers, que ses blés étaient une excellente carte civique. Eh bien! ce Loriot qui vendait du blé aux coupeurs de têtes n'a eu qu'une passion. Il adore, dit-on, ses filles. Il a juché l'aînée dans la maison de Restaud, et greffé l'autre sur le baron de Nucingen, un riche banquier qui fait le royaliste. Vous comprenez bien que sous l'empire les deux gendres ne se sont pas trop formalisés d'avoir ce vieux Quatre-Vingt-Treize chez eux, ça pouvait encore aller avec Bonaparte. Mais quand les Bourbons sont revenus, le bonhomme a gêné Restaud, et plus encore le banquier. Ses filles l'aimaient peut-être toujours; elles ont voulu ménager la chèvre et le chou, le père et le mari; elles ont reçu le Foriot quand elles n'avaient personne; elles ont imaginé des prétextes de tendresse. — Papa, venez, nous serons mieux, parce que nous serons seuls! etc. Moi, ma chère, je crois que les sentimens vrais ont des yeux et une intelligence, et alors le cœur de ce pauvre Quatre-Vingt-Treize a saigné. Il a vu que ses filles avaient honte de lui, que si ses filles aimaient leurs maris, il nuisait à ses gendres, qu'il fallait se sacrifier. Il s'est sacrifié, parce qu'il était père, il s'est banni de lui-même. Puis, en voyant ses filles contentes, il a compris qu'il avait bien fait. Le père et les enfans ont été complices de ce petit crime. Nous voyons cela partout. Ce père Moriot n'aurait-il pas été une tache de cambouis dans le salon de ses filles? il y aurait été gêné, il s'y serait ennuyé. Ce qui arrive à ce père, peut arriver à la plus jolie femme avec l'homme qu'elle aimera le mieux. Si elle l'ennuie de son amour, il s'en va, il fait des lâchetés pour la fuir. Tous les sentimens en sont là. Notre cœur est un trésor, videz-le d'un coup, vous êtes ruinés. Nous ne pardonnons pas plus à un sentiment de s'être montré tout entier qu'à un homme de ne pas avoir un sou à lui. Ce père avait tout donné, ses entrailles, son amour, pendant vingt ans; sa fortune, en un jour. Le citron bien pressé, ses filles en ont laissé le zeste au coin des rues.

— Le monde est infâme! dit la vicomtesse en effilant son châle et sans lever les yeux.

— Infâme! non, reprit la duchesse. Il va son train, voilà tout.

Si je vous en parle ainsi, c'est pour vous montrer que je ne suis pas dupe du monde. Je pense comme vous, dit-elle en pressant la main de la vicomtesse, le monde est un bourbier, tenons-nous sur les hauteurs.

Elle se leva, embrassa madame de Beauséant au front en lui disant : — Vous êtes bien belle en ce moment, ma chère, vous avez les plus jolies couleurs que j'aie vues jamais.

Puis elle sortit après avoir légèrement incliné la tête en regardant le cousin.

— Le père Goriot est sublime! dit Eugène en se souvenant de l'avoir vu tordant son vermeil la nuit.

Madame de Beauséant n'entendit pas, elle était pensive. Quelques momens de silence s'écoulèrent, et le pauvre étudiant, pris par une sorte de stupeur honteuse, n'osait ni s'en aller, ni rester, ni parler.

— Le monde est infâme et méchant, dit enfin la vicomtesse. Aussitôt qu'un malheur nous arrive, il y a toujours un ami prêt à venir nous le dire, et à nous fouiller le cœur avec un poignard en nous en faisant admirer le manche. Déjà le sarcasme, déjà les railleries! Ha! je me défendrai.

Elle releva la tête comme une grande dame qu'elle était, et des éclairs sortirent de ses yeux fiers.

— Ah! fit-elle en voyant Eugène, vous êtes là!

— Encore! dit-il piteusement.

— Eh bien! cousin, traitez ce monde comme il mérite de l'être. Vous voulez parvenir, eh bien, je vous aiderai. Vous sonderez combien est profonde la corruption féminine, vous toiserez la largeur de leurs misérables vanités d'homme. Quoique j'aie bien lu dans ce livre du monde, il y avait des pages qui cependant m'étaient inconnues. Maintenant je sais tout. Plus froidement vous calculerez, plus avant vous irez. Frappez sans pitié, vous serez craint. N'acceptez les hommes et les femmes que comme des chevaux de poste que vous laisserez crever à chaque relais; ainsi, vous arriverez au faîte de vos désirs. Voyez-vous, vous ne serez rien ici si vous n'avez une femme qui s'intéresse à vous. Il vous la

faut jeune, riche, élégante. Ha! si vous avez un sentiment vrai, cachez-le comme un trésor, ne le laissez jamais soupçonner. Vous seriez perdu! Vous ne seriez plus le bourreau, vous deviendriez la victime. Si jamais vous aimiez, mon cher cousin, gardez bien votre secret! ne le livrez pas avant d'avoir bien su à qui vous ouvrirez votre cœur. Pour préserver par avance cet amour qui n'existe pas encore, apprenez à vous défier de ce monde-ci. Écoutez-moi, Miguel...

Elle se trompait naïvement de nom sans s'en apercevoir.

...... Il existe quelque chose de plus épouvantable que ne l'est l'abandon du père par ses deux filles, qui le voudraient mort. C'est la rivalité des deux sœurs entre elles. Restaud a de la naissance, sa femme a été adoptée, elle a été présentée. Mais sa sœur, sa riche sœur, la belle Delphine de Nucingen, femme d'un homme d'argent, meurt de chagrin, la jalousie la dévore, elle est à cent lieues de sa sœur. Sa sœur n'est plus sa sœur. Elles se renient entre elles comme elles renient leur père. Aussi, Delphine lapperait-elle toute la boue qu'il y a entre la rue Saint-Lazare et la rue de Grenelle pour entrer dans mon salon. Elle a cru que M. de Marsay la ferait arriver à son but, et elle s'est faite l'esclave de M. de Marsay. Elle assomme de Marsay, et de Marsay s'en soucie fort peu. Si vous me la présentez, vous serez son Benjamin, elle vous adorera! Aimez-la si vous pouvez après! Sinon, servez-vous-en! Je la verrai une ou deux fois, en grande soirée, quand il y aura cohue, mais je ne la recevrai point le matin. Je la saluerai, cela suffira. Vous vous êtes fermé la porte de la comtesse pour avoir prononcé le nom du père Goriot. Oui, mon cher, vous iriez vingt fois chez madame Restaud, vingt fois vous la trouveriez absente. Vous avez été consigné. Hé bien! que le père Goriot vous introduise près de madame Delphine de Nucingen. La belle Delphine sera pour vous une enseigne. Soyez l'homme qu'elle distingue, les femmes raffolleront de vous. Ses rivales, ses amies, ses meilleures amies voudront vous enlever à elle. Il y a des femmes qui aiment l'homme déjà choisi par une autre; comme il y a de pauvres bourgeoises qui, en prenant nos cha-

peaux, espèrent avoir nos manières. Vous aurez des succès, et à Paris le succès est tout. C'est la clef du pouvoir. Si les femmes vous trouvent de l'esprit, du talent, les hommes le croiront pendant deux ans; vous pourrez tout vouloir, vous aurez le pied partout. Vous saurez alors ce qu'est le monde : une réunion de dupes et de fripons. Ne soyez ni parmi les uns ni parmi les autres. Je vous donne mon nom comme un fil d'Ariane pour entrer dans ce labyrinthe.

—Ne le compromettez pas, dit-elle en recourbant son cou et jetant un regard de reine à l'étudiant, rendez-le-moi blanc! Allez, laissez-moi. Nous autres femmes, nous avons quelquefois des batailles à livrer.

— S'il vous fallait un homme de bonne volonté pour aller mettre le feu à une mine, dit Eugène en l'interrompant.

— Eh bien?

Il se frappa le cœur, sourit au sourire de sa cousine, et sortit. Il était cinq heures. Eugène avait faim, il craignit de ne pas arriver à temps pour l'heure du dîner, et cette crainte lui fit sentir le bonheur d'être rapidement emporté dans Paris. Ce plaisir purement machinal le laissa tout entier aux pensées qui l'assaillaient. Lorsqu'un jeune homme de cet âge est atteint par le mépris, il s'emporte, il enrage, il menace du poing la société tout entière, il veut se venger, il doute même. Et Rastignac était en ce moment accablé par ces mots : — *Vous vous êtes fermé la porte de la comtesse.*

—J'irai, se disait-il, et si madame de Beauséant a raison, si je suis consigné... je... je... Madame de Restaud me trouvera dans tous les salons où elle va. J'apprendrai à faire des armes, à tirer le pistolet, je lui tuerai son Maxime.

—Et de l'argent, lui criait sa conscience. Où donc en prendras-tu? Tout à coup la richesse étalée chez la comtesse de Restaud brilla devant ses yeux. Il avait vu là le luxe dont une *demoiselle Goriot* devait être amoureuse, des dorures, des objets de prix en évidence, le luxe inintelligent du parvenu, le gaspillage de la femme entretenue. Cette fascinante image fut soudainement écra-

sée par le grandiose de l'hôtel de Beauséant. Son imagination, transportée dans les hautes régions de la société parisienne, lui inspira mille pensées mauvaises au cœur, en lui élargissant la tête et la conscience. Il vit le monde comme il est : les lois et la morale impuissantes chez les riches. Il vit dans la fortune l'*ultima ratio mundi.*

— Vautrin a raison : la fortune est la vertu ! se dit-il.

Arrivé rue Neuve-Sainte-Geneviève, il monta rapidement chez lui, descendit pour donner dix francs au cocher, et vint dans cette salle à manger nauséabonde, où il aperçut, comme des animaux à un râtelier, les dix-huit convives en train de se repaître. Le spectacle de ces misères et l'aspect de cette salle lui furent horribles. La transition était trop brusque, le contraste trop complet, pour ne pas développer outre mesure chez lui le sentiment de l'ambition. D'un côté, les fraîches et charmantes images de la nature sociale la plus élégante, des figures jeunes, vives, encadrées par les merveilles de l'art et du luxe, des têtes passionnées pleines de poésie ; de l'autre, de sinistres tableaux bordés de fange, et des faces où les passions avaient laissé leurs cordes et leur mécanisme. Les enseignemens que la colère d'une femme abandonnée avait arrachés à madame de Beauséant, ses offres captieuses revinrent dans sa mémoire, et la misère les commenta. Rastignac résolut d'ouvrir deux lignes parallèles pour arriver à la fortune, de s'appuyer sur la science et sur l'amour, d'être un savant docteur et un homme à la mode. Il était encore bien enfant.

—Vous êtes bien sombre, monsieur le marquis, lui dit Vautrin, qui lui jeta de ces regards par lesquels cet homme semblait s'initier aux secrets les plus cachés du cœur.

— Je ne suis pas disposé à souffrir les plaisanteries de ceux qui m'appellent monsieur le marquis, répondit-il. Ici, avant d'être marquis, il faut avoir cent mille livres de rentes.

Vautrin regarda Rastignac d'un air paternel et méprisant, comme s'il eût dit : —Marmot ! dont je ne ferais qu'une bouchée ! Puis il répondit : — Vous êtes de mauvaise humeur, parce que vous n'avez peut-être pas réussi auprès de la belle comtesse de Restaud !

—Elle m'a fermé sa porte, dit Eugène, pour lui avoir dit que son père mangeait à notre table.

Tous les convives s'entre-regardèrent. Le père Goriot baissa les yeux, et se retourna pour les essuyer.

—Vous m'avez jeté du tabac dans l'œil, dit-il à son voisin.

—Qui vexera le père Goriot s'attaquera désormais à moi, reprit Eugène en regardant le voisin de l'ancien vermicellier; il vaut mieux que nous tous.—Je ne parle pas des dames, dit-il en se tournant vers mademoiselle Taillefer.

Cette phrase fut un dénoûment. Eugène l'avait prononcée d'un air qui imposa silence aux convives.

Vautrin seul lui dit en goguenardant : — Pour prendre le père Goriot à votre compte et vous établir son éditeur responsable, il faut savoir bien tenir une épée et bien tirer le pistolet.

—Ainsi ferai-je, dit Eugène.

—Vous êtes donc entré en campagne aujourd'hui?

—Peut-être, répondit Rastignac. Mais je ne dois compte de mes affaires à personne, attendu que je ne cherche pas à deviner celles que les autres font la nuit.

Vautrin regarda Rastignac de travers.

—Mon petit, quand on ne veut pas être dupe des marionnettes, il faut entrer tout-à-fait dans la barraque, et ne pas se contenter de regarder par les trous de la tapisserie. Assez causé, ajouta-t-il en voyant Eugène prêt à se gendarmer. Nous aurons ensemble un petit bout de conversation quand vous le voudrez.

Le dîner devint sombre et froid. Le père Goriot, absorbé par la profonde douleur que lui avait causée la phrase de l'étudiant, ne comprit pas que les dispositions des esprits étaient changées à son égard, et qu'un jeune homme capable de faire taire les persécutions dont il souffrait, avait pris sa défense.

— Monsieur Goriot, dit madame Vauquer à voix basse, serait donc le père d'une comtesse, à cette heure?

— Et d'une baronne, lui répliqua Rastignac.

— Il n'a que ça à faire, dit Bianchon à Rastignac, je lui ai

pris la tête, il n'y a qu'une bosse, c'est celle de la paternité, ce sera un *père éternel*.

Eugène était sérieux, il se demandait où et comment il se procurerait de l'argent, car il voulait profiter des conseils de madame de Beauséant. Il devint soucieux devant les savanes du monde qui se déroulaient à la fois vides et pleines à ses yeux. Chacun le laissa seul dans la salle à manger quand le dîner fut fini.

— Vous avez donc vu ma fille? lui dit M. Goriot d'une voix émue.

Eugène, réveillé de sa méditation par le bonhomme, lui prit la main, et le contemplant avec une sorte d'attendrissement : — Vous êtes un brave et digne homme, répondit-il, nous causerons de vos filles plus tard.

Il se leva sans vouloir écouter le père Goriot, et se retira dans sa chambre où il écrivit à sa mère la lettre suivante :

« Ma chère mère, vois si tu n'as pas une troisième mamelle à t'ouvrir pour moi. Je suis dans une situation à faire promptement fortune. J'ai besoin de douze cents francs, et il me les faut à tout prix. Ne dis rien de cela à mon père, il s'y opposerait peut-être, et si je n'avais pas cet argent, je serais en proie à un désespoir qui me conduirait à me brûler la cervelle. Je t'expliquerai tout aussitôt que je te verrai, car il faudrait écrire des volumes pour te faire comprendre la situation dans laquelle je suis. Je n'ai pas joué, ma bonne mère, je ne dois rien; mais il faut me trouver cette somme, si tu tiens à me conserver la vie que tu m'as donnée. Enfin, je vais chez la vicomtesse de Beauséant qui m'a pris sous sa protection. Je dois aller dans le monde et n'ai pas un sou pour avoir des gants propres. Je saurai ne manger que du pain, ne boire que de l'eau; je jeûnerai au besoin; mais je ne puis me passer des outils avec lesquels on pioche la vigne dans ce pays-ci. Il s'agit pour moi de faire mon chemin ou de rester dans la boue. Je sais toutes les espérances que vous avez mises en moi, et je veux les réaliser promptement. Ma bonne mère, vends quelques-uns de tes anciens bijoux, je te les remplacerai bientôt; je connais assez

la situation de notre famille pour savoir apprécier de tels sacrifices, et tu dois croire que je ne te demande pas de les faire en vain; je serais un monstre. Ne vois dans ma prière que le cri d'une impérieuse nécessité. Notre avenir est tout entier dans ce subside, avec lequel je dois ouvrir la campagne. Oui, cette vie de Paris est un combat perpétuel! Enfin, si pour compléter la somme, il n'y a pas d'autre ressource que de vendre les dentelles de ma tante, dis-lui que je lui en enverrai bientôt de plus belles. Etc. »

Il écrivit à chacune de ses sœurs pour leur demander leurs économies. Afin de les leur arracher sans qu'elles parlassent en famille du sacrifice qu'elles ne manqueraient pas de lui faire avec bonheur, il intéressa leur probité, leur délicatesse en attaquant les cordes de l'honneur qui sont si bien tendues et qui résonnent si fort dans de jeunes cœurs. Quand il eut écrit ces lettres, il éprouva néanmoins une trépidation involontaire: il palpitait, il tressaillait; car ce jeune ambitieux connaissait la noblesse immaculée de ces ames ensevelies dans la solitude, il savait quelles peines il causerait à ses deux sœurs et aussi quelles seraient leurs joies. Avec quel plaisir elles causeraient ensemble au fond du clos de ce frère bien-aimé. Sa conscience se dressa lumineuse, et les lui montra comptant en secret leur petit trésor; il les vit, déployant le génie malicieux des jeunes filles pour lui envoyer *incognito* cet argent, essayant une première tromperie pour être sublimes! Le cœur d'une sœur est un diamant de pureté, un abîme de tendresse. Il avait honte d'avoir écrit. Combien seraient puissans leurs vœux! Combien pur serait l'élan de leur ame vers le ciel! Avec quelles voluptés elles se sacrifieraient. De quelle douleur serait atteinte sa mère si elle ne pouvait pas envoyer toute la somme! Et ces beaux sentimens, ces effroyables sacrifices allaient lui servir d'échelon pour arriver à Delphine de Nucingen! Quelques larmes, derniers grains d'encens jetés sur l'autel sacré de la famille, lui sortirent des yeux. Il se promena dans une agitation pleine de désespoir.

Le père Goriot, le voyant par sa porte qui était restée entrebâillée, entra, lui dit : — Qu'avez-vous, monsieur?

— Ha, mon bon voisin, je suis encore fils et frère comme vous êtes père. Vous avez raison de trembler pour la comtesse Anastasie, elle est à un monsieur Maxime de Trailles qui la perdra.

Le père Goriot se retira en balbutiant quelques paroles dont Eugène ne saisit pas le sens.

Le lendemain, Rastignac alla jeter ses lettres à la poste; il hésita jusqu'au dernier moment, mais il les lança dans la boîte en se disant : Je réussirai! — Le mot du joueur, du grand capitaine, mot fataliste qui perd plus d'hommes qu'il n'en sauve.

Quelques jours après, Eugène alla chez madame de Restaud et ne fut pas reçu. Trois fois il y retourna, trois fois encore il trouva la porte close, quoiqu'il se présentât à des heures où le comte Maxime de Trailles n'y était pas. La vicomtesse avait eu raison.

L'étudiant n'étudia plus. Il allait aux cours pour y répondre à l'appel, et quand il avait attesté sa présence, il décampait aussitôt. Il s'était fait le raisonnement que se font la plupart des étudians, il réservait ses études pour le moment où il s'agirait de passer ses examens, il avait résolu d'entasser ses inscriptions de seconde et de troisième année, puis d'apprendre le Droit sérieusement et d'un seul coup au dernier moment. Il avait ainsi quinze mois de loisir pour naviguer sur l'océan de Paris et y faire la traite des dames, ou y pêcher la fortune. Pendant cette semaine, il vit deux fois madame de Beauséant, chez laquelle il n'allait qu'au moment où sortait la voiture de monsieur d'Ajuda. Pour quelques jours encore, cette illustre femme, la plus poétique figure du faubourg Saint-Germain, resta victorieuse, et fit suspendre le mariage de mademoiselle de Rochegude avec le marquis d'Ajuda-Pinto. Mais ces derniers jours que la crainte de perdre son bonheur rendit les plus ardens de tous, devaient précipiter la catastrophe. M. d'Ajuda, de concert avec les Rochegude, avait regardé cette brouille et ce raccommodement comme une circonstance heureuse. Ils espéraient que madame de Beauséant s'accou-

tumerait à l'idée de ce mariage, et finirait par sacrifier ses matinées à un avenir prévu dans la vie des hommes. Malgré les plus saintes promesses renouvelées chaque jour, M. d'Ajuda jouait donc la comédie, et la vicomtesse aimait à être trompée.

— Au lieu de sauter noblement par la fenêtre, elle se laissait rouler dans les escaliers, disait Antoinette de Langeais, sa meilleure amie.

Néanmoins ces dernières lueurs brillèrent assez long-temps pour que la vicomtesse restât à Paris et y servît son jeune parent, auquel elle portait une sorte d'affection superstitieuse. Eugène s'était montré pour elle plein de dévouement et de sensibilité dans une circonstance où les femmes ne voient de pitié, de consolation vraie dans aucun regard. Si un homme leur dit de douces paroles, il les dit par spéculation.

Dans le désir de parfaitement bien connaître son échiquier, avant de tenter l'abordage de la maison Nucingen, Rastignac voulut se mettre au fait de la vie antérieure du père Goriot, et recueillit des renseignemens certains qui peuvent se réduire à ceci.

Jean Joachim Goriot était, avant la révolution, un simple ouvrier vermicellier, habile, économe et assez entreprenant pour avoir acheté le fond de son maître que le hasard rendit victime du premier soulèvement de 1789. Il s'était établi rue de la Jussienne, près de la halle aux blés, et avait eu le gros bon sens d'accepter la présidence de sa section, afin de faire protéger son commerce par les personnages les plus influens de cette dangereuse époque. Cette sagesse avait été l'origine de sa fortune qui commença dans la disette, fausse ou vraie, par suite de laquelle les grains acquirent un prix énorme à Paris. Le peuple se tuait à la porte des boulangers, tandis que certaines personnes allaient chercher sans émeute des pâtes d'Italie chez les épiciers.

Pendant cette année, le citoyen Goriot amassa les capitaux qui plus tard lui servirent à faire son commerce avec toute la supériorité que donne une grande masse d'argent. Il lui arriva ce qui arrive à tous les hommes qui n'ont qu'une capacité relative. Sa médiocrité le sauva. D'ailleurs, sa fortune n'étant connue qu'au

moment où il n'y avait plus de danger à être riche, il n'excita l'envie de personne. Le commerce des grains semblait avoir absorbé toute son intelligence. S'agissait-il de blé, de farines, de grenailles, d'en reconnaître les qualités, les provenances, de veiller à leur conservation, de prévoir les cours, de prophétiser l'abondance ou la pénurie des récoltes, de se procurer les céréales à bon marché, de s'en approvisionner en Sicile, en Ukraine, M. Goriot n'avait pas son second. A lui voir conduire ses affaires, expliquer les lois sur l'exportation, sur l'importation des grains, en étudier l'esprit, en saisir les défauts, un homme l'eût jugé capable d'être un bon ministre d'état. Il était patient, actif, énergique, constant, rapide dans ses expéditions; il avait un coup d'œil d'aigle; il devançait tout, il prévoyait tout, il savait tout, il cachait tout! diplomate pour concevoir, soldat pour marcher. Sorti de sa spécialité, de sa simple et obscure boutique sur le pas de laquelle il demeurait pendant ses heures d'oisiveté, l'épaule appuyée contre le montant de la porte, il redevenait l'ouvrier stupide et grossier, l'homme incapable de comprendre un raisonnement, insensible à tous les plaisirs de l'esprit; l'homme qui s'endormait au spectacle, un de ces Calibans parisiens qui ne sont forts qu'en bêtise. Ces natures se ressemblent presque toutes; à presque toutes, vous trouveriez un sentiment sublime au cœur. Deux sentimens exclusifs avaient rempli le cœur du vermicellier, en avaient absorbé l'humide, comme le commerce des grains avait employé toute son intelligence.

Sa femme, la fille unique d'un riche fermier de la Brie, avait été pour lui l'objet d'une admiration religieuse, d'un amour sans bornes. Goriot avait admiré en elle une nature frêle et forte, sensible et jolie, qui contrastait si vigoureusement avec la sienne. Or s'il est un sentiment inné dans le cœur de l'homme, c'est l'orgueil de la protection exercée à tout moment en faveur d'un être faible; joignez-y l'amour, cette reconnaissance vive de toutes les ames franches pour les principes de leurs plaisirs, et vous comprendrez une foule de bizarreries morales. Après sept ans de bonheur sans nuages, M. Goriot avait, malheureusement pour lui, perdu sa femme; car

elle commençait à prendre de l'empire sur lui, en dehors de la sphère des sentimens. Peut-être eût-elle cultivé cette nature inerte, peut-être y eût-elle jeté l'intelligence des choses du monde et de la vie. Dans cette situation, le sentiment de la paternité s'était développé chez M. Goriot jusqu'à la déraison. Il avait reporté ses affections trompées par la mort, sur ses deux filles, qui, d'abord, satisfaisaient pleinement tous ses sentimens. Quelque brillantes que fussent les propositions qui lui furent faites par des négocians ou des fermiers jaloux de lui donner leurs filles, il voulut rester veuf. Son beau-père, le seul homme pour lequel il avait eu du penchant, prétendait savoir pertinemment que Goriot avait juré de ne pas faire d'infidélité à sa femme, quoique morte. Les gens de la halle, incapables de comprendre cette sublime folie, en plaisantèrent, et donnèrent à Goriot quelque grotesque sobriquet. Le premier d'entre eux qui, en buvant le vin du marché, s'avisa de le prononcer, reçut du vermicellier un coup de poing sur l'épaule qui l'envoya, la tête la première, sur une borne de la rue Oblin. Le dévouement irréfléchi, l'amour ombrageux et délicat que portait Goriot à ses filles était si connu, qu'un jour un de ses concurrens, voulant le faire partir du marché pour rester maître du cours, lui dit que Delphine venait d'être renversée par un cabriolet. Le vermicellier, pâle et blême, quitte aussitôt la halle. Il fut malade pendant plusieurs jours par suite de la réaction des sentimens les plus contraires auxquels le livra cette fausse alarme. S'il n'appliqua pas sa tape meurtrière sur l'épaule de cet homme, il le chassa de la halle en le forçant dans une circonstance critique à faire faillite.

L'éducation de ses deux filles fut naturellement déraisonnable. Riche de plus de soixante mille livres de rente, et ne dépensant pas douze cents francs pour lui, le bonheur de M. Goriot était de satisfaire les fantaisies de ses filles. Les plus excellens maîtres furent chargés de les douer des talens qui signalent une bonne éducation. Elles eurent une demoiselle de compagnie, et heureusement pour elles ce fut une femme d'esprit et de goût. Elles allaient à cheval, elles avaient voiture, elles vivaient comme auraient vécu

les maîtresses d'un vieux seigneur riche. Il leur suffisait d'exprimer les plus coûteux désirs pour voir leur père s'empresser de les combler; il ne demandait en retour de ses constantes offrandes qu'une caresse. Il les mettait au rang des anges, et nécessairement au-dessus de lui, le pauvre homme! Il aimait jusqu'au mal qu'elles lui faisaient. Quand elles furent en âge d'être mariées, elles purent choisir leurs maris suivant leurs goûts, car chacune d'elles devait avoir en dot la moitié de la fortune de leur père. Anastasie, courtisée pour sa beauté par le comte de Restaud, avait des penchans aristocratiques qui la portèrent à quitter la maison paternelle pour s'élancer dans les hautes sphères sociales. Delphine, qui aimait l'éclat et l'argent, épousa M. de Nucingen, banquier d'origine allemande, et baron du Saint-Empire.

M. Goriot resta, lui, vermicellier. Ses filles et ses gendres se choquèrent bientôt de lui voir continuer ce commerce, quoique ce fût toute sa vie. Après avoir subi pendant deux ans leurs instances, il consentit à se retirer avec le produit de son fonds et les bénéfices qu'il avait faits pendant ces deux dernières années, capital que madame Vauquer, chez laquelle il était venu s'établir, avait estimé rapporter huit à dix mille livres de rente. Il s'était jeté dans cette pension par suite du désespoir qui l'avait saisi en voyant ses deux filles obligées par leurs maris de refuser non-seulement de le prendre chez elles, mais encore de l'y recevoir ostensiblement.

Ces renseignemens étaient tout ce que savait M. Muralt sur le compte du père Goriot, dont il avait acheté le fonds. Les suppositions que Rastignac avait entendu faire par la duchesse de Langeais se trouvaient ainsi confirmées.

Ici se termine l'exposition de cette obscure, mais effroyable tragédie parisienne.

De Balzac.

CHRONIQUE MUSICALE.

Un théâtre où l'exécution musicale est nulle quand elle n'est pas misérable a besoin de pousser en avant des opéras nouveaux pour allécher, s'il se peut, la curiosité d'un public tant de fois trompé. Ces pièces nouvelles sont si tôt démolies, qu'il faut bien avoir recours à d'autres, si l'on ne veut pas fermer la salle. La musique est pour bien peu de chose dans toutes ces entreprises : si par fortune elle s'y montrait, l'exécution vocale aurait bientôt détruit les heureux efforts du compositeur. Donnez-nous du nouveau! faites litière de partitions fraîchement écloses, peut-être, parmi tant de rapsodies dramatiques, trouverons-nous quelque livret intéressant, quelque bagatelle digne du vaudeville. Car le vaudeville a depuis long-temps fait oublier l'opéra comique, et c'est le seul service qu'il ait rendu au Français né malin, si drôlatique en créations musicales. On dit qu'à l'Opéra-Comique le livret est l'objet principal : voyons s'il pourra se passer de ses accessoires. Singulière chose qu'un théâtre chantant qui n'attend de succès que de l'adresse de ses paroliers, et de la déclamation de ses comédiens!

Nos Italiens offrent aussi des nouveautés à leurs nombreux admirateurs. C'est une preuve de zèle et d'activité que nous acceptons avec d'autant plus de reconnaissance, qu'il leur serait loisible de ne pas recourir à ce moyen. Au Théâtre-Italien, les opéras nouveaux sont un objet de luxe, une gratification présentée de temps en temps aux abonnés très-fidèles, et qui certes ont bien raison de l'être. L'épreuve est rude, la chance faible, et le combat promet bien souvent une défaite; n'importe, on a du moins l'honneur d'avoir entrepris la lutte, et ce n'est pas tomber sans gloire que d'être terrassé par les géans que Rossini a posés dans son temple. Ce sphinx colossal, au regard sévère, mis en sentinelle avancée à l'entrée du désert africain, ce sphinx si souvent auditeur impassible des prières des

Hébreux, du courroux de Pharaon, des invocations de Moïse, a déjà dévoré bien des partitions nouvelles; sa dent cruelle en menace beaucoup d'autres. Le cor de don Gomez de Ruy Silva n'a pu lutter contre les trois trombones de Moïse. Le cor de don Gomez a sonné, cela ne suffit pas pour tuer ce brave Ernani; toutes ses fanfares ne renverseraient point l'heureux époux de dona Sol, aux blanches mains, aux yeux noirs et brillans, si le chevalier n'empruntait le secours d'un autre instrument; Ernani est obligé de tirer son poignard pour se suicider, s'il n'aime mieux avaler, comme autrefois, une amère pilule. Les trombones de Moïse ont bien une autre vertu.

La triple note, sortant de la triple gueule de bronze, frappe l'accord de *la bémol*, et le pâle Osiride tombe sans vie. Il est mort, et bien mort; il ne reste plus qu'à bâtir une pyramide indestructible, pour l'inhumer d'une manière un peu fashionable.

Ernani, devenu Italien, et chantant admirablement de vulgaires cavatines, n'a pas obtenu le suffrage des *dilettanti*; on l'a joué trois fois pourtant. Le directeur voulait le présenter à tous ses abonnés de la semaine, et ne pas faire de jaloux. Ceux qui l'avaient entendu pouvaient se fâcher; un directeur intègre prétend que la loi soit une pour tout le monde. Mais à peine cette justice distributive avait-elle frappé les oreilles de tout le peuple *dilettante*, que le rideau s'est levé sur le palais de Henri VIII. *Anna Bolena* s'est remontrée; elle a de nouveau triomphé. C'est un fort bel ouvrage, mélodieux et bien conduit; les cavatines d'Anna, de Percy, sont pleines de charme et de mélancolie; le finale est d'un bon effet, les chœurs faits avec soin, et parfaitement disposés pour les voix; la scène dernière, la scène de la folie d'Anna est fort belle, et termine victorieusement le drame musical.

Jusqu'à ce jour Mlle Grisi ne s'était point élevée au-dessus du degré de talent que nous lui connaissions. C'était la Ninetta, la Rosina de l'année dernière; plusieurs croyaient même remarquer en cette virtuose un léger *decrescendo*. *Anna Bolena* vient de signaler un progrès sensible, et, pour le constater, il suffit d'appeler l'attention de nos lecteurs sur l'air : *Coppia iniqua*, morceau d'une grande vigueur, d'un effet éclatant, que Mlle Grisi attaque avec audace, exécute avec bonheur après avoir chanté déjà, pendant dix-neuf minutes bien comptées, une scène dans laquelle tous les sentimens dramatiques, toutes les passions qui sont dans le domaine de la musique, sont exprimés tour à tour. L'épreuve est périlleuse, mais elle est décisive; et si dans toutes choses il faut considérer la fin, comme dit un philosophe, cette sentence doit s'appliquer à un opéra, et surtout à l'œuvre de Donizetti, à cette *Anna Bolena* si redoutée par les cantatrices. Arriver à la fin de cette scène, sans accroc,

est déjà bien fort; la conclure avec autant de verve que d'éclat est une merveille. Il faut être ferme sur ses étriers pour toucher le but après une telle course; vingt-deux minutes de chant et d'action dramatique, toutes les nuances depuis la joie jusqu'au désespoir.

Dire que Mlle Grisi s'est distinguée dans sa première cavatine, qu'elle l'a exécutée avec autant de grâce que de coquetterie, serait répéter ce que j'ai écrit bien souvent. Cet air lui sied parfaitement; il navigue dans la quinte élevée qui sonne si bien dans la voix de cette virtuose. Mais l'air favori produirait une sensation bien plus vive, si le mouvement n'en était pas si souvent altéré, suspendu; n'abusons pas de l'*ad libitum*, ou la musique n'aura plus qu'une marche incertaine; il faudra que la cadence soit éblouissante, si l'on veut arriver à l'entraînement; il sera difficile d'exciter l'enthousiasme d'un auditoire, si l'on a laissé prendre des temps de repos. Mlle Grisi a été fort belle dans le finale, belle dans tous les sens et pour tous les sens. *Giudici ad Anna!* la cabalette de ce morceau, l'ont prouvé, le prouveront encore. Elle s'est montrée encore grande tragédienne dans le duo avec sa rivale Seymours. Mlle Schultz l'a bien secondée. Iwanof a été fort applaudi après sa cavatine du second acte.

Lablache est un Henri VIII admirable: sa stature colossale, son masque ajusté sur celui de ce roi, la couleur de sa barbe et de ses cheveux, son costume, ses joyaux, ses armes, copiés sur le mannequin équestre de Henri VIII conservé à la tour de Londres, rendent le portrait si exact, si parfait, que les Anglais disaient en le voyant sur la scène: « Il lui ressemble à nous faire peur. » Lablache a peu de chose à chanter dans *Anna Bolena*: son beau talent se déploie bien dans le duo et les ensembles; il a électrisé la salle entière en faisant rouler et tonner la cabalette du trio. La puissance du chanteur dramatique ne peut aller plus loin. La moitié du public demandait la répétition de cette strette véhémente, l'autre moitié s'est permis de faire remarquer honnêtement l'indiscrétion d'une semblable requête.

Les chœurs d'*Anna Bolena* sont exécutés avec beaucoup d'aplomb et de justesse, les voix fournissent un beau volume de son. La disposition de ces chœurs est excellente: Donizetti est revenu à l'ancien système, celui de Gluck et de Sacchini; il a écrit ses chœurs de femmes à deux parties seulement. Les diviser sur trois, sur quatre parties, c'est compliquer le chœur en pure perte; les parties graves ne s'entendent pas, le dessin manque de clarté, et les sopranes affaiblis ne sonnent point assez. Le chœur qui ouvre la grande scène de folie est charmant, sa conclusion rappelle un peu la naïveté des chants de Pergolèse, et, comme les anciens chœurs en mineur, il finit par l'accord majeur si souvent reproduit de cette manière dans la musique d'église.

L'exécution de l'orchestre ne mérite que des éloges : M. Camus prête tout le charme de son talent au solo de flûte qui exprime les doux souvenirs d'Anna. Cette mélodie, toute gracieuse, ne présente pas les difficultés, les tours de force d'un concerto; mais il faut une grande solidité de talent pour conduire le chant avec cette élégance exquise, ces nuances d'expression, cette justesse parfaite, cette limpidité de son. Le public est trop connaisseur pour ne pas apprécier le mérite de ce récit instrumental : il l'approuve en secret, il cède à sa douce influence; mais la reine est là sur la scène, sa présence impose, son jeu pathétique s'unit aux accens de la flûte, et l'on n'applaudit pas devant les reines à moins que ce ne soit pour leur rendre un hommage éclatant.

Cet hommage, Anna-Grisi l'a reçu après la représentation. Rappelée sur la scène, elle a été accueillie par de nouveaux témoignages de la satisfaction générale.

Le peuple des amateurs appelait à grands cris *Semiramide*, *come cervo sitibondo;* il attendait que l'affiche lui annonçât la rentrée de la reine de Babylone dans son palais, toujours trop petit pour recevoir la foule immense de ses courtisans. La souveraine redoutée, la guerrière couronnée, la jolie empoisonneuse est d'une aménité charmante pour ses admirateurs; elle veut bien accorder plusieurs audiences solennelles, afin que tous soient admis tour à tour, et plus d'une fois même, en sa présence. La défection de son Arsace vint l'arrêter l'année dernière; elle ne nous donna qu'une seule soirée, c'était bien peu. *Semiramide* nous devait une revanche complète. Le succès de son nouveau chevalier, de Mlle Brambilla, nous rassure et lui fournit les moyens de s'acquitter. Les rois ne tiennent pas toujours leur parole; la diplomatie des reines a plus de franchise, et nous devons nous fier à leur promesse. Peut-être serons-nous plus heureux que nous ne l'espérons. Après *Semiramide*, je vois à l'horizon un certain *Tancredi* qui revient d'un exil de trois ans, et conduit sa barque vers les murs de notre Syracuse.

Voici quelques détails sur l'exécution de cette *Semiramide* si désirée. L'ouverture a été dite admirablement; l'ensemble des cors, où Gallay tient la première partie, a produit un effet délicieux. Cette rentrée en *ré* après la modulation en *fa dièse* mineur, transition d'autant plus heureuse qu'elle est plus simple et s'opère par l'altération d'une seule note, le *sol* qui perd son dièse, est amenée par le corniste avec un charme particulier. L'orchestre des Italiens est le plus puissant de nos orchestres dramatiques. Les symphonistes de l'Académie royale de Musique sont plus nombreux, il est vrai, mais ils manœuvrent dans une enceinte trop vaste, et qui n'est point en rapport avec leur masse vibrante; l'effet de l'orchestre des Italiens est infiniment supérieur pour l'ensemble et les détails. Excellens

comme son orchestre, les chœurs de notre Grand-Opéra sont insuffisans pour l'espace que les voix ont à parcourir. Soixante chôristes et trente archets de plus sont indispensables si l'on veut un jour donner à l'effet musical le volume et l'énergie que l'immensité du théâtre réclame. L'ouverture de *Semiramide* sonne merveilleusement dans la salle Favart; Gallay, Berr, Camus, s'y font entendre dans les solos de cor, de clarinette, de flûte; toutes ces mélodies élégantes sont rendues avec une rare perfection.

L'introduction a fait le plus grand plaisir. Tamburini est toujours admirable dans son trait *straccato* : il brille, ainsi que Mlle Grisi, dans l'*adagio*, mais cette cantatrice laisse encore à désirer quand elle exécute la cabalette : *Trema il tempio.* Que Mlle Grisi ne se révolte point à ce reproche, elle fait assez de conquêtes; je lui marque un point faible encore; elle l'attaquera quelque jour, comme elle a fait le duo *Regina e guerriera.* Je puis adoucir peut-être l'amertume de ma critique, en lui disant que, parmi les virtuoses applaudies à Paris, Mlle Sontag seule a parfaitement chanté cette cabalette diabolique. Mlle Grisi prend ses temps avec un peu trop de complaisance dans la harangue sur le trône, harangue ornée de fleurs de rhétorique musicale, et qui amènerait une infinité de *dilettanti* à la chambre des députés, si nos honorables, peu divertissans dans leurs causeries de tribune, se plaisaient à discourir de la sorte. Mlle Grisi s'est posée de manière à ce qu'on lui dise la vérité; la somme de l'éloge doit toujours surpasser le mince total de la critique. Ce serait lui faire injure que d'employer à son égard ces ménagemens, ces euphémismes que notre bonté naturelle accorde libéralement à la médiocrité.

Mlle Grisi a chanté sa cavatine d'une manière ravissante; ses traits à demi-voix, bien placés dans cet air, sont d'une légèreté gracieuse et coquette. Elle a dit le duo *Regina e guerriera* avec une vigueur tragique, une puissance de moyens formidable, une audace toujours heureuse. La partie éclatante de ce duo frappe plus vivement l'auditoire; l'*andante* n'est pas moins digne d'éloges; il a été dit admirablement. Tamburini, dont la voix de basse luttait sans désavantage sous le rapport du charme et de l'agilité avec le soprane de la *prima donna*, a réuni ses accens à ceux de Mlle Grisi dans l'*andante : Notte terribile!* toutes les nuances d'expression de ce morceau, si dramatique pour les voix et l'orchestre, ont été rendues avec autant d'artifice de chanteur que de talent de comédien. Un tonnerre d'applaudissemens s'est fait entendre; on a demandé la répétition du morceau. La seconde partie de la strette a été redite; si les symphonistes avaient été moins intelligens, et surtout moins subtils, il en serait résulté un désordre effroyable; car je suis

sûr que la plupart avaient attaqué au commencement de la strette; ils ont franchi le pas au point de suture, et le public n'a pu remarquer leur méprise. C'est encore un autre inconvénient des *bis*.

Mlle Grisi n'a pas montré moins de verve et d'expression dans le dernier duo *Ebben a me ferisce*. Tamburini a terminé sa grande scène d'une manière éblouissante, après avoir déployé dans le commencement tout le charme de l'expression la plus touchante.

Mlle Brambilla, qui débutait dans le rôle d'Arsace, est une jolie femme d'une taille élevée et dont les formes élancées conviennent au costume d'un héros d'opéra. Elle a de très-beaux yeux noirs qui brillent comme son épée. Sa voix est un *mezzo-soprano* portant deux octaves pleines de *si bémol* en *si bémol*. Le *la*, le *sol* graves n'ont point assez de vibration pour considérer cette voix comme un contralte, mais l'octave basse de Mlle Brambilla en a le mordant et l'énergie. Le style de cette cantatrice est celui de la bonne école, elle a fait entendre beaucoup de traits d'un goût excellent, présentés avec élégance. On a vu son exécution prendre plus de vigueur à mesure que sa terreur de débutante se dissipait. C'est dans la grande scène de la reconnaissance et le duo: *Ebben a me ferisce* qu'elle a obtenu le plus d'applaudissemens. Mlle Brambilla est bonne actrice, son expression est juste et ne manque pas de vivacité. Le succès de son début va nous rendre plusieurs opéras bien précieux pour le répertoire, tels que *Tancredi, la Donna del Lago*.

La représentation de *Semiramide* donnée jeudi dernier est une des plus belles que nous ayons vues. Santini s'était chargé du rôle d'Oroe, Ivanof chantait la partie d'Idreno. Deux décors nouveaux de M. Ferri, des costumes riches et sortant de l'atelier du tailleur, ont paru dans cette solennité musicale. L'opéra de Rossini, cet autre chef-d'œuvre, a été accueilli avec enthousiasme, et le parterre en chœur a demandé tous les acteurs après la chute du rideau. Il est inutile d'ajouter que la salle était pleine jusque dans les corridors.

CASTIL-BLAZE.

CHRONIQUE.

Le tiers-parti a livré la bataille et l'a perdue; et, comme nous l'avions prévu, M. Dupin cette fois encore n'a pas voulu se transformer en ministre. L'honorable président de la chambre a révélé qu'il avait sept fois refusé le portefeuille : ainsi donc cela devient habitude, par conséquent respectable comme toutes les manies. Les personnes qui connaissent bien M. Dupin savent quelle juste estime il fait de sa haute position, et n'ont pas cru un instant qu'il voulût se démettre de la présidence. Les bruits qui voulaient accréditer cette vision n'avaient donc pas de portée sérieuse, et le fait les a positivement démentis. C'est aux dissertateurs politiques à bien définir les hésitations de M. Dupin, et à bien préciser, s'il est possible, la cause de ses derniers ressentimens. Nous ne parlerons ici que des fureurs de M. Étienne, l'Ajax du CONSTITUTIONNEL, qui remontent à des sources purement littéraires. Pour nous comprendre, il faut connaître à fond la physiologie du CONSTITUTIONNEL en général, et la monographie de M. Étienne en particulier. Une séance suffit : allez à l'Opéra un de ces jours néfastes, maudits de Dieu, abandonnés du directeur, où le personnel de la troupe, décimé par les rhumes des chanteurs, par les entorses des danseurs, jette au hasard sur l'affiche, ou la MUETTE, ou les FILETS DE VULCAIN, ou le ROSSIGNOL. C'est le ROSSIGNOL qu'il nous faut. Ce jour-là, M. Étienne, mieux frisé qu'à l'ordinaire, plus vermeil, plus intimement renfermé dans son grand col, choisit (hélas! il y a du choix) une bonne stalle d'orchestre, M. Étienne rit : le rideau levé, nouveau rire. Tulou joue ce stupide accompagnement qui ne traduit pas plus le chant du rossignol que le gloussement de la poule : ébahissement de M. Étienne, qui se contient encore. *Philis, entrez dans ce bosquet, vous y trouve-*

rez quelque chose... A cette niaise gravelure, M. Etienne se roule, se défrise, s'anéantit dans son col, et se fait emporter dans un paroxisme de gaieté.

Cette passion désordonnée pour le ROSSIGNOL n'absorbe pas M. Étienne: il aime avec autant de fureur JOCONDE, *qui a tant parcouru le monde, et qu'on a vu, de toute part, aimer, soupirer au hasard*, et ne déteste pas moins tout opéra comique qui est venu, depuis, arrêter JOCONDE dans sa course, et lui nuire dans ses succès auprès de *la brune* et de *la blonde*. M. Scribe est un des coupables qui ont coupé l'herbe sous le pied au libertin voyageur; et M. Scribe est de l'Académie! Or, M. Étienne et le CONSTITUTIONNEL ne le voulaient pas. Par les encouragemens donnés à quelques célébrités nouvelles, aux dépens de la florissante littérature de l'empire qui est dans toute la force de son âge, de sa frisure et de ses faux-cols; par la concession d'un brick fantastique faite à Alexandre Dumas; par sa faiblesse pour les écarts de la Comédie-Française; par la tolérance du théâtre de la Porte-Saint-Martin, où l'on se permet de jouer LUCRÈCE BORGIA et ANTONY; par la sympathie de quelques gouvernans pour l'élection de M. Scribe; en un mot, par toute sa tendance littéraire, le pouvoir, dans la pensée de M. Étienne, est coupable de grands méfaits. D'autres cherchent ailleurs leurs griefs; c'est là que va les prendre M. Étienne.

La mort de M. Parceval de Grandmaison laisse vacant un fauteuil des Quarante, qui ne se trouvent plus que trente-neuf. Si l'on a le malheur de penser à M. Dumersan ou à M. Brazier, le jour même M. Étienne se fait carbonaro. Aux grandes choses, de petites causes.

— VAUDEVILLE. — LES CONFESSIONS DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU. — Quand on confie sa progéniture à l'hospice des Enfans-Trouvés, on n'a pas le droit de se plaindre si elle tourne mal; on a mauvaise grâce à maudire son fils s'il devient marchand de chaînes de sûreté, ou héros d'un vaudeville: les admirateurs de Jean-Jacques seraient donc mal venus à réclamer pour l'honneur de son nom, contre l'usage qui vient d'être fait de la plus crapuleuse de ses révélations. Si le philosophe de Genève avait été assez honnête homme pour nourrir ses enfans, assez honnête homme surtout pour ne pas avouer ce qu'il en faisait, il nous eût épargné, à nous, un roman d'abord, par contre-coup un vaudeville, et à sa mémoire une de ces punitions que la postérité tient en réserve. M. Théodore Muret appartient à une communion politique qui veut fort peu de bien à Jean-Jacques et à Voltaire: à ce titre, il a usé cruellement d'un droit écrit et légué par Rousseau dans *ses Confessions*. Rousseau avait cinq enfans trouvés (c'est perdus qu'il faudrait dire), que sont-ils devenus? On ne

sait. M. Muret en a cherché un, et se l'est approprié; il en a fait un dissipé, un libertin, un incestueux : il pouvait aussi bien en faire un voleur de grand chemin, un galérien; c'était son droit. A qui la faute? à Rousseau. M. Muret a introduit dans la famille du comte de Saint-Pons un de ces bâtards qui fatiguaient la fécondité de Thérèse. Bien différent de Rousseau, qui ne voulait pas entendre parler de ses rejetons, M. de Saint-Pons veut des enfans à tout prix : son fils meurt au berceau; bien grande est sa désolation. Mais pour les hommes comme M. de Saint-Pons, qui manquent d'enfans, il y a des hommes comme Rousseau, qui en font trop. Une de ces créatures, qu'il allait lancer dans la vie anonyme, se trouve exactement sous la main de M. de Saint-Pons qui le caresse, l'adore, et en fait le chevalier Maurice de Saint-Pons. Le chevalier, dès qu'il est en âge d'avoir des vices, se fait aussi mauvais sujet qu'il est permis à un jeune homme de bonne famille et à un bâtard : il débauche et entretient une jeune ouvrière, et manque un très-beau mariage projeté par son père. Irrité de cette conduite, le comte sermonne son fils; et voyant qu'il fait sourde-oreille à ses raisonnemens, finit par éclater, par dire tout haut son origine, et dépouiller Maurice de son nom, de son rang, par une déclaration publique qui le refait bâtard. Ici, je ne sais qui est le plus coupable, de Rousseau qui a fait le bâtard, ou de M. de Saint-Pons qui a légitimé le bâtard, puis ensuite l'abâtardit de nouveau. En le chassant de l'hôtel de Saint-Pons, on a la délicatesse de remettre à Maurice les loques et une carte trouvées dans les langes qui l'emmaillotaient. Avec cette carte, il se met sur la trace de son vrai père, et se réjouit un instant d'être fils de Jean-Jacques; avec cette carte, il rencontre sa sœur, qui possède une carte pareille. Il n'y a qu'un inconvénient à cet échange de contremarques, c'est que cette sœur est précisément sa maîtresse : se jeter par la fenêtre et se tuer est l'affaire d'un instant pour le bâtard incestueux. Sommes-nous dans le récit du livre de M. Théodore Muret, ou dans l'analyse de son vaudeville? Je ne sais plus, tant il y a de rapports nécessaires entre l'un et l'autre : seulement, je me rappelle que le livre est parfois intéressant, et le drame par moment bien lugubre, quoique mêlé de chant; que ce livre a été fait par M. Théodore Muret tout seul, et le drame par MM. Muret, Maillan et Dumanoir.

— ACADÉMIE-ROYALE DE MUSIQUE. — LA MUETTE, jouée lundi, ne compte que pour mémoire dans le spectacle de la semaine. ROBERT, au contraire, y a figuré dans ses énormes proportions de recette : et LA RÉVOLTE avait condensé les spectateurs jusqu'à l'étouffement. Mlle Taglioni déploie depuis quelque temps une vigueur, une souplesse quadruples. Le mot AÉRIEN ne suffit plus à qualifier ces ronds de jambe si délicats,

ces renversemens voluptueux, ces poses dans l'espace, et ces élans de biche dont Perrot ne peut atteindre l'élévation sans payer cette rivalité par un crachement de sang.

— CIRQUE OLYMPIQUE. — *Prologue d'ouverture.* — THADÉUS LE RESSUSCITÉ. — Franconi a tenu la campagne et guerroyé tant qu'il a pu. Il a versé le plus pur de son sang, dépensé son plus bel or pour l'honneur de ses armes. Ses plus beaux figurans ont eu la tête fêlée et le dos zébré de coups de lattes. Après avoir marché de triomphe en triomphe, et perché son aigle de clocher en clocher (style de bulletin), battu un grand nombre de Russes, de Prussiens, d'Anglais et même de Turcs; mis sur pied et déguisé tous les vétérans de la garnison, appelé aux armes la LANDSTOURM et la LANDWHER des comparses, le voilà forcé de demander une suspension d'armes. L'esprit public est à la paix. Adieu donc les grands combats, les batailles de géants; adieu les régimens de cavalerie composés de huit hommes, dont quatre trompettes et un colonel; adieu la bouillante infanterie qui enlevait si chaudement des coulisses à la bayonnette, et cette imposante artillerie, ces canons de bois cerclés en fer qui venaient cracher la mort sur les ennemis de la France et du Cirque-Olympique, puis qui allaient remontant au galop les deux tremplins de l'orchestre à la grande frayeur des contrebasses. Qui me rendra le combat du drapeau disputé par un Français et un étranger, les traits de courage des grenadiers de la garde, le dévouement des vivandières, et l'intelligence des caniches de la grande armée; brûlant chauvinisme qui gagnait comme un feu grégeois les cintres de la salle, enflammait spectateurs, acteurs, musiciens, figurans et chevaux! Les coups de sabre redoublaient d'intensité, les horions devenaient réels, une ambulance recevait les blessés derrière le théâtre, et des croix d'honneur récompensaient les plus braves. L'organisation militaire du Cirque-Olympique est trop peu connue: tout membre de la famille Franconi était envisagé, respecté et obéi par le personnel de la troupe, comme un officier supérieur. Ainsi le vieux, l'octogénaire Franconi jouissait d'une position équivalente à celle d'un maréchal de France retiré du service actif; celle de MM. Laurent et Minette correspondait au grade de général, et leurs fils étaient considérés comme colonels: puis venaient les officiers subalternes pris hors de la famille, les soldats à vingt sous par soirée, rangés sous leurs ordres et répartis en corps de différentes armes, qui, à force de porter le fusil et de faire la guerre à l'étranger, avaient pris des habitudes de guerre et de discipline. De là un langage moitié administratif, moitié militaire. Ainsi quand un homme n'avait pas fait son devoir comme grenadier de la garde impériale, il subissait une amende et passait dans une compagnie de la ligne : à la première infraction, définitivement renvoyé

dans LES ENNEMIS. Sans compter l'humiliation qu'éprouvait un figurant français forcé d'abdiquer sa qualité, une autre considération rendait bien cruel ce changement de patrie. Les Français ayant l'incomparable manie de rosser sans cesse et sans fin tous leurs ennemis, en Autriche comme en Prusse, les Autrichiens et les Prussiens du Cirque devaient se laisser éreinter pour sacrifier à la vérité historique. Ces coups qui tombaient multipliés et sonores sur le dos des Cosaques, Mameluks et Hollandais, devenaient à la fois un hommage rendu à la gloire de nos armées par l'art mimodramatique, et une flagellation infligée par la sévérité du code olympique. Il fallait de brillans états de service pour être dans LES DÉCORÉS, et des protections immenses pour attraper le grade d'officier d'ordonnance. le combat corps à corps et les actions d'éclat individuelles étaient le prix de la valeur et d'une intelligence hors de ligne : on les réservait en général pour les soldats chevronnés et grisonnans, ou pour les tambours d'une extrême jeunesse. Eh bien ! ces mœurs, qu'en a-t-on fait ? cette gloire, où est-elle ? Le Cirque a désarmé, licencié ses grognards, brisé la canne de son tambour-major, tout cela sans défaite, sans Waterloo : c'est que les habiles gens qui dirigent le Cirque n'ont pas besoin d'une bataille perdue, pour savoir que la force des armes est énervée. Ils vous disent très-ingénument dans leur prologue AU RIDEAU, que la gloire n'est qu'une fumée, et que le pubic est las de la guerre : ce prologue étant aussi bien le prospectus de l'entreprise régénérée, nous apprend qu'à l'avenir le drame sera représenté au Cirque-Olympique à aussi bon droit qu'à l'Ambigu ou à la Porte-Saint-Martin; le drame, plus les décorations magiques, plus les chevaux, s'il y a lieu : et pour commencer, voyez cette salle. C'est l'Alhambra, c'est le temple de Sainte-Sophie, c'est une pagode indienne, tout ce que vous imaginez de plus riche et de plus coquet en créations arabes, byzantines et indostanes : de l'or qui ruisselle sur des colonnettes frêles comme des roseaux, des rubis qui brillent à la voûte d'un plafond capricieux, des arceaux moresques, des balustrades à jour, des ogives dentelées et bordées de dessins de Cachemire; des effets inouïs produits par les rentrées et les saillies, un rang de premières loges jetées dans la demi-teinte, mystérieuses comme les fenêtres d'un harem; des avant-scènes élégantes et sveltes comme des minarets, et enfin un rideau persan avec ses luttes de couleurs et ses combats d'arabesques; tout cela est l'ouvrage de MM. Filastre et Cambon. Un lustre magnifique, dans le style oriental, et une rangée de girandoles étincelantes épanchant dans cette salle des flots de lumière, complètent cette ravissante magie. Il y a là de grands efforts, un grand désir de plaire au public. Il s'est montré si reconnaissant de toutes ces dépenses faites pour le bien recevoir qu'il se plaignait à peine d'une odeur de colle et de peinture fraîche, largement répandue dans les couloirs.

Nous ne traiterons pas le prologue plus sévèrement qu'un prospectus. Dans un cadre emprunté à celui des pièces-revues, on a fait intervenir toutes les nouveautés dramatiques, et notamment Robert Macaire et Bertrand, représentés par deux originaux fort plaisans. M. Camille Fontallard est très-fort sur les imitations; il contrefait à ravir Lafosse, Frédérick et Lockroy. THADÉUS LE RESSUSCITÉ, c'est le titre d'un roman qui s'est transformé en drame sous les doigts de l'auteur même du livre, aidé de M. Desnoyers. Thadéus a été mal pendu en Prusse. Échappé à la corde, il arrive en France, se fait aimer d'une ci-devant comtesse, devient père d'une petite fille et rentre à Paris en 1814 avec les alliés. Un jeune peintre, membre d'une association fort ridicule qui se proposait de provoquer en duel le plus grand nombre possible d'officiers russes, est amoureux de la fille de Thadéus, restée avec sa mère et vendue par elle à un vieux gentilhomme. Albert, le jeune artiste, est désigné entre tous ses camarades pour chercher la première querelle. Il s'adresse tout droit à Thadéus, devenu officier supérieur prussien et comte de Spremberg. Les bonnes gens que ces alliés! Au lieu de faire arrêter et fusiller au besoin le courageux Parisien qui vient arracher des épaulettes ennemies au milieu même du camp, à la barbe des Cosaques, on lui prête obligeamment des pistolets, on le place à dix pas, et courtoisement le comte de Spremberg lui adresse une balle dans le bras. Le Prussien, bonhomme au fond, emmène sa victime chez lui; là il retrouve dans l'amante du blessé sa fille, dans Albert, le fils d'un menuisier jadis condamné aux galères par la négligence de Thadéus. Cette négligence est réparée par le mariage des deux amans. Une heure du matin sonne, et la magnifique salle du Cirque est inaugurée au milieu des applaudissemens et des hourras d'un public qui aime beaucoup ce théâtre, parce qu'il est dirigé par des gens consciencieux, capables, souverainement intelligens de toutes les inclinations populaires, et fort habiles à dépister les succès. C'est à MM. Adolphe Franconi et Ferdinand Laloue qu'il faut attribuer la mise en scène soigneuse et brillante de ce drame, qui reproduit avec fidélité toutes les situations intéressantes du roman.

— AMBIGU-COMIQUE. — LE FACTEUR, drame en cinq actes. — L'ILE DES BOSSUS, pièce férie en trois actes. — M. Desnoyers nous semble avoir pris à tâche de prouver cette grande vérité sociale, qu'on peut sans honte épouser la fille d'un galérien. Cette vérité vient, en peu de jours, de recevoir deux démonstrations, l'une au Cirque-Olympique, dans THADÉUS, l'autre à l'Ambigu, dans le FACTEUR. Ce facteur devient galérien de la manière suivante : il s'approprie une lettre contenant des billets de banque, sous le prétexte qu'elle est adressée à un escroc, à un failli qui

a emporté 30,000 fr., fruit des économies du pauvre diable. Arrestation, jugement en Cour d'Assises, et condamnation aux galères, suit naturellement cette imprudence, qui, au bout du compte, est un vol. Mais la société tout entière n'a pas renié l'intéressant coupable. Un Anglais que le facteur avait délivré d'une bande d'assassins, et qui connaît parfaitement la moralité de son libérateur, ne s'émeut pas du tout de ce grand fracas de pénalité; et c'est au moment du passage de la chaîne, c'est parmi les forçats accouplés deux à deux, que le flegmatique et honnête Darney va chercher un beau-père, et lui demander, par reconnaissance, la main de sa fille. Le facteur, dans sa position, trouve le parti sortable, consent, et l'Anglais s'écrie : *Je suis le gendre d'un galérien, et m'en fais honneur.* Heureux père! Heureuse nation!

Dans L'ILE DES BOSSUS, M. Desnoyers est venu chercher l'origine des polichinelles : *Nec Deus intersit.* M. Desnoyers n'y regarde pas de si près; c'est Brama, le dieu asiatique, qu'il invoque pour donner ou ôter des bosses à deux modistes de la rue Vivienne, jetées, avec les éclats d'une voiture à vapeur, dans l'île des Bossus. Après différentes expériences des avantages et des inconvéniens de la bosse, Brama finit par leur débarrasser les épaules de ces gênantes difformités qui vont définitivement s'appliquer aux omoplates et à l'abdomen d'individus qui, par le fait même, deviennent polichinelles. Il ne ressort aucune vérité sociale de toutes ces gibbifications; au contraire, un peu d'ennui; de sorte que ces bossus font mentir les proverbes qui les donnent pour amusans et spirituels.

N. R.

— Indépendamment des deux utiles collections qu'elle imprime sous les titres de MAÎTRE PIERRE et de CONTES POUR LES ENFANS, la maison F.-G. Levrault a publié un nombre considérable d'ouvrages spécialement destinés à l'instruction primaire. La plupart de ces ouvrages élémentaires, notamment L'AMI DES ÉCOLIERS, de M. Mœder, et LES PREMIÈRES ET LES SECONDES LECTURES, de M. Wilm, répandus dans toutes les écoles de l'Alsace et de plusieurs autres départemens, y ont produit les résultats les plus satisfaisans.

— La quatrième édition des RECHERCHES SUR LES OSSEMENS FOSSILES, par Cuvier, que publie le libraire Edmond d'Ocagne, et dont la septième livraison est en vente, vient d'être adoptée par le conseil royal de l'instruction publique, pour être offerte en prix dans les facultés de médecine et dans tous les établissemens où l'on enseigne les sciences physiques.

HISTOIRE

DU

JOURNAL EN FRANCE.

Messieurs,

Ce n'est pas sans crainte que je parais dans cette chaire, illustrée par tant de grands noms et par tant de beaux ouvrages. Je savais bien, quand j'ai accepté cette tâche toute nouvelle pour moi, à quels dangers je m'exposais, mais c'est surtout à ce moment même où je suis en votre présence que je comprends toute ma timidité. Qui, moi? homme de la foule littéraire, jusqu'à présent si retiré et si fort à l'abri des deux initiales qui n'ont quelque valeur que par le journal qui les a adoptées, me voilà tout à coup en votre présence, me voilà à la fois mon seul guide, mon seul appui et mon propre gérant responsable, répondant non-seulement de ma parole, comme c'est le devoir de tout homme d'honneur, mais encore répondant de ma personne, de ma voix, de mon geste, de toutes ces choses si inaccoutumées pour moi, et sans lesquelles il n'y a pas d'orateur. Accordez-moi, je vous prie, toute votre bienveillante protection.

J'en atteste les honorables fondateurs de l'Athénée-Royal, ces honnêtes gens d'esprit qui ont trouvé le moyen de rendre, même leurs loisirs, utiles à la science et aux beaux-arts ; ces grands seigneurs retirés de la poésie et de la critique, qui ont fondé pour eux-mêmes et pour leurs amis cette univer-

sité bourgeoise, ouverte à tous ceux qui ont à raconter quelque vérité nouvelle; ils vous diront combien, à la première proposition qu'ils m'en ont faite, je me suis trouvé inhabile à monter dans une chaire, même dans une chaire, le soir, au milieu des dames, et encore un soir où l'Opéra est fermé; et aussi combien j'ai rejeté loin de moi ce professorat d'une heure chaque semaine, même un professorat sans robe et sans hermine, et qui n'est, à tout prendre, qu'une conversation à moi tout seul, — Non, non, leur disais-je, laissez-moi à ma futile leçon de chaque lundi, laissez-moi à mon feuilleton bien-aimé, laissez-moi être le Quintilien du couplet et de la tirade; voilà le rôle qui me convient, voilà la transparente obscurité que j'aime, voilà l'enseignement à la portée de mon esprit: là, au moins, je dis ce que je veux, et comme je le veux, et je n'ai pas devant moi des têtes levées qui m'écoutent; je parle à beaucoup de monde, et je ne parle à personne; là je suis libre, je suis le maître, je suis à l'aise surtout, car je suis sûr de m'arrêter aussitôt que le voudra le lecteur. Mais dans votre école on ne me lit pas, on m'écoute; je n'écris pas, je parle; cela est bien différent et pour vous et pour moi.

Voilà d'abord ce que j'ai répondu au grand-maître de l'Université de l'Athénée quand il m'a proposé les honneurs d'une chaire et les dangers d'une leçon publique; voilà ce que j'ai dit à l'Athénée quand il a voulu faire pour moi ce qu'il a fait pour M. de La Harpe, l'auteur du *Cours de Littérature*, ce chef-d'œuvre qu'on ne refera pas chez nous, pour M. Ginguené, pour M. Lemercier, pour J.-M. Chénier qui a dépensé ici même tant de spirituelle, mais aussi tant d'injuste colère, et enfin, pour M. Guizot, le ministre de l'enseignement en France, ce grand orateur raisonnable et convaincu; car cela est ainsi, messieurs: M. Guizot, celui qui jette aujourd'hui tant de leçons autour de lui, celui qui élève ces grandes et belles chaires à tant de jeunes professeurs dont il est le plus noble exemple, celui qui a réalisé chez nous ce noble plan d'instruction primaire qui ressemblait à un rêve, celui qui a doté d'un instituteur et d'une école le moindre hameau des trente mille communes de la France; c'est ici même que M. Guizot a été fait professeur, voici la première chaire dans laquelle il a parlé. Et moi qui parle à cette même place, j'y ai été appelé par les mêmes hommes qui, de leur plein droit, ont nommé professeurs La Harpe, Marmontel, Ginguené, Fourcroy, Cuvier, Chénier, Benjamin-Constant et M. Guizot.

Et puis une autre objection que je faisais encore : — Vous me donnez

une chaire de *littérature française*. Mais le sujet est épuisé depuis longtemps; mais ici même, avant la révolution et après la terreur, l'auteur du *Cours de littérature* a reconstruit une à une toutes les règles du goût, il a analysé l'un après l'autre tous les chefs-d'œuvre, il a parlé de tous les hommes de génie, il a commencé à la *Bible* et à l'*Iliade* pour s'arrêter à Voltaire et à Diderot. Les professeurs venus après M. de La Harpe ont repris avec le soin le plus louable tous les noms qui lui étaient échappés, ils ont réhabilité toutes les gloires qu'il avait trop vivement attaquées, ils ont pris fait et cause pour les dernières et inévitables injustices de ce digne vieillard éprouvé par tant d'orages; tout a été fait chez nous et refait dans tous les sens, pour l'intelligence des événemens, des œuvres et des hommes littéraires. L'enseignement public, depuis quinze ans, n'est occupé que de ces mêmes détails d'art, de poésie et de critique. Il y a une chaire en Sorbonne et au collége de France pour toutes les opinions raisonnables et jeunes. Comment voulez-vous que moi, professeur par la grâce de l'Athénée royal, professeur sans mission, je vienne ajouter mes commentaires à tous ces commentaires, mes théories à toutes ces théories? Hélas! il y a de cela cinq ou six ans, il y avait encore moyen de faire un cours de littérature, uniquement pour défendre l'école nouvelle, uniquement pour proclamer les heureux révolutionnaires de notre époque, pour soutenir qu'on pouvait parler français sous l'étendard de M. de Chateaubriand et de M. de Lamartine. Nous avions, il y a six ans encore, assez de haines, de préjugés et de préventions littéraires, pour faire avec tout cela quelque bonne polémique remplie de bonnes récriminations bien amères, de bonnes critiques bien sanglantes, de bonnes observations bien acérées; mais aujourd'hui, mûrie, elle aussi, par l'expérience d'une révolution, l'école nouvelle a grandi tout d'un coup. Aujourd'hui l'école nouvelle n'est plus une question, c'est un fait; elle n'a plus besoin de se défendre, elle n'a plus besoin que de produire. A présent c'est elle qui règne de droit. Chaque jour s'en va la littérature de l'empire pour ne plus revenir. Chaque jour la mort, cette mort qui ne vient qu'après l'oubli, enlève à ses amis, devenus rares, les derniers représentans de cette littérature. Tantôt c'est la comédie de l'empire qui s'en va avec M. Andrieux, cet homme de tant d'esprit quand il faisait de la critique; tantôt c'est la tragédie de l'empire qui meurt d'un coup de sang avec M. Arnault, cet homme ingénieux à se tourmenter pour faire des tragédies d'après Voltaire, et des fables après La Fontaine. L'autre jour encore, la poésie épique de l'empire est morte

avec le plus honnête et le plus doux des hommes, M. Parceval-Grandmaison, voyageur en Égypte avec Bonaparte qui l'abrita sous son manteau, si bien que le naïf poète épique n'aperçut dans son voyage ni l'Égypte, ni les pyramides, ni le désert; il en revint avec un poème sur Philippe-Auguste, et il lui sembla, à son retour, qu'il n'avait pas quitté l'ombre de *la Henriade*. Ainsi est finie toute lutte possible pour la poésie moderne ou en sa faveur. A présent, on ne peut plus faire que des vœux pour elle; et quant aux injures dont on l'accablait autrefois, il n'y a que l'Académie qui se les permette, et encore de temps en temps, dans ses grands jours de reconnaissance et d'enthousiasme, quand elle a quelque puissance de la terre à flatter.

Le sujet même de ce cours et ce titre solennel : *Cours de littérature*, était donc encore un obstacle et un sujet de refus pour moi, quand tout à coup je vins à penser que dans tous ces livres dont les rhétoriques passées ont fait leur pâture, si souvent expliqués et si longuement commentés, il y en avait un qui avait été oublié par tous les commentateurs et tous les rhétoriciens; livre immense cependant; livre étrange, qui n'a pas de titre à lui, et qui les a tous; un livre que le monde a attendu pendant des siècles, qui a commencé depuis à peu près cent ans, et qui ne peut plus finir. Chaque matin le monde attend ce livre à son réveil, et le dernier dans la foule, en s'éveillant, le demande, avant même de demander son pain de chaque jour. C'est que, sur ce livre immense sont inscrits, heure par heure, soupirs par soupirs, toutes les douleurs, toutes les misères, toutes les vanités, toutes les craintes, toutes les espérances de l'homme; chacun y peut écrire ce qu'il a dans l'ame, et chacun peut y lire ce qui se passe dans le cœur de son voisin; livre redoutable et redouté, devant lequel pâlissent également les rois et les peuples, le vulgaire et l'homme de génie; sentence de tous les instans de la vie, à l'usage de tous; livre écouté partout et toujours, soit qu'il loue, soit qu'il blâme, soit qu'il approuve, soit qu'il déshonore; qu'il apporte la vie ou la mort. C'est ce livre-là que nous autres, les nations incrédules, nous pouvons à bon droit appeler *le Livre*, comme faisaient pour la *Bible* les nations croyantes. Oh! ne pensez pas que je veuille tout de suite le défendre, depuis sa première page blanche jusqu'à sa page de sang, ce livre, que vous avez déjà nommé tous; ne pensez pas que je veuille prendre en main la défense de ses colères, de ses vengeances, de ses soulèvemens, de ses injures, de ses calomnies. Je dis seulement que, même en fait de calomnie, et voyez quelle puissance je lui

reconnais ! il est le plus à craindre des calomniateurs. Ce livre s'imprime en tous lieux, à Paris, en province, en Espagne même, et même en Russie, à la porte de la Sibérie; et l'autre jour encore il s'est imprimé pour la première fois dans l'empire ottoman, la patrie de Mahomet, la patrie d'Omar. Aujourd'hui, à peine un nouveau monde est-il découvert, ce monde nouveau qui, au temps de Colomb et de Pizarre, aurait élevé une forteresse, construit en toute hâte une cabane pour imprimer plus à l'aise ce livre sans lequel il n'y a plus de société possible. En effet, ce livre est à la fois la liberté, la garantie, l'histoire, l'orgueil et l'effroi des nations modernes; il a pour écrivains tout le monde, et pour lecteurs tout le monde. Ce livre, que personne n'a analysé encore, dont personne n'a fait l'histoire, qui a déjà dévoré dix fois plus d'esprit que n'en eut Voltaire; dans lequel toutes les grandes puissances politiques et littéraires de notre âge sont venues déposer toutes les passions de leur esprit ou de leur cœur; ce livre, que je veux analyser avec vous et pour vous, et dont nous ferons ensemble l'histoire, ce livre qui meurt chaque soir et qui renaît chaque matin, ce livre sans nom, sans fin et sans cesse, ce livre oublié dans toutes les rhétoriques passées, qui ne le connaissaient pas, et dans toutes les rhétoriques présentes, qui en ont peur : ce livre immortel, c'est le journal.

Je veux donc faire l'*Histoire du Journal en France*, une histoire singulière, pleine de faits et de variété. Elle commence sous le cardinal de Richelieu qui fonde le premier journal, comme il a fondé la première académie, avec un bouffon qui l'amuse; elle se continue sans de grands progrès sous Louis XIV, qui n'était pas fâché d'avoir un flatteur périodique logé au Louvre. Bientôt, quand arrive le dix-huitième siècle, le journal prend tout à coup l'importance qui devait rejaillir sur la littérature et sur la philosophie de ce temps-là. C'est alors que commence la colère de Voltaire, et le monde se demande, voyant cet homme de tant de génie et d'esprit, si violemment hors de lui-même : Quelle est donc cette puissance nouvelle qui trouble les plus hautes intelligences? et quels sont ces coups d'épingle qui font rugir le lion? Ainsi, en moins d'un siècle, le journal, destiné d'abord à l'antichambre de Richelieu, passant de l'antichambre de Richelieu dans le cabinet du cardinal de Mazarin, logé au Louvre par sa majesté le roi Louis XIV, domina tout d'un coup la seule puissance sur laquelle il eût prise encore, la puissance de l'esprit.

Voltaire furieux se débat en vain, il faut que sa tête se courbe sous le joug; Louis XV, ce roi de Paris, rit tout bas du roi de Ferney et de la

France, qu'il sentait en lui-même être son égal, et il s'estime heureux du privilége de sa majesté royale qui le met du moins à l'abri de Fréron. La première moitié du dix-huitième siècle a passé ainsi dans ces alternatives de luttes intestines et de suspensions d'armes, de chefs-d'œuvre et de critique, de philosophie et de vengeances littéraires; le pouvoir, qu'embarrassent tant d'hommes d'un génie ardent et prêt à tout, reste neutre dans ces querelles; il permet à Voltaire d'insulter Fréron sur le théâtre; il permet à Palissot d'insulter les encyclopédistes dans une comédie; il met les uns et les autres à la Bastille, de temps en temps, et chacun à son tour; enfin, par une méchanceté de bon goût, il lâche sur Voltaire, et à la prière de Voltaire lui-même, l'abbé Desfontaines prisonnier; c'étaient là de petites espiégleries de grands seigneurs qui remplaçaient fort bien pour cette cour imprévoyante et moqueuse, les merveilleux combats de coqs de messieurs les Anglais nos voisins.

Mais cette petite guerre d'escarmouches ne pouvait pas être de longue durée. Tout en riant et tout en bouffonnant, il était déjà convenu tacitement entre la littérature périodique et la grande littérature, que l'une suivrait toujours les destinées de l'autre. Elles avaient beau se faire la guerre en présence les puissans de ce monde, elles avaient beau se heurter à grands coups d'injures et se charger d'insultes, au grand plaisir de M. Le Noir ou de Mme de Pompadour, la littérature périodique et la littérature proprement dite ne se détestaient pas si fort qu'on aurait pu le croire; l'une et l'autre attendaient le moment d'aller en avant, et le journal était bien sûr de passer par la brèche que se seraient faite la philosophie et la poésie. Ainsi l'*Encyclopédie*, tant attaquée dans *l'Année littéraire*, travaillait pour le journal. Ainsi Voltaire même, en publiant *le Pauvre Diable* et en faisant jouer *l'Écossaise*, travaillait pour *Fréron*. Il ouvrait la porte au *Mariage de Figaro*, qui lui-même a ouvert la porte à tout le reste, en renversant la Bastille, immense brèche que n'avait pas rêvée le cardinal de Richelieu dans ses plus beaux jours de triomphe. Voici donc qu'arrive tout à coup 89 et qu'arrivent en foule et en grondant toutes les libertés possibles, sans que la royauté eût rien prévu contre la liberté de la presse, la plus nouvelle, et par conséquent la plus dangereuse de toutes. La presse elle-même, si long-temps comprimée, si long-temps soumise au censeur, si long-temps exposée à la prison et aux lettres de cachet, fut saisie d'effroi quand elle se vit si libre, libre de tout dire et de tout faire et de tout briser, et de jeter en tous lieux la fumée et la flamme, et tout cela tout à

coup, d'un jour à l'autre, sans transition, sans avoir essayé sa force, sans savoir quelle était sa portée et quelle était la puissance du boulet rouge ou de la mitraille qu'elle lançait au loin; alors elle commit d'immenses désordres, alors elle se rendit coupable de bien des crimes qui l'auraient fait frémir si elle avait su quels étaient ces crimes. Que voulez-vous? la presse, elle aussi, entrait dans le despotique, et elle en abusait comme tous les pouvoirs de ce monde qui ne sont pas nés dans le despotisme. Rien n'est plus dangereux pour l'esclave que d'être saisi tout d'un coup par la toute-puissance et par la liberté!

C'est seulement de cette manière qu'on peut expliquer les cruelles erreurs de la liberté de la presse quand elle se fut emparée de la France. Autant elle avait été humiliée, comprimée et maintenue dans les bornes étroites du bon plaisir, autant elle se livre à toutes sortes d'excès lamentables. Et comme rien n'avait été prévu de ce côté de la liberté humaine, et comme c'était là une force nouvelle dont nul ne savait se servir, il arriva que des deux parts, du côté de la royauté comme du côté du peuple, on commit d'étranges fautes. Les uns, les imprudens prosélytes, pris au dépourvu par cette attaque nouvelle, et ne sachant comment y répondre, se mirent à se servir du journal comme d'une arme plébéienne qui n'allait guère à des mains faites pour manier l'épée. Ils se figurèrent que, parce que Voltaire avait presque détruit la religion chrétienne avec l'ironie, ils pouvaient sauver avec de l'ironie le trône qui croulait. Les voilà donc au moment le plus dangereux de la bataille, ricanant et inventant chaque jour une plaisanterie nouvelle. Ils firent de l'esprit tant qu'ils purent, et jusque sur les bords de l'abîme de 93 ouvert tout béant pour les engloutir avec la monarchie qu'ils défendaient. Ils s'imaginèrent, les insensés, qu'il était noble et beau de rire de tout. Ils touchèrent en riant, même la guillotine, cet instrument tout nouveau dont ils firent d'abord dans leurs journaux [1] une description grotesque, comme si l'instrument n'était pas fait pour eux! En un mot, les défenseurs de ce malheureux roi Louis XVI ne voulurent jamais oublier qu'ils étaient gentilshommes, même quand le roi ne fut plus un roi. Ils ne voulurent jamais parler au nom des lois humaines et divines, ces lois qui ne meurent jamais tout-à-fait, mais bien au nom de priviléges détruits et morts; ils ne voulurent appeler à leur secours que les ouvrages de Montesquieu, parce qu'il était gentilhomme, et que la voix

[1] Voir les *Actes des Apôtres*.

de Mirabeau, parce qu'il avait été comte de Mirabeau. Ils n'auraient pas accepté une sauve-garde qui leur serait venue du peuple. Ni dans leurs assemblées, ni dans leurs journaux, ils ne s'adressèrent pas une seule fois au peuple, — ni même sur l'échafaud, quand il fallut mourir, ils n'eurent pas un regard pour le peuple. Le peuple ne put avoir de cette race indomptable ni un conseil, ni une prière, ni une plainte, ni une larme; ils ne se défendirent qu'entre eux par leurs bons mots, ils ne pleurèrent qu'entre eux quand on ne les vit pas pleurer; ils ne se plaignirent que dans leurs prisons, tout bas, le soir, quand toute lampe était éteinte et qu'on ne les entendait pas gémir. Aussi le peuple ne lut pas leurs journaux, qui n'étaient pas faits pour lui; il n'écouta pas leurs discours, qui ne lui étaient pas adressés; il ne vit pas leurs larmes, qu'ils essuyaient en montant sur le tombereau fatal. Et le peuple les laissa mourir, et le peuple vint les voir mourir, et le peuple, toujours plus furieux de ces mépris émanés du haut de la charrette ou de l'échafaud, applaudit aux juges et aux bourreaux qui les faisaient mourir; et dans toute cette nation de grands seigneurs si fiers jusqu'à la mort, et quelle mort! il n'y eut qu'une femme, charmant débris de l'amour de Louis XV, grande dame par aventure, qui, n'ayant pas dans le sang la fierté de ces gentilshommes, tendit la main au peuple avec des prières, des cris et des larmes; et peu s'en fallut que le peuple ému n'empêchât Mme Dubarry de mourir.

C'est qu'ils ne savaient pas, ces frivoles gentilshommes qui n'ont su que tendre la tête au bourreau, que chacun, dans cette société de 89, jouait un jeu sérieux, et que le temps du sarcasme et de l'esprit était passé pour ne pas revenir de si tôt. C'est qu'ils ne savaient pas que, lorsqu'il y va de la vie ou de la mort, il n'y a qu'une manière de se défendre, c'est de se défendre sérieusement; et que, lorsqu'on parle au peuple en fureur, on ne saurait être trop grave et trop calme. En effet, cette révolution était la première révolution du monde qui se fît par la parole. Les autres bouleversemens étaient tout simplement des bouleversemens à feu et à sang. On s'égorgeait en masse, on ne discutait pas. Ici tout se dispute, chacun écoute, chacun parle, sauf à s'égorger au nom de la liberté quand on n'a plus rien à se dire. Or voilà ce qui est arrivé tout d'abord. Personne n'étant préparé à ces luttes du journal ou de la tribune, on s'est livré des deux parts à des excès dangereux que l'inexpérience rendait plus dangereux encore. Ainsi, pendant que la noblesse se livrait dans sa défense à tout son orgueil héréditaire, le peuple s'abandonnait dans ses journaux

à toutes ses habitudes et à tous ses instincts de populace. Pendant que M. le marquis de Champanetz et ses frères les apôtres ricaneurs faisaient de très-jolies plaisanteries sur M. de Mirabeau et sur Mlle Téroigne de Méricourt, Mirabeau parlait comme un tonnerre, et Mlle Téroigne, le chapeau sur l'oreille, le feu dans les yeux, parcourait les clubs, demandant du sang et des têtes, comme autrefois elle demandait un baiser et un sourire à ses amans. En même temps éclatait dans Paris ces horribles journaux enfantés dans une cave et écrits sur des tonneaux d'alcool à demi pleins, *l'Ami du Peuple* de Marat, et *le Père Duchesne* d'Hébert. A ces noms le cœur frissonne, les cheveux se hérissent. On se demande comment la nation de Voltaire, et de Diderot, et du roi Louis XV, et de Montesquieu, a pu tolérer ces abominables pamphlets de chaque jour. Et à cette demande on ne trouve que cette réponse : — La nouveauté de cette arme terrible, le journal. Personne ne savait s'en servir, pas plus le peuple que la cour. La cour y mettait son esprit d'autrefois, et le peuple sa grossièreté d'autrefois. Ils y mettaient chacun ce qu'ils avaient de vicieux dans l'esprit et dans le cœur : la cour son dédain, le peuple sa colère; la cour sa moquerie, le peuple ses jurons affreux. Aussi le peuple l'emporta. Oh ! quel dut être l'effroi de cette élégante société française quand elle entendit hurler dans les rues les feuilles d'Hébert? Pauvre société qui n'avait conservé qu'un seul respect et qu'une seule croyance, le roi et la langue française qu'elle parlait si bien; et elle entendait chaque jour le roi outragé et chargé d'insultes dans un langage digne des halles! Pauvre petit monde de luxe et de courage guerrier, habitué aux vers de Voltaire, à la prose de Jean-Jacques, à la passion de Diderot, à cette admirable langue que M. de Buffon s'était faite, comme elle dut pâlir et trembler quand elle vit que tout d'un coup on brisait son langage! Alors elle se sentit frappée au cœur, elle comprit qu'il n'y avait plus d'espoir, et parmi ces seigneurs éplorés les plus éperdus songèrent à l'exil; les plus sages et les moins malheureux se préparèrent à la mort.

Qui que vous soyez, et quelle que soit votre bannière, souvenez-vous toujours de respecter et de faire respecter la langue de votre patrie. Votre erreur ne sera jamais sans remède, tant que vous écrirez en français.

> Que dans tous vos discours la langue révérée
> Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée :

a dit Boileau. Tout en ne croyant donner qu'un sage conseil littéraire,

Despréaux a donné un profond conseil politique. En effet, tant qu'on parlera français en France, république ou royauté, la société n'a rien à craindre ; mais le jour où la langue des halles viendrait de nouveau à prévaloir, le jour où le dictionnaire des porte-faix remplacerait le Dictionnaire de l'Académie, alors, et c'est là un présage certain, alors encore une fois la société serait perdue. Acceptons toutes les nobles discussions, toutes les controverses bien écrites, toutes les oppositions nobles et honorables ; mais arrière les révolutionnaires ou les contre-révolutionnaires qui ne savent pas le français ! Ceux-là n'ont ni patrie, ni famille, ni patrimoine, ni opinion ; ils n'ont pas même un nom propre. Ceux-là sont plus à craindre que le soldat du roi George qui parle anglais, que le Prussien qui sait l'allemand, que le Russe qui est Russe ; ceux-là ne sont d'aucun pays.

On ne peut plus le nier, le journal est aujourd'hui la sauvegarde des nations constitutionnelles ; si cet apprentissage nous a coûté une aussi grande dépense de liberté que d'esclavage, il a enfin porté ses fruits ; si le journal a d'abord contribué à précipiter la France à sa perte, qui du reste était inévitable, depuis ce temps le journal a plus d'une fois sauvé la France. Le journal est le grand conseiller du pays, qui l'écoute comme on écoute des avis qu'on se donne à soi-même. Il a à son service bien mieux que les cent voix confuses de la renommée, il a dix mille voix chaque jour, toutes distinctes l'une de l'autre. Le journal est une institution jeune encore, et cependant elle date du jour de notre liberté, elle date de 89. Nous avons appris la liberté, peu à peu, en passant par toutes sortes de misères, par toutes sortes de terreurs ; ainsi nous avons appris le journal, à présent ils sont inséparables ; si l'une meurt, l'autre est morte. Seulement la presse, gardienne vigilante et attentive, mourra vingt-quatre heures avant la liberté.

J'ai donc pensé qu'une histoire du journal en France, qui entrerait dans les plus grands détails sur ce nouveau genre de littérature, était un essai tout nouveau qui serait favorablement accueilli parmi vous. Bien que nous ne puissions guère remonter, pour le commencement de cette histoire, qu'à l'année 1631, au grand moment de la puissance du cardinal de Richelieu, cette histoire est cependant remplie de tant de faits divers ; tant de noms, obscurs ou illustres, y sont inscrits tantôt comme victimes, tantôt comme exécuteurs, que cet hiver doit à peine suffire pour nous faire atteindre le but que nous nous sommes proposé.

Donc en 1631, Théophraste Renaudot, médecin, jurisconsulte, l'in-

venteur du Mont-de-Piété et des consultations gratuites, fonda la *Gazette de France* sous le patronage du cardinal de Richelieu. Le cardinal de Richelieu, et même le roi Louis XIII sont les premiers rédacteurs de ce journal, qui, de transformations en transformations, tantôt supprimé, tantôt repris et recommencé, est arrivé jusqu'à nos jours; il s'appelle encore la *Gazette de France*, se souvenant toujours un peu trop de son premier fondateur le cardinal de Richelieu.

Après la Fronde, cet informe essai de révolution, cette copie ridicule et misérable de la Ligue, la Ligue moins la passion politique et religieuse, le cardinal Mazarin, qui lui aussi copiait en petit le Cardinal-Ministre, donna permission à Jean Loret, poète bas-normand, né à Carantan, de faire pour M[lle] de Longueville, cette belle M[lle] de Longueville qu'attendait le cloître, un journal en vers. On permit donc à Loret de tout dire, à condition qu'il y eût une rime au bout de sa raison. C'est ainsi qu'on permet à un sauteur, de danser sur la corde sans balancier et un panier à chaque pied. Or le moment était bien choisi pour faire un journal. Le dix-septième siècle commençait; déjà se montraient au loin ces premières lueurs poétiques qui ont honoré le monde; l'hôtel Rambouillet était ouvert; le vieux Corneille, comme le grand Condé, était dans toute sa gloire; Molière cherchait en province, la comédie qu'il devait rencontrer à Paris. Un journal qui eût commencé alors sérieusement, était dans une admirable position pour prévoir et pour annoncer toutes ces grandeurs, mais le malheureux poète bas-breton, empêché qu'il était dans ses rimes, embarrassé par ces noms nouveaux qui venaient frapper ses oreilles, ne pouvait pas être à la hauteur d'une position que d'ailleurs personne ne comprenait à cette époque. Toutefois la Gazette en vers de Loret est déjà un monument curieux, non pas comme poésie, mais comme le souvenir très-net et très-vif d'une émotion éprouvée hier et exprimée le lendemain; par conséquent une émotion naïve et sans apprêt, ce qui est la première condition d'un journal, et ce qui n'était guère arrivé dans notre histoire écrite, excepté peut-être dans les chroniques de Froissard.

Arrive le dix-septième siècle, arrive Louis XIV, jeune, et traînant après lui toute cette cour de Versailles, dont le moindre nom est à coup sûr le nom d'un héros, d'un poète, ou un nom de l'histoire. Rien n'est amusant à voir, à suivre, à entendre comme le journaliste de Louis XIV, car Louis XIV avait un journaliste. Il s'appelait le sieur Visé, mais il si-

gnait de Visé; il ne pouvait pas signer autrement, il était le journaliste du roi et il logeait au Louvre. Le sieur de Visé est le fondateur du *Mercure galant*, qui a fini par s'appeler le *Mercure de France*, et dont le dernier propriétaire fut M. de Chateaubriand lui-même. *Le Mercure galant* est sans doute un journal bien ridicule; toutefois il faut reconnaître que le sieur de Visé est le premier qui ait compris le journal dans toute l'acception du mot, à savoir, comme un prétexte de parler de tout et de toutes choses, et sur toutes choses; de s'inquiéter de tout ce qui se dit, de tout ce qui se raconte, de tout ce qui se passe; sous ce rapport, l'auteur du *Mercure galant* est le premier qui ait fait véritablement un journal. Que ne met-il pas dans son journal, ô ciel! nouvelles promotions aux dignités de l'état, nominations aux bénéfices, mariages, baptêmes et morts; spectacles, histoires galantes, médailles, réceptions aux Académies, séances, plaidoyers, arrêts, petits vers, chansons, dissertations, charades, énigmes, logogriphes, tout ce qu'il savait, tout ce qu'il ne savait pas, tout ce qu'il entendait raconter; je vous assure que rien n'est plus amusant que de comparer le vide de cette pauvre feuille à la gravité des événemens politiques et littéraires dont elle croit rendre compte. Mais, je vous prie, comment se pouvait tirer d'affaire un pauvre journaliste du grand siècle, au milieu de tels hommes et de tels chefs-d'œuvre? Comment pouvait-il tenir tête à tant de grands hommes qui se levaient à la voix de Louis XIV? Le journaliste s'endormait la veille, cherchant un mot bien difficile pour composer sa charade ou son énigme, et le lendemain on venait lui dire : — Avez-vous lu la dernière satire de Despréaux? Avez-vous lu l'*Art poétique?* Savez-vous que la *Phèdre* de Racine est une belle chose? On dit que M. le duc de Montensier est bien fier d'avoir été reconnu dans le *Misanthrope* de Molière? Avez-vous entendu dire à M. de La Fontaine la fable du *Chêne et le Roseau?* Et Lully, et Quinault, et Lebrun qui décore Versailles, et Perrault qui bâtit la colonnade du Louvre, et Fénelon qui reproduit le *Télémaque*, et Bossuet qui s'écrie : *Madame se meurt! Madame est morte!* Et le génie français, si long-temps comprimé, qui se fait jour de toutes parts! Que pouvait faire un pauvre journaliste au récit de toutes ces nouvelles que l'Europe savait avant lui? Aussi il me semble l'entendre qui s'écrie : Laissez-moi respirer, vous qui faites des chefs-d'œuvre, dit-il. Pitié pour moi, je ne puis suffire à raconter, encore moins à juger tant de grandes choses : je ne puis que les admirer en silence, je ne puis que pleurer aux vers de Racine, ou m'instruire aux comédies de

Molière, ou me courber humblement sous la parole toute-puissante de Bossuet. Pitié pour moi, pitié pour moi !

Ainsi a fait le pauvre Visé, petit journaliste du grand siècle; il a été ébloui, il a été atterré, il a été écrasé; il a fait comme nous ferions tous, nous autres, si nous étions à sa place, il a regardé les grands hommes et les chefs-d'œuvre de son temps, et il n'a su que les admirer, et il les a prudemment abandonnés à la critique à venir, car la critique, comme le châtiment dans Horace, est à la suite des chefs-d'œuvre, elle leur laisse faire leur chemin tant qu'ils veulent marcher, puis elle les atteint en boitant, et elle les analyse alors; et c'est une bonne et loyale critique, elle fait en sorte que les ouvrages du génie sortis de ses mains soient trouvés encore plus beaux qu'auparavant. C'est là, au reste, ce qui est arrivé à la critique du *Cid* par l'Académie, à Corneille commenté par Voltaire, à tous les grands ouvrages analysés par de grands critiques, surtout à Voltaire critiqué par Fréron.

Certainement la position du sieur Visé et du *Mercure galant*, obligés de suffire tout seuls, l'un portant l'autre, à tant de grands ouvrages à peine éclos, est une position unique dans l'histoire littéraire. Elle se renouvellerait aujourd'hui, et plaise à Dieu! que la critique contemporaine, répandue comme elle est en tous lieux, et tout armée qu'elle est jusqu'aux dents, serait bien en peine de suffire à raconter tant de chefs-d'œuvre. Mais c'est là un danger que nous n'avons pas à craindre, au moins de si tôt.

En même temps que le sieur de Visé, et même avant *le Mercure galant*, il y avait plusieurs journaux littéraires, qui déjà s'essayaient de leur mieux à la critique : le *Journal des Savans*, les *Mémoires de Trévoux*, les *Nouvelles de la République des Lettres*. Mais tous ces recueils se sentaient encore de l'enfance de l'art; en ce temps-là, il y a bien peu de journaux qui ne ressemblent à des livres, de même qu'aujourd'hui il y a peu de livres qui ne ressemblent à des journaux. Cependant, à propos de ces ouvrages périodiques, il est facile d'observer déjà le commencement ou plutôt la continuation de cette lutte éternelle des deux principes qui se partagent le monde depuis Luther. D'une part, la soumission à l'autorité, et d'autre part la discussion. A peine la presse périodique est-elle créée, que déjà les révérends pères jésuites de Trévoux s'emparent de cette nouvelle puissance au profit des idées religieuses; de là les *Mémoires de Trévoux*. En même temps, un protestant, un merveilleux

sceptique, celui-là même qui eut l'honneur d'enseigner le doute à Voltaire, celui qui a refait si habilement tant de biographies mal faites, Bayle lui-même, élevant journal contre journal, répond aux *Mémoires de Trévoux* par les *Nouvelles de la République des Lettres*. Ainsi la lutte des principes qui se partagent la société commence ou plutôt recommence publiquement avec le premier journal; et désormais se continuera jusqu'au dernier journal, c'est-à-dire jusqu'au dernier jour. Quant au *Journal des Savans* et aux autres journaux, qui, dès le principe, n'appartiennent ni au doute exclusif, ni à la croyance sans discussion, ils représentent, à ne pas s'y méprendre, cette partie éclairée de la société, peu portée à l'enthousiasme de sa nature, aussi peu disposée à la foi sans examen, qu'au doute sans limites; intelligente de ses besoins, pour le moins autant que de ses devoirs; qui n'appartient qu'à un parti, au parti qui est; qui n'est dévouée qu'à un principe, à l'ordre. Cette fraction de gens sages et calmes fut d'abord une très-faible minorité. Elle a long-temps attendu que les partis contraires se fussent perdus les uns les autres à force d'excès; long-temps elle a souffert de cette double brutalité du droit divin et du droit populaire; elle a été décimée à plusieurs reprises, tantôt sous Louvois, au nom du Saint-Père, tantôt sous Robespierre au nom de la liberté; dans toutes ces fortunes diverses, cette partie sceptique de la société s'es tdéfendue uniquement par son sang-froid et par cette patience qui est la véritable éternité des peuples comme elle est celle de Dieu, et ce n'est qu'après avoir été ballottée de Bossuet à Voltaire, de Voltaire à Marat, de Marat à Bonaparte, de Bonaparte à Louis XVIII, de Louis XVIII à la révolution de juillet; ce n'est qu'après avoir éprouvé tour à tour ce que la foi chrétienne a de grandeur et de majesté, ce que le doute a de charme et d'esprit, ce que l'athéisme a d'horrible, ce que la gloire a de grand, ce que les révolutions ont de caprices, d'incertitude et d'inconstance, que ce parti d'honnêtes sceptiques sans fanatisme, de dévoués sans bassesse et de sujets soumis jusqu'à la loi seulement, a tout d'un coup levé la tête en France, en disant aux successeurs exagérés du *Journal de Trévoux*, tout comme aux continuateurs passionnés de Bayle : Faites silence à présent, lesuns et les autres; vous avez perdu la France deux ou trois fois : chacun son tour! Essayez de nous à présent!

Le modèle, le dieu et le roi de cette spirituelle et insouciante minorité qui est devenue la nation, c'est Fontenelle : le sage Fontenelle a vécu près d'un siècle, calme et froid, impassible au plus beau moment de notre

histoire littéraire. Il s'est trouvé un instant tout seul entre le dix-septième siècle qui finissait et le dix-huitième siècle qui commençait. Il a vu naître le journal en France, et, tout en comprenant la portée de cette nouveauté, qui était déjà une révolution, il n'a pas voulu lire un seul journal, afin sans doute de n'avoir pas à s'en plaindre; Fontenelle était plus prévoyant en ceci que La Bruyère et ses illustres confrères du siècle de Louis XIV, qui accueillirent très-mal la presse périodique. La Bruyère surtout ne comprenait pas qu'on pût ainsi user son esprit en pure perte et le jeter au vent pour amuser quelques oisifs pendant un jour; du reste, il a très-bien enregistré sa mauvaise humeur dans ses livres : c'est lui qui disait que *le Mercure galant était immédiatement au-dessous de rien, et qu'il y avait autant d'esprit à s'enrichir par un sot livre, que de bêtise à l'acheter.*

Mais, malgré La Bruyère, malgré la mauvaise humeur de tous les écrivains de ce temps-là qui se soumettaient difficilement à ces tyrans d'un nouveau genre, qu'on appelait déjà des journalistes, le temps vint bien vite où cette puissance du journal allait être reconnue publiquement par tous les poètes et par tous les écrivains, en attendant qu'elle le fût par le roi et par le peuple. A dire vrai, M. Renaudot, le médecin, et sa *Gazette;* le sieur de Visé et son *Mercure galant*, le *Journal des Savans*, encore entaché de latin; les *Mémoires de Trévoux*, écrits sur l'autel, et même le journal de Bayle, n'avaient que médiocrement préparé la soumission complète que bientôt la grande littérature devait faire au journal. Ces journaux-là n'étaient ni assez populaires ni assez bien faits pour paraître redoutables aux grands écrivains du grand siècle. Le joug leur paraissait dur à porter; ils se disaient que Sophocle, Euripide, Horace et Virgile n'avaient pas été soumis à ces atteintes. Mais ce que n'avaient pas fait Renaudot et le sieur de Visé, ce que n'avaient pas fait les révérends pères journalistes de Trévoux dans leurs feuilles, Boileau l'avait déjà fait dans ses vers. Cet infatigable Despréaux, en attaquant l'abbé Cottin, l'abbé de Pure, Perrault, Quinault, surtout en attaquant Chapelain, ce tant loué, tant admiré, tant applaudi Chapelain, Despréaux avait posé les bornes de la critique; il les avait faites aussi larges qu'on le pouvait faire : il avait prouvé que la médiocrité des grands écrivains n'était pas moins sujette à la critique, que la sottise et la médiocrité des petits écrivains. Comme il était lui-même un grand poète, comme il faisait, lui aussi, des chefs-d'œuvre; malgré toutes les clameurs soulevées par ses satires, il fallut bien courber la tête et se soumettre à la

critique. En même temps, une femme sans égale parmi les hommes pour les grâces de l'esprit et le génie du style, Mme de Sévigné, dans des lettres admirables, écrites pour la cour d'abord et pour sa fille ensuite, apprenait aux journalistes à venir, comment chaque chose de ce monde, petite ou grande, a son style qui lui est propre; comment les moindres nuances de la vie de chaque jour se peuvent exprimer sans qu'on tombe dans l'extravagance et dans la fadeur. Qui que vous soyez, vous tous qui aspirez à la tâche difficile d'écrire un journal, relisez souvent les Lettres de Mme de Sévigné; c'est là le chef-d'œuvre digne de toute notre étude; soit qu'elle raconte une prise de voile ou un bal de cour, une bataille rangée ou un duel, la mort de Turenne ou la mort de M. de Louvois; soit qu'elle pleure, ou qu'elle rie, ou qu'elle juge les parlemens assemblés, ou qu'elle parle des affaires étrangères, ou qu'elle parle du roi lui-même, ou qu'elle analyse le *Traité de Morale* de Nicole, ou qu'elle fasse l'histoire profane de Ninon de Lenclos, ou qu'elle défende le vieux Corneille, qui était déjà le grand Corneille, Mme de Sévigné est le plus spirituel, le plus animé, le plus vif, le plus incisif, surtout le plus actuel des écrivains : j'ai presque dit elle est le plus grand journaliste de la France; mais je ne l'ai pas dit, d'abord par modestie, et parce qu'ensuite il y a en France un journaliste par lettres, comme Mme de Sévigné, dont la correspondance, comme celle de Mme de Sévigné, est le plus excellent journal de son temps : ce journaliste s'appelle Voltaire. Excusez du peu.

Voici bien des gloires! Le cardinal duc de Richelieu, Louis XIII, Pierre Bayle, Mme de Sévigné, Voltaire, des journalistes comme nous; nous sommes en belle et bonne compagnie, messieurs! Il y faudra ajouter plus tard, et s'il vous plaît, le premier consul Bonaparte. En attendant, vous pouvez y mettre tout de suite un homme plus étonnant peut-être que Voltaire, Blaise Pascal.

En effet, par la publication des *Provinciales*, Pascal a découvert et arrêté le style de la discussion et de la polémique sérieuse, comme Mme de Sévigné a découvert et arrêté le style de la narration et de la polémique enjouée. Quel coup de massue, *les Provinciales!* Elles paraissent tout-à fait comme un journal; elles sont imprimées en secret comme un journal; elles sont distribuées en feuilles détachées comme un journal; elles dévoilent, elles signalent, elles vouent au ridicule d'exécrables doctrines, entourées jusqu'alors de silence et presque de respect; en un mot, elles firent ce que n'avait jamais fait journal au monde : elles obtinrent l'assentiment univer-

sel; elles furent déclarées tout d'un coup un modèle accompli d'éloquence, de logique, de goût, de style et de bon sens. Quel journaliste eût fait Pascal!

Nous arrivons ainsi au plus grand journaliste de ce monde, bien entendu cette fois que je ne compte plus ni Mme de Sévigné, ni Voltaire, ni Pascal, ni même le premier consul!

A présent, l'homme dont je veux parler est le premier homme de France qui soit né un grand journaliste, comme Voltaire est né un grand poète. Il a été le premier écrivain qui, se sentant une intelligence solide, un grand courage, beaucoup d'esprit et de verve, en un mot toutes les qualités dont se compose le talent, et à l'aide desquelles se font tous les ouvrages durables, se soit dit à lui-même : Mon style, mon esprit, mon courage, ma colère, ma pensée naissante, les livres que j'aurais pu faire, disons plus, la paix de ma famille, l'amitié de mes amis, toutes les joies de mon foyer domestique, peut-être l'estime de ma femme; je jette tout cela à qui le veut ramasser! Je me fais l'homme de la presse, et pour cela je donne ma pensée, mon ame, mon cœur, ma vie, mon sang; j'appartiens dès ce jour tout entier à la presse, et dès ce jour aussi je dis adieu à toute joie innocente, à tout plaisir tranquille, je dis adieu à ce que les belles lettres ont de douces fleurs, pour n'en plus sentir que l'épine sanglante. Ainsi a parlé cet homme, le père de la presse périodique, et en effet il a été pendant quarante ans sur la brêche où il s'était placé! et là il a combattu corps à corps contre tous les révolutionnaires de son temps, contre Jean-Jacques Rousseau, contre Diderot, contre Montesquieu, contre d'Alembert, contre Marmontel, contre Voltaire surtout : Voltaire son ennemi insatiable, éternel, immortel, avec lequel il s'est rencontré corps à corps, avec lequel il a combattu jusqu'aux morsures; Voltaire, cet athlète invincible, impérissable, qui jette le feu, qui jette la flamme, qui jette l'esprit, qui jette le venin et la calomnie en prose, en vers, dans ses lettres, sur le théâtre, dans les conversations, partout et toujours; tour à tour tigre ou lion, serpent ou vipère, se défendant et attaquant par tous les moyens connus et inconnus de la rage littéraire; eh bien! contre Voltaire lui-même, cet homme a tenu bon. Il a pressé son ennemi de toutes parts, il l'a suivi dans tous les retranchemens de son génie; aussi audacieux à l'attaque qu'habile à la défense, il a tenu toute l'Europe attentive pendant quarante ans, et toute l'Europe a répété le nom du critique autant qu'elle a répété celui de Voltaire; le critique a attaché son nom à tous les ouvrages

bons ou mauvais de Voltaire, et ce nom-là, il existe dans les œuvres du poète et du philosophe tantôt comme une tache, tantôt comme une gloire. Honneur à ce grand et infatigable critique! Il est le premier qui ait fondé et prouvé par des faits les droits de la critique, il est le premier qui ait deviné la pente où se précipitait le dix-huitième siècle. Il est le premier qui ait entrevu l'abîme où tombait en riant cette folle société, l'esprit à la bouche, l'amour en tête et le doute dans le cœur. Venu dans la critique après le grand siècle, et quand le siècle de Voltaire s'était déjà levé, cet homme s'est emparé de ces deux époques, et il a pris tout d'abord la défense du grand siècle qu'on commençait à attaquer, déjà! et il a défendu Boileau qu'on trouvait trop satirique, déjà! et il a protégé Racine, auquel on préférait Shakspeare, déjà! Et il a dit qu'il n'y avait qu'une comédie dans le monde, la comédie de Molière, à laquelle on préférait la comédie larmoyante déjà! Et il a crié tout haut que le doute allait perdre la France, que le doute allait tuer toute poésie, que le doute allait détruire tout avenir, que le doute brisait toute la société humaine; et il a parlé ainsi tout haut, chaque jour, sans cesse, sans fin, et il a été tout seul à son œuvre, et dans cette œuvre de conservation impossible, il n'a appartenu ni au clergé, ni au roi, ni au ministre, ni à personne, il s'est appartenu à lui-même; et dans cette société qu'il défendait au péril de sa gloire à venir et de son bonheur présent, personne ne l'a défendu, personne, excepté le plus faible et le plus inoffensif des rois, le roi Stanislas; et il a vécu ainsi, outragé, injurié, calomnié, battu, emprisonné pendant quarante ans de la vie et de l'esprit de Voltaire! Et il a lu le premier la satire du *Pauvre Diable*, ce chef-d'œuvre de méchanceté cruelle, où il était traîné dans la fange, ce chef-d'œuvre vengeur que répétaient toutes les bouches et que gardaient toutes les mémoires. Et il a assisté à la première représentation de *l'Écossaise*, cet infâme outrage public qui rappelait les licences les plus coupables d'Aristophane, et il est resté immobile au milieu de la salle, entendant la foule qui battait des mains pendant que sa pauvre femme tombait évanouie, pendant que lui-même, il n'avait pas d'autre appui dans cette frénétique assemblée que l'appui de M. de Malesherbes, qui plus tard devait être le soutien du roi Louis XVI; et ainsi cet homme de cœur, cet homme d'honneur, d'esprit et de courage, a rempli jusqu'à la fin la tâche qu'il s'était imposée: il n'a pas reculé d'un pas, il ne s'est pas arrêté une heure, il a été infatigable, invincible. Seulement le jour où le ministre lui retira le privilége de son journal, il se sentit

vaincu pour la première fois, il posa la plume alors, il tendit la main à ses rares amis. — *C'est*, leur dit-il, *un malheur particulier qui ne doit détourner personne de la défense de la monarchie, le salut de tous est attaché au sien.* Ainsi il parla; puis il mourut comme il avait vécu, impassible. C'était le plus grand ennemi que se connût Voltaire; notre seigneur Jésus-Christ n'était que le second.

Cet homme, ou plutôt, comme dit Voltaire :

Cet animal, se nommait Jean Fréron!

Stupide pouvoir! l'aveugle pouvoir! Lui aussi, il se laisse prendre à la toute-puissance de l'esprit et du sarcasme. Il n'y a dans ce temps-là que deux hommes qui défendent l'ancienne société française, Fréron et le grand poète Gilbert, son élève; le pouvoir ôte à Fréron le brevet de l'*Année littéraire*, et Fréron meurt de chagrin, pendant que Gilbert meurt de folie et de misère à l'hôpital.

Certes, ce jour-là, Voltaire a dû être bien étonné de sa puissance. Certes, il a dû se dire à lui-même : — Je ne me croyais pas un si puissant maître des maîtres du monde! Curieux spectacle aussi celui-là, Voltaire précipitant le dix-huitième siècle dans toutes les exigences de son génie et conservant toujours son sang-froid! Voltaire aurait pu donner à la royauté de ce temps-là une bonne leçon de prudence. Il avait à son château de Ferney un dogue tout velu, tout hérissé, et qu'il appelait Fréron. On n'eût pas été le bien-venu de dire à Voltaire : — Sire, muselez votre dogue, car des voleurs veulent entrer chez vous cette nuit.

Fréron mort, c'est le vieux journal qui meurt. Jusqu'à présent la liberté de la presse n'est qu'un rêve souvent interrompu par mille petites violences qui font sourire aujourd'hui, mais qui, en ce temps-là, étaient des cruautés. 89 arrive qui jette tout à coup la philosophie, la poésie et l'éloquence dans la politique, et avec elles leur très-arrogant et très-fidèle compagnon, le journal. Alors deux nouveautés inattendues se montrent en France, le journal politique et l'éloquence politique. Mirabeau tient, dans l'attention des hommes, la même place que tenait Bossuet dans la chaire évangélique. De ce jour, il y a quelque chose plus élevé dans le monde que la chaire de l'Évangile, c'est la tribune. Ces deux puissances qui naissent ensemble le même jour, la tribune et le journal politique, ne se quitteront plus désormais. Elles sont étroitement unies, rien ne saurait les séparer. Désormais, leurs destinées sont les mêmes. Désormais, la

tribune et le journal partageront les mêmes persécutions et les mêmes honneurs. La gloire de l'un sera la gloire de l'autre, l'erreur de l'un sera l'erreur de l'autre, sans qu'on puisse dire à qui revient le plus de gloire quand il y a gloire, à qui revient le plus de blâme quand il y a blâme. Voilà donc que tout d'un coup le journal qui fut d'abord une assez sotte plaisanterie en vers, puis ensuite une niaise chronique des petits événemens de la cour, puis une lourde dissertation littéraire sur de gros ouvrages de jurisprudence et de médecine, puis enfin, une admirable polémique d'un seul critique qui comprenait sa mission, contre tant de philosophes qui outrepassaient la leur; voilà que le journal s'élève tout d'un coup au niveau du plus grand pouvoir de l'état, la tribune. Le journal est en effet une puissance politique élue par le peuple comme les autres puissances électives, et qui leur est au moins égale. Le journal politique, est aussi bien que la tribune, l'éloquence du peuple qui se défend et qui combat, celui-ci pour ses préjugés, celui-là pour son opinion, cet autre pour sa croyance, cet autre pour le présent, cet autre pour l'avenir, tous enfin pour la liberté. Le journal, c'est la grande voix qui parle nuit et jour, qui applaudit, qui blâme, qui loue, qui retient, qui précipite. Depuis 89, le journal a suivi pas à pas l'esprit public dont il a reproduit les moindres nuances. Tant que l'opinion s'est manifestée librement dans les assemblées délibérantes, le journal a parlé librement; aussitôt que le carrefour a prévalu sur la ville, et que le faubourg Saint-Antoine a dominé tous les autres, le journal a parlé la langue du faubourg Saint-Antoine et des carrefours; il a été l'enfant de la liberté, il a été l'esclave de la terreur, il a tremblé sous Robespierre, il a flatté les dictateurs, il s'est tu sous Bonaparte; il a élevé la voix, une voix libre et fière quand enfin la nation a eu conquis une charte, et deux chambres délibérantes et agissantes. Sous ce rapport, le journal, c'est la nation elle-même. On ne peut faire un reproche au journal en France qu'on ne puisse le faire en même temps à la nation qui l'a dicté : sous ce rapport encore, le journal, c'est l'histoire vivante, animée, réelle, des cinquante dernières années de notre histoire. Vous voyez donc quel intérêt immense peut s'attacher à l'étude de toutes ces feuilles volantes qui ont exprimé tour à tour tant de passions diverses. Vous voyez donc quelles découvertes inespérées nous attendent dans cette révision de tous les bruits, de tous les murmures, de toutes les colères des contemporains. Dans ces feuilles entassées là sans choix, au hasard, et qui rempliraient une salle aussi vaste que le Louvre

tout entier, nous retrouverons en germe toutes les passions grandes et petites, de l'histoire contemporaine. C'est de là, c'est de cet amas inerte que sont sortis pourtant et pour la première fois tous les vœux généreux de 89, tous les cris de proscription de la France de 93, toutes les proclamations de gloire de l'Empire. Dans ces amas de journaux, pour la plupart sans nom et sans forme, le moindre journal a cependant une voix qui parle, il ne s'agit que de prêter l'oreille. Et même les journaux qui ne disent rien ont leur éloquence, car ce silence du journal est un reproche sans réplique au grand homme qui nous ôta la liberté.

Car ici nous ne pouvons pas être de l'avis d'un académicien récent, noble enfant de la presse, qui a tout fait pour lui, qui l'a pris entre ses bras comme une bonne mère, qui l'a servi au-delà de ses désirs, qui lui a donné un grand style, une vive éloquence, puis une révolution innocente, puis le ministère, puis l'Académie; ingrat, il n'a pas eu un remerciement pour sa nourrice. Donc, l'autre jour, à l'Académie, M. Thiers, a prétendu que l'empereur, une fois le maître, n'avait imposé silence à la presse que pour faire taire en même temps les récriminations des partis. L'excuse est bien trouvée, mais elle est sujette à controverse. Quel homme eût osé se plaindre devant l'empereur du passé qui avait fait l'empire? Quelle voix eût osé s'élever pour redemander son champ ou la maison patrimoniale, tant que l'empereur était le maître des Tuileries et de leurs dépendances? D'ailleurs toute cette France était trop coupable pour qu'elle ne s'imposât pas un silence prudent. Non, ce n'est pas là ce que craignait l'empereur. Ce que l'empereur craignait dans la presse, c'était la presse elle-même. Jamais la presse, fille de la constitution française, n'avait eu de sympathie pour cette gloire qui devait écraser toute constitution. Bonaparte, général d'armée, avait plusieurs fois rugi de colère contre les journaux qui disséquaient sa gloire comme ils auraient analysé une belle et grande tragédie de Corneille. Aussi, une fois qu'il fut tout-puissant, il brisa la presse. Il réduisit le nombre des journaux tant qu'il put le réduire, il força de nouveau la France à s'amuser aux faciles bagatelles du feuilleton. Le feuilleton reprit alors une importance qui rappelle les beaux temps de Fréron, si bien qu'en France, dans une de ces lanternes qu'on appelle magiques et qui dessinent sur le mur la silhouette des grands hommes, les colporteurs ne montraient que deux hommes qu'ils avaient jugés être les plus curieux de ce temps-là; ces deux hommes, c'étaient Geoffroy d'abord, et ensuite l'empereur Napoléon.

Eh bien ! le bon sens de la France se manifestait encore, même dans cette admiration puérile. Ce qu'elle admirait dans Geoffroy, ce n'était pas seulement le spirituel, le flexible et digne élève et continuateur de Fréron, l'héritier de sa haine pour Voltaire, mais pour Voltaire mort, ce qui rendait la tâche bien autrement facile ; la France admirait surtout en Geoffroy le représentant d'une liberté perdue et qu'elle redemandait de tout son cœur. La France, voyant celui-là qui écrivait si bien, et sur toutes choses, et assez librement tant qu'il ne parlait que du théâtre, pensait en elle-même qu'un jour viendrait où chacun écrirait en France, et sur toutes les matières, aussi librement que Geoffroy. Geoffroy était pour la France l'espoir certain d'une liberté plus grande ; la France, sous la censure impériale, lisait les feuilletons de Geoffroy, elle rêvait le reste.

Et en effet le jour arriva bientôt où la liberté de la presse devait prendre sa revanche avec la dictature impériale. L'empereur, au milieu des glaces de la Russie, pensa être renversé par la conspiration d'un seul homme, le général Mallet, et par le silence de la presse ; et quand, après toutes les grandes et fabuleuses misères du grand empereur, il en fut venu à n'avoir d'autre appui que la liberté, car ses armes étaient brisées et son aigle était lassé, la liberté ne voulut pas le soutenir ; et quand la presse s'adressa tout d'un coup aux peuples étonnés, elle produisit dans ces masses accoutumées à ce profond silence plus d'effet que n'en avait jamais produit la voix elle-même de l'empereur, quand il montrait à son armée les dix siècles étonnés qui le contemplaient du haut des Pyramides, ou le soleil éclatant de lumière dans le ciel d'Austerlitz.

Oh ! qui que nous soyons, ministres d'état ou écrivains ignorés de feuilletons, fussions-nous les derniers serviteurs de la presse, fussions-nous les esclaves assis à sa porte, fussions-nous les manœuvres qui chaque nuit allument le feu d'où jaillit la vapeur, ce digne levier de la presse, ne disons jamais de mal de la presse, notre mère nourrice. Regardons-la comme la reine du monde, et pardonnons-lui ses égaremens, ses injustices, ses colères, ses perfidies même ; pardonnons-lui tout ce qu'on pardonne à toutes les grandes et intelligentes puissances ; tout, excepté le crime le despotisme et les fautes de français. La presse est la gloire et la force de notre âge ; elle est à la fois notre poésie et notre histoire, elle est notre drame, notre leçon, notre roman, notre vérité de chaque jour. Elle est à la hauteur des intelligences les plus élevées et les plus médiocres ; elle est grande avec les grands elle est plus grande qu'eux ; elle est petite avec

les petits, plus petite que les plus petits. Glorifions la presse dans ses services passés, dans ses services présens, dans ses services à venir; glorifions-la dans sa résistance, glorifions-la surtout dans sa captivité et sa persécution. Soit qu'elle s'oppose aux envahissemens des partis, soit qu'elle marche en avant au nom du progrès, soit qu'elle aille au combat l'arme au bras, soit qu'elle tombe sur le champ de bataille, c'est toujours la presse, elle est toujours digne de tous nos respects. Nous lui devons tout ce que nous sommes; nous n'avons pas d'avenir sans elle. Vainqueurs ou vaincus, c'est la presse qui nous a donné ou qui nous a ôté la victoire. La presse est la grande épée attachée par un cheveu sur la tête du roi et sur la tête du dernier qui passe dans la rue. Elle rappelle à chacun qu'il est un homme, elle fait de chaque maison une maison de verre; elle est toute la morale, toute la philosophie, toute la croyance et toute la liberté de notre temps.

En toute circonstance soyons toujours fiers d'être les enfans de la presse, suivons l'exemple de l'homme que la presse reconnaît avec orgueil comme son maître. Celui-là, dans toute sa longue et honorable carrière, n'a été qu'un journaliste, il n'a voulu être qu'un journaliste. Dans une foule, vous le reconnaîtriez à sa tête haute et à sa boutonnière sans ruban. Celui-là a été le plus courageux des écrivains, car jamais, dans cette longue défense des mêmes principes, il n'a sacrifié ni à la faveur des cours ni à la popularité, ce double écueil si difficile à éviter. Il a compris le premier que le journal était une magistrature à exercer, au-dessus de toute magistrature, et sa volonté, à lui simple particulier, a été plus immuable que tant d'énergiques volontés qui n'ont duré qu'un jour. Tour à tour le proscrit de la terreur, l'exilé de Napoléon, l'accusé de Charles X, l'ami de M. de Chateaubriand dans tous les temps, il a toujours été le même homme simple, bon et inflexible; il a toujours défendu avec le même sang-froid la royauté, la propriété, et la liberté de la presse, qui représente toutes les libertés.

Donc, je le répète, pressons-nous autour du journal, cette populaire et par conséquent cette légitime majesté des temps modernes. Étudions avec soin, avec constance, cette force nouvelle qui a changé le monde politique comme la vapeur a changé le monde matériel. Faisons tous nos efforts pour bien comprendre, pour bien connaître cette science de la presse périodique. Sachons le nom de tous ceux qui ont fondé cette science inconnue aux anciens, de tous ceux qui l'ont agrandie, de tous ceux qui ont

compromis son avenir, de tous ceux qui l'ont sauvé. Ils passeront tous devant nous et les uns après les autres dans le cours de ces leçons, depuis M. Loret, l'innocent journaliste en vers, jusqu'aux deux fougueux poètes Méry et Barthélemy, journalistes en vers; depuis Pascal, qui a été si près d'être un journaliste, jusqu'à M. de Lamennais le Luther catholique, qui a été tout-à-fait journaliste, et qui mourra journaliste; depuis Renaudot, le médecin du cardinal de Richelieu, jusqu'à M. de Chateaubriand et au *Journal des Débats*, qui auraient sauvé la monarchie de Louis XIII et de Louis XIV, si elle eût voulu être sauvée.

Vous les verrez tous les uns après les autres ces hommes de la presse d'autrefois et de la presse d'aujourd'hui, grands ou petits, ridicules ou sublimes; de Visé qui a engendré Clément Ier, Clément Ier qui a engendré Clément II, Clément l'inclément, père de l'abbé Desfontaines, Desfontaines qui eut l'honneur d'instruire Fréron, Fréron qui fit de tous les écrivains de son temps autant de journalistes, qui pensa faire de Jean-Jacques Rousseau un journaliste; puis enfin Linguet, qui préluda, sous les verroux de la Bastille au journal politique; puis bientôt tous les journaux de la république, pamphlets, journaux, chansons, discours, quoi encore? Vous voyez quelle immense histoire! vous voyez que de noms propres, et que de faits étranges, et que d'anecdotes, et que de biographies, et que de révélations, et que de révolutions sont contenues dans ce seul mot: *le journal!* Ainsi nous pénétrerons peu à peu dans tous les secrets de cet avénement illustre. Ainsi nous nous rendrons compte de tous les obstacles que le journal a dû surmonter depuis le jour où il se livrait à d'innocentes gambades pour divertir le cardinal de Richelieu, et comme un des petits chats de son Éminence, jusqu'au jour où il dompta Voltaire; depuis le jour où il se déclara un pouvoir politique, jusqu'au jour où l'empereur confisca à son profit la liberté de la presse; depuis le jour où le journal triompha de l'empereur qu'on a dit vaincu à Waterloo, jusqu'au jour où il brisa d'un seul coup la plus vieille monarchie de l'univers, œuvre immense pour laquelle il ne se reposa que trois jours, deux jours seulement de plus que Dieu quand il eut fait le ciel et la terre et la mer avec toutes ses créatures.

JULES JANIN.

L'*Histoire du Journal en France*, divisée en une série de leçons, paraîtra successivement dans la REVUE DE PARIS.

ANDRIEUX.

A MON SUCCESSEUR A L'ACADÉMIE-FRANÇAISE.

[Parmi les manuscrits que M. Andrieux a laissés, et qui entreront dans une nouvelle édition de ses œuvres, sa famille a trouvé une notice biographique rédigée par lui-même, et adressée à son futur successeur à l'Académie. Il paraît avoir eu d'abord l'idée de la faire imprimer en tête de ses œuvres en 1818, mais elle n'a jamais été publiée. M. Andrieux est mort le 10 mai 1833, et une copie de cette notice a été remise à M. Thiers, son successeur à l'Académie française.]

Mon cher successeur, qui aurez été peut-être mon ami ou mon ennemi, ou bien à qui j'aurai été fort indifférent, vous serez obligé, par notre réglement, de composer mon éloge et de le prononcer en public le jour de votre réception. Je n'entends point blâmer cet usage, il peut avoir des inconvéniens, entre autres celui d'endormir un auditoire; car, comme l'a dit le doyen Swift, *tous les éloges sont plus ou moins confits dans du jus de pavot;* mais convenez aussi qu'il a de grands avantages, si la certitude d'être loués après notre mort nous fait souvent songer que nous devons employer notre vie entière à nous rendre louables.

Mais où prendrez-vous, mon cher successeur, les faits me concernant que vous voudrez faire entrer dans votre discours? Irez-vous les chercher dans les *Mémoires littéraires*, *Dictionnaires*, *Tableaux des auteurs*, *Biographies*, etc. qui m'ont fait l'honneur d'enregistrer mon nom et de me consacrer un article?

Vous vous exposez alors à tomber dans beaucoup d'erreurs; vous sa-

vez que ce genre d'ouvrages est une branche d'industrie assez moderne, et quelle industrie! récits altérés, hasardés, médisance, scandale, délations, calomnie: voilà les matériaux qu'elle emploie et qu'elle expose en vente après les avoir artistement travaillés.

Ce n'est point que j'aie à me plaindre d'être trop maltraité dans la plupart de ces compilations, au moins dans celles que j'ai vues, et d'ailleurs je n'ai jamais eu, grâce au ciel, un amour-propre fort irascible; mais j'y ai trouvé avec peine une foule d'inexactitudes.

Par exemple, dans une de ces *Biographies*, on me fait naître à Melun en 1755, quoique je sois né à Strasbourg le 6 mai 1759.

Il n'y a presque pas un des faits rapportés sur mon compte qui ne soit mal recueilli, mal présenté; mais s'il fallait les redresser tous l'un après l'autre, ce serait un travail fort long et très-fastidieux pour vous et pour moi; je craindrais de lasser votre patience après avoir épuisé la mienne.

Je prends une voie plus courte et qui me semble meilleure, c'est de composer moi-même ma *Notice biographique*, et de vous l'offrir comme une source dans laquelle vous pourrez puiser avec une entière assurance de n'en tirer que la vérité.

Vous permettrez, mon cher successeur, que je publie ce petit écrit un peu avant le temps où vous aurez à en faire usage; je conviens avec vous que votre discours y perdra l'avantage que donne la nouveauté des faits qu'on expose; mais vous avez du talent, et vous savez que ce qu'on dit n'est rien auprès de la façon de le dire. Je vais d'ailleurs avoir grand soin d'éviter le style académique; au moyen de quoi, si nous nous ressemblons par le fond, nous différerons beaucoup par la forme. En un mot, je vous offre de simples matériaux que vous aurez la bonté de mettre en œuvre, de manière à briller; vous n'oublierez pas, sans doute, que tout faiseur d'oraisons funèbres, de panégyriques, d'éloges, s'occupe beaucoup moins des louanges qu'il donne que de celles qu'il attend, et qu'en parlant de votre prédécesseur, c'est vous et non pas lui que vous voulez faire applaudir.

J'avais fini mes études à dix-sept ans. Mes parens me placèrent chez un procureur au Châtelet; j'y travaillai sérieusement; je suivis en même temps l'étude du droit; je pris goût à la jurisprudence; je prêtai le serment d'avocat en 1781; et l'année suivante je songeai à devenir professeur de la Faculté de Droit; je préparai ma thèse de docteur, et j'étais prêt à la soutenir, lorsqu'un agrégé de cette même Faculté [1] que M. le

[1] Feu M. Sarreste.

président de Lamoignon avait chargé de trouver un secrétaire à M. le duc d'Uzès, me parla contre la profession à laquelle je me destinais et qu'il n'aimait pas, précisément sans doute parce qu'elle était la sienne; il me fit valoir l'avantage d'approcher des grands, m'assura qu'avec les protections que j'allais me faire, je ne pouvais manquer, au bout de quelques années, de me trouver dans une situation brillante. Je fus ébranlé par ses discours; mais ce qui me détermina, ce fut la certitude prochaine de pouvoir venir au secours de ma famille; nous avions perdu mon père, et j'étais l'aîné de ses enfans; la carrière du droit ne m'offrait qu'une perspective éloignée; je me décidai à entrer chez M. le duc d'Uzès. Quoique j'y fusse traité avec assez d'égards, et que mon patron fût un homme bon, juste et respectable, cette existence toute précaire ne put me convenir, j'aspirai à me faire un état indépendant; je choisis la carrière du barreau, quoique la faiblesse de ma poitrine et de ma voix dût m'interdire la plaidoirie, et que je ne pusse jamais prétendre qu'à devenir un avocat consultant; je me mis en stage à la fin de 1785. J'eus alors de grandes obligations à l'un des premiers avocats du barreau de Paris, M. Hardoin de le Reynerie, homme du plus noble et du plus aimable caractère; il me procura des travaux sur lesquels il m'éclairait de ses conseils: ce fut à sa recommandation que j'eus à faire un Mémoire imprimé dans la trop fameuse affaire du *Collier*, où le cardinal de Rohan jouait un rôle si étrange. Mon client était un chanoine régulier de Saint-Victor, nommé Mulot, homme d'esprit et qui avait eu quelques succès en littérature; il se trouvait mêlé assez mal à propos dans cette intrigue, mais il n'y avait aucun reproche sérieux à lui faire: il fut mis hors de cause. Je devais être inscrit sur le tableau de 1789; mais il n'y en eut point, et l'*Ordre des avocats* fut dissous par les événemens de la révolution. Cette année 1789 me fut encore fatale d'une autre manière; je perdis mon ami, mon appui, M. Hardoin de la Reynerie, qui fut enlevé presque subitement, dans la force de l'âge (il avait à peine quarante ans) et lorsqu'il avait été déjà désigné par la ville de Joigny, où il était né, pour être député aux États-Généraux.

Au commencement de 1791, un de mes amis [1], qui avait été mon confrère de stage, demanda pour moi, à mon insu, une place à M. Dufresne Saint-Léon, directeur-général de la liquidation qu'on venait d'établir pour vérifier et reconnaître les dettes de l'état. L'année suivante, le chef de la

[1] M. Ganilh, député du Cantal.

division où j'avais été placé ayant quitté, ce fut moi que M. le directeur-général choisit entre quatre sous-chefs que nous étions pour me mettre à la tête de cette division. J'occupai cet emploi jusqu'au 1er juin 1793, que je donnai volontairement ma démission, pour m'en aller de Paris, dont le séjour était alors fort triste. Je me retirai chez Collin d'Harleville et avec lui, à sa campagne, dans un petit village appelé Mévoisins, à trois quarts de lieue de Maintenon. J'y passai six à sept mois. J'allai ensuite vivre quelque temps à Montmorency. Un membre du comité de législation de la Convention, mon ami intime depuis le collége (1), me proposa une place de juge en la Cour de Cassation; il avait arrangé cette affaire sans m'en parler : il ne s'agissait plus pour moi que d'accepter. Le désir que j'avais dès-lors de me consacrer tout entier aux lettres me fit hésiter d'abord, ensuite je consentis.

Vers le même temps, Collin d'Harleville vint un soir m'apprendre que j'étais nommé membre de l'Institut, dont la création était toute nouvelle. C'était à lui surtout que je devais cette nomination, à laquelle je n'avais pas même osé songer; Collin l'avait obtenue pour moi sans m'en prévenir le moins du monde.

Les trois amis que je viens de citer semblèrent s'être entendus pour m'obliger tous les trois avec la même délicatesse, et me ménager d'agréables surprises.

Lorsque j'eus exercé à la Cour de Cassation pendant deux ou trois années, mes collègues me firent l'honneur de me nommer vice-président; et, en cette qualité, le président étant absent, je siégeai à sa place pendant quelque temps, et je prononçai les arrêts à la section civile ou de cassation.

En l'an VI (1797), il y eut scission entre les électeurs de Paris pour la nomination des députés de la Seine. La fraction qui siégeait à l'Institut fit les choix qui lui avaient été indiqués par le Directoire exécutif. Je n'ai jamais su précisément quel était le membre du Directoire qui m'avait proposé et fait inscrire sur la liste : j'y étais sans m'en douter; j'appris ma nomination par *le Moniteur*. J'étais à Saint-Cloud, chez ma mère. A mon arrivée à Paris, une des premières personnes que je rencontrai, en traversant les Tuileries, fut M. Gohier, qui avait été nommé par les électeurs de l'Oratoire. Nous nous promenâmes ensemble, et il me fit remar-

(1) M. Pons de Verdun, ancien avocat-général en la Cour de Cassation.

quer que plusieurs personnes, qui apparemment nous connaissaient, nous regardaient avec étonnement et ne comprenaient pas que nous pussions rire ensemble et causer de bonne intelligence, nous qui devions être de deux partis différens. Une élection pareille est un sujet de joie, d'espérance et d'ambition dans plus d'une famille : dans la mienne, ce fut presque une désolation. Ma pauvre femme passa plusieurs jours à pleurer, croyant voir pour moi quelque danger dans ces hautes fonctions. Moi-même je n'étais pas content. La validité des élections faites par la fraction de l'Institut fut contestée. Ce même ami dont j'ai parlé et qui m'avait fait nommer juge à la Cour de Cassation, était de la commission chargée de l'examen : il me déclara qu'il regardait ma nomination comme nulle, et qu'il parlerait et voterait contre. Je l'assurai qu'il ne me ferait pas la moindre peine, et que si j'avais un avis à donner sur ma nomination, ce serait le sien que j'adopterais. Cependant les opérations de la fraction séante à l'Institut furent jugées valables par les Conseils, et il n'y eut pas moyen de refuser, à moins de mériter le reproche d'un défaut de courage.

Après la journée de Saint-Cloud, au 18 brumaire an VIII (1799), je me tins fort tranquille, ne demandant rien, ne voyant personne, et j'appris encore par *le Moniteur* que j'avais été nommé membre du tribunat.

J'en ai été ce qu'on appelait alors *éliminé*, et j'ai cessé d'en faire partie à la fin de l'an X (septembre 1802).

Là s'est terminée ma carrière administrative, judiciaire, politique; je n'ai ni désiré, ni demandé, ni regretté les importantes fonctions qui m'ont été confiées; j'en suis sorti aussi pauvre que j'y étais entré, n'y ayant vu que des devoirs à remplir, et n'ayant jamais songé à m'en faire des moyens de fortune ni d'avancement.

Je me décidai alors à me réfugier dans les lettres, espérant que j'y trouverais des ressources suffisantes pour exister avec ma famille; mais on sait que cette carrière est peu lucrative, surtout pour un homme qui, travaillant beaucoup ses ouvrages et n'ayant pas une grande facilité, ne peut multiplier ses productions et ses bénéfices.

J'étais sans place depuis deux ans et dans une position assez gênée, lorsque le ministre de la police d'alors me fit proposer d'être nommé censeur (on rétablissait la censure des livres). Il y avait 8,000 francs d'appointemens attachés à cet emploi; deux de mes amis devaient être nommés avec moi; ils vinrent chez moi me presser d'accepter comme eux; je leur répondis que je ne les blâmais point, mais que j'étais bien résolu de

refuser. Je répondis au ministre que je le remerciais beaucoup de sa bonne volonté pour moi, mais qu'ayant toujours parlé pour la liberté de la presse, et contre la censure, je ne pouvais en conscience me charger de remplir des fonctions qui me répugnaient, et dont je m'acquitterais fort mal. Je ne voulus point ressembler à Vulcain, qui, par ordre de Jupiter, attache Prométhée au rocher, lui enchaîne tous les membres, et lui traverse la poitrine d'un clou, le tout pour le corriger de répandre la lumière sur la terre, d'instruire les hommes, et de montrer des sentimens *philantropiques*. Cette dernière expression se trouve littéralement, et plusieurs fois répétée dans la tragédie d'Eschyle (1).

Une circonstance heureuse pour moi me rapprocha d'un homme dont j'avais été le collègue au conseil des Cinq-Cents, M. Joseph Bonaparte; il m'y avait connu et pris en amitié; il avait été porté depuis à une grande élévation. Ayant appris l'embarras de ma situation, il m'invita à venir le voir, et m'offrit une pension de 6,000 francs, sous le titre de son bibliothécaire; il fit dans le même temps l'offre d'une égale pension au respectable Bernardin de Saint-Pierre (2). Comme je lui opposais d'abord quelque résistance : « Il me tombe, me dit-il, une grande fortune; je m'en » regarde comme l'administrateur plus que comme le propriétaire; com» ment puis-je mieux m'en servir qu'en en faisant part à des personnes » que j'estime et que j'aime? Aidez-moi à en faire un bon usage; c'est » moi qui vous aurai obligation. » Il n'était pas aisé de se défendre contre un tel langage, j'acceptai; j'ai joui dix ans de cette pension. Aucun événement ne peut m'affranchir de la reconnaissance, et j'ai du plaisir à la publier; il me semble que je ne fais que remplir un devoir, en même temps que je suis l'impulsion d'un cœur incapable d'oublier les bienfaits et de manquer à l'amitié.

Un bonheur ne vient pas sans l'autre; peu de temps après, M. le comte de Cessac, mon confrère à l'Académie, et gouverneur de l'École-Polytechnique, fit créer dans cette école une chaire qui y manquait, pour l'enseignement de la grammaire et des belles-lettres; il me la proposa, et m'y fit nommer; je l'ai occupée pendant douze ans.

Enfin, la chaire de littérature française au Collége royal de France étant venue à vaquer en 1814, je me mis sur les rangs pour l'obtenir, et

(1) *Prométhée enchaîné.*

(2) Voyez la préface de l'édition in-4° de *Paul et Virginie*.

c'est dans ma vie la seule place pour laquelle j'aie eu des démarches à faire; elles consistèrent uniquement à me présenter aux professeurs du Collége royal, la plupart mes confrères à l'Institut; j'avais un concurrent redoutable dans mon ami, M. Ginguené; il eut pour lui une partie des voix; et si j'avais été un des électeurs, je lui aurais donné la mienne. Dans notre Académie française, j'eus pour moi l'unanimité des suffrages. Cette double présentation, celle du Collége royal et celle de l'Académie, me valurent celle du ministre de l'intérieur, sans que j'eusse besoin de la solliciter, et ensuite ma nomination par une ordonnance du roi.

Voilà, mon cher successeur, l'esquisse abrégée, mais exacte, des événemens très-peu remarquables de ma vie; je n'y ajouterai aucune réflexion; j'en ferai encore moins sur mes ouvrages dont je publie le recueil en même temps que cette *notice*. Si vous avez été mon ami ou mon ennemi, permettez-moi de vous exhorter à vous tenir en garde contre les préventions favorables ou défavorables que pourraient vous inspirer ces affections à mon égard; si je vous ai été indifférent, je me recommande à votre impartialité.

Je souhaite que vous fassiez pour votre réception un discours qu'on puisse lire le lendemain, et relire encore long-temps après; cela serait extrêmement honorable pour vous, et le serait même un peu pour moi : mais je ne sais si nous devons l'espérer, car dans l'immense quantité de discours qui ont été prononcés jusqu'à présent dans des occasions semblables, il en reste, comme vous savez, bien peu dont on se souvienne.

ANDRIEUX.

DU MOUVEMENT HISTORIQUE

DE L'ÉPOQUE.

[M. Antoine de Latour, notre collaborateur, va publier sous peu de jours un *Essai sur l'étude de l'histoire en France*, qui ne peut manquer d'appeler l'attention des esprits sérieux. Nous en détachons aujourd'hui les pages qui en sont l'introduction. C'est un coup d'œil rapide jeté sur le travail intellectuel du siècle (1)].

A voir l'essor irrésistible qui emporte dans une même voie tout ce qu'une époque a d'intelligences d'élite, on serait tenté de croire que, par une sorte d'inspiration providentielle, les générations, comme les individus, obéissent au principe fécond de la division du travail. Cette méthode, populaire aujourd'hui dans la science, qui marque à chacun sa tâche isolée dans l'œuvre universelle, ne serait-elle pas aussi la méthode de l'humanité tout entière? Il semble que Dieu ait fait la part des siècles, au berceau de chacun d'eux : à toi les livres d'or de la poésie : tu chanteras; à toi la philosophie : analyse et disserte; à toi les secrets du monde visible : décompose et observe; je te donne le droit de détruire pour savoir comment j'ai créé.

Ainsi procède l'humanité, ainsi les nations particulières, ces images complètes, mais fugitives, de l'humanité. Nous le disons de toutes; nous essaierons de le prouver pour la France. En France, au dix-septième

(1) *Essai sur l'étude de l'histoire en France au dix-neuvième siècle*, in-8°, chez Joubert, libraire, rue des Grés, n° 14.

siècle, la poésie a été l'œuvre la plus éclatante; au dix-huitième, la philosophie; au dix-neuvième, ce sera l'histoire.

Est-ce à dire que parmi tant de beaux génies, le siècle de Louis XIV n'a pas eu ses historiens et ses philosophes? A Dieu ne plaise! Ce serait, d'un trait de plume, effacer du grand siècle le nom de Malebranche et celui de Bossuet. Au dix-huitième siècle n'ont manqué ni l'histoire ni la poésie : il eut Voltaire et André Chénier. Prétendons-nous contester à notre âge l'éclat de ses inspirations lyriques et la profondeur de ses investigations philosophiques? Non certes; il serait d'ailleurs trop facile de nous répondre avec de grands noms. Nous voulons dire seulement que l'histoire sera l'œuvre spéciale de ce temps-ci, comme au dix-septième siècle, régna la poésie, la philosophie au dix-huitième.

Jetons les yeux autour de nous : toute pensée contemplative est préoccupée des vieux âges de l'humanité. Ceux même à qui le problème contemporain ne laisse ni assez de calme dans l'ame ni dans l'esprit assez de sérénité pour les veilles désintéressées, arrivent à la politique par l'histoire, et commencent dans le passé la conquête de l'avenir.

Quel magnifique spectacle! Chacun veut mettre la main au travail intellectuel du siècle. Les plus hardis abordent l'humanité en face et essaient d'embrasser sa grande image dans sa majestueuse unité. D'autres, plus humbles ou meilleurs logiciens peut-être, la prennent à l'une de ses époque décisives pour l'y étudier plus profondément, ou la personnifient dans un seul peuple, pour saisir avec plus de précision l'ensemble de ses mouvemens et la loi de ses transformations. D'autres sont plus humbles encore; ne se sentant pas cette ferme inspiration qui s'empare de confuses traditions, et en fait, à l'aide de la science et de la critique, une vivante réalité, ils se dévouent à répandre ces vastes recueils où les âges écoulés ont laissé empreinte leur naïve physionomie, et ont jeté pêle-mêle, avec ce qui doit vivre d'eux, ce qui ne doit pas leur survivre.

Reconnaissons ici la part d'initiative qui revient à l'Université et à ses savans maîtres dans cet immense élan des intelligences. Avant ces dernières années, les enfans, dans nos écoles, apprenaient à peine de l'histoire ce que, chemin faisant, les langues anciennes leur en enseignaient. Mais cette étude philosophique des langues, si féconde, depuis Vico, en révélations historiques, que pouvait-elle apporter à des esprits en qui rien encore n'avait développé le sens analytique? D'ailleurs, il est inévitable que cette étude demeure stérile si elle n'a pour base la connaissance des faits :

or cette connaissance manquait ; on n'abordait l'histoire que d'une manière indirecte, ou à la dérobée, et comme par le hasard de lectures furtives. Elle vient aujourd'hui d'elle-même chercher l'enfance, et jette sur ses paisibles études un singulier charme de nouveauté. Elle ouvre dans les esprits les plus paresseux d'attrayantes perspectives, et déjà, pour quelques-uns plus précoces, elle élève naturellement l'étude des langues à la hauteur d'une philosophie de l'humanité.

Il faut se souvenir avec quel étonnement naïf les jeunes gens assistaient aux premières leçons de nos facultés. C'était un horizon nouveau qui éblouissait leur intelligence. Leur ignorance des faits les livrait avides, et désarmés par leur avidité même, à toutes les séductions de la parole. Disons hardiment que cela n'est plus. Aujourd'hui, c'est tout simplement une étude commencée qu'ils continuent. Enfans, ils ont assisté au drame de l'histoire ; ils en ont appris le mouvement et l'action ; leur mémoire s'est familiarisée avec les grands faits, les grands noms, les grandes dates. Jeunes gens, ils peuvent, sans danger, dans le fait étudier l'idée qu'il recèle ; ils n'ont plus rien à redouter d'une généralisation prématurée. L'ignorant seul s'y précipite à l'aveugle et s'y repose avec confiance.

Un autre symptôme de cette tendance des esprits dont je parlais en commençant, c'est la physionomie nouvelle de la littérature contemporaine. Ainsi va l'esprit humain : lorsqu'il fait dans une époque triompher, par les œuvres du génie, telle ou telle de ses facultés, celle-là qui prend l'empire n'étouffe pas les autres, mais leur imprime son propre mouvement, et se réfléchit encore dans leurs inspirations les plus spontanées. C'est ainsi que toute la littérature actuelle relève de l'histoire. Que souvent elle avilisse et déshonore l'histoire, oh ! cela je ne le nie pas. Voilà seulement un fait que je constate. Le drame a-t-il laissé quelque chose à remuer dans le passé ? Il n'est pas jusqu'aux compositions les plus frivoles qui ne cherchent à se faire pardonner leur frivolité en empruntant à l'histoire quelque grand nom dont elles se parent comme d'un manteau. Quelle pitié pour les jours où nous vivons, si *Ivanhoé* et *Notre-Dame-de-Paris* n'avaient absous d'avance, en la couvrant de leur éclat, cette misérable postérité du roman historique !

Descendons de l'art qui crée à la science qui résume ses principes et les explique. Cette pensée déjà vieille à force d'évidence, que la littérature est l'expression de la société, a donné, depuis vingt ans, l'histoire pour base à la critique. C'est l'histoire qui se charge de nous commenter la loi litté-

raire des âges, et leurs créations les plus diverses. Toute classification de genre est venue se perdre dans l'unité d'une explication plus profonde. La méthode historique (historique, disons-nous, et non pas chronologique,) a décidément prévalu sur l'ordre purement logique, et seule aujourd'hui elle défend encore la société intellectuelle contre la complaisante doctrine des génies individuels.

La philosophie semble sortir directement des entrailles de l'esprit humain, et ne toucher au monde des faits extérieurs que par ses dédaigneux jugemens. Regardez cependant! la philosophie qui se dit fille du dix-neuvième siècle, en écartant tout système exclusif, en un mot, lorsqu'elle s'est faite éclectique, et qu'elle a tout haut pris ce titre, a-t-elle fait autre chose que donner à ses enseignemens dogmatiques une base historique? Toute sa doctrine nouvelle repose sur le passé; elle le retourne de toutes les façons, et n'aspire à d'autre gloire qu'à celle de le constituer. Laissons-lui l'honneur de l'avoir tenté avec talent.

Oubliez la science dans sa pieuse et sereine solitude, et tournez les yeux vers la société. Là-bas on médite, et l'on démontre le mouvement; ici l'on marche et on agit, et ce que l'on fait, c'est de l'histoire. C'est là, en effet, une œuvre éminemment historique que ce musée qui s'élève dans Versailles, et qui va consoler la cité veuve des magnificences du grand siècle. La vieille nation et la vieille monarchie se verront là face à face. Lorsqu'au dix-neuvième siècle un roi touche à l'histoire, c'est avec cette grandeur qu'il le doit faire.

Cette pensée royale qui crée Versailles une seconde fois a bien compris l'instinct de notre âge. Songe-t-elle à nous présenter seulement des sacres et des batailles, chose vulgaire aujourd'hui? Non, avec ces sacres et ces batailles, nous allons voir, dans toute leur naïveté, les traits des hommes célèbres du pays. Une galerie de portraits historiques est une création digne de ce temps-ci. Avec l'idée, populaire enfin, qu'une époque se résume dans ses grands hommes, rois, poètes, guerriers, législateurs ou philosophes, le portrait s'est élevé, dans l'art, de l'intérêt vulgaire de la biographie au puissant intérêt de l'histoire générale.

C'est peu encore; l'Institut mutilé a reconquis ses historiens et ses moralistes, autres historiens de l'humanité. Une école de jeunes esprits a reçu mission de remuer cette vieille terre de France, et de raconter à chaque province ses obscures et lointaines origines. D'autres vont disputer aux mains avides qui achèvent de les dépouiller les ruines augustes de nos

monumens, et les voilà parcourant la France pour relever de la main le créneau qui tombe, ou pour conserver, en la reproduisant dans le plâtre ou dans le marbre, la pierre que les vents vont emporter.

D'où vient donc à notre âge cette austère préoccupation? C'est demander pourquoi l'ère précédente fut de préférence philosophique, pourquoi le dix-septième siècle fut avant tout poétique? triple question qu'il faut essayer de résoudre en peu de mots.

Lorsque s'ouvrit le dix-septième siècle, les idées du seizième avaient déjà puissamment remué les ames en Europe; pas assez en France toutefois pour que la société, impatiente de se constituer sur des bases nouvelles, reniât tout à coup ses traditions antiques. Mais elle eût bien vite cheminé dans les voies de la réforme, si le génie de Louis XIV n'était venu jeter dans toutes les pensées la distraction de sa gloire.

Beaucoup déjà étaient fatigués du spectacle de tant de luttes; ils éprouvaient un besoin immense de recueillement et de paix intérieure. La Fronde augmenta cette soif irrésistible de repos; car les petites agitations fatiguent presque autant que les grandes les générations qui en souffrent. L'œuvre de Louis XIV fut par-là rendue plus facile. Louis XIV fut en ceci semblable à Charlemagne, que, par sa grandeur personnelle, il dompta un moment l'esprit humain, et força toutes les idées à vivre en paix les unes avec les autres, comme son devancier avait violemment rapproché les peuples. Mais, comme lui encore, il ne vit pas que ce qu'il faisait n'était qu'une halte et non un établissement, une trève et non un réconciliation, un jour de fête entre deux tempêtes; le nuage était là-base qui venait.

Qu'importe? on jouissait de ce repos des intelligences qui s'épanouissaient avec orgueil dans la joie de chaque victoire. L'ame éprouvait naturellement le besoin de se répandre, et comme nulle part elle ne s'épanche plus à l'aise que dans la poésie, la poésie fut l'autre royauté de cette époque, et avec la poésie régnèrent tous les arts qui lui font cortége. La prose aussi fut grande alors, mais la poésie domina de plus haut les belles années du règne de Louis XIV. Il y a plus; le siècle qui comprit si bien Corneille et Molière, Racine et Boileau, n'admira guère du Télémaque que ses témérités politiques, goûta médiocrement La Bruyère, et s'arrêta gravement à comparer Bossuet et Fléchier.

Les peuples se lassent de tout, même de la gloire. Les malheurs de Louis XIV trouvèrent la nation désenchantée à demi. Allez dire aux

grands poètes, s'il en reste quelqu'un d'égaré dans les sombres avenues de Versailles, qu'ils se hâtent de mourir, car déjà un autre esprit commence à souffler sur la France. Au bruit des batailles perdues, la libre pensée du seizième siècle s'est réveillée, et les protestans fugitifs l'ont semée sur tous les chemins de leur exil.

Les dernières années de Louis XIV préparèrent la réaction de la régence, et je ne sais en vérité s'il faut attribuer le scepticisme, qui se fit jour alors de tous côtés, au spectacle des mauvaises mœurs de la régence, plutôt qu'au souvenir des dernières années de Louis XIV. Quoi qu'il en soit, lorsque tout pouvoir dans la société eut perdu le respect des peuples, on se souvint, sans effort, qu'un siècle auparavant la logique avait une première fois déjà ébranlé ces vieilles bases de la société. Le dix-huitième siècle se renoua au seizième, la lutte reprit, mais sous une forme plus générale. La langue fut changée; de théologique qu'elle était, elle devint philosophique. Mais les armes, pour être plus courtoises, ne furent que plus dangereuses. On se hâta, en politique, et souvent même en religion, de placer hors de la discussion les dogmes établis. On proclama comme deux vérités, l'une de spéculation et de théorie, l'autre de pratique et de réalité. On s'inclina hypocritement devant celle-ci, mais on eut soin d'asseoir l'autre sur des bases inexpugnables. Cette dernière grandit vite, et lorsqu'on la sentit assez forte, on l'opposa ouvertement aux institutions antiques, qui tout à coup tombèrent d'elles-mêmes, parce que nul ne les ayant attaquées de face, personne non plus n'avait pris la peine de les défendre. Quand les apologistes se levèrent, il était trop tard, la bataille était perdue pour eux. Ils crurent que le combat commençait à peine: il y avait un demi-siècle qu'il durait.

Telle fut l'époque philosophique; elle posa les prémisses, la révolution les conséquences; car, en ce monde, ce que les idées commencent, les faits l'achèvent; ce que la logique a révélé aux esprits supérieurs, l'histoire le commente pour le vulgaire. Les grands événemens sont la logique des masses.

Maintenant les idées sont éparses dans le monde; plusieurs déjà ont porté leurs fruits; les autres, plus tardives, donneront les leurs, et déjà peut-être est né l'âge qui aura mission de réconcilier toutes les idées dans une religieuse unité.

Après les grands événemens, a-t-on dit, viennent les génies poétiques; ajoutons que si ces grands événemens sont décisifs pour le sort de l'huma-

nité, c'est aussi le tour des historiens. Le chroniqueur se borne d'abord à raconter naïvement ce qu'il a vu lui-même, ou ce qu'il a entendu raconter à d'autres. Mais à mesure qu'une civilisation se développe, la chronique devient intelligente; elle soupçonne dans les destinées d'un peuple un passé et un avenir; et s'il arrive une époque qui se détache comme un point lumineux entre ces deux faces obscures de la vie d'une nation, une de ces époques qui, de loin en loin, marquent profondément les révolutions de l'humanité, alors naissent des historiens qui, du haut de cette époque, racontent les âges qu'elle vient de clore, ou résument les questions désormais résolues par cette grande solution de tout le passé. Ainsi, quand les guerres médiques ont donné à la Grèce conscience d'elle-même, il est tout simple qu'un historien vienne lui raconter tout ce qu'elle a fait avant ces grandes choses de Salamine et de Marathon. Ce n'est pas seulement un poète que Marathon et Salamine vont donner à la Grèce, c'est aussi un historien. La gloire de ce dernier est même cette fois plus universelle : Eschyle triomphe à Athènes, Hérodote aux jeux Olympiques. La guerre du Péloponèse a-t-elle marqué dans la civilisation grecque une phase nouvelle, Thucydide est là pour continuer l'œuvre d'Hérodote. Seulement le talent du continuateur aura subi lui-même la métamorphose de la civilisation qu'il raconte : dans Hérodote le récit était homérique, il sera politique dans Thucydide.

Ce que nous disons de la Grèce, Rome au besoin pourrait le confirmer. Lorsque les guerres civiles de Marius et de Sylla ont révélé à Rome les grandes ambitions qui tôt ou tard l'envahiront, lorsque la république achève son œuvre, laissant après elle je ne sais quel pouvoir nouveau qu'on ne nomme pas encore, mais que l'on voit venir; c'est alors que Salluste, avant de se tourner vers l'avenir qu'il semble comprendre, décrit éloquemment, dans son histoire du septième siècle, l'agonie de la république. Plus tard, c'est quand Auguste est venu commencer cet avenir entrevu par Salluste, c'est alors que Tite-Live, *le Pompéien*, raconte avec une complaisance qui n'a plus rien d'héroïque, les grands siècles de la liberté romaine.

Notre âge est une de ces époques privilégiées, pour lesquelles l'histoire semble se dessiner à plaisir dans ses contours les plus arrêtés. Le siècle dernier vivait trop avant dans la lutte pour la comprendre. Il interrogeait le passé avec colère, il le racontait avec amertume. Ce passé, d'autre part, pesait sur le dix-septième siècle de tout le poids de l'unité reli-

gieuse que lui imposait Bossuet. Si, d'un côté, on le jugeait d'un point de vue trop humain, de l'autre, on ne s'en détachait pas assez pour en embrasser l'ensemble. C'est à nous seulement que, sans rien perdre de sa grandeur, le spectacle se laisse voir sous son jour véritable. Hier, comme aujourd'hui, le monument était complet. Que lui fallait-il donc pour qu'il fût compris et jugé avec intelligence? Qu'un coup de vent le couchât sur le sable. Hier il était debout.

Ce siècle est né entre une ère de civilisation accomplie et une époque animée d'un esprit nouveau. Voilà pourquoi l'histoire a toutes les sympathies de ce siècle.

Ajoutons que les formes du gouvernement représentatif, en aidant l'historien à retrouver par analogie les traces d'un peuple jusque sous le masque muet des institutions les plus despotiques, ont donné à l'histoire un attrait merveilleux de grandeur et de nouveauté. L'histoire, a-t-on dit souvent, étudie le présent dans le passé; aujourd'hui c'est aussi le passé qu'elle étudie dans le présent.

Il est rare qu'un aiguillon aussi vif se fasse sentir à tous les esprits sans animer la science à des travaux éclatans. Aussi nulle époque n'a plus profondément que la nôtre remué le passé. Arrêtons-nous aux recherches qui ont eu la France pour objet. Qui racontera dignement les divers âges de la France, question grave à laquelle nul encore semble n'avoir répondu? Mais, si aucun ne s'est senti le regard assez ferme pour embrasser tout entière cette puissante biographie du peuple, beaucoup du moins ont répandu la lumière sur les phases isolées de cette immense destinée.

Prenez la France d'aussi haut, d'aussi loin qu'il vous plaira. Plusieurs ont surpris le secret de ses origines. Placé au point de vue de Bossuet, mais en face d'un horizon qu'il laisse fuir de toute la vitesse d'une science qui le recule en l'éclairant, M. de Chateaubriand a raconté comment, dans la dissolution du monde antique, la Providence préparait à la civilisation moderne une voie lumineuse. En possession de ces idées qui président, invisibles et supérieures, aux événemens de ce monde, vous avez hâte de voir accourir du Nord les races d'hommes qui marchaient aveuglément à l'accomplissement de ces idées. Un écrivain les a retrouvées, ces races étranges, sous l'uniforme récit des chroniques latines. Quelques pages de l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre* et les *Lettres sur l'histoire de France* ont donné à la science moderne l'intelligence de la vie barbare. Quelque chose d'émouvant et de triste s'attachera désormais

pour l'ame à la lecture de ces beaux livres. L'histoire, pour parler la langue de M. de Chateaubriand, l'histoire a son Homère. Oh! c'est là une des grandes infortunes de notre âge. Que de fois, en parcourant ces pages éloquentes, je me suis demandé, saisi de douleur, si cette France, qu'il a racontée et qu'il raconte encore avec tant de charme et de vérité, l'historien ne la verrait plus! Quoi! cette Angleterre vers laquelle il a poussé d'un souffle si poétique la grande flotte de la conquête, ses yeux ne la verront plus là-bas, sous le brouillard, à l'horizon! Oh! la science ressemble donc quelquefois à ce roi jaloux qui crevait les yeux de ses artistes, voulant les empêcher de recommencer pour d'autres les chefs-d'œuvre enfantés pour lui?

Les historiens poètes vous ont dit les origines de la France : interrogez à leur tour les historiens hommes d'état. MM. Thierry et Chateaubriand ont parlé, c'est le tour de M. Guizot. Rien n'échappe à la puissance de son regard; il nous apporte d'une part ses belles leçons sur les premières races, et de l'autre les précieuses chroniques où il a puisé ses enseignemens.

La féodalité se forme des débris épars de l'empire de Charlemagne. Qui sait mieux la féodalité que M. de Montlosier? Le grand œuvre de cette féodalité, c'est au dehors la croisade. Notre siècle a le premier raconté dignement la conquête de Jérusalem et les fortunes diverses de cette chrétienté de l'Orient.

Lorsque saint Louis a fermé l'épopée de la croisade, lorsque, après les temps homériques, viennent, à proprement parler, les âges historiques, la France du quatorzième siècle se suscite, au dix-neuvième, son chroniqueur intelligent. S'il écrit en tête de son livre : *Histoire des ducs de Bourgogne*, ne le croyez pas. L'histoire de la Bourgogne, c'était alors l'histoire de la France. Derrière le bon duc Philippe, derrière Jean-Sans-Peur, on entrevoit sans cesse cette pâle et mélancolique figure de Charles VI. Sans cesse leur successeur disparaît devant l'éclatante mission de Jeanne d'Arc, et le Téméraire lui-même ne sert qu'à faire mieux comprendre ce qu'apporte de nouveau dans le monde la politique de Louis XI.

Et le seizième siècle, et la réforme qui le remplit tout entier du génie de Luther, n'auront-ils point leur historien? Ce ne sera pas en vain, nous l'espérons, que M. Mignet aura traversé l'Espagne et visité Genève. N'y a-t-il plus rien, là et là, de Philippe II et de Calvin?

Descendons vers notre époque : l'élégante *Histoire de la Régence*,

qui a pour introduction l'*Essai sur la monarchie de Louis XIV*, est elle-même une lointaine introduction à l'histoire de la révolution française. Cette révolution enfin, la plus grande des grandes choses du passé, a trouvé parmi nous deux organes dignes d'elle. Ils l'ont racontée avec l'accent de cette vague terreur qu'éveille toujours le spectacle des grandes crises de l'humanité. Ce sentiment communique au récit quelque chose de religieux et de fatal.

J'ai rapidement esquissé en peu de mots l'œuvre historique des premières années de ce siècle : je ne la juge pas, je la constate. Ma conclusion est celle-ci : notre siècle a mission pour écrire l'histoire. Elle me conduit à cette question : Comment l'écrira-t-il? en d'autres termes : Quelle sera sa méthode ?

ANTOINE DE LATOUR.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

ACADÉMIE FRANÇAISE. — DISCOURS DE RÉCEPTION DE M. THIERS.

Ces jours-ci, c'était fête carillonnée à l'Académie française; il y avait discours de réception, et de la part d'un récipiendaire tout plein de titres à une grande curiosité et à un grand concours. On y a vu tout cela, réellement; si bien et si fort, qu'il n'y a pas eu place en cet auditoire littéraire pour la moitié de la littérature, et qu'à l'exemple de bien d'autres, nous n'avons eu que les miettes de ce festin. Miettes, en effet, qu'un discours fait pour des auditeurs, et qui arrive à des lecteurs; le point de vue en est interverti et la perspective toute changée; c'est une décoration vue de trop près. Il y a un style pour parler et un style pour écrire; Rousseau, qui était un maître-homme en ces matières, disait même, et avec beaucoup de raison, selon nous, qu'il y a un style pour chaque format de livre, n'étant pas indifférent que l'œil, qui se détourne au bout de la ligne, tombe sur un commencement ou sur un milieu de période, et que la lecture ainsi lancée à toute bride se heurte contre tel ou tel mot. Après cela, faites-vous une idée de la révolution qui s'opère dans les ombres d'une œuvre, quand on la change tout-à-fait de jour; quand on est obligé de percevoir avec le sens de la vue, les émotions que l'artiste avait accommodées pour le sens de l'ouïe! quand vous aviez compté sur un public d'aveugles, et qu'il vous arrive un public de sourds! On nous crie depuis quarante ans, à nous jeunes gens qui en avons vingt-huit : Voyez les admirables discours de Mirabeau! C'est avec celui-ci qu'il fit retirer les troupes; c'est avec celui-

là qu'il foudroya Barnave. Or, tous ces discours sont parfaitement mous, pâteux, flasques, d'un pauvre coloris, d'un pauvre langage. Est-ce à dire que nos pères nous trompent et que Mirabeau n'était pas un prodigieux orateur? non certes; mais c'est qu'un orateur, on ne le lit pas, on l'écoute. La parole parlée ressemble à la musique; la parole écrite, à la sculpture. Il ne faut pas intervertir l'usage des signes, et prétendre toucher ce qu'il ne faut que voir ou entendre. Nous n'avons pas les discours de Mirabeau; un discours ne s'imprime pas.

Nous croyons donc que nous, et tous ceux qui sont dans le même cas, nous avons beaucoup perdu à ne pas entendre le discours de M. Thiers. Il n'existe plus pour nous qu'à l'état de livre. Toutefois il est assez ordinaire que le discours académique s'écrive un peu, en même temps qu'il se parle; c'est une œuvre hybride, une sorte de monstruosité littéraire, destinée à l'oreille et à l'œil.

Tel quel, ce discours nous semble fort remarquable; depuis M. de Martignac, qui avait un peu cette manière d'écrire, nous n'avons rien lu de mieux agencé, de plus délicatement construit, de plus chatoyant. Ce qu'il y a de frappant surtout, c'est une concordance harmonique et rigoureuse entre les pensées et le style; l'un est aussi adroit, aussi bienséant que l'autre. Autant les choses sont touchées et présentées par le côté reçu, incontestable, tombant sous l'assentiment unanime, autant le langage est insinuant, gracieux à tout et à tous, plein d'égards et de déférences polies. C'est une excellente page, dont l'académie doit être fière, et comme elle en a peu.

Le discours de M. Thiers n'est pas seulement une chose de cérémonie; c'est encore une chose de doctrine; à ce titre-là, nous avons jugé convenable d'en parler. M. le ministre de l'intérieur a mis une si décente réserve à formuler des théories littéraires, il les a si généreusement et si adroitement appuyées sur la mémoire de ce bon M. Andrieux, qui n'en avait guère, qu'il est fort difficile d'accepter la bataille de qui ne l'offre pas. M. Thiers a parlé de ses adversaires politiques, pour s'excuser de ne pas s'attirer encore des adversaires littéraires; c'était une plaisanterie de fort bon goût, et qui aura été trouvée telle. Le tiers-parti, s'il avait des membres dans l'enceinte, a dû sourire très-légèrement et très-vite; et la critique, qui se trouve comparée à M. Dupin, n'a raison d'être, selon nous, ni très-flattée, ni très-rassurée. Ce n'est donc pas une lutte que M. Thiers a voulue; ce n'est pas non plus ce que nous souhaitons. Le métier de gladiateur est une

triste chose, une chose peu profitable surtout; il ne suffit pas d'y mourir pour être applaudi, il faut encore y mourir selon certaines règles, et avec de certaines grâces. Or, un mort applaudi, n'est jamais qu'un mort.

C'est à l'occasion des travaux dramatiques de M. Andrieux, de Colin d'Harleville et de Picard, que M. Thiers a émis quelques propositions, que nous lui demandons la permission de discuter avec lui; moins parce qu'elles expriment des idées fausses, que parce qu'elles nous mènent à en exprimer que nous croyons vraies. C'est à l'imitation des choses contemporaines et présentes que les poètes devraient surtout la production des chefs-d'œuvre, selon M. Thiers; la chose réelle donnant la vérité; la chose vivante donnant l'en-train du style et la verve de la pensée. Cela peut être très-vrai, pourvu qu'on n'en fasse pas une généralité et un principe; car alors cela deviendrait contraire à l'expérience. Homère n'avait pas vu la guerre de Troie; Dante n'avait vu ni l'enfer, ni le paradis, ni le purgatoire; Shakspeare n'avait vu ni Hamlet, ni Othello, ni Richard III; Corneille n'avait vu ni le Cid, ni Nicomède. Il y a une vue de l'intelligence qui remplace la vue du corps; elles peuvent être aussi réelles l'une que l'autre; mettre les objets dans le même relief et dans le même jour, et par conséquent agir avec la même énergie sur le sens qui conçoit et sur le sens qui formule; c'est-à-dire sur la pensée et sur le langage.

Nous sommes charmé de pouvoir toucher en passant cette question relative à l'opportunité plus ou moins grande qu'il y a pour le poète dramatique à bâtir ses œuvres sur le temps présent ou sur le temps passé, et à voir jusqu'à quel point il est vrai ou faux que notre siècle soit impropre à être mis à la scène. Molière, avant lui Térence, avant lui Aristophane, avait exploité les choses contemporaines; et chacun d'eux nous a laissé des ouvrages universellement admis comme beaux. Depuis Molière, la comédie a décliné; après lui, Piron, Regnard, Destouches, Colin d'Harleville, Picard, Andrieux, Scribe. A qui la faute, s'est-on demandé? La faute en est aux caractères qui s'effacent, ont répondu les maîtres critiques; les couleurs s'en sont allées, il ne reste que des nuances, et avec des nuances on ne fait pas des tableaux. Voilà le grand argument avec lequel on fait de mauvaises comédies depuis Molière, sans que personne y ait à redire, parce que cela passe en chose jugée.

On ne fait pas des tableaux avec des nuances, non sans doute; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Dépouillons l'image, et allons au fait. Quels sont donc ces caractères qui existent dans Molière, et qui ont disparu

depuis? Il y a des misantropes, des avares, des tartufes, des femmes savantes, des maris trompés : est-ce que vraiment notre société est guérie de ces maux, comme le monde moderne est guéri de la lèpre? Quoi! pas un homme déclamant contre l'ordre social présent; pas une ame sordide dormant sur une cassette; pas un hypocrite de vertu ou de talent; pas de mari qu n'ait qu'un silence infâme ou la mort? Mais, en vérité, nous formons alors une société charmante; nous sommes de vrais bergers d'Arcadie, et nous devrions nous envoyer des nids de tourterelle au premier jour de l'an.

Non, certes, ce ne sont pas les couleurs qui manquent, ce sont les peintres; depuis Molière, il y a toujours eu des caractères, il n'y a pas eu de poètes; voilà tout.

Il y a pourtant là-dessus quelque chose d'important à dire, et nous y arrivons. La société présente, considérée du point de vue de l'art dramatique, a contre elle de très-réels et de très-graves inconvéniens, mais ce ne sont pas ceux qu'on imagine. Qui voulez-vous mettre à la scène aujourd'hui? un bourgeois, un homme comme tout le monde, un citoyen, un Français, car il n'y a que cela, maintenant que la grande noblesse et les corporations sont effacées. Et l'éducation? et la langue? et le costume? dès qu'un personnage parlera français pendant vingt minutes, ce personnage sera faux, par la raison qu'il n'y a pas un citoyen, un homme comme tout le monde, qui parle réellement avec pureté, correction et élégance durant ce temps-là. Dès qu'il s'élèvera à des sentimens tant soit peu fiers et grandioses, il sera faux, parce que ces sentimens naissent et se produisent dans des circonstances qui ne sont plus, comme les grandes familles, les traditions héréditaires, l'amour et l'orgueil du rang. Supposez une tirade du *Misantrope* dans la bouche d'un électeur, ou d'un garde national; *risum teneatis?* Un personnage pris dans la société actuelle sera donc très-peu remarquable par l'idée et par le langage, sans compter qu'il sera ridicule par l'habit. Un poète, qui aura la pensée vive et l'imagination riche ou gracieuse, aimera mieux se reporter au temps où il y avait des mœurs fastueuses, des pensées princières, des costumes éclatans, parce que ces choses vont mieux au théâtre. Voilà pourquoi tout ce qui a aujourd'hui du talent, se retourne vers les époques plus favorables aux effets de l'art dramatique, et laisse le présent à qui n'a pas l'œil assez perçant pour voir le passé.

Il y a un homme, un homme d'esprit, académicien à l'heure qu'il est, M. Scribe, qui a accepté le présent comme base d'une œuvre drama-

tique, le présent avec toutes ses allures mesquines et étriquées, ses pensées communes, ses sentimens médiocres, sa langue bâtarde, ses costumes économiques. Il a pris le moins mauvais de ce mauvais, les colonels et les banquiers, c'est-à-dire les hommes de gloire militaire et les hommes de puissance financière. Aussi voyez ce théâtre! comme c'est petit! comme c'est tiré! comme c'est prétentieux! Et encore M. Scribe a *été* forcé, malgré lui, de fausser le temps présent et de hausser ses personnages. S'il les avait pris tels quels, c'eût été à faire fuir; car qui aurait soutenu les ventrebleu! des colonels et les barbarismes des agens de change? Il a été forcé aussi de grossir les fortunes et d'épurer les sentimens; d'apprendre l'orthographe aux uns, le français aux autres. Malgré tout cela, et probablement à cause de tout cela, le théâtre de M. Scribe n'en demeure pas moins une création de solidité fort suspecte. Ajoutez que l'infusion de dix ou douze collaborateurs dans la même idée lui a donné une saveur effroyablement diverse et compromise, et que tout ce mélange est comme une liqueur qui va tourner. Si M. Scribe avait possédé à un degré plus éminent le sentiment du beau langage, nous croyons qu'il aurait pu faire beaucoup mieux qu'il n'a fait avec ce qu'il a fait; mais son style est un placage perpétuel, tout plein de choses mythologiques et incroyables, à la façon de l'empire et de l'Almanach des Muses. Chez lui, un banquier n'appelle jamais son père que « l'auteur de mes jours; » une banquière y parle de « nœuds, » de « flammes, » de « liens qui unissent à jamais sa destinée. » On n'y dit pas : « Je m'en vais, » mais « je quitte ces lieux. »

Ce n'est donc pas sans raison, ainsi que nous disions tout à l'heure, que les hommes qui se sentent une véritable vocation dramatique se retournent vers le temps passé; l'art y est plus à son aise; il y trouve des hommes plus grands, plus singuliers; une langue plus noblement construite et plus purement parlée, des édifices plus originaux et plus poétiques, des costumes plus splendides et plus radieux, et avec tout cela le charme que le lointain donne toujours à toute perspective. Et, pour revenir maintenant aux opinions littéraires de M. Andrieux, dont M. Thiers a bien voulu se faire modestement l'interprète, nous trouvons qu'il n'est pas très-exact de dire que l'art dramatique actuel s'inspire de Shakspeare. Il se reporte plus ou moins au temps de Shakspeare, il en manie à peu près les hommes et les idées; mais il ne s'inspire pas de lui pour cela. Bien au contraire, l'art dramatique actuel, nous parlons de l'art vraiment digne de ce nom, l'art intelligent, qui a nettement conscience de ce qu'il veut et de ce qu'il peut,

fait effort pour éviter la voie de Shakspeare, et voici comment. Pour placer le drame dans le passé, il faut retrouver toutes les conditions de ce passé, reconstruire ce grand corps gisant à terre, lui refaire le squelette pièce à pièce, nouer les muscles aux nerfs, les nerfs aux tendons, les tendons à la charpente osseuse, dresser le long du tronc l'arbre des artères et des veines; et pour qui sait dans quel dénûment d'abord, et ensuite dans quel désordre se trouvent maintenant nos idées historiques, il est effrayant de songer quelle difficulté il faut vaincre pour asseoir une comédie, une tragédie, un drame au milieu du quinzième ou du seizième siècle, sans manquer à la vérité du temps, du lieu et des idées.

Ce qui est à peine possible aujourd'hui était impossible du temps de Shakspeare. Non-seulement on ne l'aurait pas pu, mais encore on ne l'aurait pas voulu. Les notions générales et supérieures de l'histoire n'étaient pas nées, et la nécessité de lier les œuvres littéraires à la réalité des traditions n'était pas soupçonnée; on y songe maintenant; et encore tout le monde n'y songe pas, à ce qu'il paraît. C'était donc sans aucune conséquence que Shakspeare faisait aborder un gros vaisseau à Milan, et plaçait des pendules dans l'appartement des Romains; personne n'y trouvait à redire; la critique de l'art en était là. Quand il maniait l'histoire ancienne, il taillait Octave ou Antoine sur le patron des grands seigneurs de l'Angleterre, comme Corneille prenait plus tard Auguste et Nicomède à la cour de Saint-Germain, et Racine, Néron et Junie à la cour de Versailles. Les temps étaient tels cependant que cet anachronisme ne paraissait pas trop, surtout dans Shakspeare et dans Corneille; la grande aristocratie romaine et asiatique correspondait assez bien aux baronets du seizième siècle, et il y avait bien moins loin qu'on ne pourrait être porté à le croire d'Octave à Thomas Percy, comte de Northumberland, ou de Nicomède au connétable de Lesdiguières. Aujourd'hui, la chose n'est plus possible; les électeurs et les gardes nationaux sont des personnages *sui generis*, qui n'ont pas leurs corrélatifs dans l'histoire. M. Scribe n'y a pas songé en écrivant *l'Ambitieux,* et il a fait de la cour de ce pauvre roi George II un vrai conseil général de département ou de manufactures. Son Walpole fabrique du plaqué et monte la garde.

L'art dramatique actuel est donc tout-à-fait hors de la voie de Shakspeare, par la prétention qu'il affiche à la restitution de l'histoire dans toutes ses directions, prétention que nous ne jugeons pas, quant à présent, et que nous nous bornons à constater. Si c'était le moment d'entrer dans de plus

grands détails, nous pourrions montrer encore comment les conditions actuelles d'une représentation théâtrale ont totalement changé l'agencement du drame depuis Shakspeare; mais nous croyons en avoir assez dit pour montrer que le drame actuel ne copie personne, Shakspeare moins que tout autre, et que l'opinion que M. Andrieux s'était faite sur ces matières aurait pu avoir plus d'exactitude et plus de rigueur.

Il en est de même d'un autre passage du discours de M. Thiers, où il rapporte encore ce que M. Andrieux pensait des tentatives faites sur la langue dans le but de la renouveler. Nous sommes forcé de répéter que le sentiment que nous allons examiner et combattre était celui de M. Andrieux; c'est M. Thiers lui-même qui le dit. Or c'est assurément un homme à croire sur parole, et qui a montré, en des occasions plus solennelles, qu'il avait, comme on dit, le courage de ses opinions. M. Andrieux pense donc qu'il n'y a aucune nécessité à créer des mots et des tournures de phrase; que Racine, Bossuet, Pascal, n'eurent pas besoin qu'on en créât, et que les grands écrivains du dix-septième et du dix-huitième siècle se servirent de la même langue, sans qu'il fût nécessaire de la remanier. Nous aimons à voir ainsi ces grandes questions soulevées : tout le monde gagne, soit à les combattre, soit à les soutenir. Dans le cas présent, nous allons diviser la difficulté et procéder par ordre.

D'abord est-il bien vrai, comme le dit M. Thiers, et comme le pensait M. Andrieux, que le propre d'une langue, c'est d'être fixe et immuable? Nous croyons que c'est la première fois qu'une opinion aussi carrée ait été avancée sur cette matière. La question fut vivement agitée, au dix-septième siècle, par Vaugelas, Ménage et le père Bouhours. Ménage fut celui qui se rapprocha le plus du sentiment de M. Andrieux; mais il en resta à mille lieues, et l'on verra plus bas que Ménage lui-même fut un des premiers à créer des mots nouveaux, et à défendre ceux que d'autres avaient créés. Il est évident qu'en matières littéraires la tradition doit être mise au premier rang. Or, dans le cas présent, toute l'antiquité critique est contre M. Andrieux. Pour ne parler que de l'art romain, nous n'avons besoin que de rappeler le grand ouvrage de Varron sur la langue latine, et le chapitre du neuvième livre, *De analogia verborum*. Nous demandons aussi pardon à M. Thiers et à M. Andrieux, deux académiciens, de leur citer les vers célèbres d'Horace :

> Licuit semperque licebit
> Signatum præsente nota producere nomen.

Si l'on passe d'Horace à Quintilien, c'est toujours la même opinion, aussi nettement et aussi explicitement exposée. Ce dernier critique va même plus loin : non-seulement il pense que, dans des circonstances données, il est expédient de créer des mots; mais il cite encore les grands écrivains qui ont ainsi fécondé la langue. Il cite Sergius Flavius, qui avait créé *ens* et *essentia;* Messala, qui avait créé *reatum* et *munerarius;* Auguste, qui avait crée *piraticam*, *musicam*, *fabricam;* Cicéron, qui avait créé *favorem*, *urbanum;* Térence, qui avait créé *obsequium;* et Hortensius, qui avait créé *cervicem*. Or, il faut avouer que lorsque Auguste, Cicéron, Hortensius et Messala inventaient ainsi des mots, la langue latine était pourtant parvenue à sa période la plus élevée de richesse et de splendeur.

Si nous examinons une autre assertion de M. Thiers, celle-ci plus spéciale, mais toujours d'après M. Andrieux, à savoir que Racine, Bossuet et Pascal n'eurent pas besoin qu'on leur inventât des mots, nous ne pouvons pas nous empêcher de la trouver singulièrement hasardée. L'entrée du dix-septième siècle est obstruée par une trentaine de fabriques grammaticales qui livrent des mots nouveaux à la consommation des écrivains, et Port-Royal est, comme on verra, l'une de ces manufactures les plus actives, et, soit dit entre parenthèse, les plus malencontreuses. Nous n'avons pas la prétention de mettre un ordre bien sévère en tout ceci; notre bulletin est une chose de conversation bien plus que de livre, et nous citons et argumentons de mémoire la plupart des temps, ce qui exige un surcroît d'indulgence et d'intelligence de la part de nos lecteurs; d'indulgence pour nous pardonner nos fautes, d'intelligence pour les réparer. Nous disions donc qu'à la porte du dix-septième siècle se tiennent debout un grand nombre de marchands de mots absolument neufs, et qui n'ont pas encore servi; Baïf offre, à qui en veut, *épigramme*, *élégie*, *aigre-doux;* Marot offre *coq-à-l'âne;* Ronsard, *ode* et *avidité;* Desportes, *pudeur;* le cardinal de Richelieu, *généralissime;* Balzac, *aridité*, *féliciter*, *se calomnier soi-même;* la marquise de Rambouillet, *débrutaliser;* Sarrazin, *burlesque;* Bertaud, *canevas de chanson;* Ménage, *prosateur;* Corneille, *offenseur;* quant à *invaincu*, qu'on lui attribue, Ménage affirme qu'il l'a lu dans l'*Astrée;* et nous, nous affirmons que nous l'avons lu dans la *Chronique de Bayard*, un admirable livre, comme on sait; Ségrais offre aux chalands son *impardonnable;* le cardinal Mazarin, *disculper* et *bravoure;* et le père Bouhours, *arrangé*. Vaugelas s'exprime avec le sé-

rieux qu'on va voir sur le mot exactitude : « *Exactitude* est un mot que j'ai veu naistre comme un monstre ; à la cour, on ne le peut souffrir, et M. Coëffeteau ne s'en sert jamais. » Ailleurs, il annonce l'apparition du mot *intrépide*, déclare qu'il le trouve très-convenable, et qu'il le poussera dans le monde de tout son pouvoir.

Pour le fait de Port-Royal, et par conséquent de Pascal, il est aussi singulier, et n'est pas moins clair. Il paraît que ces bons solitaires employaient leurs loisirs à fabriquer des mots plus qu'il n'aurait convenu. Ménage les en loue comme d'une bonne action ; le père Bouhours les en blâme sévèrement, alléguant que ce n'est pas le fait de quelques reclus de créer la langue dont doivent se servir les hommes de la société et du siècle. Pour nous, si nous avions une opinion à émettre en ceci, nous ne pourrions pas nous empêcher de blâmer les solitaires de Port-Royal, non pas d'avoir fait des mots, mais de les avoir faits si cornus et si effroyables ; en voici quelques-uns, des mots tout-à-fait mal léchés, de vrais vocables de théologiens et de géomètres : *effacement*, *prosternement*, *abrégement*, *enivrement*, *élèvement*, etc. Quelle est réellement la part que Pascal a prise dans cette affaire? quel mot a-t-il créé? Nous n'en savons rien, mais à coup sûr il y a trempé ; et si ce n'est pas lui, ce sont les siens.

M. Andrieux s'est donc un peu hâté en affirmant d'abord, et d'une manière générale, que le propre d'une langue, c'est d'être immobile ; ensuite, et en particulier, que les grands écrivains du dix-septième siècle n'avaient pas eu besoin qu'on leur créât des mots. D'un côté et d'autre, c'a été de la part de M. Andrieux et de M. Thiers manque de mémoire ; car la critique de tous les temps a été d'accord sur ce point, qu'il était permis d'introduire des mots nouveaux dans une langue, et le dix-septième siècle est un de ceux où il s'en est créé le plus.

Pourquoi, de toutes les opinions de M. Andrieux, M. Thiers est-il allé choisir celle qui avait trait à des questions si claires? Était-ce pour en tirer une sorte d'argument *ad hominem* contre la littérature de l'école nouvelle? C'est ce qu'on dit, et ce que nous serions assez porté à croire. Dans ce cas, nous sommes étonné que M. Thiers ne se soit pas servi d'argumens plus nerveux. Il n'en est pas du lion comme du lièvre ; quand on le blesse, il faut le tuer. Tous les chasseurs le savent. Or la flèche de M. Thiers a sifflé dans le vide, et y siffle encore. L'école nouvelle n'a pas précisément en vue de créer des mots nouveaux ; non pas qu'elle se l'interdise, c'est une faculté laissée à toutes les époques littéraires, et dont

la nôtre ne peut pas vouloir se dépouiller; mais ce n'est pas là précisément ce qu'elle a le plus à cœur et à tâche. Si M. Thiers avait le temps de lire les grands écrivains de l'école nouvelle, il verrait qu'ils emploient fort peu de mots nouveaux, s'ils en emploient. Ce qu'il y a chez eux en abondance, ce sont des mots restitués à leur acception primitive, retrempés, redorés, remis à neuf; de bonnes et superbes expressions de nos pères, que leurs enfans exhument avec un noble respect filial.

Nous savons que tout le monde ne fait pas comme eux; mais peut-on et doit-on l'attendre? N'y a-t-il pas toujours dix maçons pour un architecte, et trente gâcheurs pour un maçon? Mais la multiplicité et l'énormité des fautes ne devraient pas décourager la justice. Moins il y a d'innocens dans une multitude, plus il faut de soin et de zèle à les y démêler. Il fallait frapper ceux qui gâtent la langue, et bénir ceux qui la conservent. Oui, il fallait frapper ceux qui la gâtent, et nous aurions applaudi à ce courage; il fallait nommer les mauvais journalistes, les mauvais avocats, les mauvais substituts; dénoncer le jargon barbare et effroyable qui se parle dans les journaux, dans les parquets, dans les cours royales, dans les deux chambres, et qui se dégorge par mille courans bourbeux dans le fleuve limpide de la bonne langue et de la noble littérature : voilà où se créent les mots nouveaux, les tournures vandales, et non pas chez les écrivains qui marchent à la tête de l'école nouvelle. Un avocat, orateur de grand renom, prononçait en 1830 la phrase suivante à la tribune de la chambre des députés : « C'est *proscrire* les véritables *bases* du *lien* social; » un autre orateur non moins renommé disait à la même tribune, il n'y a pas bien long-temps encore : « Nous aurions toujours *été* fiers de mettre une *épée illustre* à la *tête* du conseil. » Voilà les phrases nouvelles et inouïes que M. Andrieux aurait pu citer. Il est vrai que M. Andrieux ne les a pas entendues, la dernière au moins; mais M. Thiers, qui doit la connaître, aurait pu continuer la pensée de son prédécesseur, et déplorer ces entorses données par les avocats et les députés à la logique du style et de la langue. Du reste, ce ne serait pas sans quelque opiniâtreté, dit-on, que M. Thiers serait parvenu à faire passer le morceau de son discours qui nous occupe; la commission nommée au sein de l'Académie pour le censurer, y aurait porté quelques obstacles, et il n'aurait pas tenu à M. de Lamartine qu'il ne disparût. Nous sommes charmé d'être sur ce point de l'avis de M. de Lamartine; nous croyons avec lui que lorsqu'on va en guerre, il ne faut pas pendre à sa ceinture un sabre de bois.

Il reste encore un dernier point dans l'opinion littéraire de M. Andrieux exposée par M. Thiers, que nous ne sommes pas fâché d'examiner après les autres, d'autant qu'il a trait à un préjugé assez répandu, et qui n'en est pas moins sans fondement pour être vulgaire. Il s'agit de cette habitude de nommer pêle-mêle les écrivains du dix-septième et du dix-huitième siècle, Pascal, Bossuet, Molière, Racine, Voltaire, Montesquieu, comme parlant la même langue et se servant du même style. M. Thiers est tombé dans cette faute, comme les autres, quand il a dit que Voltaire et Montesquieu avaient écrit dans la langue de Racine, de Bossuet et de Pascal.

Nous ne pouvons pas donner une idée plus juste du chaos dans lequel se plongent ceux qui mêlent ainsi les écrivains du dix-septième et du dix-huitième siècle, qu'en disant qu'ils ressemblent à ceux qui mêleraient la musique de Rossini, de Meyer-Beer, d'Auber, de Chérubini, de Boïeldieu, ou la peinture de Rubens, de Van-Dyck, de Paul Véronèse, d'Albane, de Raphaël. La différence entre les écrivains est aussi grande qu'entre les musiciens et les peintres; et dire que Voltaire a écrit dans la langue de Racine, équivaut à affirmer que Berton a composé comme Gluck, et Watteau peint comme Tintoret. Il y a en littérature des styles aussi distincts, aussi séparés qu'en musique et en peinture, et indépendamment des styles, il y a encore un procédé général pour formuler la parole, qui correspond aux grandes révolutions survenues dans l'emploi des sons et des couleurs. La langue du dix-septième siècle n'a aucun rapport avec celle du dix-huitième siècle; et dans chacune de ces deux langues il y a des familles d'idiomes qu'il n'est pas permis de confondre et de mêler. Ainsi nommer côte à côte Racine et Larochefoucauld, qui sont du même siècle, Voltaire et le duc de Saint-Simon, qui le sont pareillement, nous semble tout-à-fait monstrueux, ou d'un homme distrait et qui n'y regarde pas. Les idées que nous allons émettre sur ces matières auraient besoin d'être très-longuement développées; elles le seront plus tard; mais nous ne croyons pas inutile de les exposer très-brièvement aujourd'hui, pour jeter quelques lueurs sur les opinions du vulgaire, qui nous semblent passablement obscures et brouillées en matière de langue et de style.

La langue française contient trois autres langues très-distinctes, celle des gentilshommes, celle des érudits, celle des bourgeois. La langue noble est la première des trois; elle commence à Ville-Hardouin, continue par Joinville, arrive plus tard à Commines, à Guillaume de la Manche,

à Montaigne, à Brantome, au chancelier du Vair, à Balzac, à Mme de Sévigné, et continue par le duc de Saint-Simon et le marquis de Mirabeau. Cette langue s'écrivait quand il n'y avait que les gentilshommes qui pussent écrire, c'est-à-dire avant que la bourgeoisie ne se fût élevée à la culture des beaux-arts. La seconde langue est celle des érudits; elle commence avec la renaissance grecque et romaine, au seizième siècle; c'est celle de Ronsard, de du Bellay, de Marot, de Vaugelas, du père Bouhours, de Ménage, de Boileau; elle accoste l'idiome aristocratique; tous deux ils cheminent ensemble comme deux fleuves qui ne mêleraient pas leurs eaux. La langue plébéienne, le *sermo pedestris*, comme dirait Horace, ne commence qu'au dix-septième siècle, c'est-à-dire au moment où les grandes familles bourgeoises envahissaient les positions morales, politiques et financières; c'est celle de Racine, de Pascal, de Fléchier, de Massillon. Jusque-là on ne compterait peut-être pas quatre bourgeois qui aient écrit en français, depuis la fin du douzième siècle. Dire que ces trois langues différaient parfaitement entre elles, c'est énoncer une vérité qui sera facilement comprise de tous ceux qui voudront remarquer dans quelle atmosphère d'idées diverses vivaient les trois sortes d'hommes qui les parlèrent et qui les écrivirent. Nous répétons qu'il faudrait de longs développemens à tout ceci; nous les donnerons plus tard, nous bornant pour aujourd'hui à émettre le principe dans toute sa nudité, mais dans toute sa portée.

Quant au caractère extérieur des trois langues, l'idiome aristocratique est plus libre et plus métaphorique; l'idiome érudit moins imagé, mais plus correct; l'idiome bourgeois plus pâle et plus timide.

Après avoir soigneusement distingué et mis à part ces trois familles d'idiomes, il importe encore de ne pas confondre les époques, et d'indiquer nettement à quel siècle on les prend et on les considère; car le temps les modifie tous trois comme toute chose; et, par exemple, au dix-huitième siècle, l'idiome érudit et l'idiome bourgeois ne se peuvent plus distinguer.

Quand on a débrouillé et classé les idiomes et les époques, il reste encore un bien beau travail à faire, c'est l'étude des styles individuels dans ces idiomes et dans ces époques. C'est alors qu'on arrive à découvrir que non-seulement il n'y a rien de commun entre la langue de Molière, de Racine et de Voltaire, mais encore qu'ils ont chacun une manière propre et exclusive de formuler l'idiome de leur classe et de leur temps.

Nous sommes poursuivi par l'envie très-sérieuse de mêler des exemples à toutes les choses que nous avons avancées ; nous allons en définitive moitié céder, moitié résister.

En général, la langue française du seizième siècle, dans l'idiome des nobles et dans celui des érudits, les seuls qui existassent alors, était d'une allure superbe et seigneuriale ; elle marcha tout emplumée et caparaçonnée. Outre la beauté de la langue, il y a encore à cette époque ce qu'on peut nommer la crudité des styles, qui est toujours d'un noble et d'un puissant effet.

La langue aristocratique est reconnaissable, avons-nous dit, à la liberté de son allure et à la richesse de son costume. Nous nous bornerons à la prendre à la fin du règne de Louis XIII.

Voici un passage de Balzac ; c'est au commencement de son *Aristippe* ; il parle de ceux qui ont dit que les amis étaient les meilleurs des biens et des aides : « Il n'y a que Dieu seul qui soit pleinement content de soi-même, et de qui il faille parler en termes si hauts et si magnifiques : il n'y a que lui qui, étant riche de sa propre essence, jouisse d'une solitude bienheureuse, et abonde en toutes sortes de biens ; lui qui puisse opérer sans instrumens, comme il agit sans travail ; lui qui tire tout de dedans sa nature, parce que les choses en sont sorties de telle façon, qu'elles ne laissent pas d'y demeurer. » Plus loin, Balzac écrit ces phrases : « Les gens d'Athènes sont trop habiles pour tromper les gens de Thèbes ; ceux-là tendent leurs filets si haut, et ceux-ci volent si bas, qu'il faudrait qu'ils fissent effort pour y être pris. » Voilà l'image et la hardiesse jointes au laisser-aller et à une sorte de sans-façon. Voici qui devient superbement métaphorique : « Les raffineurs.... ne valent rien à conclure les affaires ; ils réussissent dans le désordre ; et, comme les démons de l'air, ils se mêlent parmi le tonnerre ; mais ils n'ont plus de force sitôt que le calme est venu ». Nous avons vraiment cité au hasard ; Balzac, un de nos grands écrivains, est tout de ce style. Voici maintenant quelques passages de Larochefoucauld ; on verra que c'est la même splendeur, la même magnificence, et surtout la même liberté. « Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement. » Plus loin, Larochefoucauld écrit ceci : « Il est du véritable amour comme de l'apparition des esprits : tout le monde en parle, mais peu de gens en ont vu » ; et à la suite : « L'amour prête son nom à une infinité de commerces qu'on lui attribue, et où il n'a non plus de part que le doge à ce qui se fait à Ve-

nise. » Il nous semble que ces exemples n'ont pas besoin de commentaires : c'est une langue grandiose, haute en couleurs, largement drapée.

La langue érudite, la langue de la renaissance n'est peut-être pas moins belle, surtout quand on la prend vers la fin du seizième siècle, dans Calvin, L'Étoile, Charron, et quelques autres. Voici un admirable passage de l'histoire de Louis XI, de Pierre Mathieu. Cet homme, que la Biographie de M. Michaud appelle un écrivain de mauvais goût, a laissé deux volumes in-folio du style qu'on va juger. Mathieu parle des derniers momens de Louis XI :

« Crainte par devant, crainte par derrière, crainte de ses alliés, crainte de son peuple, crainte de ses amis, crainte de ses enfans; et comme toute sa vie il avait toujours plus souhaité d'être craint qu'aimé, Dieu voulut qu'à la fin il se trouvât composé de la même humeur, craignant plus qu'il n'aimait. » Et plus loin : « La dissimulation fut la dernière chemise qu'il dépouilla. »

Ce n'est pas que la langue érudite se tienne à cette hauteur. Arrivée au commencement du dix-septième siècle, elle perd un peu de cette sauvage majesté : les philologues la remanient et la retrempent dans les flots cicéroniens. Saint François de Sales, Vaugelas, Bouhours, Coëffeteau, Ménage, l'écrivent noblement, mais pas à la manière de Mathieu. A cette époque, ce n'est plus le même idiome; ajoutons que ce ne sont plus les mêmes artistes : le temps des La Béotie et des L'Étoile est passé. Il se forme, dès 1620, un goût singulier, qui reparaît cent ans plus tard, sous la Régence; c'est une mignardise assez tolérable et un amour du contourné qui ne déplaît pas. Voici un passage de Voiture qui offre encore une belle langue et un bon style; c'est le commencement d'une lettre à Mme de Saintot, en lui envoyant *Roland furieux*.

« Madame, voici sans doute la plus belle aventure que Roland ait jamais eue. Et lorsqu'il défendait seul la couronne de Charlemagne, et qu'il arrachait les sceptres des mains des rois, il ne faisait rien de plus glorieux pour lui, qu'à cette heure, qu'il a l'honneur de baiser les vôtres. Le titre de furieux, sous lequel il a couru jusqu'ici la terre, ne doit pas empêcher que vous lui accordiez cette grâce, ni vous faire craindre sa rencontre; car je suis assuré qu'il deviendra sage auprès de vous, et qu'il oubliera Angélique sitôt qu'il vous aura vue. »

A peu près au temps de Voiture s'éteint l'idiome érudit, ou plutôt il est absorbé par l'idiome bourgeois, qui naît, grandit, déborde de tous

côtés, au théâtre, à la chaire, à Port-Royal. C'est une langue qui a aussi son allure grecque, sa désinvolture cicéronienne : en ce sens, elle succède à la langue de la renaissance ; mais elle a abattu les forêts d'images dont celle-ci était hérissée, et elle s'est faite unie comme un grand chemin. Bien plus, la périphrase l'envahit, la périphrase, cette mauvaise mousse qui finira par gagner et tapisser toute sa surface. Nous allons citer en exemple Racine et Pascal, deux des plus grands écrivains bourgeois : l'un et l'autre seront très-purs, très-corrects, mais pas de métaphores, pas de grandes ellipses ; un style clair et suffisant, rien de trop. Ce n'est pas sans motif que nous avons pris Racine, au milieu de tant d'autres ; nous voulions qu'on pût le rapprocher de Voiture, et remarquer jusqu'à quel point il rentre dans cette espèce de goût Pompadour, que nous avons signalé comme ayant fait apparition dès 1620. Voici donc un passage d'un discours de Pyrrhus à Andromaque :

> J'ai fait des malheureux sans doute ; et la Phrygie
> Cent fois de votre sang a vu ma main rougie :
> Mais que vos yeux sur moi se sont bien exercés !
> Qu'ils m'ont vendu bien cher les pleurs qu'ils ont versés !
> De combien de remords m'ont-ils rendu la proie !
> Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troie :
> Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
> Brûlé de plus de feux que je n'en allumai,
> Tant de soins, tant de pleurs, tant d'ardeurs inquiètes !..
> Hélas ! fus-je jamais si cruel que vous l'êtes ?

Cette langue est encore élégante, pure, gracieuse, facile ; mais qu'elle est loin, à notre avis du moins, de celle de Balzac, de celle de Larochefoucauld, de celle de Mathieu ! Comme elle est devenue humble ! comme sa surface est unie ! comme son parler est pudibond !

Voici Pascal maintenant ; nous prenons le grand géomètre dans ses plus grands écarts d'imagination : « On se croit naturellement bien plus capable d'arriver au centre des choses, que d'embrasser leur circonférence. L'étendue visible du monde nous surpasse visiblement ; mais comme c'est nous qui surpassons les petites choses, nous nous croyons plus capables de les posséder ; et cependant il ne faut pas moins de capacité pour aller jusqu'au néant que jusqu'au tout. Il la faut infinie dans l'un et dans l'autre ; et il me semble que qui aurait compris les derniers principes des choses, pourrait aussi arriver jusqu'à connaître l'infini. L'un dépend de l'autre,

et l'un conduit à l'autre. Les extrémités se touchent et se réunissent à force de s'être éloignées, et se retrouvent en Dieu, et en Dieu seulement. » Il nous semble d'abord que voilà une langue qui est nette, pure, correcte, comme celle de Racine; ensuite, un style qui ne manque ni de sévérité, ni de grandeur. Mais où est la phrase de Balzac, la phrase de Larochefoucauld, la phrase de Mathieu? Que sont devenus ces plis larges et flottans? Ne vous semblait-il pas voir tout à l'heure des courtisans en larges manteaux de velours, et maintenant ne voyez-vous pas un humble bourgeois, au maintien digne, mais réservé, qui n'a pas mis à son justaucorps plus de drap noir que n'en voulaient ses épaules?

Nous croyons avoir donné une idée, quoique incomplète, des trois sortes de langues spéciales qui constituent la langue française, et avoir fait apprécier les mérites divers par lesquels chacune d'elles se distingue. Elles sont toutes trois plus ou moins belles jusqu'à la fin du dix-septième siècle; dès-lors, la bourgeoisie prend tellement le dessus dans la société, que la langue aristocratique se renferme dans les châteaux et s'épanche en lettres et en mémoires. La langue bourgeoise se trouve donc reine, alliée qu'elle est à l'idiome érudit du dix-septième siècle. Mais, pour je ne sais quelle raison, c'est une reine de théâtre, sans majesté naturelle et sans vraie grandeur. Elle perd ce qui lui restait encore de coloris et de franche allure; les grands replis du style de Molière, les images de Larochefoucauld, la sévérité familière du style de Pascal, la pruderie coquette du style de Racine, tout cela s'efface, tout cela disparaît. A sa place se forge sur l'enclume de l'Encyclopédie une langue aride, sèche, cassante, à bruit et à goût d'acier, sur laquelle trois ou quatre hommes d'un immense talent, Diderot, Voltaire, Rousseau, Montesquieu, s'exercent long-temps et en vain pour en tirer de grands et de nobles styles.

Il n'entre pas dans nos vues de poursuivre plus loin aujourd'hui le développement des élémens constitutifs de la langue; nous avons voulu seulement faire entrevoir quelques-unes des raisons qui ne permettent pas de nommer pêle-mêle les écrivains du dix-septième et du dix-huitième siècle, sous peine de méconnaître l'abîme qui sépare les langues dont ils se servent et les styles qu'ils en extraient. Nous ne nous attacherons, en finissant, qu'à montrer, en ce qui touche Voltaire, que rien n'est plus loin de Racine que lui, attaquant ainsi ce préjugé qui les fait unir et confondre, non point parce qu'ils se rapprochent et se touchent en effet, mais parce que la plupart du temps nous restons, vis-à-vis des principaux écrivains de

notre langue, dans l'idée que nous avons prise au collége, à un âge où nous recevions sans contrôle les impressions que nos maîtres nous en donnaient.

Si au lieu de citer un seul passage de Racine, nous en avions cité vingt, on aurait vu que sa langue se déroule en grandes périodes, que sa pensée est à l'aise dans les mots, que son vers est souple; et que le maniéré qui ne le quitte guère ne laisse pas d'être toujours gracieux, quelquefois charmant. Dans Voltaire, la période disparaît, l'idée s'embarrasse et trébuche dans les mots; le vers tombe moins qu'il ne s'abat; le velours de Racine est remplacé par l'oripeau; on a un avant-goût confus de ces formes raides, tirées, théâtrales qui se sont réalisées vingt ans après Voltaire, dans la peinture de David et la littérature du Directoire. Voici des vers célèbres; nous prions le lecteur d'y réfléchir :

> Vertueuse Zaïre, avant que l'hyménée
> Joigne à jamais nos cœurs et notre destinée,
> J'ai cru, sur mes projets, sur vous, sur mon amour,
> Devoir, en musulman, m'expliquer sans détour.

Est-ce donc là *la langue pure et harmonieuse de Racine?* Se peut-il voir un fatras plus ridicule? *Avant que l'hyménée joigne à jamais nos cœurs et notre destinée,* quelle interminable périphrase, pour dire *avant de nous marier!* Et puis, que pensez-vous de ce Turc qui vous parle de l'*hyménée*, de la *destinée*, de *joindre des cœurs?* et qui croit devoir s'expliquer *en musulman,* c'est-à-dire, ajoute-t-il, sans détour? Est-ce donc là la langue des califes? Est-ce là cet idiome si poétique, si hardi, si fier, des Arabes? Est-ce même du français? Voyez. Tout le théâtre de Voltaire est écrit de ce style, c'est-à-dire que l'on reste ébahi en relisant, si toutefois ébahi est bien le mot. Que serait-ce, si nous transcrivions les morceaux les plus vantés de *Mahomet*, si nous entendions Séide près d'assassiner son père, dire à Palmyre d'un ton très-pénétré :

> Vous me voyez, Palmyre, en proie à cet orage,
> Nageant dans le reflux des *contrariétés*...

Quelle que soit l'opinion que l'on se fasse ou que l'on conserve du théâtre de Voltaire, la seule chose à laquelle nous tenons réellement, c'est de voir reconnaître qu'il ne parle pas la langue de Racine, et que

M. Andrieux était sous le poids de ses préoccupations de 1806, quand il se forma sur la langue française les opinions que M. Thiers a rappelées dans son discours.

Toutefois ces difficultés mêmes, ainsi soulevées au sein de l'Académie, dans quelque sens d'ailleurs qu'elles se trouvent résolues, sont une preuve de l'intention ferme qu'elle a de revenir sur l'eau. Elle se recrute d'hommes jeunes, et elle fait bien. Ceux-là sont actifs, mettent du prix aux luttes, et tireront du feu des intelligences heurtées. Voilà depuis quelques années trois ou quatre bonnes acquisitions, *Mactè!* Il reste tant à faire! La nomination de M. Villemain aux fonctions de secrétaire-perpétuel nous semble encore un excellent symptôme. C'est un homme de grand acquis et de grand esprit, auquel il faut craindre seulement que les loisirs viennent à manquer.

La mort de M. Parseval-Grandmaison laisse une place vacante à l'Académie. Nous ignorons si M. Victor Hugo déclarera sa candidature : nous l'y croyons assez disposé, et nous l'y engageons de toutes nos forces. Il ne faudrait pas qu'il restât en arrière de l'opinion publique, qui le désigne, et sans doute aussi de la pensée de l'Académie qui l'adopte.

A. GRANIER DE CASSAGNAC.

CHRONIQUE.

M. Viennet a répondu raisonnablement au discours de M. Thiers à l'Académie. Nous laissons à M. Viennet lui-même le soin de qualifier l'effet qu'il a produit sur l'assemblée. — On m'a peu écouté, disait-il au ministre : c'est toujours ainsi quand on parle le second. — Les détracteurs de M. Viennet ne lui contesteront pas au moins sa modestie. On remarquait à cette solennité académique le prince de Talleyrand, M. Guizot, M. Dupin et lord Brougham. A lord Brougham, l'homme d'état anglais, nous donnons cet avis charitable, qu'à Paris, ce pays des hommes capricieux et goguenards, il n'y a pas de position pire à prendre que celle *d'inévitable*. Lord Brougham est partout accroché à la robe de M. Dupin. Mardi dernier, M. Armand Carrel défendait éloquemment devant la chambre des pairs les intérêts du *National* et la liberté de la presse; lord Brougham était là. Si lord Brougham a le malheur d'aller trois fois à l'Opéra, et d'y être remarqué, il passera à la condition de dey d'Alger.

Revenons un peu à l'Académie, qui n'est pas au complet, malgré la récente agrégation de M. Scribe. Il s'agit de remplacer M. Parceval de Grandmaison, ce loyal poète, si fier de son poème de vingt-quatre mille vers, à qui l'on disait : « Mais il faudra douze mille hommes pour lire votre poème! » Les concurrens se pressent : M. Ballanche, M. Dupaty, M. Aimé Martin, M. Victor Hugo, qui, dit-on, n'est pas encore décidé. M. Casimir Bonjour se tient à l'écart; il avait droit pourtant à la voix de M. Étienne; mais on dit qu'après avoir *long-temps parcouru le monde*, *sollicitant de toute part*, quêtant *au hasard*, c'est la seule voix qu'il ait trouvée *dans tous les lieux où il a voyagé*.

— Pour ceux qui ont observé comme nous la rapide ascension du talent de M. Jules Janin, c'était un piquant spectacle que celui de son début oratoire. L'Athénée, cette *académie bourgeoise*, comme l'appelle le nouveau professeur, a voulu rafraîchir son vieux sang avec la verve du jeune feuilletoniste; et sur cette petite chaise noire, luisante et râpée comme un habit de poète, est venu s'asseoir un des plus brillans athlètes du journalisme moderne. L'Athénée, cet établissement probe et consciencieux qui file, au coin de la rue de Valois, au premier au-dessus de l'entresol, des jours tissus de physique, de littérature et d'économie politique pour ses honnêtes abonnés, l'Athénée est trop oublié de notre génération méprisante et frondeuse. Il est vrai de dire que l'Athénée fait assez peu de frais extérieurs, que les auditeurs sont encaissés dans un laboratoire dont la chimie, avec ses ustensiles, tapisse les quatre murs, et qu'enfin une livre de bougie de plus ne donnerait d'éblouissement à personne. Mais si vous n'allez pas là comme à un spectacle, si, avant l'arrivée du professeur, vous rencontrez une causerie aimable, Mme Gay, par exemple, qui vous contera dans son langage net et coloré tous les souvenirs de l'Athénée, et Mme de Villette et sa passion musicale, et Laharpe et Chénier et Ginguené; si Mme Gay vous rappelle qu'elle a vu là Grétry, que Benjamin Constant s'est assis sur cette petite chaise si chétive, l'Athénée alors devient pour vous une institution respectable, utile, qui, elle aussi, a trouvé ses génies, usé ses hommes; vous comprenez alors qu'il s'agit d'impressionner un auditoire choisi qui a ses traditions de goût et de critique; et, si vous êtes l'ami de M. Jules Janin, vous voyez qu'il y va pour lui d'un gros enjeu. A huit heures précises, heure dite, M. Janin est entré (exactitude, politesse des rois et des nouveaux professeurs). Des murmures de curiosité et d'approbation ont accueilli l'orateur. Qu'il est jeune! C'est qu'en effet il a 29 ans à peine, et que, depuis cinq ans, sa plume illustre la presse, dont il est l'enfant. Il n'a pas fallu à M. Janin la lecture de trois pages pour saisir son auditoire, l'entraîner avec lui dans ses aperçus fins et ingénieux, pour le fanatiser avec cette physiologie littéraire si neuve et si hardie. Le passage sur Mme de Sévigné aurait à lui seul assuré le succès de cette introduction, si la grande et belle réhabilitation de Fréron, cette chaleureuse et touchante défense d'un critique courageux, ne devait pas rester comme un des plus éloquens essais de l'art oratoire. Nos lecteurs comprendront sans peine quel assentiment ces belles pages ont excité. La tâche que s'est imposée M. Janin en nous disant l'*histoire du journal en France* est une œuvre d'érudition, de reconnaissance et de courage. Du *Mercure galant*, il viendra jusqu'au journal de nos jours; et dans cette longue énumération, s'il est soutenu par cette verve, échauffé par cette passion qui anime tout ce qui vient de lui, ce sera la plus brillante ré-

vélation d'une littérature qui avait usé tant d'intelligences, et n'avait pas trouvé un historien. Malgré le débit rapide et fougueux de M. Janin, sa première leçon, si neuve et déjà si piquante, a duré plus d'une heure; et il n'y avait de fatigue que pour l'orateur. C'est chose si rare que le style! chose si rare que l'esprit!

— Les amateurs de la chasse, les défenseurs de ses prérogatives et de ses coutumes, apprendront avec plaisir l'issue d'un procès que MM. Clary, neveux du roi de Suède, viennent de gagner contre deux habitans de Corbeil. Il s'agit d'un lièvre. Ce lièvre a été disputé comme le fut jadis Hélène par les Grecs et les Troyens, comme l'est aujourd'hui la province de Luxembourg. Pour ce lièvre, un homme *comme il faut* a fait plusieurs lieues sur un mauvais cheval de poste, intenté et gagné une action civile. Le 19 octobre dernier, MM. Clary forcèrent un lièvre; les chiens victorieux allaient se le disputer, quand trois voyageurs descendent de cabriolet et mettent les chiens d'accord en les battant, et prenant le gibier en quatrième avec eux; — un coup de fouet, et le cabriolet suit sa route. Pour suivre les ravisseurs, un des chasseurs emprunte le cheval d'un courrier qui vient à passer, et cabriolet, chevaux, hommes et lièvre arrivent ainsi jusqu'à Corbeil sans que justice soit faite au réclamant. A Corbeil, M. Clary obtient tous les détails, noms, adresses, dont il a besoin pour porter une plainte; et bien lui a pris de se montrer persévérant et bon cavalier, car le tribunal a cruellement salé le civet de MM. Henry et Jacob, l'un marchand de vins, l'autre marchand de bois, professions très-adonnées à la facétie. Ces deux honnêtes négocians n'en sortiront pas, avec l'amende, les frais et dommages-intérêts, à moins de 200 fr. Voilà un plat qui coûte cher! La moitié de cette somme, et ces deux inventeurs de la chasse en cabriolet eussent dîné au Rocher de Cancale avec une plus grande variété de mets. Ils ont pour se consoler la peau du lièvre, qui n'a pas été réclamée par MM. Clary.

— THÉATRES. — Il y a de grandes rumeurs dans nos principaux théâtres. L'Opéra-Comique éperonne le CHEVAL DE BRONZE d'Auber et implore les sortiléges de ROBIN DES BOIS. La Comédie-Française nous annonce comme très-prochaine la représentation de CHATTERTON, drame de M. de Vigny, tiré de son STELLO; on dit que Mme Dorval sera très-belle dans le rôle principal, qui lui est destiné. Quant à M. Harel, il comptait bien nous terrifier avec sa NONNE SANGLANTE; mais les difficultés que suscite l'acteur Bocage l'arrêtent tout court au milieu de ses apprêts de fantasmagorie: c'est le tribunal de commerce qui va trancher la question. Où est Salomon?

— ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — L'Opéra pare sa JUIVE de beaux costumes, de décorations étincelantes, et va mettre en jeu toute la *Duponchellerie* dont il dispose. Le répertoire courant fait perdre patience en attendant ce grand coup qui doit être frappé dans les premiers jours de février. Mlle Taglioni a dansé cette semaine la tyrolienne de GUILLAUME TELL, et transporté dans le ballet de GUSTAVE le pas de schall qu'elle avait créé, avec Mlle Pauline Leroux, dans ALI BABA. Comme les formes de l'éloge s'épuiseront avant le talent de Mlle TAGLIONI, il faut se borner à constater ses apparitions, sans vouloir analyser ses succès. Les bals masqués nous arrivent; les castagnettes, le *zapateado*, la *cachucha*, ont repassé les Pyrénées; Mlle Dolores et M. Campruvi se tordent les reins et roulent les yeux pour la reine d'Espagne; nous ne verrons donc plus ces glissades voluptueuses, et ces enlacemens lubriques; mais M. Mira va nous enrichir, nous accabler de présens, de tableaux, de curiosités; la loterie qu'il nous promet est comme celle des macarons : *A tout coup l'on gagne*. C'est aux fabricans les plus renommés, aux peintres les plus célèbres, qu'il a demandé des objets d'art, des tableaux. 45,000 francs sont consacrés à l'achat de tous ces lots, dont les billets ne seront tirés qu'au dernier bal. On va jusqu'à dire qu'une première loge de face à l'année sera le prix d'un des billets gagnans.

— THÉATRE DES VARIÉTÉS. — NAISSANCE ET MARIAGE, par MM. Lafitte et Cormon. — Voilà un titre qui porte avec lui la signification entière de ce vaudeville. Il y a par là un enfant naturel dont la naissance est régularisée par un mariage entre le séducteur et la femme séduite. Il résulterait des malheurs de Louise Fournier, mère de cet enfant, qu'une femme ne doit pas s'occuper de politique et recueillir des proscrits; car son séducteur ne voulait pas entendre parler d'épousailles, sous le prétexte que Louise entretenait des relations illicites avec Jacques, le soldat conspirateur. Mais quand il acquiert la preuve que cette apparence de liaison coupable cachait une bonne action, il n'y a plus à hésiter. L'enfant naturel dont nous avons parlé sert à plusieurs choses. Premièrement il forme la moitié du titre; en second lieu il cimente l'union des deux amans, et enfin sert de prétexte à un personnage de nourrice qui débite une foule de plaisanteries bonnes ou mauvaises, selon le goût des personnes. M. Daudel, le fashionable unique et obligé de tout vaudeville des Variétés, ne se corrige pas de son clignement d'yeux fort prononcé, tic vraiment intolérable sur lequel Gobert a entendu raison. Mlle Jenny Colon est toujours fort agréable. Qu'on nous pardonne la banalité de cette appréciation.

— CIRQUE OLYMPIQUE. — LA SERVANTE DU CURÉ, vaudeville en un acte. — Le Cirque tient parole : vaudevilles et drames vont pleuvoir sur ses planches. La Servante du Curé n'est pas une irréligieuse peinture de ces péchés commis çà et là par l'humaine faiblesse de pauvres prêtres abandonnés de Dieu et possédés par le diable. Brigitte, servante d'un curé de campagne, a donné le nom de Brigitte à sa filleule, devenue l'amante d'un dragon. Quand le dragon vient réclamer à la cure Mlle Brigitte, les commères, heureuses de trouver des torts à la vieille servante, proclament partout qu'elle a succombé à la tentation ; mais le mariage de Michel et de Brigitte II fait taire les mauvaises langues, et les commères en sont pour leurs frais de médisance. Si vous voulez savoir comment s'appelle l'auteur de cette œuvre, je vous dirai qu'il se nomme M. Tournemine.

— THÉATRE DU PALAIS-ROYAL. — FRÉTILLON. — Il faut une actrice de courage et d'esprit pour soutenir ainsi pendant cinq actes ce feu roulant de gravelures, d'équivoques et de quolibets licencieux, et traduire en action chaque couplet, chaque rime de la plus dévergondée des chansons de Béranger ; car Frétillon (l'on sait ce que ce nom veut dire) c'est la grisette parvenue, tantôt riche et parée, mais jamais grande dame ; tantôt ruinée, sans feu ni lieu ; toujours joviale et rieuse, toujours bonne pour les amans qui la battent, infidèle à ceux qui la paient ; type complet de ces femmes qui prennent aux grandes dames leurs modes, leurs robes, leur langage, leurs amans, qui disputent aux familles la minorité de leurs fils et les avancemens d'hoirie, et vivent ainsi de gaieté, de tapage, d'opéra, de champagne, de bals masqués et de querelles, de compte à demi avec de jeunes héritiers, jusqu'à ce que la femme *aimable* se retire à l'hôpital, et le fils de famille songe au mariage, autre hôpital de notre jeunesse anéantie. Frétillon ne finit pas aussi mal, mais peu s'en faut, puisque après avoir étrillé le civil, elle tombe aux mains d'un soldat qui s'en accommode. Les troupiers et les capucins n'y ont jamais regardé de si près : la caserne et le cloître rendent philosophe. Frétillon agit ainsi un peu par nécessité, puisqu'elle a perdu toute valeur sur la place, un peu aussi pour Ludovic, son *amant de cœur*, qui va se marier ; et cependant que d'obligations n'a pas Ludovic à Frétillon ! Richement meublée et vêtue par un imbécile, un certain Godureau, homme de finances, qui se recommande par une perruque blonde et un petit ricannement stupide, elle n'a cessé de voir Ludovic, aux risques de perdre sa *position* ; elle ose même le cacher dans un cabinet où Godureau le surprend. Il faut dire aussi que dans une armoire du même appartement se trouvait blotti un soldat, amoureux de Frétillon, remplaçant payé par elle pour sauver Ludovic des horreurs de la conscription ; en outre, un groom se cache sous un guéri-

don du même appartement. Il apportait une lettre d'un M. de Céran, autre amoureux de cette scandaleuse Frétillon. Ludovic, le soldat Marengo, M. de Céran, Godureau, total : quatre passions qui se donnent rendez-vous au même endroit. Godureau pousse un ricannement et se retire. De quatre ôtez un, reste trois.

Cette fois, c'est M. de Céran qui est en pied, Ludovic conservant sa position d'amant caché, Marengo nourrissant sa flamme dans les ennuis de la chambrée et sur les planches du lit de camp, sans compter un nombre raisonnable d'étudians qui brochent sur le tout. Mais Ludovic ne tarde pas à se rendre indigne du bonheur si vivement disputé par tant de prétendans. Frétillon apprend non-seulement qu'il a des dettes, mais encore qu'il dissipe son argent *à elle*, avec une figurante de l'Opéra. Elle ose faire un reproche, un coup de cravache lui ferme la bouche, et Ludovic sans remords, sans honte, irait rejoindre sa Lolotte, si les gardes du commerce, en arrêt sur lui depuis le matin, ne le happaient sous la porte cochère. C'est à Sainte-Pélagie qu'on l'entraîne. C'est à Sainte-Pélagie que Frétillon va le rejoindre encore: le pauvre garçon, il est en prison! La prison, c'est horrible! — *Vive le vin! Vive ce jus divin!* etc, etc. Qui chante ce refrain dans un pavillon de Sainte-Pélagie quand Frétillon s'y présente? *Cent bouteilles Des plus vieilles.*—C'est la voix de Ludovic. Il est gris; ses amis Godurean, Céran, qu'il a retrouvés là, sont gris; Marengo, qui monte la garde dans la cour, est gris; que peut faire de raisonnable la pauvre Frétillon? Se griser comme tout ce monde-là, griser le porte-clefs, griser l'huissier chargé du dossier de Ludovic, payer les dettes de tout le monde, jeter ses bagues, son collier, son cachemire au nez de l'huissier pour parfaire la somme, et, comme il fait froid, endosser la capote grise de Marengo, invitant à souper chez elle les prisonniers qu'elle a délivrés. Cette fois la voilà ruinée, si bien ruinée, si mal dans ses affaires, que sa table ne peut recevoir qu'un convive; et pourtant, voilà cinq à six affamés qui arrivent exacts au rendez-vous. Frétillon prendrait en patience sa misère, s'il lui restait l'amour de Ludovic. Mais l'ingrat va se marier; c'est lui-même qui l'annonce pendant que les invités se disputent le seul couvert que puisse offrir la maîtresse du logis. Pour savoir qui soupera, une loterie est proposée, des billets mis dans le shakos de Marengo poussé là par sa passion; mais c'est Frétillon qui a écrit les noms, et chaque bulletin porte celui de Marengo. Il ne faut donc pas s'étonner que son nom sorte de cette urne étrange. C'est donc à lui que reviennent les honneurs et les joies du tête-à-tête. Du reste, il est homme à bien payer sa félicité, car le voilà héritier d'une belle fortune, et c'est à Frétillon qu'il en fait hommage. Il est grand temps, comme on voit, que ce tableau de mœurs n'aille pas plus loin. Après le soldat, nous ne savons ce qui attendait la pauvre

Frétillon; car déjà les auteurs épuisés par une grande dépense de gaieté, de mouvement et de bons couplets, dissimulent assez mal leur fatigue dans ce dernier acte; les quatre premiers sont pleins de chaleur et menés de main de maître.

On dit qu'une gloire récemment académicienne n'a pas dédaigné de prêter assistance à MM. Bayard et Alexis de Comberousse. C'est M[lle] Dejazet qui porte tout le poids de ce vaudeville, aussi franchement immoral qu'amusant. Notre pudeur a marché sur la pointe des pieds à travers les obstacles de cette analyse. Ce n'est pas à dire pourtant que le Palais-Royal ait eu tort d'accueillir FRÉTILLON, parce que Frétillon ne serait reçue ni par des femmes de banquiers, ni par des épouses d'épiciers, ni par des compagnes de bombeurs de verres, enfin dans aucune maison où subsiste la moindre tradition d'honnêteté domestique. Assurément la mère n'y conduira pas sa fille âgée de dix-sept ans; mais le père ira, la mère ira (sans son mari peut-être, mais qu'importe?), le fils ira cent fois, les célibataires n'en bougeront pas, et le Palais-Royal fera de bonnes affaires, comme ces propriétaires de maisons peu soucieux de la nature et de la qualité des locataires.

N. R.

SUR LA MORT D'UN AMI (1).

Encore un ami dans la tombe;
Du vert rameau de mon passé
Encore une feuille qui tombe;
Encore un adieu prononcé
Par une bouche défaillante;
Sur une lèvre bienveillante
Encore un sourire effacé!

Encore un gai flambeau de moins pour la veillée;
Une flamme de moins aux foyers presque froids;
Des fleurs dont la pelouse à peine est émaillée
Une encor de moins qu'autrefois;
Une page de moins au livre où je sais lire;
De moins une corde à la lyre
Qui vibre aux accens de ma voix!

(1) La REVUE DE PARIS accueille avec plaisir ces vers, qui ont obtenu les suffrages de l'auteur des MÉDITATIONS POÉTIQUES. C'est M. de Lamartine lui-même qui nous adresse cette pièce en nous priant de l'insérer.

Pourquoi faut-il que ceux qu'un doux penchant rassemble
Sur la terre d'exil où nous passons errans,
N'y puissent de concert long-temps marcher ensemble
Sans voir à chaque pas se dégarnir leurs rangs;
Que la route de notre vie
Se perde, quelque temps suivie,
Dans un désert d'indifférens!

Nous partons le matin avec tout notre monde.
Tous, d'un voyage heureux nous emportons l'espoir;
Sur tous ses compagnons chacun de nous le fonde.
Mais au lieu désigné pour la halte du soir,
Les regards tristement tournés vers la carrière
Qu'il aura parcourue entière,
Un seul de nous viendra s'asseoir.

Et voilà donc le privilége
Du mortel envié qui peut toucher au but!
En vain autour de lui le front chargé de neige
Cherche un front qui réponde à son dernier salut.
Le lévite qui tarde au porche de l'enceinte
N'entend plus se mêler aucun chant d'hymne sainte
Au dernier accord de son luth.

Oh! combien mille fois est plus digne d'envie
Le premier qui s'arrête au début du chemin,
Laissant chacun des siens encor riche de vie,
Et de tous, là présens, pouvant serrer la main,
Souhaitant à chacun de joyeux hyménées,
De beaux enfans, des biens, de nombreuses années,
Déniés par le lendemain!

Parce qu'ils ont alors quelque bonheur dans l'ame,
Il aime à se flatter qu'ils en auront toujours;
Il se plaît à grouper au dénoûment du drame
Tous les acteurs divers qu'il chérit en son cours;
Les quittant aujourd'hui sous un ciel sans nuages,
Il ne redoute pas, pour eux, les noirs orages
Que leur gardent de plus longs jours.

Plutôt que de tant d'espérances
Voir la source un jour se tarir,

Voir tant de chères existences
L'une après l'autre se flétrir,
Entouré de tous ceux qu'on aime,
Content d'eux, content de soi-même,
Des premiers bien mieux vaut mourir.

Bien mieux vaut, déployant ses ailes
Par un brillant soleil d'été,
Échapper aux rigueurs cruelles
Des hivers de l'humanité;
Mieux vaut d'avance aller attendre
Ceux que l'on n'en saurait défendre
Au séjour de l'éternité.

FÉLIX GUILLEMARDET.

— M. C. L. F. Panckouke, dont la belle entreprise, la BIBLIOTHÈQUE LATINE-FRANÇAISE, poursuivie avec une si rapide régularité, avance vers son terme, va élever aux lettres anciennes un nouveau monument, il va publier un texte seul des écrivains latins. Cette nouvelle collection est imprimée sur papier cavalier vélin superfin; le texte est accompagné de notes latines, recueillies avec soin et avec goût, dans les commentaires les plus estimés, par des professeurs distingués de l'Université de Paris. Il ne faut pas confondre cette opération avec la BIBLIOTHÈQUE LATINE-FRANÇAISE. Cette collection est tirée à très-grand nombre; elle se publie par livraisons de quarante-huit pages à 50 centimes, et paraît tous les jeudis. Les élèves studieux la rechercheront, et y trouveront le texte le plus pur à leurs méditations classiques.

LE PÈRE GORIOT.

All is true.
(Shakspeare.)

SECONDE PARTIE.

L'ENTRÉE DANS LE MONDE.

Vers la fin de cette première semaine du mois de décembre, Rastignac reçut deux lettres, l'une de sa mère, l'autre de sa sœur aînée. Ces écritures si connues le firent à la fois palpiter d'aise et trembler de terreur. Ces deux frêles papiers contenaient un arrêt de vie ou de mort sur ses espérances. S'il concevait quelque terreur en se rappelant la détresse de ses parens, il avait trop bien éprouvé leur prédilection pour ne pas craindre d'avoir aspiré leurs dernières gouttes de sang.

La lettre de sa mère était ainsi conçue :

« Mon cher enfant, je t'envoie ce que tu m'as demandé. Fais un bon emploi de cet argent, car je ne pourrais, quand il s'agirait de te sauver la vie, trouver une seconde fois une somme aussi considérable sans que ton père en fût instruit, ce qui troublerait l'harmonie de notre ménage ; et, d'ailleurs, pour nous la procurer, nous serions obligés de donner des garanties sur notre terre. Il

m'est impossible de juger le mérite de projets que je ne connais pas; mais de quelle nature sont-ils donc pour te faire craindre de me les confier? Cette explication ne demandait pas des volumes; il ne nous faut qu'un mot à nous autres mères, et ce mot m'aurait évité les angoisses de l'incertitude. Je ne saurais te cacher l'impression douloureuse que m'a causée ta lettre. Mon cher fils, quel est donc le sentiment qui t'a contraint à jeter un tel effroi dans mon cœur? tu as dû bien souffrir en m'écrivant, car j'ai bien souffert en te lisant. Dans quelle carrière t'engages-tu donc? Ta vie, ton bonheur seraient attachés à paraître ce que tu n'es pas, à voir un monde où tu ne saurais aller sans faire des dépenses d'argent que tu ne peux soutenir, sans perdre un temps précieux pour tes études? Mon bon Eugène, crois-en le cœur de ta mère, les voies tortueuses ne mènent à rien de grand. La patience et la résignation doivent être les vertus des jeunes gens qui sont dans ta position. Je ne te gronde pas, je ne voudrais communiquer à notre offrande aucune amertume. Mes paroles sont celles d'une mère aussi prévoyante que confiante. Si tu sais quelles sont tes obligations, je sais, moi, combien ton cœur est pur, combien tes intentions sont excellentes. Aussi puis-je te dire sans crainte : Va, mon bien-aimé, marche! Je tremble parce que je suis mère, mais chacun de tes pas sera tendrement accompagné de nos vœux et de nos bénédictions. Sois prudent, cher enfant; tu dois être sage comme un homme; car les destinées de cinq personnes qui te sont chères reposent sur ta tête; toutes nos fortunes sont en toi, comme ton bonheur est le nôtre. Nous prions tous Dieu de te seconder dans tes entreprises. Ta tante Marcillac a été, dans cette circonstance, d'une bonté inouïe; elle allait jusqu'à concevoir ce que tu me dis de tes gants. Mais elle a un faible pour l'aîné, disait-elle gaiement. Mon Eugène, aime-la bien! Je ne te dirai ce qu'elle a fait pour toi que quand tu auras réussi; autrement, son argent te brûlerait les doigts. Vous ne savez pas, enfans, ce que c'est que de sacrifier des souvenirs! mais que ne vous sacrifierait-on pas? Elle me charge de te dire qu'elle te baise au front, et voudrait te communiquer par ce baiser la force d'être souvent heu-

reux. Cette bonne et excellente femme t'aurait écrit si elle n'avait pas la goutte aux doigts. Ton père va bien. La récolte de 1819 passe nos espérances. Adieu, cher enfant. Je ne dirai rien de tes sœurs, Laure t'écrit. Je lui laisse le plaisir de babiller sur les petits événemens de famille. Fasse le ciel que tu réussisses! Oh! oui, réussis, mon Eugène, car tu m'as fait connaître une douleur trop vive pour que je puisse la supporter une seconde fois. J'ai su ce que c'était que d'être pauvre, en désirant la fortune pour la donner à son enfant. Allons, adieu. Ne nous laisse pas sans nouvelles, et prends ici le baiser que ta mère t'envoie. »

Quand Eugène eut achevé cette lettre, il était en pleurs, il pensait au père Goriot tordant son vermeil et le vendant pour aller payer la lettre de change de sa fille.

— Ta mère a tordu ses bijoux! ta tante a pleuré sans doute en vendant quelques-unes de ses reliques! De quel droit maudirais-tu Anastasie? tu viens d'imiter pour l'égoïsme de ton avenir ce qu'elle a fait pour son amant! Qui, d'elle ou de toi, vaut mieux?

L'étudiant se sentit les entrailles rongées par une sensation de chaleur intolérable. Il voulait renoncer au monde, il voulait ne pas prendre cet argent. Il éprouva ces nobles et beaux remords secrets dont les hommes ne savent pas apprécier le mérite, quand ils jugent leurs semblables, et qui font souvent absoudre par les anges du ciel, le criminel condamné par les juges de la terre.

Rastignac ouvrit la lettre de sa sœur, dont les expressions innocemment gracieuses lui rafraîchirent le cœur.

« Ta lettre est venue bien à propos, cher frère. Agathe et moi nous voulions employer notre argent de tant de manières différentes, que nous ne savions plus à quel achat nous résoudre. Tu as fait comme le domestique du roi d'Espagne quand il a renversé les montres de son maître, tu nous a mises d'accord. Vraiment, nous étions constamment en querelle pour savoir celui de nos désirs auquel nous donnerions la préférence, et nous n'avions pas deviné, mon bon Eugène, l'emploi qui comprenait tous nos désirs. Agathe a

sauté de joie. Enfin, nous avons été comme deux folles pendant toute la journée, *à telles enseignes* (style de tante) que ma mère nous disait de son air sévère : — Mais qu'avez-vous donc, mesdemoiselles? Si nous avions été grondées un brin, nous en aurions été, je crois, plus contentes. Une femmée doit trouver bien du plaisir à souffrir pour celui qu'elle aime! Moi seule étais rêveuse et chagrine au milieu de ma joie. Je ferai sans doute une mauvaise femme, je suis trop dépensière. Je m'étais acheté deux ceintures, un joli poinçon pour percer les œillets de nos corsets, des niaiseries! en sorte que j'avais moins d'argent que cette grosse Agathe, qui est économe, et entasse ses écus comme une pie. Elle avait deux cents francs; et moi, mon pauvre ami, je n'ai que cinquante écus. Je suis bien punie, je voudrais jeter ma ceinture dans le puits; il me sera toujours pénible de la porter. Je t'ai volé. Agathe a été charmante. Elle m'a dit : — Envoyons les trois cent cinquante francs, à nous deux! Mais je n'ai pas tenu à te raconter les choses comme elles se sont passées. Sais-tu comment nous avons fait pour obéir à tes commandemens? Nous avons pris notre glorieux argent, nous avons été nous promener toutes les deux, et quand une fois nous avons eu gagné la grande route, nous avons été bien vite à Ruffec, où nous avons tout bonnement donné la somme à M. Grimbert qui tient le bureau des Messageries royales. Nous étions légères comme deux hirondelles en revenant. — Est-ce que le bonheur nous allégirait? me demandait Agathe. Nous nous sommes dit mille choses que je ne vous répéterai pas, monsieur le Parisien, il était trop question de vous. Oh! cher frère, nous t'aimons bien, voilà tout en deux mots. Quant au secret, selon ma tante, des petites masques comme nous sont capables de tout, même de se taire. Ma mère a été mystérieusement à Angoulême avec ma tante, et toutes deux ont gardé le silence sur la haute politique de leur voyage, qui n'a pas eu lieu sans de longues conférences dont nous avons été bannies, et M. le baron aussi. De grandes conjectures occupent les esprits dans l'état de Rastignac. La robe de mousseline semée de fleurs à jour que brodent les infantes pour sa majesté

la reine avance dans le plus profond secret. Il n'y a plus que deux lis. Il a été décidé qu'on ne ferait pas de mur du côté de Verteuil, il y aura une haie. Le menu peuple y perdra des fruits, des espaliers, mais on y gagnera une belle vue pour les étrangers. Si l'héritier présomptif avait besoin de mouchoirs, il est prévenu que la douairière de Marcillac, en fouillant dans ses trésors et ses malles, désignés sous le nom de Pompéia et d'Herculanum, a découvert une pièce de belle toile de Hollande, qu'elle ne se connaissait pas. Les princesses Agathe et Laure mettent à ses ordres leur fil, leur aiguille, et des mains toujours un peu trop rouges. Les deux jeunes princes don Henri et don Gabriel ont conservé la funeste habitude de se gorger de raisiné, de faire enrager leurs sœurs, de ne vouloir rien apprendre, de s'amuser à dénicher des oiseaux, de tapager, et de couper, malgré les lois de l'état, des osiers pour s'en faire des badines. Le nonce du pape, vulgairement appelé monsieur le curé, menace de les excommunier s'ils continuent à laisser les canons de la grammaire pour les canons du sureau belliqueux. Adieu, cher frère, jamais lettre n'a porté tant de vœux faits pour ton bonheur, ni tant d'amour satisfait. Tu auras donc bien des choses à nous dire, quand tu viendras! Tu me diras tout à moi, je suis l'aînée. Ma tante nous a laissé soupçonner que tu avais des succès dans le monde.

L'on parle d'une dame et l'on se tait du reste.

Avec nous s'entend! Dis donc, Eugène, si tu voulais, nous pourrions nous passer de mouchoirs, et nous te ferions des chemises. Réponds-moi vite à ce sujet. S'il te fallait promptement de belles chemises bien cousues, nous serions obligées de nous y mettre tout de suite; et s'il y avait à Paris des façons que nous ne connussions pas, tu nous enverrais un modèle, surtout pour les poignets. Allons, adieu, je t'embrasse au front du côté gauche, sur la tempe qui m'appartient exclusivement. Je laisse l'autre feuillet à Agathe, qui m'a promis de ne rien lire de ce que

Et il fit le geste d'un homme qui vise son adversaire. Rastignac voulut donner pour-boire au facteur, et ne trouva rien dans sa poche; Vautrin fouilla dans la sienne, et jeta vingt sous à l'homme.

— Vous avez bon crédit, reprit-il en regardant l'étudiant.

Rastignac fut forcé de le remercier, quoique depuis les mots aigrement échangés, le jour où il était revenu de chez madame de Beauséant, cet homme lui fût insupportable. Pendant ces huit jours, Eugène et Vautrin étaient restés silencieusement en présence, et s'observaient l'un l'autre. L'étudiant se demandait vainement pourquoi. Sans doute les idées se projettent en raison directe de la force avec laquelle elles se conçoivent, et vont frapper là où le cerveau les envoie, par une loi mathématique comparable à celle qui dirige les bombes au sortir du mortier. Divers en sont les effets. S'il est des natures impressibles où les idées se logent et qu'elles ravagent, il est aussi des natures vigoureusement munies, des crânes à remparts d'airain sur lesquels les volontés des autres s'aplatissent et tombent comme les balles devant une muraille; puis il est encore des natures flasques et cotonneuses où les idées d'autrui viennent mourir comme les boulets s'amortissent dans la terre molle des redoutes. Rastignac avait une de ces têtes pleines de poudre qui sautent à la moindre étincelle. Il était trop vivacement jeune pour ne pas être accessible à cette projection des idées, à cette contagion des sentimens dont nous observons à notre insu de si bizarres phénomènes. Sa vue morale avait la portée lucide de ses yeux de lynx. Chacun de ses doubles sens avait cette longueur mystérieuse, cette flexibilité d'aller et de retour qui nous émerveille chez les gens supérieurs, ces bretteurs si habiles à saisir le défaut de toutes les cuirasses. Depuis huit jours il s'était d'ailleurs développé chez Eugène autant de qualités que de défauts. Ses défauts, le monde et l'accomplissement de ses croissans désirs les lui avaient demandés. Parmi ses qualités, se trouvait cette vivacité méridionale qui fait marcher droit à la difficulté pour la résoudre, et qui ne permet pas à un homme d'outre-Loire, de rester dans une incertitude quelconque; qualité que les gens du Nord nomment un défaut,

car, pour eux, si ce fut l'origine de la fortune de Murat, ce fut aussi la cause de sa mort. Il faudrait conclure de là que quand un Méridional sait unir la fourbe du Nord à l'audace d'outre-Loire, il est complet et devient roi de Suède. Rastignac ne pouvait donc pas demeurer long-temps sous le feu des batteries de Vautrin, sans savoir si cet homme était son ami ou son ennemi. De momens en momens il lui semblait que ce singulier personnage pénétrait ses passions et lisait dans son cœur, tandis que, chez lui, tout était si bien clos, qu'il semblait avoir la profondeur immobile d'un sphinx qui sait tout et ne dit rien. En se sentant le gousset plein, Eugène se mutina.

— Faites-moi le plaisir d'attendre, dit-il à Vautrin qui se levait pour sortir après avoir savouré les dernières gorgées de son café.

— Pourquoi? répondit le quadragénaire en mettant son chapeau à larges bords et prenant une canne en fer avec laquelle il faisait souvent des moulinets, en homme qui n'aurait pas craint d'être assailli par quatre voleurs.

— Je vais vous rendre, reprit Rastignac qui défit promptement un sac, et compta cent quarante francs à madame Vauquer.

— Les bons comptes font les bons amis, dit-il à la veuve, nous sommes quittes jusqu'à la Saint-Sylvestre. Changez-moi ces cent sous.

— Les bons amis font les bons comptes, répéta Poiret en regardant Vautrin.

— Voici vingt sous, dit Rastignac en tendant une pièce à ce sphinx en perruque.

— On dirait que vous avez peur de me devoir quelque chose? s'écria Vautrin en plongeant son regard divinateur dans l'ame du jeune homme auquel il jeta l'un de ces sourires goguenards et diogéniques dont Eugène avait été sur le point de se fâcher cent fois.

— Mais, oui, répondit l'étudiant qui tenait ses deux sacs à la main et s'était levé pour monter chez lui.

Vautrin sortait par la porte qui donnait dans le salon, et l'étudiant se disposait à s'en aller par celle qui menait sur le carré de l'escalier.

— Savez-vous, monsieur le marquis de Rastignacorama, que ce que vous me dites n'est pas exactement poli! fit Vautrin en fouettant la porte du salon et venant à l'étudiant qui le regarda froidement.

Rastignac ferma la porte de la salle à manger, en emmenant avec lui Vautrin au bas de l'escalier, dans le carré qui séparait la salle à manger de la cuisine, et où se trouvait une porte pleine donnant sur le jardin, mais surmontée d'un long carreau garni de barreaux en fer. Là, l'étudiant dit devant Sylvie qui déboucha de sa cuisine : — *Monsieur* Vautrin, je ne suis pas marquis, et je ne m'appelle pas Rastignacorama.

— Ils vont se battre! dit mademoiselle Michonneau d'un air indifférent.

— Se battre! fit Poiret.

— Que non! répondit madame Vauquer en caressant sa pile d'écus.

— Mais les voilà qui vont sous les tilleuls! cria mademoiselle Victorine, en se levant pour regarder dans le jardin. Ce pauvre jeune homme a pourtant raison.

— Remontons, ma chère petite, dit madame Couture, ces affaires-là ne nous regardent pas.

Quand madame Couture et Victorine se levèrent, elles rencontrèrent, à la porte, la grosse Sylvie qui leur barra le passage.

— Quoi qui n'y a donc? dit-elle. M. Vautrin a dit à M. Eugène : — Expliquons-nous! Puis il l'a pris par le bras, et les voilà qui marchent dans nos artichauts.

En ce moment Vautrin parut.

— Maman Vauquer, dit-il en souriant, ne vous effrayez de rien, je vais essayer mes pistolets sous les tilleuls.

— Oh! monsieur, dit Victorine en joignant les mains, pourquoi voulez-vous tuer monsieur Eugène?

Vautrin fit deux pas en arrière et contempla Victorine.

— Autre histoire! s'écria-t-il d'une voix railleuse qui fit rougir la pauvre fille.

— Il est bien gentil, n'est-pas? ce jeune homme-là, reprit-il. Vous me donnez une idée, je ferai votre bonheur à tous deux, ma belle enfant!

Madame Couture avait pris sa pupille par le bras et l'avait entraînée en lui disant à l'oreille : — Mais, Victorine, vous êtes inconcevable ce matin.

— Je ne veux pas qu'on tire des coups de pistolet chez moi, dit madame Vauquer. N'allez-vous pas effrayer le voisinage et amener la police, à ste heure!

— Allons, du calme, du calme, maman Vauquer, répondit Vautrin. Là, là, tout beau, nous irons au tir.

Il rejoignit Rastignac qu'il prit familièrement par le bras.

— Quand je vous aurais prouvé qu'à trente-cinq pas, je mets cinq fois de suite ma balle dans un as de pique, lui dit-il, cela ne vous ôterait pas votre courage. Vous m'avez l'air d'être un peu rageur, et vous vous feriez tuer comme un imbécile.

— Vous reculez! dit Eugène.

— Ne m'échauffez pas la bile, répondit Vautrin. Il ne fait pas froid ce matin. Venez nous asseoir là-bas, dit-il en montrant les siéges peints en vert. Là personne ne nous entendra. J'ai à causer avec vous. Vous êtes un bon petit jeune homme auquel je ne veux pas de mal. Je vous aime, foi de Tromp... (mille tonnerres!) foi de Vautrin. Pourquoi, vous aimai-je? je vous le dirai. En attendant, je vous connais comme si je vous avais fait, et vais vous le prouver. — Mettez vos sacs là, reprit-il en lui montrant la table ronde.

Rastignac posa son argent sur la table et s'assit, en proie à une curiosité que développa chez lui au plus haut degré le changement soudain opéré dans les manières de cet homme, qui, après avoir parlé de le tuer, se posait comme son protecteur.

— Vous voudriez bien savoir qui je suis, ce que j'ai fait, ce que je fais? reprit Vautrin. Vous êtes trop curieux, mon petit. Allons, du calme. Vous allez en entendre bien d'autres! Vous me

répondrez après. Écoutez-moi d'abord. J'ai eu des malheurs. Voilà ma vie antérieure en trois mots. Ce que je suis? Vautrin. Ce que je fais? ce qui me plaît. Cela dit, passons. Voulez-vous connaître mon caractère? Je suis bon avec ceux qui me font du bien ou dont le cœur parle au mien, à ceux-là tout est permis, ils peuvent me donner des coups de pied dans les os des jambes sans que je leur dise : *Tu me fais mal!* Mais, nom d'une pipe, je suis méchant comme le diable avec ceux qui me tracassent, ou qui ne me reviennent pas. Et il est bon de vous apprendre que je me soucie de tuer un homme comme de ça! dit-il en lançant un jet de salive; seulement je m'efforce de le tuer proprement, quand il le faut absolument. Je suis ce que vous appelez un artiste. J'ai lu les Mémoires de Benvenuto Cellini, tel que vous me voyez, et en italien encore! Or j'ai appris de cet homme-là, qui était un fier luron, à imiter la Providence qui nous tue à tort et à travers. N'est-ce pas d'ailleurs une belle partie à jouer que d'être seul contre tous les hommes? J'ai bien réfléchi à la constitution actuelle de votre désordre social. Or, mon petit, le duel est un jeu d'enfant, une sottise. Quand de deux hommes vivans l'un doit disparaître, il n'y a qu'un imbécile qui puisse s'en remettre au hasard. Le duel! croix ou pile : voilà! Je mets cinq balles de suite dans un as de pique, en renfonçant chaque nouvelle balle sur l'autre, et à trente-cinq pas encore! Quand on est doué de ce petit talent-là, l'on peut se croire sûr d'abattre son homme? eh bien! j'ai tiré sur un homme à vingt-cinq pas, et je l'ai manqué. Le drôle n'avait jamais manié de sa vie un pistolet. Tenez? dit cet homme extraordinaire en défaisant son gilet et montrant sa poitrine velue comme le dos d'un ours, mais garnie d'un crin fauve qui causait une sorte de dégoût mêlé d'effroi. — Ce blanc-bec m'a roussi le poil, ajouta-t-il en mettant le doigt de Rastignac sur un trou qu'il avait au sein. Mais dans ce temps-là, j'étais un enfant, j'avais votre âge, vingt et un ans. Je croyais encore à quelque chose, à l'amour d'une femme, un tas de bêtises dans lesquelles vous allez vous embarbouiller. Nous nous serions battus, pas vrai! Vous auriez pu me tuer. Supposez que je sois en

terre. Où en seriez-vous? Il faudrait décamper, aller en Suisse, manger l'argent du papa, qui n'en a guère. Je vais vous éclairer, moi, la position dans laquelle vous êtes, et je vais le faire avec la supériorité d'un homme qui, après avoir examiné les choses d'ici-bas, a vu qu'il n'y avait que deux partis à prendre, ou une stupide obéissance ou la révolte. Je n'obéis à rien. Est-ce clair? Savez-vous ce qu'il vous faut, à vous, au train dont vous allez? un million! Et promptement, sans quoi, avec notre petite tête, nous pourrions aller flâner dans les filets de Saint-Cloud pour voir s'il y a un Être-Suprême. Ce million, je vais vous le donner.

Il fit une pause en regardant Eugène.

— Ah! ah! vous faites meilleure mine à votre petit papa Vautrin! en entendant ce mot-là, vous êtes comme une jeune fille à qui l'on dit : — A ce soir! et qui se toilette en se pourléchant comme un chat qui boit du lait. A la bonne heure! Allons donc. A nous deux! Voici votre compte, jeune homme! Nous avons, là-bas, papa, maman, grand'tante, deux sœurs (dix-huit ans et seize ans), deux petits frères (neuf et huit ans), voilà le contrôle de l'équipage. La tante élève vos sœurs; le curé vient apprendre le latin aux deux frères; l'on mange plus de bouillies de marrons que de pain blanc; le papa ménage ses culottes; maman se donne à peine une robe d'hiver et une robe d'été; les sœurs font comme elles peuvent. Je sais tout, j'ai été dans le Midi. Les choses sont comme cela chez vous, parce que l'on vous envoie douze cents francs par an, et que votre terrine rapporte à peine trois mille francs. Nous avons une cuisinière et un domestique; car il faut garder le décorum, papa est baron. Quant à nous, nous avons de l'ambition, et nous avons des bottes percées; nous avons les Beauséant pour alliés, et nous allons à pied; nous voulons la fortune, et nous n'avons pas le sou; nous mangeons les *ratatouilles* de maman Vauquer, et nous aimons les beaux dîners du faubourg Saint-Germain; nous couchons sur un grabat, et nous voulons un hôtel! Je ne blâme pas vos vouloirs. Avoir de l'ambition, mon petit cœur, ce n'est pas donné à tout le monde! Demandez aux femmes

quels hommes elles recherchent? les ambitieux! Les ambitieux ont les reins plus forts, le sang plus riche en fer, le cœur plus chaud que ceux des autres hommes. Et la femme se trouve si heureuse et si belle aux heures où elle est forte, qu'elle préfère à tous les hommes celui dont la force est énorme, fût-elle en danger d'être brisée par lui. Je fais l'inventaire de vos désirs, afin de vous poser la question. Cette question? La voici : Nous avons une faim de loup, nos quenottes sont incisives; comment nous y prendrons-nous pour approvisionner la marmite? Nous avons d'abord le Code à manger, ce n'est pas amusant, et ça n'apprend rien; mais il le faut. Soit. Nous nous faisons avocat pour devenir président d'une cour d'assises, envoyer les pauvres diables qui valent mieux que nous, avec T F sur l'épaule, afin de prouver aux riches qu'ils peuvent dormir tranquilles. Ce n'est pas drôle, et puis c'est long. D'abord, deux années à droguer dans Paris, à regarder les *nanans* dont nous sommes friands, sans y toucher, c'est fatiguant de désirer toujours sans jamais se satisfaire. Si vous étiez pâle et de la nature des mollusques, vous n'auriez rien à craindre, mais nous avons le sang fiévreux des lions et un appétit à faire vingt sottises par jour; vous succomberez donc à ce supplice, le plus horrible que nous ayons aperçu dans l'enfer du bon Dieu. Admettons que vous soyez sage, que vous buviez du lait, il faudra, généreux comme vous l'êtes, commencer par devenir, après bien des ennuis et des privations à faire enrager un chien, le substitut de quelque drôle, dans un trou de ville, où le gouvernement vous jettera mille francs d'appointemens, comme on jette une soupe à un dogue de boucher. Aboie après les voleurs, plaide pour la veuve et l'orphelin! bien obligé. Si vous n'avez pas de protections, vous pourrirez dans votre tribunal de province, et vers trente ans, vous serez juge à douze cents francs par an, si vous n'avez pas jeté la robe aux orties. Quand vous aurez atteint la quarantaine, vous épouserez quelque fille de meunier, riche d'environ six mille livres de rentes. Merci. Ayez des protections, vous serez procureur du roi à trente ans, avec mille écus d'appointemens. Si vous faites quel-

ques-unes de ces petites bassesses politiques, comme de lire sur un bulletin Villèle au lieu de Manuel (ça rime, ça met la conscience en repos), vous serez, à quarante ans, procureur-général et pourrez devenir député. Remarquez, mon cher enfant, que nous aurons fait des accrocs à notre petite conscience, que nous aurons eu vingt ans d'ennuis, de misères secrètes, et que nos sœurs auront coiffé sainte Catherine. J'ai l'honneur de vous faire observer de plus qu'il n'y a que vingt procureurs-généraux en France, et que vous êtes vingt mille aspirans au grade, parmi lesquels il se rencontre des farceurs qui vendraient leur famille pour monter d'un cran! Si le métier vous degoûte, voyons autre chose! Le baron de Rastignac veut-il être avocat? Oh! joli. Il faut pâtir pendant dix ans, dépenser mille francs par mois, avoir une bibliothèque, un cabinet, aller dans le monde, baiser la robe d'un avoué pour avoir des causes, balayer le palais avec sa langue. Si ce métier vous menait à bien, je ne dirais pas non; mais trouvez-moi dans Paris cinq avocats qui, à cinquante ans, gagnent plus de cinquante mille francs par an! Bah! plutôt que de m'amoindrir ainsi l'ame, j'aimerais mieux me faire corsaire. D'ailleurs, où prendre des écus? Tout ça n'est pas gai! Nous avons une ressource dans la dot d'une femme. Voulez-vous vous marier! Ce sera vous mettre une pierre au cou. Mais si vous vous mariez pour de l'argent, que deviennent vos sentimens d'honneur, votre noblesse? Ce ne serait rien que se coucher comme un serpent devant une femme, lécher les pieds de la mère, faire des bassesses à dégoûter une truie! Pouah, si vous trouvez le bonheur! mais vous serez malheureux comme les pierres d'égout avec une femme que vous aurez épousée ainsi. Vaut encore mieux guerroyer avec les hommes, que de lutter avec sa femme. Voilà votre vie, jeune homme! choisissez? Vous avez déjà choisi! Vous avez été chez notre cousin de Beauséant, et vous y avez flairé le luxe. Vous avez été chez madame de Restaud, la fille du père Goriot, et vous avez flairé la Parisienne. Ce jour-là, vous êtes revenu avec un mot écrit sur votre front et que j'ai bien su lire: *Parvenir!* Parvenir à tout prix! Bravo! ai-je dit, voilà un gaillard qui me va. Il vous a fallu de

quels hommes elles recherchent? les ambitieux! Les ambitieux ont les reins plus forts, le sang plus riche en fer, le cœur plus chaud que ceux des autres hommes. Et la femme se trouve si heureuse et si belle aux heures où elle est forte, qu'elle préfère à tous les hommes celui dont la force est énorme, fût-elle en danger d'être brisée par lui. Je fais l'inventaire de vos désirs, afin de vous poser la question. Cette question? La voici : Nous avons une faim de loup, nos quenottes sont incisives; comment nous y prendrons-nous pour approvisionner la marmite? Nous avons d'abord le Code à manger, ce n'est pas amusant, et ça n'apprend rien; mais il le faut. Soit. Nous nous faisons avocat pour devenir président d'une cour d'assises, envoyer les pauvres diables qui valent mieux que nous, avec T F sur l'épaule, afin de prouver aux riches qu'ils peuvent dormir tranquilles. Ce n'est pas drôle, et puis c'est long. D'abord, deux années à droguer dans Paris, à regarder les *nanans* dont nous sommes friands, sans y toucher, c'est fatiguant de désirer toujours sans jamais se satisfaire. Si vous étiez pâle et de la nature des mollusques, vous n'auriez rien à craindre, mais nous avons le sang fiévreux des lions et un appétit à faire vingt sottises par jour; vous succomberez donc à ce supplice, le plus horrible que nous ayons aperçu dans l'enfer du bon Dieu. Admettons que vous soyez sage, que vous buviez du lait, il faudra, généreux comme vous l'êtes, commencer par devenir, après bien des ennuis et des privations à faire enrager un chien, le substitut de quelque drôle, dans un trou de ville, où le gouvernement vous jettera mille francs d'appointemens, comme on jette une soupe à un dogue de boucher. Aboie après les voleurs, plaide pour la veuve et l'orphelin! bien obligé. Si vous n'avez pas de protections, vous pourrirez dans votre tribunal de province, et vers trente ans, vous serez juge à douze cents francs par an, si vous n'avez pas jeté la robe aux orties. Quand vous aurez atteint la quarantaine, vous épouserez quelque fille de meunier, riche d'environ six mille livres de rentes. Merci. Ayez des protections, vous serez procureur du roi à trente ans, avec mille écus d'appointemens. Si vous faites quel-

ques-unes de ces petites bassesses politiques, comme de lire sur un bulletin Villèle au lieu de Manuel (ça rime, ça met la conscience en repos), vous serez, à quarante ans, procureur-général et pourrez devenir député. Remarquez, mon cher enfant, que nous aurons fait des accrocs à notre petite conscience, que nous aurons eu vingt ans d'ennuis, de misères secrètes, et que nos sœurs auront coiffé sainte Catherine. J'ai l'honneur de vous faire observer de plus qu'il n'y a que vingt procureurs-généraux en France, et que vous êtes vingt mille aspirans au grade, parmi lesquels il se rencontre des farceurs qui vendraient leur famille pour monter d'un cran! Si le métier vous degoûte, voyons autre chose! Le baron de Rastignac veut-il être avocat? Oh! joli. Il faut pâtir pendant dix ans, dépenser mille francs par mois, avoir une bibliothèque, un cabinet, aller dans le monde, baiser la robe d'un avoué pour avoir des causes, balayer le palais avec sa langue. Si ce métier vous menait à bien, je ne dirais pas non; mais trouvez-moi dans Paris cinq avocats qui, à cinquante ans, gagnent plus de cinquante mille francs par an! Bah! plutôt que de m'amoindrir ainsi l'ame, j'aimerais mieux me faire corsaire. D'ailleurs, où prendre des écus? Tout ça n'est pas gai! Nous avons une ressource dans la dot d'une femme. Voulez-vous vous marier! Ce sera vous mettre une pierre au cou. Mais si vous vous mariez pour de l'argent, que deviennent vos sentimens d'honneur, votre noblesse? Ce ne serait rien que se coucher comme un serpent devant une femme, lécher les pieds de la mère, faire des bassesses à dégoûter une truie! Pouah, si vous trouvez le bonheur! mais vous serez malheureux comme les pierres d'égout avec une femme que vous aurez épousée ainsi. Vaut encore mieux guerroyer avec les hommes, que de lutter avec sa femme. Voilà votre vie, jeune homme! choisissez? Vous avez déjà choisi! Vous avez été chez notre cousin de Beauséant, et vous y avez flairé le luxe. Vous avez été chez madame de Restaud, la fille du père Goriot, et vous avez flairé la Parisienne. Ce jour-là, vous êtes revenu avec un mot écrit sur votre front et que j'ai bien su lire: *Parvenir!* Parvenir à tout prix! Bravo! ai-je dit, voilà un gaillard qui me va. Il vous a fallu de

l'argent! Où en prendre? Vous avec saigné vos sœurs! Tous les frères *flouent* leurs sœurs. Vos quinze cents francs arrachés, Dieu sait comme, dans un pays où l'on trouve plus de truffes que de pièces de cent sous, vont filer comme des soldats à la maraude. Après, que ferez-vous? Vous travaillerez. Le travail, compris comme vous le comprenez en ce moment, donne, dans les vieux jours, un appartement chez maman Vauquer à des gars de la force de Poiret. Une rapide fortune est le problème que se proposent de résoudre en ce moment cinquante mille jeunes gens qui se trouvent tous dans votre position. Vous êtes une unité de ce nombre-là. Jugez des efforts que vous avez à faire et de l'acharnement du combat. Il faut vous manger les uns les autres comme des araignées dans un pot, car il n'y a pas cinquante mille bonnes places. Savez-vous comment l'on fait son chemin ici? Par l'éclat du génie ou par la corruption. Il faut entrer dans cette masse d'hommes comme un boulet de canon, ou s'y glisser comme une peste. L'honnêteté ne sert à rien. L'honnête homme est le fléau commun. L'on plie sous le pouvoir du génie, on le hait, on tâche de le calomnier, parce qu'il prend sans partager; mais on plie s'il persiste. Ici, on l'adore à genoux, ou on l'enterre sous la boue. La corruption est en force, parce que le talent est rare, et la corruption étant l'arme de la médiocrité qui abonde, vous en sentirez partout la pointe. Vous verrez des femmes dont les maris ont six mille francs d'appointemens pour tout potage, et qui dépensent plus de six mille francs à leur toilette; vous verrez des employés à douze cents francs acheter des terres, des femmes se prostituer pour aller dans la voiture du fils d'un pair de France, qui peut courir à Long-Champ sur la chaussée du milieu; vous avez vu le pauvre bêta de père Goriot obligé de payer la lettre de change endossée par sa fille, dont le mari a cinquante mille livres de rente. Je vous défie de faire deux pas dans Paris sans rencontrer des manigances infernales; et je parierais ma tête contre un pied de salade que vous donnerez dans un guêpier chez la première femme qui vous plaira, fût-elle riche, belle et jeune. Toutes sont bricollées par les lois, en guerre avec leurs maris à

propos de tout. Je n'en finirais pas s'il fallait vous expliquer ces trafics qui se font pour des amans, pour des chiffons, pour les enfans, pour le ménage ou pour la vanité, rarement par vertu, soyez-en sûr. Aussi l'honnête homme est-il l'ennemi commun. Mais que croyez-vous que soit l'honnête homme? A Paris, l'honnête homme est celui qui se tait, et qui refuse de partager. Je ne vous parle pas de ces pauvres ilotes qui partout font la besogne sans être jamais récompensés de leurs travaux, et que je nomme la sainte confrérie des savattes du bon Dieu. Certes, là est la vertu dans toute la fleur de sa bêtise, mais là est la misère. Je plains ces braves gens si Dieu nous faisait la mauvaise plaisanterie de s'absenter au jugement dernier. Si donc vous voulez promptement la fortune, il faut être déjà riche ou le paraître. Pour s'enrichir, il s'agit ici de jouer de grands coups; autrement, on carotte, et, votre serviteur! Il existe à Paris cent professions que vous pouvez embrasser. Eh bien! dans ces cent professions, il ne se rencontre pas dix hommes qui y gagnent, à l'âge de quarante ans, cinquante mille francs par an; encore, ceux-là, les appelle-t-on des voleurs. Tirez vos conclusions! Voilà la vie telle qu'elle est! ça n'est pas plus beau que la cuisine, ça pue tout autant, et il faut se salir les mains, si l'on veut fricoter; sachez seulement vous bien débarbouiller; voilà toute la morale de votre époque. Si je vous parle ainsi du monde, il m'en a donné le droit, je le connais. Croyez-vous que je le blâme! du tout. Il a toujours été ainsi. Les moralistes ne le changeront jamais. L'homme est imparfait. Il est parfois plus ou moins hypocrite, et alors les niais disent qu'il a ou n'a pas de mœurs. Je n'accuse pas les riches en faveur du peuple : l'homme est le même en haut, en bas, au milieu. Il se rencontre par chaque million de ce haut bétail dix lurons qui se mettent au-dessus de tout, même des lois. J'en suis. Vous, si vous êtes un homme supérieur, allez en droite ligne et la tête haute; mais il vous faudra lutter contre l'envie, la calomnie, la médiocrité, contre tout le monde. Napoléon a rencontré un ministre de la guerre qui s'appelait Aubry, et qui a failli te l'envoyer aux colonies. Tâtez-vous! Voyez si vous pourrez vous

lever tous les matins avec plus de volonté que vous n'en aviez la veille. Dans ces conjonctures, je vais vous faire une proposition que personne ne refuserait. Écoutez bien. Moi, voyez-vous, j'ai une idée. Mon idée est d'aller vivre de la vie patriarcale au milieu d'un grand domaine, cent mille arpens, par exemple, aux États-Unis, dans le sud. Je veux m'y faire planteur, avoir des esclaves, gagner quelques bons petits millions à vendre mes bœufs, mon tabac, mes bois, en vivant comme un souverain, en faisant mes volontés, en menant une vie qu'on ne conçoit pas ici, où l'on se tapit dans des terriers de plâtre. Je suis un grand poète, mes poésies, je ne les écris pas; ce sont des actions et des sentimens. Je possède en ce moment cinquante mille francs, qui me donneraient à peine quarante nègres. J'ai besoin de deux cent mille francs, parce que je veux deux cents nègres, afin de satisfaire mon goût pour la vie patriarcale. Des nègres, voyez-vous, ce sont des enfans tout venus, dont on fait ce qu'on veut, sans qu'un curieux de procureur du roi vous en demande compte. Avec ce capital noir, en dix ans j'aurai trois ou quatre millions. Si je réussis, personne ne me demandera : — Qui es-tu? Je serai M. Quatre-Millions, citoyen des États-Unis. J'aurai cinquante ans, je ne serai pas encore pourri, je m'amuserai à ma façon. En deux mots, si je vous procure une dot d'un million, me donnerez-vous deux cent mille francs? Vingt pour cent de commission, hein! est-ce trop cher? Vous vous ferez aimer de votre petite femme. Une fois marié, vous manifesterez des inquiétudes, des remords, vous ferez le triste pendant quinze jours. Une nuit, après quelques singeries, vous déclarerez, entre deux baisers, deux cent mille francs de dettes à votre femme, en lui disant : Mon amour! Ce vaudeville est joué tous les jours par les jeunes gens les plus distingués. Une jeune femme ne refuse pas sa bourse à celui qui lui a pris le cœur. Croyez-vous que vous y perdrez? Non. Vous trouverez le moyen de regagner vos deux cent mille francs dans une affaire. Avec votre argent et votre esprit vous amasserez une fortune aussi considérable que vous pourrez la souhaiter. *Ergo* vous aurez fait, en six mois de temps, votre bonheur, celui d'une

femme aimable et celui de votre papa Vautrin, sans compter celui de votre famille, qui souffle dans ses doigts, l'hiver, faute de bois. Ne vous étonnez ni de ce que je vous propose, ni de ce que je vous demande? Sur soixante beaux mariages qui ont lieu dans Paris, il y en a quarante-sept qui donnent matière à des marchés semblables. La Chambre des Notaires a forcé monsieur...

— Que faut-il que je fasse? dit avidement Rastignac en interrompant Vautrin.

— Presque rien, répondit cet homme en laissant échapper un mouvement de joie semblable à la sourde expression d'un pêcheur qui sent un poisson au bout de sa ligne. Écoutez-moi bien? Le cœur d'une pauvre fille malheureuse et misérable est l'éponge la plus avide à se remplir d'amour, une éponge sèche qui se dilate aussitôt qu'il y tombe une goutte de sentiment. Faire la cour à une jeune personne qui se rencontre dans des conditions de solitude, de désespoir et de pauvreté sans qu'elle se doute de sa fortune à venir! Dame, c'est quinte et quatorze en main, c'est connaître les numéros à la loterie, c'est jouer sur les rentes en sachant les nouvelles. Vous construisez sur pilotis un amour indestructible. Vienne des millions à cette jeune fille, elle vous les jettera aux pieds, comme si c'étaient des cailloux. — Prends, mon bien-aimé! Prends, Adolphe, Alfred! Prends, Eugène! dira-t-elle, si Adolphe, Alfred ou Eugène ont eu le bon esprit de se sacrifier pour elle. Ce que j'entends par des sacrifices, c'est vendre un vieil habit afin d'aller au Cadran-Bleu manger ensemble des croûtes aux champignons; et de là, le soir, à l'Ambigu-Comique; c'est mettre sa montre au Mont-de-Piété pour lui donner un châle. Je ne vous parle pas du gribouillage de l'amour ni des fariboles auxquelles tiennent les femmes, comme, par exemple, de répandre des gouttes d'eau sur le papier à lettre en manière de larmes quand on est loin d'elles; car vous m'avez l'air de parfaitement connaître l'argot du cœur. Paris, voyez-vous, est comme une forêt du Nouveau-Monde, vous êtes un chasseur de millions; et pour les prendre, vous usez de piéges, de pipeaux, d'appeaux. Il y a plusieurs manières de chasser. Les uns chassent à la dot, les

autres chassent à la liquidation, ceux-ci pêchent des consciences, ceux-là vendent leurs abonnés pieds et poings liés. Celui qui revient avec sa gibecière bien garnie est salué, fêté, reçu dans la bonne société, car vous avez affaire à la ville la plus complaisante qui soit dans le monde. Si les fières aristocraties de toutes les capitales de l'Europe refusent d'admettre dans leurs rangs un millionnaire infâme, Paris lui tend les bras, court à ses fêtes, mange ses dîners, et trinque avec son infamie.

— Mais où trouver une fille? dit Eugène.

— Elle est à vous, devant vous!

— Mademoiselle Victorine?

— Juste!

— Hé, comment!

— Elle vous aime déjà, votre petite baronne de Rastignac!

— Elle n'a pas un sou! reprit Eugène étonné.

— Ha! nous y voilà. Encore deux mots, dit Vautrin, et tout s'éclaircira. Le père Taillefer est un vieux coquin qui passe pour avoir assassiné l'un de ses amis pendant la révolution. C'est un de mes gaillards qui ont de l'indépendance dans les opinions. Il est banquier, principal associé de la maison Frédéric Taillefer et compagnie. Il a un fils unique, auquel il veut laisser son bien, au détriment de Victorine. Moi, je n'aime pas ces injustices-là. Je suis comme Don Quichotte, j'aime à prendre la défense du faible contre le fort. Si la volonté de Dieu était de lui retirer son fils, Taillefer reprendrait sa fille, car il voudrait un héritier quelconque, c'est dans la nature; et il ne peut plus avoir d'enfans, je le sais. Victorine est douce, elle est gentille, elle aura bientôt entortillé son père et le fera tourner comme une toupie d'Allemagne avec le fouet du sentiment! Elle sera trop sensible à votre amour pour vous oublier, et vous l'épouserez. Moi je me charge du rôle de la Providence. Je ferai vouloir le bon Dieu. J'ai un ami pour qui je me suis dévoué, un colonel de l'armée de la Loire qui vient d'être employé dans la garde royale. Il écoute mes avis, et s'est fait ultra-royaliste, parce que ce n'est pas un de ces imbéciles qui tiennent à leurs opinions. Si j'ai encore un conseil à vous donner, mon

ange, c'est de ne pas plus tenir à vos opinions qu'à vos paroles. Quand on vous les demandera, vendez-les. Un homme qui se vante de ne jamais changer d'opinion est un homme qui se charge d'aller toujours en ligne droite, un niais qui croit à l'infaillibilité. Il n'y a pas de principes, il n'y a que des événemens; il n'y a pas de lois, il n'y a que des circonstances, et l'homme supérieur les épouse pour les conduire. S'il y avait des principes et des lois fixes, les peuples n'en changeraient pas comme nous changeons de chemises. L'homme n'est pas tenu d'être plus sage que toute une nation. L'homme qui a rendu le moins de services à la France est un fétiche vénéré pour avoir toujours vu en rouge, il est au plus bon à mettre au Conservatoire, parmi les machines, en l'étiquetant La Fayette; tandis que le prince auquel tout le monde jette la pierre, et qui méprise assez l'humanité pour lui cracher au visage autant de sermens qu'elle en demande, a empêché le partage de la France, au congrès de Vienne : on lui doit des couronnes, on lui jette de la boue. Oh! je connais les affaires, moi! J'ai les secrets de bien des hommes! Suffit. J'aurai une opinion inébranlable le jour où j'aurai rencontré trois boules d'accord sur l'emploi d'un principe, et j'attendrai long-temps, car on ne trouve pas dans les tribunaux trois juges qui aient le même avis sur un article de loi. Je reviens à mon homme? il remettrait Jésus-Christ en croix, si je le lui disais. Sur un seul mot du papa Vautrin, il cherchera querelle à ce drôle qui n'envoie pas seulement cent sous à sa pauvre sœur, et...

Ici Vautrin se leva, se mit en garde, et fit le mouvement d'un maître d'armes qui se fend.

— Et, à l'ombre! ajouta-t-il.

— Quelle horreur! dit Eugène. Vous voulez plaisanter, monsieur Vautrin.

— Là, là, là, du calme, reprit cet homme, ne faites pas l'enfant! Cependant, si cela peut vous amuser, courroucez-vous, emportez-vous! Dites que je suis un infame, un scélérat, un coquin, un bandit; mais ne m'appelez ni escroc, ni espion! Allez, dites, lâchez votre bordée! je vous pardonne, c'est si naturel à votre

âge! J'ai été comme ça, moi! Seulement réfléchissez? Vous ferez pis quelque jour. Vous irez coqueter chez quelque jolie femme, vous en recevrez de l'argent. Vous y avez pensé! dit Vautrin, car comment réussirez-vous, si vous n'escomptez pas votre amour? La vertu, mon cher étudiant, ne se scinde pas: elle est ou n'est pas. On nous parle de faire pénitence de nos fautes: encore un joli système! Séduire une femme pour arriver à vous poser sur tel bâton de l'échelle sociale; jeter la zizanie entre les enfans d'une famille; enfin, toutes les infamies qui se pratiquent sous le manteau d'une cheminée ou autrement dans un but de plaisir ou d'intérêt personnel, croyez-vous que ce soient des actes de foi, d'espérance et de charité? Pourquoi deux mois de prison au dandy qui dans une nuit ôte à un enfant la moitié de sa fortune, et pourquoi le bagne au pauvre diable qui vole une poule avec les circonstances aggravantes? L'homme en gants et à paroles jaunes, a commis des assassinats où l'on ne verse pas de sang, mais où l'on en donne. Entre ce que je vous propose et ce que vous ferez un jour, il n'y a que le sang de moins. Vous croyez à quelque chose de fixe dans ce monde-là! Méprisez donc les hommes, et voyez les mailles par où l'on peut passer à travers les articles du Code? Le secret des grandes fortunes sans cause apparente est un crime oublié, parce qu'il a été proprement fait.

— Silence, monsieur, je ne veux pas en entendre davantage, vous me feriez douter de moi-même. En ce moment, le sentiment est toute ma science.

— A votre aise; bel enfant. Je vous croyais plus fort, fit Vautrin, je ne vous dirai plus rien. Un dernier mot cependant?

Il regarda fixément l'étudiant.

— Vous avez mon secret, lui dit-il.

— Un jeune homme qui vous refuse, saura bien l'oublier.

— Vous avez bien dit cela! Un autre, voyez-vous, sera moins scrupuleux. Souvenez-vous de ce que je veux faire pour vous. Je vous donne encore quinze jours. C'est à prendre ou à laisser.

— Quelle tête de fer a donc cet homme? se dit Rastignac en

voyant Vautrin s'en aller tranquillement, sa canne sous le bras. Il m'a dit crûment ce que madame de Beauséant me disait, en y mettant des formes. Il me déchirait le cœur avec des griffes d'acier. Pourquoi veux-je aller chez madame de Nucingen? En deux mots, ce brigand m'a plus dit de choses sur la vertu que ne m'en ont dit les hommes et les livres. Il est deux natures de crimes : ceux où l'on verse du sang, et ceux où l'on en donne. Si la vertu ne souffre pas de capitulation, j'ai donc volé mes sœurs! dit-il en jetant le sac sur la table.

Il s'assit et resta là plongé dans une étourdissante méditation.

— Être fidèle à la vertu, martyre sublime. Bah, tout le monde croit à la vertu; mais qui est vertueux? Les peuples ont la liberté pour idole; mais où est sur la terre un peuple libre? Ma jeunesse est encore bleue comme un ciel sans nuage! Vouloir être grand ou riche, n'est-ce pas se résoudre à mentir, plier, ramper, se redresser, flatter, dissimuler, n'est-ce pas consentir à se faire le valet de ceux qui ont menti, plié, rampé; car avant d'être leur complice, il faut les servir. Eh bien, non! Je veux travailler, noblement, saintement; je veux travailler jour et nuit, ne devoir ma fortune qu'à mon labeur. Ce sera la plus lente des fortunes, mais chaque jour ma tête reposera sur mon oreiller sans une pensée mauvaise. Qu'y a-t-il de plus beau que de contempler sa vie et de la trouver pure comme un lis? Moi et la vie, nous sommes comme un jeune homme et sa fiancée. Vautrin m'a fait voir ce qui arrive après dix ans de mariage. Diable, ma tête se perd! Je ne veux penser à rien, le cœur est un bon guide!

Eugène fut tiré de sa rêverie par la voix de la grosse Sylvie, qui lui annonça son tailleur, devant lequel il se présenta, tenant à la main ses deux sacs d'argent, et il ne fut pas fâché de cette circonstance. Quand il eut essayé ses habits du soir, il remit sa nouvelle toilette de matin, qui le métamorphosait complétement.

— Je vaux bien M. de Trailles, se dit-il. Enfin j'ai l'air d'un gentilhomme!

— Monsieur, dit le père Goriot en entrant chez Eugène, vous

m'avez demandé si je connaissais les maisons où va madame de Nucingen?

— Oui!

— Eh bien, elle va lundi prochain au bal du maréchal duc de Carigliano. Si vous pouvez y être, vous me direz si mes deux filles se sont bien amusées, comment elles seront mises, enfin tout.

— Comment avez-vous su cela, mon bon père Goriot? dit Eugène en le faisant asseoir à son feu.

— Sa femme de chambre me l'a dit. Je sais tout ce qu'elles font par Joséphine et par Constance, reprit-il d'un air joyeux.

Le vieillard ressemblait à un amant encore assez jeune pour être heureux d'un stratagème qui le met en communication avec sa maîtresse sans qu'elle puisse s'en douter.

— Vous les verrez, vous! dit-il en exprimant avec naïveté une douloureuse envie.

— Je ne sais pas, répondit Eugène. Je vais aller chez madame de Beauséant lui demander si elle peut me présenter à la maréchale.

Eugène pensait avec une sorte de joie intérieure à se montrer chez la vicomtesse mis comme il le serait désormais. Ce que les moralistes nomment les abîmes du cœur humain sont uniquement les décevantes pensées, les involontaires mouvemens de l'intérêt personnel. Ces péripéties, le sujet de tant de déclamations, ces retours soudains sont des calculs faits au profit de nos jouissances. En se voyant bien mis, bien ganté, bien botté, Rastignac oublia sa vertueuse résolution. La jeunesse n'ose pas se regarder au miroir de la conscience quand elle verse du côté de l'injuste; tandis que l'âge mûr s'y est vu : là gît toute la différence entre ces deux phases de la vie.

Depuis quelques jours les deux voisins, Eugène et le père Goriot, étaient devenus bons amis. Leur secrète amitié tenait aux raisons psychologiques qui avaient engendré des sentimens contraires entre Vautrin et l'étudiant. Le hardi philosophe qui voudra constater les effets de nos sentimens dans le monde physique, trouvera sans doute plus d'une preuve de leur effective matérialité

dans les rapports qu'ils créent entre nous et les animaux. Quel physiognomoniste est plus prompt à deviner un caractère qu'un chien l'est à savoir si un inconnu l'aime ou ne l'aime pas. Les *atomes crochus*, expression proverbiale dont chacun se sert, sont un de ces faits qui restent dans les langages pour démentir les niaiseries philosophiques dont s'occupent ceux qui aiment à vanner les épluchures des mots primitifs. On se sent aimé. Le sentiment s'empreint en toutes choses, et traverse les espaces. Une lettre est une âme, elle est un si fidèle écho de la voix qui parle, que les esprits délicats la comptent parmi les plus riches trésors de l'amour. Or le père Goriot, que son sentiment irréfléchi élevait jusqu'au sublime de la nature canine, avait flairé la compassion, l'admirative bonté, les sympathies juvéniles qui s'étaient émues pour lui dans le cœur de l'étudiant. Cependant cette union naissante n'avait encore amené aucune confidence. Si Eugène avait manifesté le désir de voir madame de Nucingen, ce n'était pas qu'il comptât sur le vieillard pour être introduit par lui chez elle; mais il espérait qu'une indiscrétion pourrait le bien servir. Le père Goriot ne lui avait parlé de ses filles qu'à propos de ce qu'il s'était permis d'en dire publiquement le jour de ses deux visites.

— Mon cher monsieur, lui avait-il dit le lendemain, comment avez-vous pu croire que madame de Restaud vous en ait voulu d'avoir prononcé mon nom. Mes deux filles m'aiment bien. Je suis un heureux père. Seulement, mes deux gendres se sont mal conduits envers moi. Je n'ai pas voulu faire souffrir ces chères créatures de mes dissensions avec leurs maris, et j'ai préféré les voir en secret. Ce mystère me donne mille jouissances que ne connaissent pas les autres pères qui peuvent voir leurs filles quand ils veulent. Moi je ne peux pas, comprenez-vous? Alors je vais, quand il fait beau, dans les Champs-Élysées, après avoir demandé aux femmes de chambre si mes filles sortent. Je les attends au passage; le cœur me bat quand leurs voitures arrivent; je les admire dans leur toilette; elles me jettent en passant un petit rire qui me dore la nature comme s'il y tombait un rayon de quelque beau soleil. Et je reste, elles doivent revenir. Je les vois encore! l'air leur a fait

du bien; elles sont roses. J'entends dire autour de moi. Voilà une belle femme! Ça me réjouit le cœur. N'est-ce pas mon sang? J'aime les chevaux qui les traînent, et je voudrais être le petit chien qu'elles ont sur leurs genoux. Je vis de leurs plaisirs. Chacun a sa façon d'aimer; et la mienne ne fait pourtant de mal à personne, pourquoi le monde s'occupe-t-il de moi? Je suis heureux à ma manière. Est-ce contre les lois que j'aille les voir, le soir, au moment où elles sortent de leurs maisons pour se rendre au bal. Quel chagrin pour moi si j'arrive trop tard, et qu'on me dise : Madame est sortie. Un soir, j'ai attendu jusqu'à trois heures du matin pour voir Anastasie que je n'ai pas vue depuis deux jours. J'ai manqué crever d'aise! Je vous en prie, ne parlez de moi que pour dire combien mes filles sont bonnes. Elles veulent me combler de toutes sortes de cadeaux, je les en empêche, je leur dis : — Gardez donc votre argent! Que voulez-vous que j'en fasse; il ne me faut rien. En effet, mon cher monsieur, que suis-je? un méchant cadavre dont l'ame est partout où sont mes filles.

—Quand vous aurez vu madame de Nucingen, vous me direz celle des deux que vous préférez, dit le bonhomme après un moment de silence, en voyant Eugène qui se disposait à partir pour aller se promener aux Tuileries, en attendant l'heure de se présenter chez madame de Beauséant.

Cette promenade fut fatale à l'étudiant. Quelques femmes le remarquèrent. Il était si beau, si jeune, et d'une élégance de si bon goût! En se voyant l'objet d'une attention presque admirative, il ne pensa plus à ses sœurs ni à sa tante dépouillée, ni à ses vertueuses répugnances. Enfin il avait vu passer au-dessus de sa tête ce démon qu'il est si facile de prendre pour un ange, ce Satan aux ailes diaprées, qui sème des rubis, qui jette ses flèches d'or au front des palais, empourpre les femmes, revêt d'un sot éclat les trônes, si simples dans leur origine; il avait écouté le dieu de cette vanité crépitante dont nous prenons le clinquant pour un symbole de puissance. La parole de Vautrin, quelque cynique qu'elle fût, s'était logée dans son cœur comme dans le sou-

venir d'une vierge se grave le profil ignoble d'une vieille marchande à la toilette, qui lui a dit : — Or et amour, à flots !

Après avoir indolemment flâné, vers cinq heures, Eugène se présenta chez madame de Beauséant, et y reçut un de ces coups terribles contre lesquels les cœurs jeunes sont sans armes. Il avait jusqu'alors trouvé la vicomtesse pleine de cette aménité polie, de cette grâce melliflue donnée par l'éducation aristocratique, et qui n'est complète que si elle vient du cœur. Quand il entra, Madame de Beauséant fit un geste sec, et lui dit d'une voix brève : — Monsieur de Rastignac, il m'est impossible de vous voir, en ce moment du moins ! je suis en affaire....

Pour un observateur, et Rastignac l'était devenu promptement, cette phrase, le geste, le regard, l'inflexion de voix étaient l'histoire du caractère et des habitudes de la caste. Il aperçut la main de fer sous le gant de velours ; la personnalité, l'égoïsme, sous les manières ; le bois, sous le vernis. Il entendit enfin LE MOI LE ROI qui commence sous les panaches du trône, et finit sous le cimier du dernier gentilhomme. Eugène s'était trop facilement abandonné sur parole à croire aux noblesses de la femme. Puis, comme tous les malheureux, il avait signé de bonne foi le pacte délicieux qui doit lier le bienfaiteur à l'obligé, et dont le premier article consacre entre les grands cœurs une complète égalité. La bienfaisance est une passion céleste aussi incomprise, aussi rare que l'est le véritable amour. L'une et l'autre est la prodigalité des belles ames. Eugène voulait arriver au bal de la duchesse de Carigliano, il dévora cette bourasque.

— Madame, dit-il d'une voix émue, s'il ne s'agissait pas d'une chose importante, je ne serais pas venu vous importuner, soyez assez gracieuse pour me permettre de vous voir plus tard, j'attendrai.

— Hé bien, venez dîner avec moi, dit-elle un peu confuse de la dureté qu'elle avait mise dans ses paroles, car cette femme était vraiment aussi bonne que grande.

Quoique touché de ce retour soudain, Eugène se dit en s'en allant : — Rampe ! supporte tout ! Que doivent être les autres, si

dans un moment, la meilleure des femmes efface les promesses de son amitié, te laisse là comme un vieux soulier. Chacun pour soi donc! Il est vrai que sa maison n'est pas une boutique, et que j'ai tort d'avoir besoin d'elle. Il faut, comme dit Vautrin, se faire boulet de canon!

Les amères réflexions de l'étudiant furent bientôt dissipées par le plaisir qu'il se promettait en dînant chez la vicomtesse. Ainsi, par une sorte de fatalité, les moindres événemens de sa vie conspiraient à le pousser dans la carrière où, suivant les observations du terrible sphinx de la maison Vauquer, il fallait, comme sur un champ de bataille, tuer pour ne pas être tué, tromper pour ne pas être trompé; où il fallait déposer à la barrière sa conscience, son cœur, mettre un masque, se jouer sans pitié des hommes; et comme à Lacédémone, saisir sa fortune sans être vu, pour mériter la couronne. Quand il revint chez la vicomtesse, il la trouva pleine de cette bonté gracieuse qu'elle lui avait toujours témoignée. Tous deux allèrent dans une salle-à-manger où le vicomte attendait sa femme, et où resplendissait ce luxe de table qui, sous la restauration, fut poussé, comme chacun le sait, au plus haut degré. M. de Beauséant, semblable à beaucoup de gens blasés, en fait de gourmandise, n'avait plus d'autres plaisirs que ceux de la bonne chère; il était de l'école de Louis XVIII et du duc d'Escars. Sa table avait donc un double luxe, celui du contenant et celui du contenu. Jamais semblable spectacle n'avait frappé les yeux d'Eugène qui dînait pour la première fois dans une de ces maisons où les grandeurs sociales sont héréditaires. La mode venait de supprimer les soupers qui terminaient autrefois les bals de l'empire, où les militaires avaient besoin de prendre des forces pour se préparer à tous les combats qui les attendaient au dedans comme au dehors. Eugène n'avait encore assisté qu'à des bals. L'aplomb qui le distingua plus tard si éminemment et qu'il commençait à prendre, l'empêcha de s'ébahir niaisement. Mais en voyant cette argenterie sculptée, et les mille recherches d'une table somptueuse; en admirant pour la première fois un service fait sans bruit, il était difficile à un homme d'ardente imagination de ne pas pré-

férer cette vie constamment élégante, à la vie de privations qu'il voulait embrasser le matin. Sa pensée l'ayant rejeté pendant un moment dans sa Pension Bourgeoise, il en eut une si profonde horreur, qu'il se jura de la quitter au mois de janvier, autant pour se mettre dans une maison propre que pour fuir Vautrin dont il sentait la large main sur son épaule. Si l'on vient à songer aux mille formes que prend à Paris la Corruption, parlante ou muette, un homme de bon sens se demande par quelle aberration l'État y met des Écoles, y assemble des jeunes gens? comment les jolies femmes y sont respectées, comment l'or étalé par les changeurs ne s'envole pas magiquement de leurs sébiles? Mais si l'on vient à songer qu'il est peu d'exemples de crimes, voire même de délits commis par les jeunes gens, de quel respect ne doit-on pas être pris pous ces patiens Tantales qui se combattent eux-mêmes, et sont presque toujours victorieux. S'il était bien peint dans sa lutte avec Paris, le pauvre étudiant fournirait un des sujets les plus dramatiques de notre civilisation moderne. Madame de Beauséant regardait vainement Eugène pour le convier à parler; il ne voulut rien dire en présence du vicomte.

— Me menez-vous ce soir aux Italiens? demanda la vicomtesse à son mari.

— Vous ne pouvez douter du plaisir que j'aurais à vous obéir, répondit-il avec une galanterie moqueuse dont l'étudiant fut la dupe; mais je dois aller rejoindre quelqu'un aux Variétés.

— Sa maîtresse! se dit-elle.

— Vous n'avez donc pas d'Ajuda ce soir? demanda M. de Beauséant.

— Non, répondit-elle avec humeur.

— Hé bien! s'il vous faut absolument un bras, prenez celui de M. de Rastignac.

La vicomtesse regarda Eugène en souriant.

— Ce sera bien compromettant pour vous, dit-elle.

— *Le Français aime le péril, parce qu'il y trouve la gloire*, a dit M. de Chateaubriand, répondit Rastignac en s'inclinant.

Quelques momens après, il fut emporté près de madame de

Beauséant, dans un coupé rapide, au théâtre à la mode, et crut à quelque féerie lorsqu'il entra dans une loge de face, et qu'il se vit le but de toutes les lorgnettes concurremment avec la vicomtesse dont la toilette était délicieuse. Il marchait d'enchantemens en enchantemens.

— Vous aviez à me parler, lui dit madame de Beauséant. Tenez, voici madame de Nucingen à trois loges de la nôtre. Sa sœur et M. de Trailles sont de l'autre côté.

En disant ces mots, la vicomtesse regardait la loge où devait être mademoiselle de Rochegude, et n'y voyant pas monsieur d'Ajuda, sa figure prit un éclat extraordinaire.

— Elle est charmante! dit Eugène après avoir regardé madame de Nucingen.

— Elle a les cils blancs.

— Oui, mais quelle jolie taille mince!

— Elle a de grosses mains.

— Les beaux yeux!

— Elle a le visage en long.

— Mais la forme longue a de la distinction.

— Cela est heureux pour elle qu'il y en ait là. Voyez comment elle prend et quitte son lorgnon? Le Goriot perce dans tous ses mouvemens, dit la vicomtesse au grand étonnement d'Eugène.

En effet, madame de Beauséant lorgnait la salle et semblait ne pas faire attention à madame de Nucingen, dont elle ne perdait cependant pas un geste. L'assemblée était exquisément belle. Delphine de Nucingen ne fut pas peu flattée d'occuper exclusivement le jeune, le beau, l'élégant cousin de madame de Beauséant qui ne regarda qu'elle.

— Si vous continuez à la couvrir de vos regards, vous allez faire scandale, monsieur de Rastignac. Vous ne réussirez à rien, si vous vous jetez ainsi à la tête des gens.

— Ma chère cousine, dit Eugène, vous m'avez déjà bien protégé; si vous voulez achever votre ouvrage, je ne vous demande plus que de me rendre un service qui vous donnera peu de peine et me fera grand bien. Me voilà pris.

— Déjà?

— Oui.

— Et de cette femme?

— Mes prétentions seraient-elles donc écoutées ailleurs? dit-il en lançant un regard pénétrant à sa cousine. Madame la duchesse de Carigliano est attachée à madame la duchesse de Berry, reprit-il, vous devez la voir; ayez la bonté de me présenter chez elle et de m'amener au bal qu'elle donne lundi. J'y rencontrerai madame de Nucingen, et je livrerai ma première escarmouche.

— Volontiers! dit-elle. Si vous vous sentez déjà du goût pour elle, vos affaires de cœur vont très-bien. Voici M. de Marsay dans la loge de la princesse Galathionne. Madame de Nucingen est au supplice, elle se dépite. Il n'y a pas de meilleur moment pour aborder une femme, surtout une femme de banquier. Ces dames de la Chaussée-d'Antin aiment toutes la vengeance.

— Que feriez-vous donc, vous, en pareil cas?

— Moi! je souffrirais en silence.

En ce moment M. d'Ajuda se présenta dans la loge de madame de Beauséant.

— J'ai mal fait mes affaires afin de venir vous retrouver, dit-il, et je vous en instruis pour que ce ne soit pas un sacrifice.

Les rayonnemens du visage de la vicomtesse apprirent à Eugène à reconnaître les expressions d'un véritable amour, et à ne pas les confondre avec les simagrées de la coquetterie parisienne. Il admira sa cousine, devint muet et céda sa place à M. d'Ajuda, en soupirant.

— Quelle noble, quelle sublime créature est une femme qui aime ainsi! se dit-il. Et cet homme la trahirait pour une poupée! Comment peut-on la trahir?

Il se sentit au cœur une rage d'enfant. Il aurait voulu se rouler aux pieds de madame de Beauséant, il souhaitait le pouvoir des démons afin de l'emporter dans son cœur, comme un aigle enlève de la plaine dans son aire une jeune chèvre blanche qui tette encore. Il était humilié d'être dans ce grand Musée de la beauté sans son tableau, sans une maîtresse à lui.

— Avoir une maîtresse, est une position quasi-royale! se disait-il, c'est le signe de la puissance.

Il regarda madame de Nucingen, comme un homme insulté regarde son adversaire. La vicomtesse se retourna vers lui pour lui adresser sur sa discrétion mille remerciemens dans un clignement d'yeux. Le premier acte était fini.

— Vous connaissez bien assez madame de Nucingen pour lui présenter M. de Rastignac? dit-elle à M. d'Ajuda.

— Mais elle sera charmée de voir monsieur, dit le marquis.

Le beau Portugais se leva, prit le bras de l'étudiant, qui en un clin d'œil se trouva chez madame de Nucingen.

— Madame la baronne, dit M. d'Ajuda, j'ai l'honneur de vous présenter M. de Rastignac, le cousin de la vicomtesse de Beauséant. Vous faites une si vive impression sur lui, que j'ai voulu compléter son bonheur en le rapprochant de son idole.

Ces mots furent dits avec un certain accent de raillerie qui en faisait passer la pensée un peu brutale, mais qui, bien sauvée, ne déplaît jamais à une femme. Madame de Nucingen sourit, et offrit à Eugène la place de son mari, qui venait de sortir.

— Je n'ose pas vous proposer de rester près de moi, monsieur, lui dit-elle, quand on a le bonheur d'être auprès de madame de Beauséant, on y reste.

— Mais, lui dit à voix basse Eugène, il me semble, madame, que si je veux plaire à ma cousine, je demeurerai près de vous.

— Avant l'arrivée de M. le marquis, nous parlions de vous et de la distinction de toute votre personne, dit-il à haute voix.

M. d'Ajuda se retira.

— Vraiment, monsieur, dit la baronne, vous allez me rester? Nous ferons donc connaissance, car madame de Restaud m'avait déjà donné le plus vif désir de vous voir.

— Elle est donc bien fausse! elle m'a fait consigner à sa porte.

— Comment!

— Madame, j'aurai la conscience de vous en dire la raison; mais je réclame toute votre indulgence en vous confiant un pareil secret. Je suis le voisin de monsieur votre père, et j'ai eu l'im-

prudence, ignorant que madame de Restaud fût sa fille, d'en parler fort innocemment. J'ai fâché madame votre sœur et son mari. Vous ne sauriez croire combien madame la duchesse de Langeais et ma cousine ont trouvé cette apostasie filiale de mauvais goût. Je leur ai raconté la scène, elles en ont ri comme des folles. Ce fut alors qu'en faisant un parallèle entre vous et votre sœur, madame de Beauséant me parla de vous en de fort bons termes, et me dit combien vous étiez excellente pour mon voisin, M. Goriot. Comment, en effet, ne l'aimeriez-vous pas? Il vous adore si passionnément, que j'en suis jaloux déjà. Nous avons parlé de vous ce matin pendant deux heures. Puis, tout plein de ce que votre père m'a raconté, ce soir, en dînant avec ma cousine, je lui disais que vous ne pouviez pas être aussi belle que vous étiez aimante. Voulant sans doute favoriser une si chaude admiration, madame de Beauséant m'a emmené ici, en me disant avec sa grâce habituelle que je vous y verrais.

— Comment, monsieur, dit la femme du banquier, je vous dois déjà de la reconnaissance! Encore un peu, nous allons être de vieux amis.

— Quoique l'amitié doive être près de vous un sentiment peu vulgaire, dit Rastignac, je ne veux jamais être votre ami.

Ces sottises stéréotypées à l'usage des débutans paraissent toujours charmantes aux femmes, et ne sont pauvres que lues à froid. Le geste, l'accent, le regard d'un jeune homme, leur donnent d'incalculables valeurs. Madame de Nucingen trouva Rastignac charmant. Puis, comme toutes les femmes ne pouvant rien dire à des questions aussi druement posées que l'était celle de l'étudiant, elle répondit à autre chose.

— Oui, ma sœur se fait tort par la manière dont elle se conduit avec ce pauvre père, qui vraiment a été pour nous un dieu. Il a fallu que M. de Nucingen m'ordonnât positivement de ne voir mon père que le matin, pour que je cédasse sur ce point. Mais j'en ai long-temps été bien malheureuse. Je pleurais. Ces violences, venues après les brutalités du mariage, ont été l'une des raisons qui troublèrent le plus mon ménage.

Je suis certes la femme de Paris la plus heureuse aux yeux du monde, la plus malheureuse en réalité. Vous allez me trouver folle de vous parler ainsi. Mais vous connaissez mon père; à ce titre, vous ne pouvez pas m'être étranger.

— Vous n'aurez jamais rencontré personne, lui dit Eugène, qui soit animé d'un plus vif désir de vous appartenir. Que cherchez-vous toutes? le bonheur, reprit-il d'une voix qui allait à l'ame. Hé bien! si, pour une femme, le bonheur est d'être aimée, adorée, d'avoir un ami à qui elle puisse confier ses désirs, ses fantaisies, ses chagrins, ses joies; se montrer dans la nudité de son ame, avec ses jolis défauts et ses belles qualités, sans craindre d'être trahie; croyez-moi, ce cœur dévoué, toujours ardent, ne peut se rencontrer que chez un homme jeune, plein d'illusions, qui peut mourir sur un seul de vos signes, qui ne sait rien encore du monde et n'en veut rien savoir, parce que vous devenez le monde pour lui. Moi, voyez-vous, vous allez rire de ma naïveté, j'arrive du fond d'une province, neuf à tout, n'ayant connu que de belles ames, et je comptais rester sans amour. Il m'est arrivé de voir ma cousine, qui m'a mis trop près de son cœur, elle m'a m'a fait deviner les mille trésors de la passion, et je suis comme Chérubin, l'amant de toutes les femmes, en attendant que je puisse me dévouer à quelqu'une d'entre elles. En vous voyant, quand je suis entré, je me suis senti porté vers vous comme par un courant électrique. J'avais déjà tant pensé à vous! Mais je ne vous avais pas rêvée aussi belle que vous l'êtes en réalité. Madame de Beauséant m'a ordonné de ne pas vous tant regarder. Elle ne sait pas ce qu'il y a d'attrayant à voir vos jolies lèvres rouges, votre teint blanc, vos yeux si doux. Moi aussi, je vous dis des folies, mais laissez-les-moi dire.

Rien ne plaît plus aux femmes que de s'entendre débiter ces douces paroles. La plus sévère dévote les écoute, même quand elle ne doit pas y répondre. Après avoir ainsi commencé, Rastignac défila son chapelet d'une voix coquettement sourde; et madame de Nucingen encourageait Eugène par des sourires, en regardant de temps en temps M. de Marsay, qui ne quittait pas la loge

de la princesse Galathionne. Rastignac resta près de madame de Nucingen jusqu'au moment où son mari vint la chercher pour l'emmener.

— Madame, lui dit Eugène, j'aurai le plaisir de vous aller voir avant le bal de la duchesse de Carigliano.

— Puisqui matame fous encache, dit le baron, épais Alsacien dont la figure ronde annonçait une dangereuse finesse, fous êtes sir d'êdre bien réçu.

— Mes affaires sont en bon train, car elle ne s'est pas bien effarouchée en m'entendant lui dire: — M'aimerez-vous bien? Le mors est mis à ma bête, sautons dessus et gouvernons-la? se dit Eugène en allant saluer madame de Beauséant, qui se levait et se retirait avec M. d'Ajuda. Le pauvre étudiant ne savait pas que la baronne était distraite, et attendait de M. de Marsay une de ces lettres décisives qui déchirent l'ame. Tout heureux de son faux-succès, Eugène accompagna la vicomtesse jusqu'au péristyle, où chacun attend sa voiture.

— Votre cousin ne se ressemble plus à lui-même, dit le Portugais en riant à la vicomtesse, quand Eugène les eut quittés. Il va faire sauter la banque. Il est souple comme une anguille, et je crois qu'il ira loin. Vous seule avez pu lui trier sur le volet une femme au moment où il faut la consoler.

— Mais, dit madame de Beauséant, il faut savoir si elle aime encore celui qui l'abandonne?

L'étudiant revint à pied du Théâtre-Italien à la rue Neuve-Sainte-Geneviève, en faisant les plus doux projets. Il avait bien remarqué l'attention avec laquelle madame de Restaud l'avait examiné, soit dans la loge de la vicomtesse, soit dans celle de madame de Nucingen, et il présuma que la porte de la comtesse ne lui serait plus fermée. Ainsi déjà quatre relations majeures, car il comptait bien plaire à la maréchale, allaient lui être acquises au cœur de la haute société parisienne. Or, sans trop s'expliquer les moyens, il devinait par avance que, dans le jeu compliqué des intérêts de ce monde, il devait s'accrocher à un rouage et

se trouver en haut de la machine, dont il se sentait la force d'enrayer la roue.

— Si madame de Nucingen s'intéresse à moi, je lui apprendrai à gouverner son mari. Ce mari fait des affaires d'or, il pourra m'aider à ramasser tout d'un coup une fortune.

Il ne se disait pas cela crûment, il n'était pas encore assez politique pour chiffrer une situation, l'apprécier et la calculer; mais ces idées flottaient à l'horizon sous la forme de légers nuages, et quoiqu'elles n'eussent pas l'âpreté de celles de Vautrin, si elles avaient été soumises au creuset de la conscience, elles n'auraient rien donné de bien pur. Les hommes arrivent, par une suite de transactions de ce genre, à cette morale relâchée que professe l'époque actuelle, où se rencontrent plus rarement que dans aucun temps ces hommes rectangulaires, à formes droites, ces belles volontés, qui ne se plient jamais au mal, à qui la moindre déviation de la ligne droite semble être un crime, magnifiques images de la probité qui nous ont valu deux chefs-d'œuvre, Alceste de Molière, et récemment Jenny Deans et son père dans l'œuvre de Walter Scott. Peut-être l'œuvre opposée, la peinture des sinuosités dans lesquelles un homme du monde, un ambitieux fait rouler sa conscience, en essayant de côtoyer le mal, afin d'arriver à son but en gardant les apparences, ne serait-elle ni moins belle, ni moins dramatique.

En arrivant à sa pension, Rastignac s'était épris de madame de Nucingen, elle lui avait paru svelte, fine comme une hirondelle. L'enivrante douceur de ses yeux, le tissu délicat et soyeux de sa peau, sous laquelle il avait cru voir couler le sang, le son enchanteur de sa voix, ses cheveux blonds, il se rappelait tout; et peut-être la marche, en mettant son sang en mouvement, aidait-elle à cette fascination. L'étudiant frappa rudement à la porte du père Goriot.

— Mon voisin, dit-il, j'ai vu madame Delphine.

— Où?

— Aux Italiens.

— S'amusait-elle bien? Entrez donc.

Et le bonhomme, qui s'était levé en chemise, ouvrit sa porte et se recoucha promptement.

— Parlez-moi donc d'elle! demanda-t-il.

Eugène, qui se trouvait pour la première fois chez le père Goriot, ne fut pas maître d'un mouvement de stupéfaction en voyant le bouge où vivait le père, après avoir admiré la toilette de la fille. La fenêtre était sans rideaux; le papier de tenture, collé sur les murailles, s'en détachait en plusieurs endroits par l'effet de l'humidité, et se recroquevillait en laissant apercevoir le plâtre jauni par la fumée. Le bonhomme gisait sur un mauvais lit et n'avait qu'une maigre couverture et un couvre-pied ouaté fait avec les bons morceaux des vieilles robes de madame Vauquer. Le carreau était humide et plein de poussière. En face de la croisée se voyait une de ces vieilles commodes en bois de rose, à ventre renflé, qui ont des mains en cuivre tordu en façon de sarmens décorés de feuilles ou de fleurs; un vieux meuble à tablette de bois, sur lequel était un pot à eau dans sa cuvette et tous les ustensiles nécessaires pour se faire la barbe. Dans un coin, les souliers; à la tête du lit, une table de nuit sans porte et sans marbre; au coin de la cheminée, où il n'y avait pas trace de feu, se trouvait la table carrée, en bois de noyer, dont la barre avait servi au père Goriot à dénaturer son écuelle en vermeil. Un méchant secrétaire sur lequel était le chapeau du bonhomme, un fauteuil foncé de paille et deux chaises complétaient ce mobilier misérable. La flèche du lit, attachée au plancher par une loque, soutenait une mauvaise bande d'étoffe à carreaux rouges et blancs. Le plus pauvre commissionnaire était certes moins mal meublé, dans son grenier, que ne l'était le père Goriot par madame Vauquer. L'aspect de cette chambre donnait froid, serrait le cœur; elle ressemblait au plus triste logement d'une prison. Heureusement M. Goriot ne vit pas l'expression qui se peignit sur la physionomie d'Eugène quand celui-ci posa sa chandelle sur la table de nuit. Le bonhomme se tourna de son côté en restant couvert jusqu'au menton.

— Hé bien! qui aimez-vous mieux de madame de Restaud ou de madame de Nucingen?

— Je préfère madame Delphine, répondit l'étudiant, parce qu'elle vous aime mieux.

A cette parole chaudement dite, le bonhomme sortit son bras du lit et serra la main d'Eugène.

— Merci, merci, répondit le vieillard ému. Que vous a-t-elle donc dit de moi?

L'étudiant répéta les paroles de la baronne en les embellissant, et le vieillard l'écouta comme s'il eût entendu la parole de Dieu.

— Chère enfant! oui, oui, elle m'aime bien. Mais ne la croyez pas dans ce qu'elle vous a dit d'Anastasie. Les deux sœurs se jalousent, voyez-vous, c'est encore une preuve de leur tendresse. Madame de Restaud m'aime bien aussi. Je le sais. Un père est avec ses enfans comme Dieu est avec nous, il va jusqu'au fond des cœurs, et juge les intentions. Elles sont toutes deux aussi aimantes. Oh! si j'avais eu de bons gendres, j'aurais été trop heureux. Il n'est sans doute pas de bonheur complet ici-bas. Si j'avais vécu chez elles; mais rien que d'entendre leurs voix, de les savoir là, de les voir aller, sortir, eh bien! quand je les avais chez moi, ça me faisait cabrioler le cœur. Étaient-elles bien mises?

— Oui, dit Eugène. Mais M. Goriot, comment, en ayant des filles aussi richement établies que le sont les vôtres, pouvez-vous demeurer dans un taudis pareil?

— Ma foi, dit-il d'un air en apparence insouciant, à quoi cela me servirait-il d'être mieux? Je ne puis guère vous expliquer ces choses-là, je ne sais pas dire deux paroles de suite comme il faut. Tout est là, ajouta-t-il, en se frappant le cœur. Ma vie à moi est dans mes deux filles. Si elles s'amusent, si elles sont heureuses, bravement mises, si elles marchent sur des tapis, qu'importe de quel drap je sois vêtu, et l'endroit où je me couche? Je n'ai point froid si elles ont chaud, je ne m'ennuie jamais si elles rient. Je n'ai de chagrins que les leurs. Quand vous serez père, que vous vous direz, en voyant gazouiller vos enfans : — C'est sorti de moi! que vous sentirez ces petites créatures tenir à chaque goutte de votre sang, dont elles ont été la fine fleur, car c'est ça! vous vous croirez attaché à

leur peau, vous croirez être agité vous-même par leur marche. Leur voix me répond partout; un regard d'elles, quand il est triste, me fige le sang. Un jour, vous saurez que l'on est bien plus heureux de leur bonheur que du sien propre. Je ne peux pas vous expliquer ça, ce sont des mouvemens intérieurs qui répandent l'aise partout. Enfin, je vis trois fois. Voulez-vous que je vous dise une drôle de chose? Hé bien! quand j'ai été père, j'ai compris Dieu. Il est tout entier partout, puisque la création est sortie de lui. Eh bien! je suis ainsi avec mes filles. Seulement j'aime mieux mes filles que Dieu n'aime le monde, parce que le monde n'est pas si beau que Dieu, et que mes filles sont plus belles que moi. Elles me tiennent si bien à l'ame que j'avais idée que vous les verriez ce soir. Mon Dieu! un homme qui rendrait ma petite Delphine aussi heureuse qu'une femme l'est quand elle est, là, bien aimée, mais je lui cirerais ses bottes, je lui ferais ses commissions. J'ai su par sa femme de chambre que ce petit M. de Marsay est un mauvais chien. Il m'a pris des envies de lui tordre le cou. Ne pas adorer un bijou de femme! une voix de rossignol! faite comme un modèle. Où a-t-elle eu les yeux d'épouser cette grosse souche d'Alsacien? Il leur fallait à toutes deux des jolis jeunes gens bien aimables. Enfin, elles ont fait à leur fantaisie.

Le père Goriot était sublime. Jamais Eugène ne l'avait pu voir illuminé par les feux de sa passion paternelle. Une chose digne de remarque est la puissance d'infusion que possèdent les sentimens. Quelque grossière que soit une créature, dès qu'elle exprime une affection forte et vraie, elle exhale un fluide particulier qui modifie la physionomie, anime le geste, colore la voix; et l'être le plus stupide arrive, sous l'effort de la passion, à la plus haute éloquence dans l'idée, si ce n'est dans le langage. Il se meut dans une sphère lumineuse. Il y avait en ce moment dans la voix, dans le geste de ce bonhomme, la puissance communicative qui signale le grand acteur. Mais nos beaux sentimens ne sont-ils pas les poésies de la volonté?

— Eh bien! vous ne serez peut-être pas fâché d'apprendre, lui dit Eugène, qu'elle va rompre sans doute avec M. de Marsay. Ce

beau fils l'a quittée pour s'attacher à la princesse Galathionne. Quant à moi, ce soir, je suis tombé amoureux de madame Delphine.

— Bah! dit le père Goriot.

— Oui. Je ne lui ai pas déplu. Nous avons parlé amour pendant une heure, et je dois aller la voir après-demain, samedi.

— Oh! que je vous aimerais, mon cher monsieur, si vous lui plaisiez. Vous êtes bon, vous ne la tourmenteriez point. Si vous la trahissiez, je vous couperais le cou, d'abord. Une femme n'a pas deux amours, voyez-vous. Mon Dieu! mais je dis des bêtises, monsieur Eugène. Il fait froid ici pour vous. Mon Dieu! vous l'avez donc entendue? Que vous a-t-elle dit pour moi?

— Rien, se dit en lui-même Eugène. — Elle m'a dit, répondit-il à haute voix, qu'elle vous envoyait un bon baiser de fille.

— Adieu, mon voisin, dormez bien, faites de beaux rêves; les miens sont tout faits avec ce mot-là. Que Dieu vous protége dans tous vos désirs! Vous avez été pour moi ce soir comme un bon ange; vous me rapportez l'air de ma fille!

— Le pauvre homme! se dit Eugène en se couchant; il y a de quoi toucher des cœurs de marbre. Sa fille n'a pas plus pensé à lui qu'au grand Turc.

Depuis cette conversation, le père Goriot vit dans son voisin un confident inespéré, un ami. Il s'était établi entre eux les seuls rapports par lesquels ce vieillard pouvait s'attacher à un autre homme. Les passions ne font jamais de faux calculs. Le père Goriot se voyait un peu plus près de sa fille Delphine; il s'en voyait mieux reçu, si Eugène devenait cher à la baronne. D'ailleurs il lui avait confié l'une de ses douleurs. Madame de Nucingen, à laquelle mille fois par jour il souhaitait le bonheur, n'avait pas connu les douceurs de l'amour. Certes Eugène était, pour se servir de son expression, un des jeunes gens les plus gentils qu'il eût jamais vus, et il semblait pressentir qu'il lui donnerait tous les plaisirs dont elle avait été privée. Le bonhomme se prit donc pour son voisin d'une amitié qui alla croissant, et sans laquelle il

eût été sans doute impossible de connaître le dénoûment de cette histoire.

Le lendemain matin, au déjeuner, l'affection avec laquelle le père Goriot regardait Eugène, près duquel il se plaça, les quelques paroles qu'il lui dit, et le changement de sa physionomie, ordinairement semblable à un masque de plâtre, surprirent les pensionnaires. Vautrin, qui revoyait l'étudiant pour la première fois depuis leur conférence, semblait vouloir lire dans son âme. En se souvenant du projet de cet homme, Eugène, qui, avant de s'endormir, avait, pendant la nuit, mesuré le vaste champ qui s'ouvrait à ses regards, pensa nécessairement à la dot de mademoiselle Taillefer, et ne put s'empêcher de regarder Victorine comme le plus vertueux jeune homme regarde une héritière. Par hasard, leurs yeux se rencontrèrent. La pauvre fille ne manqua pas de trouver Eugène charmant dans sa nouvelle tenue. Le coup d'œil qu'ils échangèrent fut assez significatif pour que Rastignac ne doutât pas d'être pour elle l'objet de ces confus désirs dont toutes les jeunes filles sont atteintes, et qu'elles rattachent au premier être un peu séduisant qui s'offre à leurs regards. Une voix lui criait : — Huit cent mille francs! Mais tout à coup il se rejeta dans ses souvenirs de la veille, et pensa que sa passion de commande pour madame de Nucingen était l'antidote de ses mauvaises pensées involontaires.

— L'on donnait hier aux Italiens *le Barbier de Séville* de Rossini. Je n'avais jamais entendu de si délicieuse musique! dit-il. Mon Dieu, est-on heureux d'avoir une loge aux Italiens!

Le père Goriot saisit cette parole au vol comme un chien saisit un mouvement de son maître.

— Vous êtes comme des coqs-en-pâte, dit madame Vauquer, vous autres hommes, vous faites tout ce qui vous plaît!

— Comment êtes-vous revenu? demanda Vautrin.

— A pied, répondit Eugène.

— Moi, reprit le tentateur, je n'aimerais pas de demi-plaisirs, je voudrais aller là dans ma voiture, dans ma loge, et revenir bien commodément. Tout ou rien! voilà ma devise.

— Et qui est bonne! dit madame Vauquer.

— Vous irez peut-être voir madame de Nucingen, dit Eugène à voix basse à M. Goriot. Elle vous recevra certes à bras ouverts, elle voudra savoir de vous mille petits détails sur moi. J'ai su qu'elle ferait tout au monde pour être reçue chez ma cousine, madame la vicomtesse de Beauséant. N'oubliez pas de lui dire que je l'aime trop pour ne pas penser à lui procurer cette satisfaction.

Et il s'en alla promptement à l'École de droit. Il voulait rester le moins de temps possible dans cette odieuse maison, il flâna pendant presque toute la journée, en proie à cette fièvre de tête qu'ont connue les jeunes gens affectés de trop vives espérances. Les raisonnemens de Vautrin le faisaient réfléchir à la vie sociale au moment où il rencontra son ami Bianchon dans le jardin du Luxembourg.

— Où as-tu pris cet air grave? lui dit l'étudiant en médecine en lui prenant le bras pour se promener devant le palais.

— Je suis tourmenté par de mauvaises idées.

— En quel genre? Ça se guérit, les idées.

— Comment?

— En y succombant.

— Tu ris sans savoir de ce dont il s'agit. As-tu lu Rousseau?

— Oui.

— Te souviens-tu de ce passage où il demande à son lecteur ce qu'il ferait au cas où il pourrait s'enrichir, en tuant par sa seule volonté un vieux mandarin de la Chine sans bouger de Paris?

— Oui.

— Hé bien!.

— Bah! J'en suis à mon trente-troisième mandarin.

— Ne plaisante pas. Allons, s'il t'était prouvé que la chose est possible et qu'il te suffise d'un signe de tête, le ferais-tu?

— Est-il bien vieux, le mandarin? Mais, bah! jeune ou vieux, paralytique ou bien portant, ma foi... Diantre! Eh bien, non!

— Tu es un brave garçon, Bianchon! Mais si tu aimais une femme à te mettre pour elle l'ame à l'envers, et qu'il lui fallût

de l'argent, beaucoup d'argent pour sa toilette, pour sa voiture, pour toutes ses fantaisies enfin?

— Mais tu m'ôtes la raison, et tu veux que je raisonne.

— Hé bien! Bianchon, je suis fou, guéris-moi. J'ai deux sœurs qui sont des anges de beauté, de candeur, et je veux qu'elles soient heureuses. Où prendre deux cent mille francs pour leur dot d'ici à cinq ans? Il est, vois-tu, des circonstances dans la vie où il faut jouer gros jeu et ne pas user son bonheur à gagner des sous.

— Mais tu poses la question qui se trouve à l'entrée de la vie pour tout le monde, et tu veux couper le nœud gordien avec l'épée. Pour agir ainsi, mon cher, il faut être Alexandre, sinon l'on va au bagne. Moi, je suis heureux de la petite existence que je me créerai en province, où je succéderai tout bêtement à mon père. Les affections de l'homme se satisfont dans le plus petit cercle aussi grandement que dans une immense circonférence. Napoléon ne dînait pas deux fois, et ne pouvait pas avoir plus de maîtresses qu'en prend un étudiant en médecine, quand il est interne aux Capucins. Notre bonheur, mon cher, se tiendra toujours entre la plante de nos pieds et notre occiput; et, qu'il coûte un million par an ou cent louis, la perception intrinsèque en est la même au-dedans de nous. Je conclus à la vie du Chinois.

— Merci, tu m'as fait du bien, Bianchon, nous serons toujours amis.

— Dis donc, reprit l'étudiant en médecine, en sortant du cours de M. Cuvier au Jardin des Plantes, je viens d'apercevoir la Michonneau et le Poiret causant sur un banc avec un monsieur que j'ai vu dans les troubles de l'année dernière aux environs de la Chambre des Députés, et qui m'a fait l'effet d'être un homme de la police déguisé en honnête bourgeois vivant de ses rentes. Étudions ce couple-là? je te dirai pourquoi. Adieu, je vais répondre à mon appel de quatre heures.

Quand Eugène revint à la pension, il trouva le père Goriot qui l'attendait.

— Tenez, lui dit le bonhomme, voilà une lettre d'elle. Hein, la jolie écriture!

Eugène décacheta la lettre et lut.

« Monsieur, mon père m'a dit que vous aimiez la musique italienne, je serais heureuse si vous vouliez me faire le plaisir d'accepter une place dans ma loge. Nous aurons samedi la Fodor et Pellegrini, je suis sûre alors que vous ne me refuserez pas. M. de Nucingen se joint à moi pour vous prier de venir dîner avec nous sans cérémonie. Si vous acceptez, vous le rendrez bien content de n'avoir pas à s'acquitter de sa corvée conjugale en m'accompagnant. Ne me répondez pas, venez, et agréez mes complimens.

D. de N.

— Montrez-la moi? dit le bonhomme à Eugène quand il eut lu la lettre. Vous irez, n'est-ce pas? ajouta-t-il après avoir flairé le papier. Cela sent-il bon! Ses doigts ont frôlé ça, pourtant.

— Une femme ne se jette pas ainsi à la tête d'un homme! se disait l'étudiant. Elle veut se servir de moi pour ramener à elle monsieur de Marsay. Il n'y a que le dépit qui fasse faire de ces choses-là.

— Hé bien! dit le père Goriot, à quoi pensez-vous donc?

Eugène ne connaissait pas le délire de vanité dont certaines femmes étaient saisies en ce moment, et ne savait pas que, pour s'ouvrir une porte dans le faubourg Saint-Germain, la femme d'un banquier était capable de tous les sacrifices. A cette époque, la mode commençait à mettre au-dessus de toutes les femmes celles qui étaient admises dans la société du faubourg Saint-Germain, dites les dames du Petit-Château, parmi lesquelles madame de Beauséant et son amie la duchesse de Langeais tenaient le premier rang. Rastignac seul ignorait la fureur dont étaient saisies les femmes de la Chaussée-d'Antin, pour entrer dans le cercle supérieur où brillaient les constellations de leur sexe. Mais sa défiance le servit bien, elle lui donna de la froideur, et le triste pouvoir de poser des conditions au lieu d'en recevoir.

— Oui, j'irai, répondit-il.

Ainsi la curiosité le menait chez madame de Nucingen, tandis que si elle l'eût dédaigné, peut-être y aurait-il été conduit par la passion. Néanmoins il n'attendit pas le lendemain et l'heure de partir sans une sorte d'impatience. Pour un jeune homme, il existe dans sa première intrigue autant de charmes peut-être qu'il s'en rencontre dans un premier amour. La certitude de réussir engendre mille félicités que les hommes n'avouent pas, et qui font tout le charme de certaines femmes. Le désir ne naît pas moins de la difficulté que de la facilité des triomphes. Toutes les passions des hommes sont bien certainement excitées ou entretenues par l'une ou l'autre de ces deux causes qui divisent l'empire amoureux. Peut-être cette division est-elle une conséquence de la grande question des tempéramens, qui domine, quoi qu'on en dise, la société. Si les mélancoliques ont besoin du tonique des coquetteries, peut-être les gens nerveux ou sanguins décampent-ils si la résistance dure trop. En d'autres termes, l'élégie est aussi essentiellement lymphatique que le dythyrambe est bilieux. En faisant sa toilette, Eugène savoura tous ces petits bonheurs dont n'osent parler les jeunes gens, de peur de se faire moquer d'eux, mais qui chatouillent l'amour-propre. Il arrangeait ses cheveux, en pensant que le regard d'une jolie femme se coulerait sous leurs boucles noires. Il se permit des singeries enfantines autant qu'en aurait fait une jeune fille en s'habillant pour le bal. Il regarda complaisamment sa taille mince, en déplissant son habit.

— Il est certain, se dit-il, qu'on en peut trouver de plus mal tournés!

Puis il descendit au moment où tous les habitués de la pension étaient à table, et reçut gaiement le hourra de sottises que sa tenue élégante excita, car un trait des mœurs particulières aux pensions bourgeoises est l'ébahissement qu'y cause une toilette soignée. Personne n'y met un habit neuf, sans que chacun dise son mot.

— Kt, kt, kt, kt, fit Bianchon en faisant claquer sa langue contre son palais comme pour exciter un cheval.

— Tournure de duc et pair? dit madame Vauquer.

— Monsieur va en conquête? fit observer mademoiselle Michonneau.

— Kocquériko! cria le peintre.

— Mes complimens à madame votre épouse, dit l'employé au Muséum.

— Monsieur a une épouse? demanda Poiret.

— Une épouse à compartimens, qui va sur l'eau, garantie bon teint, dans les prix de vingt-cinq à quarante, dessins à carreaux du dernier goût, susceptible de se laver, d'un joli porter, moitié fil, moitié coton, moitié laine, guérissant le mal de dents, et autres maladies approuvées par l'Académie Royale de Médecine! excellente d'ailleurs pour les enfans! meilleure encore contre les maux de tête, les plénitudes et autres maladies de l'œsophage, des yeux et des oreilles, cria Vautrin avec la volubilité comique et l'accentuation d'un opérateur. Mais combien cette merveille, me direz-vous, messieurs? deux sous! Non. Rien du tout. C'est un reste des fournitures faites au grand Mogol, et que tous les souverains de l'Europe, y compris le grrrrrrand duc de Bade, ont voulu voir! Entrez droit devant vous! et passez au petit bureau. Allez la musique! Brooooun, là, là, trinn! là, là, boum, boum! Monsieur de la clarinette, tu joues faux, reprit-il d'une voix enrouée, je te donnerai sur les doigts?

— Mon Dieu! que cet homme-là est agréable, dit madame Vauquer à madame Couture; je ne m'ennuierais jamais avec lui.

Au milieu des rires et des plaisanteries, dont ce discours comiquement débité fut le signal, Eugène put saisir le regard furtif de mademoiselle Taillefer, qui se pencha sur madame Couture à l'oreille de laquelle elle dit quelques mots.

— Voilà le cabriolet, dit Sylvie.

— Où dîne-t-il donc? demanda Bianchon.

— Chez madame la baronne de Nucingen.

— La fille de M. Goriot! répondit l'étudiant.

A ce nom, les regards se portèrent sur l'ancien vermicellier qui contemplait Eugène avec une sorte d'envie. Rastignac arriva rue

Saint-Lazare, dans une de ces maisons légères, à colonnes minces, à portiques mesquins, qui constituent *le joli* à Paris, une véritable maison de banquier, pleine de recherches coûteuses, des stucs, des palliers d'escalier en mosaïque de marbre. Il trouva madame de Nucingen dans un petit salon à peintures italiennes, dont le décor ressemblait à celui des cafés. La baronne était triste. Les efforts qu'elle fit pour cacher son chagrin, intéressèrent d'autant plus vivement Eugène qu'il n'y avait rien de joué. Il croyait rendre une femme joyeuse par sa présence, et la trouvait au désespoir. Ce désappointement piqua son amour-propre.

— J'ai bien peu de droits à votre confiance, madame, dit-il après l'avoir lutinée sur sa préoccupation; mais si je vous gênais, je compte sur votre bonne foi, vous me le diriez franchement.

— Restez, dit-elle, je serais seule si vous vous en alliez. M. de Nucingen dîne en ville, et je ne voudrais pas être seule, j'ai besoin de distraction.

— Mais qu'avez-vous?

— Vous seriez la dernière personne à qui je le dirais! s'écria-t-elle.

— Je veux le savoir, car je dois alors être pour quelque chose dans ce secret.

— Peut-être! Mais non, reprit-elle, ce sont des querelles de ménage qui doivent être ensevelies au fond du cœur : je vous le disais avant-hier, je ne suis pas heureuse. Les chaînes d'or sont les plus pesantes.

Quand une femme dit à un jeune homme qu'elle est malheureuse, si ce jeune homme est spirituel, bien mis, s'il a quinze cents francs d'oisiveté dans sa poche, il doit penser ce que se disait Eugène, et devient fat.

— Que pouvez-vous désirer? répondit-il. Vous êtes belle, jeune, aimée, riche.

Elle fit un sinistre mouvement de tête.

— Ne parlons pas de moi, dit-elle. Nous dînerons ensemble, tête-à-tête, nous irons entendre la plus délicieuse musique. Suis-je à votre goût? reprit-elle en se levant et montrant sa robe en

cachemire à fond blanc, à dessins perdus de la plus riche élégance.

— Je voudrais que vous fussiez toute à moi, dit Eugène. Vous êtes charmante.

— Vous auriez une triste propriété, dit-elle en souriant avec amertume. Rien ici ne vous annonce le malheur, et cependant, malgré ces apparences, je suis au désespoir. Mes chagrins m'ôtent le sommeil, je deviendrai laide.

— Oh! là est l'impossible, dit l'étudiant. Mais je suis curieux de connaître ces peines qu'un amour dévoué n'effacerait pas?

— Ah! si je vous les confiais, vous me fuiriez, dit-elle, parce que vous ne m'aimez encore que par une galanterie qui est de costume chez vous, et si vous m'aimiez bien, vous tomberiez dans un désespoir affreux. Vous voyez que je dois me taire. De grâce, reprit-elle, parlons d'autre chose. Venez voir mes appartemens.

— Non, restons ici, répondit Eugène en s'asseyant sur une causeuse devant le feu, près de madame de Nucingen, dont il prit la main avec assurance.

Elle la laissa prendre et l'appuya même sur celle du jeune homme par un de ces mouvemens de force concentrée qui trahissent de profondes émotions.

— Écoutez, lui dit Rastignac, si vous avez des chagrins, vous me les devez. Je veux vous prouver que je vous aime pour vous. Ou vous parlerez et me confierez vos peines afin que je puisse les dissiper, fallût-il tuer six hommes, ou je sortirai pour ne plus revenir.

— Eh bien! s'écria-t-elle saisie par une pensée de désespoir qui la fit se frapper le front, je vais vous mettre à l'instant même à l'épreuve. Oui, se dit-elle, il n'est plus que ce moyen.

Elle sonna.

— La voiture de monsieur est-elle attelée? dit-elle à son valet de chambre.

— Oui, madame.

— Je la prends. Vous lui donnerez la mienne et mes chevaux. Vous ne servirez le dîner qu'à sept heures.

—Allons, venez, dit-elle à Eugène, qui crut rêver en se trouvant dans le coupé de M. de Nucingen, à côté de cette femme.

—Au Palais-Royal, dit-elle, près du Théâtre-Français.

En route, elle parut agitée, et refusa de répondre aux mille interrogations d'Eugène qui ne savait que penser d'une résistance muette, compacte, obtuse.

— En un moment elle m'échappe, se disait-il. Quand la voiture s'arrêta, la baronne regarda l'étudiant d'un air qui imposa silence à ses folles paroles, car il s'était emporté.

—Vous m'aimez bien? dit-elle.

— Oui, répondit-il en cachant l'inquiétude dont il fut soudainement saisi.

—Vous ne penserez rien de mal sur moi, quoi que je puisse vous demander?

—Non.

— Êtes-vous disposé à m'obéir?

— Aveuglément.

—Avez-vous été au jeu? dit-elle d'une voix tremblante.

—Jamais.

—Ah! je respire. Vous aurez du bonheur. Voici ma bourse, dit-elle. Prenez donc! il y a cent francs, c'est tout ce que possède cette femme si heureuse! Montez dans une maison de jeu! Je ne sais où elles sont; mais je sais qu'il y en a au Palais-Royal. Risquez les cent francs à un jeu qu'on nomme la roulette, et perdez tout, ou rapportez-moi six mille francs. Alors je vous dirai mes chagrins.

—Je veux bien que le diable m'emporte si je comprends quelque chose à ce que je vais faire; mais je vais vous obéir, dit-il, avec une joie causée par cette pensée: —Elle se compromet avec moi, elle n'aura rien à me refuser.

Eugène prend la jolie bourse, court au TRENTE-SIX, après s'être fait indiquer par un marchand d'habits la plus prochaine maison de jeu. Il y monte, se laisse prendre son chapeau; mais il entre et demande ce que c'est que la roulette. A l'étonnement des habitués, le garçon de salle le mène devant une longue table. Eugène, suivi

de tous les spectateurs, demande sans vergogne où il faut mettre l'enjeu.

—Si vous placez un louis sur un seul de ces trente-six numéros, et qu'il sorte, vous aurez trente-six louis, lui dit un vieillard respectable, à cheveux blancs.

Eugène jeta ses cent francs sur le chiffre de son âge, vingt et un. Un cri d'étonnement part sans qu'il ait eu le temps de se reconnaître. Il avait gagné sans le savoir

—Retirez donc votre argent, lui dit le vieux monsieur, l'on ne gagne pas deux fois dans ce système-là.

Eugène prend un râteau que lui tend le vieux monsieur et tire à lui les trois mille six cents francs; mais, toujours sans le savoir, il les place sur la rouge. La galerie le regarde avec envie, en croyant qu'il continue à jouer. La roue tourne, il gagne encore, et le banquier lui jette encore trois mille six cents francs.

— Vous avez sept mille deux cents francs à vous, lui dit à l'oreille le vieux monsieur. Si vous m'en croyez, vous vous en irez: la rouge a passé huit fois. Si vous êtes charitable, vous reconnaîtrez ce bon avis en soulageant la misère d'un ancien préfet de Napoléon, qui se trouve dans le dernier besoin.

Rastignac, étourdi, se laisse prendre dix louis par l'homme à cheveux blancs, et descend avec les sept mille francs, ne comprenant encore rien au jeu, mais stupéfié de son bonheur.

—Ah ça! où me mènerez-vous maintenant, dit-il en montrant les sept mille francs à madame de Nucingen, quand la portière fut refermée.

Delphine le serra par une étreinte folle et l'embrassa vivement, mais sans passion.

—Vous m'avez sauvée! et des larmes de joie coulèrent en abondance sur ses joues. Je vais tout vous dire, mon ami; car vous serez mon ami, n'est-ce pas? Vous me voyez riche, opulente, rien ne me manque. Eh bien! sachez que M. de Nucingen ne me laisse pas disposer d'un sou. Il paie toute la maison, mes voitures, mes loges; il m'alloue pour ma toilette une somme insuffisante, il me réduit à une misère secrète par calcul. Je suis

trop fière pour l'implorer. Je serais la dernière des créatures si j'achetais son argent au prix où il veut me le vendre. Comment moi, séparée de biens, riche de sept cent mille francs, me suis-je laissée dépouiller? Par fierté, par indignation. Nous sommes si jeunes, si naïves, quand nous commençons la vie conjugale! La parole par laquelle il fallait demander de l'argent à mon mari me déchirait la bouche; je n'osais jamais, je mangeais l'argent de mes économies et celui que me donnait mon pauvre père; puis je me suis endettée. Le mariage était pour moi la plus horrible des déceptions. Je ne puis pas vous en parler. Qu'il vous suffise de savoir que je me jetterais par la fenêtre s'il fallait vivre avec M. de Nucingen autrement qu'en ayant chacun notre appartement séparé. Quand il a fallu lui déclarer mes dettes de jeune femme, des bijoux, des fantaisies (mon pauvre père nous avait accoutumées à ne nous rien refuser), j'ai souffert le martyre; mais enfin j'ai trouvé le courage de les dire. N'avais-je pas une fortune à moi? M. de Nucingen s'est emporté, il m'a dit que je le ruinerais, des horreurs! J'aurais voulu être à cent pieds sous terre. Comme il avait pris ma dot, il a payé; mais en stipulant désormais pour mes dépenses personnelles une pension à laquelle je me suis résignée, afin d'avoir la paix. Depuis, j'ai voulu répondre à l'amour-propre de quelqu'un que vous connaissez, dit-elle. Si j'ai été trompée par lui, je serais mal venue à ne pas rendre justice à la noblesse de son caractère. Mais enfin il m'a quittée indignement! On ne devrait jamais abandonner une femme à laquelle on a jeté, dans un jour de détresse, un tas d'or... On doit l'aimer toujours. Vous, belle ame de vingt et un ans, vous jeune et pur, vous me demanderez comment une femme peut accepter l'or d'un homme? Mon Dieu, n'est-il pas naturel de tout partager avec l'être auquel nous devons notre bonheur? Quand on s'est tout donné, qui pourrait s'inquiéter d'une parcelle de ce tout? L'argent ne devient quelque chose qu'au moment où le sentiment n'est plus. N'est-on pas lié pour la vie? car qui de nous prévoit une séparation en se croyant bien aimée. Vous nous jurez un amour éternel, alors comment avoir des intérêts distincts? Vous ne savez pas ce que j'ai souffert aujourd'hui, lors-

que M. de Nucingen m'a positivement refusé de me donner six mille francs, lui qui les donne tous les mois à sa maîtresse, une fille d'Opéra! Je voulais me tuer. Les idées les plus folles me passaient par la tête. Il y a eu des momens où j'enviais le sort d'une servante, de ma femme de chambre. Aller trouver mon père!, folie! Anastasie et moi nous l'avons égorgé, le pauvre père! Il se serait vendu s'il pouvait valoir six mille francs. J'aurais été le désespérer en vain. Vous m'avez sauvée de la honte et de la mort, j'étais ivre de douleur. Ah! monsieur, je vous devais cette explication, car j'ai été bien déraisonnablement folle avec vous! Quand vous m'avez quittée, et que je vous ai eu perdu de vue, je voulais m'enfuir à pied.... Où? je ne sais. Voilà la vie de la moitié des femmes de Paris : un luxe extérieur, des soucis cruels dans l'ame. Je connais de pauvres créatures encore plus malheureuses que je ne le suis. Il y a pourtant des femmes obligées de faire faire de faux mémoires par leurs fournisseurs. D'autres sont forcées de voler leurs maris : les uns croient que des cachemires de cent louis se donnent pour cinq cents francs, les autres qu'un cachemire de cinq cents francs vaut cent louis. Il se rencontre de pauvres femmes qui font jeûner leurs enfans, et grapillent pour avoir une robe. Moi, je suis pure de ces odieuses tromperies; voici ma dernière angoisse. Si quelques femmes se vendent à leurs maris pour les gouverner, moi, je suis libre au moins! Je pourrais me faire couvrir d'or par M. de Nucingen, et je préfère pleurer sur le cœur d'un homme que je puisse estimer. Ah! ce soir, M. de Marsay n'aura pas le droit de me regarder comme une femme qu'il a payée.

Elle se mit le visage dans ses mains, pour ne pas montrer ses pleurs à Eugène, qui lui dégagea la figure pour la contempler, car elle était sublime ainsi.

— Mêler l'argent aux sentimens, n'est-ce pas horrible? Vous ne pourrez pas m'aimer.

Ce mélange des bons sentimens qui rendent les femmes si grandes, et des fautes que la constitution actuelle de la société les force à commettre, bouleversait Eugène, qui disait des paroles douces et

consolantes en admirant cette belle femme, si naïvement imprudente dans son cri de douleur.

— Vous ne vous armerez pas de ceci contre moi? dit-elle, promettez-le-moi.

— Ah! madame, dit-il, j'en suis incapable!

Elle lui prit la main et la mit sur son cœur par un mouvement plein de reconnaissance et de gentillesse.

— Grâce à vous, me voilà redevenue libre et joyeuse. Je vivais pressée par une main de fer! Je veux maintenant vivre simplement, ne rien dépenser. Vous me trouverez bien comme je serai, mon ami, n'est-ce pas? Gardez ceci, dit-elle en ne prenant que six billets de banque. En conscience, je vous dois mille écus, cent louis, car je me suis considérée comme étant de moitié avec vous.

Eugène se défendit comme une vierge, mais la baronne lui ayant dit: — Je vous regarde comme mon ennemi si vous n'êtes pas mon complice, il prit l'argent en disant: — Ce sera une mise de fonds en cas de malheur.

— Voilà le mot que je redoutais! s'écria-t-elle en pâlissant. Si vous voulez que je sois quelque chose pour vous, jurez-moi, dit-elle, de ne jamais retourner au jeu! Mon Dieu! moi, vous corrompre! j'en mourrais de douleur.

Ils étaient arrivés. Le contraste de cette misère et de cette opulence étourdissait l'étudiant dans les oreilles duquel les sinistres paroles de Vautrin vinrent retentir.

— Mettez-vous là, dit la baronne en entrant dans sa chambre et montrant une causeuse auprès du feu; je vais écrire une lettre bien difficile! Conseillez-moi.

— N'écrivez pas, lui dit Eugène; enveloppez les billets, mettez l'adresse, et envoyez-les par votre femme de chambre.

— Mais vous êtes un amour d'homme, dit-elle. Ah! voilà, monsieur, ce que c'est que d'avoir été bien élevé. Ceci est du Beauséant tout pur, dit-elle en souriant.

— Elle est charmante! se dit Eugène qui s'éprenait de plus en

plus. Il regarda cette chambre où respirait la voluptueuse élégance d'une riche courtisane.

— Cela vous plaît-il? dit-elle en sonnant sa femme de chambre.

— Thérèse, portez cela vous-même à monsieur de Marsay, et remettez-le à lui-même. Si vous ne le trouvez pas, vous me rapporterez la lettre.

Thérèse ne partit pas sans avoir jeté un malicieux coup d'œil sur Eugène. Le dîner était servi. Rastignac donna le bras à madame de Nucingen, qui le mena dans une salle à manger délicieuse, où il retrouva le luxe de table qu'il avait admiré chez sa cousine.

— Tous les jours d'Italiens, dit-elle, vous viendrez dîner avec moi, et vous m'accompagnerez.

— Je m'accoutumerais à cette douce vie, si elle devait durer; mais je suis un pauvre étudiant qui ai ma fortune à faire.

— Elle se fera! dit-elle en riant. Vous voyez, tout s'arrange, je ne m'attendais pas à être si heureuse.

Il est dans la nature des femmes de prouver l'impossible par le possible, de détruire les faits par des pressentimens.

Quand madame de Nucingen et Rastignac entrèrent dans leur loge aux Bouffons, elle eut un air de contentement qui la rendait si belle, que chacun se permit de ces petites calomnies contre lesquelles les femmes sont sans défense, et qui souvent font croire à des désordres inventés à plaisir. Quand on connaît Paris, on ne croit à rien de ce qui s'y dit, et l'on ne dit rien de ce qui s'y fait. Eugène prit la main de la baronne, et tous deux se parlèrent par des pressions plus ou moins vives, en se communiquant les sensations que leur donnait la musique. Pour eux, cette soirée fut enivrante. Ils sortirent ensemble, et madame de Nucingen voulut reconduire Eugène jusqu'au Pont-Neuf, en lui disputant, pendant toute la route, un des baisers qu'elle lui avait si chaleureusement prodigués au Palais-Royal. Eugène lui reprocha cette inconséquence.

— Tantôt, répondit-elle, c'était de la reconnaissance pour un dévouement inespéré; maintenant ce serait une promesse.

— Et vous ne voulez m'en faire aucune, ingrate!

Il se fâcha. Mais, en faisant un de ces gestes d'impatience qui ravissent un amant, elle lui donna sa main à baiser, qu'il prit avec une mauvaise grâce dont elle fut enchantée.

— A lundi, au bal! dit-elle.

En s'en allant à pied, par un beau clair de lune, Eugène tomba dans de sérieuses réflexions. Il était à la fois heureux et mécontent : heureux d'une aventure dont le dénouement probable lui donnait une des plus jolies et des plus élégantes femmes de Paris, objet de ses désirs; mécontent de voir ses projets de fortune renversés; et ce fut alors qu'il éprouva la réalité des pensées indécises auxquelles il s'était livré l'avant-veille. L'insuccès nous accuse toujours la puissance de nos prétentions. Plus Eugène jouissait de la vie parisienne, moins il voulait demeurer obscur et pauvre. Il chiffonnait son billet de mille francs dans sa poche, en se faisant mille raisonnemens captieux pour se l'approprier. Enfin, il arriva rue Neuve-Sainte-Geneviève, et quand il fut en haut de l'escalier, il y vit de la lumière. Le père Goriot avait laissé sa porte ouverte et sa chandelle allumée, afin que l'étudiant n'oubliât pas *de lui raconter sa fille*, suivant son expression. Eugène ne lui cacha rien.

— Mais, s'écria le père Goriot dans un violent désespoir de jalousie, elles me croient ruiné, j'ai encore treize cents livres de rente! Mon Dieu, la pauvre petite, que ne venait-elle ici! j'aurais vendu mes rentes, nous aurions pris sur le capital, et avec le reste je me serais fait du viager. Pourquoi n'êtes-vous pas venu me dire ça, mon brave voisin? Comment avez-vous eu le cœur d'aller risquer au jeu ses pauvres petits cent francs! c'est à fendre l'ame. Voilà ce que c'est que des gendres! Oh! si je les tenais, je leur serrerais le cou!... Mon Dieu! pleurer! Elle a pleuré!

— La tête sur mon gilet, dit Eugène.

— Oh! donnez-le-moi! dit le père Goriot. Comment, il y a eu là des larmes de ma fille, de ma chère Delphine, qui ne pleurait jamais étant petite! Oh! je vous en achèterai un autre, ne le portez plus, laissez-le-moi. Mais elle est séparée de biens. Ah! je

vais aller trouver M. Derville, un avoué, dès demain. Je vais faire exiger le placement de sa fortune. Je connais les lois; je suis un vieux loup, je dois retrouver mes dents.

— Tenez, père, voici mille francs qu'elle a voulu me donner sur notre gain. Gardez-les-lui, dans le gilet.

M. Goriot regarda Eugène, lui tendit la main pour prendre la sienne, sur laquelle il laissa tomber une larme.

— Vous réussirez dans la vie, lui dit le vieillard, Dieu est juste! voyez-vous. Je me connais en probité, moi! Je puis vous assurer qu'il y a bien peu d'hommes qui vous ressemblent! Vous voulez donc être aussi mon cher enfant! Allez, dormez. Vous pouvez dormir, vous n'êtes pas encore père... Elle a pleuré, j'apprends ça, moi, qui étais là tranquillement à manger comme un imbécile pendant qu'elle souffrait; moi, moi qui vendrais le Père, le Fils et le Saint-Esprit, pour leur éviter une larme à toutes deux!

— Par ma foi, se dit Eugène en se couchant, je crois que je serai honnête homme toute ma vie. Il y a du plaisir à suivre les inspirations de sa conscience.

Il n'y a peut-être que ceux qui croient en Dieu qui font le bien en secret, et Eugène croyait encore en Dieu.

De Balzac.

SUR UN BAL DE LA VILLE

EN 1831 (1).

Ainsi l'Hôtel-de-Ville illumine son faîte.
Le prince et les flambeaux, tout y brille, et la fête
Ce soir va resplendir sur ce comble éclairé,
Comme l'idée au front du poète sacré!
Mais cette fête, amis, n'est pas une pensée.
Ce n'est pas d'un banquet que la France est pressée,
Et ce n'est pas un bal qu'il faut, en vérité,
A ce tas de douleurs qu'on nomme la cité!

Puissans! nous ferions mieux de panser quelque plaie
Dont le sage rêveur à cette heure s'effraie,

(1) Le nouveau volume de poésie de M. Victor Hugo, dont nous donnons aujourd'hui ce fragment, aura pour titre : LES CHANTS DU CRÉPUSCULE. L'attention publique est acquise d'avance à tout ce que publie l'illustre auteur de NOTRE-DAME DE PARIS.

LES CHANTS DU CRÉPUSCULE paraîtront à la librairie d'Eugène Renduel, le 30 janvier.

D'étayer l'escalier qui d'en bas monte en haut,
D'agrandir l'atelier, d'amoindrir l'échafaud,
De songer aux enfans qui sont sans pain dans l'ombre,
De rendre un paradis au pauvre impie et sombre,
Que d'allumer un lustre, et de tenir la nuit
Quelques fous éveillés autour d'un peu de bruit!

O reines de nos toits, femmes chastes et saintes,
Fleurs qui de nos maisons parfumez les enceintes,
Vous à qui le bonheur conseille la vertu,
Vous qui contre le mal n'avez pas combattu,
A qui jamais la faim, empoisonneuse infame,
N'a dit: Vends-moi ton corps, — c'est-à-dire, votre ame! —
Vous dont le cœur de joie et d'innocence est plein,
Dont la pudeur a plus d'enveloppes de lin
Que n'en avait Isis, la déesse voilée,
Cette fête est pour vous comme une aube étoilée!
Vous riez d'y courir tandis qu'on souffre ailleurs!
C'est que votre belle ame ignore les douleurs;
Le hasard vous posa dans la sphère suprême;
Vous vivez, vous brillez, vous ne voyez pas même,
Tant vos yeux éblouis de rayons sont noyés,
Ce qu'au-dessous de vous dans l'ombre on foule aux pieds!

Oui, c'est ainsi. — Le prince, et le riche, et le monde
Cherche à vous réjouir, vous pour qui tout abonde.

Vous avez la beauté, vous avez l'ornement,
La fête vous enivre à son bourdonnement,
Et, comme à la lumière un papillon de soie,
Vous volez à la porte ouverte qui flamboie !
Vous allez à ce bal, et vous ne songez pas
Que parmi ces passans amassés sur vos pas,
En foule émerveillés des chars et des livrées,
D'autres femmes sont là, non moins que vous parées,
Qu'on farde et qu'on expose à vendre au carrefour;
Spectres où saigne encor la place de l'amour;
Comme vous pour le bal, belles et demi-nues;
Pour vous voir au passage, hélas! exprès venues,
Voilant leur deuil affreux d'un sourire moqueur,
Les fleurs au front, la boue aux pieds, la haine au cœur!

Victor Hugo.

JÉRUSALEM.

> Il s'est fait *par elle* sur la terre des choses étranges,
> et qu'on ne peut écouter qu'avec le dernier étonnement.
> JÉRÉMIE, chap. V.

Lorsque vous allez visiter un pays, une ville, un monument que vous avez ouï vanter, vous cherchez d'avance à présenter à votre esprit ce produit de la nature ou de l'art, et vous arrivez souvent sur les lieux avec une idée tout arrêtée: hé bien! n'avez-vous point remarqué que votre imagination a dépassé la réalité, que vous trouvez mesquin et monotone ce que vous vous étiez figuré grandiose et empreint des couleurs les plus vives? et si vous devez revenir sur cette première impression en examinant de plus près, plus en détail, si vous devez même admirer ce que vous aviez mal compris ou condamné trop vite, cela n'empêche pas qu'il n'y ait eu déception au premier abord, et que le plaisir que vous vous étiez promis ne soit corrompu.

Il faudrait donc s'interdire toute représentation imaginaire de l'objet qui doit vous passer sous les yeux. Et s'il existe quelques rares circonstances où les facultés intellectuelles soient insuffisantes pour concevoir certaine création, on n'éprouve pas cette autre espèce de désappointement non moins pénible d'être resté au-dessous de la vérité. L'esprit demeure libre sous le charme puissant de l'imprévu, et n'ayant pas à sacrifier de vaines hypothèses, il s'abandonne sans distraction au bonheur de contempler. Qui-

conque s'est approché une fois de Jérusalem a pu apprécier l'importance d'une semblable révélation; car cette ville extraordinaire, isolée au milieu de montagnes désertes et abandonnées comme elle, offre encore un caractère de grandeur et de majesté qu'on ne rencontre nulle part.

Après une marche de douze heures environ, on arrive de Jaffa à Jérusalem. La moitié de la route se fait par les belles plaines qui entourent Rama, l'autre moitié par les ravins et par les précipices qui gardent les abords de la cité sainte; et vous n'apercevez celle-ci que lorsque vous êtes parvenu à sa hauteur, c'est-à-dire à sept ou huit cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Alors, comme si la toile se levait, ou plutôt comme si vous vous étiez élevé au-dessus de la toile, vous jouissez d'un spectacle enchanteur; vous vous arrêtez, frappé d'admiration, et pour peu que vous ayez de poésie dans l'ame, vous vous sentez déjà dédommagé des fatigues que le simple pélerin oublie seulement dans le saint sépulcre. Les yeux se reposent avec délices sur les murailles crénelées de la ville et sur les tours garnies de meurtrières qui ne sauraient plus la défendre; embrassant ensuite l'immensité d'un territoire montagneux et nu, ils plongent dans chacune des mille vallées qui le coupent dans tous les sens, ils franchissent le pays qui renferme la mer Morte et le Jourdain, et se portent enfin à l'horizon sur une longue chaîne de rochers d'azur. Ce sont les rochers de l'Arabie-Pétrée qui semblent former les murs d'enceinte du monde; et tout cela est enveloppé d'une teinte vaporeuse à laquelle l'éclat brûlant du ciel donne plus ou moins de transparence, mais qu'il ne détruit jamais.

L'impatience d'atteindre au terme du voyage, ou plutôt le besoin d'éprouver une sensation nouvelle, vous fait bientôt remettre en marche; vous traversez le mont Sion, dont le sol, tout couvert d'un vaste cimetière, semble porter encore le deuil de son ancienne splendeur. Ce cimetière est la propriété des Arméniens; il s'étend, pour ainsi dire, jusqu'à la principale porte de la ville moderne, porte simple et grossière, mais qu'à son style gothique et monumental vous prendriez volontiers pour celle d'une église, de la cathédrale du monde chrétien.

Comment qualifier l'émotion qu'on ressent quand on franchit le seuil de cette porte? Ce n'est point le respect religieux qu'inspire la présence d'un temple, ni l'admiration recueillie que commande tout monument gigantesque; c'est un sentiment indéfinissable, un sentiment d'amour triste et confus, résultat sans doute de la foule des souvenirs divers qui se pressent et se heurtent dans l'esprit. Car l'homme qui n'est point sous l'influence d'une

idée fixe, l'homme qui n'est point venu en Palestine dans un simple et unique but de piété, cet homme-là peut-il s'empêcher d'interroger les siècles passés, d'en faire la comparaison avec l'état présent de ce pays, et, tout en gémissant sur l'instabilité des choses humaines, d'y découvrir une source d'utiles leçons?

Nous entrons dans la ville, toutes idées de prestige, de grandeur naturelle se retirent pour faire place aux idées communes dont le cours avait été interrompu; nous sommes en présence des hommes et de leurs œuvres. Aussi est-ce le moment de dire que si la vue extérieure de cette capitale surpasse tout ce qu'on peut concevoir de noble, d'imposant, de prodigieux, son aspect intérieur demeure et demeurera toujours au-dessous du tableau le plus pâle, le plus terne et le plus incomplet qu'on pourrait s'en faire.

Vous êtes frappé d'abord de la tranquillité profonde qui règne de toutes parts. Le silence est général, il est parfait comme le silence des tombeaux. Quelquefois seulement, dans les grandes solennités de l'Église, il est interrompu par l'empressement tumultueux de la foule et par les interpellations des soldats chargés de la police religieuse, mais dans aucune circonstance par ce qui caractérise le mieux notre culte en Europe, par le bruit des cloches. Ces instrumens nécessaires, sinon indispensables au christianisme, n'ont pu être établis en Palestine, où les Turcs ne se montrent pas plus tolérans, que dans les autres provinces de leur vaste empire. Le saint carillon étant à leur oreille ce que la couleur écarlate est aux yeux des taureaux, il devient inutile de dire que l'or même a été une séduction impuissante, qu'il a été prodigué inutilement pour arriver à ce qu'on pourrait appeler une inoculation, et que les religieux modernes, repoussés et maltraités, peu soucieux d'ailleurs des honneurs du martyre, ont accepté la mission de desservir des églises muettes.

Au dire des gens lettrés, attachés au service du gouverneur, la ville, quoique très-étendue, contient à peine trente ou trente-cinq mille ames [1] et si l'on considère la stérilité et la sécheresse de la contrée, l'existence même de cette minime population doit paraître un problème. Les rues, pavées naturellement de roches et de quartiers de granit, présentent partout des inégalités dangereuses et cadrent merveilleusement avec les maisons ruinées et les bazars vermoulus qui tombent de vétusté et qui attestent jus-

[1] Ce chiffre ne peut être qu'approximatif, car dans toutes les villes turques les autorités n'enregistrent que les décès, et jamais les naissances.

qu'à quel point on leur refuse toute espèce de réparation [1]. Cependant il n'y a pas à Jérusalem ce cachet de misère qui distingue tant d'autres cités dans le Levant; il n'y a pas, de la part des habitans, ostentation de misère, comme dans la capitale de l'Égypte. Les allans et les venans sont assez bien vêtus; mais la plupart d'entre eux paraissent être et sont réellement des étrangers, pélerins ou voyageurs, ayant endossé leurs habits de fête et tous ces ajustemens d'apparat qui ravalent si bien les lambeaux d'étoffe dont se couvrent les Arabes, mais qui sont loin de donner à leurs propriétaires cet air de résignation et de bonheur qui caractérise le vrai mahométan.

Pour bien comprendre l'état de la religion du Christ dans ce pays, il faut savoir que les catholiques latins n'y sont pas les seuls maîtres, comme à Rome; que les Arméniens schismatiques et les Grecs schismatiques y partagent l'autorité, et qu'ils ont beaucoup plus d'argent que les premiers. Il faut savoir que ces trois puissances spirituelles, jalouses et rivales les unes des autres, et souvent inquiétées par les Coptes, les Maronites ou les Juifs, sont en outre placées sous la dépendance immédiate des Turcs, et que ceux-ci sont maîtres, possesseurs du pays, non-seulement de nom, comme les princes régnans des maisons de Sardaigne et d'Espagne, mais bien de nom et de fait; il faut savoir que dans leurs démêlés fréquens, les religieux n'ont d'autres juges que ces Turcs, qui les méprisent d'autant plus qu'ils sont les témoins journaliers de querelles sanglantes, de lâches concussions et souvent même d'assassinats prémédités. Et alors, sera-t-on étonné de voir le fanatique, le fier, l'arrogant islamisme, fouler aux pieds la religion chrétienne, l'insulter et la couvrir de boue? Sera-t-on étonné de voir les portes du Saint-Sépulcre ne s'ouvrir que sous le bon plaisir de vils janissaires, qui exigent en outre une rétribution dont le taux n'est fixé par personne, et ces mercenaires faire la police d'un lieu si saint et si révéré à coups de bâtons et à coups de cordes? Exigera-t-on d'eux de la délicatesse et des procédés, quand ceux-là même qui devraient en user à l'égard du pélerin soumis et consciencieux, ne se servent du peu d'autorité qu'ils ont, que pour le dépouiller et consumer en quelques jours les épargnes de toute une vie!

[1] Quelques voyageurs rapportent qu'en Orient, et principalement dans les provinces soumises à des pachas, des villes entières ont été abandonnées parce que les maisons n'étaient plus habitables, et que personne ne voulait les réparer de peur de trahir certains moyens pécuniaires.

En Terre-Sainte, tout se paie au poids de l'or, tout se vend au gré de la rapine et de l'envie; vous êtes à la merci des prêtres qui débitent les secours et les consolations. La moindre messe coûte cinq cents piastres turques, environ cent soixante-dix francs de notre monnaie, les indulgences et les bénédictions sont estimées d'avance ainsi que les chapelets et les petites croix travaillés par les Arabes de Nazareth, et tous les actes de la vie spirituelle se trouvent cotés et tarifés, dans les couvens, comme en Europe, tous les objets nécessaires à la vie matérielle le sont chez les marchands et chez les aubergistes. Il est vrai qu'avec le secours d'un guide qu'on loue à la journée et qu'on est obligé de prendre parmi les religieux, vous pouvez vous promener *gratis* dans la ville et même faire des excursions au dehors. Après avoir visité le Calvaire, touché le trou où fut plantée la vraie croix, prié dans le Saint-Sépulcre, passé sous la porte de la maison de Pilate, vous pouvez vous rendre sur le mont Sion pour vous prosterner sur l'emplacement de l'ancien tombeau de Jésus-Christ, tombeau représenté par une pierre brute, qui, dit-on, n'a jamais pu être arrachée du sol; vous pouvez parcourir ensuite le jardin des Olives, la vallée de Josaphat et le mont des Oliviers. Au faîte de ce mont vous verrez le caillou sur lequel le Sauveur mit le pied pour monter au ciel; on vous montrera l'empreinte de ce pied divin gravée encore sur la roche. Mais, gardez-vous bien après cela de faire la même course avec un musulman, parce qu'il vous dirait que cette empreinte est celle du pied droit du chameau qui porta Mahomet dans le Paradis, et vous seriez fort embarrassé de lui prouver le contraire.

Il serait trop long d'énumérer ici toutes les pierres, toutes les grottes, tous les endroits sanctifiés par l'Église: qu'il suffise de savoir que les fatigues diverses qu'on endure dans le pèlerinage de Jérusalem, usent le corps sans récréer l'esprit, mais qu'elles ne sont point à regretter, puisqu'elles concourent toutes au repos éternel de l'ame. Et maintenant, pour la gouverne des hommes pieux qui se proposent de visiter les lieux saints, et plus encore pour constater ce que nous avons vu, nous devons déclarer que les Latins ont adopté depuis peu un système de tolérance et de modération qui nous a paru prendre sa source dans l'éventualité de leurs moyens d'existence, et qu'ils affectent aussi une certaine retenue dont l'expérience acquise et la supériorité qu'ils ont sur les autres religieux ne leur permettent plus de se dispenser. Nous devons ajouter également que, moins éclairés et plus superstitieux, les Arméniens, et surtout les Grecs, atta-

quent les Latins avec une effronterie sans exemple, et que leur politique envahissante ne recule devant rien pour arriver à une suprématie incontestée. Tous les moyens étant bons pour eux, ils n'ont pas craint de demander à la sublime Porte un *firman* pour faire bâtonner ceux de leurs nombreux pèlerins qui refusent de payer certaines aumônes, et, une fois munis de cette autorisation, ils en ont encore abusé de la manière la plus criante. Leurs patriarches habitent Constantinople, et travaillent constamment à agrandir dans la Palestine le pouvoir qu'ils ont acquis par surprise, et conservé au moyen d'une longue suite de fourberies; car, autrefois, ils n'avaient pas même la faculté d'entrer dans le Saint-Sépulcre.

Ces schismatiques ont commencé comme les Maronites et les Coptes qui jouissent à peine d'une chapelle de cinq pieds carrés, adossée à l'édifice central; comme eux, ils ne pouvaient pénétrer dans la salle du tombeau, et cependant, les voilà balançant sur tous les points, et presque toujours avec avantage, la supériorité de notre Église, que son commerce d'amulettes et d'ouvrages en nacre de perle soutient à peine. Un seul motif empêche celle-ci de reprendre sa place et la force d'éviter le combat; c'est l'indifférence de l'Europe à son égard. Au lieu de lui prodiguer leurs trésors comme autrefois, les nations européennes n'achètent plus rien de ses produits spéciaux et la ruinent par leurs contrefaçons. Et les Français sont placés à la tête de cette espèce de révolte qui menace d'anéantir tout un service religieux, si quelque miracle insigne ne vient provoquer une réaction éclatante. Non-seulement ils ne fournissent plus de numéraire à Jérusalem, mais ils n'envoient même plus de desservans dans ses monastères. On n'y voit, depuis nombre d'années, que des Italiens et des Espagnols, et la place de *vicaire général*, qui doit être occupée par un de nos compatriotes dans le principal couvent de la Palestine, reste à la discrétion de ceux-là qui fournissent en outre des titulaires, les premiers à la place de *père gardien*, les seconds à celle de *procureur*.

On doit laisser à chacun le soin d'apprécier la conduite de la France dans cette affaire; mais il nous appartient, à nous, de dire qu'il existe une foule de moyens de faire des aumônes plus louables que ces aumônes qu'on exportait autrefois dans des pays barbares, pour y entretenir une foule d'individus trop inutiles pour ne pas être oisifs, des individus qui nous étaient pour la plupart étrangers, et qu'on voyait tôt ou tard dépouillés par leurs tyrans naturels, les Turcs, dont l'usage est d'augmenter les vexa-

tions et les *avanies* (¹) en raison des moyens pécuniaires qu'ils soupçonnent. N'est-il pas temps, en effet, d'abandonner quelques pouces de terrain dont nous ne pouvons jouir, quelques monastères mal fortifiés que nous n'avons pas le droit de restaurer? Ne vaut-il pas mieux renoncer à quelques cérémonies sacrées, cérémonies mutilées et stériles, que de fournir sans cesse aux Mahométans ces motifs de mépris et de dégoût qu'ils n'auraient point éprouvés s'ils n'avaient jamais connu que la nationale majesté de nos temples? Quant aux autres nations chrétiennes, plus esclaves que nous des exigences de l'Église, ne pourrait-on pas leur faire comprendre qu'au moyen de quelques millions, une fois payés, elles opéreraient le déménagement du Saint-Sépulcre, qu'elles enverraient le corps de saint Jacques à Madrid, où sa tête se trouve depuis long-temps, et qu'elles n'auraient plus à redouter, ni les fatigues d'un long et pénible voyage, ni les vexations des Arabes, ni la peste de l'Orient pour effectuer leurs saints pèlerinages?

Les Arméniens et les Grecs demeureraient en présence dans Jérusalem, et n'ayant plus d'intérêt à faire cause commune contre les Latins, comme par le passé, ils resteraient en proie à cette rivalité haineuse qu'engendrent seules les passions condamnables. Alors, dans l'espèce de collision qui aurait lieu, chaque schisme réfléchissant les monstruosités de l'autre, ainsi que deux mauvais miroirs réfléchissent réciproquement leurs défauts, les adhérens de ces schismes rougiraient de leur crédulité grossière, et leurs fauteurs, ne pouvant plus soustraire la vérité, seraient contraints de renoncer à un système de jonglerie dont ils ne tireraient plus aucun profit, ou plutôt qu'ils ne pourraient continuer, sous peine de mourir de faim. Et une pareille révolution religieuse serait profitable à tout le monde, mais principalement à ces masses de dupes qui viennent du fond de la Russie, de l'Arménie, et de tout le Levant, apporter en Palestine le fruit de laborieuses économies, et qui, par leurs bassesses dégradantes et leur indigne humilité, ont mérité en quelque sorte de se faire appeler *chiens de chrétiens!*

Après l'église du Saint-Sépulcre, le monument le plus considérable de Jérusalem est sans contredit celui que nous désignons encore sous le titre pompeux de temple de Salomon, quoique les Turcs en soient possesseurs. Conquis depuis plusieurs siècles par le sultan Saladin sur les défenseurs

(¹) Dans le Levant, on appelle *avanies* ces espèces d'impôts forcés que les autorités prélèvent, souvent à titre de prêts, sur les riches qui ne savent pas afficher une pauvreté mensongère.

de la croix, il fut converti en une magnifique mosquée que les vrais croyans seuls fréquentent, et dont ils se montrent d'autant plus jaloux, qu'elle est dans le voisinage du tombeau de Jésus-Christ, théâtre des plus ignobles profanations. Ils affectent également ici plus de respect pour leur culte et plus de dédain pour le nôtre; mais quant aux injures qui nous viennent d'eux, elles sont, sans aucun doute, dirigées contre l'homme et non contre l'objet de son adoration; car autrement ils ne seraient pas conséquens, et ils condamneraient leurs propres principes. Le texte entier de la *Bible*, adopté par l'auteur, ou, pour mieux dire, par les auteurs [1] du Coran, n'a été nié par aucun des sectateurs du prophète, et la conduite des plus zélés d'entre eux, qui viennent aussi faire leurs dévotions en Palestine, témoigne assez en faveur de cette identité.

Quand l'ancien temple chrétien tomba entre les mains des Sarrazins, il fut, dit-on, pour être rendu digne de sa nouvelle destination, purifié d'une manière solennelle. Cinq cents chameaux apportèrent avec peine de l'Arabie l'eau de rose qui servit à laver ses murailles. Depuis cette époque, et de nos jours seulement, on ne cite qu'un seul Européen assez hardi pour avoir tenté d'y pénétrer. Fort du costume oriental qu'il portait, confiant dans son talent à réciter les prières mahométanes, et dans son habileté à se prosterner, il se croyait en mesure de satisfaire une curiosité coupable. Peut-être dans une ville ordinaire ces semblans de piété avaient-ils déjà trompé la vigilance des surveillans; mais à Jérusalem il n'en fut pas de même : le mensonge ne servit point à son auteur, et il se trouva dans une position fort difficile. Quel moyen, en effet, d'éviter les coups de fusil, les coups de pierre lorsqu'on est seul contre la foule, et que la fuite vous est fermée de tous côtés! Il faut se résigner, et s'estimer heureux si l'on conserve la vie sauve.

L'intérieur d'une mosquée n'est pas tellement curieux qu'on doive exposer ses jours pour essayer de le visiter. On sait que la religion des Orientaux proscrit tous ornemens, toutes décorations, qu'elle méconnaît la sculpture et la peinture; on sait aussi que l'art de construire n'est pas très-avancé en Turquie : or, que peut présenter d'intéressant à un voyageur, quelque observateur qu'il soit, le spectacle d'une enceinte ronde, hexagone, octogone ou carrée, entièrement nue, dépourvue du moindre incident qui pourrait distraire l'attention ou reposer les yeux? Car les fidèles n'exigent qu'un tapis, une simple natte pour garantir leurs genoux et leurs mains du contact de la terre, quelquefois impure pour eux. Ils ne de-

[1] Un chrétien et un juif qui formaient le conseil de Mahomet.

mandent qu'un petit filet d'eau pour faire les ablutions nécessaires, et repousseraient toute autre dotation qui aurait un but non-seulement étranger, mais indirect, la simplicité comme l'austérité étant l'essence de cette théocratie asiatique.

L'édifice construit par l'auteur du *Cantique des Cantiques* forme néanmoins une exception remarquable, quant à son extérieur. C'est une vaste coupole que les Turcs ont coloriée en vert [1], plutôt pour y apposer le sceau de Mahomet que pour faire croire qu'elle est recouverte en bronze ou en zinc. Dans sa partie inférieure, une galerie vitrée, peinte de la même couleur, l'environne, et paraît entretenue avec le plus grand soin. Le monument lui-même est circulaire, il est orné d'une colonnade artistement exécutée; mais un magnifique jardin en dérobe la porte aux yeux des profanes, et un mur d'enceinte très-élevé met encore le jardin à l'abri de toute investigation étrangère. Quant aux autres mosquées qu'on rencontre dans le reste de la ville, elles sont peu nombreuses, et ne se distinguent des maisons ordinaires que par leurs minarets, tours frêles, quelquefois élégantes, et figurant sur ces sortes de bâtimens moresques, comme les clochers figurent sur nos églises chrétiennes. C'est du haut de ces tours, généralement peu élevées, que les imans appellent à la prière; c'est de là aussi qu'ils crient à leurs ouailles les différentes heures de la journée.

Enfin ce qu'on voit de plus digne d'attention, ce qui fait le plus bel ornement de Jérusalem, ce qui honore à la fois chrétiens et musulmans, c'est l'établissement qu'on nommait jadis l'*hôpital de sainte Hélène*. Il est, comme tout le reste, la propriété des Turcs; mais ceux-ci en ont détourné la destination primitive, parce qu'il était tellement ruiné qu'on ne pouvait plus le faire servir à réaliser le vœu de sa fondatrice; et certes ils en font un usage plus louable encore; car, s'ils n'y reçoivent pas, comme leurs devanciers, quelques malades de leur religion, ils y donnent des secours aux malheureux de toutes les croyances. Un homme payé pour cela est chargé de fournir à chaque pauvre qui se présente, quels que soient son âge, son pays ou son Dieu, un plat de soupe et un pain, certaines heures du jour étant d'ailleurs fixées pour cette distribution. Les immenses chambres souterraines qui formaient les cuisines de l'ancien éta-

(1) La couleur verte a été adoptée par tous les descendans du prophète. C'est un privilége, une espèce de droit, de propriété que ceux qui n'ont point de prétention au lignage respectent scrupuleusement.

blissement ont été consacrées à cette espèce d'auberge gratuite, et les revenus attachés encore aux débris du bâtiment suffisent à toutes les dépenses.

Les mahométans professent le plus grand respect pour tout ce qui est promesse ou délégation, et ils exécutent beaucoup plus scrupuleusement que nous les volontés des testateurs. Ceux-ci font des vœux à peu près comme les Anglais font des paris, certains qu'on observera à la lettre les dispositions les plus bizarres, et qu'on évitera même l'apparence de la moindre explication. Ainsi un Turc lègue, en mourant, toute sa fortune à l'entretien alimentaire de ces bandes de chiens errans qui hantent certaines villes, et l'exécuteur du testament s'acquitte avec exactitude de son devoir, bien que les légataires soient déclarés immondes par le prophète. Ceci explique comment, malgré leur avidité bien connue, les maîtres de Jérusalem sont portés à respecter l'héritage de sainte Hélène. Il serait cependant plus généreux de notre part de reconnaître dans une pareille conduite l'amour de la charité, amour pur et noble, dont la nature a placé le germe dans le cœur de tous les hommes.

Quoi qu'il en soit, la volonté une fois émise, le désir une fois énoncé, toute considération étrangère disparaît aux yeux du musulman. Qu'il s'agisse de dévotion ou de vengeance, d'esclavage ou de liberté, il ne prendra de repos, il ne rentrera dans la vie ordinaire, que lorsque son but sera atteint, et qu'il aura accompli ce qu'il croit être dans sa destinée d'accomplir.

Le gouvernement ottoman est plus intéressé qu'on ne pense au maintien de l'état de choses actuel en Palestine. La majeure partie de l'argent qui vient s'enfouir tous les jours dans la cité sainte passant à Constantinople, si un changement quelconque, dans le sens de celui que nous avons indiqué, venait à s'opérer, personne n'y perdrait plus que le grand-seigneur, et cependant personne ne veille moins sur ce pays, personne n'administre plus mal ses affaires. L'intérêt bien entendu de la Porte serait de ménager une semblable source de richesses, au lieu de la tarir; son avantage réel serait de protéger le christianisme, et non de le tourmenter. En agissant ainsi, elle n'augmenterait peut-être pas un revenu déjà trop considérable; mais elle le rendrait plus assuré pour l'avenir. Et qu'on ne dise pas que sa politique lui a réussi jusqu'à présent, parce qu'il serait facile de prouver que telle est, au contraire, la principale cause de cette fortune précaire et incertaine, de même qu'il serait aisé de démontrer que l'esprit sain et

éclairé d'un visir encore à naître s'élèverait en vain contre les habitudes du divan. Dans un pays où tout le monde fait métier d'extorquer, on comprend sans doute que l'*aga*, ou officier subalterne, rançonne les sujets, ses subordonnés, qui rançonnent à leur tour les voyageurs et les chrétiens; on comprend que le *musselim*, ou gouverneur, rançonne l'aga, que le pacha rançonne le *musselim*, et le sultan ses pachas; et l'on ne doit pas s'étonner de ce que ceux qui sont haut placés obtiennent si aisément des *firmans* pour faire battre les inférieurs assez téméraires pour se plaindre. Puis, en dernier lieu, si l'on remarque que ce système organisé de déprédations est entretenu et développé avec ardeur par toutes les autorités de l'empire, sans exception, à quel degré ne pensera-t-on pas qu'il doive être poussé dans un pays dont le territoire ne rapporte rien, qui n'offre, par sa position géographique, aucun sujet de commerce, et surtout quand on se souviendra que les neuf dixièmes des victimes sont choisis parmi des étrangers que la loi même de Mahomet autorise à dépouiller!

Toute cette portion de la Syrie que nous connaissons en Europe sous le nom de *Terre-Sainte* appartenait depuis long-temps au pachalic de Damas. Vers la fin de l'année 1830, la Porte en investit le pacha [1] d'Acre, pour des raisons de haute politique qu'il ne nous est pas donné d'approfondir, mais qui doivent toutefois surprendre l'économiste ordinaire, puisqu'à cette époque le pacha dont elle agrandissait la province était en état de suspicion, et, pour ainsi dire, mis au ban de l'empire. Maintenant que Méhémet-Ali, vice-roi d'Égypte, vient de s'emparer par droit de conquête de toute la Syrie, la Palestine dépendra de ce nouveau maître, jusqu'à ce qu'un autre tyran plus heureux vienne l'en chasser, ou que le sultan ressaisisse encore assez d'autorité pour lui en donner un de son choix. Mais, quoi qu'il puisse arriver, la manière de gouverner ne doit point changer, et la chrétienté aura toujours affaire à des Turcs ou à des Arabes, qui savent tout aussi bien que certains hommes d'état européens qu'il n'y a point de gouvernement possible sans argent.

JULES AMIC.

[1] Abdalla, qui s'est ensuite rendu à Ibrahim après un siége de quatre mois dans sa ville d'Acre.

CHRONIQUE.

Pendant que la politique est au calme plat, et que lord Brougham lui-même, jugeant qu'il n'y avait plus de mots à faire chez nous, part pour l'Italie, la société prend ses quartiers d'hiver : déjà les salons sont tendus, les orchestres loués; les danseurs de galop se dérouillent, et tout se prépare pour ces vastes cohues de petites filles à marier, de jeunes gens à jambes grêles et à passions fortes; tout s'organise pour ces pêle-mêle de prétentions, de galanteries, de punch et de brioches. On a parlé dernièrement d'un bal donné à l'ambassade de Russie; aujourd'hui, M. Aguado, qui n'est ambassadeur de rien, qui n'est même plus marquis puisqu'un décret d'Isabelle l'a dépouillé de son nébuleux marquisat de *las Marismas*, M. Aguado qui est tout simplement un Espagnol riche, mangeant le plus possible de piment, d'ail et de garbanzos, se met en frais pour l'ébaudissement de ses amis. Un concert inaugurera les soirées de cet hôtel fastueux qui déploye sur la rue Grange-Batelière les deux battans de sa grande porte verte : son voisin et son protégé l'Opéra lui prête ses artistes, M[me] Damoreau, M. Nourrit et M. Levasseur. Dimanche prochain viendra le tour des chanteurs italiens, Rubini, Tamburini, Lablache, M[lle] Grisi; et le dimanche suivant les portes du salon s'ouvriront pour..... Arnal, Arnal le bouffon, le comique, le diseur de bêtises, qu'on mettra bien à son aise, qui récitera ou improvisera des proverbes, et s'en retournera la poche chargée de quadruples. M. Aguado n'y va pas de main morte : il faudra chez lui rire ou mourir; rien n'est magnifique comme un financier déchaîné. Moins splendide, mais plus amusante peut-être était la dernière soirée de M. Véron : un peu de musique sans apprêts et quelques contredanses au piano, ce qu'on appelle une *sauterie*, tel était le programme.

Il avait suffi néanmoins pour attirer tout ce que l'Opéra compte d'habitués à la mode; beaucoup de journalistes et d'écrivains, des députés, des pairs de France, mesdames Taglioni, Elssler, Julia, Noblet aînée et Alexandrine Noblet, Falcon, Dorus-Gras, Fitz-James, s'étaient rendues à l'invitation du directeur. Parmi les épisodes de cette soirée, nous citerons celui-ci : un de nos principaux fonctionnaires publics, qui justifie depuis long-temps sa prétention d'homme distingué et répandu, désirait beaucoup connaître M. Duponchel. C'est un goût comme un autre. Il aperçoit, appuyé sur les coussins d'un divan, un homme brun, à l'œil fin, de petite taille; c'était M. Scribe. M. le comte de... se loge à l'instant même dans l'esprit l'idée fixe qu'il a devant lui l'associé de M. Véron, et engage ainsi la conversation avec ce faux Duponchel : Il y a bien long-temps, monsieur, que je désirais faire votre connaissance; j'aime beaucoup ce que vous faites, c'est toujours *local* et *historique* : je ne connais rien de plus joli que la façade de l'hôtel Rotschild. Quand nous donnez-vous la JUIVE? — Bientôt, j'espère, reprend M. Scribe, étourdi d'abord du *local* et *historique*, abasourdi par la façade, mais rendu à lui-même par cette question sur LA JUIVE, et prévenu du quiproquo, tout bas, par un tiers. — Qu'est-ce donc qui retarde la représentation? — Mais des décorations, je crois, et puis les costumes. — Ah! oui, les costumes; vous y mettez le temps, dit-on, mais nous ne perdons rien pour attendre, vous les faites si bien. Je suis enchanté, monsieur, d'avoir fait votre connaissance. — A la première occasion, M. le comte de... voudra voir M. Scribe. On ne peut manquer de lui offrir M. Duponchel, qui recevra des félicitations polies et affectueuses sur sa récente nomination à l'Académie.

Les soirées que donne M. Véron, ont pour but d'amuser ses amis et les personnes qui composent la brillante clientelle de son théâtre, et ce lui est chose facile, avec des combinaisons dont la camaraderie et l'esprit font tous les frais. Bien autrement rude est la tâche de M. Mira, qui commence par jeter sur une table soixante billets de banque pour appeler le public. Les renseignemens nous manquaient l'autre jour quand nous parlions à l'avance de ces nuits armidiennes. Qu'on le sache donc. Nous verrons des danses styriennes, russes, espagnoles, napolitaines, provençales et languedociennes, exécutées par les premiers sujets du ballet. Parmi ces dernières on choisira *las treias* et *lou chibalet*, qui ont une renommée si populaire dans nos provinces du Midi. Puis ce seront des caricatures de Grandville, des charges musicales par Schneitzœffer, des travestissemens, et enfin la grande loterie à l'imitation de la *Tombola* napolitaine.

Depuis quelques jours Paris est comme une chaudière infernale dans laquelle le diable prépare ses sortiléges et ses magies de carnaval : les théâtres

dressent leurs planchers, ces arènes tremblantes qui fléchissent sous le poids du grand *galop populaire* et de la contredanse expressive du mardi-gras. Les lampistes nettoient leurs quinquets crasseux et crevés, et la garde municipale songe aux nuits blanches qui l'attendent. Le Palais-Royal et le théâtre des Variétés ont déja pris l'avance pour annoncer leurs folles soirées : le Palais-Royal tient à sa qualification de *bals d'artistes*. Un peu moins prude, M. Dartois annonce purement le *bal des Variétés*, et promet un galop à cheval. Cet enjolivement contribuera puissamment au poétique désordre de ces bacchanales.

— On se rappelle que, par une belle matinée du printemps dernier, quelques jours après le *steeple chase* de Verrières, une brillante caravane de calèches, de tilburys, de chevaux anglais, de grooms, de *bull dogs*, de jolies femmes et d'hommes à la mode, se rendit à Chantilly pour voir courir de nobles bêtes de race : les chevaux, leurs propriétaires et les parieurs trouvèrent l'hyppodrome excellent ; les curieux Parisiens admirèrent la beauté de cette résidence princière, et les auberges de Chantilly virent avec joie venir à elles des gens de plaisir et de consommation : désormais cette excursion chevaline, fortuitement arrangée par la société d'encouragement des races, prendra les formes régulières et périodiques d'un *pèlerinage*. Pour attirer les amateurs, et constituer Chantilly en rendez-vous de courses, trois prix ont été fondés : le premier, accordé par M. le duc d'Orléans, sera de 2,500 francs ; celui de M. le duc d'Aumale, de 1,500 francs. A ces deux sommes, le maire ajoute celle de 500 francs ; total, 4,500 francs. Si nos chevaux français s'obstinent à être laids, mous et poussifs, ce ne sera pas faute d'encouragement. Au reste, tout ce qui ressort de la généralité que les Anglais appellent *sport*, prend faveur parmi nous. Nous citerons, par exemple, le tir aux pigeons qui, jusqu'alors circonscrit dans l'enceinte de Tivoli, va maintenant s'ébattre dans les plaines de Clichy. Samedi dernier il s'agissait d'un pari de 20,000 francs, engagé entre lord Berry et le major Welch. Un cercle de curieux entourait les deux Nemrod de la Grande-Bretagne, et pendant que le pari s'accomplissait, quelques mains rougies par un froid piquant venaient se dégourdir près d'un feu gaillard, à la flamme duquel rôtissaient des pièces de bœufs homériques : repas champêtre, à la fois préparé pour la consolation du vaincu et l'ovation du vainqueur. Cinquante pigeons ont donc été lâchés devant chaque concurrent : la victoire, long-temps disputée, s'est enfin décidée pour le major Welch, qui a tué 27 pigeons, un de plus que son adversaire. Nous ne voulons pas troubler le triomphe du major, mais nous dirons à sa gloire que nous l'avons vu faire aux pigeons une guerre plus meurtrière, et qu'il gagne ses paris habituels avec des avantages plus éclatans.

— UNE LETTRE ARCHÉOLOGIQUE. — M. Joseph Bard se donne de singuliers délassemens. D'abord il écrit *à messieurs de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres*. Il a donc bien du temps à perdre! et qu'est-ce qu'il écrit à *messieurs* de cette académie? Une lettre archéologique. — Moi, qui n'ai pas l'honneur d'être un *monsieur* de cette académie ou de toute autre, je me suis permis de lire la lettre de M. Bard, quoique elle ne fût pas à mon adresse; et ce que j'ai remarqué dans cette lettre, ce n'est pas une distinction plus ou moins lucide entre les trois styles d'architecture, égyptien, grec et ogive ou aigu; ce n'est pas la découverte de la désignation nouvelle d'architecture *christo-francke* que M. Bard veut appliquer à nos monumens gothiques, avouant lui-même qu'il a eu tort long-temps de l'appeler *architecture catholique indigène*, ce qui est infiniment long, pâteux, filandreux et inintelligible : ce qui m'a frappé dans cette lettre, ce n'est pas le parallèle entre le style *christo-franck* et le *christo-roman*, parallèle quelquefois ingénieux, mais trop souvent barbouillé d'érudition facile, de redites banales, et d'aperçus tout-à-fait élémentaires; mais ce qui m'a ébloui dans cette lettre, c'est l'écusson nobiliaire qui figure à la première page, en tête, surmonté d'un casque, entouré d'une légende. Ce casque et cette croix à quatre branches qui retombe en sautoir au-dessous de l'écusson, ce sont les armes de M. Bard. Elles désignent suffisamment qu'il est chevalier, de quel ordre? Peu importe. — Ne chicanons le blason de personne. Nous voulons savoir seulement si M. Bard tient sérieusement au jeu de mot sur lequel repose sa légende : *Ex bardorum stirpe*. M. Bard n'est-il donc pas poète, trouvère, archéologue, barde, parce que telle est sa vocation? Descend-il au contraire de la race, *ex stirpe*, des bardes, *bardorum*, et n'est-il tout cela que par hérédité, pour faire comme firent ses aïeux avec des harpes, de même qu'on est roi parce qu'on est fils de roi? Du reste, l'obscurité cesserait si M. Joseph Bard s'appelait simplement Joseph *Barde*, si le temps, ce dissolvant qui ronge les cathédrales, n'avait pas mangé une lettre de son nom : l'écusson de M. Bard est riche en légendes, car en voici une seconde qui figure au-dessous du casque : *Aimer et prier*. C'est beaucoup pour une seule personne : nous renvoyons une moitié de cette devise aux jeunes filles, l'autre aux vieilles dévotes.

— CIRQUE OLYMPIQUE. — MURVIEDRO, *ou l'Anneau de la Vendetta*, par MM. Cogniard frères. — Vive la Corse pour ses vengeances séculaires, ses assassinats traditionnels et ses brigands magnanimes! Ce Murviedro, qui a l'air d'un voleur de grand chemin, n'est devenu scélérat que par amour : il a rempli long-temps les fonctions de gondolier dans la maison Nola; mais un jour le dernier Nola est mort sous les coups d'un

Mancini, et, en appelant un vengeur, il promet, comme prime d'encouragement, la main de sa fille. Pietro, qui au fond est amoureux de M[lle] Vanina Nola, s'est livré au brigandage pour devenir digne d'elle. Il a pris le nom de Murviedro, a brûlé le château de Mancini et tué le propriétaire; il réclame le prix du meurtre, et commence par l'emporter en croupe dans les montagnes du royaume de Naples : l'union du voleur et de la demoiselle Vanina va être consacrée par un prêtre trouvé dans un butin, quand Lorenzo, le bien-aimé et l'ancien fiancé de Vanina, disperse la bande, démantibule les apprêts de la noce, et traîne en prison Murviedro et ses associés : la corde les attend; mais toute la famille Nola Lorenzo et le prêtre lui-même intercèdent pour le bandit, et obtiennent sa grâce, à condition qu'il va renoncer à ses projets sur Vanina et s'embarquer. Sa grâce lui est remise; il doit la porter lui-même au pied de l'échafaud, la lire à haute voix, et demander la clef des champs. Or, vous allez voir comme quoi l'ame d'un brigand corse est un puits de générosité, un abîme de grandeur. Plutôt que de vivre sans Vanina, Pietro marche au supplice, ne lit pas sa grâce, se fait pendre, et va réclamer dans l'éternité la part de brûlures, de grillades, et de coups de fourche, que les diables promettent aux voleurs de grands chemins, condamnés avec circonstances aggravantes. Avant de mourir, il a fait remettre à Lorenzo, son rival préféré, l'anneau de la Vendetta. C'est un envoi en possession tout-à-fait indispensable. Car le premier Mancini qui a tué le premier Nola avait arraché du doigt d'une demoiselle Nola son anneau de fiancée; et dans tous les combats qui avaient lieu entre les deux familles, cet anneau était le prix du vainqueur. Il était enfin arrivé au Mancini, que Pietro avait enfumé dans son château. Pietro s'en était emparé comme d'un fétiche, et le présentait à Vanina quand il exigait sa main : Lorenzo le reçoit donc avec reconnaissance, et prendra garde de le perdre; car il est furieusement amoureux, amoureux comme un Corse, de cette épouse éprouvée par tant de vicissitudes. Dans ce drame, l'héroïsme de grande route est dessiné à grands traits; après l'avoir vu, il n'est personne qui ne voulût être voleur, fils et père de voleur; le brigandage de haut-bord est relevé par de si nobles couleurs, qu'après cette représentation un filou a dédaigné devant moi trois foulards qui se présentaient à lui, ingénus, innocens, à moitié sortis d'une poche niaisement entre-bâillée. Le théâtre est l'école des mœurs.

—VAUDEVILLE.—CLAUDE BÉLISSAN, par MM Théaulon et Choquart.— Pour rendre si comiques un désappointement, une douleur, un danger, Arnal possède un secret : il est sans égal pour occuper la scène à lui seul, et la remplir de ses lazzis, de ses intonations la plupart du temps impro-

visées sur place. Depuis le moment où Claude Bélissan aborde dans une île sauvage, avec l'intention de devenir homme de la nature, jusqu'à son départ, on ne peut compter toutes les folies qu'exécute ce clerc d'huissier : sa première réforme des habitudes européennes porte sur le costume : figurez-vous alors Arnal nu, ayant gardé ses bottes, son col de crinoline, les reins entourés d'un tablier de plumes ; puis remettant successivement son habit, son pantalon, et se dégoûtant tout-à-fait du régiment sauvage, quand le roi de l'île a témoigné l'intention de l'avoir à déjeuner, sur sa table, bien entendu, rôti entre deux feuilles de palmier. Cette bouffonnerie, inspirée par le conte de M. Eugène Sue, est gaie, amusante, animée par Arnal. Elle a réussi au milieu d'un rire fou.

—THÉATRE DES VARIÉTÉS. —LE MORT FIANCÉ.— Rien n'est secourable au vaudevilliste comme la tradition ou la ballade, quand il a le cerveau sec, la plume gelée, et l'encre figée au fond de l'écritoire : si le dialogue s'épaissit dans l'expression du langage ordinaire, si le couplet s'engorge dans les plaisanteries de la vie commune, la tradition est là qui lui tend la main avec son escorte d'effets surnaturels, de croyances et de frayeurs populaires ; M. Henri n'a pas inventé, comme il se pratique trop souvent, sa tradition de revenant séculaire, pour en faire découler un vaudeville en trois actes, et Zschocke lui-même, dont le roman est ici mis à contribution, ne l'a pas lue dans les nuages fantastiques d'une tabagie allemande: la superstition du mort fiancé qui revient, tous les cent ans, tordre le cou à de jeunes filles, est réellement de ces productions qui viennent si bien sur le sol mystique de l'Allemagne. On y croit. C'est assez pour le roman ; c'est plus qu'il ne faut pour le vaudeville ; puis c'est un si grand plaisir que de voir les petites filles et les vieilles femmes se sauver devant une apparition, en criant, en déchirant leurs robes : quelle réaction de gaieté dans l'auditoire !... comme les soufflets et les coups de pied, ce coup de théâtre ne manque jamais son effet. La peur est un élément de comique inépuisable. Je vous citerai Féréol, qui, depuis vingt-cinq ans, jouit de la faveur publique, parce qu'il a toujours le bon sens de trembler de peur ou de froid ; il est dispensé de chanter. Dans le MORT FIANCÉ tout le monde est vert de frayeur ; et quand les nécessités du dénouement qui approche, augmentent le nombre des personnages désabusés sur le compte du prétendu revenant, la gaieté du vaudeville décroît avec la peur générale ; tandis qu'au premier acte l'hilarité est intense comme la panique de la famille Herman. Le chef de cette famille est un type amusant, un vieux fanfaron, un faux brave qui nargue la tradition quand elle ne s'accomplit pas, et tremble le premier quand arrive l'original qu'on en suppose le héros.

Ce pauvre revenant doit l'accueil de cris, de beuglemens et de chaises renversées, qu'il reçoit, à sa tournure bizarre, son vêtement de velours noir, son teint sulfureux et ses moustaches de matou. Il entre sur le refrain d'une ballade, et sur une ritournelle d'éclairs et de tonnerre : tout le monde se sauve, quoiqu'il soit M. de Kock, époux destiné à Louise, la fille du bourguemestre Herman : quand même il lui serait permis de s'expliquer, de se dire M. de Kock, il n'en serait pas plus avancé, puisqu'aux termes de la tradition, le mort fiancé emprunte aux époux des fiancées de l'endroit leur nom et leur figure. Logé dans une auberge, il répand la terreur et l'effroi ; on appelle l'autorité et des marmitons pour verbaliser et le mettre à la broche : une porte secrète, que seul il connaît, le dérobe à la vindicte publique ; et cette fuite mystérieuse n'arrange pas ses affaires ; il ne peut se tirer d'un si mauvais pas que par une bonne action. Après un entretien avec Louise, qui lui semble raisonnable parmi tant d'imbéciles, il parvient à se faire reconnaître, et renonce à ce mariage qui lui est indifférent, mais qui fera le bonheur d'un petit officier gueux et brave. La peur a rendu traitable le vieux Herman qui ne voulait pas entendre parler de cette union ; de Kock se charge des présens de noces de Louise et d'une petite fille précoce, amoureuse d'un garçon de cuisine de l'auberge. La peur forme donc le fond principal de ce vaudeville, et cette peur est si continue, si bruyante ; elle se traduit en cris si étourdissans ; les tables, les chandeliers se renversent avec tant de fracas, qu'il n'y a pas une scène calme, un seul détail réfrigérant : le public écoute cela comme un conte de revenant, l'œil fixe et le cou tendu.

Voici l'époque où la Revue de Paris recommande au monde élégant les œuvres exquises de MM. Debauve et Gallais. La célèbre fabrique de chocolats de la rue des Saints-Pères, qui *flaire comme baume par toute l'Europe*, selon l'expression d'un grand maître en fait de goût, ne mérite pas moins d'éloges que nos fabriques théâtrales et littéraires qui nous occupent le reste de l'année. Depuis sa découverte, le chocolat est ami des gens de lettres ; on lui doit peut-être les Lusiades et le Don-Quichotte, Gil-Blas et le Diable-Boiteux ; ces inspirations valent bien

celles de l'Hippocrène antique. MM. Debauve et Gallais se sont souvenus que le roi mexicain Montezuma payait ses poètes avec des fruits de cacao en guise de monnaie, et enivrait leur verve avec de grandes tasses de chocolat écumant, cette ambroisie de la jeune Amérique : ils ont retrouvé tous les secrets de la fabrication du mets des dieux, comme l'appelait Linnée; et maintenant, le nectar n'est plus dans l'Olympe d'Ovide : il est dans le magasin de MM. Debauve et Gallais. Le chocolat qui donnait du génie au Camoëns, à Cervantes, à Gilblas, à Voltaire et à Rousseau; donne de l'esprit aux personnes qui parlent au lieu d'écrire, et qui parlent mieux après le bienfaisant chocolat du matin. Carême disait souvent, que Napoléon ne fût pas mort à Sainte-Hélène, s'il avait détrôné son café pour se restaurer avec le chocolat Debauve et Gallais. En effet, les qualités hygiéniques du cacao valent bien son arôme spirituel et son parfum poétique. Qu'est-ce que la santé? demandait un adepte; c'est du chocolat, répondit l'apôtre, et cet apôtre était Brillat-Savarin. MM. Debauve et Gallais ont su admirablement varier la forme sans changer le fond : ainsi, le chocolat primitif à la vanille leur doit d'innombrables frères *à l'ambre gris, au curraque, au salep de Perse, au soconusco, à la fleur d'oranger, au lait d'amande, au tapioka, au café*, etc. Mais ce ne sont que des nuances du bon; c'est toujours ce chocolat fin et succulent, choisi soigneusement entre tous les cacaos, broyé artistement sous le marbre, et préparé merveilleusement dans les moules divers qu'invente une imagination pittoresque. Bienheureux le palais que réjouit cette onctueuse substance, et plus heureux l'estomac qui s'en nourrit pour le désespoir de la médecine! Au moment de la nouvelle année surtout, lorsque les enfans et les femmes se livrent aux délices de la sucrerie, et se suicident avec des bonbons, on ne saurait trop leur prescrire la prudence et le chocolat, non pas seulement le chocolat modeste qui se dépure dans du lait ou se démêle avec de l'eau chaude, mais le chocolat gracieux qui plaît à l'œil avant de plaire à la bouche, qui change de figure comme le Protée de la fable, et qui est à la fois chien, chat, cheval, garde national, praline, diablotin. MM. Debauve et Gallais possèdent la baguette des fées; et le chocolat, chez eux, renouvelle les miracles de la création : leur admirable chocolaterie, ce rendez-vous brillant de la friandise aristocratique, est un des principaux monumens que l'étranger visite à son arrivée dans la capitale; le prince Pukler-Muskau l'a décrite, lord Brougham l'a goûtée; et nous, habitans stationnaires du paradis parisien, nous connaissons tous le chemin de la rue des Saints-Pères, depuis que les chocolats de MM. Debauve et Gallais nous l'ont appris. Cela seul enrichira le nouveau pont du Louvre.

— M. Meissonnier, éditeur, rue Montmartre, n° 165, vient de publier un ALBUM LYRIQUE ET PITTORESQUE DES PYRÉNÉES, composé de morceaux de chant à une ou plusieurs voix, avec accompagnement de piano, musique de M. Soubies, accompagnés de textes historiques et de dessins faits d'après nature; c'est une heureuse idée d'avoir réuni dans le même cadre les chants nationaux des Pyrénées et les sites qui les ont inspirés. Nous ne doutons pas que l'ALBUM de M. Soubies n'obtienne le succès qu'il mérite.

FIN DU TOME DOUZIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DOUZIÈME VOLUME.

ÉVERAT, IMPRIMEUR DE LA REVUE DE PARIS.

REVUE

DE PARIS.

XIII.

A. ÉVERAT, IMPRIMEUR,
rue du Cadran, n° 16.

REVUE
DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1835.

TOME TREIZIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE DES FILLES SAINT-THOMAS, N° 17.

1835.

SOUVENIRS

DES

LACS DU CUMBERLAND

ET DE LANCASHIRE.

PREMIER ARTICLE.

C'était en 1817. Un jeune Français échappé à tous nos orages publics, à toutes nos peines domestiques, avait été adopté par une famille anglaise domiciliée à Keswick. Pendant son séjour dans cette famille, il parcourut les trois royaumes de la féerie anglaise, les beaux paysages du Westmoreland, du Cumberland et de Lancashire. Jamais il ne les oubliera. C'est quelque chose de moins sauvage que l'Écosse, de moins âpre que les Alpes; de la grandeur dans l'élégance; de la grâce dans la mélancolie; je ne sais quoi de simple et de varié, de sombre et de brillant, de rustique et de pittoresque.

Pourquoi se sentait-il si profondément heureux? Était-ce le résultat de cette puissance intérieure, de ce magnétisme ardent qui jaillit de notre sein, et qui enveloppe la nature, à notre insu, d'un

réseau lumineux, d'une douce auréole? Dix-sept ans, la nouveauté des objets, une enfance triste, je ne sais quelle prédisposition naturelle et le passage rapide des bancs du collége à cette immense magie de la nature; tout cela doit-il suffire à expliquer ce qu'il ressentit pendant le séjour de quelques semaines passées au bord de ces lacs?

Il est, on le sait, dans la vie, des époques qui ne se perdent et ne s'effacent pas, dont le souvenir dure toujours et envahit l'existence. Il y a aussi des époques mates et froides, désertes et désolées; celles-là laissent à peine une trace; l'ame n'a point souffert; elle n'a pas joui. L'esprit n'a rien acquis, l'intelligence ne s'est ni agrandie au feu des passions, ni trempée dans la douleur morale. On voudrait retrancher de la liste de ses années ces misérables époques perdues. Alors vous avez eu peut-être la santé, même le bien-être; la végétation humaine a pu fleurir et prospérer sous un beau soleil. Vigueur physique, santé extérieure, qui ont couvert et enseveli une véritable mort morale sous une efflorescence mensongère. Pauvres années que le moraliste puritain approuvera quelquefois : années sans vertus et sans vices; d'une teinte opaque et d'un lourd aspect; sans rien de transparent, d'héroïque et d'élevé; innocentes peut-être, mais innocentes comme le sommeil et nulles comme lui.

Le jeune homme dont je veux parler échappait à l'une de ces tristes époques, à l'un des *sommeils* de la vie; et, chose plus douloureuse, cette crise l'avait saisi à quatorze ans; arrêtant le premier développement de sa jeunesse, frappant de glace et de douleur le premier mouvement spontané de son ame, comprimant ce ressort délicat et vigoureux qui ne devait décrire sa courbe et atteindre son but que plus tard. Et le voilà sans maîtres, sans inquiétudes d'avenir, sans douloureuses pensées, libre au milieu de cette nature libre, en face de ces grands lacs et de ces petites maisons blanches habitées par de grands poètes. Imaginez sa joie : l'enivrement d'une tête jeune sur laquelle avait pesé la calotte de plomb de Dante; car jamais enfance n'avait été plus profondément, plus intimement malheureuse; jamais la détestable éducation de

nos temps modernes n'avait éveillé une sensibilité plus nerveuse, plus folle, plus irritable; n'avait fait éclore en serre-chaude une ambition plus intempestive et un besoin d'action plus douloureux. Une prison d'état (qui n'a pas goûté de la prison d'état?) venait d'achever sous des caveaux humides tout cet enseignement effroyable.

Qu'on ne s'étonne donc pas s'il a gardé dans le fond de son ame, comme un trésor précieux, cet autre enseignement donné par les grands lacs d'Angleterre, cet enseignement de consolation tendre et de bonheur pur. Il s'est plu à me raconter toutes les circonstances de son séjour, toutes les observations de sa pensée. Je les ai recueillies; elles offrent plusieurs anecdotes curieuses, et des tableaux intéressans que l'on chercherait vainement ailleurs.

« Vous imagineriez difficilement, me disait-il, un petit monde plus bizarre que celui de ces trois comtés. Non-seulement la nature y est sauvage, mais les hommes, les habitations, les mœurs, portent un caractère spécial. C'est une variété infinie dans un espace très-étroit; les dentelures des bords des lacs, les mille découpures des îles, les baies sans nombre que forment leurs rives, les golfes verdoyans qui s'ouvrent à vous, les crêtes de montagnes qui s'élèvent à pic et ombragent de petits vallons délicieux; les miniatures de cataractes qui tombent de toutes parts avec un grand bruit et beaucoup d'écume, quoique la masse de leurs eaux soit peu considérable; les attitudes grotesques des collines, la vieillesse grise et chenue des chênes et des bouleaux, la verdure veloutée et semi-violette des gazons, multiplient les accidens du paysage avec une diversité coquette, qui ne se retrouve pas même en Suisse. Nulle part vous ne rencontrez cette nullité plate de longues plaines qui font acheter leur fécondité par leur ennui; partout, au contraire, le passage vous est fermé par une digue inattendue, un ruisseau plus bruyant que dangereux, une barrière rocheuse qui s'élève à l'improviste. Il y a des sentiers où un mulet ne poserait pas le pied; des lacs ou *tarns* qui, serpentant avec une singularité qui ressemble à de la folie, laissent entrevoir

leurs rouges cailloux au fond de leurs eaux limpides, qui ne suffiraient pas à remplir un des bassins de Versailles. Il y a des montagnes naines, les unes boisées, les autres aussi nues et aussi fières de leur nudité granitique que le Mont-Blanc ou les Apalaches. Ce grandiose au petit pied, cette diversité sans fin, le silence des lieux, la douceur des habitans, le mélange des mœurs champêtres, agricoles, pastorales, des habitudes demi-sauvages de la chasse ou de la pêche, prêtent un charme profond à cette partie de l'Angleterre.

» Le dialecte même est tout-à-fait spécial. Une cataracte, c'est une *force;* il y a de petites forces innocentes qui ont à peine mouillé mon chapeau lorsque je me soumettais volontairement à leurs étincelles de pluie prismatique. Vous voyez de petites barques très-propres et polies, amarrées au bord des lacs et toutes prêtes à recevoir les visiteurs. Ces comtés ont leur époque de récolte et leur morte saison; lorsque vient le beau temps, lorsque cette race, qui commence à s'humaniser aujourd'hui, mais qui a compté une douzaine d'années de règne insolent, la race du Dandy s'extravase sur le sol de la Grande-Bretagne et sur le continent envahi; lorsqu'il est de bon goût d'aller voir les lacs; un grand mouvement s'empare de la population des trois comtés. On achète des filets, on répare les barques; les auberges se garnissent; les beautés du Lancashire, célèbres sous le nom de *Lancashire witches*, renouvellent leurs atours et se rappellent que plus d'un voyageur en quête du pittoresque a ramené à Londres ou à Bristol quelque jeune fille de fermier, devenue femme d'un riche marchand ou d'un lord. Ce mot *witches* vous a fait sourire; il n'a pas la signification que vous lui prêtez, et la traduction, qui ne traduit presque jamais, se tromperait fort si elle rendait cette expression par le mot français *sorcière. To bewitch* veut dire *ensorceler, séduire, attirer;* et *les fées du Lancashire*, qu'il ne faut pas nommer *sorcières,* fées si remarquables par la blancheur de leur peau, la délicatesse de leur teint, la profusion de leurs cheveux cendrés, la finesse aristocratique de leurs extrémités, ont prouvé par plus d'un exemple romanesque la réalité de ce pouvoir surnaturel dont on les doue.

» La fièvre d'industrie qui règne à Londres m'avait pénétré d'une émotion assez pénible; la régularité de cette action à la fois violente, soutenue et mécanique qui fait de chaque homme un balancier de monnaie, et qui use la vie de l'individu à fabriquer des écus; cette régularité éternelle, sombre, silencieuse, inspire un certain effroi à qui la juge pour la première fois, à qui se trouve placé tout à coup au milieu de tant de rouages en mouvement. Ma qualité d'étranger dans une ville alors peu hospitalière, et que le nom français irritait, redoublait l'amertume de cette impression. Deux mois après mon arrivée à Londres, nous partîmes pour le Cumberland; la famille dont j'étais devenu l'un des membres, et qui me rendait ainsi et avec usure l'hospitalité que ma propre famille lui avait donnée à Paris, s'installa dans la petite ville de Keswich, et me laissa liberté complète de courir les lacs et de visiter les trois comtés. Le père était membre du parlement, homme politique, chasseur déterminé, buveur formidable; la mère était méthodiste, faisait d'excellentes conserves de pommes et de raisins, et travaillait toute l'année à sa pharmacie, ouverte gratis à tous les malades du voisinage. Deux jeunes filles restaient sous la garde d'une *governess*, aussi sévèrement méthodiste que la mère. Quand je vis avec quelle parfaite liberté s'opéraient tous les mouvemens des individus qui composaient ce petit système patriarcal; combien la sociabilité commune en France en réglait peu les ellipses excentriques, je pensai à les imiter. Les discours du père, qu'il répétait à haute voix dans son grand salon, où il s'enfermait, n'avaient pas la moindre influence sur la maîtresse de maison, qui régnait seule sur six immenses chaudrons placés dans la cuisine. La *governess* avait aussi son gouvernement isolé : elle composait dans sa chambre des hymnes et des romans de piété, et au bout du compte, tous ces gens, qui ne causaient guère entre eux, qui s'aimaient très-cordialement, qui se réunissaient silencieusement aux heures des repas, et dont les goûts étaient disparates, réalisaient une somme considérable de bien-être, et même de bonheur.

» Ce fut là que j'eus la première idée de cette liberté indivi-

duelle que nous prenons toujours en France pour de l'égoïsme et qui est la vraie sauvegarde de la liberté publique. Les gens au milieu desquels je vivais se faisaient peu de concessions mutuelles, excepté dans les grandes circonstances. Ils réservaient aux intérêts les plus graves de la vie le dévouement que nous prodiguons en politesses et que nous dépensons en égards de tous les jours. D'abord, je fus choqué de la froideur glaciale qu'un tel système répand sur la vie; ensuite je m'y accoutumai; et découvrant sous cette couche dure et ingrate des sentimens réels, une affection naïve, une bienveillance sincère, je ne pus m'empêcher de changer d'opinion. Les prévenances de cette famille étaient vraiment si naïves! leur politesse se révélait d'une façon si imprévue par des actes et non par des mots! Je finis par avoir quelque colère contre la facile politesse des révérences et des protocoles, toujours *enchantée*, *ravie* de vous être utile, et qui ne se déplacerait pas d'un pouce pour vous servir!

Aussi la liberté complète de mes actions fut-elle bientôt à l'unisson de la famille qui m'avait accueilli. Je m'embarquai sur les lacs, je m'égarai dans les bois, je fis dans le comté voisin des excursions de deux semaines; personne ne s'en formalisa, on était flatté de l'enthousiasme que je rapportais de ces excursions; et après quelques questions que la vanité nationale et l'amour-propre de localité m'adressaient, on me laissait recommencer ma vie errante. »

Ce fut ainsi que pendant une semaine entière je me plus à suivre à pied le cours de cette rivière Duddon, si étrange, si variée, qui est tour à tour un lac, une cataracte, un torrent, un ruisseau, un mince filet, un bassin limpide et une nappe d'eau éclatante. Le charme de ces excursions fut doublé pour moi, lorsqu'un soir, à mon retour, je trouvai sur ma table trois volumes contenant les poésies de Southey, de Wordsworth et de Coleridge. Ces trois poètes, si différens d'ailleurs, étaient venus habiter le bord des lacs. Wordsworth résidait à Grasmere, dans le Westmoreland, et Southey à Greta, château qui domine Keswick et qui est situé à treize milles (quatre lieues et demie) de Grasmere. Ces admirables poètes

n'ont rien de commun entre eux, quoi que l'on ait pu dire: Southey se plaît à reproduire les formes extérieures, les images palpables et vivantes : Wordsworth aime à embellir les choses communes de la vie, à revêtir de poésie les réalités les plus humbles. Coleridge trouve un charme spécial à faire vivre le monde fantastique dans des vers dont l'harmonie magnétique s'empare de l'ame, et prête aux chimères de l'imagination une vie réelle et populaire. L'un, Southey, habite la terre; Wordsworth creuse les profondeurs, et Coleridge plane dans les nues. La critique, qui aime à simplifier toutes choses et qui n'est souvent que l'expression dernière de la pauvreté de l'esprit, n'a pas manqué de les confondre et de faire d'eux les maîtres d'une école qu'elle appela : *L'École des Lacs*. Appellation absurde qui est venue jusqu'à nous et que sans doute la postérité adoptera. Pauvre postérité!

Le plus grand de ces poètes, selon moi, c'est Wordsworth; le plus grand, parce qu'il est le plus original des trois. Sa pensée ressemble aux montagnes qui l'environnent, elle est haute et semée de détails infiniment délicats; elle a mille variétés microscopiques, mille métaphysiques profondeurs, mille délicieuses puérilités. La pensée de Southey, grand écrivain, est encore à demi païenne; une lueur orientale la colore, et l'œil est quelquefois ébloui de sa splendeur. La pensée de Coleridge est vaporeuse, souple, subtile, plus allemande qu'anglaise; difficile à saisir, alors même qu'elle est colorée. Elle rappelle ces vapeurs dont les masses s'accumulent au front des montagnes, et qui s'enflamment, transparentes, sous les rayons du soleil qui les pénètre. Avec quelles délices, quelle fraîcheur, quelle nouveauté de sentimens, pénétrai-je dans ce nouveau monde de poésie, lorsque assis sur les bords d'une de ces *meres* ou lacs, je me laissais entraîner par la magie souveraine de ces poètes! Je venais de quitter la France malheureuse quand je lus pour la première fois l'ode suivante de Coleridge.

ODE A LA LIBERTÉ.

« Dites combien je bénis, combien j'adore le génie de la divine liberté, vous qui êtes libres, vous que Dieu a faits pour être libres, nuages qui marchez dans l'éther sans route et sans contrainte; dites-le, flots de l'océan, qui n'êtes soumis qu'aux lois éternelles! forêts dont les branches solennelles s'abaissent en cadence sous le vent qui les ploie, et donnent aux nuits de si profondes et de si mystérieuses harmonies! Vous m'avez vu souvent me plonger avec délices dans ces obscurités où le bûcheron ne pénètre pas. Le clair de lune me guidait; je marchais sur la mousse; j'étais perdu pour le monde tumultueux et fou, et les bruits du désert et ses formes sauvages m'inspiraient tour à tour. Oh! dites-le bien, vous qui m'offriez la liberté qui manque au monde, si c'était du fond de mon cœur que je l'adorais, la liberté sublime!

» Mon cœur tressaillit, vous le savez, il tressaillit d'une sainte espérance, mêlée de crainte, lorsque la France endormie se leva comme un géant, secoua ses membres fatigués, frappa du pied la terre, et dit : « Je suis libre! » Son serment fit trembler l'air, la terre et les flots; et mes accens de reconnaissance et de joie éclatèrent sans crainte, sans scrupule, quoique des esclaves m'entourassent.

» Et lorsque dans un mauvais jour, les monarques marchèrent pour écraser ce noble peuple qui venait de rompre le charme séculaire, lorsque la Grande-Bretagne se joignit à eux, je baissai la tête et pleurai. C'était cependant mon île natale : là étaient mes amitiés; là s'étaient passées mes jeunes années; tous mes plus doux sentimens s'attachaient à elle et versaient une lumière magique sur ces vallons, sur ces collines : cependant ma voix ne faiblit pas. Ce fut aux tyrans que je lançai l'anathème, à eux que j'annonçai la honte d'une défaite assurée. Ce fut la délivrance de la France que j'appelai de tous mes vœux!

» Oui, disais-je alors, je le sais, les cris du Blasphème et de la rage retentissent dissonance affreuse au milieu de cette harmo-

nie de liberté. Oui, la ronde démoniaque de toutes ces passions frénétiques est plus horrible que la ronde du sabbat. Mais bientôt, me disais-je, ces fantômes de la nuit vont fuir; ces orages qui nous cachent l'aurore vont se dissiper. Oui, bientôt la sagesse versera ses enseignemens dans la cabane du pauvre, sous l'humble toit de l'homme qui gémit. Écoute, ô mon ame! toi qui n'espères qu'en tremblant; écoute : déjà la dissonance s'apaise; déjà la gloire tresse ses guirlandes pour cacher les plaies saignantes de cette France au front cicatrisé. Le temps approche où la France libre ne sera plus conquérante que par l'exemple de son bonheur; où elle forcera les nations à être libres, en leur montrant ses libres enfans, où la joie et l'amour planeront sur le monde et diront: « Ce monde est à moi. »

» Liberté, mon idole, pardonne, pardonne; c'étaient les rêves d'un enfant. Comme ils t'ont traitée! Ton sang ruisselle sur les rochers helvétiques, tous les torrens des Alpes sont souillés, tous les amis de la patrie jonchent les plaines de leurs ossemens épars. Pouvait-on s'y attendre? Pardonnez-moi, vous qui, en défendant votre sol natal, avez péri sous l'épée française; pardonnez-moi si j'ai loué vos ennemis! Là où était la paix profonde, ils ont semé la rage, la guerre et la famine; ils ont souillé la liberté sans tache du montagnard; ils l'ont déshérité de ce que trois siècles ne lui avaient pas enlevé, de son plus précieux trésor. Sont-ce là tes exploits, noble peuple qui te proclamais le champion du genre humain! N'auras-tu de puissance que pour les œuvres de désastres!

» Quoi! te joindre à la curée des rois, les suivre à la piste dans cette chasse inhumaine, hurler avec eux et partager leur proie sanglante; élever (chose infâme) un autel à la liberté pour y suspendre les dépouilles de tous les peuples autrefois libres!

» En vain le vice s'écrie-t-il : Je serai libre! Sa révolte ne le mènera qu'à la servitude. Esclave par sa nature même, en vain brisera-t-il ses entraves; bientôt sur des chaînes plus pesantes encore, on lira ce mot inscrit comme une ironie : *Liberté!*

» Où te sentirai-je, où te retrouverai-je, liberté que j'aime! tu

n'es ni sous la pourpre du puissant, ni sur le char triomphal. Loin des pompes dont la religion s'entoure ici-bas, loin des esclaves des partis qui subissent un joug plus ignoble encore; je te retrouve dans la solitude, où je suis maître de moi! C'est là, sur le bord de ce roc décharné qui commande à la mer; là, sous le murmure de ces pins battus des orages, que le front nu, les tempes nues, rafraîchi par la brise marine, confondant mon être avec tous les objets de la nature, m'assimilant à eux et les possédant, je me pénètre de ton génie, ô Liberté! et, enfin, je te retrouve!»

La gloire de Bonaparte retentissait encore à mon oreille, quand ces paroles vinrent me troubler; je fermai, le cœur serré, ce livre de sublime poésie, où se trouvaient des vérités si inexorables. Deux jours après, Coleridge passa près de moi, chevauchant un pauvre petit mulet de triste encolure.

« Imaginez un petit homme vêtu de noir, l'air d'un curé de campagne, un flot de cheveux blancs et argentés tombant sur le drap noir de son habit râpé, la taille replète, les mouvemens lents, l'œil vif et gros, étincelant et ondoyant tour à tour; avec cela, des couleurs roses et cette quiétude de physionomie qui appartient souvent aux rêveurs, rarement aux hommes passionnés. Tel était Coleridge; maître du plus beau talent d'improvisateur que jamais Dieu ait donné à un homme, Platon moderne, et dont la parole seule a fondé l'école qui subsiste encore. Je dirai un jour quelle occasion nous réunit et quelle singulière aventure me fit entendre de plus près une des voix les plus philosophiques et les plus éloquentes de la moderne Europe. »

PHILARÈTE CHASLES.

ON FAIT CE QU'ON PEUT,

ET

NON PAS CE QU'ON VEUT.

PROVERBE DE LA RUE DE TOLÈDE.

PERSONNAGES.

Le gouverneur autrichien d'une forteresse italienne.
CÉCILE, sa nièce.
VICTOR, jeune soldat français.
GÉRONIMO.
PÉPÉ.

PERSONNAGES.

Le contrebandier STÉPHANO.
Un juif.
Le fils du juif.
Habitans du village.
Estafiers.

La scène est sur la frontière de la Lombardie. — Un paysage des Alpes, une vieille forteresse dans le fond, remparts qui se prolongent à droite, un village à gauche. Il est quatre heures du soir.

SCÈNE Ire. — LE GOUVERNEUR, CÉCILE.

LE GOUVERNEUR, *sortant de la forteresse avec une joue enflée.*

Et surtout, mademoiselle, veillez bien à ce qu'en mon absence personne ne pénètre dans cette forteresse, et que personne n'en sorte. Je vous remets mon autorité de gouverneur pour un moment.

CÉCILE, *paraissant sur le rempart.*

Allez en paix, cher oncle. Qui voulez-vous, mon Dieu, qui soit tenté d'aborder votre masure? Et pour des prisonniers, nous n'en avons pas un seul ici, Dieu merci!

LE GOUVERNEUR.

Chut! mademoiselle, est-ce qu'on dit de ces choses-là? C'est compromettre mon crédit et ma considération. Voulez-vous donc me faire traiter d'inutile, et m'obliger à aller chercher du service en France?

CÉCILE.

La France (qui est mon pays) est une meilleure terre que cette Italie où vous êtes si cordialement détestés, vous autres Autrichiens. — Mais où allez-vous donc par le vent qu'il fait, mon oncle?

LE GOUVERNEUR.

Faire arracher ma dernière dent, mon enfant.

CÉCILE.

Je vous rendrais ce service-là tout aussi bien que Pippo le forgeron.

LE GOUVERNEUR.

Présomptueuse!

CÉCILE.

Savez-vous comme il s'y prendra?

LE GOUVERNEUR.

Dieu! que je souffre! — On assure qu'il ne touche pas même le patient.

CÉCILE.

En effet. Il vous fera vous-même attacher par une ficelle la maxillaire à son enclume; il vous mettra brusquement sous le nez un fer rouge, vous reculerez de peur, et la dent restera au bout de la corde, mon oncle.

LE GOUVERNEUR.

Si je le croyais, j'épargnerais mes soixante bayoques. Attention, mademoiselle mon lieutenant. Je reviens dans un simple quart d'heure. Le mot d'ordre est SCHLAGUE ET ROGOME.

CÉCILE, *seule.*

Allemand de race primitive, Autrichien doublé du même!

SCÈNE II. — VICTOR, CÉCILE.

VICTOR, *qui a écouté les derniers mots.*

Vous dites bien vrai, mademoiselle.

CÉCILE.

Passez votre chemin, monsieur. Au large! c'est la consigne.

VICTOR.

Je viens d'entendre le mot d'ordre, je puis approcher.

CÉCILE.

Vous? — Et quel est-il?

VICTOR.

Descendez seulement que je puisse vous le dire, mais à l'oreille. Vous savez, c'est la consigne.

CÉCILE.

Passez-la donc, la consigne, à la vieille guérite de la tour. Moi, je me sauve.

VICTOR.

Un moment, mademoiselle. Je n'ai jamais prononcé devant vous un seul mot d'amour, et vous fuyez? Si vous craignez de m'entendre, vous m'avez donc déjà compris?

CÉCILE.

Et quand je vous aurais compris, monsieur Victor, qu'y gagnerions-nous l'un et l'autre? Nous sommes orphelins, vous et moi : j'ai le malheur d'être un peu plus riche que vous; vous ne pouvez pas même établir correctement votre naissance, nous n'avons rien à espérer du plus entêté des tuteurs.

VICTOR.

Le temps et la patience viendront à notre aide. Aimez-moi seulement un peu en attendant. Je parviendrai peut-être à fléchir votre oncle, et même à lui prouver que je suis un peu votre cousin.

CÉCILE.

Je le veux bien, Victor, moi. Mais que lui direz-vous pour établir cette parenté?

VICTOR.

Je lui dirai : Vous aviez deux sœurs; deux Français les épousèrent à Vienne et les emmenèrent honnêtement dans leur pays. L'aînée, qui fut ma mère, suivit son mari jusqu'à Marengo. Il mourut là, et ne lui laissa pour tout bien que cette chaumière achetée en passant. Pour votre seconde sœur, elle donna le jour à Cécile. Je n'ai, pour attester ces faits, que les récits de ma mère; mais la mémoire d'un fils est si fidèle! Moi, à quatorze ans je pris du service dans la patrie de mon père, et, l'empereur mort, je revins au village où ma mère avait fermé les yeux. Je ne me doutais guère que je retrouverais là les Autrichiens maîtres, et sous leur maudit uniforme un parent.

CÉCILE.

Puis une cousine, dites-vous?...

VICTOR.

Le seul bien qui me reste au monde.

CÉCILE.

Je croirais, moi, dans votre bouche, à la vérité d'un roman moderne. Mais c'est notre oncle qu'il faut persuader.—Tenez, le voilà déjà de retour. Il a, ma foi, la joue un peu plus enflée que tout à l'heure. Tâchez de trouver un moment plus favorable que celui-ci pour lui faire saisir toutes ces vérités-là. — Je suis déjà poursuivie par deux prétendans insupportables.

(*Elle sort.*)

SCÈNE III. — LE GOUVERNEUR, VICTOR.

LE GOUVERNEUR, *à Cécile qui s'éloigne.*

Sentinelle, prenez garde à vous! (*A Victor.*) — Ah! ce n'est que toi, mon garçon. Santo Diavolo te bénisse! Va voir un peu si je suis de l'autre côté des remparts.

VICTOR.

Vous traitez bien mal un parent, capitaine.

LE GOUVERNEUR.

Quand tu m'auras prouvé ta lignée, toi, je croirai à bien autre chose : je croirai à la sagesse d'un Français, à la fidélité des femmes, à la virginité d'une place forte...

VICTOR.

Et à la sobriété d'un Allemand, n'est-ce pas, capitaine?

LE GOUVERNEUR.

Verdammte Franzosen !

VICTOR.

Mais ce n'est pas le moment de vous parler affaires. Je vous laisse avec les deux plus notables personnages de tout votre gouvernement.

SCÈNE IV. — GÉRONIMO, PÉPÉ, LE GOUVERNEUR.

GÉRONIMO.

Monsieur le gouverneur, nous venons vous faire une demande, avec tout le respect que vous méritez.

LE GOUVERNEUR.

J'ai mal aux dents, laissez-moi tranquille.

PÉPÉ.

Il faut savoir quelquefois sacrifier une brebis pour sauver le troupeau, monsieur le gouverneur.

LE GOUVERNEUR.

Et quand on n'a qu'une brebis, imbécile ?

PÉPÉ.

Ah ! excellence...

LE GOUVERNEUR.

Oui, c'est le cas de m'appeler ainsi. (*A part.*) Et le vétérinaire qui n'était pas à son cabinet !— Au fait, messieurs, que me voulez-vous ? Quand on prend de la patience, on n'en saurait trop prendre. Deux désagrémens peuvent se neutraliser. Tâchez de parler, si vous pouvez, plus haut que mon mal.

GÉRONIMO.

Monsieur le gouverneur, c'est que...

PÉPÉ.

Illustre capitaine, vous saurez...

LE GOUVERNEUR.

Bien, mes amis ! Parlez tous deux ensemble, ce sera plus tôt fait.

GÉRONIMO.

Nous sommes amoureux de votre nièce.

PÉPÉ.

On dit qu'elle est belle comme sa dot!

GÉRONIMO.

Et nous vous la demandons en mariage.

LE GOUVERNEUR.

Tous les deux?

PÉPÉ.

Tous les deux.

GÉRONIMO.

C'est-à-dire que nos prétentions sont les mêmes. Nous nous sommes réunis à cause des difficultés de pénétrer jusqu'à elle. Nous nous cotisons pour lui plaire. Mais nous nous sommes juré que celui de nous que M[lle] Cécile ne préférerait pas se retirerait loyalement sans troubler le bonheur de son rival.

LE GOUVERNEUR.

Mais vous ne l'avez pas vue, ma nièce?

PÉPÉ.

A peine : à travers ces barreaux. Mais une grande passion n'y regarde pas de si près.

GÉRONIMO.

Laissez-la un peu sortir, capitaine, M[lle] Cécile; que nous lui donnions des collations et des bals.

LE GOUVERNEUR.

Non pas! Je laissais de son vivant sortir ma femme; j'ai reconnu l'abus de la liberté. En ménage comme en politique, la liberté, voyez-vous, perd absolument tout. Celui qui a dit que la vie doit être murée a dit là une bien belle parole. D'ailleurs, messieurs, je ne disposerai jamais de ma nièce que sur son consentement personnel.

GÉRONIMO.

Mais le moyen de l'obtenir, capitaine, ce consentement, si nous n'approchons jamais de cette merveille?

LE GOUVERNEUR.

Trouvez-le, ce moyen; ce sont là vos affaires.

GÉRONIMO.

Eh bien! si elle ne peut pas venir à nous, souffrez que nous allions à elle. Laissez-nous partager le toit qui la couvre, cette ravissante héritière.

PÉPÉ.

Enfermez-nous un peu, si c'est l'effet de votre bonté, dans le noble château que vous gouvernez avec tant d'honneur.

LE GOUVERNEUR.

Vous n'êtes pas dégoûtés!

PÉPÉ.

Nous sommes résolus à nous priver de la liberté plutôt que de l'espoir de posséder cette charmante fille. Car elle est charmante, n'est-ce pas?

GÉRONIMO.

Vous ne pouvez nous refuser cette faveur, capitaine; nous serons les premiers captifs qui ne maudiront pas leur geôlier.

LE GOUVERNEUR.

Vous enfermer dans cette citadelle, un château fort impérial! Mais vos prétentions sont exorbitantes.

GÉRONIMO.

Comment?

LE GOUVERNEUR.

Ah ça, vous croyez donc que ces murailles de quinze pieds d'épaisseur, ces tours bâties par les Romains, sont entretenus royalement pour loger de paisibles bourgeois comme vous, d'innocens roturiers, de vertueux nigauds, ainsi que vous me faites l'effet de l'être? Où la fatuité va-t-elle se nicher! Apprenez que pour être, je ne dis pas prisonniers d'état, mais simples détenus, encore faut-il avoir mérité cette distinction et accompli une action qui vous sépare du commun des martyrs. Avez-vous conspiré, vous autres? avez-vous assassiné, incendié, volé, causé du trouble sur la voie publique? Êtes-vous seulement les héros de la moindre rixe? Et vous aspirez à être appréhendés au corps, vous avez des prétentions à l'honneur de l'incarcération! Vous êtes de plaisans ambitieux! Allez, canaille, mériter de vous faire pendre, et alors vous reviendrez vous présenter aux portes d'une forteresse impériale.

GÉRONIMO.

Incendier? assassiner? Ceci est un peu fort. Mais vous dites donc qu'une simple voie de fait, une rixe, peut ouvrir les portes de cet asile?

LE GOUVERNEUR.

Quelquefois: cela dépend de l'importance du personnage attaqué.

GÉRONIMO.

Et si c'était un gouverneur de forteresse ?

LE GOUVERNEUR.

Au cachot, scélérats !

GÉRONIMO, *à Pépé.*

Pépé, si nous lui donnions quelques bonnes gourmades, à lui ?

PÉPÉ.

J'y pensais. Tu as là une inspiration heureuse. Essaie le premier.

GÉRONIMO.

Capitaine Podagremberg, vous êtes un impertinent.

PÉPÉ.

(*A part.*) Il le prend bien. (*Haut.*) Vous êtes un fat !

LE GOUVERNEUR, *vivement.*

Et vous, des insensés. Retirez-vous, ou je vous fais chasser bien loin d'ici, par mes alguazils.

GÉRONIMO.

Ce n'est pas là notre compte. — Tenez, capitaine, remarquez bien que je vous donne un bon coup de poing sur l'omoplate gauche.

PÉPÉ.

Et moi un grand coup de pied je ne sais pas où.

GÉRONIMO.

Et moi que je vous tire les oreilles.

PÉPÉ.

Et moi que je fais tomber dans la crotte votre couvre-chef.

LE GOUVERNEUR.

A l'aide ! à l'aide ! On me violente.

GÉRONIMO.

Faites-nous donc arrêter, capitaine.

LE GOUVERNEUR.

Vous le mériteriez, crocheteurs insolens !

PÉPÉ.

C'est notre droit, monsieur.

GÉRONIMO.

Faut-il recommencer?

LE GOUVERNEUR, *avec joie.*

Inutile, mes amis... c'est inutile.—Ah ! quel service vous m'avez rendu sans le vouloir ! Tenez, cette dent, vous savez bien, cette dent qui me faisait damner, elle est tombée pendant que vous culbutiez ma chétive personne. Je ne la sentirai donc plus désormais ! Vous m'avez épargné soixante bayoques.—En voulez-vous la moitié pour vos peines ?

GÉRONIMO.

Que le diable soit de vous !

LE GOUVERNEUR.

Que je vous rends grâce, mes obligeans amis.—Je suis sûr que je désenfle à vue d'œil.—Bonsoir, mes braves, et que Dieu vous conserve !

(Il rentre dans la citadelle et leur ferme la porte sur le nez.)

SCÈNE V. — PÉPÉ, GÉRONIMO.

GÉRONIMO.

Dis donc, maître Pépé, les coups de poing et le reste ne portent pas grand profit, à ce qu'il paraît? Mais il nous a ouvert la carrière, ce brave et digne homme-là. Si nous faisions autre chose maintenant; car moi je veux arriver là-dedans, mort ou vif.

PÉPÉ, *froidement.*

Essayons de l'homicide.

GÉRONIMO.

Ah ! tu y mets de l'enthousiasme; c'est bien ça ! Mais il nous suffirait de voler, mon ami; le gouverneur l'a dit.

PÉPÉ.

Eh bien ! le premier qui passe, je lui demande son saint frusquin.

GÉRONIMO.

Ne fais pas cette action-là tout seul, au moins : il faut être honnête!

PÉPÉ.

Sois tranquille : part à deux.

GÉRONIMO.

A la bonne heure ! — Tiens, vois-tu venir un jeune homme qui arrive

tout exprès à nous? N'est-ce pas le fils du juif établi depuis peu dans cette bourgade? Il doit être en fonds, celui-là : arrêtons-le.

PÉPÉ.

Il a l'air bien troublé; il court plutôt qu'il ne marche. C'est la Providence qui nous l'amène!

LE JEUNE HOMME, *se croyant seul.*

Malheureux que je suis! Il me semble qu'on est déjà à ma poursuite. (*Cherchant aux murs.*) Si je trouvais ici une cachette....

PÉPÉ, *à Géronimo.*

Dis donc, lui demanderai-je la bourse ou la vie?

GÉRONIMO.

Non. Il sait peut-être déjà une mauvaise plaisanterie fort connue à Paris : — La Bourse, messieurs? C'est un grand monument situé à l'extrémité de la rue Vivienne; et quant à l'avis? L'avis que je vous donne, c'est de décamper au plus vite; la garde nationale est derrière vous. Dis-lui tout bonnement : — Votre argent.

PÉPÉ.

Votre argent! monsieur.

LE JEUNE HOMME.

Le voilà, mes chers camarades. Pour toute grâce, ne dites jamais qu'il vient de moi. (*Il se sauve.*)

GÉRONIMO, *avec explosion.*

Ah! nous avons réussi! Nous sommes criminels, nous avons l'honneur d'être des voleurs! Nous avons arrêté un homme, nous l'avons dévalisé, pillé, dépouillé de fond en comble : qu'on nous arrête à notre tour. — Au voleur! au voleur!

SCÈNE VI. — LES PRÉCÉDENS, LE JUIF AZAEL.

LE JUIF.

Que parlez-vous de voleur, messieurs? L'auriez-vous rencontré, mon voleur? Savez-vous de quel côté s'enfuit le misérable?

GÉRONIMO.

Monsieur! il n'y a de misérable que nous! Il vient de passer ici un jeune homme vertueux : nous l'avons pris au collet, terrassé; et malgré

sa résistance héroïque, après une lutte qui a été sanglante, il a abandonné dans nos mains ce portefeuille en faux cuir de Russie et cette sacoche qui ne pèse pas moins de 24,000 francs.

LE JUIF.

Qu'est-ce que je vois?

GÉRONIMO.

Nous déposons ceci dans vos mains, monsieur, afin qu'il serve de témoignage contre nous. Vous dénoncerez le crime, n'est-ce pas? vous nous en faites la promesse sacrée? A présent commencez votre devoir : ayez la complaisance de nous prendre chacun par le collet, et de nous conduire au poste. Nous n'attendons pas moins de votre justice et de votre loyauté.

PÉPÉ.

O belle Cécile! je vous reverrai donc enfin!

LE JUIF.

Mais, messieurs, cette bourse, ce portefeuille, ils sont à moi. Savez-vous quel est ce jeune homme que vous avez si heureusement arrêté dans sa fuite? C'est mon fils, messieurs, mon fils que la passion du jeu égare. Il a forcé mon secrétaire; il m'avait dérobé ma fortune; et vous ne rendez pas seulement son bien au légitime possesseur, vous sauvez l'honneur de toute une famille. Ah! messieurs, cette noble action mérite une récompense. Voilà 50 louis que je vous prie d'accepter. C'est un père qui vous remercie, messieurs, et qui ne vous oubliera pas dans ses prières jusqu'au dernier jour de sa vie. (*Il sort.*)

SCÈNE VII. — GÉRONIMO, PÉPÉ.

PÉPÉ.

Mon cher, nous jouons de malheur!

GÉRONIMO.

Tu te décourages bien vite; nous avons de la marge à courir.

PÉPÉ.

Il ne nous reste donc plus qu'à assassiner?

GÉRONIMO.

Il y a six degrés du crime.

PÉPÉ.

Ah! tu me rassures un peu.

GÉRONIMO.

Es-tu homme à me suivre dans la forêt?

PÉPÉ.

Va chercher ton fusil. A minuit, minuit un quart.... non; dès que la nuit sera venue, à l'heure d'entre chien et loup, j'y serai avec une escopette chargée jusqu'à la gueule.

GÉRONIMO.

Je t'attends au carrefour des Bonshommes.

SCÈNE VIII.

Un tambour sort de la forteresse. Il a toute l'apparence d'un invalide. Un emplâtre lui couvre l'œil gauche, il traîne péniblement une jambe de bois. Au roulement de sa caisse, tout le village arrive; le rempart se couvre d'assistans.

LE TAMBOUR.

Il est fait à savoir à tous les habitans de ce canton que le nommé Stéphano Salviati, contrebandier condamné à mort, rôde depuis quelques semaines aux environs de cette forteresse....

LE GOUVERNEUR, *du haut du rempart.*

Tambour, un petit moment. Voici le signalement du bandit : vous attacherez ce papier à la porte de l'église.

LE TAMBOUR, *lisant.*

« Stéphano Salviati....

VICTOR, *à part.*

C'est un nom de ma connaissance!

LE TAMBOUR.

«.... Agé de trente-deux ans, front haut, barbe épaisse, teint pâle,
» taille moyenne et bien prise. On promet à ceux qui parviendront à l'arrê-
» ter mort ou vif....

VICTOR.

Assez, tapin. Il n'y a personne ici qui spécule sur le sang de son semblable, entends-tu? le reste ne nous intéresse point, passe ton chemin.

LE GOUVERNEUR.

Monsieur Victor, je vous trouve fort osé d'interrompre ici l'organe de mon pouvoir.

VICTOR.

Une peau d'âne, monseigneur?

LE TAMBOUR, *regardant Victor.*

Brave jeune homme! il est toujours le même.

LE GOUVERNEUR.

Rappelez-vous, monsieur Victor, qu'on ne vous souffre ici que par une tolérance inaccoutumée, vous, Français d'origine. Les Français sont détestés par toute l'Italie.

VICTOR

Moins que les Autrichiens, mon oncle.

LE GOUVERNEUR.

Oncle, toi-même! J'en appelle aux habitans ici présens.

GÉRONIMO.

Pour ça, capitaine, il a par hasard raison, l'orphelin.

LE GOUVERNEUR.

Quelle preuve en as-tu, amoureux transi?

GÉRONIMO.

Écoutez, capitaine, demandez à ces messieurs et dames. Quand le vainqueur entre ici chez le paysan, si c'est l'Autrichien, il se rend à l'étable et ordonne qu'on lui tue un bœuf. Il prend tout : les cornes, il les met dans sa poche pour faire des boutons. Le Français va tout seul à la basse-cour. Il n'y prend qu'une poule, et lui-même; il la tue lui-même, il coupe le bec et ne prend pas le bec; les argots, et ne prend pas les argots. Il la plume vivement, toujours lui-même; mais il ne prend pas la plume : on peut la mettre dans son traversin. — « Paysan, allume le feu, apporte une broche et va chercher du vin. » *Tout de suite*, par exemple; il veut tout *tout de suite*, mais : — « Je paie le vin, cours. » Pendant ce temps-là il fait cuire la poule, il tourne la broche, il l'arrose lui-même. Voilà la poule cuite! Ah! monseigneur, elle est dorée, croustillante! Ces Français s'entendent si bien à faire cuire une poule!.... — « A présent paysan, dit-il, mets-toi là; là sans façon, et goûte de notre poule. » L'Autrichien mange tout seul, et tout son bœuf. Voilà, voilà la différence.

LE GOUVERNEUR.

Allons, c'est bon, bavard. (*Au tambour.*) Et toi, va-t'en afficher ton signalement.

LE TAMBOUR, *bas à Victor.*

J'aurais tantôt quelque chose à vous dire, jeune homme.

LE GOUVERNEUR, *aux assistans.*

Ah çà! je vais rentrer tout à l'heure pour souper; allez vous coucher, vous autres. (*Tous s'éloignent, hors Victor et Cécile.*)

Monsieur Victor, nous sommes seuls; voilà Cécile qui ne vous aime point. Profitons de la dernière circonstance qui nous réunira pour couler à fond la mauvaise plaisanterie de votre parenté avec elle.

VICTOR.

J'y consens, capitaine, ou plutôt je me tiens pour condamné si, avant tout, mademoiselle confirme l'arrêt que vous venez de prononcer en son nom.

CÉCILE.

Mon oncle a la fureur de me faire parler à tort et à travers.

LE GOUVERNEUR, *à Victor.*

Vos papiers!

VICTOR.

Je n'en ai point.

LE GOUVERNEUR, *à part.*

C'est tout ce que je voulais savoir. — Écoutez, mon ami, ce serait à vous de prouver qui vous êtes; je vais vous rendre ce service, moi. Il y a dans mon cabinet, là-haut, certaines notes sur vous... Attendez. (*Bas.*) Je vais faire empoigner ce gaillard.

SCÈNE IX. — VICTOR, CÉCILE.

CÉCILE.

Au fait, monsieur, si vous n'avez pas la moindre preuve...

VICTOR.

Ces maudits papiers se découvriront bientôt, mademoiselle. Ma mère les a déposés entre les mains de quelques personnes qui ne peuvent tarder à se faire connaître.

CÉCILE.

Vous n'étiez donc pas auprès d'elle à ses derniers momens?

VICTOR.

Hélas, non! et on la croyait si pauvre, qu'il n'était resté à son chevet que le pasteur de ce village. Le pauvre vieillard, en succombant à son tour, n'a pu me faire parvenir que de bien confuses paroles. La seule recommandation qui m'ait été faite, au nom de ma mère, c'est le soin de conserver un tableau de prix, qu'elle possédait au pied de son alcôve. Avais-je besoin de savoir que ce tableau lui était cher? C'est une image de sainte Cécile! Vous portez ce nom, mademoiselle. Le portrait est resté à sa place. C'est penser à vous que d'adorer tous les jours votre patronne.

SCÈNE X. — LES PRÉCÉDENS, LE VIEUX TAMBOUR.

LE TAMBOUR, *à Cécile.*

Mademoiselle, monsieur votre oncle m'envoie vous prier de rentrer sur-le-champ à la citadelle.

VICTOR.

La singulière duègne que voilà!

(*Cécile rentre*, *Victor veut sortir*.)

LE TAMBOUR.

Un moment, monsieur Victor; un ami aurait une parole à vous dire.

VICTOR.

Vous, mon ami, mon vieux? mais je vous connais à peine. Depuis un mois tout au plus que vous êtes comme caché dans cette bicoque, vous ne sortez guère que la nuit.

LE TAMBOUR.

J'ai peut-être mes raisons. Mais, dites-moi, n'avez-vous pas servi dans la légion italienne?

VICTOR.

Je m'en flatte.

LE TAMBOUR.

Sous le vice-roi, un troupier!

VICTOR.

Dans le quatrième lanciers.

LE TAMBOUR.

Deuxième escadron, troisième compagnie?

VICTOR.

C'est vrai.

LE TAMBOUR.

Vous souvenez-vous d'un camarade nommé Stéphano?

VICTOR.

Certainement; Stéphano Salviati, un très-bon soldat... Mais à propos, serait-ce celui qui se serait fait contrebandier et dont vous tambourinez si charitablement la capture?

LE TAMBOUR.

Je le crois.

VICTOR.

Cependant vous vous intéressez à lui? Seriez-vous son parent, seriez-vous son père, seriez-vous son grand-père?

LE TAMBOUR.

Mieux que tout cela.

VICTOR.

Que voulez-vous dire?

LE TAMBOUR, *ôtant son déguisement.*

Je suis... Stéphano lui-même.

VICTOR.

Toi, mon cher! mais il faut te sauver à quelque prix que ce soit. Dispose de ton ancien camarade.

STÉPHANO.

Bon Victor! je ne doutais pas de ton dévouement.

VICTOR.

Et c'est ton signalement que tu es allé afficher? c'est le prix de ta tête que tu proposes.

STÉPHANO.

Est-ce que cela ne te paraît pas assez philosophique? — Un soldat peut-il estimer la vie à un plus haut prix qu'elle ne vaut? J'ai offert le sacrifice de la mienne si souvent, qu'elle me semble à peine à moi. Et puis, vois-

tu, je suis déjà revenu de mon nouvel état de contrebandier. On dit qu'il n'est donné aux individus de l'espèce humaine que de vivre vingt-deux ans : j'en ai trente; tu vois bien que je fraude déjà quelqu'un. J'ai vécu huit ans de contrebande.

VICTOR.

Tes calculs sont hors de propos, mon cher; ne perds pas un moment pour t'éloigner.

STÉPHANO.

Non, je suis fatigué ce soir. J'aurais pu, à la rigueur, être encore long-temps en sûreté ici, avec ce gouverneur qui me croit plus invalide que lui; mais le soin de mon chétif individu m'ennuie. Il y a plus de peine que de profit à vieillir. Assez joué aux barres avec les estafiers. La vie est comme la drogue : le jeu ne vaut pas la partie.

VICTOR.

Allons, allons, tu railles hors de propos.

STÉPHANO.

Ah çà! il faut donc entrer avec toi dans le sentiment? il faut donc te dire tout! Eh bien! sache que les douaniers m'ont fait passer, non pour un contrebandier, mais pour un brigand, dans mon pays. Mon pauvre père en est mort de chagrin. Dieu sait que je ne m'étais fait contrebandier que pour obtenir la main d'une jeune fille dont le père veut un gendre riche, et j'apprends qu'elle se marie aujourd'hui.

VICTOR.

Mais ce renseignement n'est peut-être pas sûr.

STÉPHANO.

Officiel. Le fait doit se confirmer ou se démentir ce soir. S'il se confirme, je me brûle tranquillement le peu de cervelle qui me reste encore. (*Regardant ses pistolets.*) Tomber entre les mains d'un gendarme! cela ne se peut pas.

VICTOR.

Mais tu me dis toutes ces folies comme s'il s'agissait d'une partie de plaisir, ma parole d'honneur.

STÉPHANO.

Ah! voici pourquoi je t'en parle. Je sais que tu n'es pas beaucoup plus riche que moi, Victor; tu es amoureux aussi, et quelque argent avancerait tes affaires auprès de la gentille Cécile. Depuis qu'il y a cinq mille piastres

de promises à qui s'emparera de ma personne, je me suis dit : — On pourrait être utile à un camarade.

VICTOR.

Lancier! tu me croirais capable de profiter...

STÉPHANO.

Non pas de ma perte; mais de ma bonne volonté, mais de la dernière preuve d'estime que je puisse donner à un frère d'armes.

VICTOR.

Allons, Stéphano, de la raison, mon vieux; remets ta perruque et ta moustache, rattache ta jambe de chêne; il peut nous venir ce soir des nouvelles couleur de rose.

STÉPHANO.

Tant mieux, te dis-je. Oh! alors il n'y aura rien entre nous, si ce n'est ta promesse de m'aider à prendre le pays par pointe; car je ne tiens pas à mourir comme un entêté, moi; je ne mets point de vanité là-dedans. Mais si le courrier n'est pas favorable... adieu, paniers.

SCÈNE XI. — LES PRÉCÉDENS, CÉCILE.

CÉCILE.

Mon vieux tambour, il se présente à la poterne un bûcheron qui demande à vous parler; il paraît avoir fait une longue course pour arrive jusqu'ici.

STÉPHANO, *à part.*

Déjà! — C'est mon ambassadeur! Le cœur me bat comme à un enfant. (*Haut.*) Merci, ma belle demoiselle. La nouvelle qu'on m'apporte doit être heureuse, puisque l'annonce en a passé par votre bouche.

VICTOR, *pressant la main de Stéphano.*

Bon courage!

SCÈNE XII. — VICTOR, CÉCILE.

CÉCILE.

Victor, écoutez-moi bien vite. Mon oncle a pris la résolution ridicule de vous faire arrêter très-sérieusement; j'ai eu le malheur de rire : évitez

sa première colère et ses envoyés, s'il en trouvait qui fussent disposés à agir contre vous.

VICTOR.

Si le capitaine allait prendre fantaisie de me retenir en prison jusqu'à votre mariage avec un autre...

CÉCILE, *vivement*.

Ah! mon ami, vous y resteriez toute la vie. Fuyez.

VICTOR.

Un moment.

CÉCILE.

Éloignez-vous.

VICTOR.

Encore un moment. — Que regardez-vous donc si attentivement? — Ma sœur Anne, vous ne voyez rien venir?

CÉCILE.

Je vous demande pardon : je distingue dans l'obscurité deux hommes; ils sont armés de fusils, ils s'avancent avec précaution de ce côté. On vient pour vous arrêter, sans doute : éloignez-vous, je vous en supplie!

VICTOR.

Mais je reviendrai dans quelques instans?

CÉCILE.

Vous ne me trouverez plus; ce serait un danger inutile.

SCÈNE XIII. — GÉRONIMO, PÉPÉ.

PÉPÉ.

Ah ça! mais, Géronimo, quelle diable d'idée avais-tu de vouloir me conduire dans la forêt? Il n'y passe personne dans ta forêt. Et quand le bon Dieu nous eût envoyé là une victime, quels témoins espérer de l'action? Elle eût été sans profit pour nous.

GÉRONIMO.

C'est juste, compère; je crois que tu raisonnes juste, le diable m'emporte. Nous serons mieux ici, là, presque sous les yeux de la beauté qui nous inspire. O Cécile! quel enthousiasme vous avez mis dans mon cœur!

PÉPÉ.

Et dans le mien donc !

GÉRONIMO.

Tu disais que tu ne l'avais jamais vue?

PÉPÉ.

Mais tu l'as vue, toi. Tu dis qu'elle est belle, tu dis qu'elle est riche: ne suis-je pas toujours de moitié dans tes spéculations?

GÉRONIMO.

Dis donc, compère, est-ce que tu n'as pas un peu peur?

PÉPÉ.

Si fait.

GÉRONIMO.

Oter la vie à un passant, hein? Et si c'était un honnête homme par hasard : car nous avons déjà joué de malheur ; ceci est un peu vif.

PÉPÉ.

Oh ! oh ! la passion explique tant de choses. Le premier médecin venu en fait tout autant, sans remords et sans excuses.

GÉRONIMO.

Eh bien ! qu'est-ce donc qui te trouble alors?

PÉPÉ.

Ah ! je suis nerveux, vois-tu; la détonation d'une arme à feu m'ébranle le cerveau. Ça m'agace tout le système.

GÉRONIMO.

Pauvre ami !

PÉPÉ.

Non, c'est que j'ai une de ces organisations délicates, impressionnables...

GÉRONIMO.

Sûrement; et puis l'oreille très-musicale. Mais songe à la récompense : un peu de succès, et nous entrons immédiatement en prison. Quel bonheur!

PÉPÉ.

C'est tentatif. Ne vois-tu pas comme une ombre rôder là-bas autour du grand châtaigner?

GÉRONIMO.

C'est peut-être l'ame en peine du templier Gondéric, fondateur de ce chateau.

PÉPÉ.

Ah ça! pas de bêtise, toi: je veux bien tuer quelqu'un; mais si tu parles de revenant, je me sauve.

GÉRONIMO.

Non, non, rassure-toi: ce n'est qu'un chrétien de chair et d'os. Je le vois à mon tour; il s'éloigne en ce moment.

PÉPÉ.

Tant mieux, j'aurai le temps de changer mon amorce: elle est déjà humide à cause du serein.

GÉRONIMO.

Qu'est-ce que tu dis?

PÉPÉ.

Je dis serein: ce n'est pas de toi que je parle.

GÉRONIMO.

L'homme se rapproche: en joue, mon cher!

PÉPÉ.

Que de bruit nous allons faire! C'est désagréable au tympan. Aurais-tu du coton à me prêter pour me boucher les oreilles?

GÉRONIMO.

Nous attirerons des témoins au contraire! Mais nous n'en pouvons manquer: je vois des estafiers qui descendent la montagne en courant. On dirait qu'ils poursuivent le même gibier que nous.

PÉPÉ.

Un moment, messieurs, la priorité nous appartient.

GÉRONIMO.

L'homme double le pas; il vient à nous droit comme un lièvre. Tire, compère!

PÉPÉ.

Tire toi-même.

GÉRONIMO.

A toi l'honneur.

PÉPÉ.

A toi l'exemple.

(On entend l'explosion d'une arme à feu. Pépé se bouche les oreilles en criant, et jette son fusil.)

GÉRONIMO.

L'homme est tombé.

PÉPÉ.

C'est donc toi qui as fait le coup?

GÉRONIMO.

Moi? non. Vois le chien à sa place. C'est toi plutôt.

PÉPÉ.

Moi? non. Vois le bassinet encore fermé.

GÉRONIMO.

Ah ça! mais c'est donc le diable, ou plutôt notre bon ange?

PÉPÉ.

N'importe, mon ami, un homme est tué, proprement tué; à nous de profiter de l'aventure. — Au meurtre! à l'assassin!

GÉRONIMO.

Chut! Pourquoi crier? les choses parlent d'elles-mêmes.

PÉPÉ.

A l'assassin et au meurtre!

GÉRONIMO.

Mais tais-toi donc! On ne se vante pas de ces traits-là, mon cher : tu vas empêcher que nous ne soyons compromis.

SCÈNE XIV. — Les Précédens, LE CHEF DES ESTAFIERS, ESTAFIERS.

LE CHEF DES ESTAFIERS.

Messieurs, qu'avez-vous fait, ou qu'avez-vous vu? Avez-vous attaqué cet homme, ou s'est-il frappé lui-même?

PÉPÉ.

Frappé lui-même, calomniateur?

GÉRONIMO.

Paix !

PÉPÉ.

Vous supposez un suicide, jaloux que vous êtes ?

GÉRONIMO.

Silence donc, et l'air abattu.

LE CHEF DES ESTAFIERS.

Mais vous n'avez pu commettre cette action-là, messieurs. Vous paraissez de paisibles gens ; vos figures sont bonasses.

GÉRONIMO, *avec fatuité.*

Eh ! eh ! (*Haut.*) — C'est vous ou moi, cependant.

LE CHEF DES ESTAFIERS.

Mais ce n'est pas nous.

GÉRONIMO.

Eh bien ! alors...

LE CHEF DES ESTAFIERS.

Je vous trouve là seuls et armés : j'en pourrais tirer des conséquences.

GÉRONIMO.

Tirez. On s'en rapporte à votre sagacité.

PÉPÉ.

Bons gendarmes, nous sommes dans le droit commun : point de lois d'exception ici, faites votre devoir.

LE CHEF DES ESTAFIERS.

Mon devoir serait d'ordonner qu'on vous chargeât de chaînes, et qu'on vous jetât dans cette forteresse.

PÉPÉ.

O amour ! ô bonheur ! ô fortunés amans que nous sommes !... (*Aux estafiers.*) Voilà nos mains, messieurs, qu'on leur mette les menottes !

LE CHEF DES ESTAFIERS.

Mais la victime enfin, cet homme quel est-il ?

GÉRONIMO.

Que nous importe? demandez-le-lui. Nous ne savons pas qui il était, mais il est mort.

VICTOR, *accourant*.

C'est le pauvre Stéphano : il se sera tenu parole.

L'ESTAFIER.

Stéphano? le contrebandier? la terreur du pays?

VICTOR.

Lui-même.

LE GOUVERNEUR, *accourant à son tour*.

Brisez les fers de ces deux braves!—Ah! mes amis, quel service vous avez rendu à toute la contrée! vous l'avez purgée d'un fléau; venez que je vous embrasse!

PÉPÉ, *à part*.

La gloire a ses inconvéniens.

LE GOUVERNEUR.

Gloire à Pépé! gloire à Géronimo! — Mais, messieurs, ce n'est pas tout: il y a, vous le savez, cinq mille piastres de récompense pour les libérateurs du pays, pour les vainqueurs généreux du brigand célèbre. Tenez, je vous remets ce bon tout signé sur le trésorier du roi de Sardaigne.

GÉRONIMO *impatienté*.

Ne vous pressez pas tant, gouverneur!

LE GOUVERNEUR.

Je vais vous faire escorter jusqu'à la ville par mon vieux tambour.

VICTOR.

Oui, cherche! Il est clairvoyant comme toute la police, celui-là!

LE GOUVERNEUR, *aux assistans*.

Messieurs, allons nous réjouir, allons nous rafraîchir surtout du succès de ces deux héros. (*Aux estafiers.*) Je vous chargerai ensuite, vous autres, d'une petite commission pour moi.

LE CHEF DES ESTAFIERS.

Commission militaire, apparemment?

LE GOUVERNEUR.

A peu près.

CÉCILE, *à Victor.*

Vous entendez, Victor, il s'agit de vous arrêter; il n'y a pas un instant à perdre.

VICTOR, *absorbé.*

Pauvre Stéphano! Il est heureux peut-être.

SCÈNE XV. — GÉRONIMO, PÉPÉ.

PÉPÉ.

Eh bien, compère? — Avec son *bon!*

GÉRONIMO.

Il est bon là.

PÉPÉ.

Bon à quoi?

GÉRONIMO.

Ma parole d'honneur, c'est à faire sauter la meilleure cervelle du royaume.

PÉPÉ.

Quoi! le crime est impossible sur la terre! O injustice du ciel!

GÉRONIMO.

Sais-tu ce que ça me fait à moi toutes ces déceptions, toutes ces dérisions de la fortune? Eh bien! cela redouble mon envie de pénétrer là, afin d'adorer, de séduire la ravissante Cécile. Tu viens de la voir: mérite-t-elle un crime, oui ou non, celle-là? Ah! mon amour est exaspéré. Mets la main sur mon cœur: j'ai le feu dans toutes les veines.

PÉPÉ.

Le feu? — Eh bien! il faut le mettre au village, ton feu.

GÉRONIMO.

Bah!

PÉPÉ.

Certainement. — Nous avons battu, nous avons volé, nous avons assassiné sans agrément ni réussite, essayons l'incendie.

GÉRONIMO.

Capon qui s'en dédira !

PÉPÉ.

As-tu un briquet ?

GÉRONIMO.

Et de l'amadou.

PÉPÉ, *battant la pierre.*

Eh bien ! nous finirons par amadouer le sort, et plus tard la princesse, tu verras !

GÉRONIMO.

La chaumière que voilà me semble assez sèche et plus propre qu'une autre à communiquer rapidement la flamme ; qu'en dis-tu ? A qui appartient-elle, cette baraque ?

PÉPÉ.

A Victor, notre rival.

GÉRONIMO.

Faisons d'une allumette deux coups. — A présent, souffle, compère.

PÉPÉ.

Mais elle s'enflamme au moins, la bicoque ! Elle s'enflamme comme un écolier de dix-sept ans.

GÉRONIMO.

Sonne un peu le tocsin à la porte de la forteresse.

PÉPÉ.

Au feu ! au feu !

SCÈNE XVI. — LES PRÉCÉDENS, LE GOUVERNEUR, TOUS LES PERSONNAGES.

LE GOUVERNEUR.

Qu'est-ce à dire, mes amis ?

GÉRONIMO, *triomphant.*

Vous voyez, gouverneur !

LE GOUVERNEUR.

C'est l'habitation de Victor ? Le malheureux, dans son désespoir, aura voulu nous rôtir vifs. Au secours ! au secours !

VICTOR.

Ma pauvre cabane! — Sauvons l'image de sainte Cécile; c'est le dernier souvenir de ma mère.

PÉPÉ.

Gouverneur! nous sommes vos prisonniers.

GÉRONIMO.

Votre château nous appartient par droit de conquête, gouverneur. Nous sommes incendiaires.

LE GOUVERNEUR.

Se pourrait-il, messieurs?

GÉRONIMO.

Nous vous dirons nos raisons quand nous serons sous la clef.

CÉCILE.

Amis, secourez Victor. Il sera étouffé par la fumée, la flamme ou les débris de sa chaumière.

PÉPÉ.

Pas si bête! Il revient déjà sain et sauf.

VICTOR.

Cécile, je n'ai pu préserver l'image recommandée par ma mère; mais, en tombant de la muraille, elle a laissé à découvert une cachette où ce coffre de plomb était déposé.

PLUSIEURS VOIX.

Ouvrez, ouvrez; il y a certainement des trésors là-dedans.

VICTOR, *ouvrant.*

Non : ce ne sont que des papiers : une inscription sur le grand-livre, mon extrait de baptême, le contrat de mariage de mon père. Tenez! vos propres lettres, mon oncle, écrites à mes parens.

LE GOUVERNEUR.

C'est mon seing.

VICTOR.

Ma cousine, priez-le de me laisser bientôt vous donner un autre nom que celui-là.

LE GOUVERNEUR.

J'y consentirai, mon enfant. — C'est en vérité mon écriture naturelle. Tu joues à qui perd gagne, à ce qu'il paraît.

L'ESTAFIER.

Est-ce le moment d'arrêter le jeune homme, capitaine ?

LE GOUVERNEUR.

Du tout. C'est un honnête et légitime garçon · il est de ma famille. (*Montrant Cécile.*) Et voilà désormais son geôlier.

GÉRONIMO.

Pas si vite, seigneur capitaine : ne vous décidez pas si vite et à l'étourdie. Nous sommes là, nous autres ; laissez libre la concurrence. Enfermez-nous seulement, comme c'est notre droit de dévastateurs et d'incendiaires, et laissez faire le reste à l'amour.

VICTOR.

Mauvais bouffons!

PÉPÉ.

Nous avons voulu mettre la patrie en cendres.

LE GOUVERNEUR.

Ah! messieurs, sans votre vigilance, votre promptitude à appeler du secours, le danger pouvait s'étendre et le feu gagner... je ne dis pas seulement ce misérable bourg, mais la citadelle impériale! Soyez bénis par toute la population ici présente.

GÉRONIMO, *furieux*.

Mais qui l'a donc mis là le feu, imbéciles que vous êtes ?

VICTOR.

Un hasard, une étincelle, une pipe, dont je rends grâce à Dieu. (*A Géronimo et Pépé.*) Messieurs, je vous invite à mes noces.

LE GOUVERNEUR.

Mes amis, reconduisons à leur domicile ces deux précieux citoyens ! Si nous les portions en triomphe?

PLUSIEURS VOIX.

Oui, oui, en triomphe! — Hommage à la vertu! — Vive à jamais les sauveurs et les bienfaiteurs du pays !

(*Fanfares et chœur final. On élève les deux amis sur un pavois.*)

H. DE LATOUCHE.

VIE PARISIENNE.

LE JOUR DE L'AN. — LES ÉTRENNES.

Voilà un pauvre diable qui court la rue grelottant sous un habit noir, étranglé par une cravate blanche, pestant contre la pluie, le jour de l'an et les voitures, défendant sa vie contre un cabriolet impétueux et sa toilette contre les crachemens d'une roue de fiacre : une trogne de polichinelle grimace hors de sa poche, et deux lacets roses qui trahissent des boîtes de chocolat, lui tombent sur les talons. C'est un honnête employé; il vient de toucher une gratification de cent francs qu'il a déjà traduite en joujous, en bonbons, avec lesquels il ne s'amusera pas, qu'il ne mangera pas. Son chef a reçu ses félicitations et lui a promis de l'avancement; il est furieux.

Dans votre escalier, dans la rue, sur les boulevarts, vous rencontrez d'autres hommes talonnés par le froid, exaspérés par la dépense. Entrez dans les passages, chez les marchands, et consultez ces visages d'acheteurs qui ne choisissent rien, qui ne voient rien, qui paient, qui rechignent, et se remettent à courir du bijoutier chez le confiseur, de l'ébéniste au marchand de nouveautés : dans cette cohue de gens qui s'adressent des complimens d'une égale sincérité et des cadeaux de la même valeur, qui s'éclaboussent, s'embrassent, se ruinent, dites-moi, qui est content? à qui reste-t-il un sou quand arrivent huit heures du soir? Je vais vous le dire. Les enfans et les domestiques sont très-contens; seuls ils reçoivent et ne donnent pas : donc le jour de l'an étant une institution favorable au bien-être des enfans et des domestiques, la société ferait bien de s'insurger.

On ne saurait calculer la consommation qui se fait en pastilles, en bijoux, en sottes paroles, ni la somme de ridicules, d'actes de mauvais goût, d'avarice et de prodigalité, qui circulent à travers la population de Paris par un premier jour de l'an : cet embarras de chacun sur le choix de ses largesses n'est pas plus comique que le résultat de ce long et annuel enfantement; et je ne crois pas que la classification des étrennes, par étages de la société, fournisse un tableau de mœurs parisiennes dépourvu d'intérêt : partout l'on trouvera une lutte piquante entre les nécessités de l'ostentation et l'économie, souvent une grandeur de mauvaise grâce, une folie morose, et des ruses crétoises pour tourner au moins à l'utilité les munificences exigées par le jour consacré.

Il est d'abord une dépense qui pèse sur tous, celle des cartes de visites : cartes sur papier porcelaine, avec lettres panachées, du prix de 50 centimes la pièce; cartes de *dandy* avec titre de marquis, de comte, et écriture anglaise; cartes de provincial, gauffrées, enrichies d'emblêmes, encadrant le nom du Monsieur dans une auréole estampée; cartes de financier, en caractères germaniques; cartes de poète, en caractères romans rongés par les siècles; cartes d'acteur, avec des attributs, comme masques, trompettes, triangles et cornets à bouquins; cartes de souffleur, écrites à la main sur le dos d'un as de trèfle; cartes de femmes, puant le musc; cartes de savans, sur tranche dorée; partout des cartes, pour tous des cartes, dans les loges de portier, aux interstices des glaces, dans votre poche, votre chapeau; les cartes gravées, lithographiées, vous poursuivent, tombent comme la neige, et vous éborgnent.

Il faudrait avoir les jambes et les ailes d'un hippogriffe pour aller offrir en personne l'hommage de ce parallélogramme de carton. Autre souci : il faut classer ses amis et connaissances par quartier, et leur faire courir sus par son domestique, quand on en a un, par son portier, quand on n'a pas simplement une portière, par un commissionnaire, quand il en reste sur la place.

Cela fait, il s'agit de procéder à ce grand suicide que tout individu ayant la moindre relation de famille ou d'amitié est forcé de consommer sur lui-même, sans lire le passage de Sénèque.

Je prends un homme de haute position, façonné aux beaux usages, fraîchement marié, ayant de jeunes enfans, une maison, des gens, des voitures; et vraiment je n'ose supputer ce que va lui coûter ce jour damné qui n'a pourtant que vingt-quatre heures, qui est noir, brumeux, pesant,

plus qu'aucun autre de l'année, et dont chaque seconde marque la chute d'un louis d'or.

A sa femme, de riches bijoux, des diamans, toujours des diamans; des cassolettes, des bandeaux, des petits peignes de forme anglaise avec leurs grappes d'émeraudes et de rubis; à son fils, à sa petite fille, un joujou monstrueusement cher, — deux-mille francs par exemple, — une poule qui pond, un coq qui chante, une nourrice qui allaite son nourrisson, un sauteur de corde qui danse au bruit d'un orchestre complet; à des enfans un peu plus grands, de petits bijoux, des montres, des épingles, assez souvent une bourse dont les mailles trahissent des pièces de quarante francs toutes neuves: trésor suffisant pour alimenter pendant une année ce luxe insolent de balles élastiques, de toupies, de cerceaux, et de moineaux francs, qu'affiche au collége un enfant de bonne maison.

Mais quand l'âge a modifié ces nécessités, et mis au cœur du jeune homme de famille les passions avec les goûts qui les escortent, c'est le billet de banque à la main, que son père reçoit alors ce souhait de bonne année, qui est tout aussi sincère, mais un peu plus spéculatif.

Restons encore dans le monde du même étage, et suivons dans les magasins la femme qui achète une épingle, un riche objet de toilette pour son mari; des mouchoirs bordés de malines, des fichus garnis, des assortimens de dentelles pour une sœur, une tante, une amie; rentrée chez elle, son *Dunkerque*, ses étagères, ses guéridons, lui apparaissent déjà chargés de toutes ces offrandes galantes, de bon goût, chères et de peu d'apparence, que les amis de la maison viennent de lui adresser: petits meubles sans utilité, flacons, carnets, pupitres, jardinières, vases de porcelaines des fabriques anglaises, si supérieures aux nôtres, sans doute parce qu'il n'y a pas à deux lieues de Londres, une manufacture royale de Sèvres: de même que Manchester possède un chemin de fer parce que les Anglais n'ont pas inventé une administration des ponts et chaussées; où voit-on les ponts et les chaussées de notre administration? Mais l'arrivée de ces jolis riens était prévue, et depuis un mois les doigts s'usent, les aiguilles se cassent sur des ouvrages en tapisserie, des écrans, des corbeilles au petit point; et tous ces échanges se croisent: il y a bien parfois une paire de pantoufles clandestine, faites à la dérobée, à l'insu de tous, d'un travail exquis, interrompu souvent, repris avec ardeur; pour qui est-elle? pour celui-là qui offre ostensiblement une boite de bonbons, et qui la veille a soldé secrètement un affreux mémoire.

Puis ce sont les jeunes gens, qui cherchent pour leurs mères, pour leurs sœurs, des meubles élégans, des chiffonniers, un bric-à-brac étincelant, enrichi de médaillons de Sèvres, des magots en céladon, des vases chinois et des rocailles, et enfin les donneurs de bonbons que nous retrouverons dans toutes les classes, offrant ici des caisses monstrueuses, là des sacs diaprés, argentés, embaumés; ailleurs de grêles et malheureux cornets. Nous ne parlons pas de la papillote; elle ne sert plus qu'aux curées du mardi-gras, dont M. de La.... gratifie la populace des boulevarts.

Entre les façons de cette catégorie de la société qui se consacre aux études de l'élégance, du goût, du savoir-vivre, et les manières d'agir de nos hommes à argent, qu'on appelait jadis les financiers, une différence existe, appréciable dans cette circonstance annuelle, comme dans toutes les autres époques de la vie. Aussi généreux, aussi désireux de plaire, ils ne peuvent résister au besoin de présenter leurs largesses sous une face utile : ainsi les voit-on donner à leurs enfans de beaux livres d'éducation, à leurs femmes des meubles sérieux, des pendules, des pièces d'argenterie, des cachemires qui leur manquent depuis long-temps, des bijoux indispensables. Quand une paire de chevaux tombe sur ses boulets, le jour de l'an devient alors un prétexte pour acheter des chevaux neufs, qu'on appelle dans la maison l'*attelage de madame*, et qui, dans un mois, conduiront à tour de rôle *monsieur* à la Bourse.

Mais pour lancer l'argent sans regret, pour se percer bravement les poches, parlez-moi de ces jeunes réfractaires de la société qu'on appelle les *viveurs* : pour eux rien n'est beau, rien n'est cher; le cercle de leurs clientes est trop restreint. On prétend que certains hommes font arriver la rupture d'une liaison dans la dernière quinzaine de décembre, dans un but de ladrerie qui s'explique. Les *viveurs*, au contraire, établissent de nouveaux rapports ou resserrent les anciens, saluent toutes les femmes de théâtre qu'ils ne connaissent pas, pour obtenir le droit de leur envoyer des étrennes. Qui ne se souvient du célèbre marquis de B..... et de la galanterie qu'il fit, il y a deux ans, au corps de ballet de l'Opéra? Chacune de ces dames reçut un joli cachemire renfermé dans un coffre élégant. C'était là une générosité d'apparat, un moyen de publicité, qui coûtait à l'homme à bonnes fortunes un peu plus qu'une annonce à 1 f. 50 c. la ligne, mais dont il retrouvait plus tard, quelquefois le soir même, un intérêt satisfaisant. Parlons un peu des présens appropriés à une liaison de coulisses exclusive et plus durable. Il s'agit alors d'offrir des objets représentant une valeur

réelle : point de ces bijoux dont la forme et la vogue font tout le prix, mais des diamans, encore des diamans, ou des services d'argenterie, de ces choses enfin sur lesquelles *on prête beaucoup*, quelquefois une inscription de rente. L'inscription provient généralement des quadragénaires chargés d'obésité. La mère de l'objet aimé n'est pas oubliée : on lui donne son couvert ou sa timballe d'argent; et le père n'aura-t-il rien, ce brave père? Depuis trois mois, la fille insinue que ce bon père postule une place de conducteur d'omnibus. C'est une belle place : — mille francs! — Pourquoi ne l'obtient-il pas? — Oh! c'est qu'il faut un cautionnement. — On verra ça, et au jour de l'an, le cautionnement est prêt. — Tenez, monsieur Barigot, voilà votre affaire; soyez conducteur d'omnibus. A la fin du carnaval, M. Barigot s'étant trop déguisé en sauvage, a besoin d'un autre cautionnement : c'est le dixième qui lui passe dans le gosier, et cependant sa fille ne le laisse manquer de rien. Pour ses étrennes, elle lui a mis au cou une cravate noire, aux mains des gants fourrés, tandis qu'elle donnait à sa mère d'anciennes robes zébrées de taches, et de vieux chapeaux pleurards et dégonflés.

Pour rencontrer le goût de chacun des membres de ces édifiantes familles, on voit qu'un *viveur* n'a pas besoin de se creuser le cerveau, mais de vider son portefeuille. Tous ses sentimens d'affection sont admirablement exprimés et traduits par ces mots : BANQUE DE FRANCE, MILLE FRANCS. *La loi punit de mort le contrefacteur.*

La classe moyenne dépouille hardiment les étrennes de tout vernis d'ostentation : dans une maison d'honnêtes bourgeois, le jour de l'an n'est qu'une occasion de fourniture d'objets indispensables; c'est une échéance de manteaux, de chapeaux, de gants et de gilets, échéance habilement et longtemps différée; il n'y a plus à reculer, l'heure des *Ternaux* a sonné; mais si le chef de famille, qui vient de s'exécuter, est sergent dans sa compagnie et chevalier de la légion d'honneur, quelle douce surprise l'attend à dîner! son verre, son verre taillé ou moulé, son verre d'habitude, où est-il? il est remplacé par un verre somptueux qui enferme dans son épaisseur l'étoile des braves avec une foule de devises et d'attributs plus ou moins guerriers.

Pour la vérité de ces tableaux, nous établirons que les échanges ci-dessus ont lieu principalement entre épicières et épiciers.

Il nous faut reprendre un peu l'employé; dire qu'il achète des oranges pailletées, des bonbons qui font meuble, comme vases en sucres, com-

modes, pelottes, pendules, charges de Dantan, en chocolat; tandis que le surnuméraire galoppe comme un chat de gouttières, dans les mansardes de grisettes, faisant circuler des pastilles, entr'ouvrant un sac plein de charades étudiées à l'avance et qu'il a l'air de deviner, puis remettant son sac dans sa poche à la faveur de la méditation générale causée par les rébus. Toutes les classes ont leurs *Loustics* : ordinairement ce sont de vieux célibataires, qui ajoutent à leur cadeau du nouvel an le mérite d'une facétie; tout leur est permis, même le mauvais goût. Ce sont eux qui offrent de beaux ustensiles en porcelaine à filets d'or, ornées de riches peintures, d'une forme ravissante, d'un usage bis-quotidien, et dont le nom ne peut pas s'imprimer; les *Loustics* de la classe bourgeoise n'entrent pas dans une boutique de confiseur, sans accaparer tous les instrumens cylindriques, en carton argenté, dont la vue seule asphyxiait Pourceaugnac. C'est encore le *Loustic* qui donne les boites à surprises, ces petits coffres qui vous envoient à la figure un diablotin armé de griffes, vêtu d'une peau de chat. Il faut enfin s'estimer heureux quand il ne vous présente pas des dragées amères.

C'est avec des baréges, des pièces de marcelines demandées depuis long-temps, que l'étudiant paie sa dette; il y ajoute une part dans les rillettes ou les dattes envoyées par les parens, selon qu'il est natif de Tours ou de Marseille.

Il est quelques femmes dont il ne faut pas accepter une douzaine de mouchoirs à grand ourlet. Six mois après, la facture sonne à votre porte.

Plaignez les pauvres portières qui veulent faire des artistes avec leurs enfans! Le maître de danse ou de déclamation fait une horrible grimace et refuse d'encourager l'élève, si, dans les cinq premiers jours de janvier, il n'apporte pas un couvert, une salière, une timballe d'argent, toutes choses contrôlées par la monnaie; les ouvrages à la main ne sont pas reçus.

A présent, faut-il énumérer toutes les pièces d'argent et d'or qui se distribuent aux concierges, aux domestiques, mâles, femelles, grands et petits, cochers et grooms; aux domestiques des amis, aux commissionnaires qui apportent un cadeau, au facteur de la poste, aux garçons de bains à domicile; à tous les gens, en un mot, qui trempent dans ce vaste complot de ceux qui n'ont rien contre ceux qui possèdent. Avec vos largesses, tout ce monde-là se grise, achète des rentes espagnoles, se paie la goutte, des pommes de terre frites et des oranges.

Vous ne leur échappez pas, quand même vous êtes célibataire, logé en garni, sans domicile. Il faut dîner; eh bien! alors le garçon de restaurant vous tend sur une assiette un cornet huileux contenant des dragées fossiles, des papillotes avariées; il faut reconnaître cette délicate attention. Êtes-vous habitué d'une pension bourgeoise? la maîtresse du lieu s'étant mise en frais, ayant commandé un supplément, une crème fouettée, des œufs à la neige, vous seriez honni comme un crasseux sans éducation, comme un pingre, si vous ne ménagiez pas pour le dessert un coup de théâtre. Vous en êtes quitte pour une cuiller à café et pour embrasser la dame de la maison; il faut encore qu'une pièce de quarante sous passe de votre poche dans la main de la cuisinière.

Mais la gent domestique n'en a pas fini quand elle a prélevé la dîme sur ses maîtres; elle s'en va quêtant, comme les confréries de moines, ses étrennes chez le boulanger, le boucher et les autres fournisseurs de victuailles. M[me] Chevet peut dire ce que lui coûte la valetaille des grandes maisons; mais là ne se borne pas sa générosité. Ses pratiques aussi ont part à ses souvenirs; elle leur envoie délicatement enveloppés un faisan truffé ou un buisson d'écrevisses, ou des boîtes de fruits secs, plus l'adresse de ses beaux-frères, M. Pomerel, confiseur, et M. Beauvais, marchand de bois.

Tous les journalistes n'ont pas un coupé et deux chevaux; il faut plaindre ceux moins riches et plus modestes qui se trouvent réduits au mince revenu d'un feuilleton presque honorifique : les ouvreuses sont sans pitié, sans pitié les contrôleurs, sans pitié les garçons de théâtre et le porteur du journal : ces loups affamés déchirent à belles dents les mailles de sa bourse. Imagine-t-on à présent les douleurs d'un entrepreneur de spectacle traqué par les machinistes, les garçons de bureau, les coiffeurs, les costumiers, et les cinquante portiers de l'administration!

La solennité du jour de l'an est au moins une corvée assommante quand ce n'est pas une corvée ruineuse. Le roi lui-même n'y échappe pas. Cette interminable réception de ministres, de fonctionnaires, de magistrats, d'officiers militaires et civils, est une des charges les plus fatigantes de la royauté. Il faut être surhumainement constitué pour passer sans vertige une si longue revue, pour échanger tant de félicitations : il faut être soutenu par les ressorts de cette vie factice que donnent les nécessités et les émotions du pouvoir. Quant aux sérénades à triple carillon qui ébranlent la cour des Tuileries, c'est une affaire de liste civile. Les musiques de la gar-

nison ne tiennent pas plus à être écoutées que l'orchestre du Théâtre-Français. Mais leurs galantes symphonies doivent êtres payées. Cinq cents francs sont alloués à chaque musique.

Il me reste à parler d'un dernier impôt, d'un impôt dont la perception m'amuse, me venge et me dilate parce qu'il ne m'atteint pas, et se prélève au contraire sur mes persécuteurs. Pendant deux jours vous avez rencontré des tambours de la garde nationale cruellement avinés, des musiciens, des grosses caisses, des chapeaux chinois, courant à la débandade. Réjouissons-nous! Ils venaient d'assourdir et de rançonner nos très-honorables colonels, chefs de bataillon et officiers de la garde nationale, tous ceux qui nous envoient au conseil de discipline et à l'hôtel Bazancourt. Il y a donc une justice!

JULES VERNIÈRE.

FLORENCE.

A MON AMI ADOLPHE STURLER, PEINTRE D'HISTOIRE.

Viens, mon nouvel ami, viens, Français de Florence,
Dans la belle cité guide mon ignorance;
Viens, tu me parleras, en de doux entretiens,
Des tableaux incrustés sous les dômes chrétiens,
Des barons florentins du pieux moyen âge
Allant vers la Syrie en saint pélerinage,
Et dont les angles noirs de ces larges maisons
Étalent aux passans les illustres blasons.
Cite-moi les grands-ducs et leurs nobles aïeules
Arborant l'écu d'or aux cinq tourteaux de gueules,
Et, le long du beau fleuve à leur sceptre soumis,
Conviant au travail tous les peintres amis.
Viens, le ciel est superbe, et Florence la reine
Nous enlace tous deux de ses bras de Sirène;
Retournons à ce cloître aux tranquilles arceaux,
Où la jeune peinture essaya ses pinceaux,
A l'église où l'on voit, au doux éclat des cierges,
Dans son cadre naïf la première des vierges;
Ce tableau que Florence, aux jours des arts naissans,
Apportait en triomphe avec des flots d'encens

Au pieux muséum, touchante galerie
Que bénit de son nom la nouvelle Marie(¹) !

Ainsi je te parlais, un jour, un pur matin,
Où nous foulions tous deux le pavé florentin,
Où de l'Arno chéri l'onde mélodieuse
Partageait devant moi la cité radieuse ;
Eh bien! en ce moment où l'on m'a ramené,
Tout ému du voyage, aux lieux où je suis né,
Où mon pays m'appelle, où l'amitié m'invite,
Dans ce passé brillant qui s'écoula si vite
Je me replonge encore avec de tels élans
Qu'ils me rendraient heureux, si je vivais mille ans!
C'est beaucoup dans la vie, où toujours l'ennui sombre
Sur le plus vif azur jette ses masses d'ombre,
Oh! c'est beaucoup pour moi qu'un souvenir pareil
Coloré de tant d'or, de soie et de soleil ;
Beau songe de printemps ! images infinies
Qui me suivent encore avec leurs harmonies,
Leurs colonnes, leur ciel, leurs dômes, leurs tableaux,
Leurs grands pins dans les bois, leurs reflets sur les eaux ;
Énigme du bonheur qu'on cherche et qu'on devine,
Lorsqu'on tient dans ses bras Florence la divine !

Ami, bien qu'aujourd'hui citoyen d'autres lieux,
Ne crois point que mon cœur se soit fait oublieux ;
Il n'est pas de matin où je n'embrasse encore
La ville que partout tant de grâce décore.
Rappelle-toi le jour que tu serrais ma main,
Moi partant si joyeux pour le pays romain ;
Vers le soir, descendu de ma lente berline,
Piéton, je gravissais une haute colline ;

(¹) L'église de Santa-Maria-Novella, où l'on voit la vierge de Cimabuë.

On découvrait de là celle que nous aimons,
Florence, ses jardins, sa ceinture de monts,
Sa couronne de tours; sa rivière azurée,
Et ses dômes chrétiens d'éternelle durée.
J'allais à Rome enfin! Depuis mes jeunes ans
Rome m'avait ému de rêves séduisans;
Les lettres de son nom, dès l'enfance première,
Rayonnaient à mes yeux d'une vive lumière;
Quand je lisais ce nom, un parfum de plaisir
Du livre bien-aimé montait pour me saisir.
Qui l'eût dit? ce jour-là, dans ma marche indécise,
Je contemplais Florence à l'horizon assise;
J'avançais en arrière, et j'avais oublié
A quel but éclatant mon pas était lié.
Sur le chemin de Rome, adossé contre un arbre,
Je vis s'évanouir le blanc clocher de marbre,
La tour du palais vieux, le dôme aérien,
Et la douleur me prit quand je ne vis plus rien.
Dans tous les souvenirs de mon pélerinage
Aujourd'hui c'est encor Florence qui surnage;
Toujours je les revois ces hauts murs éternels
Que gardent deux géans, colosses fraternels;
Le vieux palais moresque, avec sa colonnade
Que bâtit un génie arrivé de Grenade;
Avec sa vaste place où l'on croit voir, rêvant,
Le marbre ciselé s'insurger tout vivant.
De bronze et de granit prodigieux mélange!
Là, Jean le Bolonais lutte avec Michel-Ange;
Un Dieu, grand comme un Dieu, roulant son char marin,
Jette des flots d'écume à ses tritons d'airain;
Là le haut piédestal de l'équestre statue;
Là Persée élevant une tête abattue;
Le soldat ravisseur des filles des Sabins;
Colosses, tous rivaux des colosses thébains,
Ornemens éternels, précieuses reliques,

Exposés sans péril sur les places publiques ;
Car le sage Toscan, même aux jours malheureux,
Les sauva de l'insulte : il a veillé sur eux.
Toujours je me promène en esprit dans ce rêve,
Sur l'autre grande place où le dôme s'élève,
Où le Dante s'assit, où son nom est gravé ;
Où, d'un immense poids écrasant le pavé,
La montagne de marbre, aux lumineux atomes,
Le dôme aérien s'asseoit sur quatre dômes,
Près de la tour sublime, horloge des saints lieux,
Que Giotto cisela comme un pilier des cieux !

O des beaux-arts chéris touchante nourricière,
Florence, en te quittant, j'ai gardé ta poussière ;
Devant ton seuil de marbre, à tes portes d'airain,
Je n'ai pas secoué mes pieds de pélerin ;
La poudre recueillie en courant sur tes dalles,
Elle sera toujours empreinte à mes sandales ;
Noble poussière d'or ! elle vient des tombeaux
Qu'un vieux temple a couverts de ses marbres si beaux,
Panthéon du génie, asile où la croix sainte
Garde tous les grands noms dans une même enceinte[1] ;
Elle vient du Musée où Raphaël est roi,
Où l'Europe, à genoux, a passé comme moi ;
Elle vient de la rue, où, la flamme au visage,
Saint George le guerrier vous arrête au passage ;
Elle vient de partout, des cloîtres recueillis
Que cinq siècles éteints n'ont point encor vieillis,
Des ponts, du pied des tours, des fraîches promenades
Sur le gazon du fleuve, et sous les colonnades ;
Des palais où Strozzi faisait luire aux passans
Son colossal écu, chargé de trois croissans ;
Elle vient de partout ; car la cité chérie,

[1] Église de Santa-Croce.

Florence tout entière est une galerie;
Et comme en un jardin on court sur son pavé
Que le fer a poli, que le fleuve a lavé.
Oh! pour moi la peinture était là tout entière;
C'était l'art dégagé de la lourde matière,
L'art qui doit tout à l'ame et ne dit rien aux sens,
L'art, tel qu'il se montra dans les cloîtres naissans,
Lorsqu'au champ du repos, Pise la chevalière
Appelait autrefois la peinture écolière,
Et que l'art virginal se mit à voyager
Sur les pas conducteurs de Giotto le berger!

En écrivant ces vers, poète cénobite,
Dans l'ermitage frais, la maison que j'habite,
Qui domine la mer, cet humide lien
Mariant mon rivage au sol italien,
Je vois venir de Naple à l'anse accoutumée
Une barque à vapeur, couverte de fumée;
On dirait, en voyant ce nuage léger,
Qu'elle a pris le Vésuve à bord pour passager :
Alors, jetant mes yeux à l'horizon immense,
Avec tous ses décors mon rêve recommence;
Et m'allume le sang; surtout le lendemain,
Quand l'agile bateau, reprenant son chemin,
Vers les golfes toscans tourne sa belle proue,
Fait écumer le port sous sa bruyante roue,
S'ombrage de sa tente, et glissant sur les eaux,
Emprunte à la vapeur les ailes des oiseaux.
Oh! c'est alors, ami, que je dis en moi-même :
« Qu'il est aisé de voir ce beau pays que j'aime!
» Si je l'avais voulu, dès demain vers le soir,
» Sous un arbre toscan je pouvais donc m'asseoir!
» Être encore une fois au rendez-vous de l'heure
» Devant le palais vieux, quand son horloge pleure,
» Et retrouver encor ta famille d'amis

» Dans ce retour prochain que je leur ai promis! »
Oh! levons-nous, partons; la route m'est connue;
Revoyons l'atelier de la bacchante nue;
Le Phidias nouveau, peut-être cette fois,
N'aura pas oublié de lui donner la voix;
Puissant Bartholini, gloire et reconnaissance
A la ville des fleurs qui te donna naissance!
Il faut revoir au fond de son calme jardin
L'artiste aux blonds cheveux, la femme paladin,
Qui, traduisant le feu de sa vive paupière,
Fait un poème en marbre et brode sur la pierre(¹)!
Revoyons-les encore une fois ces palais
Qui s'ouvrirent un soir à l'obscur Marseillais;
Ces salons où l'exil vous couvre de ses voiles,
Astres impériaux, lumineuses étoiles,
Pleïade, qui rendis mon visage serein
Lorsque devers l'Arno je passai pélerin!
Oh! s'il est une place encore à tant de fêtes,
Une! pour le dernier des voyageurs poètes,
Qu'elle me soit rendue! Ah! c'est que j'aime tant
La musique qui court sur un marbre éclatant,
L'orchestre italien, la Pergola, théâtre
Plein de femmes, aux grands yeux noirs, au cou d'albâtre;
Les peintres florentins n'ont rien vu de si beau;
On dirait que le soir, sortis de leur tombeau,
Ils viennent exposer à nos tardifs éloges
Leurs modèles vivans dans le cadre des loges;
Et ces bals parfumés, pleins d'harmonieux bruits,
Qui rendent un soleil aux éclatantes nuits,
Ces bals, dans ces palais que le fleuve caresse,
Ces bals d'enivrement, où l'heure enchanteresse
Est si prompte, qu'il semble au précoce matin,
Que le soleil se couche à l'horizon latin;

(¹) Mlle Fauveau.

Car tout ce qui fait joie au pauvre cœur de l'homme,
Toutes les voluptés que toute lèvre nomme,
Abondent à la fête; il passe sous nos yeux
Un congrès opulent de quadrilles joyeux;
L'Europe voyageuse au rendez-vous arrive
Devant le tiède Arno pour danser sur sa rive :
Alors, si la croisée, entr'ouverte un instant,
Vous révèle au dehors un rayon éclatant,
On s'étreint de bonheur, car la fête se lie
Aux montagnes, aux bois, au nom de l'Italie,
A la villa qui dort sous les pins arrondis,
A ces jardins toscans, terrestre paradis,
Où l'Arno poétique enivra de son onde
Tout ce qui fut génie et grand sur ce bas monde.

Le rivage natal ne m'a point engourdi;
Pour l'art je suis toujours l'artiste du Midi :
De ton bel horizon l'étoile fortunée
Me rappelle à ces lieux où la peinture est née;
Cette étoile aidera mes souvenirs récens,
A la terre de Dieu je porte mon encens;
Je n'ai pas mis au feu mon bâton de voyage;
Mon pied ne faiblit point sous la torpeur de l'âge;
Le ciel est magnifique, et la brise d'été
M'apporte de la mer mille cris de gaîté.
Il faut voir, s'il est vrai, qu'une fois en ma vie,
Éveillé, j'ai couru sur ces bords que j'envie,
Ou si ce n'est qu'un rêve éclatant et vermeil
Qui m'a montré Florence un jour de doux sommeil!

MÉRY.

Château de Fontainieu, près Marseille. Août, 1834.

CHRONIQUE MUSICALE.

Semiramide ne pouvait succéder immédiatement à *Anna Bolena*, il fallait donner au moins un jour de repos à la cantatrice qui remplit le rôle principal dans ces deux opéras. *Mosè* s'est offert encore une fois et, comme à l'ordinaire, Rubini, Tamburini, Lablache, ont fait de telles prouesses que le public électrisé semblait ne vouloir pas mettre un terme à ses longs applaudissemens. Il demandait la répétition de chaque morceau important; une semblable requête est très-flatteuse, ce qu'elle a d'agréable pour le virtuose lui fait braver et surmonter la fatigue de sa double exécution. Mais le *bis* donne presque toujours de mauvais résultats, l'acteur répète ce qui vient de vous charmer, il le redit à l'instant même où vous cessez de l'entendre, vous auriez besoin d'un surcroît de moyens et de verve, il est rare que le contraire ne se fasse pas remarquer. L'inspiration de Tamburini dans la strette de sa grande cavatine a été merveilleuse, jamais ce virtuose n'avait jeté avec tant d'audace et de bonheur les derniers traits de cette brillante péroraison. On a voulu qu'il la redît, il l'a fait à l'instant, et ce n'était plus si bien; ces éclairs de génie du chanteur sont des coups de fortune, des brelans carrés que l'on n'amène pas à volonté; quand la partie est gagnée et se termine comme un coup de foudre il faut savoir en rester là. C'est faire revenir le coursier à la barrière qu'il a franchie, sans le placer à la même distance, et quand il a dépensé la plus grande part de sa force et de son ardeur.

Au lieu de crier *bis* quand un chanteur vient de se signaler par une action d'éclat, on devrait au contraire le prier de recommencer lorsqu'il n'a pas réussi avec son bonheur accoutumé. Cette revanche offrirait un profit réel à ceux qui la demandent comme à celui qui l'accepte. La répétition

du fameux duo de *Mosè* est prévue, elle est commandée d'avance, accordée, imminente; c'est un pacte signé par le public et les deux virtuoses, il faut qu'il s'accomplisse ou que la salle s'écroule. Mais aussi, voyez avec quelle prévoyance la basse et le ténor s'embarquent pour le voyage au long cours, avec quelle adresse ils ménagent leurs provisions, leur bagage de trilles et de roulades; le corps de réserve ne donnera qu'à la fin; nous procéderons avec eux par gradations, et le grand coup, alors, il sera frappé à propos. Le drame chanté, conduit avec art, marchera vers son dénouement *crescendo a poco a poco*, et nous n'aurons sa plus brillante explosion qu'aux dernières cadences. Quand le *bis* est prévu, le chanteur sait s'amoindrir d'abord pour se relever ensuite et prendre sa statue de géant. Si le *bis* est provoqué par une inspiration soudaine, il est à peu près certain que ce beau mouvement ne se reproduira pas, et que la répétition ne pourra être considérée que comme un hommage rendu au talent, un acte de déférence de l'acteur envers le public, sans résultat avantageux pour l'un et pour l'autre.

Un coup de tonnerre terrassait Osiride; la foudre, lancée par le machiniste physicien, descendait en suivant une ficelle, et traversait le théâtre sans s'écarter jamais de la diagonale tracée. Cette fusée était d'abord accompagnée du pétard obligé, pétard que les femmes redoutaient pour le moins autant que l'explosion d'une bouteille ficelée en Champagne; le pétard fut d'abord supprimé, la foudre devint muette et porta des coups aussi funestes. Cependant, comme l'affiche n'annonçait point que l'éclair ne serait pas le prélude ordinaire du tonnerre, les dames fashionables sentaient leurs nerfs se crisper quand Mosé levait sa baguette; ce maudit pétard semblait encore les menacer. La prévoyante galanterie du directeur a voulu que les plaisirs offerts à ses fidèles fussent goûtés sans trouble, et la malencontreuse fusée ne brille plus, l'éclair ne fait plus craindre le tonnerre. Osiride ne tombe pas moins frappé de mort subite : l'histoire et le drame l'exigent également, il faut que ce premier-né suive la condition de ses confrères. Mais il expire sous la détonation d'un accord de trombones; c'est la foudre de l'orchestre qui seule doit le renverser du trône où le présomptueux Pharaon vient de le placer.

Tandis que les autres théâtres s'efforcent de compliquer les engins de la décoration, pour produire des imitations bien faibles et souvent très-ridicules de la nature, la compagnie italienne simplifie les moyens d'exécution mécanique. Le charme de ses magiciens est si puissant, qu'après avoir séduit toute la société brillante et fashionable, il agit maintenant sur le petit peuple des amateurs. Paris se lève en masse le dimanche pour aller assiéger la salle italienne; tout le monde se dispute ces loges, ces galeries que les fidèles abandonnent une fois la semaine. Les Italiens ont

maintenant leurs dimanches comme le Vaudeville et Franconi; c'est aux Parisiens que je dois en faire compliment. Cet empressement digne d'éloges, cet heureux instinct qui pousse une population entière vers le temple de l'harmonie, va sans doute nous ramener ces années de continuelles jubilations, où la saison chantante était de douze mois.

L'affiche annonçait *Otello* pour le 1er janvier de l'an de grâce 1835; la direction du Théâtre-Italien nous réservait ce chef-d'œuvre pour nos étrennes. *Otello*, ce titre, en grosses lettres moulé, promettait assez au fashionable qui le lisait du haut de son tilbury rapidement lancé. Rubini, Giulia Grisi, s'offraient à sa pensée, et suffisaient pour l'amener au rendez-vous quand il aurait terminé la distribution de ses bijoux d'or ou de sucre. Mais le piéton *dilettante*, arrêté, posté, planté devant cette affiche, pouvait à son aise l'examiner dans tous ses détails, la commenter, et jouir d'avance de tous les biens qu'elle lui promettait. Le fashionable roulant sur le pavé, sans le brûler pourtant, c'était chose trop difficile; le fashionable fuyant au grand trot n'emportait que Rubini et Mlle Grisi; le piéton s'emparait de Tamburini, de Lablache. L'amateur le plus prévoyant devait-il s'attendre à les rencontrer en cette fête? Ils y sont venus pourtant; ils ont manœuvré de manière à prouver qu'un virtuose du premier mérite ne déroge point en se chargeant d'une partie secondaire, et que les petits rôles tracés par Rossini sont encore à la taille des grands acteurs.

Deux parties principales de ténor qui figurent dans le même opéra, ne sont point écrites dans le même diapason; l'une d'elles est placée au second rang pour l'ensemble et conserve ce système de gravité relative dans le solo. Le rôle de Rodrigo, écrit pour Davide, est le premier rôle de ténor dans *Otello*, c'est celui qui conviendrait le mieux à Rubini. Celui d'Otello, beaucoup plus important sous le rapport dramatique, réclame le chanteur par excellence, et la musique produit un bien meilleur effet quand elle est confiée au personnage qui conduit et domine l'action. Destinée d'abord à Nozzari, la partie d'Otello fut chantée par Garcia : l'un et l'autre possédaient un organe vigoureux, une voix de ténor qui pouvait faire sonner le *la* grave de la basse. A peine Garcia eut-il quitté le théâtre de Naples que Davide laissa le rôle de Rodrigo pour s'emparer de celui du More de Venise. Depuis long-temps Rubini a fait le même échange; le succès qu'il avait obtenu vient de s'élever au plus haut degré à la dernière représentation. Jusqu'à présent ce grand chanteur s'était appliqué à conserver une partie des traits écrits pour Garcia, ne changeant que les passages qui pouvaient l'entraîner vers des cordes trop graves. Il procède maintenant d'une manière plus hardie et plus indépendante : toute sa cavatine d'entrée a passé dans le domaine du contraltino sans être transposée. Les mélodies

n'ont pas reçu la moindre altération, et les traits, combinés avec beaucoup d'artifice par le chanteur, se déploient dans le diapason élevé, si puissant et d'une agilité si merveilleuse dans la voix de Rubini. Sa dernière cadence attaquée victorieusement, sans retarder le mouvement, ainsi que le faisaient tous ses prédécesseurs, excepté Garcia, produit une sensation difficile à décrire et conclut admirablement une cavatine chantée avec autant de charme que d'éclat.

Le duo de la lettre, plusieurs fois interrompu par les applaudissemens et les transports d'enthousiasme, a été redit en partie. Le finale est un prodige d'exécution; l'ensemble de tant de belles voix récitantes, cette réunion de chanteurs d'une si rare intelligence, qui savent prendre leur avantage quand il le faut et céder le pas à celui qui tient la note essentielle, cet art de grouper les accords et de présenter la mélodie avec toutes les nuances d'expression, n'avaient point encore signalé leur puissance avec tant d'éclat.

« Il bénit bien, ce gaillard-là. » Cette réflexion naïve du compagnon de Robert Macaire m'est revenue juste au moment où Lablache, — Elmiro, — foudroyait Desdemona par sa malédiction. Il maudit admirablement, ce gaillard-là. La tragédie chantée n'a jamais eu tant de vigueur, de noblesse et de solennité. La présence de Lablache donne une nouvelle existence à ce finale, à la scène sublime qui termine le second acte. Cet Elmiro, qui nous frappe de terreur au moment où son entrée vient troubler la joie de la tendre Desdemona, ce père irrité dont les menaces font prévoir l'horrible catastrophe, ce vieillard aux cheveux gris, dont les regards inspirent la crainte et le respect, est pourtant le joyeux campanone qui, la veille, nous a fait pouffer d'un rire inextinguible. S'il vous est arrivé par hasard de penser au *bouffonissimo* qui gourmande ses chanteurs, se bat avec Grisetto, danse avec Corilla, quand vous avez vu le sénateur vénitien faire éclater son courroux paternel, vous me pardonnerez d'avoir cité de la prose de mélodrame à propos d'un finale de Rossini.

Mlle Grisi s'est de nouveau signalée dans la partie de Desdemona; sa voix acquiert de jour en jour plus de vigueur et d'éclat, et ce n'est point aux dépens du charme et de l'agilité. *L'adagio* du trio du second acte demanderait que les deux tenors ne fussent pas de même nature, et que l'un d'eux fournît des sons plus graves.

Ivanof a été fort applaudi après sa cavatine; car *Otello* nous est donné maintenant au grand complet. Tamburini fait merveille dans ses deux duos. Rubini et Mlle Grisi, après avoir triomphé pendant tout le cours de la représentation, l'ont terminée par le terrible duo qu'ils ont dit avec une puissance de moyens, une agilité, une fraîcheur d'organe que la fatigue n'avait point altérées. Le succès d'*Otello*, remis en scène avec de

tels champions, a été victorieux, étourdissant; c'est une merveille que l'on ne peut rencontrer que sur le premier théâtre lyrique du monde.

CASTIL-BLAZE.

Depuis trois jours, les Parisiens sont fous, ils sèment l'or, l'argent, les bonbons. Les pavés sont jonchés de papillotes, et les ruisseaux charrient des dragées. Au milieu de cette grande confusion, nous n'avons guère la force de démêler un à un les souvenirs de la semaine. Hâtons-nous donc de dire que le bal du duc d'Orléans a été magnifique, qu'on y admirait les toilettes des femmes, l'ordonnance du service; que la livrée du prince est éclatante, que les gens de la chambre chargés d'offrir des rafraîchissemens portaient des habits de velours noir, et que la fête, commencée à huit heures du soir, n'a fini le lendemain qu'à cinq heures du matin. Disons encore qu'on dansait à Vienne et à Berlin, en l'honneur de la Saint-Nicolas, comme à Paris chez M. Pozzo di Borgo, à pareil jour, à pareille heure. Pour en finir avec les cours du Nord, ajoutons que le prince de Leuchtenberg quitte Munich, se rend à Londres, et va rejoindre à Lisbonne sa jeune fiancée. A propos de Munich, la police de cette ville a fait interdire le roman de Goldsmith, THE VICAR OF WAKEFIELD; et enfin, pour revenir à Paris, disons que tous les cochers et tous les domestiques sont ivres, et que l'an de grâce 1835 n'a pas jusqu'ici de physionomie particulière.

Il nous reste un relevé de compte dramatique à régler avec 1834; il est satisfaisant. En 1831, 272 pièces de théâtre ont été représentées à Paris. — En 1832, 258; — en 1833, 219; en 1834, 187. Béni sois-tu 1834! je te salue! Voici le dénombrement : 5 comédies, 12 opéras, 7 ballets-pantomimes, 6 mélodrames et 127 vaudevilles.

Parmi les auteurs de ces ouvrages, M. Ancelot s'est montré le plus fertile, le plus fécond, le plus enragé, comme vous voudrez l'appeler. Il figure au compte général pour 12, M. Bayard pour 10, M. Scribe pour 8.

1834 a vu mourir onze princes et souverains, un grand nombre de pairs de France, de généraux, d'anciens députés, de magistrats, des artistes, des hommes de lettres, et beaucoup d'anciens acteurs. Une à une

toutes nos vieilles gloires paient leur tribut. Puisse 1835, en les respectant, nous offrir aussi un tableau décroissant du vaudevillisme!

— THÉATRES. — GYMNASE DRAMATIQUE. — LA FEMME QU'ON N'AIME PLUS. — Il arrive souvent dans le monde qu'on n'aime plus la femme qu'on a épousée, il arrive encore qu'on épouse la femme qu'on n'aime pas; mais il n'arrive guère qu'on épouse la femme qu'on n'aime plus! C'est pourtant la conclusion du vaudeville représenté au Gymnase, qui, du reste, a soutenu des thèses bien autrement téméraires. M. Edmond, jadis amoureux de Mlle Clémentine, s'est vu préférer un poète célèbre, M. de Vassy, célèbre comme M. Joseph Bard. Je comprends qu'il eût été inconsolable : il s'est consolé. Revenu d'un grand voyage, il va voir Clémentine, qui est veuve aujourd'hui. Clémentine, désabusée de la gloire et des poètes, se prend à l'aimer; mais Edmond pousse l'oubli du passé jusqu'à la prier de lui chercher une femme; mais une veuve a tant de ressources! Après un quiproquo, après la trouvaille d'un portefeuille qui contient un très-ancien aveu, Edmond finit par épouser *la femme qu'il n'aime plus*. Cette pièce, faite par M. Fournier, prendra sa place parmi les autres paradoxes dans lesquels s'est exercée la logique du Gymnase; mais, avant tout, un paradoxe doit être spirituel, sinon il devient bien commun.

— THÉATRE DU PALAIS-ROYAL. — 1834 ET 1835, *revue*. — On fait ici le procès à L'AMBITIEUX, aux *concerts d'été*, au JUIF ERRANT, aux rentes espagnoles, au bric à brac, et enfin aux journaux pittoresques, cette plaie de la littérature. Ces sortes de pièces ne sont jamais spirituelles, parce qu'elles ont la prétention de l'être. Il en est quelques-unes d'amusantes, celle-ci est du nombre. Trois hommes y ont coopéré : MM. Courcy, Nezel et Théaulon.

— THÉATRE DE LA GAÎTÉ. — LA VICTIME DU CORRIDOR, vaudeville en un acte. — Un malheureux industriel abandonné par une famille d'ingrats revient au bout de quelques années dans sa maison, riche et changé à tel point qu'on ne le reconnaît pas. Il profite de cette circonstance pour étudier ses parens et les éprouver. Après avoir vu par lui-même combien ils sont égoïstes, quels tourmens ils font endurer à sa pauvre nièce, amoureuse d'un pauvre menuisier; après s'être exposé à toutes leurs injures, il révèle son nom, sa qualité, et conclut le mariage des deux amoureux. MM. Édouard et Saint-Yves sont les auteurs de LA VICTIME DU CORRIDOR. C'est une bluette, et l'on sait ce qu'est une bluette à la Gaîté. Ce fortuné théâtre n'espère rien de LA VICTIME DU CORRIDOR. Il fait de trop bonnes affaires avec LATUDE, la victime de la Bastille. N. R.

— Nous avons promis à nos lecteurs une suite d'articles sur L'HISTOIRE DU JOURNAL EN FRANCE, par M. Jules Janin, dont nous leur avons donné le remarquable discours d'introduction. L'Athénée-Royal, auquel ces leçons sont destinées, s'oppose à l'accomplissement de nos désirs. Nous sommes donc obligés de remettre cette publication après le Cours de l'Athénée. Ce qui nous console de ce retard, c'est que l'auteur ayant pris la résolution d'improviser désormais toutes ses leçons, il aurait été obligé, dans tous les cas, de les écrire et de les relire avec toute l'attention que méritent les œuvres imprimées. Nous attendrons donc que M. Jules Janin ait fini son cours avant de l'imprimer. De cette manière, tout le monde y gagnera, l'Athénée-Royal une intéressante improvisation faite exprès pour l'Athénée, et la REVUE DE PARIS un bon ouvrage, qui sera refait exprès pour la REVUE DE PARIS. Pour notre part, nous prédisons au professeur tout le succès qu'on peut promettre à l'écrivain.

— ESSAI SUR L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE EN FRANCE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, ET MÉLANGES HISTORIQUES, par Antoine de Latour. — Voici le troisième volume que nous donne M. de Latour. Trois publications, trois succès. Tout le monde a lu sa belle traduction de SILVIO PELLICO, si élégante, si libre et si fidèle. Pour ses vers, plusieurs de nos lecteurs en ont retenu un grand nombre sans le vouloir. C'est là un signe de vraie poésie. Je voudrais bien que ce fût ici le lieu de citer cette pièce charmante :

> Laisse en tes yeux si purs et si beaux d'innocence,
> Tristes, plonger mes yeux.....

Je ne sais à quelle école, classique ou romantique, on voudra rapporter ceci; mais je sais bien que de tels vers seront enviés des plus grands poètes.

Pour cette fois, ce ne sont plus des vers; c'est un volume d'histoire et de critique, où l'on retrouve ce charme de moralité et de talent qui caractérise l'auteur. Dans son ESSAI SUR L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, il apprécie avec beaucoup de finesse les mérites divers des principaux historiens de notre époque. Il ne nous appartient pas de porter un jugement sur cet ESSAI, ni sur le rôle que l'auteur assigne à la dernière école, *l'école symbolique,* pour parler comme lui; nous semblerions peut-être quelque peu suspects dans la question. Au reste, de quelque manière qu'il ait jugé les historiens du temps, on ne lui refusera pas à lui-même une vocation historique; il l'a prouvée par les piquantes chroniques qui terminent le volume. Cette dernière publication marque évidemment, dans la carrière du jeune et brillant écrivain, l'entrée aux graves études de la maturité, le passage de la littérature à la science. M.

Du

MOUVEMENT INTELLECTUEL

SOUS LE DIRECTOIRE ET LE CONSULAT.

DEUXIÈME ARTICLE.

SUITE DE L'INTRODUCTION. — LITTÉRATURE RÉPUBLICAINE.

Il résulte de ce que j'ai dit jusqu'ici, que le véritable moteur de la révolution littéraire, ce ne fut pas, comme on l'a prétendu, le révolutionnaire politique, mais un pauvre traducteur fort in soucieux de son influence, qui nous initiait fort innocemment à de nouvelles combinaisons de l'art, et fondait, sans la prévoir, l'école qui l'a méconnu. Le Robespierre heureusement irréprochable de la république des lettres, c'est Letourneur.

Et en effet, si la révolution avait eu sur le mouvement des esprits l'ascendant qu'on lui attribue, jamais ce mouvement n'aurait été plus excentrique et plus désordonné que dans les jours excentriques et désordonnés de la démocratie. Cependant il n'en fut rien. Toutes les institutions avaient changé de forme, toutes les idées avaient changé de nom, tous les mots avaient changé de valeur. La littérature seule resta immobile comme un vaisseau bien

fixé à ses ancres au milieu d'une tempête. L'*Almanach des Muses* de 1793 est le plus innocent de tous les *Almanachs des Muses* passés et à venir, et on ne peut pas dire davantage. Mettez-y un peu plus de talent qu'il n'y en avait alors en circulation, et je le tiendrai pour classique. Le vieux Parnasse des païens soutint dignement la concurrence de la Montagne.

Ce n'est pas toutefois que la littérature se fût rangée sous la bannière de la résistance. Elle n'avait garde. Il est probable que Voltaire aurait été aristocrate, mais ses élèves ne le furent point. Ils arrivèrent les premiers sous les yeux du peuple libre, après les avocats et les médecins qui sont nécessairement les premiers partout. On étonnerait bien des lecteurs aujourd'hui, en avançant que la Convention nationale est de tous nos grands corps délibérans celui qui rassemblait le plus d'élémens philosophiques et littéraires, et cela est pourtant vrai : il y avait de quoi illustrer une nation dans cette Convention nationale qui la perdait, et qui est devenue la terreur de toutes les autres.

C'est même une chose curieuse à observer que, dans ces rapides jours de l'élection universelle, le peuple ne se soit avisé presque nulle part de s'y faire représenter par les siens. On n'y comptait que deux ouvriers : Armonville et Noël Pointe. Quant à ces artisans de la parole qui en font une utile marchandise, ils y étaient par centaines.

J'ai pensé qu'il serait assez piquant d'observer un moment cette station littéraire dans le désordre et dans le sang, avant de chercher et de suivre ailleurs les développemens de l'action intellectuelle. Il faut pour cela demander à la Convention nationale elle-même la représentation de la France lettrée, de la France de Voltaire et de l'*Encyclopédie*, qui avait si puissamment contribué à la révolution politique, et qui en recueillait les premiers hommages et les premiers tributs. On éprouvera peut-être autant de surprise que j'en éprouvai, lorsque cette réflexion frappa mon esprit pour la première fois, en y trouvant une académie fort complète, qui aurait à peine prêté à l'épigramme dans les temps communs; tant il est vrai que la culture des lettres adoucit tou-

jours les mœurs, et que les nations atteindraient facilement au bonheur de l'âge d'or sous le régime exclusif des *capacités!* Après cela, si vous l'osez, fiez-vous aux théories.

Je ne sais si vous vous souvenez de M. Laignelot, l'auteur de la tragédie d'*Agis* et de la tragédie de *Rienzi*, qui en valent vraiment bien d'autres; mais les lettres classiques n'oublieront jamais le nom de Marie-Joseph Chénier, qui n'était connu alors que par la chute d'*Azémire* et le succès de *Charles IX*. Près d'eux siégeait Fabre d'Églantine, recommandé aux suffrages populaires par la meilleure comédie du temps, *le Philinte de Molière*, qui serait aussi une des meilleures comédies de la langue, si le mérite du style y répondait toujours au mérite incontestable de la composition. Après lui venait Collot d'Herbois, son indigne émule en talent, son maître et son vainqueur en logique révolutionnaire, dont les ouvrages détestables, mais quelquefois bien accueillis, attestaient au moins la maussade fécondité. Vous accorderez une place plus distinguée dans vos souvenirs au bonhomme Louis-Sébastien Mercier, qui a été mon ami, qui aurait pu être le vôtre; que vous retrouverez d'ailleurs avec son originalité de convention, son amusant radotage, sa verve un peu grotesque, mais fertile, saisissante et passionnée, dans les rangs des publicistes et des philosophes, et qui, le premier, après Diderot, naturalisa en France, par des fables simples et touchantes, la muse équivoque du drame. Je ne vous parle pas de Ronsin, qui manqua de quelques suffrages les honneurs de la députation. Le sensible auteur de *Louis XII* et d'*Arétophile* ne faisait pas partie de la Convention nationale. Il commandait en chef l'armée révolutionnaire.

Je suis fâché que l'épopée héroïque n'ait pas été représentée à la Convention par quelque Virgile républicain; mais il était convenu depuis long-temps que les Français n'avaient pas la tête épique, et *la Henriade* de Voltaire avait converti cette proposition en démonstration rigoureuse. Quant à l'épopée badine, dans le genre et non dans le goût de *la Pucelle*, elle avait délégué au sénat le jeune Saint-Just, qui venait de préluder, par le poème d'*Organt* et quelques autres pauvretés lubriques, au sévère apostolat de la

morale. La littérature fugitive de l'époque s'était, pour ainsi dire, incarnée dans Pons de Verdun, l'inépuisable providence des almanachs de Daquin, homme habile à formuler une historiette obscène ou une mordante épigramme dans un huitain ou un dizain bien tourné. C'était certainement de tous nos législateurs celui qui rimait le plus richement, et on ne peut lui contester sous ce rapport quelques avantages sur Robespierre, dont les madrigaux à la Reine, tout parfumés d'ailleurs de fleurs mythologiques, laissent la victoire presque incertaine entre Fouquier-Tainville et lui. Il est fâcheux que ces deux aimables poètes, qui se seraient disputé, avec des droits presque égaux, le sceptre de la poésie gracieuse, aient poussé le raffinement de l'élégance jusqu'au point où elle dégénère en mollesse et en fadeur, et je suis de ceux qui ne trouvent à louer dans leurs vers que l'exquise pureté de l'intention. Heureusement Robespierre se relevait par ses plaidoyers et ses discours académiques, où un style excellent alors pour la province, faisait merveilleusement valoir des principes fondés sur la plus saine philantropie et la philosophie la plus douce.

Je ne sais pas ce qui serait advenu de la tragédie de Salles, déjà célèbre dans les lectures particulières, mais dont le tranchant de la guillotine rendit le dénouement impossible, en l'arrêtant au quatrième acte par une péripétie du genre brusque; ni de ces jolis contes de Barbaroux, qu'il rimait encore dans les champs de Bordeaux, un quart d'heure avant de se casser la tête d'un coup de pistolet; mais le *pot-pourri* de Duces fait regretter que ce joyeux chansonnier soit mort, victime de sottes abstractions, quelques années trop tôt pour contribuer à la résurrection et à la gloire du vaudeville.

Plus heureux sous quelques rapports, Louvet de Couvray leur survécut, et nous avons vu ce voluptueux athlète de la liberté s'endormir doucement sur les myrtes et les lauriers de *Faublas*, dans les bras d'une amante divorcée, qu'il appelait Lodoïska. *Faublas*, vous savez ce que c'est, car nous avons tous lu *Faublas*, que personne ne lit plus. C'était une admirable anticipation sur la philosophie de notre époque, un traité pratique et profond de l'éman-

cipation de la femme, mis en action pour l'instruction des jeunes gens, avec une verve qui ne vaut pas celle de Pétrone, et un style qui est bien loin de valoir celui de Crébillon fils. Les couleurs en étaient cependant fort attrayantes, et je serais étonné que ce type n'eût pas fait oublier, chez un peuple perfectionné, le tendre La Trimouille et le chaste Bayard.

Faublas ne fut au reste qu'un roman de boudoir, un peu suspect de *fédéralisme*. De Sade, le *philosophe* le plus radical que j'aie connu de ma vie, avait pénétré dans la question jusqu'au vif; mais l'auteur de *Justine* ne fut pas appelé à la Convention nationale, parce qu'une majorité patriote s'était obstinée à le trouver trop *modéré*, dans la section des *Piques*. Le pauvre de Sade n'avait pas compté cette injustice parmi les *malheurs de la vertu*. Camille Desmoulins lui fut préféré, quoiqu'il ne pût faire valoir qu'un humble talent de traducteur à la suite, s'il est vrai que sa traduction de l'*Aloïsia* ne fût en effet qu'une restauration, badigeonnée à la moderne, de la vieille traduction de Nicolas. Je n'ai jamais eu le courage des critiques déterminés qui n'ont pas reculé devant les dégoûts de cette épouvantable confrontation. M. Barbier et M. Pseaume ont, à la vérité, révoqué en doute ce qu'ils appelaient poliment ma conjecture bibliographique; mais j'y persiste aujourd'hui de toute la puissance d'une conviction; et si je ne vais pas jusqu'aux preuves, c'est qu'il est difficile de prouver sans citer, et que citer est impossible. Je serais plus hardi si ce n'était que du grec.

On voit que la prose romanesque ne peut pas être comptée sans quelque pudeur parmi les titres littéraires de la Convention nationale; mais elle avait de quoi se dédommager sur la prose sérieuse. Indépendamment de cette immense députation du parquet et du barreau, qui apportait à la tribune le luxe oratoire de la grand'-chambre, les fleurs de rhétorique du stage et la modeste intrépidité du premier propos, elle étalait sur ses banquettes échelonnées cinquante gloires philosophiques et scientifiques, dont les titres à la célébrité encombraient cent magasins, et avaient ruiné cent libraires.

Là siégeait Condorcet, mathématicien profond et logicien creux, qui a donné la mesure de sa philantropie spéculative et parlière, en condamnant Louis XVI aux galères perpétuelles. La métaphysique de ce grand et malheureux représentant des hautes sciences était alors le beau idéal du logogriphe double. On a beaucoup enchéri depuis sur cette époque du progrès.

Là, Jean-Pierre Brissot, publiciste à larges vues et à gros volumes, auquel l'humanité doit des regrets, parce qu'elle lui a inspiré ses *premiers* volumes et ses *derniers* discours; Brissot, dont les jacobins ont fait un méchant homme, dont les girondins ont fait un grand homme, et qui n'était, en dernière analyse, qu'un pauvre homme, bourré d'idées et de faits.

Là, Jean-Louis Carra, physicien hasardé, idéologiste opaque, politique sans doctrine et sans but, qui s'était occupé sans succès, de toutes les connaissances de l'homme, pour les obombrer des ténèbres impénétrables de sa parole; écrivain polyglote, en qui semblait s'être personnifiée une science définie par anticipation dans *le moyen de parvenir :* l'art de dormir debout en toutes langues.

Là, ce fou solennel d'Anacharsis Clootz, orateur sans diplôme du genre humain, dont il ne représentait que les aberrations, niveleur à 100,000 livres de rentes, aristocrate à l'*ame sans-culotte*, comme il le disait lui-même dans son patois cynique et pittoresque; mais d'ailleurs, il faut l'avouer, homme d'esprit et de savoir, qui mourut sur l'échafaud avec les autres, dans le temps où l'on n'avait pas encore réservé pour la politique imaginaire des loges à Charenton.

Là, le vieil anglo-américain Thomas Paine, révolutionnaire profès, fanatique naïf, monomane plein de candeur, qui était parvenu, dans ses exagérations théoriques, à faire de la liberté légale une institution contre nature, et du déisme une impiété; personnage honnête et simple au demeurant, qui déploya, dans le jour le plus néfaste de nos annales, tout le courage de la vertu, et dont l'histoire, pour être juste envers sa mémoire, ne doit oublier que les écrits.

Là, M. l'abbé Sieyès, qui vit probablement encore, car les

hommes prédestinés pour cette période d'exception, et qui ont vécu tant de siècles en peu d'années, étaient doués, comme les héros des temps fabuleux, d'une longévité séculaire; tant la mort s'était reposée avec confiance de ses soins accoutumés sur l'intervention des bourreaux! M. Sieyès, Machiavel habile de la Montagne, doctrinaire prévoyant de la liberté, qui savait le mot de son énigme, et qui cherchait de loin dans ses rangs les qualités nécessaires pour faire un despote, en désespoir de tout autre moyen de salut; physiologiste adroit du corps social, que je ne sais quelle ambition irréfléchie avait porté à tout détruire, et que je ne sais quel instinct portait à tout réparer.

Là, M. l'abbé Fauchet, évêque constitutionnel et littérateur du mouvement, qui avait fait moins de lettres pastorales que de lettres amoureuses; orateur de gazettes, journaliste de tribune, qui participait sans le savoir du sophiste et du chrétien, de l'énergumène et du poète, mais chez qui prévalaient le poète et le chrétien, et qui couronna par la mort d'un saint une vie long-temps indécise entre l'Encyclopédie et l'Évangile; Fauchet, le Fénelon de cette démocratie de fange et de sang, où Fénelon n'aurait peut-être pas été meilleur. Il paraît seulement certain que Fénelon aurait écrit avec plus de délicatesse et de goût.

Là, Stanislas Fréron, fils d'un sage aristarque de Voltaire, dont la critique pleine de savoir et de sens vient d'être hautement réhabilitée par le plus brillant de nos jeunes prosateurs; Stanislas Fréron, honoré d'un prénom royal sur les fonts baptismaux par le *philosophe bienfaisant*, et qui consacra son énergie inquiète et souvent coupable à faire oublier les titres de son berceau; journaliste véhément à l'esprit borné, tribun frénétique à la cruauté irréfléchie, aventurier insensé de la littérature, de l'ambition et de l'amour, qui fut un moment fiancé à la sœur d'un futur empereur, et qui mourut dans un exil presque aussi rigoureux que celui d'Ovide, pour avoir été aimé, comme lui, dans la famille de César: c'est là un roman historique à faire s'il en fut jamais, et auquel manquera seulement un héros plus intéressant que le démolisseur de Marseille et le mitrailleur de Toulon.

Là, le vénérable Dussaulx, républicain d'un autre âge que le dix-huitième siècle, d'un autre pays que la France, d'une autre espèce que l'homme; érudit sans pédantisme, auquel l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres avait depuis long-temps ouvert ses portes; moraliste grave et doux, auquel M. de Monthyon aurait plus tard adjugé ses prix; beau modèle d'une de ces organisations fortes et généreuses qui n'excluent pas toujours les erreurs de l'esprit, qui sont peut-être même plus sujettes que les organisations communes aux erreurs de la bienveillance, mais qui ne laissent jamais altérer leur précieuse pureté par de mauvaises passions; le Nestor de cette Iliade révolutionnaire, qui n'avait pas encore son Achille.

Là, siégeait enfin Jean-Paul Marat, qui en fut le Thersite, mais qu'il n'est pas permis d'oublier parmi les savans et les gens de lettres de son époque, puisqu'il fut homme de lettres et savant. C'est un malheur, j'en conviens, que d'inscrire un pareil nom dans l'histoire des muses, et je regrette amèrement que ce malheur soit un devoir. Il ne faut cependant pas juger le Marat qui a écrit (plût à Dieu qu'ils fussent deux!) par cette brute ivre ou enragée, monstre équivoque, au masque de satyre, aux attitudes convulsives, aux interjections obscènes, à l'improvisation confuse et sauvage, où les hurlemens d'une hyène couvraient à peine les blasphèmes d'un damné; qui, dès la fin de 1792, avait demandé deux cent soixante-dix mille têtes à ses amis de septembre, et qui les reçut en hommage patriotique sur son autel du Panthéon, quand la main de Charlotte Corday l'eut honorée d'un coup de poignard. Jean-Paul Marat était d'ailleurs assez instruit pour appuyer d'argumens spécieux je ne sais quelles contre-vérités de physique ou de physiologie, et ce misérable n'écrivait pas trop mal. Placé à quelques degrés plus bas dans l'échelle de l'instruction, il n'eût été qu'un médicastre de village, et n'aurait assassiné que ses malades.

C'étaient là, tant bonnes que mauvaises, les principales sommités littéraires de la Convention nationale; mais il y florissait, il s'y formait d'autres talens, ravis trop tôt à leur destinée, ou qui

de respectueuses convenances ne me permettraient de caractériser, ni avec mes préventions d'ami, ni avec mes antipathies d'opinion, ni avec mes scrupules de critique. Daunou, Grégoire, Lakanal, Villar, Courtois, Laloi, Viennet, Saurine, Vandelaincour, Jean de Bry, Vernier, Lanjuinais et cinquante autres que j'oublie ou que je veux oublier, étaient des hommes de savoir, d'esprit ou de goût, auxquels on aurait pu s'en rapporter hardiment sur l'interprétation d'un texte ancien ou le mérite d'un livre nouveau. J'aurais peut-être ajouté à cette liste le nom du brillant avocat-général Hérault de Séchelles, créature favorite de la cour, qui s'essayait dans l'école académique, et qui a raconté en style maniéré, mais fleuri, une de ses visites à Buffon, si je n'avais sous les yeux la lettre à jamais mémorable où il demande en communication au conservateur de la Bibliothèque nationale le recueil des Lois de Minos, pour servir à la rédaction du Contrat social de 1793. Il a seulement négligé de s'expliquer sur l'édition, ce qui donne lieu de penser qu'il avait en vue le manuscrit autographe. L'auteur d'une pareille bévue n'est pas digne d'être compté parmi les littérateurs du dernier ordre. Auprès de lui, les Mascarilles sont des aigles. . . . .

J'aurais plus d'égards, au besoin, pour cet amateur obscur, qui se charge de communiquer à la cabale du parterre l'élan de son admiration rarement gratuite, et dont le ministère, long-temps occulte, remonte peut-être aussi haut que celui des siffleurs de l'*Aspar*. Nous apprenons d'une curieuse lettre de Naudet contre Talma, qui est devenue aujourd'hui excessivement rare et qui probablement n'existerait plus si Naudet avait pu en atteindre le dernier exemplaire, que le fougueux Danton avait débuté, à ses risques et périls, dans cette profession chanceuse. Les *romains*, aux larges battoirs et aux habits crasseux, qui composent la clientèle à bon marché de nos triomphateurs de théâtre, seraient fort étonnés de lire, s'ils savaient lire, qu'ils descendent en droite ligne du Marius des jacobins.

Je ne vois pas dans tout cela, je l'avouerai, la moindre apparence de mouvement intellectuel, pas un de ces écrivains qui n'eût

été sans la révolution ce qu'il a été avec elle, et qui n'eût été davantage. Il n'est que trop facile, au contraire, de distinguer dans cette énumération ceux qui ont perdu, à la brutale invasion des idées politiques, leur avenir et leur renommée. Il me semble donc qu'on ne peut tenir compte à la république que de deux genres nouveaux, immédiatement produits par des circonstances nouvelles, et qui ont exactement suivi leurs périodes de naissance, de décroissement et de mort : l'hymne républicain, qui ne fut pas sans poésie ; et le discours républicain, qui ne fut pas sans éloquence. Je parlerai de cette poésie avec une étendue peut-être disproportionnée à son importance, dans mes chapitres suivans ; et j'ai déjà consacré à cette éloquence transitoire, mi-partie de traditions classiques et de témérités barbares, trop de chapitres qu'on n'a pas lus. Je les résumerai ici dans une formule simple et claire : tout y est extraordinaire dans le fond du sujet et dans la position de l'orateur; tout y est connu et quelquefois commun dans la forme. — Vergniaud lui-même n'est qu'un admirable rhéteur, qui discute, la lyre à la main et la mythologie aidant, de hautes questions de droit public, avec plus d'élégance encore que Gerbier et plus de goût encore que Patru. Je ne lui dois pas davantage. Guadet et Gensonné sont des avocats spirituels, qui plaident pour la destinée des peuples avec un éclat que ne prêterait pas à leurs discours la cause du bail emphytéotique ou du mur mitoyen, et je n'en suis nullement surpris. Legendre est un boucher démagogue, avantageusement organisé, qui a transporté un beau matin au forum la rude logique des abattoirs et la verve de l'étal. Il faudrait, pour s'en étonner, avoir douté jamais qu'un boucher pût être éloquent, et c'est un genre de mérite que les Athéniens, du temps de Cléon, n'ont pas même contesté aux corroyeurs. Mais qu'est-ce que cela prouve? Un mouvement extraordinaire dans les idées pratiques, une vive excitation dans les hommes qui s'en occupent ; j'en conviendrai volontiers; un mouvement de progression dans l'intelligence; je le nie absolument. A un nouveau drame de nouvelles décorations, il n'y a rien de plus naturel; une nouvelle langue, point : la langue des maîtres, si elle est exacte, élégante, majes-

tueuse, la langue des méchans écrivains, si elle est incorrecte et barbare : voilà tout. La révolution a pu nuire à l'art de la parole par la diffusion du mauvais langage. Elle ne lui a pas fait faire un pas.

Quant à ces effusions soudaines, à ces brusques et mordantes saillies de l'improvisation, qu'on est convenu d'admirer comme le beau idéal de l'éloquence dans une discussion animée, j'en ai lu, j'en ai entendu plusieurs, j'en ai trouvé de belles et de saisisantes, comme ce cri de la passion qu'une contrariété offensante fait éclater cent fois par jour au coin des rues dans la colère du charbonnier et du porteur d'eau. Cette phraséologie banale a son mérite et son caractère ; mais ce n'était pas la peine de faire une révolution pour l'exhausser de la borne à la tribune, et je ne dis point que les révolutions sont faites pour cela, car je sais trop bien qu'elles sont faites pour autre chose. Plaise à Dieu que les nations l'apprennent comme moi !

Au reste, les phrases révolutionnaires que nos Plutarques ramassent n'étaient pas toujours également heureuses à l'analyse ; elles n'offrent guère que des ampoules vides qu'un sot pathos a gonflées, la sottise effrontée qui sort d'une grande bouche populaire, sous la forme d'un adage et avec l'autorité d'une loi ; des mots, des sons, et puis rien. Je n'en citerai que deux exemples, parce qu'ils sont classiques dans la littérature parlementaire de la république, et qu'ils donnent la mesure des autres.

« Allez dire à votre maître, s'écrie Mirabeau, que nous sommes » ici par la volonté du peuple, et que nous n'en sortirons que par » la force des baïonnettes ! » Cette apostrophe, à la manière latine, peut avoir quelque chose d'entraînant dans son énergie brutale. *Votre maître* est une expression éloquente, presque digne de Corneille, parce qu'elle caractérise avec une précision vigoureuse la double mission du mandataire du peuple et de l'envoyé de la cour. Ce n'est certainement pas cela qu'on y admire dans les colléges. Ce n'est pas cela qu'on a voulu immortaliser sur le bronze et sur le marbre, et le reste n'est qu'un non-sens ridicule. Où est le dévouement d'un corps politique assez lâche pour placer

lui-même l'*ultimatum* de ses résistances au point où commence à s'exercer la force des baïonnettes, au retentissement des fusils qui se choquent, à l'apparition d'une arme chargée, à la sommation d'un capitaine? Allez le demander, dirais-je à mon tour à M. de Mirabeau, allez vous en informer et l'apprendre des vieux patriciens de Rome envahie par les Gaulois, qui attendirent doucement la mort sur leurs chaises d'ivoire, ou du vieux consul Cicéron qui livra sa gorge en souriant aux sicaires des triumvirs! — Et ma phrase, je le déclare sans orgueil, est mille fois plus éloquente que la sienne, parce qu'elle jaillit d'un sentiment généreux et d'une haute vérité morale. Je vous conseille modestement de la graver aux pieds de ma statue, quand vous jugerez à propos d'élever des monumens au sens commun.

« Il est des intérêts universels, dit Mercier, avec lesquels un » peuple en révolution est obligé de transiger. — Les Français ne » transigent qu'avec la mort! » répond Bazire. Et voilà une platitude oratoire qui retentit comme un coup de foudre dans les rangs des *tricoteuses*, arbitres suprêmes alors de nos gloires tribunitiennes. J'ai vu le pauvre Mercier encore sillonné des éclats de ce tonnerre. Il ne s'en releva jamais. Que faudrait-il penser cependant d'un peuple qui transige avec la mort quand il s'agit de sa liberté? Quel héroïsme ose-t-on admirer dans cette infâme capitulation de la peur? Bazire monta toutefois à l'échafaud de Danton rayonnant encore de l'auréole qu'avait attachée à son front ce qu'on appelait ridiculement le mot du siècle. Étrange siècle! étrange mot!

On m'objectera peut-être que toute la littérature de l'époque n'était pas dans la Convention nationale, et que le mouvement intellectuel, qui n'y avait fait aucun progrès, se développait sans doute ailleurs. Hélas! il n'en est rien! La littérature extérieure n'était qu'une simple annexe de la littérature conventionnelle, et subissait les mêmes lois. A peine quelques génies qui s'étaient sagement tenus à l'abri de l'influence politique, poursuivaient obscurément des travaux inspirés par leurs premières études, sans déroger à la règle et à l'exemple des classiques. André Chénier lui-même, plus poète à la vérité que tous ses devanciers du dix-huitième siècle

mis ensemble, n'était pas, quoi qu'on en dise, le poète d'un âge de renouvellement; il composait, suivant sa propre expression, d'admirables *vers antiques*, où l'atticisme grec se fond avec la mollesse latine; et, sauf quelques ïambes pleins de verve arrachés à son ame indignée par des crimes encore inouïs, il ne les composait pas *sur des sujets nouveaux*, car il n'y a rien de plus vieux en poésie que les emportemens passionnés de Sapho, et les indiscrétions voluptueuses de Properce ou de Tibulle. Ce qu'il y a de nouveau dans André Chénier, ce n'est pas l'art, c'est l'artiste. Il ne doit rien de son talent à la révolution : elle ne lui a donné que la mort.

Qu'on passe en revue tous les poèmes, toute la prose de ce temps-là, et qu'on me montre ensuite avec sincérité ce qui révèle dans l'écrivain révolutionnaire l'inspiration d'une muse inconnue des anciens, et sortie, jeune et puissante, du berceau de la république, je ne refuserai pas de le reconnaître. Serait-ce par hasard des vers tels que ceux-ci, dont un douloureux respect me défend de nommer l'auteur :

Le fer, il boit le sang; le sang nourrit la rage,
Et la rage donne la mort.

Je conviens que ce sont là des expressions d'un genre très-nouveau; mais l'exécrable frénésie qui les a dictées n'est malheureusement pas nouvelle. Il y a bien des siècles que les bourreaux feraient des vers dans ce goût, si les bourreaux avaient le temps de faire des vers chez les peuples civilisés.

Et non-seulement cette année climatérique de la démocratie ne produisit rien de grand en littérature, mais elle fut, dans l'expression des faits sensibles, dans ce qu'on appellerait aujourd'hui le langage d'*actualité*, infiniment au-dessous des passions et des événemens. La postérité n'aura pas à considérer dans toute la durée des temps une époque plus gigantesque; la critique n'aura pas à sourire sur une crise de l'intelligence humaine, où elle se soit montrée plus inculte et plus mesquine. Les fragmens de l'histoire

de cette république; ceux qu'elle livrait chaque soir, en lambeaux sales et sanglans, au jeu infatigable de la presse, auraient suffi pour déshonorer l'échoppe d'un écrivain des charniers. Lisez Prudhomme, lisez Lavicomterie, lisez Villatte, lisez Camille Desmoulins qui avait cependant beaucoup d'esprit, lisez le *Moniteur* surtout, et vous concevrez la risible idée d'une épopée de Titans récitée par des Mirmidons, du patois qui fait pitié sur des crimes qui font horreur.

Mais comment la prose se serait-elle élevée jusqu'à la hideuse grandeur de son sujet, quand la poésie se rapetissait à dessein, pour ne pas excéder la portée de l'intelligence commune? Chose merveilleuse! la versification s'était amollie en raison inverse de l'âpreté des circonstances; les Bernis et les Dorat étaient devenus trop poètes pour la littérature efféminée qui cousait des rimes galantes aux chroniques de septembre. C'était encore Babet la bouquetière, la muse coquette des bosquets de Lucienne et de Trianon, qui répandait à pleines mains les fleurs de sa corbeille sur les traces du sang; les mystères de Theutatès se célébraient sous la rose comme ceux de l'amour, mais ce n'était plus qu'une rose sans couleur et des fleurs sans parfum, également indignes des boudoirs et des gémonies. Il nous reste de ces malheureux jours un dithyrambe sur la mort de Marat, qui aurait pu inspirer du moins quelques chants tragiques à la verve d'un cannibale, et rappeler, au défaut de tout autre sentiment, la joie féroce des antropophages dans les banquets de la mort; mais la poésie des sauvages de la civilisation ne vaut pas celle des sauvages de la nature. L'*Apothéose de Marat* est une des plus insipides fadeurs qui aient traîné dans les recueils et dans les almanachs depuis la *Métamorphose des yeux de Philis en astres*.

Le madrigal lui-même, le madrigal aux pompons gracieux et aux mouches mutines, comme il brillait jeune encore dans le livre de Montreuil et dans l'impromptu de Saint-Aulaire, n'était pas passé de mode à l'époque mémorable où Robespierre le dédaigna pour le discours, et Fouquier-Tainville pour le réquisitoire. C'était cependant une grande épreuve, et on aurait pu le

croire détrôné, quand il apparut tout à coup, plus suave et plus mignard que jamais, dans des stances où le *molle* rivalise heureusement avec le *facetum*, et que l'on croirait classiques, si le culte de la divinité qu'elles caressent avait été consacré sur le Parnasse de Catulle. Je dirai le premier vers :

Salut, sainte Guillotinette...

et je me dispenserai de copier le reste qui est digne du commencement. L'auteur, trop honnête homme pour faire du mal, et trop timide pour en empêcher, n'était pas d'ailleurs un de ces néologues hardis qui remuent puissamment la langue d'une nation. Je garantis qu'il ne se serait point permis ce joli diminutif marotique, s'il n'y avait été forcé par le besoin d'assortir son style à l'exquise délicatesse du sujet.

Je sens trop tard, peut-être, la nécessité de me résumer sur le produit net du mouvement littéraire, dans l'intervalle indéfinissable qui sépare la monarchie du Directoire.

Pour le peuple dont la civilisation républicaine commençait sous des auspices si favorables, ce fut *la Carmagnole*.

Pour cette classe très-perfectionnée de la société qui avait pris l'initiative du progrès, ce sont les romans du marquis de Sade.

CH. NODIER.

EDWARD LITTON BULWER.

LES DERNIERS JOURS DE POMPÉI [1].

La politesse chevaleresque et bien gratuite dont nous nous piquons vis-à-vis de l'Angleterre a valu à l'auteur de cet ouvrage une de ces réputations si facilement usurpées chez nous, que laisse grandir et prendre des forces la critique sans vigueur ni conscience, telle que nous l'a faite l'invasion déplorable des spéculateurs dans le domaine de la littérature. Cette critique a été cette fois, Dieu nous pardonne, jusqu'à proclamer comme héritier de Walter Scott un faible imitateur de Cooper, le reflet d'un reflet, l'ombre d'une ombre. Autant installer sur le trône doré de Racine un copiste de Campistron, le sieur François Duché de Vincy, par exemple.

Ceci est un procédé fort ordinaire aux marchands de livres : après qu'un génie original a ouvert ou remis à neuf une route quelconque, après qu'il a donné à la foule des lecteurs une impulsion, un goût, une habitude, on exploite avidement cette disposition, cette mode; les contrefaçons se multiplient de toutes parts; la fausse monnaie circule à foison, grâces à la superficielle bonhomie du public, jusqu'à ce que l'ennui ait pénétré dans tous les rangs, le dégoût dans tous les esprits, et qu'après de longues nausées un appétit nouveau se soit ouvert. Chez nous, ces révolutions s'opèrent ordinairement après trois ou quatre années; il en faut vingt chez nos calmes et patiens voisins d'outre-mer.

[1] *The last days of Pompeii.*

A l'heure qu'il est, Bulwer est donc encore couronné chez eux de l'auréole fashionable, aux rayonnemens affaiblis, qui jadis parait le front du romancier d'Abbotsford. Les journaux quotidiens, hebdomadaires, mensuels, les massives Revues s'emparent à l'envi de ses ouvrages pour leur payer un tribut d'unanimes éloges, et garnir leurs colonnes de longues et coquettes citations. Les *Annuals*, les *Keepsakes*, les *Offerings* comptent les fragmens qu'il leur accorde parmi leurs meilleures chances de succès. Les burins de Landseer, de Smirke, de Turner, entourent de précieuses vignettes ces morceaux favoris. Sa rénommée littéraire l'accompagne à la chambre des communes, dont elle l'eût peut-être fait membre au défaut de sa naissance aristocratique; enfin il est le chef de ces nombreux *novelists* dont nous acceptons si humblement les réputations quand elles nous arrivent toutes faites par le *packet-boat*. Nous avons à cet égard poussé la complaisance jusqu'à écouter les opinions, sans portée ni raison, qu'un touriste *cockney* a bien voulu émettre sur l'état actuel de la France (1); et cela, nous l'avons fait par l'unique motif qui ait pu décider les libraires de Londres à imprimer son livre, savoir, que l'auteur a nom Henry Bulwer, et qu'il est le frère du grand homme.

Nous avons juré trop long-temps sur la parole des autres; et puisque M. Bulwer est en scène, nous userons sans merci du droit que nous avons payé en achetant son livre.

Depuis 1827, que parut *Falkland*, M. Bulwer a tenté d'imiter la prodigieuse fécondité de Walter Scott : *O'Neil, Pelham, the Disowned, Devereux, Paul Clifford, the Siamese Twins, Eugenius Aram, the Pilgrims of the Rhine, England and the English* se sont suivis, l'un sur les talons de l'autre; œuvres hâtives, pauvres arbustes étouffés par l'activité dévorante d'une serre chaude, comparables à ces grands jeunes Anglais qu'une croissance précoce a laissés poitrinaires, efflanqués et maigres; chacun d'eux était un essai dans un genre différent, et chacun d'eux avait l'air de redouter l'épuisement qu'avait ressenti son prédécesseur.

Pelham, dont un critique français a, nous le pensons, singulièrement exagéré la valeur, c'était le roman ironique et exclusif dans la forme, bienveillant et moral au fond : *the Disowned* (le Désavoué), une composition de fantaisie, un développement poétique de l'ambition sous ses

(1) *France social, literary, political*, by H.-L. Bulwer. (La traduction vient de paraître.)

différens aspects; *Paul Clifford*, à la fois une satire politique et une peinture de mœurs bourgeoises; *Eugène Aram* visait au titre d'étude psychologique; *the Siamese Twins* (les Jumeaux Siamois) et *Milton* étaient deux poèmes satiriques sérieux; *England and the English*, un essai à plusieurs têtes sur la situation actuelle du pays de M. Bulwer; enfin *the Pilgrims of the Rhine* (les Pélerins du Rhin), une élégie descriptive en prose, mêlée de chroniques surnaturelles.

Ne vous y trompez cependant pas : cette variété, loin d'impliquer la force, est, à notre sens, un symptôme caractérisé de faiblesse et d'irrésolution dans la direction des idées. Le génie est universel, en ce qu'il domine; mais il est un, en ce que l'impulsion qui est en lui ne lui permet pas de changer ainsi sa voie. Toute idée devient drame en passant par le cerveau de Shakspeare ou de Molière, poème dans celui de Byron, satire desséchante dans celui du vieillard de Ferney; et si parfois la forme change chez eux, s'ils obéissent à ses exigences diverses, l'origine, la substance de la pensée reste constamment la même; l'indignation brûle une page, l'ironie en fait ricaner une autre, l'élégie pleure à côté de l'épigramme, qui se mord la lèvre; mais allez au fond de chacune, vous verrez qu'elles traduisent la même pensée-mère, dominante, inébranlable, qui peut acquérir ou perdre des forces, mais dont l'empreinte ne s'efface jamais.

L'imitateur, au contraire, l'écrivain dépourvu d'originalité, le ver de livres, comme on dit chez nos voisins (*book worm*), n'est jamais en équilibre : à droite ou à gauche, en avant ou en arrière, il faut qu'il penche et menace de tomber : il voit bleu aujourd'hui, jaune demain, après-demain noir. La vieille comparaison du caméléon ne sied à personne mieux qu'à lui : en effet il prend successivement les teintes de toutes les œuvres sur lesquelles il arrête ses regards; s'il est railleur et dandy ce matin, si sa manière devient désordonnée, humoriste et nonchalante, soyez sûr de trouver Beppo sous son oreiller; ce soir il sera triste et sombre, sa pompeuse période traînera derrière elle de longs crêpes trempés de larmes, il aura marché sur quelques lamentations d'Young: son point de vue change à toute heure suivant les lunettes qu'il emprunte aux autres et met sur son nez; de là cette variété, cette marche égarée qui ne se connaît point de but, et que l'indulgente critique baptise quelquefois du nom de souplesse.

Après cela, néanmoins, comme il faut sous chaque bonnet une admi-

ration qui dépasse les autres, une sympathie privilégiée, un modèle favori, l'imitateur aura, lui aussi, une sorte d'unité : ce sera celle de ses efforts maladroits pour copier le type qui l'a frappé ; certaines habitudes dans la disposition des incidens, dans le tour de la phrase, surtout dans la manière de se poser, soi, d'arranger son rôle d'écrivain ; certains airs de tête ; certains idiotismes souvent vicieux ; certaines inflexions de voix et particularités de prononciation qui feront crier, d'abord aux compères, ensuite aux badauds : Voici du Schiller, du Corneille, du Walter Scott.

Je vous ai dit plus haut à qui on ose comparer M. Bulwer.

Combien il serait beau, si cela n'était pas impossible, de mettre par la pensée l'auteur des *Puritains* en face de ce noble et grand sujet : Les derniers jours de Pompée ! Certes, si l'homme qui a le plus médité Walter Scott, qui a le mieux analysé les ressorts secrets, les voies inextricables et obscures de cette merveilleuse intelligence, osait deviner, par la plus hardie des conjectures humaines, comment elle aurait compris une aussi étrange catastrophe : la mort subite d'une cité ; si, disons-nous, assez téméraire pour procéder en œuvres d'imagination comme en œuvres de science, du connu à l'inconnu, au moyen d'Ivanhoé, par exemple, ou de Quentin-Durward, il arrivait au magnifique *desideratum* que nous venons d'indiquer, la critique de M. Bulwer serait faite, et faite comme elle ne le sera jamais. C'est alors, c'est à côté des plis brillans et fermes amoncelés autour du métier du maître, c'est en les comparant, que ressortiraient bien les imperfections de la trame, les inégalités du tissu grossier que nous allons examiner avec vous.

Mais, à vrai dire, un vœu pareil donne encore une importance exagérée à ce dernier, et la foudre de Jupiter peut rester au ciel, comme vous allez voir :

> C'est à Naples, l'hiver dernier, que cet ouvrage a été écrit, nous dit M. Bulwer. A mon retour en Angleterre, les affaires politiques m'ont laissé peu de loisir superflu pour des travaux purement littéraires, sauf dans ces intervalles, toujours bienvenus, où le parlement, qui s'endort, laisse s'éveiller les autres occupations de la vie ; lorsqu'il renvoie ses législateurs fatigués, les uns courir le renard, les autres guetter la perdrix ; certains engraisser comme des bœufs (*fatten oxen*), et d'autres — cultiver la littérature.

Comme dès la première page l'*humour* et la finesse d'aperçus commencent à se montrer ! comme cela rappelle les ambages bavards et caressés du bon Jedediah Cleishbotham !

A Naples donc, et l'hiver dernier, M. Bulwer éprouva un vif désir de « repeupler les rues désertes, de reconstruire les ruines gracieuses, de ranimer les ossemens que Pompéi lui montrait encore... de traverser l'abîme de dix-huit siècles, et de réveiller à une seconde vie — la cité des morts !! »

Les difficultés de son sujet lui parurent immenses, mais il en *tourna* quelques-unes, ainsi que vous le verrez : d'abord il élagua — « tout détail qui, attrayant en lui même, aurait pu nuire à la symétrie de son récit. »

Ainsi, par exemple, la date de notre histoire remonte au règne peu durable de Titus, pendant lequel Rome atteignit le plus orgueilleux et le plus gigantesque apogée de son luxe sans frein et de sa puissance sans rivale.

Quelle tentation de peindre Rome, de jeter un coup d'œil sur cette reine du monde! etc., etc.

Mais en choisissant pour mon sujet— ma catastrophe— la destruction de Pompéi un léger coup d'œil sur les premiers principes de l'art suffisait pour s'apercevoir que le récit devait être strictement confiné à Pompéi.

Et pourquoi? parce que « le contraste entre la grandeur de Rome et l'importance bien moindre de Pompéi aurait annulé l'intérêt qu'il fallait inspirer pour cette dernière. — » Voilà qui ne fût certainement pas venu à l'esprit de M. Bulwer s'il n'avait, selon l'usage, fait sa préface après son livre. A-t-il réellement pu croire que l'intérêt inspiré par Pompéi, provient de sa grandeur ou de ses richesses ? Faut-il beaucoup de pénétration pour voir qu'il résulte d'abord de l'étrangeté de sa destinée, ensuite, et plus particulièrement, de la fable plus ou moins saisissante dont le romancier en fait le théâtre? Que fait à cela la grandeur de Rome ? Cumnor Place est bien inférieure à Kenilworth la royale résidence, l'intérêt n'y suit-il donc pas Amy Robsart ?

Mais le tableau de Rome sous Titus n'était point chose abordable et facile : il a été laissé de côté.

Après s'être excusé de n'avoir pas hérissé les pages de notes scientifiques (il nous faudrait pour l'en féliciter une plus grande certitude du sacrifice qu'il a fait), M. Bulwer déclare qu'il n'a point tenté de reproduire le style « de l'époque : — c'est une entreprise trop chanceuse, dit-il : bien des gens y ont échoué, les pas s'embarrassent facilement dans les plis d'une toge.» Nous le croyons; mais, comme M. Bulwer était parfaitement libre de revêtir l'habit sans ouate de Pelham ou le pourpoint de Devereux,

pourquoi lui a-t-il plu de nous transporter au milieu des togati de la ville-momie?

Le lieu commun de rigueur termine tous ces préambules : si je n'ai point minutieusement reproduit les costumes, les mœurs, le langage, etc., j'ai du moins essayé (ce qui est plus important) un calque exact des passions humaines et du cœur humain dont les élémens sont les mêmes dans tous les siècles.

S'il était inattaquable, l'axiome serait très-consolant, voici un dilemme qui ne l'est pas moins :

Le lecteur me permettra de lui rappeler que, si j'ai réussi à donner de l'intérêt, de la vie, à une description de mœurs classiques, à un récit des temps anciens, j'ai réussi le premier. D'où suit, comme corollaire, cette proposition satisfaisante, sinon flatteuse, qu'en succombant j'aurai subi le sort commun à tous mes prédécesseurs. — Je dois m'arrêter ici. Puis-je dire quelque chose qui prouve mieux cette vérité : un écrivain ne montre jamais autant de candeur qu'en faisant tout haut le plus de cas possible de son ouvrage.

Telle est la conclusion de la préface, voici la nôtre : c'est que dans un discours préliminaire dicté par certains amours-propres plus chatouilleux ou moins dissimulés que d'autres, il y a souvent l'indication involontaire, la prévision forcée des défauts du livre que ce discours précède; cette route une fois indiquée, il faut la suivre avec sang-froid, et ne pas se laisser éblouir par la fausse modestie de ces aveux qui se mettent à genoux pour solliciter des couronnes.

Nous allons le tenter en examinant successivement le drame, la recomposition des mœurs et la partie purement descriptive du livre.

Le drame, surchargé d'épisodes, serait compliqué s'il se composait d'élémens nouveaux; heureusement de nombreuses analogies viennent à notre secours, et nous créent une mnémonique plus commode pour nous qu'honorable pour le romancier; les rôles principaux sont ainsi distribués :

Glaucus est un jeune Athénien, riche et beau, spirituel, aimant et généreux, qui n'a pas même le défaut de n'en avoir aucun, car il tient du mauvais sujet romain tout ce qu'il faut pour ajouter aux couleurs brillantes dont a voulu le revêtir l'auteur.

Ioné est une jeune Grecque, généreuse, spirituelle, aimante, et de plus irréprochable; c'est par-là qu'elle pèche. Ioné, c'est lady Rowena,

lui-même l'*ultimatum* de ses résistances au point où commence à s'exercer la force des baïonnettes, au retentissement des fusils qui se choquent, à l'apparition d'une arme chargée, à la sommation d'un capitaine? Allez le demander, dirais-je à mon tour à M. de Mirabeau, allez vous en informer et l'apprendre des vieux patriciens de Rome envahie par les Gaulois, qui attendirent doucement la mort sur leurs chaises d'ivoire, ou du vieux consul Cicéron qui livra sa gorge en souriant aux sicaires des triumvirs! — Et ma phrase, je le déclare sans orgueil, est mille fois plus éloquente que la sienne, parce qu'elle jaillit d'un sentiment généreux et d'une haute vérité morale. Je vous conseille modestement de la graver aux pieds de ma statue, quand vous jugerez à propos d'élever des monumens au sens commun.

« Il est des intérêts universels, dit Mercier, avec lesquels un » peuple en révolution est obligé de transiger. — Les Français ne » transigent qu'avec la mort! » répond Bazire. Et voilà une platitude oratoire qui retentit comme un coup de foudre dans les rangs des *tricoteuses*, arbitres suprêmes alors de nos gloires tribunitiennes. J'ai vu le pauvre Mercier encore sillonné des éclats de ce tonnerre. Il ne s'en releva jamais. Que faudrait-il penser cependant d'un peuple qui transige avec la mort quand il s'agit de sa liberté? Quel héroïsme ose-t-on admirer dans cette infâme capitulation de la peur? Bazire monta toutefois à l'échafaud de Danton rayonnant encore de l'auréole qu'avait attachée à son front ce qu'on appelait ridiculement le mot du siècle. Étrange siècle! étrange mot!

On m'objectera peut-être que toute la littérature de l'époque n'était pas dans la Convention nationale, et que le mouvement intellectuel, qui n'y avait fait aucun progrès, se développait sans doute ailleurs. Hélas! il n'en est rien! La littérature extérieure n'était qu'une simple annexe de la littérature conventionnelle, et subissait les mêmes lois. A peine quelques génies qui s'étaient sagement tenus à l'abri de l'influence politique, poursuivaient obscurément des travaux inspirés par leurs premières études, sans déroger à la règle et à l'exemple des classiques. André Chénier lui-même, plus poète à la vérité que tous ses devanciers du dix-huitième siècle

mis ensemble, n'était pas, quoi qu'on en dise, le poète d'un âge de renouvellement; il composait, suivant sa propre expression, d'admirables *vers antiques*, où l'atticisme grec se fond avec la mollesse latine; et, sauf quelques ïambes pleins de verve arrachés à son ame indignée par des crimes encore inouïs, il ne les composait pas *sur des sujets nouveaux*, car il n'y a rien de plus vieux en poésie que les emportemens passionnés de Sapho, et les indiscrétions voluptueuses de Properce ou de Tibulle. Ce qu'il y a de nouveau dans André Chénier, ce n'est pas l'art, c'est l'artiste. Il ne doit rien de son talent à la révolution : elle ne lui a donné que la mort.

Qu'on passe en revue tous les poèmes, toute la prose de ce temps-là, et qu'on me montre ensuite avec sincérité ce qui révèle dans l'écrivain révolutionnaire l'inspiration d'une muse inconnue des anciens, et sortie, jeune et puissante, du berceau de la république, je ne refuserai pas de le reconnaître. Serait-ce par hasard des vers tels que ceux-ci, dont un douloureux respect me défend de nommer l'auteur :

> Le fer, il boit le sang; le sang nourrit la rage,
> Et la rage donne la mort.

Je conviens que ce sont là des expressions d'un genre très-nouveau; mais l'exécrable frénésie qui les a dictées n'est malheureusement pas nouvelle. Il y a bien des siècles que les bourreaux feraient des vers dans ce goût, si les bourreaux avaient le temps de faire des vers chez les peuples civilisés.

Et non-seulement cette année climatérique de la démocratie ne produisit rien de grand en littérature, mais elle fut, dans l'expression des faits sensibles, dans ce qu'on appellerait aujourd'hui le langage d'*actualité*, infiniment au-dessous des passions et des événemens. La postérité n'aura pas à considérer dans toute la durée des temps une époque plus gigantesque; la critique n'aura pas à sourire sur une crise de l'intelligence humaine, où elle se soit montrée plus inculte et plus mesquine. Les fragmens de l'histoire

le fragment qui va suivre, des allusions contemporaines. Vespius, l'ignorant guerrier, n'est pas l'illustre amant d'Henriette Wilson. Le petit poète Fulvius n'est pas Little Moore. La femme de l'alderman... de l'édile, veux-je dire, et sa prude interlocutrice ne sont point mistress telle et telle, les *bas bleus*.

« On pourrait aisément s'y tromper. »

Mais nous voilà bien avertis, poursuivons :

La veuve Fulvia et la femme de l'Edile étaient engagées dans une grave et sérieuse discussion.

— Oh ! Fulvia, je vous l'assure, les dernières nouvelles de Rome annoncent que la frisure passe de mode ; on ne porte plus les cheveux qu'élevés en tour comme ceux de Julia, ou arrangés en casque à la mode galérienne, comme les miens, vous voyez ; c'est d'un bel effet je trouve, je vous certifie que Vespius (Vespius était le nom du héros d'Herculanum) les admire très-fort.

— Et personne ne se coiffe à la grecque, comme cette Romaniote?

Quoi, séparés sur le front, et le nœud derrière ? oh! non, c'est par trop ridicule; on a l'air d'une statue de Diane. — Pourtant elle est belle, cette Ioné... n'est-ce pas ?

Les hommes le disent : mais elle est riche... Elle va épouser l'Athénien, je lui souhaite bien de la joie ; il ne lui sera pas long-temps fidèle, je le crains. Ces étrangers sont si inconstans !

— Ho ! Julia, dit Fulvia, au moment où la fille du marchand s'approchait, avez-vous encore vu le tigre?

— Non !

— Eh bien, toutes les dames ont été le voir : il est si beau !

J'espère que nous leur trouverons, à lui et au lion, un criminel ou un autre, répondit Julia ; votre mari (se tournant vers la femme de Pansa) n'est pas aussi actif qu'il le devrait être dans cette occasion.

Oh ! réellement les lois sont trop indulgentes, répliqua la dame au casque. Il y a si peu de crimes pour lesquels on puisse être condamné aux arènes ; et puis aussi les gladiateurs deviennent si efféminés, les plus intrépides bestiarii déclarent qu'ils consentent bien à combattre un ours ou un taureau, mais qu'avec un lion ou un tigre, le jeu devient par trop sérieux.

— Ils mériteraient une mitre, répondit dédaigneusement Julia.

— Avez-vous vu la nouvelle maison de Fulvius, ce cher poète ? dit la femme de Pansa.

— Non, est-elle jolie ?

— Très-jolie... et tant de goût ! mais on dit, ma chère, qu'il a des tableaux si inconvenants (*improper*) ! Il ne veut pas les montrer aux femmes ; que c'est malhonnête !

Ces poètes sont toujours singuliers, dit la veuve, mais lui est un homme très-intéressant. Que ses vers sont jolis ! la poésie fait de bien grands progrès chez nous, il est impossible de lire les anciens rimailleurs aujourd'hui.

— Je suis tout-à-fait de votre avis, répondit la dame au casque, il y a bien plus de force et d'énergie dans l'école moderne.

Le guerrier vint rôder autour des dames.

— De pareilles figures, dit-il, me réconcilient avec la paix.

— Oh ! vous autres héros, vous êtes toujours flatteurs, repartit Fulvia se hâtant de prendre le compliment pour elle.

— Par cette chaine, que l'empereur m'a donnée de sa main, répondit le guerrier jouant avec une chaine qui prenait son cou comme un collier, au lieu de descendre sur la poitrine, ainsi que la portaient les gens de paix ; par cette chaine, vous me faites tort ; je suis un homme franc et rond, tel qu'un soldat doit être.

— Comment trouvez-vous, en général, les dames de Pompéi ? demanda Julia.

— Très-belles, par Vénus : il est vrai qu'elles sont très-bonnes pour moi, et cela double leurs charmes à mes yeux.

— Nous aimons les guerriers, dit la femme de Pansa.

— Je m'en aperçois : il est même désagréable, par Hercule, d'être trop célèbre dans vos villes ; à Herculanum, ils grimpaient sur le toit de mon atrium, pour m'entrevoir à travers le compluvium : l'admiration de vos concitoyens vous plait d'abord, mais vous fatigue ensuite.

— C'est vrai, bien vrai, ô Vespius ! cria le poète, qui se mêla au groupe ; je l'éprouve, moi aussi.

Vous, répliqua le superbe guerrier contemplant la petite taille du poète avec un ineffable dédain, dans quelle légion avez-vous servi ?

Vous pouvez voir dans le forum mes trophées, mes *exuviæ*, repartit le poète, jetant un regard d'intelligence aux femmes qui écoutaient : j'ai été parmi les compagnons de tente, *contubernales*, du grand Mantouan lui-même.

— Je ne connais point de général né à Mantoue, dit gravement le guerrier; quelle campagne avez-vous faite ?

— Celle de l'Hélicon.

— Je n'en ai jamais entendu parler.

— Mais, Vespius, tout ceci n'est qu'un jeu, dit Julia riant aux éclats.

— Un jeu ! Par Mars, suis-je donc un homme dont on se puisse jouer ?

— Oui, Mars lui-même fut épris de la déesse des Ris et des Jeux, dit le poète quelque peu alarmé : sachez donc, ô Vespius, que je suis Fulvius le poète ; c'est moi qui dispense l'immortalité aux guerriers.

— Que les Dieux l'en empêchent, dit Salluste à l'oreille de Julia ; s'il rendait Vespius immortel, quel ennuyeux fanfaron serait transmis à la postérité !...

Le soldat semblait tourmenté, lorsqu'à la grande joie de tout le monde, on donna le signal de la fête...

Voilà un échantillon de ce que M. Bulwer appelle la reproduction des mœurs d'une nation et d'une époque : jamais un démenti plus formel ne fut appliqué sur la joue de Térence ou de Plaute ; et nous ne savons voir, dans le long bavardage que nous venons de citer, qu'une longue allusion aux insipides conversations des *routs* et des *drawing rooms*, allusion bien facile à saisir et à dépouiller de son enveloppe classique, aussi légère, aussi transparente que la robe persane d'Usbeck et de Rica. Ce défaut de vérité est-il ici compensé par la grâce des détails, l'animation et l'esprit du dialogue? Jugez-en, vous le pouvez maintenant, d'autant mieux que, ni dans le choix de notre extrait, ni dans la manière de le traduire, nous n'avons mis de perfide malice; au contraire, cette longue causerie est une scène préparée de longue main et avec soin, un tableau de mœurs avec préméditation.

Maintenant, l'intérêt qui manquait au drame, celui qui n'est pas dans l'exactitude des études morales, pouvait en partie se retrouver dans la description fidèle, dans la peinture naïve et vivement colorée de la ville romaine si étrangement conservée. Certes, Victor Hugo et Janin avaient de bien moins flexibles, de bien plus difficiles matériaux à employer lorsqu'ils ont dû, l'un rebâtir une ville morte et remplacée par une autre, démolir pour reconstruire, raser d'abord, édifier ensuite; l'autre, lutter contre le prosaïsme industriel d'un grand bourg marchand, faire du bruit des marteaux une musique attrayante à l'oreille, et du mouvement régulier de ces actives fournaises une histoire pleine de charme et de curiosités; lorsque le premier a voulu nous faire mépriser la pauvreté de nos rêves, en nous montrant la réalité devinée par les siens; lorsque le second a voulu embellir à nos regards la réalité vulgaire qu'ils rencontrent dédaigneusement chaque jour. Deux entreprises bien hasardeuses, n'est-ce pas? Vous savez si elles ont été menées à bonne fin.

M. Bulwer, par une précieuse singularité de son sujet, avait à peindre une cité qui, brusquement enfouie il y a dix-huit cents ans, est restée en terre comme un riche dépôt fidèlement gardé, le seul que la mort, après un aussi long temps, n'ait point livré à la destruction. Cadavre embaumé avec la lave d'un volcan, étincelle du passé merveilleusement conservée sous la cendre du Vésuve, Pompéi était devant lui pendant qu'il écrivait. Le temple, le forum, les bains, la maison bourgeoise, l'amphithéâtre, la taverne, le lupanar, rien ne lui manquait. Le nom des rues, la forme des places, la teinte des murs, l'éclat du ciment, les bizarreries des

enseignes, les inscriptions populaires, il avait tout : et l'enveloppe durcie, le bitume conservateur avait retenu jusqu'à l'empreinte des victimes qu'il avait consumées; M. Bulwer pouvait décrire, nous sommes tentés de dire, d'après nature, même la rondeur d'épaule, même les traits réguliers d'une belle esclave, même la face hideuse, molle et ridée d'un vieil eunuque.

En un mot, le talent qui crée était inutile. Il suffisait d'un calque aussi facile en même temps et attrayant que celui d'une ville moderne est facile et banal : l'exactitude du copiste, et non la verve du poète; une chambre obscure, et non un diorama.

Vous ne nous croirez point lorsque nous vous dirons que M. Bulwer, dans ses trois volumes, n'a pas consacré une page à ce travail; qu'il s'est borné à esquisser séparément, ici une maison, là une cuisine, plus loin un jardin, ainsi de suite, sans jamais songer à compléter le tableau; et cela lorsque Pompéi, la cité, était, de son propre aveu, le premier personnage du roman, lorsqu'il voulait nous faire pleurer sur elle, et parait de son nom le titre du livre qu'il nous a donné. N'est-ce pas admirable?

Il faut donc prendre au sérieux M. Bulwer lorsqu'il nous dit, dans sa préface : « qu'il a surtout essayé (ce qui est bien plus important) une » fidèle reproduction des passions humaines et du cœur humain, dont les » élémens sont les mêmes dans tous les siècles. »

Si cela était, pense-t-il donc que, depuis Homère jusqu'à nos jours, tant de génies profonds, tant de sublimes chercheurs se seraient épuisés sur cette abstraction, jamais changée, jamais modifiée, sans en avoir exploré toutes les obscurités, observé tous les phénomènes, analysé tous le invisibles mouvemens? que si la carrière avait des bornes, elle ne serait pas depuis long-temps parcourue? Or, elle en aurait de nécessité, si l'objet d'examen était réellement un et simple.

Le cœur humain toujours le même : le cœur de la jeune fille et le cœur de la vieille coquette...? Le cœur de la juive Sarah et le cœur de madame de Sillery; le cœur de Richard III et le cœur du capitaine Phœbus; le cœur du gars de Bretagne et le cœur d'un professeur à l'École Normale, renferment les mêmes élémens, les mêmes sympathies, la même force d'impression? — ils ont les mêmes haines, le même pouvoir de volonté? leur sensibilité, leur égoïsme (certes leur attribut le plus *commun*), leur égoïsme sera le même?

M. Bulwer le dit, et croit peut-être le penser : il se trompe. A quoi bon, si cela était, et s'il avait *principalement* en vue la peinture du cœur humain ; à quoi bon dans ce but remonter à une époque trop éloignée pour être jamais parfaitement connue ? quels avantages pouvait-il retirer de cette combinaison — inutile selon lui ?

Mais il a été dominé par cette idée, assez évidente, Dieu merci, pour se passer d'une argumentation en règle : le cœur humain, comme siége des passions, comme renfermant leurs germes et subissant leurs orages, est toujours et partout le même ; mais son organisation, ses propriétés sont modifiées, soit par les idées du peuple et du siècle où l'on vit, soit par l'âge, le rang, les différentes phases de l'être, en un mot, soit par les accidens inhérens à la personne, soit par les circonstances extérieures.

Lors donc que l'on ignore ces diverses conditions de l'existence d'une individualité morale ; lorsqu'avant d'arriver à vouloir l'apprécier, on n'a pas fait une étude profonde de chacune des lois qui ont dû froisser et donner leur forme à cette substance si essentiellement malléable ; lorsqu'on ne peut tenir compte, ni du degré de civilisation de l'époque où on la place, ni du contact des mœurs nationales, ni de l'influence *réelle* des idées religieuses, il est impossible que l'appréciation soit juste, que le travail soit sérieux et utile.

Au reste, le redressement de cette erreur de M. Bulwer n'est point indispensable pour la critique de son livre. Ainsi, adoptons un instant pour le juger cette idée, fausse selon nous, et qui semble avoir été l'une de ses inspirations premières. Faisons abstraction complète de toutes conditions de temps et de lieu. Jugeons le bronze encore dans la fournaise, le mortier entassé, la couleur encore sur la palette, le diamant à l'état brut ; — le cœur humain dans ses généralités les plus vagues, comme nous serions contraints de le faire, par exemple, pour les fantaisies sans date d'Alfred de Musset.

Faisons encore la part plus belle à M. Bulwer, en prenant pour échantillon de ses peintures du cœur les passions les plus générales, les plus animées dans leur expression, les plus à la surface.

Voyons comment il fait agir la colère, comment il fait parler l'amour.

Arbaces, après avoir attiré chez lui sous un prétexte assez frivole la belle Ioné, qui, seule peut-être dans Pompéi, n'a jamais entendu parler des horribles fêtes dont cette maison est l'asile ; Arbaces, disons-nous, lui déclare sa passion en termes de fort bon goût : mais comme elle le pousse

à bout par des refus dédaigneux où l'on ne reconnaît guère l'esprit de ruse inné chez presque toutes les femmes, il s'irrite, et va se porter à de fâcheuses extrémités.

A cet instant le rideau fut brusquement déchiré ; l'Égyptien sentit sur son épaule une main robuste et violente ; il se retourna, il vit derrière lui les yeux étincelans de Glaucus, et la figure pâle, épuisée, mais encore menaçante du frère d'Ioné.

Ah! murmura-t-il en les fixant l'un et l'autre, quelle furie vous envoie ici ?

Até, répondit Glaucus ; et il attaqua sur-le-champ l'Égyptien. Cependant Apœcides releva de terre sa sœur évanouie; énervé par les longues luttes morales, il ne pouvait l'emporter, toute frêle et délicate qu'elle était, et après l'avoir placée sur le lit, il resta debout près d'elle, agitant son poignard, l'œil attentif au combat de Glaucus et de l'Égyptien, résolu à frapper ce dernier si la victoire lui restait. Il n'y a peut-être sur la terre rien d'aussi terrible que la lutte sans armes de l'homme réduit à sa force et à sa rage. Les deux antagonistes étaient maintenant emprisonnés dans l'étreinte l'un de l'autre, la main de chacun cherchant la gorge de son ennemi, la tête en arrière, les yeux brillans de fureur, les muscles tendus, les veines gonflées, les lèvres ouvertes, les dents serrées, tous deux d'une force peu commune, tous deux animés d'une implacable fureur. Ils tournaient sur place, se traînaient çà et là, parcouraient en tous sens leur arène bornée, proféraient des cris de haîne et de vengeance ; ils étaient tantôt devant l'autel, tantôt au pied de la colonne où la lutte avait commencé. Ils se reculèrent pour reprendre haleine ; Arbaces appuyé contre la colonne ; Glaucus à quelques pas.

— Antique déesse, s'écria Arbaces embrassant la colonne, et levant les yeux vers l'image sacrée qu'elle supportait, protége ton élu, proclame ta vengeance contre ce vil mécréant qui profane par une sacrilége violence le lieu de ton repos et attaque ton fidèle serviteur.

Tandis qu'il parlait, les calmes et grands traits de la déesse semblèrent s'animer soudain ; à travers le marbre noir, comme à travers un voile transparent, s'étendit une teinte rouge, une lumière brûlante ; de livides éclairs semblèrent sortir de sa tête, et l'environner de rayons mobiles; ses yeux devinrent comme des globules d'un feu pâle, et se fixèrent sur la figure du Grec avec une expression d'écrasant et insupportable courroux. Terrifié par cette soudaine et mystique réponse à la prière de son ennemi, et soumis encore aux superstitions héréditaires de sa race, Glaucus sentit ses joues blémir devant cette étrange et spectrale animation du marbre ; ses genoux s'entre-choquèrent; il restait immobile, saisi d'une frayeur religieuse, atterré, frappé d'horreur, anéanti devant son rival. Arbaces ne lui donna pas une seconde pour revenir de cette stupeur.

— Meurs, misérable ! cria-t-il d'une voix de tonnerre, la puissante mère te réclame en sacrifice vivant.

Pris ainsi par surprise dans la première consternation de ses craintes superstitieuses, le Grec perdit l'équilibre ; les dalles de marbre étaient aussi polies que du

cristal, il glissa, il tomba; Arbaces posa son pied sur la gorge de son ennemi à terre. Apœcides, qui n'avait point partagé la terreur de son compagnon, s'avança alors rapidement, et le poignard brilla en l'air; mais l'attentif Égyptien arrêta le bras au moment où il descendait; un mouvement de sa main puissante arracha l'arme aux faibles doigts du prêtre; un autre suffit pour l'étendre à terre : Arbaces agita le poignard sur eux avec un hurlement de triomphe; Glaucus ne baissa pas les yeux devant le sort qui le menaçait; il semblait le contempler au contraire avec la sévère et méprisante résignation du gladiateur vaincu, lorsqu'à ce moment solennel le sol frémit sous eux, comme dans une douleur convulsive et rapide. Un esprit plus puissant que celui de l'Égyptien avait pris son essor : pouvoir géant et irrésistible qui semblait se jouer de sa colère et de ses ruses; il s'éveillait, il s'agitait, ce redouté démon du tremblement de terre, qui paraissait se railler à la fois, et de la magie inventée par la fraude humaine, et de la malice du courroux humain; comme un Titan sous des montagnes entassées, il se réveillait de son long sommeil et se retournait sur sa couche mystérieuse; les profondeurs de la terre semblaient gémir et trembler sous les mouvemens de ses membres. Devant cette vengeance, devant ce pouvoir, l'orgueilleux qui se croyait demi-dieu était réduit à sa véritable grandeur; un retentissement lointain s'étendit sous le marbre, les rideaux de la salle tremblèrent comme au vent d'orage, l'autel chancela, le trépied se balança sur sa base... enfin, au-dessus du théâtre de la lutte, la colonne frémit et s'inclina de côté et d'autre; la tête noire de la déesse vacilla quelque temps, et tomba enfin de son piédestal. Et, comme l'Égyptien était penché sur la victime dont il se croyait maître, le marbre massif frappa justement sa taille courbée à l'endroit précis où les épaules joignent le cou. Ce choc l'étendit comme le coup de la mort, subitement, sans qu'il s'agitât, sans un seul gémissement, écrasé en apparence par cette même déesse qu'il faisait indignement servir à ses projets impies.

— La terre a préservé ses enfans, dit Glaucus...

Les incidens et le ton général de ce morceau sont assez amusans, mais ce dernier mot nous paraît valoir tout le reste.

Maintenant voici une lettre de Glaucus à Ioné : Arbaces (qui n'avait pas encore dévoilé ses odieux desseins) avait, par de perfides conseils, déterminé la jeune Grecque à ne plus recevoir son amant. Celui-ci était venu pendant quatre jours se consoler en chantant sous les fenêtres de sa belle, le cinquième, il lui envoie son esclave Nydia, la petite aveugle, dont il lui fait présent, et qui est chargée de la lettre suivante :

Glaucus écrit à Ioné, ce qu'il n'oserait pas lui dire. Ioné est-elle malade? Tes esclaves me disent que non, et cette assurance me console. Glaucus a-t-il offensé Ioné? Ah! cette question je ne puis pas la leur faire. Pendant cinq jours j'ai été banni de ta présence : le soleil a-t-il brillé? je n'en sais rien; le ciel a-t-il souri?

pas pour moi, du moins, mon soleil et mon ciel sont Ioné. Est-ce que je t'offense, suis-je trop hardi? n'ai-je pas tracé sur cette tablette ce que ma bouche craignait d'articuler? Hélas! c'est dans ton absence que je sens le plus le pouvoir des enchantemens qui m'ont subjugué: et l'absence, à défaut de joie, me donne du courage. Tu ne veux pas me voir; tu as aussi banni cette foule de flatteurs vulgaires qui t'environnaient sans cesse. Peux-tu bien me confondre avec eux? cela n'est pas possible, tu sais trop bien que je ne suis pas des leurs.. que nous ne sommes pas faits du même limon. Et quand je serais de l'espèce la plus commune, le parfum de la rose m'a pénétré, l'essence de ta nature a passé au-dedans de moi, pour m'embaumer, me rendre saint, m'inspirer. M'ont-ils calomnié près de toi, Ioné? — tu ne croiras point à leurs paroles. L'oracle de Delphes t'accuserait, je ne le croirais point, moi: suis-je donc moins incrédule que toi? — Je pense à notre dernière entrevue, — à la chanson que je te chantai, — au regard dont tu me payas... Tu as beau le cacher, Ioné, il y a un lien entre nous, et nos yeux l'ont reconnu, bien que nos lèvres aient été silencieuses. Daigne me voir, m'écouter, et tu me banniras ensuite, si tu le veux... Je ne comptais pas te dire si tôt mon amour: mais ces paroles me sont venues au cœur, il leur faut une issue: Accepte donc mon hommage et mes vœux. Nous nous sommes vus pour la première fois devant l'autel de Pallas: ne nous retrouverons-nous point devant un autel moins sévère et plus ancien?

Belle, adorée Ioné, si mon ardente jeunesse et mon sang athénien m'ont séduit, m'ont égaré, mes erreurs vagabondes m'ont appris à apprécier le repos, — le port qui s'offre à moi. Je suspens mes robes humides à l'autel du dieu des mers; j'ai échappé au naufrage; je t'ai trouvée, — Ioné, daigne me voir; tu es bonne aux étrangers, auras-tu moins pitié de ceux qu'a vus naître ta patrie? J'attends ta réponse. Accepte les fleurs que je t'envoie: leurs douces exhalaisons ont un langage plus éloquent que des paroles. Elles prennent au soleil les parfums qu'elles nous rendent: — emblème de l'amour, qui reçoit et paie au centuple; — emblème du cœur, qui boit tes rayons, et te doit le germe des trésors que ton sourire y fait éclore: Je t'envoie ces fleurs par un enfant que tu recevras pour l'amour d'elle, sinon pour l'amour de moi: comme nous, elle est étrangère; les cendres de son père dorment sous des cieux plus brillans; mais, moins heureuse que nous, elle est aveugle et esclave. Pauvre Nydia, je cherche autant que possible à réparer les cruautés de la nature et du destin envers elle; me permettras-tu de la placer près de toi? Elle est douce, prompte et docile. Elle est musicienne, elle chante, et, pour les fleurs, c'est une vraie Chloris. Elle pense, Ioné, que tu l'aimeras; si elle se trompait, tu me la renverrais.

En faut-il davantage pour répondre à la dernière prétention si naïvement exprimée par M. Bulwer?

Nous avons, dans un court résumé du plan, indiqué son manque d'intérêt et sa vulgarité, sans nous imposer, il est vrai, la tâche trop fatigante à la fois et trop facile d'en relever les invraisemblances mélodramatiques,

et d'en suivre un à un les détours confus. Notre pitié pour nous-même a sauvé le lecteur. Nous avons constaté l'absence pure et simple de toute recomposition matérielle de l'antique Pompéi; nous avons enfin, à l'aide d'extraits qu'infailliblement on aura trouvés trop abondans, nous avons établi que, ni les mœurs de l'époque, ni le cœur humain, n'ont eu un peintre habile dans l'honorable M. P. (¹). Par occasion, nous avons pu donner quelque idée de la pesanteur de style, de la prodigalité de détails oiseux, du manque général d'esprit et de convenance qui caractérisent ce livre.

Notre travail est achevé. Après l'avoir fait avec autant de brusquerie et de franchise sans ménagemens, nous devons (sans cela un reproche d'injustice pourrait nous être adressé par l'auteur et ses partisans) nous devons parler ici du seul genre de talent que nous reconnaissions à M. Bulwer, de celui auquel sans doute il doit le rang élevé qu'il occupe dans la littérature anglaise contemporaine.

Ce talent, c'est celui de parler quelquefois à l'ame avec chaleur et sensibilité; c'est, par instans, une onction mélancolique dans la pensée, une solennité triste et rêveuse dans la marche traînante du style, un accablement, une dépression qui semblent sentis, et se communiquent involontairement. L'épisode tout entier du gladiateur Lydon et quelques parties de celui du jeune fanatique Apœcides auraient pu en donner une juste idée. Nous les avions marqués pour extraire l'un ou l'autre; mais l'espace nous manque, et nous avons déjà excédé les dimensions ordinaires d'une critique particulière.

Maintenant, si l'on nous reproche d'avoir arrêté au passage un livre certainement destiné à un prompt oubli, si l'on nous demande pourquoi, criant *haro* sans nécessité, nous avons traité presque avec le sérieux de la colère ce qui valait tout au plus l'atteinte insouciante de la raillerie, nous répondrons par le nom de l'écrivain, en altérant quelque peu les mots et le sens du vers de Phèdre : — *Quia nominatur Bulwer.*

(¹) Member Parliamenti.

E.-D. Forgues.

AFRASIÁB ET MOUNÉDJA.

De même que l'Hindostan a ses *saniassis* et ses *pandarons*, moines exaltés qui se torturent le corps en chantant les louanges mystérieuses de Chevah, la Perse est sillonnée en tous sens par une secte de mystiques dont les disciples ont occupé le trône de cet empire pendant l'espace de deux cents ans. Depuis l'avénement de Nadir-Schah (1737), le dogme et la pratique des *suffites* ont bien perdu de l'éclat qui les environnait, mais les persécutions dont on les honora durant le dernier siècle rendirent à cette doctrine la force près de l'abandonner.

Le *suffitisme*, qui remonte aux premiers temps du mahométisme, a pour base, comme le dogme indien, la préconisation de l'esprit aux dépens de la matière, et, pour dernier but, l'identification de l'ame avec Dieu; mais le mysticisme persan, toujours sensuel et même volupteux dans sa contemplation, ne se déchire pas le dos à coups de fouet, et n'use pas sa vie à regarder le soleil en face avec des yeux immobiles et brûlés. Bien loin de là, ses sectateurs mêlent à leurs exercices de piété la danse, les chants et la musique, comme des jouissances desquelles l'ame prend sa part. Ils adorent le *Grand Créateur* répandu dans toutes ses œuvres, à la manière des panthéistes anciens et modernes.

La poésie est la plus pure essence de leur religion. Leurs livres canoniques, ce sont les Ghazelles d'Hafiz, surnommées la *Langue*

mystérieuse (*Lessan Gaïb*) : ce sont les vastes moralités de Saâdi ; ce sont les inspirations du divin Djâmi, rayons divers et non moins lumineux de ce beau soleil de leur imagination.

Les *suffites* s'élèvent par quatre degrés jusqu'à la pure béatitude, qui comprend l'union complète de l'homme avec la Divinité. Lorsqu'ils y sont arrivés, ils disent, en se comparant au charbon qui devient flamme dans son contact avec la flamme : *Je suis la vérité*, et en d'autres termes : *Je suis Dieu.* Sir John Malcolm rapporte à ce sujet, d'après les manuscrits persans du capitaine Graham, une fable qui passe pour authentique aux yeux des croyans *suffites*. Cette fable concerne Mansour-Héladj, un de leurs chefs spirituels. Mansour, condamné à mort, fut attaché à un poteau, mais les bourreaux, avec leurs tenailles ardentes, ne pouvaient le saisir ; son corps échappait à leurs mains, et il paraissait au milieu des airs, assis dans une attitude paisible. Pendant ce temps, son ame avait gagné les hautes régions du paradis, et Mahomet, consulté par elle, avouait que Mansour, arrivé au degré de *wassilah* ou de l'union parfaite, avait dit la vérité en avançant qu'il était Dieu. Mais le prophète le supplia, dans l'intérêt des ames vulgaires, et pour l'exemple, de permettre qu'on l'empalât. L'ame de Mansour redescendit sur la terre, et son corps, rendu sensible aux atteintes du fer et du feu, subit avec résignation le martyre qu'on lui avait destiné. De même aussi, le poète *Djelâl-eddin* fait dire à Ali (que les suffites rangent au nombre de leurs chefs primitifs), lorsqu'il se voit blessé par un assassin : « *Je suis le seigneur de votre pays ; mais vous ne m'avez pas frappé, je n'ai rien de commun avec mon corps.* »

Le dogme du *suffitisme* a enfanté dans le sein de la Perse une multitude de sectes, parmi lesquelles on en compte vingt principales, depuis les *éternels*, les *parfaits* et les *inspirés* jusqu'aux *altérés* et jusqu'aux *compagnons des houris*. Ces derniers sont ainsi appelés, parce que dans les espèces de valses rapides auxquelles ils se livrent, ils parviennent, assurent-ils, à un état d'extase où les filles saintes et lascives du paradis leur apparaissent, et les initient aux joies de leur céleste sensualité.

J'ai dû faire précéder de ce court préambule l'histoire d'Afrasiab et de Mounédja, afin de m'épargner plus loin des commentaires et des explications qui auraient nui sans doute à l'intérêt de mon récit. Quoique les lecteurs de ce recueil ne soient pas très-familiarisés avec la mystique philosophie des poètes orientaux, habitués que nous sommes à toujours voir travestir devant nous les peuples musulmans en matérialistes grossiers et stupides, les noms glorieux et parfumés d'Hafiz, de Saâdi et de Djâmi, ces trois belles fleurs du jardin de la poésie suffitte, répandront peut-être sur ces pays une légère senteur de vérité, qui fera croire à la réalité du sentiment qu'elles renferment.

Vers le milieu du siècle dernier, il y avait à Schiraz, dans la capitale du Farsistân, un jeune homme qu'on appelait Afrasiab. Son père s'était enrichi en trafiquant avec l'Inde et les deux Arabies, d'où il avait tiré des trésors immenses que sa prudente économie sut conserver et doubler tant qu'il vécut, malgré les prodigalités de son unique enfant. Lorsque Dieu eut retiré du monde des vivans le père d'Afrasiab, pour l'appeler à lui, le jeune homme ne mit plus de bornes à ses déportemens. Il se plongea dans l'océan des plaisirs profanes, et il y but à longs traits les enivrantes voluptés, sans jamais élever son regard jusqu'au ciel, et sans lui rendre grâces pour tous les bienfaits qu'il en avait reçus. Le ciel le punit dans la source même de ses plaisirs, en la tarissant tout à coup sous ses lèvres, et en lui refusant la force de s'abandonner davantage aux jouissances que rêvait son esprit dépravé.

Sa fortune écroulée, ses beaux palais garnis de marbre et de porcelaines peintes, livrés à la destruction ou passés aux mains d'un étranger, n'eussent été qu'un commun enseignement. L'homme porte encore sur sa tête, avec une certaine aisance, quelque pesant qu'il soit, le rocher de l'adversité ; mais se voir enfoui dans l'or et les pierreries, et ne pouvoir trouver en soi l'appétit du plaisir ni la délicatesse des sens qui en font apprécier la saveur; au milieu d'un harem embaumé de femmes, rester froid et glacé comme un hibou devant le soleil; dans un parterre de roses et de jasmins, écouter d'un air triste et somnolent les douces modula-

tions des instrumens et la tendre voix des chanteurs ; et tout cela quand vingt-cinq années ont à peine passé sur votre tête, et que dans un corps de vieillard brûle une jeune imagination, pareille à une lampe remplie d'huile sous la voûte d'un caveau funèbre: voilà de ces souffrances intimes, puits de douleurs sans fond et sans issue, où l'espérance tombe et roule incessamment dans le vide et ne rencontre pas un brin d'herbe où elle se puisse attacher. Telle était l'existence que la main de Dieu avait ouverte devant les pas d'Afrasiab.

Il avait beau convier ses amis à des fêtes splendides, l'aspect de ce bonheur qu'il leur procurait le rendait plus malheureux encore, et il quittait le divan du festin, et sa coupe encore pleine, et les concerts de ses musiciennes à peine commencés, pour s'aller renfermer seul dans les appartemens les plus reculés de son harem, où il demeurait à pleurer jusqu'au lendemain.

Un matin, après avoir regardé du haut de sa terrasse, avec nonchalance et dégoût, le départ d'une caravane de cinquante chameaux qui lui appartenaient, tous chargés d'étoffes précieuses achetées dans l'Inde à grands frais pour être revendues plus cher encore dans les bazars de Damas, Afrasiab eut la fantaisie d'aller se promener sans escorte du côté des bois de palmiers qui avoisinent la ville de Schiraz. Il fit seller un cheval, et il gagna la campagne par la porte qui regarde le côté nord-est de la ville.

Afrasiab suivit long-temps le chemin par lequel il plut à son cheval de le conduire, et pendant tout le trajet à peine laissa-t-il tomber un coup d'œil distrait sur le riant et frais paysage qui se déroulait à ses côtés. Le ciel étalait pourtant les magnificences de sa tenture azurée, que les rayons du soleil semaient de mille broderies d'or pur. Les palmiers verts ouvraient leurs éventails pour l'abriter ; la terre était molle et douce comme un tapis de velours. Parmi les soyeuses touffes du gazon se dessinaient de beaux lis argentés, où venaient boire en voltigeant de petits rossignols qui se disputaient une goutte de la rosée de la nuit.

Au moment où il allait sortir de l'un de ces bois de palmiers pour gagner de nouveau la plaine, le cheval d'Afrasiab dressa les

oreilles et s'arrêta tout court. Ce brusque mouvement réveilla l'apathie de son cavalier; et, jetant les yeux à travers une haie de mûriers blancs que les cultivateurs, dans cette partie de la Perse, ont soin de tailler en espaliers, afin que la main les puisse cueillir plus facilement, le jeune homme aperçut à quelques pas de lui un spectacle inattendu qui captiva toute son attention.

Autour d'un tombeau environné d'une plantation de myrtes et de rosiers, une troupe d'hommes, dont la plupart portaient la longue robe bleue des derviches persans, tournaient sur eux-mêmes, seul à seul, jusqu'à perdre haleine; et, emportés dans cette rapide rotation, les bras étendus et les yeux fermés, ils murmuraient des prières que d'autres hommes accompagnaient au son de leurs flûtes et de leurs tambours.

Ces *tourneurs* pâlissaient d'abord; leurs bouches entr'ouvertes semblaient près de laisser échapper le dernier souffle de l'existence; puis ils tombaient à terre, ruisselant de sueur et haletant de fatigue, et ils prononçaient, dans leur extase, des mots inintelligibles qui semblaient des réponses à des questions que personne n'entendait. Une expression de félicité angélique se faisait jour à travers la douleur qui contractait parfois ces visages livides et agonisans. Bientôt le sang revenait colorer leurs joues; leurs yeux reprenaient de l'éclat et s'attachaient à la voûte du ciel, empreints d'une béatitude impossible à décrire; puis ces forcenés s'élançaient de nouveau dans les enivrans tourbillons de leurs valses, jusqu'à ce qu'une autre crise vînt les renverser comme la première fois.

La surprise d'Afrasiab fut si soudaine et si grande, qu'il demeura d'abord aussi impassible que les malheureux qu'il voyait devant lui, terrassés par cette espèce de mort passagère. Il ne pouvait s'imaginer quel était le but de cette insigne folie qui paraissait avoir gagné toutes ces têtes.

—Y a-t-il donc, se demandait-il à lui-même, des hommes qui recherchent la douleur comme d'autres recherchent le plaisir? Ces extrêmes sensations se touchent-elles par quelque point dans l'humanité, comme les deux provinces de Kermân et de Chirvân,

tions des instrumens et la tendre voix des chanteurs ; et tout cela quand vingt-cinq années ont à peine passé sur votre tête, et que dans un corps de vieillard brûle une jeune imagination, pareille à une lampe remplie d'huile sous la voûte d'un caveau funèbre: voilà de ces souffrances intimes, puits de douleurs sans fond et sans issue, où l'espérance tombe et roule incessamment dans le vide et ne rencontre pas un brin d'herbe où elle se puisse attacher. Telle était l'existence que la main de Dieu avait ouverte devant les pas d'Afrasiab.

Il avait beau convier ses amis à des fêtes splendides, l'aspect de ce bonheur qu'il leur procurait le rendait plus malheureux encore, et il quittait le divan du festin, et sa coupe encore pleine, et les concerts de ses musiciennes à peine commencés, pour s'aller renfermer seul dans les appartemens les plus reculés de son harem, où il demeurait à pleurer jusqu'au lendemain.

Un matin, après avoir regardé du haut de sa terrasse, avec nonchalance et dégoût, le départ d'une caravane de cinquante chameaux qui lui appartenaient, tous chargés d'étoffes précieuses achetées dans l'Inde à grands frais pour être revendues plus cher encore dans les bazars de Damas, Afrasiab eut la fantaisie d'aller se promener sans escorte du côté des bois de palmiers qui avoisinent la ville de Schiraz. Il fit seller un cheval, et il gagna la campagne par la porte qui regarde le côté nord-est de la ville.

Afrasiab suivit long-temps le chemin par lequel il plut à son cheval de le conduire, et pendant tout le trajet à peine laissa-t-il tomber un coup d'œil distrait sur le riant et frais paysage qui se déroulait à ses côtés. Le ciel étalait pourtant les magnificences de sa tenture azurée, que les rayons du soleil semaient de mille broderies d'or pur. Les palmiers verts ouvraient leurs éventails pour l'abriter ; la terre était molle et douce comme un tapis de velours. Parmi les soyeuses touffes du gazon se dessinaient de beaux lis argentés, où venaient boire en voltigeant de petits rossignols qui se disputaient une goutte de la rosée de la nuit.

Au moment où il allait sortir de l'un de ces bois de palmiers pour gagner de nouveau la plaine, le cheval d'Afrasiab dressa les

oreilles et s'arrêta tout court. Ce brusque mouvement réveilla l'apathie de son cavalier; et, jetant les yeux à travers une haie de mûriers blancs que les cultivateurs, dans cette partie de la Perse, ont soin de tailler en espaliers, afin que la main les puisse cueillir plus facilement, le jeune homme aperçut à quelques pas de lui un spectacle inattendu qui captiva toute son attention.

Autour d'un tombeau environné d'une plantation de myrtes et de rosiers, une troupe d'hommes, dont la plupart portaient la longue robe bleue des derviches persans, tournaient sur eux-mêmes, seul à seul, jusqu'à perdre haleine; et, emportés dans cette rapide rotation, les bras étendus et les yeux fermés, ils murmuraient des prières que d'autres hommes accompagnaient au son de leurs flûtes et de leurs tambours.

Ces *tourneurs* pâlissaient d'abord; leurs bouches entr'ouvertes semblaient près de laisser échapper le dernier souffle de l'existence; puis ils tombaient à terre, ruisselant de sueur et haletant de fatigue, et ils prononçaient, dans leur extase, des mots inintelligibles qui semblaient des réponses à des questions que personne n'entendait. Une expression de félicité angélique se faisait jour à travers la douleur qui contractait parfois ces visages livides et agonisans. Bientôt le sang revenait colorer leurs joues; leurs yeux reprenaient de l'éclat et s'attachaient à la voûte du ciel, empreints d'une béatitude impossible à décrire; puis ces forcenés s'élançaient de nouveau dans les enivrans tourbillons de leurs valses, jusqu'à ce qu'une autre crise vînt les renverser comme la première fois.

La surprise d'Afrasiab fut si soudaine et si grande, qu'il demeura d'abord aussi impassible que les malheureux qu'il voyait devant lui, terrassés par cette espèce de mort passagère. Il ne pouvait s'imaginer quel était le but de cette insigne folie qui paraissait avoir gagné toutes ces têtes.

—Y a-t-il donc, se demandait-il à lui-même, des hommes qui recherchent la douleur comme d'autres recherchent le plaisir? Ces extrêmes sensations se touchent-elles par quelque point dans l'humanité, comme les deux provinces de Kermân et de Chirvân,

quoique éloignées l'une de l'autre, sont deux sœurs jumelles dans notre glorieux royaume de Perse?

En disant ces mots, et jaloux d'assister de plus près à ces impénétrables mystères, le jeune homme poussa son cheval en avant, à travers la haie de mûriers qui l'avait caché jusque-là. Il s'attendait à voir cette troupe de fous se disperser à son aspect et prendre la fuite comme des écoliers à la vue du vénérable *kodja* qui leur montre à épeler les premiers versets du saint livre; mais sa surprise fut à son comble lorsque, arrivé au galop de sa monture au milieu même des acteurs de cette scène singulière, il ne put, ni par ses cris ni par les piaffemens menaçans de son coursier, déranger le moindre mouvement de ces intrépides *tourneurs*. Chacun d'eux continuait sa valse solitaire et laissait tomber de ses lèvres flétries, au milieu des flots de poussière que soulevaient ses pieds rapides et nus, les mêmes paroles mystérieuses, interrompues, à temps inégaux, par des soupirs et par des gémissemens.

La calme dignité de ces derviches fit succéder le respect de l'admiration à l'ironique sourire qui était venu un moment s'asseoir sur la bouche d'Afrasiab. Il entrevoyait parmi ces pieux personnages des visages sévères de vieillards, labourés en tous sens par le soc fécondant de la pensée. Au fond de ces yeux caves et de ces blanches barbes flottantes, il lisait, comme dans un livre, ce que la plume de l'expérience et de l'étude y avait écrit en lettres inaltérables, c'est-à-dire : « Garde-toi, ô jeune homme, de blâmer trop vite ce que tu ne comprends pas. »

Afrasiab baissa les yeux, et il descendit de son cheval, comme voulant leur indiquer qu'il n'était pas là pour insulter à leur croyance.

Lorsque les tourneurs eurent achevé leurs pieux exercices, ils se séparèrent modestement et reprirent le chemin de la ville, après avoir dit la prière en commun. Un seul demeura, quand les autres furent partis, lequel s'approcha d'Afrasiab et lui donna le *sélam* d'un air affable et ouvert. C'était un vieillard vénérable, vêtu d'une robe de toile grossière et trouée : un chapelet pendait à sa ceinture, et il tenait à la main un long bâton blanc. Sa tête,

hâlée par le soleil, n'était abritée que par un petit chapeau de joncs entrelacés, et sur ses épaules flottait un manteau de poils de chameau, tel qu'en portent communément les soldats. Néanmoins sous les haillons qui le couvraient on reconnaissait, au premier coup d'œil, que ce derviche n'était pas un homme du commun : la force et la noblesse du lion respiraient dans ses traits; le commandement semblait pendre à ses lèvres; lorsque son regard se portait vers le ciel, on eût dit un ami qui souriait à son ami.

—Quel est le but de votre sainte association? lui demanda le jeune homme.

—Le bonheur, répondit le derviche.

—Et quelle volupté cherchez-vous dans les extases de vos danses bizarres?

—La volupté des anges et des créatures célestes. Les sensations matérielles vous paraîtraient bien misérables, si vous aviez goûté les pures jouissances de l'esprit.

—Et en quoi consistent-elles? demanda Afrasiab d'un air étonné; que voyez-vous donc dans vos saintes visions? et que vous arrive-t-il lorsque votre ame semble avoir quitté votre corps?

—O jeune homme, répliqua le derviche, tu ne connais pas cette contrée du septième ciel, où la terre est pétrie de musc et de safran, où les pierres qui roulent sous vos pieds sont des perles et des hyacinthes, où le *zuba* étend son ombre parfumée sur des fleuves de lait et de miel. C'est là que notre ame s'envole, quand tu la vois se détacher de notre corps. Elle y arrive en moins de temps que tu n'en mets à retrousser le pan de ta robe, quand tu veux passer un ruisseau. Les belles houris, qui ressemblent à des perles cachées dans leurs coquilles, nous conduisent d'abord sous des tentes de pierres précieuses, où elles nous versent, dans des coupes d'or, un vin délicieux qui n'obscurcit jamais notre raison. Les plus douces harmonies nous pénètrent jusqu'au fond du cœur, et des parfums inconnus épanchent leurs flots autour de nous. Ce n'est encore là que la première et la plus vulgaire partie des jouissances que nous goûtons. Si je te racontais les délices qui nous abreuvent lorsque nous sommes introduits en la présence de Dieu,

et que nous nous confondons dans sa divine essence, tu ne comprendrais point mes paroles, car il n'est pas donné à l'homme de les comprendre.

—Ce que l'on raconte de la secte des *suffites* serait-il donc vrai? dit Afrasiab, et ne pourrais-je moi-même être initié à vos mystères?

—Le joyeux et riche Afrasiab, interrompit le derviche, pourrait-il ainsi quitter les voluptés terrestres pour se vouer aux mystiques voluptés de l'esprit? Je l'accepte pour disciple, à compter de ce moment, si tel est son plaisir.

—O mon maître! le pacte est conclu, répondit le jeune homme, et je suis prêt à vous obéir.

—Commence donc, dit le vieillard, par donner la liberté à ton cheval. C'est une aumône que tu feras au premier voyageur qui passera par ce chemin. On ne compte qu'une heure de marche d'ici à la ville; tu t'y rendras à pied avec moi.

Afrasiab cueillit un bâton parmi les branches d'un arbre, afin de soutenir sa marche dans ce chemin brûlant. Pendant le voyage le derviche ne cessa de l'entretenir des devoirs que sa nouvelle existence lui imposait. Ce fut d'abord un plaisir pour le jeune homme d'entendre les merveilleuses choses que le savant derviche lui contait; mais, au bout d'un quart d'heure, il commença à sentir de la fatigue, et, sans se plaindre cependant, il cessa de rire et de paraître satisfait.

Après une demi-heure de marche, Afrasiab fut contraint de s'arrêter; sa lassitude était extrême, et l'ardeur du soleil lui semblait insupportable. Il chercha vainement une fontaine pour étancher la soif qui le dévorait. Ne parvenant pas à la découvrir et l'aiguillon du besoin le pressant, il reprit sa marche à côté du derviche, et ils allèrent encore pendant une autre demi-heure à travers un sol rocailleux qui déchirait le léger maroquin de sa chaussure, et qui entamait déjà le délicat épiderme de ses pieds. Une heure s'était écoulée, et Afrasiab n'apercevait pas encore à l'horizon les minarets de la ville de Schiraz.

—Derviche, s'écria-t-il en se laissant tomber sur un monticule

de sable, il m'est impossible d'avancer davantage. Ce chemin n'est pas celui de la ville; tu m'as trompé : peut-être es-tu un de ces hardis brigands qui infestent la province et qui rançonnent les voyageurs. Voyons, dis-moi, que veux-tu que je te donne? Je te fais compter mille tomans si tu veux me rendre mon cheval et me conduire, sans plus tarder, à la porte de ma maison.

Le vieillard se prit à sourire, et tendant la main à son compagnon :

— L'une des maximes du *suffitisme* que tu veux embrasser, lui dit-il, t'ordonne de mettre ta confiance entière dans celui que tu as choisi pour ton directeur dans le sentier de la vertu. Ne te souviens-tu pas de ce que raconte le Koran de Moïse et de son serviteur Josué, lorsqu'ils rencontrèrent un serviteur de Dieu, en venant au rocher?

— « Permets-moi de te suivre, lui dit Moïse, afin que je m'ins-
» truise dans la vraie doctrine qui t'a été révélée.

— » Tu ne seras point assez constant, lui dit le sage, pour
» rester avec moi. Comment t'abstiendras-tu de m'interroger sur
» des événemens que tu ne comprendras pas?

— » S'il plaît à Dieu, reprit Moïse, j'aurai de la constance et
» une obéissance entière. »

Ils partirent. Étant entrés dans une barque, le serviteur de Dieu la mit en pièces.

— « Était-ce pour nous faire périr, lui demanda Moïse, que
» tu as brisé cette barque?

— » Ne t'ai-je pas dit que tu n'étais pas assez patient pour res-
» ter avec moi? »

Ils se remirent en chemin, et ayant rencontré un jeune homme, le serviteur de Dieu le tua.

— « Eh quoi! s'écria Moïse, tu viens de mettre à mort un in-
» nocent? Tu as commis un crime.

— » Ne t'ai-je pas dit que tu n'étais pas assez patient pour res-
» ter avec moi?

— » Excuse-moi encore, répondit Moïse; si désormais je te
» fais une seule question, ne me permets plus de t'accompagner. »

tombaient le long de son dos, et semaient dans l'air, en s'agitant, des aromes aussi doux qu'un parterre de jasmins au printemps. La volupté brillait au fond de ses yeux noirs, et le désir, couleur de feu, semblait respirer sur ses lèvres.

La dame voulut elle-même verser le vin dans la coupe de ses hôtes; le pieux derviche, pour toute réponse, se couvrit la tête d'un pli de son manteau; mais Afrasiab vida plusieurs fois la coupe en souriant, et disant à son compagnon :

— Mon maître, ne suis-je pas arrivé déjà au quatrième degré de la béatitude? N'est-ce pas là, je vous prie, une des houris du paradis envoyées par le prophète pour le bonheur de ses élus?

La dame but elle-même dans la coupe d'Afrasiab, et, prenant un instrument des mains de sa servante, elle chanta des chansons d'amour qui achevèrent d'enflammer les sens de son jeune convive.

— O mon maître! s'écriait-il, déjà chancelant sous l'influence du vin, ô mon maître! béni soyez, vous qui m'avez conduit par la main dans le sanctuaire des anges! Tous mes maux sont oubliés, car me voici dans le lieu promis, où l'on jouit d'une jeunesse éternelle.

— Afrasiab! dit le derviche, tes passions t'abusent; ce n'est pas encore là le ciel, tu le connaîtras plus tard. Cette dame n'a rien de la divine nature des houris; c'est la courtisane Mounédja.

— Tu t'abuses toi-même, ô mon maître! ce vin que j'ai bu, c'est la liqueur sacrée du *Zandjebil* que le Koran nous promet dans la surate de *l'homme*, et non pas le fruit de l'arbre *zacoum*, qui croît dans l'enfer pour les réprouvés. Cette femme, regarde-la; ne reconnais-tu pas les paroles du prophète : *Ces jeunes vierges, dont jamais homme ni génie n'a profané la beauté, sont semblables à l'hyacinthe et à la perle; leurs époux, couchés sur des lits de soie, enrichis d'or, jouiront de leurs charmes au gré de leurs désirs.*

— Afrasiab! interrompit le derviche en se levant d'un air calme et tranquille, je retourne à Schiraz; veux-tu me suivre?

— Tout à l'heure, ô mon maître! Houri ou courtisane, enivrante Mounédja, quel prix mets-tu à tes faveurs? Quoi que tu me

demandes, je jure sur l'esprit de mon père (que Dieu l'assiste!) de te donner sans marchander le présent que tu auras fixé toi-même.

— Ce soir, Afrasiab, répondit la dame, je t'attendrai ici une heure après le coucher du soleil; je te demande, pour prix de mon obéissance, cinq de tes plus beaux chameaux, chargés d'autant d'or qu'ils en pourront porter.

— Je te l'accorde! fit Afrasiab, à qui le vin ôtait presque l'usage de sa raison.

Et tirant son écritoire de sa ceinture, il signa sa promesse qu'il laissa entre les mains de Mounédja.

De retour à la ville, le derviche conduisit son nouveau disciple dans un lieu sombre et écarté, où ils pénétrèrent, après avoir échangé avec d'autres hommes qui semblaient faire le guet, de mystérieuses paroles. Une foule de derviches, bravant les lois portées contre les pratiques du *suffitisme*, y étaient réunis dans une grande salle de forme circulaire, et s'y livraient à leurs exercices favoris. Il y avait parmi ces *tourneurs* des gens de toute caste et de tout rang, de pauvres fakirs mendiant leur pain le long du jour, de riches marchands de la ville, et sans doute aussi de hauts fonctionnaires de la province sous des déguisemens, et confondus ensemble dans cette mystique adoration.

— Pourquoi m'as-tu fait venir ici, ô mon maître? dit Afrasiab en se frottant les yeux. Qu'est-ce que ces pauvres fous qui prétendent trouver le bonheur dans un étourdissement maladif et passager? Va, je ne chercherai pas plus loin le paradis : je l'ai entrevu tout entier dans les yeux de la courtisane Mounédja. Laisse-moi m'aller préparer à la nuit délicieuse qui m'est promise; laisse-moi m'aller parfumer et me revêtir de mes plus somptueux habits, pour me rendre digne de la félicité qui m'attend.

Le derviche, sans s'offenser de ces paroles impies, se contenta de sourire et de secouer la tête.

— Afrasiab, répondit-il au jeune homme, te voici comme je désirais de te voir. Tu te convaincras par toi-même de la supériorité des voluptés de l'ame sur les grossiers plaisirs du corps. L'ame

a ses sens aussi, mais plus délicats, plus impressibles, et c'est en t'initiant à ce nouvel ordre de perception que ta conversion va s'opérer. Livre-toi donc à mes soins, et suis en disciple fidèle les ordres que je te donne. De même que je t'ai rendu, ce matin, l'appétit et les désirs, je réveillerai maintenant la portion céleste de ta nature que les débauches et les mauvaises passions auxquelles tu t'es adonné avaient engourdie dans leur germe. Si tu parviens à les comprendre, alors tu seras digne d'être initié à nos plus subtils mystères.

En parlant ainsi, le vieillard présentait à son disciple une boîte d'ivoire qui contenait de petites boules dorées; le derviche mangea une de ces petites boules, et il engagea Afrasiab à l'imiter.

— Ton Dieu est-il contenu dans cette boîte? demanda le nouvel adepte en obéissant à l'injonction de son maître.

— Peut-être, répliqua le derviche; et, prenant son disciple par la main, il le conduisit dans l'enceinte des *tourneurs*, et il lui commanda de se mêler aux valses rapides des *compagnons des houris*.

Afrasiab étendit les bras, et il commença d'abord à tourner lentement sur lui-même; les modulations des flûtes persanes, douces et caressantes comme des voix d'enfans, accompagnaient chacun de ses pas, et en réglaient la mesure. Sa robe, agitée par l'ébranlement de l'atmosphère, décrivait autour de lui un cercle mouvant qui ressemblait aux ailes d'un aigle déployées dans l'espace.

Peu à peu les cordes vibrantes du *zar* et les battemens saccadés des tambours se mêlèrent aux chants langoureux des flûtes, et pressèrent l'allure des *tourneurs*. Les yeux d'Afrasiab se fermèrent à demi, et une légère pâleur remplaça sur ses joues le feu brûlant qui les animait. Alors le bruit de l'orchestre redoubla de vitesse, et les danseurs, emportés dans le tourbillon de l'harmonie, ne parurent plus que des ombres aux contours vaporeux, voltigeant au milieu du nuage de poussière qui les enveloppait; les gémissemens et les soupirs qui s'échappaient de leurs poitrines hale-

tantes, indiquaient seuls qu'ils appartenaient encore à la terre.

Quelques instans après, le son des voix devint pleurant, et le premier de tous, Afrasiab, ruisselant de sueur, tomba immobile sur le parquet, comme un homme que vient de frapper un coup mortel.

Le derviche, en voyant cela, s'approcha d'Afrasiab, et il le couvrit de son manteau; puis il fit signe à deux hommes qui se tenaient respectueusement agenouillés dans la galerie servant de pourtour à l'enceinte, lesquels emportèrent sur leurs épaules le nouveau disciple du *suffitisme*, muet et glacé comme un mort dans son linceul.

Une litière les attendait à la porte extérieure de la maison. Afrasiab y fut déposé, et le cortége se dirigea vers le centre de la ville, où le derviche fit faire halte à quelques pas du saint monument appelé *la Lampe du Roi* (*Chah-Tchéragh*); c'est là que s'élevait, sur des fondations de marbre de Tauris, la fastueuse habitation d'Afrasiab. Ses serviteurs, en le voyant revenir ainsi au logis, le crurent mort, et ils commencèrent à s'arracher la barbe en criant; mais le derviche les rassura en leur jurant que leur maître n'était qu'endormi. On le transporta dans son lit, et le pieux vieillard ne se retira avec ceux qui l'avaient accompagné, qu'après avoir bien recommandé aux serviteurs d'Afrasiab de ne point troubler le sommeil de leur maître, et d'attendre patiemment que de lui-même il s'éveillât.

Pendant ce temps l'ame d'Afrasiab, emportée sur les ailes du ravissement, lui paraissait se détacher peu à peu de son corps. Le sommeil produit par l'opium et par la danse extatique des *tourneurs* avait laissé sur son esprit un voile demi-transparent, à travers lequel il voyait des choses étranges qui le livraient aux plus bizarres pensées. Cet état singulier était mêlé de souffrances et de plaisirs; il lui semblait qu'une lutte s'établissait entre ses sens extérieurs et corporels, et les sens intimes de son esprit. Il regardait flotter devant lui des formes incertaines, qui passaient assises sur des nuages en murmurant de mystérieuses paroles. Les bruits les plus lointains parvenaient à son oreille; ses autres organes venaient

aussi d'acquérir une puissance de perception qu'il avait peine à comprendre. Il entendait l'herbe pousser, et les calices des fleurs s'entr'ouvrir sous les chaudes émanations du soleil. Le vent murmurant dans les feuilles des arbres, le bruit éloigné de la mer, les nuées dans leur course céleste, lui envoyaient des harmonies sans nom parmi lesquelles il se plongeait à plaisir comme un baigneur dans une eau limpide, parfumée de musc de Tartarie.

Le vieux derviche, son maître, apparut alors à ses regards, sortant d'un bosquet de rosiers en fleurs, au sein duquel ses yeux brillaient d'une clarté plus douce que le tendre éclat des étoiles. Le derviche jeta sur le dos d'Afrasiab son *kirkha* ou manteau de dévotion, et aussitôt le disciple et le maître furent transportés dans l'océan de l'espace. A leur côté voltigeaient comme des mouches lumineuses les nombreux essaims des pieux suffites appartenant aux quatre degrés de la divine béatitude, l'*Humanité*, le *Sentir*, la *Science* et la *Vérité*. Au premier rang marchaient les *Éternels*, qui croient le monde increé et indissoluble, et les *Saints favoris*, qui prétendent avoir une part dans les attributs de Dieu, et principalement le pouvoir de ressusciter les morts comme de tuer les vivans. Après eux venaient les *Amis*, qui se disent plus grands que le prophète, parce qu'ils sont en communication directe avec Dieu; puis les *Révérés*, qui soutiennent la doctrine de la communauté des femmes et des propriétés ; puis les *Mystérieux*, qui tiennent pour saints les aliénés et les nomment les *Abstraits*; puis enfin les bienheureux *Compagnons des Houris*, qui montaient vers le ciel et tendaient les mains à leur frère pour l'aider à suivre leur vol.

Par une brusque transition, Afrasiab se trouva tout à coup transporté dans un jardin délicieux où il aperçut auprès d'un bassin d'agate, sous le pavillon d'un bois verdoyant, une compagnie de jeunes filles assises en cercle sur le gazon. Ces filles ne portaient sur leurs vêtemens ni perles, ni diamans, ni rubis; mais les plus belles perles du monde n'eussent pas égalé la blancheur de leur teint; leurs yeux jetaient plus d'étincelles qu'un collier de diamans exposé aux rayons du soleil; leurs bouches étaient plus colorées que les plus magnifiques rubis montés sur le poignard

d'un khalife. Nulle chose de la terre ne pourrait donner une idée de la beauté de ces filles des airs qu'Afrasiab rencontra dans ce jardin. Elles appartenaient à cette espèce de créatures désignées dans les anciens romans de la Perse sous le nom de Péri, les mêmes que les Arabes ont appelées Djinns, et qui correspondent, non pas à nos fées d'Europe, mais bien plutôt à nos lutins et à nos esprits follets.

Afrasiab demeura long-temps à contempler en silence cette apparition.

Les Péris étaient occupées à prendre leur repas. Il n'y avait sur leurs tables, ni viandes, ni fruits, ni confitures d'aucune sorte, ni aucun breuvage, pas même des gouttes de rosée distillées des plus transparentes régions du ciel. Ces filles aériennes ne se nourrissaient que de parfums; de subtils génies roses et bleus, aux ailes veloutées comme des papillons, s'en venaient verser sur leurs bouches les aromes des anémones, des violettes et des hyacinthes.

Il s'exhalait de ce festin une senteur merveilleuse qui semblait réjouir et vivifier les fleurs elles-mêmes. Leurs petites têtes coloriées se levaient sous le feuillage des grands sycomores, lesquels croisaient majestueusement leurs verts parasols au-dessus des convives.

Lorsqu'Afrasiab parut aux regards des Péris, la troupe aimable de ces créatures s'envola au milieu du bois, semblable à un essaim d'oiseaux. A peine le passage de leurs corps fit-il bouger les branches des arbres : un chardonneret, en les frôlant de ses plumes, eût causé une plus sensible commotion.

Une seule parmi elles attendit, sans se troubler, l'approche d'Afrasiab. Le jeune homme ne put contenir les élans de sa joie, quand il eut reconnu, dans cette céleste fille, les traits de Mounédja. C'étaient bien ses beaux yeux noirs, fendus en ovale comme une amande coupée en long; c'était l'éclat nacré de ses bras et de son cou, que des colliers, cette fois, et des bracelets d'or, ne déparaient pas en en voilant une partie : mais une volupté plus modeste non moins attrayante répandait sur toute sa personne une indéfinissable langueur. On sentait que le séjour des anges avait épuré l'enfant de la terre.

Afrasiab néanmoins, dans le transport de son enivrement, peignit son amour avec les plus brûlantes paroles de la passion. Mounédja se contenta de le regarder d'un air tendre et compatissant, comme si cette expression de nos sentimens vulgaires eût été trop faible et trop futile pour être comprise par une créature d'un ordre supérieur à notre humanité. Afrasiab, craignant que sa maîtresse ne vînt à lui échapper, voulut la saisir par ses vêtemens; Mounédja sourit encore silencieusement comme la première fois, et le jeune amant vit avec douleur qu'il n'embrassait qu'une ombre.

Pour calmer le désespoir auquel il se livrait, Mounédja cueillit un lis parmi les hautes herbes du petit bois, et, retenant la tige dans sa main diaphane, elle toucha le visage d'Afrasiab avec la fleur.

De cette sorte, Afrasiab entra en communication avec la Péri, et ils purent se parler et s'entendre, abandonnant l'intermédiaire grossier de la parole, pour se livrer à cette intuition qui liait l'une à l'autre ces deux ames, sans le secours du corps.

Ce fut alors qu'Afrasiab commença à comprendre les mystérieuses jouissances de la béatitude dont le derviche, son maître, lui avait parlé. Hafiz, le poète *suffite*, revint à sa mémoire, mais clair et limpide, dans ses plus obscures mysticités. Cette sensualité de l'esprit pur lui ouvrit un nouveau monde de voluptés dont les voluptés de la terre n'approchaient pas dans son souvenir. Chacune des secondes qui s'écoulait, était pour lui une goutte de cette eau sacrée qui coule au septième ciel, sur un lit de musc et de safran. Il la savourait lentement, ainsi qu'une tulipe boit, dans son calice bigarré, la goutte de rosée que lui verse le caprice du vent.

L'esprit d'Afrasiab, livré tout entier à ses félicités nouvelles, n'avait pas le loisir de mesurer le sablier du temps. Le temps était aboli pour lui, et se confondait dans l'éternité. Ses sensations corporelles restaient suspendues, et il demeurait lui-même à l'abri de la faim et de la soif, de cette succession chronique de dépérissement qu'on a nommée la vie humaine, maladie fatale et incessante qui a pour seule guérison la mort.

A une époque indéterminée de ses amours avec Mounédja, dans

le jardin enchanté des Péris, Afrasiab fut un jour surpris par des sons plaintifs et harmonieux comme les modulations d'une viole, et il vit voler à tire-d'ailes, au-dessus du bois de sycomores, toutes les sœurs de sa mystérieuse maîtresse, laquelle se joignit à ses sœurs, et s'enfuit avec elles en poussant le même gémissement. Quelques secondes après, l'air fut obscurci par une nuée qui s'abattit sur la terre, et cette nuée compacte se décomposa en une foule de géans qui semblaient des modèles de difformité, de même que les Péris qui venaient de passer, offraient le type le plus pur de la beauté idéale. Afrasiab eut peur et se cacha.

Aux écailles qui couvraient ces monstres, à leurs bouches fumantes, à leurs ongles crochus, l'amant de Mounédja reconnut avec terreur la race impie des *Dives*, démons de l'enfer oriental, les princes de la matière, ennemis mortels et persécuteurs des célestes Péris. *Vaheb*, fils de *Monbas*, selon le rapport d'*Abou-Djiaffar*, nous apprend que Dieu créa ces *Dives* avant le premier homme, et qu'il leur donna le monde à gouverner pendant l'espace de sept mille ans. Depuis que le gouvernement du monde leur a été retiré, les *Dives* ne cessent de poursuivre ces filles divines de l'air, et il n'est sorte de tourmens qu'ils n'imaginent pour se venger de leur discrédit.

Afrasiab vit donc les *Dives* reprendre de nouveau leur vol, et bientôt ils eurent atteint leurs victimes qu'ils enfermèrent dans des cages de fer, et qu'ils suspendirent aux rameaux des arbres, malgré leurs cris d'angoisses et leurs supplications.

Lorsque la nuée des géans fut repartie, Afrasiab se glissa hors de son asile, et, les yeux levés au ciel, il chercha la trace de Mounédja. Après bien des pas infructueux, il découvrit enfin sa maîtresse, emprisonnée, comme ses sœurs, dans une cage de fer, hissée à la cime d'un arbre. La blanche fille du pays des fées se désolait silencieusement et appuyait sa tête mélancolique contre les barreaux de sa prison. L'abattement était répandu dans tous ses traits; elle paraissait souffrir et demander secours à son ami. Afrasiab courut au milieu d'un parterre de fleurs dont il arracha les plus belles tiges, et, les attachant autour de son cou avec une

liane, il gravit jusqu'au faîte de l'arbre, où il présenta ses parfums à Mounédja.

La belle Péri reprit ses sens au contact nourrissant de ces roses et de ces anémones, et, dans son muet langage, elle remercia Afrasiab de ce qu'il avait fait pour elle. Le jeune homme, pendant ce temps, maudissait les tyrans infernaux, et de ses faibles mains de mortel il essayait de plier ces pièces de fer forgées par la main éternelle des démons.

Tout à coup il se sentit enlever de l'arbre auquel il se tenait attaché, et l'un de ces monstres géans s'offrit à ses regards, dans toute l'horreur de sa naturei nfernale. Le *Dive* était plus haut que les plus hauts arbres de la forêt. Une fumée sulfureuse sortait de sa bouche et de ses narines; ses yeux ronds brûlaient sous les arcades de ses sourcils, pareils à deux cratères de volcans.

En voyant son amant entre les mains du *Dive*, Mounédja fit entendre un cri lamentable, qui ressemblait au son d'un instrument qui se brise. Afrasiab s'efforça de se dégager de l'étreinte du géant; mais celui-ci le fit tourner plusieurs fois au-dessus de sa tête avec une violence qui permettait à peine au jeune homme de respirer, et, l'abandonnant tout à coup à l'impulsion qu'il venait de lui communiquer, il le lança dans l'espace.

Afrasiab fendit l'air comme une flèche de roseau partie des mains d'un tireur circassien. Il monta de la sorte pendant plusieurs heures au milieu de cet océan subtil dont les flots tièdes venaient le baigner de tous côtés. Il trouvait une sorte de douloureuse volupté dans ce supplice, qui faisait vibrer à la fois, comme les cordes d'une lyre, toutes les puissances nerveuses de son cerveau; mais il ne songeait pas aussi sans terreur à ce moment inévitable où, le mouvement d'impulsion cessant d'exister, il retomberait de son propre poids avec une vitesse comparable à celle de la foudre, pour se briser sur quelque angle de rocher. Ce moment arriva. Le mouvement d'ascension faiblit d'abord; puis il devint presque nul; puis Afrasiab se sentit soutenu pendant une seconde sur un pli du vent, dans la plus parfaite immobilité; puis la chute commença. Ce fut d'abord un chatouillement léger,

qui provoqua chez lui un sourire mêlé de larmes. Une demi-seconde après, ce fut un malaise, puis une douleur poignante, puis un spasme épouvantable, qui suivit la progression de la vitesse. Tandis qu'il roulait ainsi dans cette pente rapide qui le jetait du ciel sur la terre, il crut entendre une voix qui lui disait à l'oreille :

— Afrasiab! fais vœu de fonder une mosquée!

A peine eut-il formé ce vœu dans son esprit, qu'il heurta violemment la terre, et que ses yeux appesantis s'ouvrirent d'eux-mêmes, comme si un rocher de plomb venait d'en être retiré.

Afrasiab se retrouva dans son lit au milieu de son palais de Schiraz; des cassolettes d'ambre gris et de santal brûlaient aux extrémités de la chambre, et le vieux derviche, son maître, attendait le réveil du disciple en lisant à haute voix des stances du *Divan d'Hafiz*.

— J'ai donc fait un rêve? demanda le jeune homme étonné, voyant que le soleil était au plus haut de son cours.

— Non, mon fils, répondit le derviche; mais tu as eu une vision.

— Mounédja! s'écria l'adepte du *suffitisme*, la fille du jardin des Péris! Sauvons-la du danger qui la menace, et j'acquitterai mon vœu, j'emploierai tous mes trésors à fonder une mosquée, et je vivrai désormais dans la pratique de votre dogme saint, ô mon maître.

Le derviche loua beaucoup Afrasiab sur sa conversion éclatante, et, après avoir entendu de sa bouche les détails de sa vision, il lui apprit que la courtisane Mounédja de Schiraz, laquelle n'avait rien de commun que le nom et l'apparence avec la houri des jardins du ciel qui s'était présentée à lui sous la forme d'une Péri, l'avait fait citer, lui Afrasiab, devant le cadi de la ville pour obtenir les cinq chameaux chargés d'or promis la veille dans un accès d'ivresse.

— O mon maître! dit Afrasiab en arrachant ses vêtemens par lambeaux, vous avez laissé un homme privé de sa raison se ruiner pour une femme de la plus vile espèce! Comment pourrai-je

remplir mon vœu maintenant et retrouver les voluptés idéales que j'ai goûtées dans le jardin des Péris?

— Dieu y pourvoira! répliqua le derviche en se retirant. Appelez vos serviteurs, Afrasiab, et transportez-vous au divan du cadi.

Le singulier procès intenté par une courtisane à un jeune débauché, pour une nuit de plaisirs dont il n'avait pas profité après l'avoir acquise, attira une grande foule à l'audience du cadi. Lorsque Afrasiab entra dans la salle de justice, ses yeux s'arrêtèrent d'abord sur sa partie adverse, qui lui sembla grossière et charnelle auprès du souvenir qu'il avait gardé de sa vision; le magistrat prit connaissance de l'affaire en litige, et il offrit au jeune homme, d'après l'invitation de la courtisane, un autre rendez-vous pour remplacer celui qu'il avait perdu par sa faute. Afrasiab rejeta dédaigneusement ces offres, et il déclara qu'il aimait mieux perdre doublement que de gagner à ce prix. Alors le cadi ordonna qu'avant la sentence, l'on mît d'abord en sûreté, dans la cour du divan, les choses mentionnées au contrat. Afrasiab leva les yeux sur son juge, et il reconnut dans ses traits le derviche lui-même, auquel il devait son initiation aux mystères de la religion suffite. Plein de confiance en la sagesse de sa décision, il dépêcha deux de ses serviteurs à son trésor; les serviteurs revinrent bientôt après dans la cour attenant à la salle de justice, conduisant devant eux cinq chameaux chargés d'or. L'assemblée attendait avec impatience le jugement du cadi, et Mounédja dévorait du regard le splendide trésor que la fortune avait jeté si bizarrement sur son chemin. Le cadi se recueillit un instant, et il prononça cette brève sentence :

— Belle Mounédja! ce jeune homme a pris l'ombre des plaisirs que tu lui avais promis; prends à ton tour l'ombre de ses chameaux!

ALPHONSE ROYER.

CHRONIQUE MUSICALE.

LA MUSIQUE EN ANGLETERRE.

Si je m'empare d'un ministre, il faut nécessairement que ce soit d'un ministre musicien. Ce n'est pourtant pas de Farinelli que je veux vous parler; de ce Farinelli, chanteur à voix sur-aiguë, qui gouverna l'Espagne du temps de Philippe V, et fit des merveilles, puisque sa diplomatie, pleine de charme et de séduction, obtint un résultat que les treize royaumes, les juntes, les cortès, la reines et les infans sollicitaient en vain. Philippe était inexorable; Farinelli parla, pria, chanta; le monarque, touché jusqu'aux larmes, consentit enfin à se laisser raser; il fit le sacrifice d'une barbe de la plus belle venue qu'il voyait croître avec satisfaction depuis plusieurs années; barbe de juif, de capucin, de sapeur, si vous voulez, barbe mémorable que les historiens ont enregistrée dans leurs annales, en marquant avec exactitude l'instant où le rasoir ministériel la fit tomber. Je vous dirai peut-être quelque jour les aventures politiques et burlesques de Farinelli; un autre ministre se présente dans le monde musical, je le crois *dilettante*, mais il écrit en professeur, en homme d'esprit, et son ouvrage se fait remarquer par une grande justesse d'observation. M. d'Haussez a passé en Angleterre les quatre années qui se sont écoulées depuis la révolution de juillet; sa position lui a donné les moyens de suivre la musique depuis la guinguette jusqu'à la chambre du roi; et, de la même main qui

signa les fameuses ordonnances, M. d'Haussez nous a tracé des mémoires dont la partie musicale est d'un grand intérêt. On parle d'amnistie; si les musiciens sont consultés, M. d'Haussez doit avoir bonne chance.

C'est avec ce judicieux observateur que je vais vous conduire dans les salles de spectacles, de concerts de Londres, et dans tous les lieux où la *fashion* se réunit pour entendre de la musique. Je ne puis donner ici qu'un extrait fort abrégé de ses remarques de statistique musicale.

Quelque prévenu que l'on soit en faveur de l'Angleterre, on est forcé de reconnaître son infériorité, en matière de beaux-arts, à l'égard des nations même les moins favorisées. La perfection dans ce genre exige une disposition de tact, une direction particulière de goût, une soumission aux convenances, ou, si l'on veut, aux règles convenues, que ne comportent ni l'éducation, ni l'indépendance de jugement des Anglais. S'ils observent la nature, s'ils la surprennent pour en rendre l'expression, c'est dans ce qu'elle a de littéral; d'où résulte l'ignoble. Jamais ils n'essaient de l'interpréter pour lui donner plus de noblesse, pour la dégager des incidens qui la dégradent sans la rendre plus vraie. Le goût national favorise, encourage cette paresse d'imagination qui détourne les artistes de ce qui pourrait et devrait être, pour s'en tenir à ce qui est. Les seuls efforts qu'ils fassent pour sortir de leurs habitudes sont consacrés à exagérer les défauts des objets qu'ils veulent rendre. Aussi, au lieu de s'élever, leur imagination tombe de toute sa hauteur et de tout son poids; elle produit, en dessin, la caricature; au théâtre, du tragique outré ou du burlesque; du bruit en musique; et Buckingham-House ou le pavillon de Brigthon en architecture.

L'art musical est, comme la peinture, apprécié par la dépense qu'il entraîne beaucoup plus que par les jouissances qu'il procure. Cultivé avec peu de succès par les Anglais, il n'est guère exercé chez eux que par les étrangers, d'autant plus chèrement rétribués qu'ils doivent trouver dans l'argent qu'ils gagnent, outre le salaire de leur talent, la compensation du peu d'égards qu'ils obtiennent.

Si les gosiers anglais sont ingrats, les oreilles sont peu exigeantes : les unes sont faites pour les autres; et si, ce qui n'arrive jamais, les sons d'une voix aigre frappaient distinctement le tympan d'un auditoire attentif, ils ne l'affecteraient pas d'une manière trop désagréable. Mais, par une habitude dont on ne se rend pas compte, et qui ne peut avoir de motif que dans le peu de plaisir que cause une musique trop souvent faite à la vérité

pour ôter le goût de ce genre de jouissance, on n'écoute pas. Un concert n'est qu'un bruit d'instrumens qui se mêle à un bruit de conversations, rendu plus assourdissant par la nécessité où sont les causeurs de faire prévaloir leur voix sur celle des chanteurs. Lorsque ce charivari a duré le temps convenu, on y met un terme en congédiant les virtuoses, après les avoir bien payés.

Si la musique exécutée par des artistes rencontre un tel accueil, on doit penser que les amateurs sont peu encouragés à pousser bien loin ce genre de talent. Ils se bornent à l'exécution froide et compassée de quelques morceaux de harpe et de piano, qu'accompagne ordinairement une flûte, ou au chant de quelques romances. Les étrangers seuls prêtent une attention polie. Quant aux Anglais, ils agissent à l'égard des amateurs comme envers les artistes : ils continuent leurs conversations.

Les compositions anglaises sont heureusement fort rares et n'ont aucun caractère de nationalité. Musique et musiciens, jusqu'aux gigues, aux contredanses et aux orchestres qui les jouent, jusqu'aux airs que répètent les orgues de Barbarie et aux malheureux qui tournent la manivelle de ces instrumens, tout, à Londres, se tire du continent. Franchement c'est ce que l'on peut faire de mieux.

Fort riche en auteurs tragiques du premier ordre, moins bien partagée en auteurs comiques du genre élevé, l'Angleterre emprunte à la France la plupart des sujets des petites comédies qui se jouent sur ses théâtres. Ces pièces perdent beaucoup de leur mérite dans la mutilation qu'on leur fait subir pour être accommodées au goût anglais, et, sous le rapport de la traduction et par la manière dont elles sont jouées, elles manquent de cet avantage de vérité locale qu'elles avaient à Paris, et qu'elles ne peuvent conserver à Londres. C'est surtout dans les opéras, dont on emprunte les paroles et la musique de nos auteurs français, que la différence se fait péniblement sentir. Un Vandale, incapable d'apprécier une intention musicale, promène sa plume sur une partition de Rossini, de Boïeldieu, d'Auber, d'Hérold, retranche des morceaux entiers et, ce qui est pire, des parties de morceaux. Quand il a réduit un air, un duo, un finale, un chœur à la proportion qui lui convient, il le livre à d'autres Vandales qui, chanteurs et symphonistes, l'exécutent de la manière la plus barbare, devant un public toujours satisfait, pourvu que, s'occupant moins du mérite que de l'étendue, on lui fournisse l'emploi de son temps depuis sept heures du soir jusqu'à minuit ou une heure.

Il existe à Londres un opéra anglais, tellement mauvais qu'il se fait faire justice par un auditoire peu difficile à contenter. Relégué sur un petit théâtre et pendant la saison qui éloigne de la capitale la portion la plus distinguée de la société, il ne sert qu'à l'amusement d'une classe peu délicate en matière de beaux-arts. Cet opéra disparaît dès que la réouverture des grands théâtres offre de plus nobles objets de distraction.

L'Opéra, ou théâtre du roi, présente une réunion à peu près exclusive d'artistes étrangers. Italiens pour le chant, Français pour la danse, les acteurs sont, en général, choisis parmi les artistes les plus distingués. C'est un genre d'importation sur lequel la douane de la Grande-Bretagne ne s'est pas avisée d'établir de prohibition. La mode, plus que le goût de la musique, attire la foule à ce théâtre, et le prix élevé des places ne permet pas à tout ce qui se pique d'appartenir aux hautes classes de la société de se dispenser d'y paraître. L'Opéra est le plus fréquenté des théâtres de Londres, non parce qu'il est le meilleur, mais parce qu'il est le plus cher.

M. d'Haussez parle aussi des concerts particuliers. Voici ce qu'il rapporte.

Si je n'avais pas besoin des ressources de mon talent pour vivre, me disait L... B..., je préférerais 10,000 francs gagnés à Paris à 50,000 que l'on me donne à Londres. En France, on connaît les arts, on sait classer les artistes en raison de leur talent. En Angleterre, on ne sait pas plus entendre de la musique qu'on ne sait en faire. Du bruit, beaucoup de bruit, voilà tout ce qu'il faut à des oreilles qui ne sont pas fâchées d'entendre, pourvu qu'elles ne soient pas obligées d'écouter. L... B... était de mauvaise humeur lorsqu'il me parlait ainsi; il venait de chanter; on l'avait entendu, mais on ne l'avait pas écouté.

Peu de jours après cette conversation, je fus invité à un autre concert. Une soixantaine de femmes, assises sans ordre dans un salon, causaient avec un éclat qui n'annonçait pas une disposition favorable pour entendre la musique. Une belle personne, d'une mise un peu extraordinaire, entra sans être annoncée; quatre ou cinq très-jeunes gens la suivaient; tous allèrent se placer près du piano. Dans le moment où la conversation était le plus animée, les sons d'une voix qui s'efforçait d'en dominer le tumulte, aidée par les coups dont l'accompagnateur écrasait le clavier, se firent entendre. On en causa de plus belle. Un morceau d'ensemble ne fut pas mieux accueilli. Ce mélange de voix causant, chantant, criant; ces sons d'un instrument qui ne s'accordait avec rien; le cliquetis des tasses

dans lesquelles on servait l'eau chaude parfumée de thé; tout cela produisait l'effet du charivari le mieux organisé. Le chant cessait, il reprenait ensuite, et l'on ne remarquait pas du tout ces intermittences.

On m'apprit que les artistes étaient des élèves de l'École royale de Musique, espèces d'enfans perdus que l'on emploie à user les premiers effets du peu de sympathie que les Anglais éprouvent pour la musique. On les lançait pour recevoir le premier choc, et j'espérais qu'ils céderaient la place à des virtuoses que l'on écouterait un peu plus. En effet, nous vîmes s'établir au piano un gros homme à voix de basse, puis un autre gros homme à voix de faucet, puis une grande femme dont la bouche, s'ouvrant avec une grimace, donnait un large passage à une voix vraiment faite pour un auditoire inattentif. Quelques prétendus amateurs s'approchèrent des musiciens; mais ce ne fut que pour causer plus à l'aise dans la partie du salon où la foule la plus nombreuse produisait un bruit plus assourdissant. Leur présence seule, car pour de l'attention ils ne cherchaient pas même à en faire paraître, leur présence seule annonçait le désir de se donner pour amateurs des arts et polis envers les artistes. Ceux-ci, après quelques morceaux dont l'exécution n'avait pu être appréciée, se retirèrent, dédommagés sans doute par de l'argent de l'étrange accueil fait à leurs talens.

On ne parut pas faire plus d'attention à leur retraite qu'on n'en avait fait à leur chant, et le mérite du concert n'aura été apprécié qu'en raison de la dépense qu'il aura entraînée.

Les récits de M. d'Haussez s'accordent parfaitement avec ce que Fétis nous a dit sur la musique en Angleterre, dans les lettres qu'il écrivit de Londres à son fils, publiées dans la *Revue musicale,* vers 1829. Je terminerai cet article par un fait assez curieux; il prouve que les Anglais n'ont pas reculé en civilisation musicale depuis cinquante ans : ils étaient alors tels qu'ils sont aujourd'hui. Haydn, qui composait pour la société philharmonique de Londres de superbes symphonies, et les faisait exécuter devant un peuple d'amateurs anglais, avait remarqué, non sans dépit, que tout son auditoire s'endormait pendant *l'andante.* Il écrivit alors sa symphonie militaire, y plaça la jolie marche dont les effets brillans s'éteignent peu à peu dans un *decrescendo*, ménagé pour favoriser les dispositions somnolentes de ses *dilettanti;* mais à peine commençaient-ils à goûter les douceurs du sommeil, à peine leurs ronflemens se joignaient-ils aux pédales des cors et des bassons, qu'un appel de trompettes

sonnant à pleine embouchure vint les réveiller en sursaut. Ce boute-selle imprévu jeta l'alarme au camp et troubla bien des digestions; on applaudit pourtant à l'idée du compositeur, et le nouvel *andante* fut écouté avec intérêt par la suite; on attendit avec impatience l'explosion des trompettes. Le *pianissimo* promettait le bruit; on ne dormit plus, il est vrai, mais c'était dans la crainte d'être éveillé trop brutalement.

CASTIL-BLAZE.

CHRONIQUE.

Dieu vous bénisse! Depuis huit jours, nos députés se roulent dans les feuilles de tabac, et cette grande question sternutatoire vient d'être résolue par la confirmation du monopole pour cinq ans. La discussion a été vive, égayée par la pétition du sieur Duchâtellier, l'inventeur de l'anti-tabac; car nous avons un anti-tabac, comme il y eut jadis des anti-papes. Ce tabac du sieur Duchâtellier, c'est toute une ordonnance de médecine : de la sauge, du romarin, du genièvre, que sais-je encore? peut-être du persil, des échalottes, des navets brûlés et râpés, tout ce que vous voudrez enfin, pourvu que ce ne soit pas du tabac; car il y a guerre à mort entre le tabac et l'anti-tabac. Le tabac, c'est une religion : l'anti-tabac, la réforme; et, comme la réforme, on le persécute à son origine; les rats de cave de la régie le poursuivent, le traquent, verbalisent contre lui, comme faisait aux huguenots sa majesté François I[er]; mais le martyre fut de tout temps le plus puissant prospectus; et voilà que déjà l'anti-tabac compte plus de deux mille nez qu'il a fanatisés et qui se feraient couper pour lui. Il n'y a plus de religion de l'état depuis 1830 : on demande pourquoi il existe encore une poudre à priser de l'état; et puisque nous possédons une église catholique française, dont toute la malice consiste à ne pas tolérer un mot de latin dans son rituel, nous pourrions bien autoriser un anti-tabac, qui ferait à la régie la même guerre que M. Auzou a déclarée au pape. Néanmoins l'énumération des drogues employées par M. Duchâtellier laisse croire que la chambre a été déterminée par des considérations hygiéniques, plutôt que par un esprit de persécution. La chambre ne veut pas qu'on éternue avec la première chose venue : autrement, du romarin on viendrait au poivre, et l'on finirait par vendre

comme tabac un mélange d'ingrédiens de vinaigrette, funestes aux organes olfactifs.

Nos députés ont discuté en conscience la question des tabacs indigènes et étrangers; et l'un d'eux, dans son zèle législatif, s'est écrié, après un développement de système : « Oui, messieurs, par ce moyen, *nous aurons du bon tabac..... dans nos tabatières !* répondit une voix. Cette voix, c'est celle qui profère des calembourgs, qui jette des facéties dans les situations les plus graves. A cette plaisante réminiscence du métier de vaudevilliste, on n'a pas tardé à la reconnaître; c'était la voix de M. Étienne, qui fredonnait entre les deux pointes de son col, *courtisant et la brune et la blonde*, quand est venue cette bonne occasion de placer l'air : *J'ai du bon tabac!*

M. de Talleyrand aurait à la fois donné sa démission d'ambassadeur, et sa démission d'homme d'esprit, s'il fallait considérer sa lettre à M. de Rigny comme un testament politique, si c'était là la dernière lueur qui doit se refléter sur cette longue carrière. Mais les actes les plus insignifians de la vie de M. Talleyrand ont la vertu de soulever tant de commentaires, on s'évertue si bien à trouver un sens profond, sinon double, à toutes paroles venant de lui, que, cette fois, on cherche dans sa lettre, ou des révélations d'un passé de quatre-vingts ans, ou des prévisions d'un avenir qui ne lui appartiendra pas; et cependant cette lettre ne se distingue par rien du commun des offres de démission; c'est que peut-être M. de Talleyrand n'y a pas attaché ce caractère symbolique, n'a pas voulu y donner cette portée posthume qu'on y veut découvrir : c'est peut-être dans sa pensée un événement ordinaire de sa vie qui n'avait pas besoin d'être enveloppé de formes essentiellement sacramentelles. A ceux qui ne le supposent pas capable de rien faire ou dire sans esprit ou sans arrière-pensée, il reste une ressource, celle de supposer que cette lettre est un désappointement ménagé avec la plus profonde malice, et que le dernier trait d'esprit du prince de Talleyrand consiste à s'être donné une fois pour un homme ordinaire.

Il y aura, dit-on, cet hiver chez le roi deux grands bals et trois petits; le premier grand bal a eu lieu mercredi. Dès sept heures du soir, la cour des Tuileries était pavée de lampions. Tout le premier étage, éclairé comme le château de LA BELLE AU BOIS DORMANT, projetait mille lueurs rougies par un brouillard épais, dont la vapeur laissait pourtant distinguer le va et vient de la valetaille occupée des préliminaires de la fête. A huit heures, les invités les plus hâtifs se présentaient déjà aux guichets, gardés par une double rangée de gardes municipaux gelés sur leur selle. C'est entre neuf et dix heures que la grande procession des voitures a commencé; deux mille personnes avaient reçu des lettres d'invitation.

On ne saurait imaginer une variété des autorités composant l'administration du pays qui ne fût représentée à ce bal. On y remarquait un graud nombre d'uniformes, des habits de fantaisie brodés, des pantalons enrichis de tresses d'or; pour tout dire, un grand luxe de toilette. On a dansé jusqu'à cinq heures du matin.

— La fureur des loteries court l'Europe, comme jadis la folie de la croix. Voilà le siècle qui tourne au *tombolisme*. Depuis plusieurs années les Allemands nous jettent par-delà le Rhin des billets de loterie dont les prospectus sont plus engageans cent fois que les belles paroles d'un recruteur. Prenez des billets pour le château de Hutteldorff près de Vienne. Avec un de ces billets, un savetier de Paris peut devenir seigneur de NEUDENSTEIN en Autriche. La loterie n'a pas de préjugé. Seigneur de Neudenstein en Illyrie, entendez-vous? propriétaire de KOSCHEHUBE, d'une collection de tableaux, d'une vaisselle d'argenterie; il aura en outre (toujours le savetier) une élégante toilette de dame en or et en argent, droit de noblesse, juridiction patrimoniale. Et en fouillant bien dans les armoires, il pourra bien se trouver des ancêtres. Demandez des billets à M. Henri Reinganum, à Francfort-sur-le-Mein. Il n'est pas nécessaire d'affranchir comme pour demander une veuve à M. Villiaume. Ces billets ne coûtent que la bagatelle de 20 francs. Mais il y a du choix. Tout le monde ne tient pas à être seigneur terrien, quelques personnes font peu de cas d'une toilette de femme en or. Alors vous avez la loterie du grand palais situé à Vienne dans le faubourg Gumpeudorf, bâti dans le style le plus noble. Il n'est pas non plus nécessaire d'affranchir. Choisissons donc d'être seigneur à la campagne ou simple propriétaire à la ville. Il serait curieux que tout le territoire allemand fût ainsi mis en loterie et gagné par des étrangers, et que les Français, jadis conquérans de l'Autriche par les armes, l'envahissent aujourd'hui par la loterie.

Au reste, loterie pour loterie. Nous avons aussi les nôtres, moins pompeuses il est vrai; mais laissons faire au temps. Hier l'Opéra a délivré ses premiers billets. Pour mercredi prochain l'Opéra-Comique annonce un BAL VÉNITIEN, avec l'accompagnement obligé de *tombola*. Nous disons *bal vénitien*, et pour cause; car dans un prospectus rose distribué à domicile et dans les loges du théâtre, l'administration annonce une foule de déguisemens tous vénitiens, sans compter la décoration du théâtre, dont le fond doit représenter un coin de la place Saint-Marc. Le sieur Musard et le sieur Dufresne, les athlètes du quadrille, veulent bien prendre des travestissemens et conduire leur immense orchestre aussi travesti. Un pont suspendu rejoindra les deux avant-scènes, et sur le milieu de cette arche bar-

die apparaîtra le bâton de Musart guidant les musiciens échauffés pa le piston de Dufresne.

On promet encore une représentation *en nature* des tableaux de JANE GRAY, CROMWELL, NAPOLÉON AU TOMBEAU DE FRÉDÉRIC, figurés par des personnages réels, immobiles et muets. L'exécution de ces tableaux est confiée à MM. Camille Roqueplan et Clément Boulanger ; puis viendront les chanteurs styriens, des fantasmagories, des scènes de tréteaux, mascarades de charges personnifiées, et, pour tout couronner, des proverbes et scènes comiques par Henri Monnier. Comme nous l'avons dit déjà, la *tombola* des bals masqués de l'Opéra se compose de cachemires, de services de thé, de tableaux, etc., etc. C'est de la magnificence; mais l'esprit inventif de quelques amis de l'entreprise s'étant exercé sur le choix et la nature des lots à distribuer aux bals de l'année prochaine, on nous assure que le programme suivant a été arrêté : premier lot, un voyage à Naples par terre; second lot, un voyage en Angleterre par mer : c'est de toute rigueur; troisième lot, un voyage en Suisse, à pied; quatrième lot, un voyage à Montmorency, à âne. A cet effet, deux chaises attelées de quatre chevaux de poste stationneront à la porte de l'Opéra pour les gagnans des deux premiers lots; deux valets de chambre les attendront, placés sur le siége de derrière de chaque voiture, et sur le vu du billet de loterie certifié gagnant, leur donneront la clef des coffres remplis de linge et d'habits, plus un portefeuille contenant une lettre de crédit de 3,000 francs sur des banquiers de Naples et de Londres. Un Hercule du Nord, armé d'un bâton ferré, portant deux havre-sacs sur le dos, tendra la main au gagnant du voyage en Suisse, et partira sur-le-champ avec lui par la route de Lyon, Genève, etc., etc. L'Hercule sera porteur d'une lettre de crédit.

Pour le quatrième lot, le voyage à Montmorency, un bel âne zébré, richement harnaché, savant, jouant au domino, entraînera le gagnant dans le vallon de Montmorency, et le descendra *au Cheval blanc*, où l'attendra un gigot à l'ail, dont le manche sera enveloppé dans deux billets de 1,000 f. Il est inutile d'ajouter que si les gagnans ne partaient pas sur-le-champ, sans embrasser leur famille, ils seraient déchus du bénéfice de leur billet. Ils devront rendre en bon état, à leur retour, les chaises de poste, l'Hercule du Nord et l'âne.

L'esprit d'aventure qui inspire et qui recherche les loteries est le même qui conseille les paris nombreux dont nous sommes témoins. Nous avons parlé des paris de pigeons. Voici une gageure d'un autre genre qui s'est faite à l'Opéra : Deux habitués se sont défiés à qui sauterait le plus loin. Rendez-vous pris, heure fixée, les deux joûteurs se sont trouvés mardi dernier, à dix heures du matin, aux Tuileries, accompagnés de deux juges du camp, ou parrains; et là, en souliers, les reins serrés par une

ceinture, un des deux adversaires a franchi l'espace; le second a obtenu un avantage de quelques pouces. La victoire, sous les espèces d'un billet de 1,000 francs, lui a été adjugée sur-le-champ.

— Dans ce temps d'archéologie, ce doit être un grand désappointement que la disparition comique du trésor des jésuites à Lyon. Ces bons pères avaient déposé dans la chapelle du collége un coffre dont la tradition s'occupait depuis long-temps, mais qu'on n'avait jamais retrouvé; et voilà que des maçons, en réparant cette chapelle, rencontrent ce coffre sous leur pioche. Si l'autorité eût été le moins du monde archéologue, elle eût fait passer la nuit aux ouvriers pour extraire le trésor, et veillé elle-même sur l'opération; mais l'autorité remit la partie au lendemain : le lendemain, le trésor était déniché. Trois ouvriers, plus archéologues que l'autorité, étaient revenus la nuit, guidés certainement par l'amour de la science, avaient extrait de sa cachette ce coffre, objet de tant de conjectures, et l'avaient emporté chez eux pour se livrer plus à l'aise à leurs recherches. Les recherches ayant duré trop long-temps et le trésor n'étant pas remis en place dès le matin, il fallut bien que le procureur du roi se mît en campagne et fît arrêter les trois savans nocturnes. Il les tient sous les verrous; mais le voilà bien avancé, lui et l'autorité : ils ont trois voleurs de plus, ce qui n'est pas un objet rare, et un monument historique de moins; en outre, l'autorité est baffouée : c'est là le plus petit malheur.

— M[lle] Duchesnois a succombé cette semaine à sa longue et douloureuse maladie. Ses obsèques ont eu lieu hier. M[lle] Duchesnois est morte sans fortune. Ses amis ont déjà conçu l'idée de proposer une souscription dont le montant sera appliqué à l'érection d'un monument funéraire.

— THÉATRES. — GYMNASE DRAMATIQUE. — LA FILLE DE L'AVARE. — C'est l'EUGÉNIE GRANDET de M. de Balzac, sauf le dénouement, car Eugénie vole son père pour sauver son oncle, et, par conséquent, épouse son cousin. Cette variante rappelle, comme on voit, la fille du juif dans NIGEL, de Walter Scott. La pièce est admirablement jouée, et finit par un très-joli mot. Bouffé est un avare terrible, un avare comme le comprenait Molière; M. Allan un ange bouffi, Sylvestre un assez drôle de corps, et M[me] Volnys une personne fort maniérée. Mais comme Bouffé a du talent pour tous, le succès de la pièce est assuré.

— VARIÉTÉS. — LE TAPISSIER. — Vernet est le plus amusant et le plus goutteux des comiques de Paris. Sa jambe enflée et livrée aux sangsues ne

die apparaîtra le bâton de Musart guidant les musiciens échauffés pa le piston de Dufresne.

On promet encore une représentation *en nature* des tableaux de Jane Gray, Cromwell, Napoléon au tombeau de Frédéric, figurés par des personnages réels, immobiles et muets. L'exécution de ces tableaux est confiée à MM. Camille Roqueplan et Clément Boulanger; puis viendront les chanteurs styriens, des fantasmagories, des scènes de tréteaux, mascarades de charges personnifiées, et, pour tout couronner, des proverbes et scènes comiques par Henri Monnier. Comme nous l'avons dit déjà, la *tombola* des bals masqués de l'Opéra se compose de cachemires, de services de thé, de tableaux, etc., etc. C'est de la magnificence; mais l'esprit inventif de quelques amis de l'entreprise s'étant exercé sur le choix et la nature des lots à distribuer aux bals de l'année prochaine, on nous assure que le programme suivant a été arrêté : premier lot, un voyage à Naples par terre; second lot, un voyage en Angleterre par mer : c'est de toute rigueur; troisième lot, un voyage en Suisse, à pied; quatrième lot, un voyage à Montmorency, à âne. A cet effet, deux chaises attelées de quatre chevaux de poste stationneront à la porte de l'Opéra pour les gagnans des deux premiers lots; deux valets de chambre les attendront, placés sur le siége de derrière de chaque voiture, et sur le vu du billet de loterie certifié gagnant, leur donneront la clef des coffres remplis de linge et d'habits, plus un portefeuille contenant une lettre de crédit de 3,000 francs sur des banquiers de Naples et de Londres. Un Hercule du Nord, armé d'un bâton ferré, portant deux havre-sacs sur le dos, tendra la main au gagnant du voyage en Suisse, et partira sur-le-champ avec lui par la route de Lyon, Genève, etc., etc. L'Hercule sera porteur d'une lettre de crédit.

Pour le quatrième lot, le voyage à Montmorency, un bel âne zébré, richement harnaché, savant, jouant au domino, entraînera le gagnant dans le vallon de Montmorency, et le descendra *au Cheval blanc*, où l'attendra un gigot à l'ail, dont le manche sera enveloppé dans deux billets de 1,000 f. Il est inutile d'ajouter que si les gagnans ne partaient pas sur-le-champ, sans embrasser leur famille, ils seraient déchus du bénéfice de leur billet. Ils devront rendre en bon état, à leur retour, les chaises de poste, l'Hercule du Nord et l'âne.

L'esprit d'aventure qui inspire et qui recherche les loteries est le même qui conseille les paris nombreux dont nous sommes témoins. Nous avons parlé des paris de pigeons. Voici une gageure d'un autre genre qui s'est faite à l'Opéra : Deux habitués se sont défiés à qui sauterait le plus loin. Rendez-vous pris, heure fixée, les deux joûteurs se sont trouvés mardi dernier, à dix heures du matin, aux Tuileries, accompagnés de deux juges du camp, ou parrains; et là, en souliers, les reins serrés par une

ceinture, un des deux adversaires a franchi l'espace; le second a obtenu un avantage de quelques pouces. La victoire, sous les espèces d'un billet de 1,000 francs, lui a été adjugée sur-le-champ.

— Dans ce temps d'archéologie, ce doit être un grand désappointement que la disparition comique du trésor des jésuites à Lyon. Ces bons pères avaient déposé dans la chapelle du collége un coffre dont la tradition s'occupait depuis long-temps, mais qu'on n'avait jamais retrouvé; et voilà que des maçons, en réparant cette chapelle, rencontrent ce coffre sous leur pioche. Si l'autorité eût été le moins du monde archéologue, elle eût fait passer la nuit aux ouvriers pour extraire le trésor, et veillé elle-même sur l'opération; mais l'autorité remit la partie au lendemain : le lendemain, le trésor était déniché. Trois ouvriers, plus archéologues que l'autorité, étaient revenus la nuit, guidés certainement par l'amour de la science, avaient extrait de sa cachette ce coffre, objet de tant de conjectures, et l'avaient emporté chez eux pour se livrer plus à l'aise à leurs recherches. Les recherches ayant duré trop long-temps et le trésor n'étant pas remis en place dès le matin, il fallut bien que le procureur du roi se mît en campagne et fît arrêter les trois savans nocturnes. Il les tient sous les verrous; mais le voilà bien avancé, lui et l'autorité : ils ont trois voleurs de plus, ce qui n'est pas un objet rare, et un monument historique de moins; en outre, l'autorité est baffouée : c'est là le plus petit malheur.

— Mlle Duchesnois a succombé cette semaine à sa longue et douloureuse maladie. Ses obsèques ont eu lieu hier. Mlle Duchesnois est morte sans fortune. Ses amis ont déjà conçu l'idée de proposer une souscription dont le montant sera appliqué à l'érection d'un monument funéraire.

— THÉATRES. — GYMNASE DRAMATIQUE. — LA FILLE DE L'AVARE. — C'est l'EUGÉNIE GRANDET de M. de Balzac, sauf le dénouement, car Eugénie vole son père pour sauver son oncle, et, par conséquent, épouse son cousin. Cette variante rappelle, comme on voit, la fille du juif dans NIGEL, de Walter Scott. La pièce est admirablement jouée, et finit par un très-joli mot. Bouffé est un avare terrible, un avare comme le comprenait Molière; M. Allan un ange bouffi, Sylvestre un assez drôle de corps, et Mme Volnys une personne fort maniérée. Mais comme Bouffé a du talent pour tous, le succès de la pièce est assuré.

— VARIÉTÉS. — LE TAPISSIER. — Vernet est le plus amusant et le plus goutteux des comiques de Paris. Sa jambe enflée et livrée aux sangsues ne

le soutiendrait pas sur le théâtre; aussi reste-t-il chez lui, et, en son absence, on ne représente pas LES IVROGNES, et l'on donne son rôle du TAPISSIER à un adolescent qui semble avoir fait sa première communion l'an passé. Le fait est que ce petit jeune homme, grêle comme un enfant de bonne famille, représente assez mal un ouvrier passionné, jaloux de sa femme, amoureux discret de ses pratiques, et distribuant des coups de poing aux galans de l'une et de l'autre, parlant quelquefois de les jeter par la fenêtre.

Au reste, je ne connais pas d'amour plus bizarre, de plan de séduction plus singulièrement conçu que celui du tapissier Anvray. Il est marié à la femme de chambre de Mme de Villiers, et à ce titre, brutalise un valet de pied doué d'un nez fort long, qui fait la cour à sa femme; en plus il est amoureux de cette dame de Villiers, et fait mille mauvais tours à M. de Valery qui veut entraîner cette beauté dans une voie de perdition : il se pose en sentinelle sur son balcon, la nuit, pour s'opposer à la tentative d'escalade de ce galant en bottes à revers. La témérité de M. de Valery échoue devant la vertu de Mme de Villiers qui aime par-dessus tout son mari; et ce mari c'est Cazot, ventru, trapu, tortu, ivrogne et conseiller-d'état. M. de Valery veut tirer le meilleur parti possible de sa démarche, et, pour compromettre au moins cette femme rebelle, il s'installe et s'endort dans sa chambre, espérant bien y être surpris au petit jour par deux dames amies de la maison. Mais le tapissier veille; et, après avoir lié avec des serviettes les bras et les mains du galant nocturne, il l'enveloppe dans un tapis et le dérobe à la vue de tous. Quelle sera la récompense du tapissier? Elle se fera bien attendre, car il est bien timide, et trois actes ne lui ont pas suffi pour déclarer une passion dont le public a tout au plus la confidence. Vernet manque tout-à-fait à ce rôle dont les intentions, s'il y en a, sont absolument effacées par M. Bressan. Mlle Jenny Colon a fait de son mieux. Elle a été jolie comme d'habitude, et chante mieux encore qu'à l'ordinaire. Les premières scènes du tapissier avaient fait deviner M. Ancelot. Ces allées et venues nocturnes, cette vertu de femme en danger, ces arrangemens scabreux qui doivent la faire succomber, et qui la sauvent au contraire, ont révélé la collaboration d'un auteur qui peint avec prédilection ces malheurs de ménage dont la langue française n'a pas voulu guider le nom, malgré l'autorité de Molière. N. R.

— Les Œuvres de M. Roger, de l'Académie-Française, publiées par M. Charles Nodier, viennent de paraître. Nous reviendrons, avec l'attention qu'ils méritent, sur ces deux volumes, qui seront lus avec un vif intérêt par les hommes sérieux, pour lesquels n'est pas encore jugée la littérature dite *de l'empire*, époque jusqu'à ce jour persifflée avec quelque légèreté peut-être, dans des feuilletons plutôt spirituels que profonds. N'oublions jamais qu'à cette époque se rattachent de Maistre, Chateaubriand, Bonald, Benjamin Constant et Mme de Staël. Il y a beaucoup de bon esprit et beaucoup de bon style dans les deux volumes de M. Roger. Les préfaces de chaque pièce sont en particulier d'excellentes pages de causerie vive, spirituelle, amusante, et toujours bienveillante et honnête pourtant. M. Roger a, en outre, l'honorable et rare courage de rester fidèle à ses antécédens. Engagé bien jeune dans les rangs opposés à toute réforme, soit dans la société, soit dans l'art, il lutte encore aujourd'hui, à cinquante-huit ans, contre deux révolutions victorieuses, l'une politique, l'autre littéraire; franchise qui ne peut manquer de le faire applaudir de ses amis et estimer de ses adversaires.

— Le libraire Charpentier, rue de Seine, vient de publier un ouvrage remarquable de M. Émile Souvestre, jeune écrivain distingué qui prendra bientôt un rang honorable dans les lettres. Le livre de M. Souvestre, L'Échelle de Femmes, est l'histoire actuelle et dramatique de la femme dans les divers états de notre société : *la femme du peuple*, *la grisette*, *la bourgeoise*, *la grande dame ;* ce sont autant de petits romans, malheureusement trop vrais, fort bien pensés et fort touchans.

— M. Hippolyte Monpou donnera le 20 de ce mois, dans la grande salle Laffitte, un concert où ce jeune artiste doit faire entendre plusieurs scènes dramatiques de sa composition. Il sera curieux pour le public de suivre ce compositeur original dans la première excursion qu'il tente dans le domaine de la scène lyrique, et nous, nous applaudirons de bon cœur à ses essais, s'ils répondent à ce que ses romances ont donné droit d'attendre de lui.

— On annonce pour mardi prochain, salle Lebrun, rue de Cléry, la vente du cabinet de M. le baron d'Erbstein, de Munich. Aujourd'hui que les objets d'art et de curiosité du moyen âge et de la renaissance sont devenus un luxe de si bon goût, c'est une bonne fortune pour les amateurs de trouver réunis de rares joyaux et des meubles précieux qu'ils chercheraient inutilement dans tous les magasins de Paris. Il

est surtout, dans cette collection magnifique, deux objets dignes d'éveiller au plus haut point l'intérêt des personnes qui s'occupent d'art : le premier est un coffre en argent ciselé, supporté par quatre léopards d'or; le second, une chapelle en bois sculpté de parfaite conservation. Lucas de Leyde, en a peint les panneaux. Chaque petit tableau représente une scène de la Passion. Rien n'est pur et délicat comme ces figures, où se révèle toute l'expression religieuse du vieux maître catholique.

Cette vente se fera sous les auspices de M. Félix Montfort, jeune antiquaire distingué.

— Le Monde comme il est, roman, par M. de Custine, vient de paraître chez Eugène Renduel. Nous examinerons dans un de nos prochains numéros la portée et la valeur de ce livre.

— On annonce de nombreux changemens dans le personnel de l'Opéra pour le mois d'avril prochain. Nous ne savons pas au juste encore quels sujets frappera cette petite révolution de coulisses; mais, à propos de la Juive, de M. Halévy, qui ne tardera pas à faire son apparition, nous nous proposons d'examiner la tendance et la marche de ce théâtre dans une série d'articles intitulés : Histoire de l'Opéra, et l'Opéra en 1835.

LE PÈRE GORIOT.

All is true.
(SHAKSPEARE.)

TROISIÈME PARTIE.

TROMPE-LA-MORT.

Le lendemain, à l'heure du bal, Rastignac alla chez la vicomtesse qui l'emmena pour le présenter à la duchesse de Carigliano. Il reçut le plus gracieux accueil de la maréchale, chez laquelle il retrouva madame de Nucingen. Delphine s'était parée avec l'intention de plaire à tous pour mieux plaire à Eugène, dont elle attendait impatiemment le coup d'œil, en croyant cacher son impatience. Pour qui sait deviner les émotions d'une femme, ce moment est plein de délices. Qui ne s'est souvent plu à faire attendre son opinion, à déguiser coquettement son plaisir, à trouver des aveux dans l'inquiétude que l'on cause, à jouir des craintes qu'on dissipera par un sourire. Pendant cette fête, l'étudiant mesura tout à coup la portée de sa position, et comprit qu'il avait un état dans le monde en étant le cousin avoué de madame de Beauséant. La conquête de madame la baronne de Nucingen, qu'on lui donnait déjà, le mettait si bien en relief, que tous les jeunes gens lui jetaient des regards d'envie; et, en en surprenant quel-

ques-uns, il goûta les premiers plaisirs de la fatuité. Puis, en passant d'un salon dans un autre, en traversant les groupes, il entendit vanter son bonheur. Les femmes lui prédisaient toutes des succès. Delphine, craignant de le perdre, lui promit de ne pas lui refuser le soir le baiser qu'elle s'était tant défendue d'accorder la veille. A ce bal, Rastignac reçut plusieurs engagemens. Il fut présenté par sa cousine à quelques femmes, qui toutes avaient des prétentions à l'élégance, et dont les maisons passaient pour être agréables. Enfin, il se vit lancé dans le plus grand et le plus beau monde de Paris. Cette soirée eut donc pour lui les charmes d'un brillant début, et il devait s'en souvenir jusque dans ses vieux jours, comme une jeune fille se souvient du bal où elle a eu des triomphes.

Le lendemain, quand, en déjeunant, il raconta ses succès au père Goriot devant les pensionnaires, Vautrin se prit à sourire d'une façon diabolique.

— Et vous croyez, s'écria ce féroce logicien, qu'un jeune homme à la mode peut demeurer rue Neuve Sainte-Geneviève, dans la Maison-Vauquer; pension infiniment respectable sous tous les rapports, certainement, mais qui n'est rien moins que fashionable. Elle est cossue, elle est belle de son abondance, elle est fière d'être le manoir momentané d'un Rastignac; mais enfin elle est rue Neuve-Sainte-Geneviève, et ignore le luxe, parce qu'elle est purement *patriarchalorama*. — Mon jeune ami, reprit Vautrin d'un air paternellement railleur, si vous voulez faire figure à Paris, il vous faut trois chevaux et un tilbury pour le matin, un coupé pour le soir, en tout neuf mille francs pour le véhicule. Vous seriez indigne de votre destinée si vous ne dépensiez trois mille francs par an chez votre tailleur(1), six cents francs chez le parfumeur, cent écus chez le bottier, cent écus chez le chapelier. Quant à votre blanchisseuse, elle vous coûtera mille francs.

(1) Un oubli de corrections typographiques a dénaturé dans la seconde partie une phrase relative au tailleur. Tome XII, page 242, ligne 16, au lieu de : Un tailleur est ou un ennemi mortel ou un ami donné par la *fortune*, lisez : *par la facture*.

Puis, page 241, ligne 2, au lieu de deux *lis*, lisez : *deux lez*.

Les jeunes gens à la mode ne peuvent pas se dispenser d'être très-forts sur l'article du linge ; c'est ce que l'on examine le plus souvent en eux. L'amour et l'Église veulent de belles nappes sur leurs autels. Nous sommes à quatorze mille. Je ne vous parle pas de ce que vous perdrez au jeu, en paris, en présens ; il est impossible de ne pas compter pour deux mille francs l'argent de poche. J'ai mené cette vie-là, j'en connais les débours ! Ajoutez à ces nécessités premières trois cents louis pour la pâtée, mille francs pour la niche. Allez, mon enfant, nous en avons pour nos petits vingt-cinq mille par an dans les flancs, ou nous tombons dans la crotte, nous nous faisons moquer de nous, nous sommes destitués de notre avenir, de nos succès, de nos maîtresses ! J'oublie le valet de chambre et le groom ! Est-ce Christophe qui portera vos billets doux ? Les écrirez-vous sur le papier dont vous vous servez ? Ce serait vous suicider. — Croyez-en un vieillard plein d'expérience ! reprit-il en faisant un *rinforzando* dans sa voix de basse. Ou déportez-vous dans une vertueuse mansarde et mariez-vous-y avec le travail, ou prenez une autre voie.

Et Vautrin cligna de l'œil en guignant mademoiselle Taillefer de manière à rappeler et résumer dans ce regard les raisonnemens séducteurs qu'il avait semés au cœur de l'étudiant pour le corrompre.

Plusieurs jours se passèrent pendant lesquels Rastignac mena la vie la plus dissipée. Il dînait presque tous les jours avec madame de Nucingen qu'il accompagnait dans le monde. Il rentrait à trois ou quatre heures du matin, se levait à midi pour faire sa toilette, allait se promener au bois avec Delphine quand il faisait beau, prodiguant ainsi son temps sans en savoir le prix, et aspirant tous les enseignemens, toutes les séductions du luxe avec l'ardeur dont est saisi l'impatient calice d'un dattier femelle pour les fécondantes poussières de son hyménée. Il jouait gros jeu, perdait ou gagnait beaucoup, et finit par s'habituer à la vie exorbitante des jeunes gens de Paris. Sur ses premiers gains, il avait renvoyé quinze cents francs à sa mère et à ses sœurs, en accompagnant sa restitution de jolis présens. Quoiqu'il eût annoncé vouloir quitter

la Maison-Vauquer, il y était encore dans les derniers jours du mois de janvier, et ne savait comment en sortir. Les jeunes gens sont soumis presque tous à une loi en apparence inexplicable, mais dont la raison vient de leur jeunesse même, et de l'espèce de furie avec laquelle ils se ruent au plaisir. Riches ou pauvres, ils n'ont jamais d'argent pour les nécessités de la vie, tandis qu'ils en trouvent toujours pour leurs caprices. Prodigues de tout ce qui s'obtient à crédit, ils sont avares de tout ce qui se paie à l'instant même, et semblent se venger de ce qu'ils n'ont pas, en dissipant tout ce qu'ils peuvent avoir. Ainsi, pour nettement poser la question, un étudiant prend bien plus de soin de son chapeau que de son habit. L'énormité du gain rend le tailleur essentiellement créditeur, tandis que la modicité de la somme due fait du chapelier un des êtres les plus intraitables parmi ceux avec lesquels il est forcé de parlementer. Si le jeune homme assis au balcon d'un théâtre offre à la lorgnette des jolies femmes d'étourdissans gilets, il est douteux qu'il ait des chaussettes, car le bonnetier est encore un des charançons de sa bourse. Rastignac en était là. Toujours vide pour madame Vauquer, toujours pleine pour les exigences de la vanité, sa bourse avait des revers et des succès lunatiques en désaccord avec les paiemens les plus naturels. Afin de quitter la pension puante, ignoble, où s'humiliaient périodiquement ses prétentions, ne fallait-il pas payer un mois à son hôtesse, et acheter des meubles pour son appartement de dandy? C'était toujours la chose impossible. Si, pour se procurer l'argent nécessaire à son jeu, Rastignac savait acheter chez son bijoutier des montres et des chaînes d'or chèrement payées sur ses gains, et qu'il portait au Mont-de-Piété, ce sombre et discret ami de la jeunesse, il se trouvait sans invention comme sans audace dès qu'il s'agissait de payer sa nourriture, son logement, ou d'acheter les outils indispensables à l'exploitation de la vie élégante. Une nécessité vulgaire, des dettes contractées pour des besoins satisfaits, ne l'inspiraient plus. Comme la plupart de ceux qui ont connu cette vie de hasard, il attendait au dernier moment pour solder des créances sacrées aux yeux des bourgeois, comme faisait Mirabeau, qui ne

payait son pain que quand il se présentait sous la forme dragonnante d'une lettre de change. Vers cette époque, Rastignac avait perdu son argent, et s'était endetté. L'étudiant commençait à comprendre qu'il lui serait impossible de continuer cette existence sans avoir des ressources fixes. Mais tout en gémissant sous les piquantes atteintes de sa situation précaire, il se sentait incapable de renoncer aux jouissances excessives de cette vie, et voulait la continuer à tout prix. Les hasards sur lesquels il avait compté pour sa fortune devenaient chimériques, et les obstacles réels grandissaient. En s'initiant aux secrets domestiques de monsieur et de madame de Nucingen, il s'était aperçu que, pour convertir l'amour en instrument de fortune, il fallait avoir bu toute honte, et renoncer aux nobles idées qui sont l'absolution des fautes de la jeunesse. Cette vie, extérieurement splendide, mais rongée par tous les *Tænia* du remords, et dont les fugitifs plaisirs étaient chèrement expiés par de persistantes angoisses, il l'avait épousée, il s'y roulait en se faisant, comme le Distrait de La Bruyère, un lit dans la fange du fossé, mais comme le distrait, il ne souillait encore que son vêtement.

— Nous avons donc tué le mandarin? lui dit un jour Bianchon en sortant de table.

— Pas encore, répondit-il, mais il râle.

L'étudiant en médecine prit ce mot pour une plaisanterie, et ce n'en était pas une. Eugène, qui, pour la première fois depuis longtemps, avait dîné à la pension, s'était montré pensif pendant le repas. Au lieu de sortir au dessert, il resta dans la salle à manger assis auprès de mademoiselle Taillefer, à laquelle il jeta de temps en temps des regards expressifs. Quelques pensionnaires étaient encore attablés et mangeaient des noix, d'autres se promenaient en continuant les discussions commencées. Comme presque tous les soirs, chacun s'en allait à sa fantaisie, suivant le degré d'intérêt qu'il prenait à la conversation, ou selon le plus ou le moins de pesanteur que lui causait sa digestion. En hiver, il était rare que la salle à manger fût entièrement évacuée avant huit heures,

moment où les quatre femmes demeuraient seules et se vengeaient du silence que leur sexe leur imposait au milieu de cette réunion masculine. Frappé de la préoccupation à laquelle Eugène était en proie, Vautrin resta dans la salle à manger, quoiqu'il eût paru d'abord empressé de sortir, et se tint constamment de manière à n'être pas vu d'Eugène qui dut le croire parti. Puis, au lieu d'accompagner ceux des pensionnaires qui s'en allèrent les derniers, il stationna sournoisement dans le salon. Il avait lu dans l'ame de l'étudiant et pressentait un symptôme décisif.

Rastignac se trouvait en effet dans une situation perplexe que beaucoup de jeunes gens ont dû connaître. Aimante ou coquette, madame de Nucingen avait fait passer Rastignac par toutes les angoisses d'une passion véritable, en déployant pour lui les ressources de la diplomatie féminine en usage à Paris. Après s'être compromise aux yeux du public pour fixer près d'elle le cousin de madame de Beauséant, elle hésitait à lui donner réellement les droits dont il paraissait jouir. Depuis un mois elle irritait si bien les sens d'Eugène, qu'elle avait fini par attaquer le cœur. Si, dans les premiers momens de sa liaison, l'étudiant s'était cru le maître, madame de Nucingen était devenue la plus forte, à l'aide de ce manége qui mettait en mouvement chez Eugène tous les sentimens, bons ou mauvais, des deux ou trois hommes qui sont dans un jeune homme de Paris. Était-ce en elle un calcul? Non. Les femmes sont toujours vraies, même au milieu de leurs plus grandes faussetés, parce qu'elles cèdent à quelque sentiment naturel. Peut-être Delphine, après avoir laissé prendre tout à coup tant d'empire sur elle par ce jeune homme, et lui avoir montré trop d'affection, obéissait-elle à un sentiment de dignité qui la faisait, ou revenir sur ses concessions, ou se plaire à les suspendre. Il est si naturel à une Parisienne, au moment même où la passion l'entraîne, d'hésiter dans sa chute, d'éprouver le cœur de celui auquel elle va livrer son avenir! Toutes les espérances de madame de Nucingen avaient été trahies une première fois, et sa fidélité pour un jeune égoïste venait d'être méconnue. Elle pouvait être défiante à bon droit. Peut-être avait-elle aperçu dans les manières d'Eugène, que son rapide succès

avait rendu fat, une sorte de mésestime causée par les bizarreries de leur situation? Elle désirait sans doute paraître imposante à un homme de cet âge, et se trouver grande devant lui, après avoir été si long-temps petite devant celui dont elle était abandonnée. Elle ne voulait pas qu'Eugène la crût une facile conquête, précisément parce qu'il savait qu'elle avait appartenu à M. de Marsay. Enfin, après avoir subi le dégradant plaisir d'un véritable monstre, un libertin jeune, elle éprouvait tant de douceur à se promener dans les régions fleuries de l'amour, qu'elle aimait sans doute à en admirer tous les aspects, en écouter long-temps les frémissemens, et se laisser long-temps caresser par de chastes brises. Le véritable amour payait pour le mauvais. Ce contresens sera malheureusement fréquent tant que les hommes ne sauront pas combien de fleurs fauchent dans l'ame les premiers coups de la tromperie. Quelles que fussent ses raisons, Delphine se jouait de Rastignac, et se plaisait à s'en jouer, sans doute parce qu'elle se savait aimée et sûre de faire cesser les chagrins de son amant, suivant son royal bon plaisir de femme. Eugène, par respect de lui-même, ne voulait pas que son premier combat se terminât par une défaite, et persistait dans sa poursuite, comme un chasseur qui veut absolument tuer une perdrix à sa première fête de saint Hubert. Ses anxiétés, son amour-propre offensé, ses désespoirs, faux ou véritables, l'attachaient de plus en plus à cette femme. Tout Paris lui donnait madame de Nucingen, auprès de laquelle il n'était pas plus avancé que le second jour où il l'avait vue. Ignorant encore que la coquetterie d'une femme offre quelquefois plus de bénéfices que son amour ne donne de plaisirs, il tombait en de sottes rages. Si la saison pendant laquelle une femme se dispute à l'amour offrait à Rastignac le butin de ses primeurs, elles lui devenaient aussi coûteuses qu'elles étaient vertes, aigrelettes et délicieuses à savourer. Parfois, en se voyant sans un sou, sans avenir, il pensait, malgré la voix de sa conscience, aux chances de fortune dont Vautrin lui avait démontré la possibilité dans un mariage avec mademoiselle Taillefer. Or il se trouvait alors dans un moment où sa misère parlait si haut, qu'il céda

presque involontairement aux artifices du terrible sphinx par les regards duquel il était souvent fasciné.

Au moment où Poiret et mademoiselle Michonneau remontèrent chez eux, Rastignac, se croyant seul entre madame Vauquer et madame Couture, qui se tricotait des manches de laine en sommeillant auprès du poêle, regarda mademoiselle Taillefer d'une manière assez tendre pour lui faire baisser les yeux.

— Auriez-vous des chagrins, monsieur Eugène? lui dit Victorine, après un moment de silence.

— Quel homme n'a pas ses chagrins? répondit Rastignac. Si nous étions sûrs, nous autres jeunes gens, d'être bien aimés, avec un dévouement qui nous récompensât des sacrifices que nous sommes toujours disposés à faire, nous n'aurions peut-être jamais de chagrins.

Mademoiselle Taillefer lui jeta, pour toute réponse, un regard qui n'était pas équivoque.

— Vous, mademoiselle, vous vous croyez sûre de votre cœur aujourd'hui ; mais répondriez-vous de ne jamais changer ?

Un sourire vint errer sur les lèvres de la pauvre fille comme un rayon jailli de son ame, et fit si bien reluire sa figure, qu'Eugène fut effrayé d'avoir provoqué une aussi vive explosion de sentiment.

— Quoi, si demain vous étiez riche et heureuse, si une immense fortune vous tombait des nues, vous aimeriez encore le jeune homme pauvre qui vous aurait plu durant vos jours de détresse?

Elle fit un joli signe de tête.

— Un jeune homme bien malheureux!

Nouveau signe.

— Quelles bêtises dites-vous donc là? s'écria madame Vauquer.

— Laissez-nous, répondit Eugène, nous nous entendons.

— Il y aurait donc alors promesse de mariage entre M. le baron Eugène de Rastignac et mademoiselle Victorine Taillefer! dit Vautrin de sa grosse voix en se montrant tout à coup à la porte de la salle à manger.

— Ha, vous m'avez fait peur! dirent à la fois madame Couture et madame Vauquer.

— Je pourrais plus mal choisir, répondit en riant Eugène, à qui la voix de Vautrin causa la plus cruelle émotion qu'il eût jamais ressentie.

—Pas de mauvaises plaisanteries, messieurs, dit madame Couture. Ma fille, remontons chez nous.

Madame Vauquer ayant suivi ses deux pensionnaires, afin d'économiser sa chandelle et son feu en passant la soirée chez elles, Eugène se trouva seul et face à face avec Vautrin.

— Je savais bien que vous y arriveriez! lui dit cet homme en gardant un imperturbable sang-froid. Mais écoutez! j'ai de la délicatesse tout comme un autre, moi! Ne vous décidez pas dans ce moment, vous n'êtes pas dans votre assiette ordinaire. Vous avez des dettes. Je ne veux pas que ce soit la passion, le désespoir, mais la raison qui vous détermine à venir à moi. Peut-être vous faut-il quelque millier d'écus. Tenez, le voulez-vous?

Ce démon prit dans sa poche un porte-feuille, et en tira trois billets de banque qu'il fit papillotter aux yeux de l'étudiant. Eugène était dans la plus cruelle des situations. Il devait à M. d'Ajuda et à M. de Trailles cent louis perdus sur parole; et, ne les ayant pas, il n'osait aller passer la soirée chez madame de Restaud où il était attendu. C'était une de ces soirées sans cérémonie où l'on mange des petits gâteaux, où l'on boit du thé, mais où l'on peut perdre dix mille francs au whist.

— Monsieur, lui dit Eugène en cachant avec peine un tremblement convulsif, après ce que vous m'avez confié, vous devez comprendre qu'il m'est impossible de vous avoir des obligations...

— Eh bien! vous m'auriez fait de la peine de parler autrement! reprit le tentateur. Vous êtes un beau jeune homme, délicat, fier comme un lion et doux comme une jeune fille. Vous seriez une belle proie pour le diable. J'aime cette qualité de jeunes gens. Encore deux ou trois réflexions de haute politique, et vous verrez le monde comme il est. En y jouant quelques petites scènes de

vertu, l'homme supérieur y satisfait toutes ses fantaisies, aux grands applaudissemens des niais du parterre. Avant peu de jours vous serez à nous. Ha ! si vous vouliez devenir mon élève, je vous ferais arriver à tout. Vous ne formeriez pas un désir qu'il ne fût à l'instant comblé, quoi que vous pussiez souhaiter : honneurs, fortune, femmes. On vous réduirait toute la civilisation en ambroisie. Vous seriez notre enfant gâté, notre Benjamin, nous nous exterminerions tous pour vous avec plaisir. Tout ce qui vous ferait obstacle serait brisé! Si vous conservez des scrupules, vous me prenez donc pour un scélérat? Hé bien! un homme qui avait autant de probité que vous croyez en avoir encore, M. de Turenne, faisait, sans se croire compromis, de petites affaires avec des brigands. Vous ne voulez pas être mon obligé, hein?—Qu'à cela ne tienne, reprit Vautrin en laissant échapper un sourire, prenez ces chiffons? et mettez-moi là-dessus, dit-il en tirant un timbre, là, en travers, *accepté pour la somme de trois mille cinq cents francs payables à un an*. Et datez! L'intérêt est assez fort pour vous ôter tout scrupule, vous pouvez m'appeler juif, et vous regarder comme quitte de toute reconnaissance! Je vous permets de me mépriser encore aujourd'hui, sûr que plus tard vous m'aimerez. Vous trouverez en moi de ces immenses abîmes, de ces vastes sentimens concentrés que les niais appellent des vices; mais vous ne me trouverez jamais ni lâche ni ingrat. Enfin, je ne suis ni un pion, ni un fou, mais une tour, mon petit.

— Quel homme êtes-vous donc? s'écria Eugène. Vous avez été créé pour me tourmenter.

— Mais non, je suis un bon homme qui veut se crotter pour que vous soyez à l'abri de la boue pour le reste de vos jours. Vous vous demandez pourquoi ce dévouement? Hé bien! je vous le dirai tout doucement quelque jour, et dans le tuyau de l'oreille. Je vous ai d'abord effrayé, ça se passera comme la peur du conscrit sur le champ de bataille, et vous vous accoutumerez à l'idée de considérer les hommes comme des braves. Les temps sont bien changés. Autrefois on disait à un soldat destiné à périr pour le service de ceux qui se sacrent rois eux-mêmes : — Voilà cent écus,

tue-moi monsieur un tel. Et l'on soupait tranquillement après avoir mis un homme à l'ombre pour un oui, pour un non. Aujourd'hui je vous propose de vous donner une belle fortune contre un signe de tête qui ne vous compromet en rien, et vous hésitez ! Le siècle est mou !

Eugène signa la traite, et l'échangea contre les billets de banque.

— Hé bien ! voyons, parlons raison, reprit Vautrin. Je veux partir, d'ici à quelques mois, pour l'Amérique, aller planter mon tabac, je vous enverrai les cigares de l'amitié. Si je deviens riche, je vous aiderai. Si je n'ai pas d'enfans (cas probable ; je ne suis pas curieux de me replanter ici par bouture), hé bien ! je vous léguerai ma fortune. Est-ce être l'ami d'un homme ? Mais je vous aime, moi ! J'ai la passion de me dévouer pour un autre. Je l'ai déjà fait ! Voyez-vous, mon petit, je vis dans une sphère plus élevée que celle des autres hommes. Je considère les actions comme des moyens, et je ne vois que le but. Qu'est-ce qu'un homme pour moi ?—Ça ! fit-il, en faisant claquer l'ongle de son pouce sous une de ses dents. Un homme est tout ou rien. Il est moins que rien quand il se nomme Poiret, et on peut l'écraser comme une punaise ; il est plat et il pue. Mais un homme est un dieu quand il vous ressemble, ce n'est plus une machine couverte en peau ; c'est un théâtre où s'émeuvent les plus beaux sentimens, et je ne vis que pour les sentimens. Un sentiment ! n'est-ce pas le monde dans une pensée. Voyez le père Goriot. Ses deux filles sont pour lui tout l'univers. Elles sont le fil avec lequel il se dirige dans la création. Hé bien ! pour moi qui ai bien creusé la vie, il n'existe qu'un seul sentiment réel : une amitié d'homme à homme. Pierre et Jaffier, voilà ma passion ; je sais *Venise sauvée* par cœur. Avez-vous vu beaucoup de gens assez poilus pour, quand un camarade dit : « Allons enterrer un corps ! » y aller sans souffler mot ni l'ennuyer de morale ? J'ai fait ça, moi ! Je ne parlerais pas ainsi à tout le monde. Mais vous, vous êtes un homme supérieur, on peut tout vous dire, vous savez tout comprendre. Vous ne patouillerez pas long-temps dans les marécages où vivent les crapoussins qui

nous entourent ici. Eh bien! voilà qui est dit. Vous épouserez. Poussons chacun nos pointes! La mienne est en fer et ne mollit jamais... hé, hé.

Vautrin s'en alla sans vouloir entendre la réponse négative de l'étudiant, afin de le mettre à son aise. Il semblait connaître le secret de ces petites résistances, de ces combats dont les hommes se parent devant eux-mêmes, et qui leur servent à se justifier leurs actions blâmables.

— Qu'il fasse comme il voudra, je n'épouserai certes pas mademoiselle Taillefer, se dit Eugène.

Après avoir subi le malaise d'une fièvre intérieure que lui causa l'idée d'un pacte fait avec cet homme dont il avait horreur, mais qui grandissait à ses yeux par le cynisme même de ses idées et par l'audace avec laquelle il étreignait la société, Rastignac s'habilla, demanda une voiture, et vint chez madame de Restaud. Depuis quelques jours, cette femme avait redoublé de soins pour un jeune homme dont chaque pas était un progrès au cœur du grand monde, et dont l'influence paraissait devoir être un jour redoutable. Il paya M. de Trailles et M. d'Ajuda, joua au whist une partie de la nuit, et regagna ce qu'il avait perdu. Superstitieux comme le sont la plupart des hommes dont le chemin est à faire et qui sont plus ou moins fatalistes, il voulut voir dans son bonheur une récompense du ciel pour sa persévérance à rester dans le bon chemin. Le lendemain matin, il s'empressa de demander à Vautrin s'il avait encore sa lettre de change; et sur une réponse affirmative, il lui rendit les trois mille francs, en manifestant un plaisir assez naturel.

— Tout va bien! lui dit Vautrin.

— Mais je ne suis pas votre complice, fit Eugène.

— Je sais, je sais, répondit Vautrin en l'interrompant. Vous faites encore des enfantillages. Vous vous arrêtez aux bagatelles de la porte.

Deux jours après, M. Poiret et mademoiselle Michonneau se trouvaient assis sur un banc, au soleil, dans une allée solitaire du

Jardin des Plantes, et causaient avec le monsieur qui paraissait à bon droit suspect à l'étudiant en médecine.

— Mademoiselle, disait M. Gondureau, je ne vois pas d'où naissent vos scrupules. Son Excellence Monseigneur le Ministre de la Police générale du royaume....

—Ha! Son Excellence Monseigneur le Ministre de la Police générale du royaume... répéta Poiret.

— Oui, Son Excellence s'occupe de cette affaire, dit Gondureau.

A qui ne paraîtra-t-il pas invraisemblable que M. Poiret, ancien employé, sans doute homme de vertus bourgeoises, quoique dénué d'idées, continuât d'écouter le prétendu rentier de la rue de Buffon, au moment où il prononçait le mot de police et laissait ainsi voir la physionomie d'un agent de la rue de Jérusalem à travers son masque d'honnête homme? Cependant rien n'était plus naturel. Chacun comprendra mieux l'espèce particulière à laquelle appartenait M. Poiret, dans la grande famille des Niais, après une remarque déjà faite par certains observateurs, mais qui jusqu'à présent n'a pas été publiée. Il est une nation plumigère, serrée au budget entre le premier degré de latitude qui comporte les traitemens de douze cents francs, espèce de Groënland administratif, et le troisième degré où commencent les traitemens un peu plus chauds de trois à six mille francs, région tempérée, où s'acclimate la gratification, et où elle fleurit malgré les difficultés de la culture. Un des traits caractéristiques qui trahit le mieux l'infirme étroitesse de cette gent subalterne, est une sorte de respect involontaire, machinal, instinctif, pour ce grand lama de tout ministère, connu de l'employé par une signature illisible et sous le nom de SON EXCELLENCE MONSEIGNEUR LE MINISTRE, cinq mots qui équivalent à l'*Il Bondo Cani* du *Calife de Bagdad*, et qui, aux yeux de ce peuple aplati, représente un pouvoir sacré, sans appel. Comme le pape pour les chrétiens, Monseigneur est administrativement infaillible aux yeux de l'employé; l'éclat qu'il jette se communique à ses actes, à ses paroles, à celles dites en son nom; il couvre tout de sa broderie, et légalise les actions qu'il ordonne, car son nom d'Excellence, qui atteste la pureté de ses

intentions et la sainteté de ses vouloirs, sert de passeport aux idées les moins admissibles. Ce que ces pauvres gens ne feraient pas dans leur intérêt, ils s'empressent de l'accomplir dès que le mot *Son Excellence* est prononcé, car les Bureaux ont leur obéissance passive, comme l'armée a la sienne. Système qui étouffe la conscience, annihile un homme, et finit, avec le temps, par l'adapter comme une vis ou un écrou à la machine gouvernementale. Aussi M. Gondureau, qui paraissait se connaître en hommes, reconnut-il promptement en Poiret un de ces niais bureaucratiques, et fit-il sortir le *Deus ex machinâ*, le mot talismanique de Son Excellence au moment où il fallait, en démasquant ses batteries, éblouir le Poiret qui lui semblait le mâle de la Michonneau, la Michonneau qui lui semblait la femelle du Poiret.

—Du moment où Son Excellence elle-même, Son Excellence Monseigneur le!... Ah! c'est très-différent, dit Poiret.

—Vous entendez monsieur dans le jugement duquel vous paraissez avoir confiance, reprit le faux rentier en s'adressant à mademoiselle Michonneau. Hé bien! Son Excellence a maintenant la certitude la plus complète que le prétendu Vautrin logé dans la Maison-Vauquer est un forçat évadé du bagne de Toulon, où il est connu sous le nom de Trompe-la-Mort.

— Ah! Trompe-la-Mort, dit Poiret, il est bienheureux, s'il a mérité ce nom-là.

— Mais oui, reprit l'agent, ce sobriquet est dû au bonheur qu'il a eu de ne jamais perdre la vie dans les entreprises extrêmement audacieuses qu'il a exécutées. Cet homme est dangereux, voyez-vous. Il a des qualités qui le rendent extraordinaire. Sa condamnation est même une chose qui lui a fait dans sa partie un honneur infini....

—C'est donc un homme d'honneur? demanda Poiret.

—A sa manière. Il a consenti à prendre sur son compte le crime d'un autre, un faux commis par un jeune homme qu'il aimait beaucoup, un jeune Italien assez joueur, entré depuis dans le service militaire, où il s'est d'ailleurs parfaitement comporté.

—Mais si Son Excellence le ministre de la police est sûr que

M. Vautrin soit *Trompe-la-Mort*, pourquoi donc aurait-il besoin de moi ? dit mademoiselle Michonneau.

—Ha! oui, dit Poiret, si en effet le ministère, comme vous nous avez fait l'honneur de nous le dire, a une certitude quelconque...

—Certitude n'est pas le mot; seulement, on se doute. Vous allez comprendre la question. Jacques Collin, surnommé *Trompe-la-Mort*, a toute la confiance des trois bagnes qui l'ont choisi pour être leur agent et leur banquier. Il gagne beaucoup à s'occuper de ce genre d'affaires qui nécessairement veut un homme de marque.

— Ha! ha! comprenez-vous le calembour, mademoiselle, dit Poiret, monsieur l'appelle un homme de *marque*, parce qu'il a été marqué.

— Le faux Vautrin, dit l'agent en continuant, reçoit les capitaux de messieurs les forçats, les place, les leur conserve, et les tient à la disposition de ceux qui s'évadent, ou de leurs familles quand ils en disposent par testament, ou de leurs maîtresses quand ils tirent sur lui pour elles.

—De leurs maîtresses! Vous voulez dire de leurs femmes, fit observer Poiret.

— Non, monsieur. Le forçat n'a généralement que des épouses illégitimes, que nous nommons des concubines.

—Ils vivent donc tous en état de concubinage?

—Conséquemment.

—Hé bien! dit Poiret, voilà des horreurs que Son Excellence ne devrait pas tolérer. Puisque vous avez l'honneur de la voir, c'est à vous, qui me paraissez avoir des idées philantropiques, de l'éclairer sur la conduite immorale de ces gens qui donnent un très-mauvais exemple au reste de la société.

– Mais, monsieur, le gouvernement ne les met pas là pour offrir l'exemple de toutes les vertus.

— C'est juste. Cependant, monsieur, permettez....

—Mais laissez donc dire monsieur, mon cher mignon! dit mademoiselle Michonneau.

—Vous comprenez, mademoiselle? reprit M. Gondureau. Le

gouvernement peut avoir un grand intérêt à mettre la main sur une caisse illicite, que l'on dit monter à un total assez majeur. Trompe-la-Mort encaisse des valeurs considérables en recélant non-seulement les sommes possédées par quelques-uns de ses camarades, mais encore celles qui proviennent de la société des Dix Mille....

— Dix mille voleurs! s'écria Poiret effrayé.

— Non, la société des Dix Mille est une association de hauts voleurs, de gens qui travaillent en grand et ne se mêlent pas d'une affaire où il n'y a pas dix mille francs à gagner. La société se compose de tout ce qu'il y a de plus distingué en fait de coquins justiciables de la cour d'assises. Ils connaissent le Code, et ne risquent jamais de se faire appliquer la peine de mort quand ils sont pincés. Collin est leur homme de confiance, leur conseil. A l'aide de ces immenses ressources, cet homme a su se créer une police à lui, des relations fort étendues qu'il enveloppe d'un mystère impénétrable. Quoique depuis un an nous l'ayons entouré d'espions, nous n'avons pas encore pu voir dans son jeu. Sa caisse et ses talens servent donc constamment à solder le vice, faire les fonds au crime et entretenir sur pied une armée de mauvais sujets qui sont dans un perpétuel état de guerre avec la société. Saisir Trompe-la-Mort et s'emparer de sa banque ce sera couper le mal dans sa racine. Aussi cette affaire est-elle devenue une affaire d'état et de haute politique susceptible d'honorer ceux qui coopéreront à sa réussite. Vous-même, monsieur, vous pourriez être de nouveau employé dans l'administration, devenir secrétaire d'un commissaire de police, fonctions qui ne vous empêcheraient point de toucher votre pension de retraite.

— Mais pourquoi, dit mademoiselle Michonneau, Trompe-la-Mort ne s'en va-t-il pas avec la caisse?

— Oh! fit l'agent, partout où il irait, il serait suivi par un homme chargé de le tuer. Puis une caisse ne s'enlève pas comme on enlève une demoiselle de bonne maison. D'ailleurs, Collin est un gaillard incapable de faire un trait semblable. Il se croirait déshonoré.

—Monsieur, dit Poiret, vous avez raison, il serait tout-à-fait déshonoré.

— Tout cela ne nous dit pas pourquoi vous ne venez pas tout bonnement vous emparer de lui? demanda mademoiselle Michonneau.

— Eh bien, mademoiselle, je reprends! —Mais, lui dit-il à l'oreille, empêchez votre monsieur de m'interrompre, ou nous n'en aurons jamais fini. Il doit avoir beaucoup de fortune pour se faire écouter, ce vieux-là. Trompe-la-Mort, en venant ici, a chaussé la peau d'un honnête homme, il s'est fait bon bourgeois de Paris, il s'est logé dans une pension sans apparence, il est fin, allez! on ne le prendra jamais sans vert. Donc M. Vautrin est un homme considéré, qui fait des affaires considérables.

— Naturellement, se dit Poiret à lui-même.

— Le ministre, si l'on se trompait en arrêtant M. Vautrin, ne veut pas se mettre à dos le commerce de Paris, ni l'opinion publique. Monsieur le préfet de police branle dans le manche, il a des ennemis. S'il y avait erreur, ceux qui veulent sa place profiteraient des clabaudages et des criailleries libérales pour le faire sauter. Il s'agit ici de procéder comme dans l'affaire de Cogniard, le faux comte de Sainte-Hélène. Si ça avait été un vrai comte de Sainte-Hélène, nous n'étions pas propres. Aussi faut-il vérifier! Nous avions fait vérifier Cogniard par une femme.

— Oui, mais c'était une jolie femme, dit vivement mademoiselle Michonneau.

— Trompe-la-Mort ne se laisserait point aborder par une femme, dit l'agent, il n'aime point les femmes.

— Mais je ne vois pas alors à quoi je suis bonne pour une semblable vérification, une supposition que je consentirais à la faire pour deux mille francs.

— Rien de plus facile, dit l'inconnu. Je vous remettrai un flacon contenant une dose de liqueur préparée pour donner un coup de sang qui n'a pas le moindre danger, et simule une apoplexie. Cette drogue peut se mêler également au vin et au café. Sur-le-champ vous transportez notre homme sur un lit, et vous le désha-

billes afin de savoir s'il ne se meurt pas. Au moment où vous serez seule, vous lui donnerez une claque sur l'épaule, paf! et vous verrez reparaître les lettres.

Mais c'est rien du tout, ça, dit Poiret.

— Hé bien! consentez-vous? dit M. Gondureau à la vieille fille.

— Mais, mon cher monsieur, dit mademoiselle Michonneau, au cas où il n'y aurait point de lettres, aurais-je les deux mille francs?

— Non.

— Quelle sera donc l'indemnité?

— Cinq cents francs.

— Faire une chose pareille pour si peu! Le mal est le même dans la conscience, et j'ai ma conscience à calmer, monsieur.

— Je vous affirme, dit Poiret, que mademoiselle a beaucoup de conscience, outre que c'est une très-aimable personne et bien entendue.

— Hé bien! reprit mademoiselle Michonneau, donnez-moi trois mille francs si c'est Trompe-la-Mort, et rien si c'est un bourgeois.

— Ça va, fit Gondureau, mais à condition que l'affaire sera faite demain.

— Pas encore, mon cher monsieur, j'ai besoin de consulter mon confesseur.

— Finaude! dit l'agent en se levant. A demain alors, et si vous étiez pressée de me parler, venez petite rue Sainte-Anne, au bout de la cour de la Sainte-Chapelle. Il n'y a qu'une porte sous la voûte, demandez M. Gondureau?

Bianchon, qui revenait du cours de M. Cuvier, eut l'oreille frappée du mot assez original de *Trompe-la-Mort*, et entendit le *ça va* du célèbre chef de la police de sûreté.

— Pourquoi n'en finissez-vous pas? ce serait trois cents francs de rente viagère, dit Poiret à mademoiselle Michonneau.

— Pourquoi? dit-elle. Mais il faut y réfléchir. Si M. Vautrin était ce Trompe-la-Mort, peut-être y aurait-il plus d'avantage à s'arranger avec lui. Cependant lui demander de l'argent, ce serait

le prévenir, et il serait homme à décamper *gratis!* Ce serait un *pouf* abominable.

— Quand il serait prévenu, reprit Poiret, ce monsieur ne nous a-t-il pas dit qu'il était surveillé? Vous perdriez tout.

— D'ailleurs, pensa mademoiselle Michonneau, je ne l'aime point, cet homme! Il ne sait que me dire des choses désagréables.

— Mais, reprit Poiret, vous feriez mieux, car, ainsi que l'a dit ce monsieur qui me paraît fort bien, outre qu'il est très-proprement couvert, c'est un acte d'obéissance aux lois que de débarrasser la société d'un criminel, quelque vertueux qu'il puisse être. Qui a bu boira. S'il lui prenait fantaisie de nous assassiner tous! Mais, que diable, nous serions coupables de ces assassinats, sans compter que nous en serions les premières victimes...

La préoccupation de mademoiselle Michonneau ne lui permettait pas d'écouter les phrases tombant une à une de la bouche de Poiret, comme les gouttes d'eau qui suintent à travers le robinet d'une fontaine fermée. Quand une fois ce vieillard avait commencé la série de ses phrases, et que mademoiselle Michonneau ne l'arrêtait pas, il parlait toujours, à l'instar d'une mécanique montée. Après avoir entamé un premier sujet, il était conduit par ses parenthèses à en traiter de tout opposés, sans avoir rien conclu. En arrivant à la Maison-Vauquer, il s'était faufilé dans une suite de passages et de citations transitoires qui l'avaient amené à raconter sa déposition dans l'affaire de M. Ragoulleau et de la dame Morin, où il avait comparu en qualité de témoin à décharge. En entrant, mademoiselle Michonneau vit Eugène de Rastignac engagé avec mademoiselle Taillefer dans une intime causerie dont l'intérêt devait être si palpitant que le couple ne fit aucune attention au passage des deux vieux pensionnaires quand ils traversèrent la salle à manger.

— Ça devait finir par-là, dit mademoiselle Michonneau à M. Poiret. Ils se faisaient des yeux à s'arracher l'ame, depuis huit jours.

— Oui, répondit-il. Aussi fut-elle condamnée.

— Qui?

— Madame Morin.

— Je vous parle de mademoiselle Victorine, dit mademoiselle Michonneau en entrant sans s'en apercevoir dans la chambre de M. Poiret, et vous me répondez par madame Morin. Qu'est-ce que c'est que cette femme-là ?

— De quoi serait donc coupable mademoiselle Victorine, demanda Poiret.

— Elle est coupable d'aimer M. Eugène de Rastignac, et va de l'avant sans savoir où ça la mènera, pauvre innocente! Toutes les blondes sont comme ça. La moindre frime les met aux genoux d'un homme.

Eugène avait été, pendant la matinée, réduit au désespoir par madame de Nucingen. Dans son for intérieur, il s'était abandonné complétement à Vautrin, sans vouloir sonder ni les motifs de l'amitié que lui portait cet homme extraordinaire, ni l'avenir d'une semblable union. Il fallait un miracle pour le tirer de l'abîme où il avait déjà mis le pied depuis une heure, en échangeant avec mademoiselle Taillefer les plus douces promesses. Victorine croyait entendre la voix d'un ange ; les cieux s'ouvraient pour elle ; la Maison-Vauquer se parait des teintes fantastiques que les décorateurs donnent aux palais de théâtre ; elle aimait, elle était aimée ; elle le croyait du moins! Et quelle femme ne l'aurait cru comme elle en voyant Rastignac, en l'écoutant durant cette heure dérobée à tous les Argus de la maison? En se débattant contre sa conscience, en sachant qu'il faisait mal et voulant mal faire, en se disant qu'il rachèterait ce péché véniel par le bonheur d'une femme, il s'était embelli de son désespoir, et resplendissait de tous les feux de l'enfer qu'il avait au cœur. Heureusement pour lui, le miracle eut lieu. Vautrin entra joyeusement, et lut dans l'ame des deux jeunes gens qu'il avait mariés par les combinaisons de son infernal génie, mais dont il troubla soudain la joie en chantant de sa grosse voix railleuse :

Ma Fanchette est charmante
Dans sa simplicité...

Victorine se sauva en emportant autant de bonheur qu'elle avait eu jusqu'alors de malheur dans sa vie. Pauvre fille! un serrement de mains, sa joue effleurée par les cheveux de Rastignac, une parole dite si près de son oreille qu'elle avait senti la chaleur des lèvres de l'étudiant, la pression de sa taille par un bras tremblant, un baiser pris sur son cou, furent les accordailles de sa passion, que le voisinage de la grosse Sylvie, menaçant d'entrer dans cette radieuse salle à manger, rendirent plus ardentes, plus vives, plus engageantes que les plus beaux témoignages de dévouement racontés dans les plus célèbres histoires d'amour. Ces *menus-suffrages*, suivant une jolie expression de nos ancêtres, paraissaient être des crimes à une pieuse jeune fille confessée tous les quinze jours! En cette heure, elle avait prodigué plus de trésors d'ame que plus tard, riche et heureuse, elle n'en aurait donné en se livrant tout entière.

— L'affaire est faite! dit Vautrin à Eugène. Nos deux dandies se sont piochés. Tout s'est passé convenablement. Affaire d'opinion. Notre pigeon a insulté mon faucon. A demain, dans la redoute de Clignancourt! A huit heures et demie, mademoiselle Taillefer héritera de l'amour et de la fortune de son père, pendant qu'elle sera là tranquillement à tremper ses mouillettes de pain beurré dans son café. N'est-ce pas drôle à se dire? Ce petit Taillefer est très-fort à l'épée, il est confiant comme un brelan carré; mais il sera saigné par un coup que j'ai inventé, une manière de relever l'épée et de vous piquer le front. Je vous montrerai cette botte-là, car elle est furieusement utile.

Rastignac écoutait d'un air stupide, et ne pouvait rien répondre. En ce moment le père Goriot, Bianchon et quelques autres pensionnaires arrivèrent.

— Voilà comme je vous voulais, lui dit Vautrin. Vous savez ce que vous faites. Bien, mon petit aiglon, vous gouvernerez les hommes, vous êtes fort, carré, poilu. Vous avez mon estime.

Il voulut lui prendre la main. Rastignac retira vivement la sienne, et tomba sur une chaise en pâlissant, il voyait une mare de sang devant lui.

— Ah! nous avons encore quelques petits langes tachés de vertu! dit Vautrin à voix basse. Papa d'Oliban a trois millions, je sais sa fortune, elle vous rendra blanc comme une robe de mariée, et à vos propres yeux!

Rastignac n'hésita plus. Il résolut d'aller prévenir pendant la soirée MM. Taillefer père et fils. En ce moment, Vautrin l'ayant quitté, le père Goriot lui dit à l'oreille : — Vous êtes triste, mon enfant! je vais vous égayer, moi. Venez!

Et le vieux vermicellier allumait son rat-de-cave à l'une des lampes. Eugène le suivit tout ému de curiosité.

— Entrons chez vous, dit le bonhomme qui avait demandé la clef de l'étudiant à Sylvie. Vous avez cru ce matin qu'elle ne vous aimait pas, hein? reprit-il. Elle vous a renvoyé de force, et vous vous en êtes allé fâché, désespéré. Nigaudinos! elle m'attendait! Comprenez-vous? Nous devions aller achever d'arranger un bijou d'appartement dans lequel vous irez demeurer d'ici à trois jours. Ne me vendez pas. Elle veut vous faire une surprise; mais je ne tiens pas à vous cacher plus long-temps le secret. Vous serez rue d'Artois, à deux pas de la rue Saint-Lazare. Vous y serez comme un prince; nous vous avons eu des meubles comme pour une épousée! car nous avons fait bien des choses depuis un mois, en ne vous en disant rien. Mon avoué s'est mis en campagne, et ma fille aura ses trente-six mille francs par an! l'intérêt de sa dot. Et je vais faire exiger le placement de ses huit cent mille francs en bons biens au soleil.

Eugène était muet et se promenait, les bras croisés, de long en long, dans sa pauvre chambre en désordre. Le père Goriot saisit un moment où l'étudiant lui tournait le dos, et mit sur la cheminée une boîte en maroquin rouge, sur laquelle étaient imprimées en or les armes de Rastignac.

— Mon cher enfant! disait le pauvre bonhomme, je me suis mis dans tout cela jusqu'au cou. Mais, voyez-vous, il y avait à moi bien de l'égoïsme! je suis intéressé dans votre changement de quartier. Vous ne me refuserez pas, hein! si je vous demande quelque chose?

— Que voulez-vous?

— Hé bien! au-dessus de votre appartement, au cinquième, il y a une chambre qui en dépend; j'y demeurerai, pas vrai? Je me fais vieux, je suis trop loin de mes filles; je ne vous gênerai pas; seulement, je serai là. Vous me parlerez d'elles tous les soirs. Ça ne vous contrariera pas, dites? Quand vous rentrerez, que je serai dans mon lit, je vous entendrai, je me dirai : — Il vient de voir ma petite Delphine. Il l'a menée au bal, elle est heureuse par lui. Si j'étais malade, ça me mettrait du baume dans le cœur de vous écouter revenir, vous remuer, aller. Il y aura tant de ma fille en vous! Je n'aurai qu'un pas à faire pour être aux Champs-Élysées, où elles passent tous les jours. Je les verrai toujours, tandis que quelquefois j'arrive trop tard. Et puis, elle viendra chez vous peut-être! Alors je l'entendrai, je la verrai dans sa douillette du matin trotter, aller gentiment comme une petite chatte. Elle est redevenue depuis un mois ce qu'elle était, jeune fille, gaie, pimpante! Son ame est en convalescence, elle vous doit le bonheur. Oh! je ferais pour vous l'impossible. Elle me disait tout à l'heure en revenant : — Papa, je suis heureuse! — Quand elles me disent cérémonieusement : *Mon père!* elles me glacent; mais quand elles m'appellent *papa!* il me semble encore les voir petites, elles me rendent tous mes souvenirs. Je suis mieux leur père; elles ne sont à personne!

Le bonhomme s'essuya les yeux, il pleurait.

— Il y a long-temps que je n'avais entendu cette phrase, long-temps qu'elle ne m'avait donné le bras! Oh oui, voilà bien dix ans que je n'ai marché côte à côte avec une de mes filles! Est-ce bon de se frotter à sa robe, de se mettre à son pas, de partager sa chaleur! Enfin, j'ai mené Delphine, ce matin, partout! J'entrais avec elle dans les boutiques! Et je l'ai reconduite chez elle. Oh! gardez-moi près de vous. Quelquefois vous aurez besoin de quelqu'un pour vous rendre service, je serai là. Oh! si cette grosse souche d'Alsacien mourait, si sa goutte avait l'esprit de remonter dans l'estomac! Ma pauvre fille serait-elle heureuse! Vous seriez mon gendre! vous seriez ostensiblement son mari!

Bah! elle est si malheureuse de ne rien connaître aux plaisirs de ce monde, que je l'absous de tout! Le bon Dieu doit être du côté des pères qui aiment bien! — Elle vous aime trop! dit-il en hochant la tête après une pause. En allant, elle causait de vous vous avec moi : « — N'est-ce pas, mon père, il est bien, il a bon cœur! Parle-t-il de moi? » Bah, elle m'en a dit depuis la rue d'Artois jusqu'au passage des Panoramas! des volumes, quoi! Elle m'a enfin versé son cœur dans le mien. Pendant toute cette bonne matinée, je n'étais plus vieux, je ne pesais pas une once! Je lui ai dit que vous m'aviez remis le billet de mille francs! Oh! la chérie, elle en a été émue aux larmes. Qu'avez-vous donc là sur votre cheminée? dit enfin le père Goriot qui se mourait d'impatience en voyant Rastignac immobile.

Eugène, tout abasourdi, regardait son voisin d'un air hébêté. Ce duel annoncé par Vautrin pour le lendemain contrastait si violemment avec la réalisation de ses plus chères espérances qu'il éprouvait toutes les sensations du cauchemar. Il se tourna vers la cheminée, y aperçut la petite boîte carrée, l'ouvrit, et trouva dedans un papier qui couvrait une délicieuse montre de Breguet. Sur ce papier étaient écrits ces mots :

« Je veux que vous pensiez à moi à toute heure, *parce que...* »

« DELPHINE. »

Ce dernier mot faisait sans doute allusion à quelque scène qui avait eu lieu entre eux, car Eugène en fut attendri. Ses armes étaient intérieurement émaillées dans l'or de la boîte. Ce bijou si long-temps envié, la chaîne, la clef, la façon, les dessins répondaient à tous ses vœux. Le père Goriot était radieux. Il avait sans doute promis à sa fille de lui rapporter les moindres effets de la surprise que lui causerait son présent à Eugène; car il était en tiers dans ces jeunes émotions, et ne paraissait pas le moins heureux. Il aimait déjà Rastignac et pour sa fille et pour lui-même.

— Vous irez la voir ce soir, elle vous attend. La grosse souche d'Alsacien soupe chez sa danseuse. Ha! ha! il a été bien sot

quand mon avoué lui a dit son fait. Ne prétend-il pas aimer ma fille à l'adoration ! Qu'il y touche, et je le tue! L'idée de savoir ma Delphine à.... (Il soupira.) me ferait commettre un crime, mais ce ne serait pas un homicide, c'est une tête de veau sur un corps de porc! Vous me prendrez avec vous, n'est-ce pas?

— Oui, mon bon père Goriot, vous savez bien que je vous aime.....

— Je le vois, vous n'avez pas honte de moi, vous! Laissez-moi vous embrasser.

Et il serra l'étudiant dans ses bras.

— Vous la rendrez bien heureuse, promettez-le-moi? Vous irez ce soir, n'est-ce pas?

— Oh oui! je dois sortir pour des affaires importantes.

— Puis-je vous être bon à quelque chose?

— Ma foi, oui! Tenez! pendant que j'irai chez madame de Nucingen, allez chez M. Taillefer le père, lui dire de me donner une heure dans la soirée pour lui parler d'une affaire de la dernière importance.

— Serait-ce donc vrai, jeune homme? dit le père Goriot, en changeant de visage. Feriez-vous la cour à sa fille, comme le disent ces imbéciles d'en bas? Tonnerre de Dieu! vous ne savez pas ce que c'est qu'une tape à la Goriot. Et si vous *nous* trompiez, ce serait l'affaire d'un coup de poing. Oh! ce n'est pas possible!

— Je vous jure que je n'aime qu'une femme au monde! dit l'étudiant, je ne le sais bien que depuis un moment!

— Ha! quel bonheur! fit le père Goriot.

— Non, reprit l'étudiant, le fils de M. Taillefer se bat demain, et j'ai entendu dire qu'il sera tué..

— Qu'est-ce que cela vous fait? dit Goriot.

— Mais il faut lui dire d'empêcher son fils de se rendre.... s'écria Eugène.

En ce moment il fut interrompu par la voix de Vautrin qui se fit entendre sur le pas de sa porte, où il chantait :

O Richard, ô mon roi!
L'univers t'abandonne.

Broum ! broum ! broum ! broum ! broum !

J'ai long-temps parcouru le monde
Et l'on m'a vu....

Tra la, la, la, la.

— Messieurs, cria Christophe, la soupe vous attend, et tout le monde est à table.

— Tiens, dit Vautrin, viens prendre une bouteille de mon vin de Bordeaux.

— La trouvez-vous jolie, la montre ? dit le père Goriot. Elle a bon goût, hein !

Vautrin, le père Goriot et Rastignac descendirent ensemble et se trouvèrent, par suite de leur retard, placés à côté les uns des autres à table. Eugène marqua la plus grande froideur à Vautrin, pendant le dîner, quoique jamais cet homme, si aimable aux yeux de madame Vauquer, n'eût déployé autant d'esprit. Il fut pétillant de saillies, et sut mettre en train tous les convives. Cette assurance, ce sang-froid, consternaient Eugène.

— Sur quelle herbe avez-vous donc marché aujourd'hui ? lui dit madame Vauquer, vous êtes gai comme un pinson.

— Je suis toujours gai quand j'ai fait de bonnes affaires.

— Des affaires ? dit Eugène.

— Hé bien, oui. J'ai livré une partie de marchandises qui me vaudra de bons droits de commission. — Mademoiselle Michonneau, dit-il en s'apercevant que la vieille fille l'examinait, ai-je dans la figure un trait qui vous déplaise, que vous me faites l'*œil américain*. Faut le dire ! je le changerai pour vous être agréable. — Poiret, nous ne nous fâcherons pas pour ça, hein ? dit-il en guignant le vieil employé.

— Sac à papier ! vous devriez poser pour un Hercule. — Farceur ! dit le jeune peintre à Vautrin.

— Ma foi, ça va ! si mademoiselle Michonneau veut poser en Vénus du Père Lachaise, répondit Vautrin.

— Et Poiret ! dit Bianchon.

— Oh! Poiret posera en Poiret. Ce sera le dieu des jardins! s'écria Vautrin. Il dérive de poire...

— Molle! reprit Bianchon. Alors, vous seriez entre la poire et le fromage.

— Tout ça, c'est des bêtises, dit madame Vauquer, et vous feriez mieux de nous donner de votre vin de Bordeaux dont j'aperçois une bouteille qui montre son nez! Ça nous entretiendrait en joie, outre que c'est bon à l'*estomaque*.

— Messieurs, dit Vautrin, madame la présidente nous rappelle à l'ordre. Madame Couture et mademoiselle Victorine ne se formaliseraient pas de vos discours badins; mais respectez l'innocence du père Goriot. Je vous propose une petite bouteillorama de vin de Bordeaux, que le nom de Laffitte rend doublement illustre, soit dit sans allusion politique. Allons, Chinois! dit-il en regardant Christophe qui ne bougea pas. Ici, Christophe! comment, tu n'entends pas ton nom? Chinois, amène les liquides!

— Voilà, monsieur, dit Christophe en lui présentant la bouteille.

Après avoir rempli le verre d'Eugène et celui du père Goriot, il s'en versa lentement quelques gouttes qu'il dégusta, pendant que ses deux voisins buvaient, et tout à coup il fit une grimace.

— Diable! diable! il sent le bouchon! Prends cela pour toi, Christophe, et va en chercher à droite, tu sais. Nous sommes seize, descends huit bouteilles!

— Puisque vous vous fendez, dit le peintre, je paie un cent de marrons.

— Ho! ho!

— Booouoouh!

— Prrrr!

Chacun poussa des exclamations qui partirent comme les fusées d'une girandole.

— Allons, maman Vauquer, deux de champagne, lui cria Vautrin.

— Quien, c'est cela! Pourquoi pas demander la maison? Deux de champagne! mais ça coûte douze francs! Je ne les gagne pas.

Non, mais si monsieur Eugène veut les payer, j'offre du cacis.

— Vla, son cacis qui purge comme de la manne! dit l'étudiant en médecine à voix basse.

— Veux-tu te taire, Bianchon, s'écria Rastignac, je ne veux pas entendre parler de manne sans que le cœur... Oui, va pour le vin de Champagne, je le paie, ajouta l'étudiant.

— Sylvie, dit madame Vauquer, donnez les biscuits et les petits gâteaux.

— Vos petits gâteaux sont trop grands, dit Vautrin, ils ont de la barbe. Mais quant aux biscuits, aboulez!

En un moment le vin de Bordeaux circula, les convives s'animèrent, la gaieté redoubla. Ce furent des rires féroces, au milieu desquels éclatèrent quelques imitations des diverses voix d'animaux. L'employé au Muséum s'étant avisé de reproduire un cri de Paris qui avait de l'analogie avec le miaulement du chat amoureux, aussitôt huit voix beuglèrent simultanément les phrases suivantes.

— A repasser les couteaux!

— Mo—ron pour les ptits oi—seaulx!

— Voilà le plaisir, mesdames, voilà le plaisir!

— A raccommoder la faïence!

— A la barque, à la barque!

— Battez vos femmes, vos habits!

— Vieux habits, vieux galons, vieux chapeaux à vendre!

— A la cerise, à la douce!

La palme fut à Bianchon pour l'accent nazillard avec lequel il cria : — Marchand de parapluies!

En quelques instans ce fut un tapage à casser la tête, une conversation pleine de coqs-à-l'âne, un véritable opéra que Vautrin conduisait comme un chef d'orchestre en surveillant Eugène et le père Goriot, qui semblaient ivres déjà. Le dos appuyé sur leur chaise, tous deux contemplaient ce désordre inaccoutumé d'un air grave, en buvant peu; car tous deux étaient préoccupés de ce qu'ils avaient à faire pendant la soirée, et néanmoins ils se sentaient incapables de se lever. Vautrin, qui suivait les changemens

de leur physionomie en leur lançant des regards de côté, saisit le moment où leurs yeux vacillèrent et parurent vouloir se fermer, pour se pencher à l'oreille de Rastignac.

— Mon petit gars, nous ne sommes pas assez rusé pour lutter avec notre papa Vautrin! Et il vous aime trop pour vous laisser faire des sottises. Quand j'ai résolu quelque chose, le bon Dieu seul est assez fort pour me barrer le passage. Ha! nous voulions aller prévenir le père Taillefer, commettre des fautes d'écolier! Le four est chaud, la farine est pétrie, le pain est sur la pelle, demain nous en ferons sauter les miettes par-dessus notre tête en y mordant, et nous empêcherions d'enfourner. Non, non, tout cuira. Si nous avons quelques petits remords, la digestion les emportera. Pendant que nous dormirons notre petit somme, le colonel Franchessini vous ouvrira la succession de M. Victurnien Taillefer avec la pointe de son épée, et Victorine, héritant de son frère, aura quinze petits mille francs de rente. J'ai déjà pris des renseignemens, et sais que la succession de la mère monte à plus de trois cent mille...

Eugène entendait ces paroles sans pouvoir y répondre. Il sentait sa langue collée à son palais, et se trouvait en proie à une somnolence invincible. Il ne voyait déjà plus la table et les figures des convives qu'à travers un brouillard lumineux. Bientôt le bruit s'apaisa, les pensionnaires s'en allèrent un à un. Puis, quand il ne resta plus que madame Vauquer, madame Couture, mademoiselle Victorine, Vautrin et le père Goriot, Rastignac aperçut, comme s'il eût rêvé, madame Vauquer occupée à prendre les bouteilles pour en vider les restes de manière à en faire des bouteilles pleines.

— Ha! sont-ils fous, sont-ils jeunes! disait la veuve.

Ce fut la dernière phrase que put comprendre Eugène.

— Il n'y a que M. Vautrin pour faire de ces farces-là, dit Sylvie. Allons, voilà Christophe qui ronfle comme une toupie.

- Adieu, maman, dit M. Vautrin. Je vais au boulevart admirer M. Marty dans *le Mont-Sauvage*, une grande pièce tirée du

Solitaire. Si vous voulez, je vous y mène ainsi que ces dames.

— Je vous remercie, dit madame Couture.

— Comment, ma voisine, s'écria madame Vauquer, vous refusez de voir une pièce prise dans *le Solitaire*, un ouvrage fait par Atala, et que nous aimions tant à lire, qu'est si joli que nous pleurions comme des Madeleines d'Élodie sous les *tyeuilles* cet été dernier ; enfin un ouvrage moral qui peut être susceptible d'instruire votre demoiselle?

— Il nous est défendu d'aller à la comédie, répondit Victorine.

— Allons, les voilà partis, ceux-là ! dit Vautrin en remuant d'une manière comique la tête du père Goriot et celle d'Eugène.

En plaçant la tête de l'étudiant sur la chaise, pour qu'il pût dormir commodément, il le baisa chaleureusement au front, en chantant :

> Dormez, mes chères amours !
> Pour vous je veillerai toujours.

— J'ai peur qu'il ne soit malade, dit Victorine.

— Restez à le soigner alors, reprit Vautrin. C'est, lui souffla-t-il à l'oreille, votre devoir de femme soumise. Il vous adore, ce jeune homme, et vous serez sa petite femme, je vous le prédis. — Enfin, dit-il à haute voix, ils *furent considérés dans tout le pays, vécurent heureux, et eurent beaucoup d'enfans!* Voilà comment finissent tous les romans d'amour.

— Allons, maman, dit-il en se tournant vers madame Vauquer qu'il étreignit, mettez le chapeau, la belle robe à fleurs, l'écharpe de la comtesse. Je vais vous aller chercher un fiacre, soi-même.

Et il partit en chantant :

> Soleil, soleil, divin soleil,
> Toi qui fais mûrir les citrouilles....

— Mon Dieu, dites donc, madame Couture, cet homme-là me ferait vivre heureuse sur les toits. — Allons, dit-elle en se tournant vers le vermicellier, voilà Goriot parti ! Ce vieux cancre-là

n'a jamais eu l'idée de me mener *nune* part, lui ! Mais il va tomber par terre, mon Dieu ! C'est-y indécent à un homme d'âge de perdre la raison ! Vous me direz qu'on ne perd point ce qu'on n'a pas. Sylvie, montez-le donc chez lui.

Sylvie prit le bonhomme par-dessous le bras, le fit marcher, et le jeta tout habillé comme un paquet en travers de son lit.

— Pauvre jeune homme ! disait madame Couture en écartant les cheveux d'Eugène qui lui tombaient dans les yeux. Il est comme une jeune fille, il ne sait pas ce que c'est qu'un excès.

— Ah ! je peux bien dire que depuis trente et un ans que je tiens ma pension, dit madame Vauquer, il m'est passé bien des jeunes gens par les mains, comme on dit, je n'en ai jamais vu d'aussi gentil, d'aussi distingué que M. Eugène. Est-il beau, quand il dort? Prenez-lui donc la tête sur votre épaule, madame Couture. Bah ! il tombe sur celle de mademoiselle Victorine. Il y a un dieu pour les enfans. Encore un peu il se fendait la tête sur la pomme de la chaise. A eux deux ils feraient un bien joli couple.

— Ma voisine, taisez-vous donc ! s'écria madame Couture, vous dites des choses...

— Bah ! fit madame Vauquer, il n'entend pas. Allons, Sylvie, viens m'habiller. Je vais mettre mon grand corset.

— Ha bien, votre grand corset, après avoir dîné, madame? dit Sylvie. Non, cherchez quelqu'un pour vous serrer, ce ne sera pas moi qui serai votre assassin. Vous commetteriez là une imprudence à vous coûter la vie.

— Ça m'est égal, il faut faire honneur à M. Vautrin.

— Vous aimez donc bien vos héritiers?

— Allons, Sylvie, pas de raisons ! dit la veuve en s'en allant.

— A son âge ! dit la cuisinière en montrant sa maîtresse à Victorine.

Madame Couture et sa pupille, sur l'épaule de laquelle dormait Eugène, restèrent seules dans la salle à manger. Les ronflemens de Christophe retentissaient dans la maison silencieuse et faisaient ressortir le paisible sommeil d'Eugène, qui dormait

aussi gracieusement qu'un enfant. Heureuse de pouvoir se permettre un de ces actes de charité par lesquels s'épanchent tous les sentimens de la femme, et qui lui faisait sans crime sentir le cœur du jeune homme Victorine avait dans la physionomie quelque chose de maternellement protecteur qui la rendait fière. A travers les mille pensées qui s'élevaient dans son cœur, perçait un tumultueux mouvement de volupté qu'excitait l'échange d'une jeune et pure chaleur.

— Pauvre chère fille! dit madame Couture en lui pressant la main.

La vieille dame admirait cette candide et souffrante figure sur laquelle était descendue l'auréole du bonheur. Victorine ressemblait à l'une de ces naïves peintures du moyen âge dans lesquelles tous les accessoires sont négligés par l'artiste, qui a réservé la magie d'un pinceau calme et fier pour la figure jaune de ton, mais où le ciel semble se refléter avec ses teintes d'or.

— Il n'a pourtant pas bu plus de deux verres, maman! dit Victorine en passant ses doigts dans la chevelure d'Eugène.

— Mais si c'était un débauché, ma fille, il aurait porté le vin comme tous ces autres! Son ivresse fait son éloge.

Le bruit d'une voiture retentit dans la rue.

— Maman, dit la jeune fille, voici M. Vautrin! Prenez donc monsieur Eugène. Je ne voudrais pas être vue ainsi par cet homme, il a des expressions qui salissent l'ame, et des regards qui gênent une femme, comme si on lui enlevait sa robe.

— Non, dit madame Couture, tu te trompes! M. Vautrin est un brave homme, un peu dans le genre de défunt monsieur Couture, brusque, mais bon, un bourru bienfaisant.

En ce moment Vautrin entra tout doucement, et regarda le tableau formé par ces deux enfans que la lueur de la lampe semblait caresser.

— Hé bien! dit-il en se croisant les bras, voilà de ces scènes qui auraient inspiré de belles pages à ce bon monsieur Bernardin de Saint-Pierre, l'auteur de Paul et Virginie. La jeunesse est bien belle, madame Couture. Pauvre enfant, dors! dit-il en con-

templant Eugène, le bien vient quelquefois en dormant! Madame, reprit-il en s'adressant à la veuve, ce qui m'attache à ce jeune homme, ce qui m'émeut, est de savoir la beauté de son ame en harmonie avec celle de sa figure. Voyez, n'est-ce pas un chérubin posé sur l'épaule d'un ange? Il est digne d'être aimé, celui-là! Si j'étais femme, je voudrais mourir (non, pas si bête!) vivre pour lui. — En les admirant ainsi, madame, dit-il à voix basse et se penchant à l'oreille de la veuve, je ne puis m'empêcher de penser que Dieu les a créés pour être l'un à l'autre.— La Providence a des voies bien cachées! elle sonde les reins et les cœurs! s'écria-t-il à haute voix. En vous voyant unis, mes enfans, unis par une même pureté, par tous les beaux sentimens humains, je me dis qu'il est impossible que l'avenir vous sépare. Dieu est juste! Mais, dit-il à la jeune fille, il me semble avoir vu chez vous des lignes de prospérité! Donnez-moi votre main, mademoiselle Victorine! Je me connais en chiromancie, j'ai dit souvent la bonne aventure? Allons, n'ayez pas peur. Oh! qu'aperçois-je? Foi d'honnête homme, vous serez avant peu l'une des plus riches héritières de Paris; vous comblerez de bonheur celui qui vous aime; votre père vous appelle auprès de lui; vous vous mariez avec un homme titré, jeune, beau, qui vous adore.

En ce moment, les pas lourds de la coquette veuve qui descendait, interrompirent les prophéties de Vautrin.

— Voillà mamman Vauquerrre belle comme un astre, ficelée comme une carotte. — N'étouffons-nous pas un petit brin? lui dit-il en mettant sa main sur le haut du busc, les avant-cœur sont bien pressés, maman. Si nous pleurons, il y aura explosion, mais je ramasserai les débris avec un soin d'antiquaire...

— Il connaît le langage de la galanterie française, hein, celui-là! dit la veuve en se penchant à l'oreille de madame Couture.

— Adieu, enfans! reprit Vautrin en se tournant vers Eugène et Victorine. Je vous bénis, leur dit-il en leur imposant ses mains au-dessus de leurs têtes. Croyez-moi, mademoiselle, c'est quelque chose que les vœux d'un honnête homme! ils doivent porter bonheur, car Dieu les écoute.

— Adieu, chère amie! dit madame Vauquer à sa pensionnaire. Croyez-vous, ajouta-t-elle à voix basse, que M. Vautrin ait des intentions relatives à ma personne?

— Heu! heu!

— Ah, ma chère mère! dit Victorine en soupirant et en regardant ses mains, quand les deux femmes furent seules, si ce bon M. Vautrin disait vrai!

— Mais il ne faut qu'une chose pour cela, répondit la vieille dame, seulement que ton monstre de frère tombe de cheval!

— Ah, maman!

— Mon Dieu! peut-être est-ce un péché que de souhaiter du mal à son ennemi! reprit la veuve. Eh bien, j'en ferai pénitence! En vérité, je porterai de bon cœur des fleurs sur sa tombe. Mauvais cœur! il n'a pas le courage de parler pour sa mère dont il garde à ton détriment l'héritage par des micmacs. Ma cousine avait une belle fortune! Pour ton malheur, il n'a jamais été question de son apport dans le contrat.

—Mon bonheur me serait souvent pénible à porter s'il coûtait la vie à quelqu'un, dit Victorine. Et s'il fallait, pour être heureuse, que mon frère disparût, j'aimerais mieux toujours être ici.

— Mon Dieu! comme dit M. Vautrin qui, tu le vois, est plein de religion, reprit madame Couture, j'ai eu du plaisir à savoir qu'il n'est pas un incrédule comme les autres qui parlent de Dieu avec moins de respect que n'en a le diable! Hé bien, qui peut savoir par quelles voies il plaît à la Providence de nous conduire!

Aidées par Sylvie, les deux femmes finirent par transporter Eugène dans sa chambre, le couchèrent sur son lit, et la cuisinière lui défit ses habits pour le mettre à l'aise. Avant de partir, quand sa protectrice eut le dos tourné, Victorine mit un baiser sur le front d'Eugène avec tout le bonheur que devait lui causer ce criminel larcin. Elle regarda sa chambre, ramassa pour ainsi dire dans une seule pensée les mille félicités de cette journée, en fit un tableau qu'elle contempla long-temps, et s'endormit la plus heureuse créature de Paris.

Le festoiement à la faveur duquel Vautrin avait fait boire à

Eugène et au père Goriot du vin narcotisé, décida la perte de cet homme. Bianchon, à moitié gris, oublia de questionner mademoiselle Michonneau sur Trompe-la-Mort; et, s'il avait prononcé ce nom, il aurait certes éveillé la prudence de Vautrin, ou, pour lui rendre son vrai nom, de Jacques Collin, l'une des célébrités du bagne. Puis, le sobriquet de Vénus du Père-la-Chaise décida mademoiselle Michonneau à livrer le forçat au moment où, confiante en la générosité de Collin, elle calculait s'il ne valait pas mieux le prévenir et le faire évader pendant la nuit. Elle venait de sortir, accompagnée de Poiret, pour aller trouver le fameux chef de la police de sûreté, petite rue Sainte-Anne, croyant encore avoir affaire à un employé supérieur nommé Gondureau. Le directeur de la police judiciaire la reçut avec grâce. Puis, après une conversation où tout fut précisé, mademoiselle Michonneau demanda la potion à l'aide de laquelle elle devait opérer la vérification de la marque. Au geste de contentement que fit le grand homme de la petite rue Sainte-Anne en cherchant une fiole dans un tiroir de son bureau, mademoiselle Michonneau devina qu'il y avait dans cette capture quelque chose de plus important que l'arrestation d'un simple forçat. A force de se creuser la cervelle, elle soupçonna que la police espérait, d'après quelques révélations faites par les traîtres du bagne, arriver à temps pour mettre la main sur des valeurs considérables. Quand elle eut exprimé ses conjectures à ce renard, il se mit à sourire et voulut détourner les soupçons de la vieille fille.

— Vous vous trompez, répondit-il, Collin est la *sorbonne* la plus dangereuse qui jamais se soit trouvée du côté des voleurs. Voilà tout. Les coquins le savent bien, il est leur drapeau, leur soutien, leur Bonaparte enfin, et ils l'aiment tous. Ce drôle ne nous laissera jamais sa *tronche* en place de Grève[1]. Il nous joue.

[1] *Sorbonne* et *Tronche* sont deux énergiques expressions du langage des voleurs, qui les premiers ont senti la nécessité de considérer la tête humaine sous deux aspects. La *Sorbonne* est la tête de l'homme vivant, son conseil, sa pensée. La *Tronche* est un mot de mépris destiné à exprimer combien la tête devient peu de chose quand elle est coupée.

Quand nous rencontrons de ces hommes en façon de barres d'acier trempées à l'anglaise, nous avons la ressource de les tuer, si, pendant leur arrestation, ils s'avisent de faire la moindre résistance. Nous comptons sur quelques voies de fait pour tuer Collin demain matin. On évite ainsi le procès, les frais de garde, la nourriture, et ça débarrasse la société. Les procédures, les assignations aux témoins, leurs indemnités, l'exécution, tout ce qui doit légalement nous défaire de ces garnemens-là, coûte au-delà des mille écus que vous aurez. Il y a économie de temps. En donnant un bon coup de baïonnette dans la panse de Trompe-la-Mort, nous empêcherons une centaine de crimes, et nous éviterons la corruption de cinquante mauvais sujets qui se tiendront bien sagement aux environs de la Correctionnelle. Voilà de la police bien faite. Selon les philantropes qui écrivent, se conduire ainsi, c'est prévenir les crimes.

— Mais c'est servir son pays! dit Poiret.

— Ha, bien! répliqua le chef, vous dites des choses sensées ce soir, vous! Oui certes, nous servons le pays! Aussi le monde est-il bien injuste à notre égard! nous rendons à la société de bien grands services ignorés! Enfin, il est d'un homme supérieur de se mettre au-dessus des préjugés, et d'un chrétien d'accepter les malheurs que le bien entraîne après lui, quand il n'est pas fait selon les idées reçues. Paris est Paris, voyez-vous! Ce mot explique ma vie. J'ai l'honneur de vous saluer, mademoiselle. Je serai avec mes gens au Jardin du Roi demain. Envoyez Christophe rue de Buffon, chez M. Gondureau, dans la maison où j'étais. Monsieur, je suis votre serviteur. S'il vous était jamais pris quelque chose, usez de moi pour vous le faire retrouver, je suis à votre service.

— Eh bien! dit Poiret à mademoiselle Michonneau, il se rencontre des imbéciles que ce mot de police met sens dessus dessous. Ce monsieur est très-aimable, et ce qu'il vous demande est simple comme bonjour.

Le lendemain devait prendre place parmi les jours les plus extraordinaires de l'histoire de la Maison-Vauquer. Jusqu'alors l'événement le plus saillant de cette vie paisible avait été l'apparition

météorique de la fausse comtesse de L'Ambermesnil. Mais tout allait pâlir devant les péripéties de cette grande journée, dont il serait éternellement question dans les conversations de madame Vauquer. D'abord M. Goriot et Eugène de Rastignac dormirent jusqu'à onze heures. Madame Vauquer, rentrée à minuit de la Gaîté, resta jusqu'à dix heures et demie au lit. Le long sommeil de Christophe, qui avait achevé le vin offert par Vautrin, causa des retards dans le service de la maison. Poiret et mademoiselle Michonneau ne se plaignirent pas de ce que le déjeuner se reculait. Quant à Victorine et à madame Couture, elles dormirent la grasse matinée. Vautrin sortit avant huit heures, et revint au moment même où le déjeuner fut servi. Personne ne réclama donc, lorsque, vers onze heures un quart, Sylvie et Christophe allèrent frapper à toutes les portes, en disant que le déjeuner attendait. Pendant que Sylvie et le domestique s'absentèrent, mademoiselle Michonneau, descendue la première, versa la liqueur dans le gobelet d'argent appartenant à Vautrin, et qui chauffait au bain-marie, parmi tous les autres. La vieille fille avait compté sur cette particularité de la pension pour faire son coup. Ce ne fut pas sans quelques difficultés que les sept pensionnaires se trouvèrent réunis. Au moment où Eugène, qui se détirait les bras, descendait le dernier de tous, un commissionnaire lui remit une lettre de madame de Nucingen. Cette lettre était ainsi conçue.

« Je n'ai ni fausse vanité ni colère avec vous, mon ami. Je vous ai attendu jusqu'à deux heures après minuit. Attendre un être que l'on aime! Qui a connu ce supplice, ne l'impose à personne! Je vois bien que vous aimez pour la première fois. Qu'est-il donc arrivé? L'inquiétude m'a prise. Si je n'avais craint de livrer les secrets de mon cœur, j'aurais été savoir ce qui vous advenait d'heureux ou de malheureux! Mais, sortir à cette heure, soit à pied, soit en voiture, n'était-ce pas se perdre! J'ai senti le malheur d'être femme! Rassurez-moi, expliquez-moi pourquoi vous n'êtes pas venu, après ce que vous a dit mon père. Je me fâcherai, mais je vous pardonnerai. Êtes-vous malade? Pourquoi se

loger si loin ? Un mot, de grâce. A bientôt, n'est-ce pas? Un mot me suffira si vous êtes occupé. Dites : — J'accours, ou je souffre! — Mais si vous étiez mal portant, mon père serait venu me le dire ! Qu'est-il donc arrivé ?...

— Oui, qu'est-il arrivé ? s'écria Eugène qui se précipita dans la salle à manger, en froissant la lettre sans l'achever. Quelle heure est-il ?

— Onze heures et demie, dit Vautrin en sucrant son café.

Puis le forçat évadé jeta sur Eugène le regard froidement fascinateur que certains hommes éminemment magnétiques ont le don de lancer, et qui, dit-on, calme les fous furieux dans les maisons d'aliénés. Eugène trembla de tous ses membres. Le bruit d'un fiacre se fit entendre dans la rue, et un domestique à la livrée de M. Taillefer, et que reconnut sur-le-champ madame Couture, entra précipitamment, d'un air effaré.

— Mademoiselle, s'écria-t-il, monsieur votre père vous demande. Un grand malheur est arrivé. M. Victurnien s'est battu en duel, il a reçu un coup d'épée dans le front, les médecins désespèrent de le sauver! Vous aurez à peine le temps de lui dire adieu, il n'a plus sa connaissance

— Pauvre jeune homme! s'écria Vautrin. Comment se querelle-t-on quand on a trente bonnes mille livres de rentes. Décidément la jeunesse ne sait pas se conduire.

— Monsieur ! lui cria Eugène.

— Hé bien! quoi? grand enfant! dit Vautrin en achevant de boire son café tranquillement, opération que mademoiselle Michonneau suivait de l'œil avec trop d'attention pour s'émouvoir de l'événement extraordinaire qui stupéfiait tout le monde. N'y a-t-il pas des duels tous les matins à Paris ?

— Je vais avec vous, Victorine, disait madame Couture.

Et ces deux femmes s'envolèrent sans châle et sans chapeau. Avant de s'en aller, Victorine, les yeux en pleurs, jeta sur Eugène un regard qui lui disait : — Je ne croyais pas que notre bonheur dût me causer des larmes !

— Bah! vous êtes donc prophète, monsieur Vautrin, dit madame Vauquer.

— Je suis tout, dit Collin.

— C'est-y singulier! reprit madame Vauquer en enfilant une suite de phrases insignifiantes sur cet événement. La mort nous prend sans nous consulter. Les jeunes gens s'en vont souvent avant les vieux. Nous sommes heureuses, nous autres femmes, de n'être pas sujettes au duel; mais nous avons d'autres maladies que n'ont pas les hommes. Nous faisons les enfans, et le mal de mère dure long-temps! Quel quine pour Victorine! car son père va être forcé de l'adopter.

— Voilà, dit Vautrin en regardant Eugène, hier elle était sans un sou, ce matin elle est riche de plusieurs millions.

— Dites donc, monsieur Eugène! s'écria madame Vauquer, vous avez mis la main au bon endroit.

A cette interpellation, le père Goriot regarda l'étudiant et lui vit à la main la lettre chiffonnée.

— Vous ne l'avez pas achevée! Qu'est-ce que cela veut dire? Seriez-vous comme les autres? lui demanda-t-il.

— Madame, dit Eugène en s'adressant à madame Vauquer avec un sentiment d'horreur et de dégoût qui surprit les assistans, je n'épouserai jamais mademoiselle Victorine.

Le père Goriot saisit la main de l'étudiant et la lui serra. Il aurait voulu la baiser.

— Oh, oh! fit Vautrin. Les Italiens ont un bon mot : *Col tempo!*

— J'attends la réponse, dit à Rastignac le commissionnaire de madame de Nucingen.

— Dites que j'irai.

L'homme s'en alla. Eugène était dans un violent état d'irritation qui ne lui permettait pas d'être prudent.

—Que faire? disait-il à haute voix en se parlant à lui-même. Point de preuves.

Vautrin se mit à sourire. En ce moment, la potion, absorbée par l'estomac, commençait à opérer. Néanmoins, le forçat était si

robuste qu'il se leva, regarda Rastignac, lui dit d'une voix creuse : — Jeune homme, le bien nous vient en dormant.

Et il tomba raide mort.

— Il y a donc une justice divine ! dit Eugène.

— Hé bien ! qu'est-ce qui lui prend donc, à ce pauvre cher monsieur Vautrin ?

— Une apoplexie ! cria mademoiselle Michonneau.

— Sylvie, allons, ma fille, va quérir le médecin, dit la veuve. Ha ! monsieur Rastignac, courez donc vite chez M. Bianchon, car Sylvie peut ne pas rencontrer M. Grimprel.

Rastignac, heureux d'avoir un prétexte de quitter cette épouvantable caverne, s'enfuit en courant.

— Christophe, allons, trotte chez l'apothicaire demander quelque chose pour l'apoplexie.

Christophe sortit.

— Mais, père Goriot, aidez-nous donc à le transporter là-haut, chez lui.

Vautrin fut saisi, manœuvré à travers les escaliers, et mis sur son lit.

— Je ne vous suis bon à rien, je vais voir ma fille, dit M. Goriot.

— Vieil égoïste, s'écria madame Vauquer, va, je te souhaite de mourir comme un chien !

— Allez donc voir si vous avez de l'éther, dit à madame Vauquer mademoiselle Michonneau, qui, aidée par Poiret, avait défait les habits de Vautrin.

Madame Vauquer descendit chez elle et laissa mademoiselle Michonneau maîtresse du champ de bataille.

— Allons, ôtez-lui donc sa chemise et retournez-le vite ! Soyez donc bon à quelque chose en m'évitant de voir des nudités, dit-elle à Poiret. Vous restez là comme Baba.

Vautrin retourné, mademoiselle Michonneau appliqua sur l'épaule du malade une forte claque, et les deux fatales lettres reparurent en blanc au milieu de la place rouge.

— Tiens, vous avez bien lestement gagné votre gratification

de trois mille francs ! s'écria Poiret en tenant Vautrin debout pendant que mademoiselle Michonneau lui remettait sa chemise. — Ouf, il est lourd, reprit-il en le couchant.

—Taisez-vous, s'il y avait une caisse? dit vivement la vieille fille dont les yeux semblaient percer les murs, tant elle examinait avec avidité les moindres meubles de la chambre. — Si l'on pouvait ouvrir ce secrétaire, sous un prétexte quelconque ! reprit-elle.

—Ce serait peut-être mal? répondit Poiret.

— Non, l'argent volé ayant été celui de tout le monde, n'est plus à personne. Mais le temps nous manque! répondit-elle. J'entends la Vauquer.

— Voilà de l'éther, dit madame Vauquer. Par exemple, c'est aujourd'hui la journée aux aventures. Dieu ! cet homme-là ne peut pas être malade, il est blanc comme un poulet.

—Comme un poulet? répéta Poiret.

—Son cœur bat régulièrement, dit la veuve en lui posant la main sur le cœur.

—Régulièrement? dit Poiret étonné.

— Il est très-bien.

— Vous trouvez? demanda Poiret.

— Dame, il a l'air de dormir. Sylvie est allée chercher un médecin. Dites donc, mademoiselle Michonneau, il renifle à l'éther. Bah ! c'est un *se-passe* (un spasme). Son pouls est bon. Sa perruque tient bien tout de même. Tiens, elle est collée! Il a de faux cheveux rapport à ce qu'il est rouge. Il est fort comme un Turc. Voyez donc, mademoiselle, quelle palatine il a sur l'estomac? Il vivra cent ans cet homme-là! On dit qu'ils sont tout bons ou tout mauvais, les rouges! Il serait donc bon, lui?

— Bon à pendre, dit Poiret.

— Vous voulez dire au cou d'une jolie femme, s'écria vivement mademoiselle Michonneau. Allez-vous-en donc, monsieur Poiret! Ça nous regarde, nous autres, de vous soigner quand vous êtes malades. D'ailleurs, pour ce à quoi vous êtes bon, vous pouvez bien vous promener, ajouta-t-elle. Madame Vauquer et moi nous garderons bien ce cher monsieur Vautrin.

Poiret s'en alla docilement, et sans murmurer, comme un chien à qui son maître donne un coup de pied.

Rastignac était sorti pour marcher, pour prendre l'air, il étouffait. Ce crime commis à heure fixe, il avait voulu l'empêcher la veille. Qu'était-il arrivé? Que devait-il faire? Il tremblait d'en être le complice. Le sang-froid de Vautrin l'épouvantait encore.

— Si cependant Vautrin mourait sans parler! se disait Rastignac.

Il allait à travers les allées du Luxembourg, comme s'il eût été traqué par une meute de chiens, et il lui semblait en entendre les aboiemens.

— Hé bien! lui cria Bianchon, as-tu lu LE PILOTE?

LE PILOTE était une feuille radicale dirigée par M. Tissot et qui donnait pour la province, quelques heures après les journaux du matin, une édition où se trouvaient les nouvelles du jour qui alors avaient, dans les départemens, vingt-quatre heures d'avance sur les autres feuilles.

— Il s'y trouve une fameuse histoire, dit l'interne de l'hôpital Cochin. Le fils Taillefer s'est battu en duel avec le colonel Franchessini de la vieille garde, qui lui a mis deux pouces de fer dans le front. Voilà la petite Victorine un des plus riches partis de Paris. Hein, si l'on avait su cela! Quel Trente-et-Quarante que la mort! Est-il vrai que Victorine te regardait d'un bon œil, toi!

— Tais-toi, Bianchon, je ne l'épouserai jamais. J'aime une délicieuse femme, j'en suis aimé, je...

— Tu dis cela comme si tu te battais les flancs pour ne pas être infidèle. Montre-moi donc une femme qui vaille le sacrifice de la fortune de M. Taillefer.

— Tous les démons sont donc après moi? s'écria Rastignac.

— Après qui donc en as-tu? Es-tu fou? Donne-moi donc la main, dit Bianchon, que je te tâte le pouls. Tu as, sapristie, la fièvre.

— Va donc chez la mère Vauquer, lui dit Eugène, ce scélérat de Vautrin vient de tomber comme mort!

—Ha! dit Bianchon qui laissa Rastignac seul, tu me confirmes des soupçons que je veux aller vérifier.

La longue promenade de l'étudiant en droit fut solennelle. Il fit en quelque sorte le tour de sa conscience. S'il flotta, s'il s'examina s'il hésita, du moins sa probité sortit de cette âpre et terrible discussion, éprouvée comme une barre de fer qui résiste à tous les essais. Il se souvint des confidences que le père Goriot lui avait faites la veille, il se rappela l'appartement choisi pour lui, près de Delphine, rue d'Artois. Il reprit sa lettre, la relut, la baisa...

— Un tel amour est mon ancre de salut! se dit-il. Ce pauvre vieillard a bien souffert par le cœur. Il ne dit rien de ses chagrins, mais qui ne les devinerait pas? Eh bien! j'aurai soin de lui comme d'un père, je lui donnerai mille jouissances. Si elle m'aime, elle viendra souvent chez moi passer la journée près de lui. Cette grande comtesse de Restaud est une infâme, elle ferait un portier de son père. Chère Delphine, elle est meilleure pour le bonhomme, elle est digne d'être aimée. Ah! ce soir je serai donc heureux!

Il tira la montre, l'admira.

— Tout m'a réussi. Quand on s'aime bien, pour toujours, l'on peut s'aider, je puis recevoir cela. D'ailleurs je parviendrai, certes! et pourrai tout rendre au centuple. Il n'y a dans cette liaison ni crime, ni rien qui puisse faire froncer le sourcil à la vertu la plus sévère. Combien d'honnêtes gens contractent des unions semblables! Nous ne trompons personne, et ce qui nous avilit, c'est le mensonge. Mentir, n'est-ce pas abdiquer? Elle s'est depuis long-temps séparée de son mari. D'ailleurs, je lui dirai, moi, à cet Alsacien, de me céder une femme qu'il lui est impossible de rendre heureuse.

Le combat de Rastignac dura long-temps. Quoique la victoire dût rester aux vertus de la jeunesse, il fut néanmoins ramené par une invincible curiosité, sur les quatre heures et demie, à la nuit tombante, vers la maison Vauquer qu'il se jurait à lui-même de quitter pour toujours. Il voulait savoir si Vautrin était mort. Après avoir eu l'idée de lui administrer un vomitif, Bianchon avait

fait porter à son hôpital les matières rendues par Vautrin, afin de les analyser chimiquement; car, en voyant l'insistance que mit mademoiselle Michonneau à vouloir les faire jeter, ses doutes se fortifièrent. Vautrin fut trop promptement rétabli pour que Bianchon ne soupçonnât pas quelque complot contre le joyeux boute-en-train de la pension. A l'heure où rentra Rastignac, Vautrin se trouvait donc debout près du poêle dans la salle à manger. Attirés plutôt que de coutume par la nouvelle du duel de M. Taillefer le fils, les pensionnaires, curieux de connaître les détails de l'affaire et l'influence qu'elle avait eue sur la destinée de Victorine, étaient réunis, moins le père Goriot, et devisaient de cette aventure. Quand Eugène entra, ses yeux rencontrèrent ceux de l'imperturbable Vautrin, dont le regard pénétra si avant dans son cœur, et y remua si fortement quelques cordes mauvaises, qu'il en frissonna.

— Hé bien, cher enfant, lui dit le forçat évadé, la Camuse aura long-temps tort avec moi. J'ai, selon ces dames, soutenu victorieusement un coup de sang qui aurait dû tuer un bœuf.

— Ha! vous pouvez bien dire un taureau, s'écria la veuve Vauquer.

— Seriez-vous donc fâché de me voir en vie? dit Vautrin à l'oreille de Rastignac, dont il crut deviner les pensées. Ce serait d'un homme diantrement fort!

— Ha, ma foi! dit Bianchon, mademoiselle Michonneau parlait avant-hier d'un monsieur surnommé *Trompe-la-Mort* : ce nom-là vous irait bien.

Ce mot produisit sur Vautrin l'effet de la foudre. Il pâlit et chancela. Son regard magnétique tomba comme un rayon de soleil sur mademoiselle Michonneau, à laquelle il cassa les jarrets. La vieille fille se laissa couler sur une chaise. Poiret s'avança vivement entre elle et Vautrin, comprenant qu'elle était en danger, tant la figure du forçat devint férocement significative en déposant le masque benin sous lequel se cachait sa vraie nature. Sans rien comprendre encore à ce drame, tous les pensionnaires restèrent ébahis. En ce moment, l'on entendit le pas de plu-

sieurs hommes, et le bruit de quelques fusils que des soldats firent sonner sur le pavé de la rue. Au moment où Collin cherchait machinalement une issue, en regardant les fenêtres et les murs, quatre hommes se montrèrent à la porte du salon. Le premier était le chef de la police de sûreté, les trois autres étaient des officiers de paix.

— Au nom de la loi, du roi! dit un des officiers, dont le discours fut couvert par un murmure d'étonnement.

Bientôt le silence régna dans la salle à manger, et les pensionnaires se séparèrent pour livrer passage à trois de ces hommes, qui tous avaient la main dans leur poche de côté et y tenaient un pistolet armé. Deux gendarmes qui suivaient les agens occupèrent la porte du salon, et deux autres se montrèrent à celle qui sortait par l'escalier. Le pas et les fusils de plusieurs soldats retentirent sur le pavé caillouteux qui longeait la façade. Tout espoir de fuite fut donc interdit à Trompe-la-Mort, sur qui tous les regards s'attachèrent irrésistiblement. Le chef alla droit à lui, commença par lui donner sur la tête une tape si violemment appliquée qu'il fit sauter la perruque et rendit à la tête de Collin toute son horreur. Accompagnées des cheveux rouge-brique et courts qui leur donnaient un épouvantable caractère de force mêlée de ruse, cette tête et cette face, en harmonie avec le buste, furent intelligemment illuminées comme si les feux de l'enfer les eussent éclairées. Chacun comprit tout Vautrin, son passé, son présent, son avenir, ses doctrines implacables, la religion de son bon plaisir, la royauté que lui donnait le cynisme de ses pensées, de ses actes, et la force d'une organisation faite à tout. Le sang lui monta au visage, et ses yeux brillèrent comme ceux d'un chat sauvage. Il bondit sur lui-même par un mouvement empreint d'une si féroce énergie, il rugit si bien qu'il arracha des cris de terreur à tous les spectateurs. A ce geste de lion, et s'appuyant de la clameur générale, les agens tirèrent leurs pistolets. Collin comprit son danger en voyant briller le chien de chaque arme, et donna tout à coup la preuve de la plus haute puissance humaine. Horrible et majestueux spectacle! sa physionomie présenta un phéno-

mène qui ne peut être comparable qu'à celui de la chaudière pleine de vapeur fumeuse prête à soulever des montagnes, dissoute en un clin d'œil par une goutte d'eau froide. La goutte d'eau qui froidit sa rage fut une réflexion rapide comme un éclair. Il se mit à sourire et regarda sa perruque.

— Tu n'es pas dans tes jours de politesse, dit-il au chef de la police de sûreté.

Il tendit ses mains aux gendarmes en les appelant par un signe de tête.

— Messieurs les gendarmes, mettez-moi les menottes ou les poucettes. Je prends à témoin les personnes présentes que je ne résiste pas!

Un murmure admiratif, arraché par la promptitude avec laquelle la lave et le feu sortirent et rentrèrent dans ce volcan humain, retentit dans la salle.

— Ça te la coupe, monsieur l'enfonceur, reprit le forçat en regardant le célèbre directeur de la police judiciaire.

— Allons, qu'on se déshabille, lui dit l'homme de la petite rue Sainte-Anne d'un air plein de mépris.

— Pourquoi? dit Collin, il y a des dames, je ne nie rien, et je me rends.

Il fit une pause, et regarda l'assemblée comme un orateur prêt à dire des choses surprenantes.

— Écrivez, papa Lachapelle, dit-il en s'adressant à un petit vieillard en cheveux blancs, qui s'était assis au bout de la table après avoir tiré d'un portefeuille le procès-verbal de l'arrestation. Je reconnais être Jacques Collin, dit Trompe-la-Mort, condamné à vingt ans de fers, et je viens de prouver que je n'ai pas volé mon surnom.—Si j'avais seulement levé la main, dit-il aux pensionnaires, ces trois mouchards-là répandaient tout *mon raisiné* sur le *trimar* domestique de maman Vauquer. Les drôles se mêlent de combiner des guets à pens!

Madame Vauquer se trouva mal en entendant ces mots.

— Mon Dieu! c'est à en faire une maladie, moi qui étais hier à la Gaîté avec lui! dit-elle à Sylvie.

— De la philosophie, maman! reprit Collin. Est-ce un malheur d'avoir été dans ma loge hier, à la Gaîté! s'écria-t-il. Êtes-vous meilleurs que nous? Nous avons moins d'infamie sur l'épaule que vous n'en avez dans le cœur, membres flasques d'une société gangrenée! Le meilleur d'entre vous ne me résistait pas!

Ses yeux s'arrêtèrent sur Rastignac auquel il adressa un sourire gracieux qui contrastait singulièrement avec la rude expression de sa figure.

— Notre petit marché va toujours, mon ange! en cas d'acceptation, toutefois? Vous savez!

Il chanta :

> Ma Fanchette est charmante
> Dans sa simplicité.

— Ne soyez pas embarrassé, reprit-il, je sais faire mes recouvremens. L'on me craint trop pour me *flouer*, moi!

Le bagne avec ses mœurs et son langage, avec ses brusques transitions du plaisant à l'horrible, son épouvantable grandeur, sa familiarité, sa bassesse, fut tout à coup représenté dans cette interpellation et par cet homme qui ne fut plus un homme, mais le type de toute une nation dégénérée, d'un peuple sauvage et logique, brutal et souple. En un moment Collin devint un poème infernal, où se peignirent tous les sentimens humains, moins un seul, celui du repentir. Son regard était celui de l'ange déchu qui veut toujours la guerre. Rastignac baissa les yeux en acceptant ce cousinage criminel comme une expiation de ses mauvaises pensées.

— Qui m'a trahi? dit Collin en promenant son terrible regard sur l'assemblée. Et l'arrêtant sur mademoiselle Michonneau : — C'est toi, lui dit-il, vieille cagnotte! En disant deux mots, je pourrais te faire scier le cou dans huit jours. Je te pardonne, je suis chrétien! D'ailleurs ce n'est pas toi qui m'as vendu. Mais qui?

— Ah! Ah! vous fouillez là-haut! s'écria-t-il en entendant les officiers de la police judiciaire qui ouvraient ses armoires et s'emparaient de ses effets. Dénichés les oiseaux, envolés d'hier! Et vous ne saurez rien, mes livres de commerce sont là, dit-il en se

frappant le front. Je sais qui m'a vendu maintenant. Ce ne peut être que ce gredin de Fil-de-Soie! — Pas vrai, père l'empoigneur? dit-il au chef de police. Ça s'accorde trop bien avec le séjour de nos billets de banque là haut. Plus rien, mes petits mouchards. Quant à Fil-de-Soie, il sera *terré* sous quinze jours, lors même que vous le feriez garder par toute votre gendarmerie. — Que lui avez-vous donné à cette Michonnette? dit-il aux gens de la police, quelque millier d'écus! Je valais mieux que ça, Ninon cariée! Pompadour en loques! Vénus du Père-Lachaise! Si tu m'avais prévenu, tu aurais eu six mille francs. Ah! tu ne t'en doutais pas, vieille vendeuse de chair! J'aurais eu la préférence. Oui, je les aurais donnés pour éviter un voyage qui me contrarie et me fait perdre de l'argent, disait-il pendant qu'on lui mettait les menottes. Ces gens-là vont se faire un plaisir de me traîner un temps infini pour m'*otolondrer*. S'ils m'envoyaient tout de suite au bagne, je serais bientôt rendu à mes occupations, malgré nos petits badauds du quai des Orfèvres. Là-bas ils vont tous se mettre l'ame à l'envers pour faire évader leur général, ce bon Trompe-la-Mort! Y a-t-il un de vous qui soit, comme moi, riche de plus de six cents amis prêts à tout faire pour vous? demanda-t-il aux pensionnaires avec fierté. Mais il y a du bon là, dit-il en se frappant le cœur, je n'ai jamais trahi personne! — Tiens, cagnotte, vois-les, dit-il en s'adressant à la vieille fille, ils me regardent avec terreur, et toi, tu leur soulèves le cœur de dégoût. Ramasse ton butin.

Il fit une pause en contemplant les pensionnaires.

— Êtes-vous bêtes, vous autres, n'avez-vous jamais vu de forçat? Un forçat de la trempe de Collin, ici présent, est un homme moins lâche que les autres, et qui proteste contre les profondes déceptions du contrat social, comme dit Jean-Jacques, dont je me glorifie d'être l'élève. Enfin, je suis seul contre le gouvernement avec son tas de tribunaux, de gendarmes, de budgets, et je les roule.

— Diantre, dit le peintre, il est fameusement beau à dessiner!

— Dis-moi, menin du bourreau, gouverneur de la VEUVE (nom plein de terrible poésie que les forçats donnent à la guillotine), ajouta-t-il en se tournant vers le chef de la police de sû-

reté, sois bon enfant, dis-moi si c'est Fil-de-Soie qui m'a vendu? Je ne voudrais pas qu'il payât pour un autre. Ce ne serait pas juste.

En ce moment les agens qui avaient tout ouvert et tout inventorié chez lui rentrèrent et parlèrent à voix basse au chef de l'expédition. Le procès-verbal était fini. . . . .

— Messieurs, dit Collin en s'adressant aux pensionnaires, ils vont m'emmener. Vous avez été tous très-aimables pour moi, pendant mon séjour ici, j'en aurai de la reconnaissance. Recevez mes adieux. Vous me permettrez de vous envoyer des figues de Provence.

Il fit quelques pas, et se retourna pour regarder Rastignac.

— Adieu, Eugène, dit-il d'une voix douce et triste qui contrastait singulièrement avec le ton brusque de ses discours. Si tu étais gêné, je t'ai laissé un ami dévoué.

Malgré les menottes, il put se mettre en garde, fit un appel de maître d'armes, cria :—Une, deux! et se fendit.

— En cas de malheur, adresse-toi là! Homme et argent, tu peux disposer de tout!

Ce singulier personnage mit assez de bouffonnerie dans ces dernières paroles pour qu'elles ne pussent être comprises que de Rastignac et de lui. Quand la maison fut évacuée par les gendarmes, par les soldats et les agens de la police, Sylvie, qui frottait de vinaigre les tempes de sa maîtresse, regarda les pensionnaires étonnés.

— Eh bien! dit-elle, c'était un bon homme tout de même!

Cette phrase rompit le charme que produisaient sur chacun l'affluence et la diversité des sentimens excités par cette scène. En ce moment, les pensionnaires, après s'être examinés entre eux, virent tous à la fois mademoiselle Michonneau grêle, sèche et froide autant qu'une momie, tapie près du poêle, les yeux baissés, comme si elle eût craint que l'ombre de son abat-jour ne fût pas assez forte pour cacher l'expression de ses regards; et cette figure, qui leur était antipathique depuis si long-temps, leur fut tout à coup expliquée. Un murmure qui, par sa parfaite unité de son,

trahissait un dégoût unanime, retentit sourdement. Mademoiselle Michonneau l'entendit et resta. Bianchon, le premier, se pencha vers son voisin.

— Je décampe si cette fille doit continuer à dîner avec nous, dit-il à demi-voix.

En un clin d'œil chacun, moins Poiret, approuva la proposition de l'étudiant en médecine, qui, fort de l'adhésion générale, s'avança vers le vieux pensionnaire.

— Vous qui êtes lié particulièrement avec mademoiselle Michonneau, lui dit-il, parlez-lui, faites-lui comprendre qu'elle doit s'en aller à l'instant même.

— A l'instant même! répéta Poiret étonné.

Puis il vint auprès de la vieille fille, et lui dit quelques mots à l'oreille.

— Mais mon terme est payé, je suis ici pour mon argent comme tout le monde, dit-elle en lançant un regard de vipère sur les pensionnaires.

— Qu'à cela ne tienne, nous nous cotiserons pour vous le rendre! dit Rastignac.

— Monsieur soutient Collin? répondit-elle en jetant sur l'étudiant un regard venimeux et interrogateur. Il n'est pas difficile de savoir pourquoi.

A ce mot, Eugène bondit comme pour se ruer sur la vieille fille et l'étrangler. Ce regard, dont il comprit les perfidies, venait de jeter une horrible lumière dans son ame.

— Laissez-la donc, s'écrièrent les pensionnaires.

Rastignac se croisa les bras et resta muet.

— Finissons-en avec mademoiselle Judas, dit le peintre en s'adressant à madame Vauquer. Madame, si vous ne mettez pas à la porte la Michonneau, nous quittons tous votre baraque, et nous dirons partout qu'il ne s'y trouvait que des espions et des forçats. Dans le cas contraire, nous nous tairons tous sur cet événement, qui, au bout du compte, pourrait arriver dans les meilleures sociétés, jusqu'à ce qu'on marque les galériens au front, et qu'on

leur défende de se déguiser en bourgeois de Paris, et de se faire aussi bêtement farceurs qu'ils le sont tous.

A ce discours, madame Vauquer retrouva miraculeusement la santé, se redressa, se croisa les bras, ouvrit des yeux clairs et sans apparence de larmes.

— Mais, mon cher monsieur, vous voulez donc la ruine de ma maison? Voilà M. Vautrin... — Oh, mon Dieu! se dit-elle en s'interrompant elle-même, je ne puis pas m'empêcher de l'appeler par son nom d'honnête homme! — Voilà, reprit-elle, un appartement vide, et vous voulez que j'en aie deux de plus à louer dans une saison où tout le monde est casé!

— Messieurs, prenons nos chapeaux, et allons dîner place Sorbonne, chez Flicoteaux, dit Bianchon.

Madame Vauquer calcula d'un seul coup d'œil le parti qui lui était le plus avantageux, et roula jusqu'à mademoiselle Michonneau.

— Allons, ma chère petite belle, vous ne voulez pas la mort de mon établissement, hein? Vous voyez à quelle extrémité me réduisent ces messieurs, remontez dans votre chambre pour ce soir.

— Du tout, du tout, crièrent les pensionnaires, nous voulons qu'elle sorte à l'instant!

— Mais elle n'a pas dîné, cette pauvre demoiselle, dit Poiret d'un ton piteux.

— Elle ira dîner où elle voudra, crièrent plusieurs voix.

— A la porte la moucharde!

— A la porte les mouchards!

— Messieurs, s'écria Poiret, qui s'éleva tout à coup à la hauteur du courage que l'amour prête aux béliers, respectez une personne du sexe.

— Les mouchards ne sont d'aucun sexe, dit le peintre.

— Fameux sexorama!

— A la porte!

— Messieurs, ceci est indécent! Quand on renvoie les gens, on doit y mettre les formes! Nous avons payé, nous restons, dit

Poiret en se couvrant de sa casquette et se plaçant sur une chaise à côté de mademoiselle Michonneau, que prêchait madame Vauquer.

— Méchant, lui dit le peintre d'un air comique, petit méchant, va!

— Allons, si vous ne vous en allez pas, nous nous en allons, nous autres, dit Bianchon.

Et les pensionnaires firent en masse un mouvement vers le salon.

— Mademoiselle, que voulez-vous donc? s'écria madame Vauquer, je suis ruinée! Vous ne pouvez pas rester, ils vont en venir à des actes de violence contre vous.

Mademoiselle Michonneau se leva.

— Elle s'en ira!

— Elle ne s'en ira pas!

— Elle s'en ira!

— Elle ne s'en ira pas!

Ces mots dits alternativement, et l'hostilité des propos qui commençaient à se tenir sur elle, contraignirent enfin mademoiselle Michonneau à partir, après quelques stipulations faites à voix basse avec l'hôtesse.

— Je vais chez madame Buneaud, dit-elle d'un air menaçant.

— Allez où vous voudrez, mademoiselle, dit madame Vauquer, qui vit une cruelle injure dans le choix qu'elle faisait d'une maison avec laquelle elle rivalisait, et qui lui était conséquemment odieuse. Allez chez la Buneaud, vous aurez du vin à faire danser les chèvres, et des plats achetés chez les regrattiers.

Les pensionnaires se mirent sur deux files dans le plus grand silence. Poiret regarda si tendrement mademoiselle Michonneau, il se montra si naïvement indécis, sans savoir s'il devait la suivre ou rester, que les pensionnaires, heureux du départ de mademoiselle Michonneau, se mirent à rire en se regardant.

— Xi, xi, xi, Poiret, lui cria le peintre. Allons, houp-là, houp!

L'employé au Muséum se mit à chanter comiquement ce début d'une romance connue :

Partant pour la Syrie, le jeune et beau Dunois.

— Allez donc, vous en mourez d'envie, *trahit sua quemque voluptas*, dit Bianchon.

— Chacun suit sa particulière, traduction libre de Virgile, dit un répétiteur.

Mademoiselle Michonneau ayant fait le geste de prendre le bras de Poiret en le regardant, il ne put résister à cet appel, et vint donner son appui à la vieille fille. Des applaudissemens éclatèrent, et il y eut une explosion de rires.

— Bravo, Poiret!

— Ce vieux Poiret.

— Apollon-Poiret.

— Mars-Poiret.

— Courageux Poiret!

En ce moment, un commissionnaire entra, remit une lettre à madame Vauquer, qui se laissa couler sur sa chaise après l'avoir lue.

—Mais il n'y a plus qu'à brûler ma maison! le tonnerre y tombe! le fils Taillefer est mort à trois heures! Je suis bien punie d'avoir souhaité du bien à ces dames au détriment de ce pauvre jeune homme. Madame Couture et Victorine me redemandent leurs effets et vont demeurer chez son père! M. Taillefer permet à sa fille de garder la veuve Couture comme demoiselle de compagnie! Quatre appartemens de vacans! cinq pensionnaires de moins!

Elle s'assit et parut près de pleurer.

—Le malheur est entré chez moi! s'écria-t-elle.

Le roulement d'une voiture qui s'arrêtait retentit tout à coup dans la rue.

— Encore quelque chappe-chute! dit Sylvie.

M. Goriot montra soudain une physionomie brillante et colorée de bonheur, qui pouvait faire croire à sa régénération.

—Goriot en fiacre! dirent les pensionnaires, la fin du monde arrive.

Le bonhomme alla droit à Eugène, qui restait pensif dans un coin, et le prit par le bras.

—Venez! lui dit-il d'un air joyeux.

—Vous ne savez donc pas ce qui se passe? lui dit Eugène. M. Vautrin était un forçat que l'on vient d'arrêter, et le fils Taillefer est mort.

—Hé bien! qu'est-ce que ça nous fait? répondit le père Goriot. Je dîne avec ma fille chez vous! entendez-vous? Elle vous attend, venez!

Et il tira si violemment Rastignac par le bras, qu'il le fit marcher de force, et parut l'enlever comme si c'eût été sa maîtresse.

—Dînons! cria le peintre.

En un moment chacun eut pris une chaise et s'attabla.

—Par exemple, dit la grosse Sylvie, tout est malheur aujourd'hui, mon haricot de mouton s'est attaché. Bah, vous le mangerez brûlé, tant pire!

Madame Vauquer n'eut pas le courage de dire un mot en ne voyant que dix personnes, au lieu de dix-huit, autour de sa table. Chacun tenta de la consoler et de l'égayer. Si d'abord les externes s'entretinrent de Vautrin et des événemens de la journée, ils obéirent bientôt à l'allure serpentine de leur conversation, et se mirent à parler des duels, du bagne, de la justice, des lois à refaire, des prisons; puis ils se trouvèrent à mille lieues de Jacques Collin, de Victorine et de son frère. Quoiqu'ils ne fussent que dix, ils crièrent comme vingt, et semblaient être plus nombreux qu'à l'ordinaire; ce fut toute la différence qu'il y eut entre ce dîner et celui de la veille. L'insouciance habituelle de ce monde égoïste qui, le lendemain, devait avoir dans les événemens quotidiens de Paris une autre proie à dévorer, reprit le dessus, et madame Vauquer elle-même se laissa calmer par l'Espérance qui emprunta la voix de la grosse Sylvie.

Cette journée devait être jusqu'au soir une fantasmagorie pour Eugène, qui, malgré la force de son caractère et la bonté de sa

tête, ne savait comment classer ses idées, quand il se trouva dans le fiacre, à côté du père Goriot, dont les discours trahissaient une joie inaccoutumée, et retentissaient à son oreille, après tant d'émotions, comme les paroles que nous entendons en rêve.

— C'est fini de ce matin. Nous dînons tous les trois ensemble, ensemble! comprenez-vous? Voici quatre ans que je n'ai dîné avec ma Delphine, ma petite Delphine! Je vais l'avoir à moi pendant toute une soirée. Nous sommes chez vous depuis ce matin. J'ai travaillé comme un manœuvre, habit bas. J'aidais à porter les meubles. Ha! ha! vous ne savez pas comme elle est gentille à table; elle s'occupera de moi : « — Tenez, papa, mangez donc de cela, c'est bon! » Et alors je ne peux pas manger. Oh! y a-t-il longtemps que je n'ai été tranquille avec elle, comme nous allons l'être!

— Mais, lui dit Eugène, aujourd'hui le monde est donc renversé?

— Renversé! lui dit le père Goriot. Mais à aucune époque le monde n'a si bien été. Je ne vois que des figures gaies dans les rues, des gens qui se donnent des poignées de main, et qui s'embrassent, des gens heureux comme s'ils allaient tous dîner chez leurs filles, y *gobichonner* un bon petit dîner qu'elle a commandé devant moi au chef du Café Anglais. Mais bah! près d'elle le chicotin serait doux comme miel.

— Je crois revenir à la vie, se dit Eugène.

— Mais marchez donc, cocher! cria le père Goriot en ouvrant la glace de devant. Allez donc plus vite! je vous donnerai cent sous pour boire, si vous me menez en dix minutes là où vous savez.

En entendant cette promesse, le cocher traversa Paris avec la rapidité de l'éclair.

— Il ne va pas, ce cocher! disait le père Goriot.

— Mais où me conduisez-vous donc? lui demanda Rastignac.

— Chez vous! dit le père Goriot.

La voiture s'arrêta rue d'Artois. Le bonhomme descendit le premier et jeta dix francs au cocher, avec la prodigalité d'un homme veuf qui, dans le paroxisme de son plaisir, ne prend garde à rien.

— Allons, montons, dit-il à Rastignac en lui faisant traverser une cour et le conduisant à la porte d'un appartement situé au troisième étage, sur le derrière d'une maison neuve et de belle apparence.

Le père Goriot n'eut pas besoin de sonner. Thérèse, la femme de chambre de madame de Nucingen, ouvrit, et Eugène se vit dans un délicieux appartement de garçon, composé d'une antichambre, d'un petit salon, d'une chambre à coucher et d'un cabinet ayant vue sur un jardin. Dans le petit salon, dont l'ameublement et le décor pouvaient soutenir la comparaison avec ce qu'il avait vu de plus joli, de plus gracieux, il aperçut, à la lumière des bougies, Delphine qui se leva d'une causeuse, au coin du feu, mit son écran sur la cheminée, et lui dit, avec une intonation de voix chargée de tendresse : — Il a donc fallu aller vous chercher, monsieur qui ne comprenez rien?

Thérèse s'en alla. L'étudiant prit Delphine dans ses bras, la serra vivement et pleura de joie. Ce dernier contraste entre ce qu'il voyait et ce qu'il venait de voir, dans un jour où tant d'irritations avaient fatigué son cœur et sa tête, détermina chez Rastignac un accès de sensibilité nerveuse.

— Je savais bien, moi, qu'il t'aimait! dit tout bas le père Goriot à sa fille, pendant qu'Eugène abattu gisait sur la causeuse, sans pouvoir prononcer une parole, et sans se rendre compte encore de la manière dont ce dernier coup de baguette avait été frappé.

— Mais venez donc voir, lui dit madame de Nucingen, en le prenant par la main et l'emmenant dans une chambre dont les tapis, les meubles et les moindres détails lui rappelèrent, en de plus petites proportions, celle de Delphine.

— Il y manque le lit! dit Rastignac.

— Oui, monsieur, dit-elle en rougissant et lui serrant la main.

Eugène la regarda, comprit, jeune encore, tout ce qu'il y avait de pudeur vraie dans un cœur de femme aimante.

— Vous êtes une de ces créatures que l'on doit adorer toujours, lui dit-il à l'oreille. Oui, j'ose vous le dire, puisque nous nous

comprenons si bien : plus vif et sincère est l'amour, plus il doit être voilé, mystérieux. Ne donnons notre secret à personne.

— Oh ! je ne serai pas quelqu'un, moi ! dit le père Goriot en grognant.

— Vous savez bien que vous êtes *nous*, vous....

— Ah, voilà ce que je voulais. Vous ne ferez pas attention à moi, n'est-ce pas ? J'irai, je viendrai comme un bon esprit qui est partout et qu'on sait être là, sans le voir. Hé bien, Delphinette, Ninette, Dedel ! n'ai-je pas eu raison de te dire : — « Il y a un joli appartement rue d'Artois, meublons-le pour lui. » Tu ne voulais pas. Ha ! ha ! c'est moi qui suis l'auteur de ta joie, comme je suis l'auteur de tes jours. Les pères doivent toujours donner pour être heureux ; donner toujours, c'est ce qui fait qu'on est père.

— Comment ? dit Eugène.

— Oui, elle ne voulait pas, elle avait peur qu'on ne dise des bêtises, comme si le monde valait le bonheur ! Mais toutes les femmes rêvent de faire ce qu'elle fait....

Le père Goriot parlait tout seul, madame de Nucingen avait emmené Rastignac dans le cabinet où le bruit d'un baiser retentit, quelque légèrement donné qu'il fût. Cette pièce était en rapport avec l'élégance de l'appartement, dans lequel rien d'ailleurs ne manquait.

— A-t-on bien deviné vos vœux ? dit-elle en revenant dans le salon pour se mettre à table.

Eugène parut inquiet.

— Oui, dit-il, trop bien ! Hélas, ce luxe si complet, ces beaux rêves réalisés, toutes les poésies d'une vie jeune, élégante, je les sens trop pour ne pas les mériter, mais je ne puis les accepter de vous, et je suis trop pauvre encore pour....

— Ah ! ah ! vous me résistez déjà, dit-elle d'un petit air d'autorité railleuse, en faisant une de ces jolies moues que font les femmes quand elles veulent se moquer de quelque scrupule pour le mieux dissiper.

Eugène s'était trop solennellement interrogé pendant cette journée, et l'arrestation de Vautrin, en lui montrant la profondeur de

l'abîme dans lequel il avait failli rouler, venait de trop bien corroborer ses sentimens nobles et sa délicatesse, pour qu'il cédât à cette caressante réfutation de ses idées généreuses. Une profonde tristesse s'empara de lui.

— Comment, dit madame de Nucingen, vous refuseriez! Savez-vous ce que signifie un refus semblable? Vous doutez de l'avenir, vous n'osez pas vous lier à moi! Vous avez donc peur de trahir mon affection! Si vous m'aimez, si je... vous aime, pourquoi reculez-vous devant d'aussi minces obligations? Si vous connaissiez le plaisir que j'ai eu à m'occuper de tout ce ménage de garçon, vous n'hésiteriez pas, et vous me demanderiez pardon. J'avais de l'argent à vous, je l'ai bien employé, voilà tout! Vous croyez être grand, et vous êtes petit. Vous demandez bien plus... (Ah! dit-elle en saisissant un regard de passion chez Eugène), et vous faites des façons pour des niaiseries. Si vous ne m'aimiez point, oh! oui, n'acceptez pas. Mon sort est dans un mot. Parlez!

— Mais, mon père, dites-lui donc quelques bonnes raisons, ajouta-t-elle en se tournant vers son père après une pause. Croit-il que je ne sois pas moins chatouilleuse que lui sur notre honneur?

Le père Goriot avait le sourire fixe d'un thériakis en voyant, en écoutant cette jolie querelle.

— Enfant, vous êtes à l'entrée de la vie! reprit-elle en saisissant la main d'Eugène, vous trouvez une barrière insurmontable pour beaucoup de gens, une main de femme vous l'ouvre, et vous reculez! Mais vous réussirez, vous ferez une brillante fortune, le succès est écrit sur votre beau front! Ne pourrez-vous pas alors me rendre ce que je vous prête aujourd'hui? Autrefois les dames ne donnaient-elles pas à leurs chevaliers des armures, des épées, des casques, des cottes de mailles, des chevaux, afin qu'ils pussent aller combattre en leur nom dans les tournois? Eh bien! Eugène, les choses que je vous offre sont les armes de l'époque, ce sont des outils nécessaires à qui veut être quelque chose. Il est joli le grenier où vous êtes, s'il ressemble à la chambre de papa! Voyons, nous ne dînerons donc pas? Voulez-vous m'attrister? Répondez donc, dit-elle en lui secouant la main.

Eugène restait immobile.

— Mon Dieu, papa, décidez-le donc, ou je sors et ne le revois jamais.

— Je vais vous décider, dit le père Goriot en sortant de son extase. Mon cher monsieur Eugène, vous allez emprunter de l'argent à des juifs, n'est-ce pas?

— Il le faut bien, dit-il.

— Bon, je vous tiens, reprit le bonhomme en tirant un mauvais portefeuille en cuir tout usé. Je me suis fait juif, j'ai payé toutes les factures, les voici! Vous ne devez pas un centime pour tout ce qui se trouve ici. Ça ne fait pas une grosse somme, tout au plus cinq mille francs! Je vous les prête, moi! Vous ne me refuserez pas, je ne suis pas une femme. Vous m'en ferez une reconnaissance sur un chiffon de papier, et vous me les rendrez plus tard.

Quelques pleurs roulèrent à la fois dans les yeux d'Eugène et de Delphine, qui se regardèrent avec surprise. Rastignac tendit la main au bonhomme et la lui serra.

— Eh bien, quoi! n'êtes-vous pas mes enfans? dit Goriot.

— Mais, mon pauvre père, dit madame de Nucingen, comment avez-vous donc fait?

— Ha! nous y voilà, répondit-il. Quand je t'ai eue décidée à le mettre près de toi, que je t'ai vue acheter des choses comme pour une mariée, je me suis dit: «Elle va se mettre dans l'embarras!» L'avoué prétend que le procès à intenter à ton mari, pour lui faire rendre ta fortune, durera plus de six mois. Alors j'ai vendu mes treize cent cinquante livres de rente perpétuelle, je me suis fait, avec quinze mille francs, douze cents francs de rentes viagères bien hypothéquées, et j'ai payé vos marchands avec le reste du capital, mes enfans. Moi, j'ai là-haut une chambre de cinquante écus par an, je peux vivre comme un prince avec quarante sous par jour, et j'aurai encore du reste. Je n'use rien, il ne me faut presque pas d'habits. Voilà quinze jours que je ris dans ma barbe, en me disant: — «Vont-ils être heureux!» Eh bien! n'êtes-vous pas heureux?

— Oh ! papa, papa, dit madame de Nucingen en sautant sur son père, qui la reçut sur ses genoux.

Elle le couvrit de baisers, lui caressa les joues avec ses cheveux blonds, et versa des pleurs sur ce vieux visage, épanoui, brillant.

— Cher père, vous êtes un père ! Non, il n'existe pas deux pères comme vous sous le ciel. Eugène vous aimait bien déjà, que sera-ce maintenant ?

— Mais, mes enfans, dit le père Goriot, qui depuis dix ans n'avait pas senti le cœur de sa fille battre sur le sien, mais Delphinette, tu veux donc me faire mourir de joie ! Mon pauvre cœur se brise. Allez, monsieur Eugène, nous sommes déjà quittes !

Et le vieillard serrait sa fille par une étreinte si sauvage, si délirante qu'elle dit : — Ah ! tu me fais mal.

— Je t'ai fait mal ! dit-il en pâlissant.

Il la regarda d'un air surhumain de douleur; car pour bien peindre la physionomie de ce Christ de la Paternité, il faudrait aller chercher des comparaisons dans les images que les princes de la palette ont inventées pour peindre la passion soufferte au bénéfice des mondes par le Sauveur des hommes. Le père Goriot baisa bien doucement la ceinture que ses doigts avaient trop pressée.

— Non, non, je ne t'ai pas fait mal ? reprit-il en la questionnant par un sourire, c'est toi qui m'as fait mal avec ton cri. — Ça coûte plus cher, dit-il à l'oreille de sa fille en la lui baisant avec précaution, mais faut l'attraper, sans quoi il se fâcherait.

Eugène était pétrifié par l'inépuisable dévouement de cet homme, et le contemplait en exprimant cette naïve admiration qui, au jeune âge, est de la foi.

— Je serai digne de tout cela, s'écria-t-il.

— O mon Eugène, c'est beau ce que vous venez de dire là.

Et madame de Nucingen baisa l'étudiant au front.

— Il a refusé pour toi mademoiselle Taillefer et ses millions, dit le père Goriot; car elle vous aimait la petite ! et son frère mort, la voilà riche comme Nessus.

— Oh ! pourquoi le dire ? s'écria Rastignac.

— Eugène, lui dit Delphine à l'oreille, maintenant j'ai un

regret pour ce soir. Ah! je vous aimerai bien, moi, et toujours.

— Voilà la plus belle journée que j'aie eue depuis vos mariages, s'écria le père Goriot. Le bon Dieu peut me faire souffrir tant qu'il lui plaira; pourvu que ce ne soit pas par vous, je me dirai : — En février de cette année, j'ai été pendant un moment plus heureux que les hommes ne peuvent l'être pendant toute leur vie. Regarde-moi, Fifine! dit-il à sa fille. Elle est bien belle, n'est-ce pas? Dites-moi donc, avez-vous rencontré beaucoup de femmes qui aient ses jolies couleurs et sa petite fossette! Non, pas vrai? Eh bien, c'est moi qui ai fait cet amour de femme! et désormais, en se trouvant heureuse par vous, elle deviendra mille fois mieux. Je puis aller en enfer, mon voisin, dit-il, s'il vous faut ma part de paradis, je vous la donne. Mangeons, mangeons! reprit-il en ne sachant plus ce qu'il disait, ici tout est à nous.

— Ce pauvre père!

— Si tu savais, mon enfant, dit-il en se levant et allant à elle, lui prenant la tête et la baisant au milieu de ses nattes de cheveux, combien tu peux me rendre heureux à bon marché! Viens me voir quelquefois, je serai là-haut, tu n'auras qu'un pas à faire. Promets-le-moi, dis!

— Oui, cher père.

— Dis encore.

— Oui, mon bon père.

— Tais-toi, je te le ferais dire cent fois si je m'écoutais. Dînons.

La soirée tout entière fut employée en enfantillages, et le père Goriot ne se montra pas le moins fou des trois. Il se couchait aux pieds de sa fille pour les baiser; il la regardait long-temps dans les yeux, il frottait sa tête contre sa robe, enfin il faisait des folies comme en aurait fait l'amant le plus jeune et le plus tendre.

— Voyez-vous, dit Delphine à Eugène, quand mon père est avec nous, il faut être tout à lui. Ce sera pourtant bien gênant quelquefois.

Eugène, qui s'était senti déjà plusieurs fois des mouvemens de jalousie, ne pouvait pas blâmer ce mot, qui renfermait le principe de toutes les ingratitudes.

— Et quand l'appartement sera-t-il fini? dit Eugène en regardant la chambre. Il faudra donc nous quitter ce soir?

— Oui, mais demain, vous viendrez dîner avec moi, dit-elle d'un air fin. Demain est un jour d'Italiens.

— J'irai au parterre, moi! dit le père Goriot.

Il était minuit; la voiture de madame de Nucingen attendait; le père Goriot et l'étudiant retournèrent à la Maison-Vauquer en s'entretenant de Delphine avec un croissant enthousiasme qui produisit un curieux combat d'expression entre ces deux violentes passions. Eugène ne pouvait pas se dissimuler que l'amour du père, qu'aucun intérêt personnel n'entachait, écrasait le sien par sa persistance et son étendue. L'idole était toujours pure et belle pour le père, et son adoration s'accroissait de tout le passé comme de l'avenir. Ils trouvèrent madame Vauquer seule, au coin de son poêle, entre Sylvie et Christophe. La vieille hôtesse était là comme Marius sur les ruines de Carthage. Elle attendait les deux seuls pensionnaires qui lui restassent, en se lamentant avec Sylvie. Quoique lord Byron ait prêté d'assez belles lamentations au Tasse, elles sont bien loin de la profonde vérité de celles qui échappaient à madame Vauquer.

— Il n'y aura donc que trois tasses de café à faire demain matin, Sylvie! Hein! ma maison déserte, n'est-ce pas à fendre le cœur? Qu'est-ce que c'est que la vie sans mes pensionnaires? Rien du tout. Voilà ma maison démeublée de ses hommes! La vie est dans les meubles. Qu'ai-je fait au ciel pour m'être attiré tous ces désastres? Nos provisions de haricots, de pommes de terre, sont faites pour vingt personnes. La police chez moi! Nous allons donc ne manger que des pommes de terre! Je renverrai donc Christophe!

Le Savoyard, qui dormait, se réveilla soudain et dit: — Madame!

— Pauvre garçon! c'est comme un dogue, dit Sylvie.

— Une saison morte! chacun s'est casé! D'où me tombera-t-il des pensionnaires? J'en perdrai la tête! Et cette sibylle de Michonneau qui m'enlève Poiret! Qu'est-ce qu'elle lui faisait donc pour s'être attaché cet homme-là, qui la suit comme un toutou?

— Ah! dame, fit Sylvie en hochant la tête, ces vieilles filles, ça connaît les rubriques!

— Ce pauvre M. Vautrin dont ils ont fait un forçat! reprit la veuve. Eh bien! Sylvie, c'est plus fort que moi, je ne le crois pas encore! un homme gai comme ça, qui prenait du gloria pour quinze francs par mois, et qui payait rubis sur ongle.

— Et qui était généreux, dit Christophe.

— Il y a erreur, dit Sylvie.

— Mais non, il a avoué lui-même, reprit madame Vauquer. Et dire que toutes ces choses-là sont arrivées chez moi, dans un quartier où il ne passe pas un chat. Foi d'honnête femme, je rêve, car, vois-tu, Sylvie, nous avons vu Louis XVI avoir son accident, nous avons vu tomber l'empereur, nous l'avons vu revenir et retomber, tout cela c'était dans l'ordre des choses possibles; tandis qu'il n'y a point de chances contre des pensions bourgeoises. On peut se passer de roi, mais il faut toujours qu'on mange, et quand une honnête femme née de Conflans donne à dîner avec toutes bonnes choses, mais à moins que la fin du monde n'arrive... Mais c'est ça, c'est la fin du monde!

— Et penser que mademoiselle Michonneau, qui vous fait tout ce tort, va recevoir, à ce qu'on dit, mille écus de rentes! s'écria Sylvie.

— Ne m'en parle pas, ce n'est qu'une scélérate! dit madame Vauquer. Et elle va chez la Buneaud, par-dessus le marché! Mais elle est capable de tout, elle a dû faire des horreurs, elle a tué, violé dans son temps. Elle devait aller au bagne à la place de ce pauvre cher homme...

En ce moment, Eugène et le père Goriot sonnèrent.

— Ah! voilà mes deux fidèles, dit la veuve en soupirant.

Les deux fidèles, qui n'avaient qu'un fort léger souvenir des désastres de la pension bourgeoise, annoncèrent sans cérémonie à leur hôtesse qu'ils s'en allaient demeurer à la Chaussée-d'Antin.

— Ah! Sylvie, dit la veuve, voilà mon dernier atout. Vous m'avez donné le coup de la mort, messieurs, ça m'a frappée dans l'es-

tomac. J'ai une barre là. Voilà une journée qui me met dix ans de plus sur la tête. Je deviendrai folle, ma parole d'honneur! Que faire des haricots? Ah bien! si je suis seule ici, tu t'en iras demain, Christophe. Adieu, messieurs, bonne nuit.

— Qu'a-t-elle donc? demanda Eugène à Sylvie.

— Dame! voilà tout le monde parti par suite des affaires. Ça lui a troublé la tête. Allons, je l'entends qui pleure. Ça lui fera du bien de *chigner*. Voilà la première fois qu'elle se vide les yeux depuis que je suis à son service.

Le lendemain madame Vauquer s'était, suivant son expression, *raisonnée*. Si elle parut affligée comme une femme qui avait perdu tous ses pensionnaires, et dont la vie était bouleversée, elle avait toute sa tête et montra ce qu'était la vraie douleur, une douleur profonde, la douleur causée par l'intérêt froissé par les habitudes rompues. Certes, le regard qu'un amant jette sur les lieux habités, par sa maîtresse en les quittant, n'est pas plus triste que le fut celui de madame Vauquer sur sa table vide. Eugène la consola en lui disant que Bianchon, dont l'internat finissait dans quelques jours, viendrait sans doute le remplacer; que l'employé du Muséum avait souvent manifesté le désir d'avoir l'appartement de madame Couture, et que dans peu de jours elle aurait remonté son personnel.

— Dieu vous entende! mon cher monsieur, mais le malheur est ici. Avant dix jours, la mort y viendra, vous verrez, lui dit-elle en jetant un regard lugubre sur la salle à manger. Qui prendra-t-elle?

— Il fait bon déménager, dit tout bas Eugène au père Goriot.

— Madame, dit Sylvie en accourant effarée, voici trois jours que je n'ai vu Mistigris.

— Ha bien! si mon chat est mort, s'il nous a quittés, je....

La pauvre veuve n'acheva pas. Elle joignit les mains, et se renversa sur le dos de son fauteuil, accablée par ce terrible pronostic.

DE BALZAC.

(*La livraison suivante contiendra la fin.*)

LES

INDUSTRIES PITTORESQUES.

Ce n'est point de la littérature pittoresque que nous entendons parler ici; l'industrie littéraire n'a rien à faire dans notre Revue : les prières des agonisans ne sont pas de notre ressort, et nous laisserons la moribonde expirer en paix et en silence. Disons-le seulement à l'honneur du pays, il y avait peu de conditions de vie pour cette mesquine création, pour cette littérature à deux sous qui s'en va par les rues à grands cris, qui se traîne sur les banquettes du théâtre; littérature mendiante qui a mis sur son avide enseigne : *Au gagne-petit*. Vous avez vu ses feuilles! Ici une rhétorique au rabais agréablement entrecoupée de rhinocéros, de betteraves, de philosophes et de dromadaires; là tous les vieux livres, tous les vieux manuels, tous les vieux anas, tous les vieux almanachs de Gotha ressuscités à un sou la page; ailleurs *la Cuisinière bourgeoise* et *le Parfait Confiseur* illuminant le monde avec grand fracas, tirant à trente-deux millions d'exemplaires des recettes pour le raisiné rédigées par des abbés (des abbés, c'est impayable!) : littérature soi-disant nationale, parce qu'elle achète ses vignettes en Angleterre; soi-disant populaire, parce qu'elle s'estime et se débite au prix courant des petits pâtés : pauvre littérature qui s'est épuisée à liarder et à gueuser, et qui meurt étouffée par les sordides calculs de ses étroites combinaisons.

Laissons cela. Faisons trève aux industriels du clichet pour nous occu-

per de ces autres industries si vivaces, si pullulantes, qui piétinent et glapissent sur le pavé de Paris; industries vraiment pittoresques celles-là, et qui tiennent le juste milieu entre l'industrie commerciale et l'industrie chevaleresque, entre l'industrie du comptoir et l'industrie de la police correctionnelle.

En effet, l'industrie qui paie patente, qui est inscrite sur l'*Almanach du commerce*, qui monte la garde et vote aux élections, n'a rien de saillant, rien qui mérite la description. Cette industrie-là ressemble à la grande presse : elle suit une ligne droite et honorable, elle marche d'un pas grave dans un chemin régulièrement tracé. Autour d'elle s'agite une industrie équivoque et vagabonde, vivant du raccroc et de l'aumône; celle-là est la mère de la littérature pittoresque, industrie sans nom qui chaque jour change de forme et demande à être saisie sur le fait et reproduite à la hâte comme un des traits les plus caractéristiques de notre époque indisciplinée.

L'industrie pittoresque caractérise l'époque, non parce qu'elle en est le produit, mais parce qu'elle en est le reflet. De tout temps en effet les industries pittoresques ont existé. Le sol parisien n'a jamais manqué de ce gazon. Autrefois nous avions les sergens recruteurs, les diseurs de bonne aventure, les magnétiseurs, les pamphlétaires qui vendaient leurs épigrammes sous le manteau, les orateurs de carrefour, etc. Aujourd'hui c'est autre chose :

Nous avons les marchands bariolés de papier Veynen;

Les cabinets à deux roues et à deux sous, boudoirs errans, roulantes retraites qui ont emprunté à l'empereur Vespasien un nom que leurs sœurs à poste fixe doivent à l'empereur Commode;

Les pythonisses du marché des Innocens, qui rêvent des ambes pour les cuisinières du quartier Saint-Eustache.

Les *gratteurs de poires*, pittoresques iconoclastes chargés d'effacer sur les murs de la capitale les images criminelles du roi-citoyen, tracées par le coupable fusin de la république et du carlisme;

Et tant d'autres! A chaque époque ses industries, à chaque variation de nos mœurs son écume pittoresque.

Et puis, à côté de ces catégories industrielles on rencontre aux époques privilégiées des individualités bizarres, types originaux et sans copie, qui sont demeurés isolés dans le monde pittoresque. Ainsi la pittoresque industrie de ce bossu du système de Law, qui fit sa fortune en prêtant sa

bosse aux spéculateurs de la rue Quincampoix, qui, moyennant une rétribution légère, s'en servaient comme d'un pupitre sur lequel ils signaient leurs transactions. Aujourd'hui l'industrie pittoresque ne manque pas non plus d'originaux que nous pourrions signaler si nous visions au scandale des personnalités. Mais nous nous en tiendrons aux généralités des industries en plein vent, qui échappent à l'analyse régulière, et que les encyclopédistes ne parviendront jamais à classer; industries sans feu ni lieu, roulant du trottoir au ruisseau, criardes, pince-mailles, crottées et pittoresques. A vrai dire, on ne peut plus faire un pas dans les rues de Paris sans se heurter à ces étranges négoces, sans mettre le pied dans ces fantastiques étalages. Voici des gilets à 1 franc 50 cent., des crayons impérissables, des hannetons qui font l'exercice, des dictionnaires géographiques de Vosgien, des chaînes de sûreté, des lunettes trouvées, des cordons pour les cannes, et des cannes pour les cordons. Ce commerce, qui tient par plus d'un lien aux parades des vieux tréteaux, a besoin d'un habile compérage. C'est de cette nécessité qu'a surgi la pittoresque industrie de l'*allumeur de chalands*.

L'allumeur de chalands est une des figures les plus saillantes du dix-neuvième siècle. Ses fonctions consistent à se tenir debout devant l'étalage et avoir l'air d'examiner avec soin la marchandise. Quand le chaland s'approche, l'allumeur place adroitement quelques paroles flatteuses, et feint de faire une emplette sans débattre le prix, et en se félicitant de son marché. L'allumeur est ordinairement un homme d'une encolure respectable, demi gros, bien en favoris, porteur d'un chapeau à longues soies et d'une redingote à la propriétaire. Bien avant de descendre sur la place publique, cette industrie était connue dans les sphères les plus élevées de la société. Les mères prévoyantes l'avaient inventée, en plaçant auprès de leur fille un cousin candide et dévoué, naïf appeau qui sert d'enseigne à la nubilité des jeunes personnes. Les marchands d'orviétan politique et de poudre littéraire ne s'en font pas faute non plus. Toutes les comédies qui se jouent dans le monde ont besoin de ce confident : et le charlatanisme de la rue, l'appliquant à ses intérêts de bas étage, dans son argot nerveux lui a donné ce nom si incisif et si cru : *L'allumeur de chalands*.

Une autre industrie non moins pittoresque et faite pour frapper vivement l'attention du flâneur, du badaud et du provincial, c'est le distributeur d'annonces. L'annonce aujourd'hui est le véhicule sans lequel rien ne marche dans le monde commercial. Elle s'est placardée aux murailles;

elle s'est promenée dans les rues, collée sur les tableaux vagabonds de l'homme-affiche; elle a envahi la quatrième page de nos journaux, comblant par son rapport la brèche faite par les exigences légales du fisc. Ce n'a pas été assez pour l'annonce de ces moyens de publicité: elle a créé une nouvelle industrie pittoresque, apostant au coin des rues des hommes pittoresques, vêtus en lanciers rouges, qui tendent devant vous leur inflexible bras et vous obligent à prendre des prospectus de chapeaux imperméables, de journaux agricoles, de dîners à 17 sous et de madapolams vendus au rabais pour cause de démolition.

Le pittoresque, par le fait de sa nature fragile, n'est pas sans avoir eu de fréquens démêlés avec la justice: aussi la *Gazette des Tribunaux* nous a-t-elle, dans ses colonnes, révélé quelques-unes des industries pittoresques les plus originales. Nous voulons parler de *l'employé aux trognons de pommes* des Folies-Dramatiques, céleste providence qui veille à ce que les gastronomes du paradis ne versent pas sur le public du parterre les débris mutilés de leurs festins. Pendant l'été, une surveillance non moins tutélaire s'exerce dans les théâtres du boulevart à propos des hannetons, dont les loustics du Marais lâchent malicieusement de bruissantes volées aux endroits les plus pathétiques du mélodrame, interrompant l'émotion publique par cette déplorable plaisanterie. Ce crime de lèse-sensibilité est puni par le bannissement au théâtre des Funambules. Entre autres piquantes révélations, la *Gazette des Tribunaux* nous a entretenus aussi d'une industrielle du boulevart des Invalides qui exerce auprès des manchots de pittoresques fonctions dont nous nous abstiendrons de parler plus amplement, de peur d'effaroucher la délicate susceptibilité de nos lectrices.

Parmi les industries pittoresques qui se ruent sur le public avec préméditation, violence, guet-apens et toutes les circonstances aggravantes de l'industrie pittoresque caractérisée, il en est une qui véritablement prend le chaland au collet: nous voulons parler du *dégraisseur pittoresque*.

Le *dégraisseur pittoresque* se tient sur les boulevarts et sur les quais. Ordinairement, pour attirer l'attention publique et réunir autour de son étalage un grand nombre de fracs, il allèche le chaland par le spectacle de quelques oiseaux dressés à contrefaire les morts et à se tenir immobiles, couchés sur le dos. Dès que le cercle est formé, il le parcourt d'un coup d'œil aquilin, et, allant droit vers la physionomie la plus honnête et la plus ingénue, il la saisit d'une main par le revers de l'habit, et de l'autre il fait

mousser sur ce revers immaculé la crème onctueuse de son savon pittoresque.

Tandis que le patient, étonné de cette vive alerte, cherche à se soustraire au bienfait inattendu qui coule à grands flots sur ses vêtemens, tenant d'une main ferme l'elbeuf récalcitrant, le dégraisseur pittoresque entame sa démonstration :

— « Voyez, messieurs! cet habit faisait mal à voir tant il était malpropre. Jamais je n'avais vu quelque chose d'aussi sale et d'aussi dégoûtant que l'habit de monsieur. Eh bien! mon savon va faire disparaître toutes ces souillures. Voyez! J'imbibe le revers, je frotte l'étoffe légèrement, puis plus fort; je la mouille, je l'essuie : il n'y a plus rien. Examinez! monsieur peut maintenant marcher la tête haute et se présenter dans les meilleures sociétés. — Ce n'est que 5 sous, monsieur, et le morceau de savon vous appartient! »

En vain le chaland forcé voudrait-il se refuser à cette contribution; après avoir servi de plastron à l'industriel, il faut qu'il lui paie le moment de honte qu'il a subi. J'ai vu naguère, sur le boulevart Montmartre, un député, timide et spirituel représentant d'un de nos départemens méridionaux, que le dégraisseur pittoresque tint pendant un quart d'heure sous sa griffe devant la foule assemblée.

A côté du dégraisseur, nous avons le décrotteur pittoresque qui vous saisit le pied à l'improviste, le pose sur sa sellette et le fait reluire sous le vigoureux frottement de sa brosse, tout en faisant admirer aux passans l'éclat et le lustre de son cirage anglais. Sa besogne à moitié faite, il réclame son salaire, et si vous vous y refusez, il vous laisse aller avec un pied luisant et l'autre crotté. Pour ces industries, l'allumeur de chalands est remplacé par le compère malgré lui, figure grotesque, contrainte à payer les frais de sa tribulation.

Une des industries les plus pittoresques qui se puissent imaginer est celle que l'hiver dernier a signalée, et qui consiste à fournir de sujets les soirées dansantes. La bouillotte rendant tous les jours plus rares les danseurs de bonne volonté, le monde dansant a compris le besoin d'un établissement terpsychorien, fournissant à juste prix le danseur de louage, danseur pittoresque s'il en fut, jeune homme de bonne mine et de tenue décente, aux cheveux bouclés, à la cravate blanche, à l'habit noir, aux gants jaunes et au jarret infatigable; il ne se repose jamais, il fait danser les douairières, il est sobre du biscuit et s'abstient de la glace; il a le geste

elle s'est promenée dans les rues, collée sur les tableaux vagabonds de l'homme-affiche; elle a envahi la quatrième page de nos journaux, comblant par son rapport la brèche faite par les exigences légales du fisc. Ce n'a pas été assez pour l'annonce de ces moyens de publicité: elle a créé une nouvelle industrie pittoresque, apostant au coin des rues des hommes pittoresques, vêtus en lanciers rouges, qui tendent devant vous leur inflexible bras et vous obligent à prendre des prospectus de chapeaux imperméables, de journaux agricoles, de dîners à 17 sous et de madapolams vendus au rabais pour cause de démolition.

Le pittoresque, par le fait de sa nature fragile, n'est pas sans avoir eu de fréquens démêlés avec la justice: aussi la *Gazette des Tribunaux* nous a-t-elle, dans ses colonnes, révélé quelques-unes des industries pittoresques les plus originales. Nous voulons parler de *l'employé aux trognons de pommes* des Folies-Dramatiques, céleste providence qui veille à ce que les gastronomes du paradis ne versent pas sur le public du parterre les débris mutilés de leurs festins. Pendant l'été, une surveillance non moins tutélaire s'exerce dans les théâtres du boulevart à propos des hannetons, dont les loustics du Marais lâchent malicieusement de bruissantes volées aux endroits les plus pathétiques du mélodrame, interrompant l'émotion publique par cette déplorable plaisanterie. Ce crime de lèse-sensibilité est puni par le bannissement au théâtre des Funambules. Entre autres piquantes révélations, la *Gazette des Tribunaux* nous a entretenus aussi d'une industrielle du boulevart des Invalides qui exerce auprès des manchots de pittoresques fonctions dont nous nous abstiendrons de parler plus amplement, de peur d'effaroucher la délicate susceptibilité de nos lectrices.

Parmi les industries pittoresques qui se ruent sur le public avec préméditation, violence, guet-apens et toutes les circonstances aggravantes de l'industrie pittoresque caractérisée, il en est une qui véritablement prend le chaland au collet: nous voulons parler du *dégraisseur pittoresque*.

Le *dégraisseur pittoresque* se tient sur les boulevarts et sur les quais. Ordinairement, pour attirer l'attention publique et réunir autour de son étalage un grand nombre de fracs, il allèche le chaland par le spectacle de quelques oiseaux dressés à contrefaire les morts et à se tenir immobiles, couchés sur le dos. Dès que le cercle est formé, il le parcourt d'un coup d'œil aquilin, et, allant droit vers la physionomie la plus honnête et la plus ingénue, il la saisit d'une main par le revers de l'habit, et de l'autre il fait

mousser sur ce revers immaculé la crème onctueuse de son savon pittoresque.

Tandis que le patient, étonné de cette vive alerte, cherche à se soustraire au bienfait inattendu qui coule à grands flots sur ses vêtemens, tenant d'une main ferme l'elbeuf récalcitrant, le dégraisseur pittoresque entame sa démonstration :

— « Voyez, messieurs! cet habit faisait mal à voir tant il était malpropre. Jamais je n'avais vu quelque chose d'aussi sale et d'aussi dégoûtant que l'habit de monsieur. Eh bien! mon savon va faire disparaître toutes ces souillures. Voyez! J'imbibe le revers, je frotte l'étoffe légèrement, puis plus fort; je la mouille, je l'essuie : il n'y a plus rien. Examinez! monsieur peut maintenant marcher la tête haute et se présenter dans les meilleures sociétés. — Ce n'est que 5 sous, monsieur, et le morceau de savon vous appartient! »

En vain le chaland forcé voudrait-il se refuser à cette contribution; après avoir servi de plastron à l'industriel, il faut qu'il lui paie le moment de honte qu'il a subi. J'ai vu naguère, sur le boulevart Montmartre, un député, timide et spirituel représentant d'un de nos départemens méridionaux, que le dégraisseur pittoresque tint pendant un quart d'heure sous sa griffe devant la foule assemblée.

A côté du dégraisseur, nous avons le décrotteur pittoresque qui vous saisit le pied à l'improviste, le pose sur sa sellette et le fait reluire sous le vigoureux frottement de sa brosse, tout en faisant admirer aux passans l'éclat et le lustre de son cirage anglais. Sa besogne à moitié faite, il réclame son salaire, et si vous vous y refusez, il vous laisse aller avec un pied luisant et l'autre crotté. Pour ces industries, l'allumeur de chalands est remplacé par le compère malgré lui, figure grotesque, contrainte à payer les frais de sa tribulation.

Une des industries les plus pittoresques qui se puissent imaginer est celle que l'hiver dernier a signalée, et qui consiste à fournir de sujets les soirées dansantes. La bouillotte rendant tous les jours plus rares les danseurs de bonne volonté, le monde dansant a compris le besoin d'un établissement terpsychorien, fournissant à juste prix le danseur de louage, danseur pittoresque s'il en fut, jeune homme de bonne mine et de tenue décente, aux cheveux bouclés, à la cravate blanche, à l'habit noir, aux gants jaunes et au jarret infatigable; il ne se repose jamais, il fait danser les douairières, il est sobre du biscuit et s'abstient de la glace; il a le geste

gracieux et le propos réservé; on répond de sa moralité : la mère en permettra l'usage à sa fille; on répond de sa probité : il ne se trompera pas de chapeau; on répond de sa présence d'esprit : il n'aura pas la distraction d'emporter un manteau en sortant, ainsi que cela se voit dans les réunions les plus distinguées, et même chez monsieur le président de la chambre, s'il faut en croire une réclamation officielle insérée ces jours derniers dans le *Journal de Paris*.

Cette nouvelle industrie, dont l'idée-mère a été fournie par les mariages pittoresques de M. Villiaume, est susceptible de grands développemens. Nul doute que les établissemens de ce genre ne se multiplient bientôt à l'égal des publications à deux sous. Ainsi on fournira pour noces, baptêmes, enterremens et autres cérémonies, des familles pittoresques à ceux qui en sont dépourvus et qui en ont momentanément besoin; des cousines pittoresques aux solliciteurs qui veulent faire présenter leur pétition par une jolie main; des ministères pittoresques de toute nuance pour les momens de crise et d'embarras; des publics pittoresques pour certains cours; des actionnaires pittoresques pour certaines entreprises, des spectateurs pittoresques pour certains théâtres et des croyans pittoresques pour certaines religions.

Le monde dramatique surtout fait vivre un grand nombre d'industries pittoresques. Sans compter l'armée organisée des claqueurs, qui est devenue le soutien obligé de toute représentation théâtrale, nous avons encore l'industrie du dehors, le pittoresque du péristyle.

Depuis quelques années, les arrangemens financiers pris par les administrations théâtrales ont eu pour résultat d'émettre sur la place de Paris une grande quantité de billets de spectacle, signés par les directeurs, les régisseurs et les auteurs. Ces billets se vendent au rabais et sont offerts au public avec plus ou moins de grâce et d'urbanité par des courtiers dramatiques qui, placés aux avenues des théâtres, recrutent d'économes spectateurs. Cette industrie pittoresque, qui fleurit aux premières lueurs du gaz, rend impraticables diverses localités et particulièrement le passage des Panoramas, où les billets au rabais forment barricade chaque soir, et sont négociés par une douzaine d'industriels qui vous poursuivent avec une désespérante ténacité, en vous criant dans les oreilles avec une voix avinée cette inévitable phrase : « Billets des Variétés, moins chers qu'au bureau! » Ce commerce se fait avec un peu plus de formes aux autres théâtres, particulièrement au Gymnase, honteux de la réprobation que lui

ont value naguère ses billets à vingt sous : pittoresque invention, mystification sublime qui pour un franc vous donnait un billet, mais pas de place. A l'Opéra, le billet d'extérieur, loin d'être à moitié prix, se vend à un prix double de celui fixé par le bureau, où l'on ne trouve jamais que des billets de parterre. Du reste, les marchands de billets de l'Académie royale se font remarquer par des allures diplomatiques, bien faites pour être comprises par les fashionables habitués de la rue Lepelletier.

Qu'est devenu le temps où ces billets à moitié prix étaient rares, et où quelques initiés avaient seuls le secret des endroits où on les trouvait? C'est alors que florissait Mme Bolivar, qui, gravement assise à la porte d'une allée, rue Montmartre, débitait de midi à sept heures sa dramatique marchandise. Grâce aux profits de ce commerce, Mme Bolivar a marié sa fille à un notaire du ressort de la cour royale de Paris, et a laissé l'année dernière en mourant 10,000 livres de rentes. Aujourd'hui les pittoresques industriels du billet de spectacle et de la contremarque gagnent à peine de quoi solder chaque jour l'addition du marchand de vin.

Dans l'histoire de nos mœurs parisiennes, il est indispensable de donner un aperçu de ces industries indécises, industries volantes, industries sans frein et sans lien, mi-parties de bonne foi et d'astuce, caractérisant à merveille notre époque inquiète, instable et déréglée; esquivant le loyer, narguant la patente, variant suivant la mode et la saison, exploitant la vogue et la circonstance. Industries flexibles où des spéculateurs subalternes parodient sur la voie publique les roueries de nos gros escamoteurs politiques et financiers; où se reflète l'esprit inventif, goguenard et rusé du peuple parisien; où s'exerce une foule de génies à qui le hasard a refusé un théâtre meilleur et des élémens plus distingués. Industries équivoques qui, par le besoin de piperie, par les façons, par le style, par le tarif, par la recette, appartiennent à cette immense famille du pittoresque que la branche littéraire a si fort déconsidérée.

Les industries pittoresques ont toujours vécu et vivront toujours sur notre pavé; mais, subordonnées à nos goûts et à nos mœurs, elles varieront souvent pour le fond et pour la forme. De toutes ces variétés éphémères, la première qui succombera, c'est la variété littéraire. Elle a usé les plumes à bas prix, elle a épuisé les vieux fonds de boutique, elle a émoussé les vignettes de plomb fondues à Londres, elle a ruiné par les annonces le capital de ses candides actionnaires : que la ruine et l'oubli lui soient légers! Pour tout le mal qu'elle a voulu faire à la littérature et à la

librairie, pour les insolentes bouffées de son ambition déçue, nous lui souhaitons une douce fin, à cette bohémienne de la presse, à cette misérable littérature pittoresque stigmatisée par son ignorance et ses bévues! Pauvre littérature à deux sous! littérature de billon que le vert-de-gris a empoisonnée, et qui demande en vain aux ames charitables le décime indigent qui suffit à sa subsistance!

PAUL VERMOND.

CHRONIQUE.

Le message du général Jackson est bien la plus singulière boutade que puisse se permettre un chef de gouvernement américain, un homme qui s'ennuie dans son Nouveau-Monde, au milieu de ses quakers, et qui veut jeter des boulettes au nez de la vieille Europe. Les particuliers se battent quelquefois pour une boulette lancée mal à propos; mais les gouvernemens y regardent de plus près, et ne se battent pas même pour des messages libellés à la manière de Jackson. Il n'y a que les ambassadeurs qui souffrent de ces démêlés. M. Livingston a été poliment prévenu que s'il désirait quitter Paris, les barrières lui étaient ouvertes, un passeport et l'Océan mis à sa disposition, attendu que sa présence pouvait d'un moment à l'autre cesser de nous être agréable. Par la même occasion, nous avons averti M. Serrurier, notre envoyé aux États-Unis, qu'il eût à faire ses malles et revenir en France. Sous l'empire, dans la pleine floraison du calembour et de M. Étienne, l'auteur de JOCONDE n'eût pas manqué de dire : On rappelle M. Serrurier; mais on dit qu'il repartira pour faire de nouvelles *ouvertures*. De notre temps, M. Serrurier n'éprouvera que l'ennui de la traversée, sans être affligé d'un jeu de mots de M. Étienne.

Nous autres vantards de Français, nous avons été fort heureux du message Jacksonien pour remettre un peu en circulation nos vieilles formules *d'honneur national, de dignité de la France, de loyauté française*. On a même été jusqu'à dire en style de CONSTITUTIONNEL, que *si les hostilités partaient du Nouveau-Monde, de nombreux corsaires français sillonneraient les mers*. Voyez la belle chose! Deux états, les seuls états réellement représentatifs, qui mettent aux mains leurs soldats, qui s'envoient des boulets libéraux, et s'abordant à la hache, éventrent leurs marines en plein

océan, pour le plaisir des gouvernemens absolus qui riraient dans leurs vieilles barbes grises. 25 millions, voilà la question! Le moyen de la résoudre par les armes, 200 millions pour chacun! C'est un état de frais raisonnable. Aussi voilà qu'on se hâte de présenter aux chambres un projet de loi pour obtenir ces 25 millions; ils ne seront payés, il est vrai, que sauf une réparation des États-Unis, qui ne la refuseront pas. Un créancier rencontre son débiteur dans la rue, et le menace d'un moulinet de rotin, s'il ne paie pas. — Je vais vous payer, dit le débiteur, mais désavouez votre moulinet. — Volontiers; *causa cessante cessat effectus*, répond le créancier. Vos retards m'ont seuls inspiré l'idée d'un moulinet; vous me donnez de l'argent, je retire mon moulinet, et je vous estime. Ainsi finira ce grand démêlé avec la république américaine; on s'écrira, on s'embrassera dans la personne des ambassadeurs; l'on dînera, l'on boira à l'alliance éternelle de la France régénérée et de la jeune Amérique; enfin, l'on plumera les canards, si toutefois la chambre des députés veut bien payer la carte.

Tous nos ministres sont préoccupés à présent de cette question : s'en trouvera-t-il un qui puisse donner une pensée à l'accomplissement d'une bonne œuvre, au soulagement d'une pauvre mère qui ne se recommande que par son dénûment et le nom de sa fille? Mlle Élisa Mercœur est morte d'une maladie de poitrine et de misère. C'est effrayant à penser qu'une intéressante fille, au cœur généreux, à la tête poétique, est arrivée de Nantes à Paris avec sa mère, quelques hardes, des lettres de recommandation et des vers chastes et attendrissans; qu'elle s'y est fait un nom, et qu'elle est morte dans toutes les horreurs du besoin et de la pulmonie, c'est-à-dire dans une chambre humide et malsaine, avec un feu misérable, cerné par des tisanes mal infusées, à peine chaudes, une toux brûlante, et pour garde-malade, une mère qui ne mange pas et rougit ses yeux à veiller et pleurer.

Avant de quitter cette vie, qu'elle avait colorée de rêves de gloire, qu'elle voulait garder pour payer les dettes de la reconnaissance filiale, Mlle Mercœur rassembla tous les débris de force qui restaient dans son être, et composa une pièce de vers adressée à M. Guizot. Si ce morceau n'avait d'autre mérite que le sentiment qui le domine, si les angoisses du poète mourant et désabusé, et de la fille qui a peur pour la vieillesse de sa mère, n'étaient pas d'ailleurs traduites avec les formes les plus dramatiques, ce serait encore un chef-d'œuvre que ces vers partis d'un lit de mort.

A MONSIEUR GUIZOT, MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Dans une route défleurie,
Sous un ciel froid qu'oublie un soleil bienfaisant,
Je n'ai rencontré, pour ma vie,
Qu'indigence, regrets, vains désirs : et pourtant
J'ai peur de la quitter, cette existence amère,
Et je viens vous crier : Sauvez-moi pour ma mère,
Pour elle qui, sans moi, ployant sous son chagrin,
Seule au monde de l'ame, à ceux dont sa misère,
En cherchant la pitié, trouverait le dédain,
Irait, dans sa douleur cruelle,
Dire : Ma fille est morte, ah ! donnez-moi du pain.
Du pain ! je n'en ai plus ; pauvre enfant, c'était elle
Dont le sort faisait mon destin.
Ah ! que ce cri jamais de ses lèvres n'échappe !
Que Dieu ramène dans mon sein
Le pâlissant flambeau de ma triste existence !
Que, rendue à ma mère et calmant sa souffrance,
Je lui donne mes soins et charme ses vieux ans,
Ou prenne dans mon cœur ma part de ses tourmens !

Je n'ose dire encor : Sauvez-moi pour la gloire,
Fier objet de mes vœux, ma noble idole !... Hélas !
Pour aller à mon nom chercher une mémoire,
Le fardeau de ma chaîne allourdit trop mes pas.
Cependant si, trouvant votre appui tutélaire,
J'obtenais du destin un regard moins sévère,
Comme le naufragé qui touche enfin le port,
Recueillant sa pensée, à genoux sur le bord,
Vers Dieu qui l'a sauvé fait monter sa prière ;
Ainsi, par vos secours recouvrant la lumière,
Pour célébrer mon protecteur,
De votre noble bienfaisance
Le souvenir inspirateur
Saurait, dans ma reconnaissance,
Féconder à la fois mon esprit et mon cœur.

ÉLISA MERCŒUR.

« L'émotion qu'éprouva mon enfant en faisant ces vers déchirans, dit la mère de cette pauvre fille, lui fit recracher le sang. Elle les envoya au ministre de l'instruction publique, qui, touché de ses souffrances, lui fit passer un secours pour l'aider dans la dépense que nécessitait son horrible maladie. Quelques jours avant sa mort, le ministre ayant appris l'état déplorable où elle se trouvait, eut la bonté de me faire tenir un nouveau secours. Aussi mon cœur en conservera-t-il une reconnaissance éternelle. »

La société est ainsi faite qu'une créature intéressante s'éteint à petit bruit, sans secours, sans que personne s'en doute; et le lendemain on apprend qu'il y a encore dans Paris des poètes qui meurent de faim.

M. Casimir Broussais, qui a soigné Mlle Mercœur dans sa maladie, nous communique sur elle quelques notes biographiques que nous reproduisons ici.

Née à Nantes le 24 juin 1809, Mlle Élisa Mercœur annonçait dès l'âge le plus tendre les dispositions les plus étonnantes. A dix ans et demi, elle donnait déjà des leçons de mythologie, d'histoire, de géographie, d'écriture, d'anglais et de français. Elle lisait le latin et savait un peu de grec. Elle avait à peine seize ans quand la ville de Nantes retentit un jour d'une pièce de quatre-vingts vers faite par elle en deux heures sur une cantatrice célèbre. LE LYCÉE ARMORICAIN inséra le premier les essais poétiques de la jeune Nantaise.

Un malheur cruel vint la frapper la première fois qu'elle voulut utiliser son talent naissant. En 1827, on l'engagea à réunir ses différentes compositions inédites ou déjà publiées, et à en former un volume. Des souscriptions furent ouvertes; elles s'élevèrent à plus de 6,000 fr. Vers cette époque, une princesse du sang royal vint à Nantes; le préfet et le maire supplièrent la jeune fille de se laisser présenter à l'auguste voyageuse. Pendant qu'elle recevait les éloges dont s'enivrait la naïveté de son ame, des voleurs s'introduisirent chez elle et emportèrent cette somme si chèrement achetée, ce fruit de ses premières veilles, ce premier gage d'un avenir qu'elle pouvait espérer de rendre brillant.

Peu de jours après, sa mère l'amena à Paris, où elle fut accueillie avec bonté par M. de Martignac. Une pension de 1,200 francs lui fut accordée. Son successeur la supprima; la révolution de juillet lui enleva aussi les secours qu'elle recevait de la liste civile. Il fallut alors qu'elle se résignât à cet horrible métier de vendre sa prose et ses vers à des libraires à tant la feuille. Elle tomba malade, sa voix s'éteignit, ses forces s'épuisèrent, et pendant onze mois elle mena une vie de souffrance et de malheur. Une phthisie laryngée, compliquée d'ulcères dans les intestins, devait la conduire au tombeau.

La nuit qui précéda sa mort, M. C. Broussais la passa auprès d'elle, et

fut témoin du spectacle cruel de cette malheureuse qui s'efforçait en vain de respirer. Point de sommeil, point de trève aux angoisses de l'oppression, à l'imminence d'une suffocation mortelle. «*Évanouissez-moi*, disait-elle, que je sois tranquille un instant. Je ne demande qu'un instant de relâche. » Mais elle ne l'obtint pas. A sa dernière heure, elle se ranima. Ses yeux brillèrent d'un éclat surhumain, puis elle s'éteignit avec calme.

Nous ne quitterons pas ces tristes tableaux sans rappeler qu'une souscription destinée au monument funéraire de Mlle Duchesnois est ouverte chez Me Desauneaux, notaire, rue de Richelieu, et qu'elle s'élève déjà à 570 francs.

—Personne n'aurait soupçonné que l'Académie voulait se constituer en corps héréditaire et se donner une prérogative que la pairie a perdue dans la grande bataille de juillet. Cette singulière prétention vient d'être élevée pour la première fois par feu M. Arnault.

Voici la copie du codicille ajouté, le 18 février 1834, à son testament du 7 janvier de la même année :

« Je prie l'Académie française, qui m'a honoré d'un intérêt si constant et si courageux pendant mon exil, et qui, dès que cela lui a été possible ; m'a rendu dans son sein la place dont un si ridicule abus de pouvoir m'avait privé, de recevoir l'expression dernière de ma respectueuse reconnaissance. Elle mettrait le comble à ses bienfaits si, accueillant mon vœu le plus vif, le plus ardent, elle disposait du fauteuil devenu vacant par mon décès en faveur de l'auteur de RÉGULUS, de PIERRE DE PORTUGAL, de CATHERINE DE MÉDICIS, de LA MORT DE TIBÈRE. Peut-être ces ouvrages, auxquels le bon goût a souvent applaudi, et que n'a jamais improuvés le bon sens, sont-ils des titres suffisans pour justifier le dernier témoignage de bienveillance que je sollicite d'elle du fond de mon tombeau. Je n'ajouterai pas à ces considérations que je le sollicite pour mon fils.

» Je nomme pour mon exécuteur testamentaire M. Auguste Regnaud de Saint-Jean d'Angely : j'espère qu'il verra dans cette disposition une preuve de l'estime et de l'amitié que lui porte un vieil ami de son père. »

S'il était permis de trouver quelque chose de comique aux dernières dispositions d'un mourant, ce serait à coup sûr le texte le plus fertile en plaisanteries que cette transmission de fauteuil par testament. Il serait piquant que chaque membre de l'institut fît la même recommandation à ses collègues et qu'ils y fissent droit : on ne pourrait plus railler les académiciens sur leur immortalité.

— THÉATRES. — OPÉRA-COMIQUE. — ROBIN DES BOIS. — Quand même le chef-d'œuvre de Weber n'aurait pas épuisé toute la science contrapointiste des critiques, il n'en serait pas moins placé hors de la discussion, à cause de l'immense popularité dont il jouit en France. Aux yeux de tous, c'est un chef-d'œuvre; et comme il n'est pas une ville d'Europe un peu importante dont le théâtre n'ait mis FREYSCHUTZ à son répertoire, il y avait nécessité qu'il reparût sur l'une de nos deux scènes chantantes. Nous savions très-bien les criailleries que cette reprise soulèverait parmi nos compositeurs; mais il ne s'agit pas seulement de l'amour-propre et de la convenance de ces messieurs. Les plaisirs du public sont consultés, et c'est justice. Le gouvernement a tort, dites-vous, de subventionner des théâtres qui représentent des ouvrages étrangers. La question est de savoir si ces théâtres sont des asiles où vous trouverez chauffage, blanchissage, éclairage; auquel cas on peut les fermer et les disposer en hôtel garni où vous aurez chacun un logement; ou bien ces théâtres sont-ils considérés comme un amusement nécessaire au peuple, et qu'un gouvernement lui doit en retour de toutes ses charges, comme il lui donne la propreté des rues, l'éclairage public, etc.? Alors il faut de la bonne musique, musique d'auteur français ou chinois, d'auteur mort ou vivant, pourvu qu'elle soit bonne. C'est bien assez que nous ayons les mauvais cigares de la régie; il ne faut pas que nous ayons à présent une musique de la régie.

Le meilleur accueil a été fait à ROBIN DES BOIS, cet enchanteur qui avait peuplé le désert de l'Odéon et précipité la Chaussée-d'Antin sur le faubourg Saint-Germain. Il faut dire que l'orchestre et les chœurs sont renforcés et exécutent admirablement l'ouverture, les accompagnemens et les morceaux d'ensemble. Jansenne, Boulard, M[mes] Casimir et Massy font de leur mieux. C'est assez dire que ROBIN DES BOIS est exécuté comme il ne l'a jamais été à Paris. Je n'excepte pas les représentations de la troupe allemande, dans laquelle Hartzinger se trouvait isolé et sans soutien.

— ACADÉMIE-ROYALE DE MUSIQUE. — M[lle] Taglioni entretient l'attente du public de l'Opéra, et lui fait prendre en patience les lenteurs inévitables de LA JUIVE. Deux fois cette semaine elle a dansé, et chacune de ces représentations a été un triomphe pour elle. Toutes les loges ont fait un feu de bravos étourdissant.

— VAUDEVILLE. — MEA CULPA, par M. Louis Lurine. — Méfiez-vous de ces titres, UN DE PLUS, UN DE MOINS, POURQUOI? NON, MEA CULPA, de ces titres énigmatiques, mono ou duo syllabiques latins ou grecs; comptez bien qu'il s'agit d'infidélité conjugale. Attendez-vous à la gravelure. Si votre pudeur est offensée, on ne l'a pas prise en traître. MEA CULPA est l'histoire d'un avocat célèbre, mari d'une jolie femme, qu'il

n'a pas le temps de mener au spectacle et dans le monde, et qu'il abandonne aux soins d'un jeune homme. Comme l'assiduité de ce jeune homme est tout innocente, l'avocat est encore UN DE MOINS. Mais un client vient le prier de plaider une séparation de corps, et dans les faits de la cause l'avocat reconnaît des analogies avec sa propre position. Dans la crainte d'un pareil sort, il fait entendre à sa femme que son Sigisbé a une maîtresse à l'Opéra; mais la ruse se découvre, et l'ami de la maison pense à rendre criminelles des relations insignifiantes jusqu'alors. L'avocat devient *un de plus*, *suâ culpâ*.

— VARIÉTÉS. — L'AUTORITÉ DANS L'EMBARRAS. — Cette autorité, c'est Odry en pantalon de nankin et avec un grand habit bleu flottant sur la taille et la tricolore écharpe d'adjoint. Son embarras, le voici. Au moment de marier sa fille adoptive à un garçon de sa commune, il est pris à la gorge par un jeune homme qui réclame comme sien un nouveau-né fraîchement déposé à la porte de l'église, et qui prétend reconnaître la mère de son enfant dans la petite fiancée. Celle-ci trépigne et pleure, proteste de son innocence; mais son mariage n'en est pas moins manqué; car l'inconnu donne des détails foudroyans sur un voyage de Madine à Paris. Odry a beau se poser comme juge d'instruction, questionner les parties, se rengorger dans son écharpe, il y perd la raison et se voit forcé de déclarer que lui, autorité constituée, barbote comme un canard. Il est tellement bête, ses administrés sont si dignes de lui, que personne ne s'aperçoit que l'inconnu est fou; il faut que la nouvelle en soit portée par un domestique qui court après son maître, échappé aux douches et aux médecins, pour qu'enfin l'innocence de Madine soit proclamée, les détails donnés par le fou appliqués à un de ses amis, le mariage arrêté, définitivement arrêté, et l'autorité rétablie dans son assiette d'adjoint. Les personnes qui aiment Odry, qui s'amusent de son nez irrégulier, de sa démarche triangulaire comme celle d'un caniche, qui rient de ses intonnations burlesques et de toutes ses allures bouffonnes, doivent voir cette pièce, véritable enfantillage sans prétention, arrangé pour un acteur qui donne des spasmes d'hilarité. N. R.

ÉLISA MERCŒUR.

I.

Une corde se brise à la lyre de France;
Muse, de ton rameau tombe une de ses fleurs;
Siècle, à ton avenir il manque une espérance;
Un pinceau, divin art, à tes riches couleurs;

Il manque une infortune à ton indifférence,
Age égoïste, aveugle et sourd pour les douleurs;
Il manque à l'amitié sa part d'une souffrance;
Un enfant, son orgueil, à la Bretagne en pleurs!

Aux accens des Saphos dont l'époque s'honore
Tu mêlais, Élisa, ta voix pure et sonore;
Vos chants se répondaient, Grâces de notre temps.

J'écoutais, j'admirais ces filles du génie...
Mais de ces nobles sœurs de gloire et d'harmonie
La plus jeune, ô regret, vécut le moins long-temps!

II.

Je te connus, avec ton teint de la Castille,
Ton visage expressif, pauvre Élisa Mercœur!
Et ton œil noir brillait comme au soir l'astre brille;
Il s'est éteint. — C'était le reflet de ton cœur.

Tu devais aussi, toi, monter, ô noble fille,
Sur le char triomphal; mais le trépas moqueur,
Le trépas a frappé ton front de sa faucille,
Avant qu'il eût brillé, ceint du laurier vainqueur.

Abeille de la Loire, abeille harmonieuse,
Le vent du sort abat ta ruche ingénieuse,
Hélas! et sans t'avoir laissé finir ton miel!

Mais ceux qui l'ont goûté, sur leur lèvre charmée
En conservent toujours la saveur parfumée,
Après que ton doux vol s'est enfui dans le ciel.

ÉVARISTE BOULAY-PATY.

Une erreur faite sous presse, à la page 142, lignes 33, 34 et 35, rend inintelligible un passage d'une réplique de Vautrin.

Au lieu de:

« Vous vous accoutumerez à l'idée de considérer les hommes comme des braves.
» Les temps sont bien changés. Autrefois on disait à un soldat destiné à périr pour le
» service de ceux qui se sacrent rois eux-mêmes. »

Lisez:

« Vous vous accoutumerez à l'idée de considérer les hommes comme des soldats
» destinés à périr pour le service de ceux qui se sacrent rois eux-mêmes. Les temps
» sont bien changés. Autrefois l'on disait à un Brave, etc. »

LES FORÇATS.

I.

ALY ET SOLIMAN.

Elle est bien triste l'histoire de ces deux pauvres Algériens, et malheureusement c'est une histoire vraie. Il n'y a pas d'espoir de se consoler au dénoûment avec ces trois mots : C'est une fiction.

Nous avons pris Alger : c'est une fort belle conquête pour le commerce du midi; nous tenons garnison sous l'Atlas; la civilisation exportée à Alger s'étend, hors des murs, à une portée de fusil de Bédouin. Pour adoucir les mœurs des naturels du pays, nous suivons la méthode espagnole : nous livrons aux tribus une bataille qui ne finit pas; nous leur tirons des coups de canon; nous faisons des ordres du jour et des bulletins; notre exploration au nord de l'Afrique est aussi avancée que celle de Levaillant au midi. Au bout du compte, je crains fort que nous n'en rapportions comme lui qu'un animal empaillé,

> Annibalis spolia et victi monumenta Siphacis.

En attendant, on s'entre-tue pour tuer le temps. Le choléra s'est mis du côté des Bédouins; tous les jours quelques familles prennent le deuil. Il en coûte de vouloir civiliser les gens à tout prix, des gens qui nous regardent, nous, comme des barbares, et qui

viendraient nous civiliser s'ils avaient de l'artillerie légère et des vaisseaux à trois ponts. Nous comptons nos morts, nous pleurons sur eux, c'est de toute justice; mais les *barbares* qui tombent, nous n'y prenons pas garde. Ces barbares ont pourtant des femmes qu'ils aiment, des enfans qu'ils élèvent dans la crainte de Dieu et la haine des chrétiens, des familles qu'ils nourrissent de leur chasse et de leur travail. Lorsque le soir, dans une tribu, ces pauvres gens pleurent un père, ce n'est pas un lion de l'Atlas qui l'a dévoré, c'est une balle chrétienne et baptisée qui l'a étendu mort.

Et l'on voudrait que les orphelins et les veuves tinssent ce langage : « Qu'Allah soit béni! C'est pour notre bien que les chré-
» tiens sont venus; rallions-nous au drapeau des chrétiens. Ils
» nous tuent nos pères, nos maris, nos enfans, mais ils nous ci-
» vilisent. Abjurons les préjugés de nos aïeux. Il y a quatre siè-
» cles et plus que nous sommes dans l'erreur. Les chiens de chré-
» tiens sont nos frères. Autrefois, lorsque nous ne les connaissions
» que de nom, nous les avions en horreur; mais aujourd'hui c'est
» un devoir et un plaisir de les aimer. Ils ont détruit la ville sainte,
» ils ont tué beaucoup des nôtres, ils ont pris l'or de la Casauba,
» ils ont abattu le croissant de la porte Babazon; oh! c'est juste le
» moment de renoncer à nos vieux préjugés; vivent les chré-
» tiens! »

Un soir deux enfans, deux de ces orphelins que nous avons faits pour venger un coup d'éventail, se promenaient mélancoliquement dans un vallon qui descend de l'Atlas, Aly et Soliman, l'un âgé de quatorze ans, l'autre de quinze. Ils pensaient à leur tribu dévastée, à leurs bestiaux détruits, à leurs parens morts, et ils versaient d'abondantes larmes comme des enfans civilisés; ils échangeaient entre eux des raisons qui leur paraissaient justes. Aly disait à Soliman : Mais qu'avons-nous fait à ces chrétiens qui sont venus du bout du monde pour tuer la mère qui nous a nourris, et notre père qui était si bon? On dit que le dey a donné un coup d'éventail à un chrétien : c'est une affaire qui ne devait regarder que le chrétien qui a reçu le coup, n'est-ce pas? Nous étions à deux jours de marche d'Alger lorsque cela s'est passé;

nous n'avons jamais vu ni le dey, ni le chrétien battu : pourquoi nous a-t-on pris nos bestiaux, tué notre père et notre bonne mère, ravagé notre tribu ? Comprends-tu cela, toi, Soliman ?

Le frère répondait : Je crois que les chrétiens sont privés de raison. La raison n'a été donnée qu'aux enfans du prophète ; il faut plaindre les chrétiens, comme nous plaignons les fous, ces malheureux que Dieu abandonne.

Oui, si ces fous restaient chez eux, je les plaindrais pour suivre la loi du prophète ; mais ils viennent nous tuer chez nous, et alors comment veux-tu les plaindre? Je voudrais être grand et fort, avoir un cheval, me battre avec un de ces chrétiens, et venger mon père. Le sang de notre père est là, le vois-tu? Il est encore rouge comme ces grenades.

Les deux enfans pleuraient de rage, et Aly serrait étroitement dans sa main droite le manche d'un petit couteau.

En ce moment ils aperçurent dans un massif de grenadiers un jeune chrétien qui cueillait des fruits.

Aly était au comble de l'exaltation. —En voilà un, s'écria-t-il, un de ces chiens; je vais le tuer avec mon couteau.

Soliman arrêta le bras de son frère. — C'est une action criminelle, lui dit-il. Il est seul, cet enfant, et nous sommes deux ; il est sans armes : nous sommes armés : mon frère, crains d'offenser Dieu.

— Et quand ils sont venus, eux, s'écria le fougueux Aly, n'étaient-ils pas deux contre un, cent contre un, avec leurs vaisseaux, leurs canons, leurs ruses de guerre, leur science infernale de destruction? Crois-tu qu'ils seraient venus nous attaquer s'ils n'avaient été sûrs de leur coup? Ils nous ont tués sans risque pour eux, comme je vais tuer ce chrétien sans risque pour nous.

Et il tua le jeune chrétien.

Des soldats passèrent auprès, ils virent le cadavre et les assassins. Aly et Soliman furent garrottés et conduits à la ville.

Aly confessa son crime, Soliman ne nia point sa complicité.

Ils furent jugés. On leur demanda leur âge, leur profession, leur domicile. Un procureur du roi fit un réquisitoire qui com-

mençait par : *S'il est un crime qui;* un avocat les défendit pour la forme. Ils furent condamnés aux travaux forcés à perpétuité; on les trouva trop jeunes pour la guillotine.

Mais il n'y a pas de bagne dans la ville d'Alger; cette ville garde encore les traces de la barbarie ; elle est dépourvue d'établissemens philantropiques, de chiourmes et d'argousins : on lui fera un bagne si la civilisation de l'Atlas avance toujours. Aly et Soliman sont destinés à servir de germe à la pépinière future des galériens africains; ils sont la base vivante du monument àvenir, la première mise de fonds de l'établissement. On les embarqua sur un vaisseau à vapeur, on leur jeta des fèves et trente livres de chaînes aux pieds. Ils arrivèrent sur la terre hospitalière de France, à Toulon.

Là, leur hôtellerie c'est le bagne; il leur fut recommandé par leurs nouveaux camarades de prendre les mœurs de la communauté, d'étudier les usages, les habitudes, les goûts du galérien français, afin de pouvoir rapporter au bagne de l'Atlas la civilisation du bagne de Toulon. Eh bien ! savez-vous ce qui est arrivé? Du premier coup d'essai, les jeunes barbares se sont récriés d'horreur contre la moralité du dortoir; ils ont appelé la foudre du ciel contre les vieux habitués qui leur parlaient un langage à faire dresser les cheveux; les barbares ont fait la leçon aux civilisés flétris; bien plus, Aly et Soliman s'environnent comme d'un mur de respect qui les protége contre la dépravation générale; ce sont les deux anges de la cité promise aux flammes. Ils ont versé du sang, ils portent justement le nom d'assassins; et pourtant ils montrent tant de docilité, de repentir, de résignation, qu'ils font oublier leur crime. On ne songe qu'à leur jeunesse, à leurs malheurs, à la déplorable fatalité qui leur conseilla le meurtre, un jour d'irrésistible désespoir.

Nous les avons vus au bagne; de tous les tableaux de cette funèbre galerie, de toutes les douleurs de ce purgatoire terrestre, rien ne nous a émus comme le groupe immobile d'Aly et Soliman. Henri Monnier et moi, nous avions obtenu le triste privilége d'explorer les plus secrets recoins du bagne, de descendre dans des

cachots où le jour ne descend pas, de visiter des lieux d'expiation où il y a des pleurs et des grincemens de dents. Nous devions cette faveur à deux hommes qui portent un nom vénéré, même dans cette société du bagne qui ne vénère rien : c'est comme si nous citions M. Auban, chirurgien de l'arsenal, et M. le commissaire Esmenard. On nous exposa ce groupe vivant, qu'en deux



coups de crayon Henri Monnier reproduisit avec une vérité si saillante, que tous les forçats admis par faveur à la séance, se récrièrent d'étonnement. L'artiste leur indiqua une pose; ils s'y soumirent avec une docilité muette et touchante; c'était l'immobilité du marbre; la vie n'était sensible chez eux que par l'éclat de leurs yeux africains. Dès que leurs portraits furent terminés, on accourut des salles voisines pour voir et admirer; eux seuls ne témoignèrent aucun empressement; ils ne jetèrent qu'un rapide et mélancolique regard sur le papier qui les reproduisait. Monnier leur donna une gratification; alors un éclair de sourire courut sur

leurs figures basanées ; ils retombèrent aussitôt dans leur rêverie habituelle ; le cachot se rouvrait pour eux.

Voilà deux malheureux auxquels personne ne songe dans le monde ; ils n'ont point de parens, point d'amis, point de protecteurs ; ce sont les orphelins de l'Atlas ; ils sont criminels parce qu'ils ont été orphelins ; ils ont versé le sang parce qu'ils ont agi dans un ordre d'idées qui leur a paru juste : en remontant à la source du crime, nous sommes forcés d'admettre que le crime vient de nous, et que nous les punissons parce que nous avons pris Alger. Si nous raisonnons sèchement en criminaliste, avec toute la logique sévère du Code, nous sommes parfaitement dans notre droit : en général, les nations ne se donnent jamais tort ; elles ont une logique qui se plie à tout, un droit flexible qui met leur conscience de nations en repos. On a insulté notre consul, nous avons déclaré la guerre au dey : nous avons pris Alger ; c'est notre conquête, c'est notre département d'outre-mer ; dès ce moment, nous exerçons haute et basse justice sur la terre soumise : si les naturels du pays commettent des crimes, à nous, les vainqueurs, revient le droit de punir les crimes ; car il faut toujours que les crimes soient punis. Il n'y a rien à répondre à cela en droit.

Mais la philosophie répond à tout, et presque toujours elle donne tort au droit. La philosophie n'est pas criminaliste ; elle ne copie pas des livres, elle en fait. Quelques lignes de bon sens tirées à propos, coulent à fond Grotius et Puffendorff. La philosophie n'admet pas que l'on puisse impunément fusiller des hommes et des femmes, purs de tout crime, et charger de chaînes ensuite deux malheureux enfans qui se croyaient autorisés à user d'un droit dont vous avez usé les premiers contre leur nation. Nous savons qu'il faut faire malheureusement des concessions aux lois et aux usages sur lesquels repose l'existence des peuples ; nous savons que par suite du grand imbroglio de notre organisation sociale, il serait fort difficile de gouverner avec des idées philosophiques, et que la puissance de tout mettre en harmonieux accord, législation, bon sens, morale, droit des gens, n'appartient qu'aux peuples naissans, lesquels ne tardent pas de tout noyer encore dans

le chaos, à mesure qu'ils progressent. Mais il est pourtant des cas exceptionnels où l'on peut faire fléchir la rigidité du code, où l'on peut s'avouer tout bas que la raison du plus fort est toujours la mauvaise, et qu'un gouvernement doit se faire quelquefois philosophe clandestinement dans les petits détails, sans compromettre sa dignité, sa force, son existence. Certainement, ce serait un luxe d'absurdité philosophique d'absoudre d'avance tout Algérien qui tue un Français, attendu que nous avons fait feu les premiers; que tout Bédouin mort était innocent du soufflet consulaire, et pouvait être vengé impunément par les siens; mieux vaudrait abandonner la conquête. Des raisons prises dans le droit politique des nations nous ont poussés en Afrique; le vent et le canon nous ont été propices; c'est au mieux : nous voilà maîtres reconnus; les Bédouins sont nos sujets, soumis à nos lois, justiciables de nos tribunaux. Aujourd'hui donc, un de ces cas d'exception se présente où la loi peut s'incliner devant une philosophique mansuétude, sans qu'il en résulte un de ces ébranlemens sociaux que la clémence occasione quelquefois. Ce sont deux enfans : leur âge est déjà un titre à la pitié; deux sauvages, si l'on veut, qui raisonnent d'après les principes du droit naturel, et qui, fort ignorans de l'Évangile, croient encore qu'on peut rendre *œil pour œil, dent pour dent*. C'est une erreur excusable au pied de l'Atlas; il nous semble qu'il est démesurément sévère de corriger une pareille erreur, et chez de tels coupables, par la perte absolue de la liberté de toute une vie, par le supplice infamant du bagne, par trente livres de ferrailles aux pieds et aux mains. Un peuple qui se dit chaque jour qu'il est grand, et qui l'est en effet, doit être réfléchi dans l'application des peines, même contre des sauvages qui n'ont, pour réclamer contre ce luxe de supplice, ni députés, ni avocats, ni parens, ni journaux. Nous ne pensons pas, toutefois, qu'on doive les rendre soudainement à la liberté; d'abord parce qu'ils ne sauraient que faire de cette liberté, ces deux pauvres enfans; ensuite parce qu'il est un soin de prudence qui veut qu'on ne déchaîne pas dans la société deux ardens Africains révélés à la justice par une énergie teinte de sang. Ce qu'on ne doit pas

faire aussi, c'est de les jeter en guise de fondemens dans l'édifice d'un bagne projeté ; c'est de tirer parti de leur soumission, de leur repentir, de leur moralité même, pour les offrir comme modèles à des galériens futurs, venus comme eux du fond de l'Afrique pour traîner la chaîne dans les chiourmes d'Alger. C'est un calcul peu digne ; en voici peut-être un plus convenablement moral.

Oui, il faut tirer parti de leur énergie : mal dirigée, elle a commis un crime ; sagement conseillée, elle produira le bien. Puisque tous les rapports des surveillans sont déjà favorables aux deux jeunes Africains, on peut en tirer encore d'excellentes inductions pour leur avenir. Ce n'est pas un bagne nouveau qu'il faut fonder, c'est un lieu spécial de réclusion pénitentiaire, où l'enfance criminelle par fatalité d'occasion, doit trouver des maîtres polis au lieu d'argousins, des salles d'études au lieu de pontons, des professeurs au lieu de gardes-chiourmes, de bons livres au lieu de boulets. Enfermez Aly et Soliman pendant quelques années, mais bien loin de l'argot, loin de la corruption, loin de cette fétide atmosphère qui rendrait criminelle même la vertu. Ne leur montrez pas la France hospitalière à travers des liasses de squalides galériens ; enseignez à ces vives intelligences africaines ce qu'on enseigne à nos enfans, la religion surtout, celle qui adoucit le naturel et rend meilleur. Donnez un métier à ces quatre bras robustes et basanés qui ne demandent qu'à être actifs et laborieux ; puis, quand la sagesse vous dira qu'il n'y a plus péril pour personne à les faire libres, ouvrez-leur la porte. Selkirk, le voyageur, avait pris deux sauvages qui faisaient pis que tuer des hommes ; ils les mangeaient. On les vit renoncer ensuite à leur premier instinct ; ils se rendirent en missionnaires dans leur tribu natale, pour prêcher à leurs compatriotes anthropophages l'horreur du sang et la crainte de Dieu. Nous avons connu à Marseille un Malais dont la figure portait les cicatrices de vingt blessures reçues dans les batailles ; c'était le guerrier le plus sanguinaire des îles de la Sonde. On l'a baptisé, il est reparti pour l'Inde ; en ce moment il prêche l'Évangile à Madagascar, on court à ses ser-

mons. Aly et Soliman sont les deux sauvages que nous avons pris : ils ont l'âge propice à la bonne culture. Au lieu de les élever dans un bagne pour civiliser un autre bagne, il faut les instruire pour civiliser Alger. Aux barbares qu'on veut convertir il faut envoyer des frères convertis; il n'y a pas de plus efficace moyen. Aly et Soliman auront connu la France; au lieu d'un châtiment mérité, ils y auront trouvé une instruction paternelle. Voilà ce qu'ils diront à la veillée, devant les tribus orientales, devant ces peuples du désert qui savent si bien écouter, et sur lesquels l'histoire en récit fait tant d'impression. Ce sont de pareils missionnaires qu'il faut députer aux nouveaux Français de l'Atlas : cela vaut mieux que des blokaus, des bulletins, des ordres du jour et des coups de canon.

MÉRY.

SUR LES BORDS DE LA MARNE.

Les environs de Paris ont des sites enchanteurs, mais qui ne sont guère connus. Quand on est désireux d'une belle nature, on prend la poste et on s'en va visiter la Suisse et l'Italie. On dépense bien du temps et bien de l'argent pour voir, avec grande fatigue, ce qu'on verrait si facilement chez soi. Qui s'est jamais douté d'une richesse qu'il avait à sa porte? Après Meudon, Saint-Cloud, Romainville et Montmorency, connaissez-vous seulement le nom des campagnes qui vous entourent, vous qui êtes Parisien? Par compensation, vous nous disséquerez merveille par merveille Venise et ses lagunes, Genève et son lac. Hélas! ce que vous racontez de lointain et d'inconnu, je voudrais bien, moi aussi, pouvoir vous le raconter. Du jour où j'ai franchi, pour n'y jamais rentrer, le guichet d'un collége, une singulière envie de voyager m'a pris au cœur et à la tête. Depuis trois ans, c'est une fièvre qui ne m'a pas quitté, c'est un besoin d'air et de soleil que rien n'a pu me faire oublier, c'est une idée fixe qui m'a souvent réveillé dans mes nuits. Qu'y voulez-vous faire?—Partir.—Mais quand?—Dieu, en nous jetant au monde, nous a embarrassé l'ame et le corps d'un réseau inextricable de domesticité et de parentage. C'est à n'en jamais sortir. Pourtant j'espère encore. En attendant, je me fais des amusemens et des joies avec mes rivières et mes champs. Je m'apprends à étudier mon ciel, mes

gazons, mes bois, pour étudier avec plus de charme ensuite d'autres cieux, d'autres gazons et d'autres bois.

Aujourd'hui, c'est à Charenton que je veux vous conduire.

Si quelqu'un venait, s'arrêtant au travers d'une promenade ou d'une rêverie, vous parler de Charenton, je suis sûr que ce mot vous ferait naître à l'ame une pensée amère et mal plaisante. Vous vous reporteriez de suite à cette pauvre maison de fous si célèbre, et, pour vous, Charenton ne représenterait qu'une idée burlesque ou sombre, habillée de mille façons, transformée de mille manières, et multipliée au possible, — folie! Tout le reste, les gazons, les arbres et les jolis petits îlots si coquets, tout cela n'est rien à Charenton. Charenton en français veut dire fou, comme Bicêtre, voleur, et Toulon, forçat. Nous avons eu besoin de coudre un nom propre à ces trois idées de délire, de vol et de crime, et nous avons pris trois villes, les premières venues, pour les marquer d'un fer rouge au front, et leur imposer nos insolentes épithètes. Pourtant, un soir de mai, quand les soleils se couchent déjà tard, quand tout est vert et embaumé sous vos pieds et au-dessus de votre tête, si vous avez descendu cette sale et tortueuse rue de Charenton, tournez à droite, et, arrivé sur le pont, faites halte un instant pour vous reposer et reprendre haleine. Là, quand vous aurez aperçu de loin Paris, la grande ville, assise dans ses brouillards; quand vous aurez vu Ivri et ses gracieux coteaux; quand vous aurez rêvé un instant à tous ces bruits de voitures, de villes et de rivières qui se mêlent et se confondent, tournez à gauche, et puis marchez toujours devant vous.

Il m'est arrivé souvent de faire ainsi. Ces soirs-là, le ciel était calme et frais, et il y avait à l'horizon de blanchâtres lueurs de lune qui se lève. Je m'étais pris à aller, sans trop savoir où, mais voulant aller, pour assoupir un peu mes douleurs de tout le jour, et me remettre au cœur de consolantes pensées pour la nuit. Alors tout à coup, comme par enchantement, je me trouvais seul et loin du bruit, sur les bords de la Marne. Les gazons, rafraîchis par le courant de l'eau, m'envoyaient leur parfum de verdeur. La rivière, rapide et un peu trouble, réfléchissait de larges om-

bres de peupliers. J'apercevais çà et là, comme de fantastiques images, de petites îles, légères et artistement découpées. Quelquefois un pêcheur s'en revenait, lui, sa barque et sa chanson. Tout cela s'harmonisait ensemble et m'emplissait l'oreille de ravissantes mélodies. Quand j'avais bien marché, je m'asseyais auprès d'un moulin merveilleusement situé entre une île et un parc. Une fois assis là, j'oubliais le monde. Je m'emparais de toutes ces richesses; de toutes ces verdures, de tous ces bruits; je laissais mon ame s'engourdir à ce retentissement monotone de l'eau qui s'élève et retombe sous l'aile méthodique qui la frappe. Je ne pensais plus, mais je respirais. Je prenais autant d'air que ma poitrine en pouvait contenir. Je regardais ce qui se passait devant moi, sur les eaux et dans le ciel; et j'écoutais, avec de solennelles extases, tout ce qui se disait dans les airs, entre les fleurs et les rosées, entre les arbres et les brises, entre la terre et Dieu.

Un soir surtout (il y a peu de temps de cela), j'étais tranquille et reposé plus que de coutume. Je m'étais étendu sur l'herbe, au bord de la Marne, et il y avait des instans où l'eau venait en murmurant se briser jusque sur mes pieds; mais je ne m'en apercevais pas. Il n'y a qu'une chose dont je me souvienne : c'est l'instant où, par hasard, au milieu de je ne sais quel rêve, je me pris à lever la tête et à regarder devant moi. De l'autre côté de la rivière, sur une élévation, il y avait une maison toute blanche et toute silencieuse, qu'un dernier rayon du jour éclairait encore. C'était la *Maison des fous*. Pour la première fois depuis que je m'asseyais à cette place, cette vue me produisit un effet que je ne pourrais décrire. Ce fut peut-être l'humidité de la rivière ou la fraîcheur du vent qui en fut cause, — mais je frissonnai. On avait là, dans ces tristes bâtimens, accouplé ensemble tant de misères et de souffrances! Il se trouvait là tant de femmes délicates et tant de nobles ames! Il se passait là tant de choses si ridicules, et il s'y disait tant d'effrayantes paroles! Être fou, mourir d'ame et non de corps; être fou d'amour, d'ambition, de peur, de chagrin! Oh! mon Dieu, mon Dieu, être fou! pouvoir le devenir, chaque jour, chaque heure, chaque minute, parce qu'une voiture se

brise, parce qu'un enfant vous meurt, parce qu'une femme... une femme!... Et si j'étais fou, moi aussi? Si les véritables fous n'étaient pas là-bas, mais ici? S'il n'y avait que folie dans ce monde? C'est une dérision que cet hospice si étroit avec sa mesquine et ridicule collection d'insensés. La grande maison de fous, c'est l'univers, c'est le monde, c'est Paris...

J'allais poursuivre ma burlesque improvisation lorsqu'un batelet, échappant aux épaisses touffes d'arbres qui le cachaient, vint à tourner le bout de l'île et s'avança tranquillement vers moi. Un homme seul le conduisait. Il y avait quelque temps sans doute que le bruit d'une rame au milieu d'un tel silence aurait dû me tirer de ma rêverie; mais j'étais trop animé pour rien entendre. Cependant, lorsque je les vis ainsi, l'homme et le batelet, glisser sur l'eau, comme une hirondelle par un temps d'orage, je sentis toutes mes idées s'écrouler et s'enfuir. Je regardai. Quand la fugitive *balancelle* eut long-temps oscillé sur l'eau, joueuse et agile comme un dauphin au soleil, et long-temps sillonné la rivière, allant et venant, capricieuse qu'elle était; alors elle s'arrêta, et le pêcheur s'élança à terre. Cela se passa si près de moi que le choc de l'abordage fit jaillir une lame d'eau qui retomba en rosée sur ma tête. L'homme attacha sa barque, et, prenant ses filets, il allait s'éloigner. Mais, par malheur pour lui, j'avais à cet instant une horrible démangeaison de parler à quelqu'un; et n'ayant pas de choix, seuls que nous étions, je m'adressai à lui.

— Eh bien! camarade, avons-nous fait une bonne pêche aujourd'hui?—Pas mauvaise.—Vous êtes bien fatigué?—Oh! non. — Est-ce une bonne vie que celle de pêcheur? — Il y en a de pires.—Combien cela vous rapporte-t-il à peu près?...

Le jeune homme ne répondit pas. Seulement, pour la première fois depuis que je lui parlais, il leva la tête, et il me regarda d'un œil fixe. Il paraît qu'il m'avait trouvé curieux. Je m'étais trop avancé pour en rester là : il importait seulement de changer le cours de mes idées. Aussi bien il allait partir. Je fis un dernier effort, et je lui montrai du doigt la maison blanche que je vous ai dite.

— Cela, c'est la maison des fous, n'est-ce pas?

Il tourna rapidement les yeux vers le point que j'indiquais, et sembla réfléchir. Au bout d'un instant, il hocha vivement la tête, et me répondit d'une voix calme : — Oui, monsieur, c'est la maison des fous. Il fit deux pas pour s'en aller; puis, comme si une idée lui revenait tout à coup, il acheva rapidement une phrase qu'il n'avait pas commencée, et il me dit : — Après tout, les plus fous ne sont pas là, croyez-moi. On a fait un muséum où l'on a réuni et entretenu à grands frais ce que l'on a cru trouver de plus curieux en fait de folie. Le vrai muséum, c'est le monde.

Le pêcheur avait eu la même idée que moi : la seule différence, c'est que j'avais fait la question, et qu'il s'était chargé de la réponse; j'avais douté, il affirmait. Cette ressemblance singulière de pensée entre deux jeunes gens qui ne s'étaient jamais vus me sembla étrange. L'originalité de sa dernière phrase m'avait surtout frappé, et sous cet habit de pêcheur je voulus absolument entrevoir autre chose qu'un pêcheur.

Pendant que je me disais ces choses et d'autres, il s'approcha tout-à-fait de moi : — Quelle est votre folie à vous? me demanda-t-il. Je restai stupéfait et j'ouvris de grands yeux. Cependant la question était faite avec tant de franchise et de joyeuse brusquerie que je crus ne pouvoir éviter d'y répondre. — J'en ai deux, moi. — Et lesquelles? — L'amour et la poésie. — Moi, je n'en ai qu'une; c'est l'amour.

Je m'étais pendu à sa main, et je l'attirais de toutes mes forces vers le tertre où j'étais assis. Il se mit à rire.

— Je suis sûr que votre histoire doit être étrange, lui dis-je. — Oh! peut-être... Mais vous voyez qu'il fait nuit et qu'il faut que je m'en aille. — Restez encore. — Impossible. — Pourquoi? — Le sais-je? — Dites-moi votre folie et je vous dirai la mienne. — Je le veux bien.

Les choses se firent de telle sorte que les filets retombèrent dans la barque, et que le jeune pêcheur était assis près de moi. Seulement il tenait sa tête entre ses deux mains et il ne parlait pas. Tout à coup il se retourna vivement : — Avez-vous une sœur, monsieur?

— Oui. — Une sœur bonne et jolie, et que vous aimez, et à peu près de votre âge? — Oh! oui, bien bonne. — Alors il faut que je vous conte cela, car vous me comprendrez, vous qui avez une sœur, et vous aurez pitié de moi.

J'avais incliné machinalement ma tête sur mes genoux, et, n'osant plus regarder cet homme qui parlait si singulièrement, j'eus peur un instant d'ouïr cette histoire de frère et de sœur. Mais, comme il parlait déjà, j'écoutai.

. . . . .

Vous habitez Paris, sans doute? Il y a un an, moi je l'habitais aussi. Alors, au lieu de ces vêtemens grossiers, je portais les *coupes* les plus originales et les étoffes les plus nouvelles. Mon tailleur avait su faire de moi un homme à la mode; et j'étais fat, même parmi les fats. C'est un tourbillon qui m'avait entraîné. J'allais par les promenades, les boudoirs et les *raout*, élégant, riche, envié, insolent parfois, toujours fier de ma figure et de mon cheval. Quelquefois cependant je m'indignais de tant de laideur morale cachée sous tant d'élégance et de dandysme; et moi, qui me sentais une ame noble et grande, je me prenais souvent à maudire ma mauvaise étoile, qui m'avait jeté corps et bien dans un tel monde de langage futile et de petits-maîtres sans cœur et sans ame. Dans ces instans, j'aurais voulu fuir au bout du monde, pour me cacher et m'ensevelir. Je me faisais honte à moi-même, et j'enviais le bonheur de ceux qui pouvaient vivre simplement et en famille. Aussi, pendant des mois entiers, je rompais toutes mes habitudes, je faisais faute à tous mes amis, je laissais ma place vide à toutes les orgies du matin et du soir. Je me retirais auprès de mon père, auprès de ma sœur, les deux seuls êtres que j'aimasse au monde. Là, je respirais; là, je m'épanouissais à ces deux amours si vrais et si purs, et je prenais à tâche d'oublier tout ce qui s'était passé au-delà. J'avais des ambitions de devenir quelque chose; et si je me sentais fléchir, si je croyais n'avoir pas la force d'accomplir jusqu'au bout ma généreuse entreprise, j'allais trouver ma sœur, je m'asseyais auprès

d'elle, je prenais sa main, je l'embrassais... Et, ma foi! je ne sais pas comment cela arrivait, mais le plus souvent je finissais par pleurer comme un enfant. Elle, bonne et compatissante, elle avait pitié de moi; elle se retenait de pleurer aussi pour ne pas m'affliger davantage; sa main, — celle que mes baisers lui laissaient libre, — elle la passait sur mon front, elle en essuyait lentement mes larmes, et elle entremêlait tout cela de quelques mots, de ces mots comme en savent dire les sœurs, si soudains et si inattendus, que c'était un baume à toutes mes souffrances, une consolation à toutes mes douleurs, et qu'en l'écoutant parler je me suis surpris bien des fois, non plus à larmoyer, mais à rire.

Ma sœur s'appelait Honorine. Elle avait dix-sept ans, moi j'en avais vingt-et-un. Tout jeunes et tout ignorans encore, nous avions perdu notre mère : cependant nous l'avions assez connue pour l'aimer avec passion; moi surtout, car je trouvais que ma sœur lui ressemblait. Aussi, l'image de ma mère était toujours présente à ma pensée. Si, par hasard, j'avais oublié quelqu'un de ses traits ou quelqu'une de ses vertus, je n'avais qu'à regarder ma sœur, et, vertus et beauté, je retrouvais tout dans Honorine. C'est la plus douce chose que je sache au monde et la plus sublime que Dieu ait faite, que cette ame de mère qui se perpétue dans l'ame de la fille : tout un héritage de grâce et d'amour se conserve ainsi pur et intact, et la mère ne meurt pas tout entière. Ce que je vous dis là aujourd'hui, je le disais bien souvent autrefois à ma pauvre Honorine; car, sur la terre, il n'y avait qu'elle, elle seule! qui eût le droit de lire dans mes plus secrètes pensées. Aussi, voyez-vous, c'était une si charmante enfant! Elle connaissait si bien l'art d'excuser tout le monde et de n'offenser personne! Elle était si gracieuse et si belle quand elle appuyait sur mon épaule son petit bras frêle et blanc, et quand elle m'appelait par mon nom de frère, me disant que j'avais mal agi en faisant telle chose, et finissant toujours par me donner raison, lorsque elle avait commencé par me donner tort! Je trouvais cela si bon et si délicieux, que je cherchais souvent à la fâcher contre moi, pour l'entendre me gronder, et pour voir étinceler et s'ouvrir ses

deux grands yeux si noirs. Quand les jeunes gens la rencontraient au bal, ou à la promenade, ou partout ailleurs, ils la trouvaient jolie, et voilà tout. Honorine leur semblait une femme comme une autre, tout juste aussi belle et aussi spirituelle que les autres. C'est déjà beaucoup, messieurs, que vous ne l'ayez pas trouvée moins belle et moins spirituelle que vos autres femmes!

Mais moi, c'est moi qui l'aimais! c'est moi qui la savais comprendre grande et élevée, ayant une ame plus épurée à Dieu et plus proche du ciel. Quelquefois je riais de pitié quand les jeunes gens s'approchaient d'elle. Nous autres hommes, nous avons une telle idée de notre savoir, de notre mérite, de notre supériorité en tout, que nous n'abordons guère les femmes qu'avec un certain mépris passionné qu'elles prennent assez souvent pour un hommage, et quelquefois, hélas! pour de l'amour. C'est ainsi qu'en agissaient avec Honorine tous les beaux dandies de salon. Orgueil et fatuité, c'était tout. Quand ils avaient parlé ou souri, ils s'applaudissaient à eux-mêmes, et ne se doutaient pas que toute leur suffisance aristocratique ne paraissait encore que plus ridicule quand elle s'adressait à cette candeur de jeune fille si native et si angélique.

Je suis sûr, monsieur, que vous allez trouver bien inexplicable cet enthousiasme que j'avais pour ma sœur. Hélas! c'est là toute mon histoire. Un jeune homme (qu'importe le nom?) se dégoûte tout à coup du monde. Il abandonne ses plaisirs si vains et si remplis de blasphèmes; il en a assez de ses opéras, de ses courtisanes, de ses baisers à tant par nuit; il maudit tout ce qu'il a dépensé de jours inutiles et de pensées frivoles; il se jette dans la retraite, et dans cette retraite il trouve une sœur qu'il se met à aimer, ne s'étant pas même douté jusque-là que l'on pût aimer une sœur. Ce jeune homme, si blasé sur tout, si ennuyé, si usé de corps et de tête, le voilà qui se sent revivre; il se reprend à l'existence; il s'insinue à l'ame des paroles consolatrices et grandes; il se refait. Ce jeune homme, c'est moi. Ce que ce jeune homme a senti, je l'ai senti. Un jour, peut-être par fantaisie, peut-être par dégoût, je me suis retiré de ce tourbillon, j'ai se-

coué la poussière des chemins, et, après le soleil brûlant, j'ai rafraîchi mon front au souffle embaumé d'une femme. Quand je dis une femme, c'est une sœur. Vos femmes à présent sont trop libertines et trop menteuses. Elles se sont fait un train de vie si effronté et si retentissant, que c'est cela sans doute qui m'a d'abord éloigné du monde. Jeune et ardent, j'avais besoin d'amour, et parmi toutes ces femmes, je n'ai pu en trouver une qui fût digne d'être aimée. Elles tournent trop au roman, voyez-vous, et il y a trop de théâtre dans tout ce qu'elles disent et dans tout ce qu'elles font. Étonnez-vous ensuite que l'on ne respecte plus rien par le temps qui court, lorsque les femmes ont été les premières à ne pas se respecter. Quand les femmes n'ont plus rien de sacré, toute religion est perdue. C'est ce qui est arrivé. Les femmes se sont jetées sans pudeur aux bras de leurs amans; elles ont souillé sans pitié leurs pères, leurs époux et leurs enfans, hélas! tout petits et ayant encore à vivre : voulaient-elles, après cela, que leurs amans eux-mêmes ne les méprisassent pas? C'était impossible. Et, parmi elles, ce qui n'est pas corrompu maintenant, est bas et petit. Elles ne font que de petites choses, et elles n'ont que de petites passions. Leurs corps mêmes et leurs visages sont frêles et pâles. Elles semblent flétries et usées comme quelque chose dont le temps est venu et qui va finir; si bien qu'on se demande, à les voir, où s'en sont allées la fraîcheur, la grâce, la virginité. Questions insolubles, sur ma parole! Maintenant, monsieur, vous comprenez pourquoi j'aimais tant ma sœur.

Une fois, cependant, cette amitié me fit peur. A force de mépriser les autres femmes et de les compter pour rien dans ce pêle-mêle stupide que l'on nomme le monde; à force de n'avoir respect, admiration, tendresse que pour un seul être, que pour une seule créature, mon Honorine, je m'aperçus que dans cette amitié se concentrait tout ce que j'avais à l'ame d'ivresse et de passion. Je m'aperçus qu'à force de rendre ma sœur sublime et toute céleste, j'en avais fait une divinité plus chérie et plus adorée que toute autre divinité. J'avais mis ma sœur à la place de Dieu, et j'étais tombé à genoux devant. Un soir même, je crus entrevoir que, dans

cet amour qui m'était apparu si divin, je commençais à mêler quelque chose de terrestre et de profane. Nous étions en septembre, et il avait fait une chaleur étouffante tout le jour. Le soir, Honorine me proposa un tour de jardin. J'acceptai. Elle prit mon bras, et nous commençâmes à parcourir les allées les plus sombres et les plus couvertes, afin d'y rencontrer du frais et du silence. Quand elle fut lasse, nous nous arrêtâmes. Je me souviens que nous étions à l'entrée d'un petit bois bien épais et bien touffu : l'herbe était haute, et l'ombrage plein de brise et de senteur. Honorine s'assit sur l'herbe, et moi à côté d'elle, — absolument comme nous voici là tous deux. — Seulement, par hasard et sans y penser, j'avais laissé tomber ma tête sur ses genoux et je l'écoutais parler. Elle me disait des choses si douces et si simples, que je ne puis même pas me les rappeler. Il n'appartient qu'à sa bouche de prononcer de telles paroles, et qu'à son ame de les retenir. Mais, ce qui plus que tout cela m'entrait au profond du cœur et me faisait brûler et tressaillir malgré moi, c'était son souffle, qui me venait si suave et si odorant; c'était son genou, où ma tête se reposait avec tant de délice; c'était sa main, sa main si blanche et si effilée, qu'elle promenait au travers de mes cheveux, et qui, de temps à autre, sans qu'elle le voulût, s'arrêtait frémissante sur mon front. Après une heure passée ainsi, ma tête était perdue. Je ne voyais plus rien, je n'entendais plus rien; mais elle était là, mais elle me parlait, mais chacun de ses attouchemens me dévorait le cœur et me brûlait la tête. Je me penchais à ses genoux, et je me repentais de m'y pencher ainsi et avec de telles pensées. Je me disais : Il faut que je m'en aille! et je restais. Je voulais la repousser, et si je l'eusse osé, je l'aurais encore attirée davantage vers moi. Enfin, quand j'eus bien lutté contre elle et contre moi-même, quand mon cœur fut bien plein, et qu'il fallut qu'il débordât, je me surpris à pleurer. Elle, ne sachant ce que cela voulait dire, elle redoublait ses caresses et ses consolations, et il y eut un instant où elle me mit un baiser sur le front. Imprudente, imprudente! un baiser d'elle! sa lèvre à ma joue! sa bouche tout près de ma bouche! Je ne

sais ce que j'allais faire, lorsque Dieu m'inspira une bonne pensée : — je m'enfuis. Oh ! c'est que j'avais découvert une chose terrible ; c'est que l'amitié n'était plus que de l'amour ; c'est que j'avais oublié Honorine, oublié ma sœur ; c'est que je ne me souvenais plus que de la femme si naïve, si saintement ignorante, et qui avait de si grands yeux, et des mains si blanches, et une ame si ouverte ; c'est que j'étais insensé, hors de moi..... — Oh ! pardon, pardon ! Je vous en dis trop. Cela ne m'arrivera plus. Voilà une chose bien pitoyable, n'est-ce pas ?...

Il m'avait pris la main, et il me la serrait d'une manière effrayante ; mais j'étais si ému, que je ne sentis pas cette douleur. Il continua :

Alors ma sœur eut dix-huit ans, moi vingt-deux. L'année qui venait de s'écouler avait passé bien différente pour Honorine et pour moi. Honorine avait grandi ; elle s'était faite plus belle, plus sage, plus réfléchie ; elle s'était formée à de nouvelles vertus, à de nouveaux charmes, et elle avait appris à ne se prévaloir ni de ces charmes ni de ces vertus. Moi, pendant cette année, je n'avais eu qu'un but, qu'une étude, qu'une pensée, — l'amour ! D'abord faible et incertain et ne sachant ce qu'il me voulait, cet amour avait fini par croître et par s'étendre. D'un enfantillage j'avais fait une passion ; d'une chose sacrée, un crime ; et lorsqu'au bout d'un an, j'en vins à m'interroger et à vouloir mettre mon cœur à découvert, je vis que ma blessure était profonde, inguérissable, et je me fis horreur.

A dix-huit ans, Honorine était déjà plus qu'une charmante et enjouée jeune fille. L'enfant avait disparu ; les gracieuses gentillesses de quinze ans avaient fait place à des qualités plus réelles et plus brillantes ; et bien des yeux clairvoyans avaient déjà su découvrir en elle la bonne épouse, la parfaite ménagère et l'excellente mère de famille. Aussi notre père songeait-il à la marier. Pauvre père ! tout ce qu'il lui restait d'amour et de bonheur en ce monde, il l'avait déposé sur la tête de ses deux enfans. Tout ce qu'il pouvait faire encore de rêves, après tant de rêves évanouis et tombés au néant, c'est pour nous deux qu'il les faisait. Et moi,

il ne savait pas que moi je devais détruire tout cela. Quand il venait, devant moi, parler à Honorine de famille et d'époux, il ne savait pas qu'il m'enfonçait un poignard au cœur; et elle, quand elle me consultait sur son choix, quand elle me disait qu'elle voulait traiter le mariage comme une chose grave et sérieuse, oh! elle ne savait pas que je l'eusse tuée, moi, son frère, pour ne pas l'entendre me parler de cela!

Cependant, un matin, mon père nous appela, Honorine et moi, dans son cabinet. Après quelques discours simples et touchans, il nous annonça qu'il allait marier Honorine : un jeune homme riche, aimable, spirituel, avait demandé sa main, et on devait le jour même le présenter à ma sœur. Cette nouvelle n'eut rien qui pût étonner Honorine, bon qu'elle savait mon père, et habituée qu'elle était à cette idée, si douce pour les jeunes filles, de foyers et d'époux. Moi, quand j'eus appris cela, je m'enfermai dans ma chambre, pâle, défait, voulant mourir, voulant vivre, ou plutôt ne sachant au juste ce que je voulais. Quand le jeune Alfred de C..... fut introduit auprès de mon père et de ma sœur, on m'envoya chercher. Je refusai de venir, sous prétexte que j'étais malade. Honorine accourut, la pauvre fille, pour me guérir, voulant à toute force m'emmener et me faire voir son prétendu, *dont elle était déjà folle*. Elle me trouva assis sur le bord de mon lit, et elle s'assit à côté de moi. « Mon frère, me dit-elle, depuis quelque temps tu es triste et sombre; tu souffres, et tu nous caches ta souffrance : c'est bien mal. » Elle parla long-temps ainsi. Moi, j'étais abruti; je n'entendais pas. Tout à coup, je ne pourrais pas expliquer ce qui se passa en moi, mais je m'élançai vers la porte, qu'Honorine avait laissée ouverte en entrant, — et je la fermai. Surprise, elle voulut se lever et parler; mais je poussai le verrou, et je lui criai : « Silence! » Ma voix dut être effrayante à ce moment-là. Honorine tremblait et se cachait la tête entre les mains. Moi, je la regardais, immobile, l'œil en feu; mais je n'osais pas avancer. Nous restâmes ainsi plus de cinq minutes sans rien dire. Elle, elle priait pour moi, sans doute; moi, je méditais une chose infâme. Soudain je la vois qui glisse et qui tombe; elle était vio-

lette, et son visage pâle comme celui d'une morte. Ce fut un éclair. Sa tête rebondit sur le carreau et va frapper le pied du lit; le sang coule et rejaillit jusque sur moi; j'ouvre la porte, j'appelle au secours; on vient, on l'emporte, toujours évanouie; on me laisse seul. Quand je me vis ainsi seul, quand je compris enfin ce que j'avais pu faire et ce que je n'avais pas fait, je tombai à genoux, et je remerciai Dieu de m'avoir sauvé d'un horrible attentat; je le remerciai de ce sang répandu et qui me laissait innocent, et j'embrassai avec amour le pied du lit qui avait blessé ma sœur.

Au bout de quelques jours, Honorine fut remise, et M. Alfred de C... continua ses visites. Moi, je voulais partir et m'enterrer dans quelque désert lointain; mais il y avait une fatalité insurmontable qui me clouait là, à Paris, sur ce seuil, dans cette maison, et qui m'empêchait de fuir. En vain, quand Alfred devait venir, je m'en allais; en vain je m'efforçais à ne pas le voir, à ne le rencontrer nulle part, à ne pas même entendre prononcer son nom; son nom vibrait toujours à mon oreille, son visage était toujours devant moi : un nom et un visage maudits!

Un soir, par malheur, je le rencontrai dans un bal. Il jouait : je m'approchai de la table de jeu. Ce soir-là je ne le fuyais plus, je le cherchais. Il devait épouser ma sœur dans trois jours! Donc, je me tenais devant lui, debout, les bras croisés, l'œil fixe. Aussitôt qu'Alfred m'aperçut, il me tendit sa main pour serrer la mienne. Je reculai avec mépris, et je le regardai plus sombre. Il ne comprit rien à cela, et il continua de jouer. Il y avait plus d'une heure que je me tenais ainsi, n'ayant pas encore prononcé une parole, mais le regardant toujours. Ce n'est pas autrement que devait se tenir Méphistophélès en face de Marguerite. Autour de moi, il y avait des rires, des fêtes, des danses : rires, fêtes et danses, tout cela était perdu pour moi, tout, jusqu'aux femmes, si enivrantes et si parées. Je ne savais qu'un nom, Alfred. Je ne voyais qu'un homme, Alfred. Je ne voulais qu'une chose, me venger.

Une rumeur se fit à la table qui était devant moi : un coup venait de finir, et il manquait cinq napoléons. On recommença

dix fois les comptes, les cinq napoléons ne se trouvèrent pas. Moi, je m'avance, je montre Alfred du doigt, et d'une voix forte : « C'est cet homme qui a volé les cinq napoléons : je l'ai vu. » Alfred devint pâle, et ses dents claquèrent. On nous entoure, et je repète d'une voix plus calme et plus sonore : « C'est cet homme qui a volé les cinq napoléons : je l'ai vu. » Horrible et sanglant mensonge! Il fallut bien me croire pourtant. Ce qui en arriva, vous le devinez. Alfred m'appela lâche et calomniateur, et il me provoqua en duel. Je ne voulais pas autre chose. Le lendemain, à six heures, nous nous trouvions tous les deux derrière les buttes Montmartre, et nos quatre témoins chargeaient les pistolets. Vous sentez que ce devait être un duel à mort. Nous nous mîmes à trente pas, et, au signal convenu, chacun de nous avança en même temps. Il y eut deux coups qui partirent, et un homme qui tomba : cet homme, c'était Alfred. Il était mort.

Ici, le pêcheur cessa de parler, et je le vis qui se frappait convulsivement la tête et la poitrine. Avant que je l'eusse pu retenir, il avait saisi ses filets, et il s'éloignait à grands pas. Je courus après lui; en m'entendant, il se retourna.

— Pourquoi me suivre encore, dit-il tristement? Ne vous ai-je pas conté ce que le monde appelle mon histoire? Un homme a tué un homme... Eh bien, après? — Après, cet homme qui en a tué un autre s'est repenti. Quand le forfait a fini, le remords a commencé. Êtes-vous content? Si vous voulez en savoir plus, je vous le dirai encore. La balle du pistolet entra plus cruellement dans mon cœur que dans celui d'Alfred; car elle me déchira, moi, sans me tuer. Depuis ce jour, je la sens au fond de ma poitrine qui m'étouffe et qui empêche mon sang de passer. Imaginez-vous bien qu'en voyant ce cadavre, quand je pensai à ma sœur que cette balle tuerait aussi peut-être, je devins fou. Je rentrai dans Paris, et j'errai jusqu'au soir. Le soir, j'en ressortis, allant devant moi, et remontant le cours de la Seine. Au bout de quelque temps, la fatigue et le besoin me jetèrent demi-mort à la porte d'une cabane de pêcheur. C'était ici. J'y restai.

Une seule fois, depuis deux ans, j'ai voulu revoir Paris. Je ne savais pas trop ce que je faisais; mais enfin je m'aperçus que j'avais laissé descendre mon bateau, et que je me trouvais à la pointe Notre-Dame. Tout me paraissait danser autour de moi, et chaque faîte de maison avait sa flamme qui le brûlait. C'était un spectacle bien étrange. Quand je voulais voir, je ne voyais pas, ou je voyais du feu. Quand je voulus marcher, le pied me manqua. J'arrivai cependant à la demeure de mon père; il commençait à faire nuit. J'ignore comment ma poitrine ne se rompit pas, tant mon cœur battait fort. Je m'adressai au vieux portier. C'était une figure nouvelle et que je n'avais jamais vue. Le brave homme me donna des détails sur toute la maison. Ma sœur, mon Honorine, avait fait une longue maladie, à la suite d'un duel et d'une mort (et il me raconta ce duel et cette mort, le bourreau!); mais elle était sauvée. Mon père se portait assez bien. Je demandai aussi des nouvelles du frère de *mademoiselle* Honorine. Je ne puis pas vous dire ce que le vieillard répondit, mais, le jour où j'avais vu Alfred tomber tout sanglant, cela ne m'avait pas fait tant de mal. Il paraît qu'il y avait eu de la malédiction pour moi. Au reste, il m'apprit que, depuis la mort du *pauvre jeune homme*, on était bien triste *là-haut*. Quand il me parla de ce pauvre jeune homme, je lui demandai lequel, et il me répondit : M. Alfred. — Oh! — Depuis ce temps-là, Mlle Honorine avait toujours refusé de se marier, et elle n'avait pas quitté le deuil.

— Le deuil de qui, m'écriai-je?

— Le deuil de M. Alfred, dit froidement le portier.

Comme il parlait encore, un monsieur et une dame descendirent les dernières marches de l'escalier, et se trouvèrent face à face avec moi. C'étaient mon père et ma sœur. Ils sortaient. Honorine annonça au portier qu'ils allaient rentrer tout de suite. La nuit était si sombre, qu'elle ne me reconnut pas. Mais moi, je l'avais vue, je l'avais entendue parler, je m'étais trouvé auprès d'elle, j'avais respiré le même air qu'elle, elle, ma sœur, mon Honorine, tout ce que j'aimais. Je voulus l'entendre et la revoir encore, et je me cachai dans le coin de la porte. Quand ils rentrèrent de leur courte

promenade, Honorine dit doucement au portier : — Quel était donc ce jeune homme avec qui vous causiez tout à l'heure?

Je n'attendis pas la réponse du vieillard; une sueur froide me courut dans tout le corps, et je m'enfuis. Depuis ce jour, je n'ai pas quitté ma cabane, mon bateau et mes filets. —

Nous étions arrivés au pont de Charenton. Il me souhaita le bon soir d'une voix altérée. Puis, me prenant par la main, il se retourna vers la maison blanche que vous savez : — N'est-il pas vrai que les plus fous ne sont pas ceux de là-bas? —

Il partit. Je le regardai aller jusqu'à ce que je l'eusse perdu de vue.

AMÉDÉE GRATIOT.

COURS

DE

M. PHILARÈTE CHASLES

A L'ATHÉNÉE.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE COMPARÉE.

SÉANCE D'OUVERTURE. — 17 JANVIER 1835.

Messieurs,

Je vais exposer en peu de mots le but et le plan de ce cours. Les matières que je me propose de traiter ne se rattachent à aucun intérêt présent, ne tiennent à aucune passion d'aujourd'hui. Me suivrez-vous sans trop d'ennui dans une sphère d'études négligées, parmi les ruines du passé? Le sujet même, par sa nature, par sa nouveauté, par la singularité à demi métaphysique, à demi érudite des couleurs qu'il doit employer, a

besoin de votre attention, — de votre courage peut-être. — L'inexpérience du professeur réclame toute votre indulgence.

A la fin du seizième siècle, il y avait dans un pauvre village d'Espagne un homme inconnu qui gémissait dans une prison. Il était manchot et couvert de blessures. Il avait servi sur mer et sur terre, et il approchait de sa soixantième année. Je ne sais quelle tracasserie judiciaire, suscitée par les alcades du village, l'avait jeté là, dans ce cachot sans gloire, où personne ne le soupçonnait, où sa pauvreté le retint assez long-temps. On lui permettait d'écrire; et il composa un roman pour s'amuser.

Cet auteur, méprisé de son temps, qui vivait dans une grande misère, et que ses nobles protecteurs, l'archevêque de Tolède et le comte de Lemos, empêchaient tout au plus de périr de faim, c'est Michel Cervantes Saavedra, le créateur de Don Quichotte. Il a vécu obscur, et il meurt obscur. Traversons la mer, visitons l'Angleterre à la même époque.

Dans un faubourg de Londres, voici une petite maison dont un homme fort modeste occupe un seul étage, ou plutôt une chambre. Il est doux, mélancolique, de mœurs faciles et timides; quand ses occupations ordinaires lui en laissent le temps, il fait des sonnets à la manière de Pétrarque; c'est sa consolation et son plaisir. Une inspiration triste et tendre le domine. Il ne prend aucun parti dans les agitations politiques de l'Angleterre. Les puritains ont levé la tête, et il n'est pas puritain; les catholiques se révoltent, et il n'est pas catholique. Dans ses sonnets, ses œuvres de prédilection, il s'occupe surtout de creuser son ame, d'en consulter les intimités douloureuses. Il a des amours que lui-même il blâme, et dont il ne peut se détacher. Le sort l'a fait pauvre, et il est devenu acteur; métier fort méprisé à cette époque. Ce mépris pèse sur lui comme un manteau de plomb. Il se plaint, il souffre; l'automne de sa vie commence, et il est mécontent de lui-même. « Sa vie, dit-il, ne lui offre qu'un amas de cendres; son ame s'est consumée elle-même, et il vient s'asseoir tristement auprès de ce foyer éteint, qu'il contemple d'un œil plein de larmes. » Toutes ces méditations sont consignées dans les Sonnets dont je viens de parler, Sonnets qui furent imprimés en 1599. Voilà les révélations intérieures, les confessions du doux Shakspeare (*sweet Shakspeare*), comme disaient ses contemporains : — ses contemporains avaient à peine deviné

son génie; — ils l'estimaient surtout pour l'aménité de son caractère et la grâce élégiaque de ses vers d'amour.

Cet homme dont je viens d'esquisser le portrait moral, avait peu d'instruction scolastique. Il fallait vivre. On vendait autour de lui de petits romans et des chroniques, à *six pence* le volume, la plupart traduits ou imités de l'italien. Il s'en empare et en fait des drames. Le drame était alors ce que le journal est aujourd'hui, la ressource générale des talens sans fortune. Ces drames passent dans la foule des drames; on ne les trouve ni supérieurs, ni détestables; on décerne une honnête médiocrité à Shakspeare. On lui préfère le puissant Chapman et le brûlant Marlowe; on ne songe pas même à le comparer avec le célèbre Lilly. C'étaient les grands hommes à la mode; toutes les époques ont eu leurs grands hommes à la mode, dont le nom se perd et s'engloutit, cinquante ans après leur décès, et que les curieux en littérature, les hommes de la résurrection (*resurrection-men*), vont déterrer, pour leurs menus plaisirs, dans le cimetière des bibliothéques. Chapman et Marlowe (sans compter Lilly et Webster) prenaient donc le pas sur William Shakspeare, que vous me permettrez de ne pas nommer le vieux Will, comme on en a pris l'habitude : je suis effrayé de cette familiarité sans gêne avec les grands hommes.

Quand William eut fait représenter une trentaine de drames, tous construits avec des chroniques nationales, des ballades, des contes, de romans populaires, ou même avec des vieux drames recrépis et arrangés, il ne prit pas même le soin de publier une édition complète de ses œuvres. — Il avait mis de côté quelques guinées; il s'en alla paisiblement dans son village natal, tendre la main à ses vieux amis, à ses voisins du village, où il mourut paisible et ignoré.

Voyons un peu, messieurs, ce que sont devenus, après leur mort, ces deux grands inconnus, Cervantes et Shakspeare. On traduit *Don Quichotte* dans toutes les langues; don Quichotte devient type. Cervantes, que ses contemporains, dans leurs pamphlets, traitaient de *misérable manchot*, de *vieux soudard*, de *bavard hargneux*, vient se placer sur le trône littéraire de son pays. La philosophie pratique de Sancho s'accrédite dans toute l'Europe; on reconnaît, dans le personnage du chevalier de la Triste-Figure, l'idéalisme expirant, la chevalerie mourante. La noble, l'immortelle épitaphe de la chevalerie, c'est le roman du manchot, ce roman écrit dans une cave d'un village de la Manche.

Certes, l'influence de Cervantes, sa pensée caustique et ingénue, se sont propagées dans l'Europe moderne; on retrouve le sillon et la trace de cette pensée chez Voltaire, chez Swift, chez Le Sage; qui pourrait en douter?

La destinée de Shakspeare est plus extraordinaire. Au moins Cervantes croyait à son génie; il avait foi en lui; William Shakspeare était fort indifférent à ce sujet.

Dans son testament, il parlait de sa fille, de sa femme, d'un ou deux compagnons de plaisir et de peine, — nullement de sa renommée et de ses œuvres.

Il meurt; le dix-septième siècle commence; la pensée religieuse, mariée à la pensée politique, saisit l'Angleterre avec une telle violence, elle l'embrasse d'une étreinte si rude, que le théâtre anglais s'éteint étouffé. Personne ne se rappelle plus le nom de Shakspeare, Milton excepté, Milton, dont l'esprit élevé et tendre conserve religieusement le culte de son *doux Shakspeare*. En France, en Italie, en Allemagne, en Espagne, quel érudit du dix-septième siècle a entendu parler de ce nom obscur? Vous auriez demandé un renseignement sur Shakspeare à Baillet, à Tiraboschi, à ces hommes dont la mémoire immense ne perd pas une date ou un nom propre; ils n'auraient su que vous répondre. Charles II vient reprendre possession du trône anglais, que Cromwell avait occupé. Avec Charles II, l'imitation française envahit la littérature anglaise; Shakspeare est jugé alors, mais sévèrement; on lui trouve des beautés, mais antiques et barbares. Ce que l'on aime par-dessus tout, c'est la tragédie de Dryden, une tragédie ampoulée, factice et enflée, qui n'est absolument autre chose qu'un roman de la Calprenède, mis en dialogue et en vers.

L'heure de la justice est arrivée depuis long-temps pour Cervantes; quand viendra le tour de Sakspeare? S'il avait du génie, pourquoi l'influence de ce génie est-elle nulle? Des circonstances extérieures et invincibles réussiront-elles à étouffer son souvenir? Où est donc cette force si vantée de l'intelligence?

Tout à coup, au milieu du dix-huitième siècle, par une révulsion miraculeuse, la gloire de Shakspeare se relève; elle surgit de la manière la plus inattendue; elle a pour promoteurs le satirique Pope, le clas-

sique Johnson et Voltaire lui-même, Voltaire, si éminemment français. Le génie puritain s'est affaibli lentement dans la Grande-Bretagne. On commence à se dégoûter du fanatisme sombre, des idéalités romanesques et de la lourde parodie française des Rochester et des Waller. On commence à comprendre l'impartialité lumineuse de Shakspeare; on se plaît à trouver dans son monde théâtral le monde réel avec toutes ses nuances, tous ses personnages, toutes ses variétés. Il a fallu un siècle et demi pour que l'éducation des intelligences s'accomplît, pour que l'on se trouvât de niveau avec cette intelligence du seizième siècle. A peine a-t-on commencé à deviner sa supériorité, on lui paie en gloire et en idolâtrie les arrérages de sa longue obscurité; son influence grandit, s'étend; il pénètre en France, il est reconnu homme de génie par ceux-là même qui ne le comprennent pas. Le voilà, ce pauvre et modeste acteur, qui trace, plus de cent cinquante années après sa mort, le sillon de tous les arts européens. Une littérature entière, celle de l'Allemagne moderne, est fondée exclusivement sur l'étude de Shakspeare; à lui se rapportent, comme à leur modèle, à leur maître, à leur Dieu, et Goethe, et Schiller, et Wieland, et même les philosophes nouveaux de la Germanie. Ils retrouvent en lui la séve primitive du génie teutonique, l'inspiration septentrionale dans sa pureté, la profondeur et le sang-froid de l'observation, la haute impartialité, mêlée à une connaissance du monde, des hommes, des passions, que personne n'a possédée au même point. Toutes les études poétiques de nos voisins se dirigent vers Shakspeare; les premiers de leurs poètes ne font que le traduire ou l'imiter; c'est la source universelle de toutes les pensées, c'est l'Homère de la Germanie moderne.

Les influences qu'il répand ne s'arrêtent pas là. Il pénètre lui, septentrional, lui, d'un génie si maître de lui-même, si profond, si impartial, si inexorable, en Italie et en Espagne; il inspire Rossini; il est populaire dans le monde civilisé. En Angleterre, son culte s'établit, et sa plus belle création dans les temps modernes, sa dernière œuvre, c'est Walter Scott, Walter Scott, son fils, son élève, qui contemple le monde du même point de vue que lui; Walter Scott, le dernier rejeton de la grande influence Shakspearienne. Il a fallu deux siècles pour opérer ce développement d'une seule pensée; et n'est-on pas tenté de se rappeler à ce propos la belle expression d'un écrivain peu lu aujourd'hui, que les Grecs nommaient *Jean à la Bouche d'Or*; saint Chrysostôme : « Il y a, dit-il, des idées qui germent dans un siècle et qui s'épanouissent dans un autre siècle.

Le germe chrétien était dans la Bible; c'est dans l'Évangile qu'il a fleuri. »

Voilà, messieurs, toute la pensée de ce Cours; voilà le but unique des études auxquelles vous voulez bien vous associer; — l'influence lointaine de l'intelligence sur les intelligences; le magnétisme de la pensée sur la pensée; la force de fécondité qui est en elle, et qui, du sein d'une vie souvent obscure, jaillit pour conquérir des peuples éloignés ou des siècles futurs. Ce rayonnement éternel de la pensée humaine est un noble prodige; il brave et les temps et les distances, il brave même le règne de la force brutale; il conserve son activité, il continue son expansion, alors que la féodalité couvre le sol d'un réseau de fer; quand les cottes de mailles se heurtent, quand les masses d'acier brisent les crânes des combattans. De même que les sympathies humaines continuent leur œuvre et résistent aux guerres, aux désastres, aux incendies, les sympathies intellectuelles ne s'arrêtent jamais. L'Italie modifie la France, et la France l'Espagne; l'action est éternelle comme la réaction; vous ne citeriez pas une époque, si barbare ou si malheureuse qu'elle soit, qui ne concoure à cet immense et perpétuel travail, qui n'est, après tout, que le grand travail de la civilisation.

Ne vous semble-t-il pas qu'on a étudié beaucoup trop les livres, c'est-à-dire la phrase, la diction, la métaphore, le syllogisme, et pas assez l'ame des livres? Ils ont cependant leur ame, les beaux livres. C'est par cette ame intime qu'ils frappent la nôtre; c'est par son rayonnement prolongé que s'opère la merveille dont je parle; que Bayle le protestant touche à Montaigne le catholique; que le gibelin Dante touche aux servans d'amour provençaux; que Molière donne la main à Térence; que toutes les intelligences s'enchaînent avec une étroite exactitude et une miraculeuse régularité. C'est aussi par elle que chaque nation, ayant pour guides ses grands hommes, agit sur les nations qui l'entourent et sur les générations de l'avenir.

Étudions ces grands hommes, — ces hommes si bien dotés, qui ont reçu le pouvoir d'éveiller plus de sympathies et de dominer tout ce qui les approche; sachons quelle part de pouvoir leur était assignée, ce qu'ils tenaient de leurs prédécesseurs, ce qu'ils ont livré à leurs héritiers. Calculons l'action de la pensée sur la pensée, la manière dont les peuples se sont mutuellement mo-

difiés; ce que chacun d'eux a donné, ce que chacun d'eux avait reçu; l'altération des nationalités par l'effet de cet échange perpétuel : comment le génie septentrional, long-temps isolé, s'est laissé pénétrer enfin par le génie du Midi; quelle a été la force magnétique de la France sur l'Angleterre, et de l'Angleterre sur la France; comment chaque subdivision du corps européen a subi l'action de ses sœurs et les a dominées à son tour; quelle a été l'influence de l'Allemagne théologique, de l'Italie artiste, de la France active, de l'Espagne catholique, de l'Angleterre protestante; et comment les teintes chaudes du Midi sont venues se mêler à l'analyse profonde de Shakspeare; comment le génie romain et celui de l'Italie ont embelli et orné la foi catholique de Milton; — enfin, les attractions, les sympathies, la constante vibration de toutes ces pensées vivantes, aimantes, exaltées, mélancoliques, réfléchies, les unes spontanées, les autres dues à l'étude, toutes soumises à des influences qu'elles acceptaient comme des plaisirs, toutes exhalant au loin des influences nouvelles, dont elles ne prévoyaient même pas l'avenir! — Voilà, messieurs, à quelle admirable étude je me suis laissé entraîner! c'est l'histoire intime du genre humain, c'est le drame de la littérature, car le drame n'est que le rapport des hommes avec les hommes; c'est l'échange des sensations intellectuelles entre toutes les nations de l'Europe.

Aussi ce titre, le seul qui m'ait semblé convenable, — *Littérature étrangère comparée*, — manque-t-il de justesse sous plusieurs rapports. Je m'occuperai beaucoup de la France.

La France est le pays sympathique par excellence. Elle a des émotions pour toutes les émotions; elle sait comprendre toutes les pensées. On l'a vue s'associer à toutes les civilisations, depuis qu'elle existe et qu'elle compte au nombre des peuples. S'il y a un mouvement intellectuel au bout de l'Europe, soyez sûr que la France y prendra part. C'est une contrée sans sommeil et sans repos, qui vibre à toutes les impressions et qui palpite et se passionne pour les plus folles et les plus généreuses; un pays qui aime à séduire et à se laisser séduire, à recevoir et à communiquer la sensation, à s'émouvoir de ce qui le charme, et à propager l'émotion reçue. Aussi la place de la France entre les peuples a-t-elle toujours été celle d'une propagande involontaire. Elle est centre, mais centre de sympathie; elle dirige la civilisation, moins peut-être en frayant la route aux peuples qui l'entourent, qu'en s'y élançant avec une fougue étourdie et conta-

gieuse. Ce que l'Europe est au reste du monde, la France l'est à l'Europe; tout retentit vers elle; à elle tout aboutit; elle intervient, malgré elle, dans tout ce qui s'ébranle, dans tout ce qui s'agite; alors qu'elle ne jette pas dans la balance l'épée de Brennus, elle y jette l'activité de sa pensée, et la balance est forcée de pencher.

Enfin, pour emprunter à la science anatomique une expression qui ne me semble pas sans justesse, je serais tenté de dire que la France est le Grand-Sympathique du monde civilisé. Des malheurs et des défauts s'attachent nécessairement à cette mobilité d'impression; il faut subir les conséquences d'une organisation pleine de chaleur et d'éclat. La France, à ne la considérer que sous le rapport littéraire, s'est d'abord livrée imprudemment à l'étude pédantesque des anciens; elle a idolâtré Ronsard. Avec la même violence et la même ferveur, elle s'est jetée ensuite dans l'imitation de l'Italie; sous Anne d'Autriche, dans l'imitation de l'Espagne. Puis, sous Louis XIV, corrigeant ces influences les unes par les autres, se mûrissant elle-même avec la sagesse d'un homme échappé aux étourderies de son premier âge; elle n'a plus été ni pédante, ni affectée, ni emphatique; elle a créé cette littérature modérée, retenue, demi-antique, demi-moderne, admirablement sage, trop sage, disent quelques-uns; cette littérature où brillent les grands noms de Racine et de Pascal, et qui projette son reflet pur, grave, élégant, sur la première moitié du dix-huitième siècle.

Je n'entre ici, messieurs, dans aucune discussion théorétique. Je fais de l'histoire pure et simple. Je montre la France, toujours influencée par l'étranger, toujours maîtresse des influences qu'elle en reçoit. C'est elle qui a fait accepter aux Allemands et même aux Anglais, pendant le dix-septième siècle, le code poétique de Boileau; c'est elle encore qui, devenue presque anglaise, à la voix de Voltaire, a propagé l'influence anglaise à travers l'Europe. Le propre de la France est de s'approprier ce qu'elle touche, et de lui imprimer une force magnétique extraordinaire: elle est éminemment propagatrice. A peine les soldats de Charles VIII avaient inondé l'Italie, la France s'éprend d'un bel amour pour les idées, le langage et la civilisation italiennes; aussitôt elle donne l'exemple à l'Europe, et tous les peuples se moulent sur le type italien. Les noces de Louis XIV et de la jeune infante ont lieu sur les bords de la Bidassoa: aussitôt la France est espagnole; elle porte fraise et mantille; le roman espagnol déborde de toutes parts; Corneille écrit, Corneille cet Espagnol-

Romain, dont la phrase retentit comme le clairon d'airain de la Castille. Et à l'instant, voilà l'Europe castillane; les grands romans d'aventures chevaleresques sont imités par les Anglais et par les Germains. Les héros de la Clélie et du grand Cyrus, vrais héros espagnols, charment les loisirs de madame de Sévigné, font fortune des rives du Danube à celles du Rhin. Le privilége de constater la popularité, de sanctionner le succès, de donner la vogue et de créer la mode, ne quitte jamais la France. Dans tous les arts, les réputations attendent d'elle la consécration dernière. On avait remué depuis long-temps dans la Grande-Bretagne toutes les questions politiques. Milton avait proclamé la liberté de la presse; Locke avait enseigné la tolérance; Wilkes et Junius avaient cruellement harcelé le pouvoir, et toutes les nations sommeillaient encore. Quel athlète saisit le drapeau et l'agita dans l'orage? qui marcha? la France! Ce fut elle qui, avec les idées anglaises, fit la révolution française. Nous voyons aujourd'hui toutes les nations la suivre, et les plus lentes et les plus amoureuses du passé, et les plus endormies dans le repos séculaire; il a bien fallu qu'elles marchassent, qu'elles cédassent à la grande impulsion universelle qui nous emporte aujourd'hui.

J'avoue que j'ai un parfait mépris pour le patriotisme borné et aveugle, l'amour d'une mère idiote qui étouffe son enfant dans les langes dont elle entoure son corps. Aussi ne sacrifierai-je aucune des fractions de la vaste communauté européenne, au pays si richement doté dont nous sommes les enfans. Il y a des malheurs dans le bonheur même de la France, dans son étourderie, dans sa violence d'impulsion; il y a des dangers dans cet élan rapide, des combats à soutenir dans cette propagande active. C'est là précisément l'intérêt de notre histoire, le roman de nos annales. Aurions-nous un roman, messieurs, si nous étions sages? Ce sont nos folies, nos larmes versées, nos démarches fausses, nos illusions chères et constamment trompées, qui font de notre vie une leçon si variée et si inutile! Lorsqu'une douzaine de jeunes Français, au seizième siècle, après avoir pâli sur les livres grecs et latins, après avoir dévoré toute la science antique importée d'Italie, s'avisent de pindariser et d'homériser; lorsqu'ils bouleversent la langue française et la remplissent de *vocables* romains; lorsque leur petit bataillon fanatique de l'antiquité entraîne l'admiration universelle, impose à l'Europe et Dubartas et Jodelle, et greffe sur les préceptes d'Aristote un nouveau système plus sévère que le sien, vous les trouvez bien ridicules, sans doute; et pourtant que de

veilles laborieuses! que de services rendus à la langue!—Ce sont eux, les Ronsard et les Remy Belleau, qui ont forgé sur leur enclume pédante l'hexamètre de Boileau : ce sont eux qui ont préparé l'admirable pureté de Racine, précédé la gravité mâle de Pascal. Ils se sont trompés avec conviction, avec enthousiasme. Ils ont dépassé le but; et leur sève poétique, asservie à leur théorie étroite, a produit peu de chefs-d'œuvre : mais quel mouvement intellectuel ils ont imprimé à leur siècle! Que de questions ils ont soulevées! et qu'il est difficile de ne pas s'intéresser à leur savante croisade, alors même qu'on en voit le côté ridicule et l'exagération burlesque!

La part des autres nations dans le grand mouvement civilisateur est belle aussi. Chacune, suivant sa route, s'affiliant à des groupes ou se détachant des autres groupes, concourt à l'œuvre générale. La première de toutes, l'Italie rayonne sur l'Angleterre, sur la France, sur l'Allemagne. Mais cette Italie elle-même, croyez-vous qu'elle n'ait reçu aucun héritage, qu'elle ne doive rien à personne? La Provence, si vivement éclairée par un reflet arabe au moyen âge, s'était chargée de l'éducation italienne. On sait que la floraison provençale a été rapide et passagère : la poussière des étamines a volé au loin, et l'Italie s'est trouvée féconde. A cette influence s'est jointe celle des Grecs du moyen âge, tout chargés des dépouilles érudites de l'antiquité. L'Italie s'est donc montrée platoniquement amoureuse, comme la muse provençale; studieuse, comme les commentateurs d'Alexandrie; théologienne et symbolique comme Byzance. De tous ces rayons partis de points différens son caractère nouveau s'est formé, sa nouvelle gloire est éclose. Voici Dante, voici Boccace, voici Pétrarque : y est-il rien de plus subtil, de plus raffiné, de plus chrétien et de plus érudit que ces trois noms qui devancent le seizième siècle et qui font retentir l'appel sonore de la civilisation?

A l'Italie est due l'impulsion artiste et littéraire. A la Germanie, pleine de conscience, de respect pour la foi jurée, et d'amour pour le passé, appartient l'impulsion érudite, métaphysique, religieuse. Elle s'empare de la subtilité théologique et de la science, non pour opposer des mots à des mots, des phrases à des phrases, des dilemmes à des dilemmes, mais pour changer les choses; elle tire des conséquences inexorables; elle veut des raisonnemens suivis de faits : la réforme sera le corollaire d'une argumentation bien suivie, le terme d'un bon syllogisme.

Elle est lente, la vieille Germanie; mais elle est grande dans le déploiement majestueux de ses forces. Ce que les hérésiarques de douze siècles avaient tenté, et tenté vainement, elle l'opère; elle ramène l'examen libre sur la scène du monde. Depuis Luther, elle n'a pas été infidèle à ce principe; depuis Luther, on l'a toujours vue examiner, juger, comparer, apprendre. C'est l'Arbitre universel, c'est la Critique par excellence. Elle n'a osé se montrer créatrice qu'après un long apprentissage, qui a duré, de l'an 1500 à l'an 1750. Tous les systèmes nuageux qu'elle a tour à tour enfantés, sont les cahiers de ses études. Elle est modeste, et avant de se prononcer, elle accumule long-temps et patiemment la masse de son savoir. Modeste! et elle a fait Luther, Leibnitz, Kant, Goethe! Il suffit de prononcer ces noms pour que l'influence de l'Allemagne sur l'Europe soit comprise : influence philosophique, religieuse, estétique, qui, tout au rebours de celle de l'Italie, s'adresse à la pensée bien plus qu'aux sens et aux passions. De ce pays surtout il faut attendre une impartialité souveraine. Il est accessible à toutes les influences, il les a toutes recueillies. Mais n'imaginez pas qu'il aille s'asservir à une seule; son bonheur est de comprendre toutes les nationalités, de pénétrer dans leur intimité, de vivre fraternellement avec tous les génies. Aussi dans ce pays éminemment critique, quelle vaste entente littéraire, quelle belle compréhension de toutes les phases intellectuelles du monde!

Je m'approche de l'Espagne : il me semble que le génie lyrique se lève devant moi : c'est un pays d'une admirable énergie, d'une grande spontanéité de pensée; le pays de Cervantes et de Calderon. L'influence arabe et l'influence gothique ne l'ont jamais abandonné. Si, au milieu de ses conquêtes, il reçoit de l'Italie et de la France des nuances qui le modifient, rien ne peut le faire renoncer à son génie national. L'Angleterre, non moins indépendante, mais que sa position centrale rend accessible à toutes les impressions extérieures, trouve moyen de conserver son originalité propre, sa pensée libre, sa sève nationale, en acceptant les importations italienne, espagnole, française. L'Espagne est un guerrier chrétien qui chante, qui prie, et qui écrit sur son bouclier, à la lueur des feux du camp, l'épopée de ses victoires. L'Angleterre est un capitaine de vaisseau visitant toutes les plages, chargeant son navire de tous les trésors, se parant de diamans et d'aigrettes empruntés aux nations lointaines, mais conservant toujours son costume de marin anglais, ses prédilections insulaires, son poignard à lame courte, et son caractère ineffaçable.

Vous le voyez, ces deux nations elles-mêmes, deux nations fortes et fières qui trouvent dans l'isolement un plaisir d'orgueil, ont pris part à l'œuvre civilisatrice. Rien ne vit isolé; le véritable isolement, c'est la mort. Shakspeare emprunte aux Italiens, Pope aux Français, Johnson aux Romains; Cervantes et les lyriques espagnols empruntent à l'Italie; Garcilasso et Boscan imitent jusqu'aux formes de Pétrarque. Tout le monde emprunte à tout le monde : ce grand travail de sympathies est universel et constant.

Permettez-moi de citer, à ce propos, les étranges imaginations d'un écrivain allemand très-bizarre; sous leur grotesque enveloppe vous découvrirez une haute philosophie : — « Tout est sympathie, dit l'auteur » allemand. La chaîne de l'amour et celle de la nécessité nous lient mer- » veilleusement, peuples et hommes. Liens de soie, entraves d'acier, peu » importe; nous voilà captifs. Que serait le monde sans cette influence » universelle, sans cette action et réaction? Un océan de glace. — La pa- » role, les écrits, les gestes, entretiennent entre les individus présens, » éloignés, vivans et morts, une communication incessante. Et ce n'est là » que le commerce le plus grossier; c'est pour ainsi dire la circulation ar- » térielle. Il existe aussi une communication bien plus délicate et que la » pensée seule peut entrevoir; c'est l'influence d'un livre sur les esprits, » du regard de l'homme sur ses semblables, de la moindre action sur des » actions éloignées. Le sauvage du lac Ontario qui se querelle avec sa » femme sauvage, va faire renchérir le prix du castor en Europe. Un » grain de sable que ma main lance, change la gravitation de l'univers. » Vous croyez que c'est moi qui vous parle, mon cher lecteur? Eh non! » ce sont tous les livres ridicules qui m'ont magnétisé la cervelle depuis » que j'existe, et toutes les folles idées que ma nourrice y a laissées en- » trer quand elle s'occupait de moi.

» L'autre jour, mon domestique est venu dans mon cabinet; il réunit » toutes les défectuosités naturelles; et son esprit est tortu comme son corps. » Je le regardai long-temps, pendant qu'il m'adressait de petites ques- » tions idiotes, et je me dis : — Pour faire de cet homme-là quelque » chose d'extraordinaire et de précieux, il n'y aurait qu'un moyen; — ce » serait de l'isoler. Un homme isolé, fût-ce un crétin, quelle merveille! » Imaginez ce gaillard-là sous une grande cloche de cristal, sans commu- » nication avec personne. Que de lettres inutiles viennent frapper sur la

» cloche de cristal ! Point de réponse ; l'homme isolé ne trouve plus une
» oreille pour recevoir ses confidences, ni un regard pour lui rendre son
» regard, ni une voix pour servir d'écho à sa voix. Il n'achète et ne vend
» plus ; il n'aime et ne hait plus. La systole et la diastole de cet être
» sans rapport se trouvent suspendues. Il ne donne rien, il ne reçoit
» rien. Quand même il vivrait, ce serait un vivant-mort. Allons, c'est
» une maille défaite dans le vaste filet social ; vite occupons-nous de la re-
» prendre et de la réparer. »

Il en est de même des nations.

Tout peuple sans commerce intellectuel avec les autres peuples n'est qu'une maille rompue du grand filet.

Voyez ce que sont devenus les groupes d'hommes et de peuplades que leur situation anormale, leur éloignement ou leur volonté propre ont placées sous la cloche de cristal de mon philosophe germain. Le Pérou, le Mexique et la Chine ont atteint jadis le plus haut degré de civilisation qu'une masse d'hommes puisse devoir à son énergie isolée. Mais ce trésor a péri entre leurs mains. Faute de renouveler leur sève et de se rajeunir par cette communication intellectuelle dont j'ai parlé, toutes les promesses de leur enfance ont été menteuses. Vous diriez cette famille de vieux Persans, la famille Guèbre, condamnée par sa loi religieuse à s'étioler elle-même ; les frères sont maris ; les sœurs deviennent épouses, et le résultat de ce système funeste, c'est le dépérissement d'une race, autrefois la plus belle de l'univers. Elle subsiste encore ; et tous les voyageurs conviennent que dans aucune famille humaine on ne trouve une difformité plus repoussante, une laideur plus chétive, une débilité plus douloureuse et plus constamment progressive.

Citons un exemple curieux de ce rachitisme de la pensée. Un peuple existe depuis des siècles, le plus imbécille et le plus savant de tous les peuples ; tout intellectuel et tout matériel, puéril et décrépit, célèbre et inconnu : un peuple-paradoxe, dont le nom seul frappe l'oreille de je ne sais quel bruit ridicule. Il a compris l'action de la pensée sur la pensée, mais comme un fléau dont il devait se garantir. Il a deviné cette contagion de l'intelligence, mais comme une peste contre laquelle il a établi son cordon sanitaire. Protégé par sa situation entre l'Océan et les déserts, il a repoussé tout commerce moral avec le monde. Maître d'un langage depuis

long-temps fixé, il a déterminé le nombre des symboles hyéroglyphiques destinés à le reproduire par l'écriture. Changer les signes, les multiplier, les altérer ou même les déplacer, est devenu un crime punissable de mort. La multitude de ces signes symboliques a exigé de ceux qui apprennent l'idiome de ce peuple un immense effort de mémoire : toute l'intelligence s'est concentrée dans la mémoire, c'est-à-dire dans la partie matérielle de l'intelligence. On a classé les hommes d'après le nombre plus ou moins grand de signes qu'ils avaient retenus; vous savez trois mille mots : vous êtes mandarin de seconde classe; j'en sais quatre mille, je suis mandarin de première classe. La vie de chacun de ces savans est devenue une existence mnémonique. Restait-il beaucoup d'activité et d'énergie à l'esprit, quand toutes ses forces se dépensaient ainsi, pendant qu'elles se consacraient à l'emmagasinement des mots? Il est résulté de ce système une civilisation pétrifiée, une civilisation qui n'a jamais pu s'élever jusqu'aux idées de liberté, d'examen, de pensée indépendante. Prodige d'autant plus singulier, que le peuple du Milieu, les Chinois possédaient toutes nos ressources, tous nos instrumens, long-temps avant nous. La *boussole*, et point de découvertes! L'*astronomie*, et une navigation détestable! La *poudre à canon*, et point de conquêtes! La *peinture*, et point de perspective! La *philosophie pratique*, et pas un seul effort vers une existence de peuple libre! La *statistique*, et pas une tentative pour soulager le pays de cette population exubérante qui vit de racines et de coquillages dans les montagnes et sur le bord des fleuves! Pas un encouragement pour des colonies à l'étranger qui offriraient une issue à tous ces malheureux que l'empire ne peut nourrir! N'ai-je pas eu raison de nommer ce peuple le plus imbécille et le plus savant de tous les peuples?

C'est qu'il a commencé par stéréotyper sa propre intelligence; il l'a forcée à tourner dans un cercle toujours le même; il s'est noué lui-même (1).

(1) Quelques-uns de mes plus spirituels amis ont pris fait et cause contre moi en faveur de l'empire du Milieu. J'ai même reçu deux lettres, dans lesquelles les Chinois sont défendus avec courage et avec talent. « Il me semble, dit une de ces lettres, que M. Chasles s'est montré bien amoureux de son sujet ; il a voulu prouver par un tableau tracé de main de maitre, par une image vive et piquante de l'état actuel de la Chine, que l'isolement pouvait conduire une grande nation à cette décadence, à cette débilité progressive dont est frappée la famille guèbre, chétif reste des vieux Persans. D'abord, il n'est pas du tout démontré que la Chine, malgré ces riches expressions de *civilisation pétrifiée* et d'*intelligence stéréotypée*, éprouve

Puis il a élevé une barrière infranchissable entre lui et les peuples étrangers qui, troublant ce bel ordre de la pensée pétrifiée, importeraient chez lui la pensée active et vivante. Dès qu'elle vit, la pensée, elle remue; dès qu'elle remue, elle brûle, elle agite, elle soulève, elle bouleverse,

les symptômes de langueur et de décrépitude qui annoncent la chute ou l'abrutissement des empires. Nous n'en pouvons rien dire que par ses rapports avec nous. Les produits de son industrie ne prouvent-ils pas, au contraire, une tendance vers le progrès? Et puisque l'auteur dit lui-même que ce peuple a compris l'action de la pensée, la contagion de l'intelligence, pourquoi le législateur n'aurait-il pas craint pour son pays les idées de liberté, d'examen, de pensée indépendante? C'est un droit pour chaque peuple de vivre à sa manière; sans doute, tout ceci est matière à discussion; mais c'est pour cela que je m'y arrête. » — Je me contenterai de rappeler aux défenseurs de la Chine l'atroce barbarie des supplices en usage dans ce pays: — la famine qui ne cesse pas de le décimer, et contre laquelle le gouvernement ne trouve pas de meilleur remède que de commander des coupes réglées d'enfans nouveau-nés; — le redoutable arbitraire que les mandarins font peser sur leurs subordonnés; — la vénalité généralement reconnue de ces officiers publics; — l'isolement plus qu'asiatique du monarque; — l'adhérence invincible du peuple aux usages anciens, même les plus barbares, par exemple quant à la construction des vaisseaux, incapables de tenir la mer pendant six mois; — enfin la lâcheté, la faiblesse de caractère et la rapace duplicité que tous les voyageurs récens et anciens attribuent à cette nation. — Tout en attirant l'attention de mes critiques sur ces taches assez flagrantes de la société chinoise, je conviendrai aussi que, si nous devons la juger d'après les relations des voyageurs, dans aucun pays du monde la civilisation matérielle ne semble avoir pris un développement plus raffiné, plus exquis et plus parfait. Nulle part l'étiquette n'est mieux calculée, la révérence soumise à des lois plus sévères, la porcelaine mieux cuite, la soie mieux travaillée, le vermillon plus éclatant, et la laque plus admirable. Tout est si bien compté, si bien posé, dans ce pays, qu'un auteur de tragédie chinoise n'a pas le droit d'y exprimer l'amour ou la haine autrement que par un *quatrain stéréotypé*, consacré à cet usage depuis un temps immémorial. Telle est la régularité de cette civilisation que j'ai osé nommer *pétrifiée*, que si un aspirant aux emplois publics a le malheur de placer un peu plus haut ou un peu plus bas que la coutume ne l'ordonne, l'un des signes symboliques dont se compose l'écriture chinoise, il est irrévocablement destitué. — Ici la vraie question est de savoir s'il n'y a pas deux espèces de *civilisations* — l'une matérielle, l'autre intellectuelle; et si le mandarin vivant dans un espace de six pieds carrés, entre douze tasses de porcelaine, dix magots et six pots à fleurs; couvert d'excellentes soieries et entouré de merveilleux produits industriels; si ce mandarin qui condamne au supplice de la cangue le malheureux incapable de payer sa sentence, n'est pas après tout un barbare incurable sous un vernis de civilisation.

(*Note de l'auteur.*)

elle s'avance, elle circule, elle passe de peuple à peuple, de siècle à siècle; elle s'allie, elle se fond, elle se transmute : elle n'a pas dans le monde matériel d'emblème plus exact que ce métal liquide, dont la mobilité est une merveille, qui fuit sous le doigt qui la presse, et pénètre dans les corps avec une action irrésistible.

Oui, la pensée conserve son influence, non-seulement de peuple à peuple, mais à des distances à peine calculables. Aristote devient, au moyen âge, le régulateur des écoles; il s'empare de toute la philosophie chez les Arabes. Les générations récentes sont indissolublement liées aux générations primordiales; elles se transmettent un héritage qui dort pendant des siècles, mais qui trouve toujours, à quelque époque éloignée, son réveil et sa fécondité. Les générations sont les journées de la vie du genre humain. Il marche, il marche toujours; il ne cesse pas de vivre par l'intelligence, quoique le glas funèbre annonce de temps en temps une nation qui s'écroule ou une institution qui se démembre. Il paraît sommeiller quelquefois, et ses forces se réparent durant son sommeil. Les flots des idées poussent les flots des idées; de nouvelles sources viennent alimenter le fleuve aux vagues éternelles : opinions, mœurs, religions, langages, institutions, tout se presse, se pousse, se détruit, se répare. Vous croyez atteindre la perfection : vous arrivez à la décadence; vous croyez que la décadence vous entraîne : c'est une résurrection inattendue. Les grands ouvriers de cette œuvre, ce sont les hommes de génie. Chacun d'eux profite des clartés semées par l'homme de génie antérieur, et attise la flamme qui sort plus éclatante de ses mains. C'est vraiment un spectacle admirable. Toi, Bacon, père de l'analyse moderne, tu as recueilli l'étincelle première de ta philosophie dans le passé, que dominait Aristote, et tu la secoues plus lumineuse sur l'avenir, qui ne manquera pas de la recueillir à son tour. Newton commence par s'élever jusqu'à la hauteur de Képler; de là, il monte plus haut encore et explique le monde. Génies destructeurs et régénérateurs procèdent de la même manière : les uns et les autres ont leur filiation non interrompue. Luther se contente de faire brûler la bulle du pape : cela lui suffit; Voltaire n'est pas satisfait à si bon marché : il attaque le colosse, il bat en brèche le christianisme. Sous Louis XIV, toute l'opposition est dans le jansénisme; sous Louis XV, elle lève la tête et s'attaque aux finances; sous Louis XVI, elle démolit le trône. Nos voisins les Anglais ont eu leurs *dissenters*, dissidens qui se sont transformés en whigs. Les whigs sont devenus réformateurs, et ces derniers, radicaux.

Partout, le même mouvement vital, le même progrès de désorganisation et de réorganisation; partout ce phénix immortel, qui se sacrifie pour renaître, qui éclot pour mourir, et qui déploie ses ailes au moment où vous prononcez le dernier adieu à ses débris.

Création et destruction, vie et mort, ces deux puissances se contrebalancent toujours. Vous vivez, dites-vous, dans un monde qui finit; les institutions sont chancelantes, la décadence vous environne; vous vous plaignez amèrement et vous accusez le ciel; vous ignorez que, dans les entrailles mêmes de cette société morte, la moitié d'une société nouvelle s'est mystérieusement préparée; que la société nouvelle va briser son enveloppe, et qu'elle apparaîtra complète et rayonnante au moment où vous croirez qu'un anéantissement irrésistible doit engloutir les nations. Travail extraordinaire et admirable! Les vieilles idées sont décrépites, ou plutôt ce ne sont que des formes, des mensonges, des fantômes. Soufflez donc sur les cendres qui s'accumulent: vous trouverez là des idées nouvelles, toutes brûlantes, toutes pleines de flamme, de vie et d'avenir. Notre monde est un éternel phénix, où la mort travaille au tissu de la vie, comme la vie y travaille au tissu de la mort. La pensée incessante se renouvelle sans s'arrêter, et renaît sous des formes inouïes que personne ne pouvait prévoir. Voici la Féodalité qui se meurt dans les convulsions de la Ligue. Chantez l'hymne funèbre sur cette héroïne du moyen âge; mais chantez aussi l'hymne de naissance; voici le berceau de la monarchie de Louis XIV qui va commencer. Voulez-vous une chute plus haute, un tombeau plus tragique? Rome, reine du monde, paie de sa lente et sourde agonie son injustice envers les nations. Eh bien! du linceul dans lequel elle se couche, elle fait les langes d'une autre civilisation plus fertile; la civilisation chrétienne a germé dans les débris de la civilisation romaine, tombée en pourriture. Je ne construis pas de théorie; je m'adresse à l'histoire; je m'appuie sur ses faits les plus connus, sur ses grandes masses, sur ses incontestables souvenirs. Pendant la décadence d'un état social quelconque, toujours des influences secrètes, empruntées à des peuples nouveaux, organisent le mystérieux tissu d'une société nouvelle, prête à éclore: ces influences, ou, si vous le voulez, ces filamens organiques, se développent et se coordonnent à l'époque précise où l'on a besoin d'eux, où chacun regarde autour de soi pour voir si la société est dissoute.

Et lorsque, des profondeurs du sanctuaire obscur jaillissent ces mots terribles :

Les dieux s'en vont! les dieux s'en vont!

Une autre voix consolante part du point opposé et s'écrie :

Le phénix vient de renaître, la Société nouvelle est formée!

Mais ce qui est curieux à observer, c'est que dans ce grand travail, les hommes d'imagination brillante, les hommes de poésie et de satire, de critique et d'ironie, sont aussi utiles, aussi actifs, que les hommes politiques et les controversistes religieux. Ce n'est pas en vain que Shakspeare ou Walter Scott, Voltaire ou Sterne, ont jeté leur navette étincelante dans la trame de la civilisation : ils ont éveillé autant de pensées, avivé autant d'esprits que les Mélanchton et les Zwingle. Il n'y a pas jusqu'aux intelligences frivoles qui, selon leur force, ont coopéré à l'œuvre universelle; il n'y a pas jusqu'aux plus absurdes querelles théologiques qui ont servi le mouvement. Le salon de Ninon de Lenclos était l'antichambre du dix-huitième siècle. Chapelle précédait Voltaire, et les questions de la grâce efficace, en soulevant l'idée de la liberté humaine, firent incliner le catholicisme vers une sorte de calvinisme mitigé.

Ainsi se perpétuent, ainsi s'enchaînent les influences intellectuelles. Leur vitalité tient du prodige. Dans l'histoire des peuples nouveaux, il y a des noms qui vibrent toujours à l'oreille, et dont le son prolongé ne cesse point de se faire entendre. Deux controversistes du seizième siècle (et la controverse tenait alors la même place que le journal occupe aujourd'hui), deux moines, deux commentateurs, deux gens de lettres d'alors, Luther et Calvin, voyez quelle force ils ont usurpée! La pensée, voilà leur instrument! Il leur sert à détruire un monde!

J'ai beau tourner les yeux vers toutes les nations de l'Europe actuelle, secouer toutes les questions qui les tourmentent, leur demander compte de toutes leurs prétentions, de tous leurs espoirs : ces deux fantômes de moines se représentent toujours à moi, ces deux têtes sombres et rayonnantes dans l'obscurité, dans le tourbillon théologique; celles de Luther et de Calvin. Réforme en Angleterre, tolérance en Irlande, examen des actes publics en Espagne, orages secrets des universités allemandes, efforts des théories militantes en France : tout cela, c'est l'examen, le droit du jugement individuel, la raison de l'homme qui réclame son privilége; c'est la

lutte de la pensée contre l'autorité. — *Liberté de la presse!* dites-vous. Consultez l'oracle du passé; le passé est le seul prophète qui n'ait jamais menti, il vous répondra : *Luther.* — *Liberté individuelle!* La voix profonde du passé vous répondra : *Calvin.*

Mais ils ont été infidèles à leurs principes; Servet a péri dans un bûcher. Les passions sont toujours infidèles aux principes.

Qui a dit aux peuples : *Examinez?*

Qui a délié les peuples de toute autorité souveraine?

Les deux hommes que j'ai nommés.

L'un brisait la foi, l'autre sapait la hiérarchie. Votre hache n'a pas fait autre chose, Voltaire, Diderot, Raynal : vous avez achevé l'œuvre de mes deux moines. A genoux donc devant ces précurseurs terribles, et les Fox, et les Chatham, et les Beccaria, et les Wilkes, et les Mirabeau, et les plus actifs des tribuns modernes! Sous les noms les plus retentissans du dix-huitième siècle, vous retrouvez ces deux grands noms qui se répètent et se répondent toujours à travers l'espace, à travers le temps, à travers le bruit des frondes, des ligues, des trônes tombans, des couronnes tombées, des têtes de rois qui roulent aux acclamations des peuples fanatiques, de la révolution d'Amérique et de la révolution de France!

Calvin! Luther! Luther! Calvin!

L'écho de ces deux noms, ce sont nos opinions d'aujourd'hui, nos doctrines d'aujourd'hui, nos combats, nos espérances, nos douleurs. Oh! comme ces existences de théologiens se sont merveilleusement prolongées dans le temps et dans l'espace! Par-delà l'Océan Atlantique, vous croyez que des républiques sont établies? Non, dans le Massachussets et le Connecticut, Calvin règne encore.

Reportons-nous à deux siècles en-deçà. Nous sommes en 1626. Il y a sur une grève déserte du comté de Lincoln, en Angleterre, une vingtaine de pauvres gens qui ont froid, qui tremblent, qui prient, et qui se cachent derrière les rochers. La nuit est arrivée; ils prient à genoux sur le sable humide, en attendant la chaloupe qui doit venir les prendre; leurs femmes et leurs enfans sont derrière eux, résignés sans faiblesse, sans larmes, prêts à s'exiler avec leurs pères et leurs maris. — Ce sont quelques obscurs sectateurs de Calvin, auxquels on veut faire abjurer leur croyance. Déjà deux fois ils ont essayé de quitter l'Angleterre; on les a prévenus; les amendes, la prison, le pilori, les ont châtiés. Persécutés par le protestantisme, eux qui sont la dernière expression du protestantisme, *ils vont*, comme le

dit tristement un de ces hommes qui nous a laissé le récit du voyage, *ils vont se sevrer volontairement du doux lait de la patrie*. Le lien du malheur commun les unit : la commune souffrance les a baptisés frères. Ils forment une petite république qui va passer les mers, et, promenant sa pauvreté et son courage à travers le monde, réaliser là-bas, dans ces terres ignorées, toute la pensée de Calvin.

Croyez-vous que cette pensée va s'éteindre en route, qu'elle s'affaiblira sous le poids des années et des travaux? Oh ! non. Vous verrez, en dépit de l'exil, de la misère, d'une longue obscurité, si ce génie calviniste aura conservé son énergie : vous le verrez plus tard, quand il sera question de lutter contre la Grande-Bretagne toute puissante. L'heure de la révolution américaine viendra ; et vous nous direz si le sang de la doctrine calviniste coule encore pur et brûlant dans les veines des citoyens de Massachussets, s'ils sont fidèles aux théories de leurs aïeux, s'ils en ont gardé précieusement le dépôt, et s'ils sont bien encore ces hommes qui ne voulaient se soumettre à aucune autorité, qui n'acceptaient le joug d'aucune pensée étrangère, et qui aimaient mieux *se sevrer du doux lait de la patrie !*

On pourra m'objecter que ces influences sont politiques, religieuses, mais non littéraires. Il est difficile, messieurs, dans une trame si complexe, de savoir où s'arrête chaque influence. Calvin, par exemple, cet homme qui vous apparaît comme un réformateur, est un des grands écrivains de son siècle. La fermeté de son style émane de la sévérité de son ame ; elle correspond avec la rigidité de son système ; elle servit de modèle à toutes ces prédications protestantes, si austères de pensées, si dénuées d'ornemens. Michel Montaigne, au contraire, prosateur mondain, Gascon insouciant, qui écrit pour tuer le temps et recueillir ses souvenirs; Montaigne, auquel vous n'attribuerez jamais la prétention d'un chef de secte et l'orgueil de la théorie, devient chef de secte sans l'avoir espéré, sans l'avoir voulu. Il éveille toutes les intelligences sceptiques et douteuses ; Bayle relève de lui ; Voltaire est son nourrisson ; Rousseau lui doit plus d'un axiome ; Hume ne fait que systématiser son doute. Qui aurait osé placer sur la même ligne Montaigne et Calvin ? le gentilhomme voluptueux et aimant ses aises, l'hérésiarque inexorable et infatigable ? En quoi se touchent-ils donc ? L'un a détruit et fondé à l'aide de sa pensée ; l'autre s'est contenté de livrer au monde cette pensée qui a fructifié toute seule.

Quiconque a semé dans la société humaine une pensée dissolvante ou créatrice, a fait une chose immortelle.

Dans une histoire de la philosophie, qui pourrait oublier Pascal; dans une histoire de la littérature, Luther; dans une histoire de la politique, Calvin? La prose française des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles date du réformateur de Genève; la prose allemande, du réformateur de Wittemberg. Nous contenterons-nous de les regarder comme des *littérateurs*, d'examiner leurs phrases, de critiquer leur style, de passer leurs expressions au tamis? Il me semble que ce serait une vue bien étroite. Essayons l'*histoire intellectuelle* au lieu de l'*histoire littéraire*. Étudions les travaux et les actes, les efforts et les conquêtes de l'intelligence, chez Calvin, Montaigne, Bacon, Luther, Shakspeare, Molière, Calderon, Voltaire, chez tous ceux qui, la hache ou le flambeau à la main, ont fait avancer la civilisation : poètes ou réformateurs, dramaturges ou penseurs, je ne vois en eux que les constructeurs du même édifice, les artisans sublimes de la même œuvre.

Je comprends le mot *intelligence*, et non le mot *littérature*.

Que signifie *littérature?* Cette parole embrasse-t-elle dans son acception vaste tout ce que l'esprit peut produire? le Coran de Mahomet et les proclamations de Bonaparte? un madrigal du marquis de Pézay et les lois de Zoroastre? D'où vient cette appellation bizarre? et pourquoi ce noble exercice de la pensée est-il devenu un métier vulgaire?

Ce mot *littérature* est à mes yeux dénué de sens. Il est né d'une dégénérescence et d'une dépravation intellectuelles. En Grèce, où la parole était si puissante sur les hommes, où elle conduisait aux honneurs, à la gloire, à la suprématie, la parole devint un art. Des professeurs apparurent, qui promirent, moyennant tant de drachmes, de vous apprendre à bien parler, à parler de tout et toujours. Possesseurs d'une recette si précieuse dans les républiques de l'Hellénie, i's en profitèrent pour leur fortune. De là ces règles de rhétorique, cette complication infinie de systèmes ingénieux, cette multitude de versificateurs, cette haute importance accordée au tour de la phrase, à sa rotondité flatteuse pour l'oreille, à son équilibre parfait. Les sophistes abondèrent; ils perdirent la Grèce, comme ces plantes brillantes et parasytes dévorent le suc et boivent la sève de l'arbre qu'elles paraissent orner. Quand la patrie ne fut plus qu'un cadavre, quand l'étoile de Rome conquérante fit pâlir l'astre de la Grèce

artiste, ces mêmes sophistes allèrent à Rome. Vous les voyez continuer là leur professorat de rhéteurs, enseigner les lettres, *literas*, la littérature aux enfans des Quirites, et se multiplier à mesure que l'organisation sociale s'affaiblit. Ce sont les ennemis les plus acharnés du christianisme à sa naissance. Avec eux le commentaire règne, on étudie soigneusement la prosodie, on dissèque les mots, on pèse les syllabes, on élabore la période. Ils trouvent à la cour d'Alexandrie un accès facile, un règne brillant. Grands critiques, nullement créateurs, admirables de sagacité, stériles pour les grandes œuvres, ces sophistes ont encore été les instituteurs de l'Europe moderne. Quelques Grecs byzantins transmettent à l'Italie le vieux flambeau des arts anciens, tout rongé de commentaires et tout environné de scolies savantes. Nous leur devons trop pour être ingrats envers eux. Grâce à eux, le trésor antique ne s'est pas perdu; mais aussi l'Europe moderne a commencé par le pédantisme.

Nous avons été pédans avant d'être jeunes. Nos premières années, nos années de fraîcheur virginale et de candeur enthousiaste, nous les avons livrées à l'érudition et à la dialectique. Voilà pourquoi les nations nouvelles, surtout celles que l'influence romaine a pénétrées, sont à la fois jeunes et vieilles, mythologiques et chrétiennes, imprégnées d'Homère et d'Évangile, filles de Virgile et des Goths. Elles ont des rides et de fraîches couleurs. Dante, symboliste chrétien, choisit pour guide l'auteur de l'*Énéide*. Tous les peuples d'Europe prétendent descendre d'Hector et de Priam. Et telle est la puissante assimilation opérée par le génie, que des chefs-d'œuvre sont nés de cette double influence antique et moderne : *la divine Comédie*, de Dante; les *Lusiades*, du Camoëns; et, le dirai-je? les divines œuvres de Racine, — à la fois grecques et chrétiennes!

Ce respect pour l'antiquité savante, qui a régné en Italie, en France, en Espagne, dans tous les pays romains, nous a transmis comme un héritage le vieux respect pour l'état de sophiste. Ces professeurs et argumentateurs qui se disputaient au seizième siècle les chaires de Bologne et de Venise appartenaient à la race des Prodicus et des Gorgias. Parler de tout devint un métier; surtout chez les nations qui échappèrent aux influences du Nord, et qui restèrent sous la loi de la tradition romaine et grecque; la littérature proprement dite naquit; — quelque chose qui n'est ni de la philosophie, ni de l'histoire, ni de l'érudition, ni de la critique; — je ne sais quoi de vague et d'insaisissable, d'élastique et d'impossible à définir; ui co nprend la devise de nos dragées et les in-folio théologiq ues. Pic

de la Mirandole, un de ces jeunes sophistes éclatans qui firent explosion à la fin du moyen âge, définissait très-bien ce métier, ou, si vous l'aimez mieux, cet art : — le talent de tout expliquer, de tout commenter, de discuter sans fin et sans trève *de omnibus rebus et de quibusdam aliis* : « de tout ce qui existe et de quelque chose encore par-dessus le marché. »

Vous ne vous êtes pas mépris, messieurs ; je ne me suis élevé que contre un terme faux et dont on a fait abus. Je ne veux reconnaître que la puissance de la pensée : elle discute, et elle est critique ; elle raconte, elle est Histoire ; elle orne les traditions nationales, elle est Épopée ; elle persuade, émeut, elle est Éloquence. L'histoire de la pensée, dans ses diverses applications, n'est pas encore faite, et promet une noble gloire à quiconque l'entreprendra.

Le premier pas à tenter dans cette histoire admirable de la pensée humaine, c'est l'étude des nations agissant et réagissant les unes les autres ; c'est cette étude que j'entreprends, non par masses obscures et vagues, mais dans ses détails, curieusement approfondis. C'est de cette manière, et pour chercher dans leurs œuvres l'influence de la pensée antérieure et l'action produite par eux sur l'avenir, que nous passerons en revue Rabelais et Cervantes, Shakspeare et l'Arioste, Spencer et le Tasse, Ronsard lui-même et Montaigne. Nous chercherons ensemble, avec un soin et un amour dignes de ces grands hommes, le mobile secret et comme la vitalité de leurs pensées ; nous nous éviterons les hypothèses et les explications trop subtiles. Vous ne voulez pas sans doute que je m'avance autant que l'humoriste allemand dont j'ai cité un passage. S'il fallait en croire sa philosophie, la pâte de ce papier aurait été pétrie par Adam et Ève, l'épingle qui attache ces feuilles eût été forgée par Tubalcaïn. Nos volumes, à l'entendre, ce n'est pas Éverat ou Didot qui les impriment, mais Faust, de Mayence, et Cadmus le Thébain. Ne détruisons point, par une subtilité ridicule, ce qu'il y a de vrai et de profond dans cette théorie ; contentons-nous de marquer et de noter au passage les influences véritables, celles dont on ne peut révoquer en doute l'action et la réalité.

Je ne suivrai donc pas, messieurs, une synthèse systématique. Il est si aisé de poser de grandes subdivisions et d'y faire entrer tout ce que l'on veut ! Notre voyage sera un voyage d'agrément, une promenade au hasard, non une marche géométrique astreinte à une régularité sévère. En partant du

seizième siècle, de cette époque fatale et féconde, où le droit d'examen a éclaté pour la première fois; nous nous arrêterons partout où nous verrons un coin de ciel azuré, un golfe verdoyant, une source claire; là nous plierons nos tentes et nous nous reposerons, étudiant ensemble et la fleur, et le sol, et l'arbre; observant le paysage sous tous ses aspects, et sans jamais sacrifier à l'examen analytique le point de vue pittoresque, le coup d'œil d'ensemble. L'étude littéraire est belle sous ce rapport; elle ne se compose plus de dates stériles et de sèches dissertations; elle ne compare plus les phrases aux phrases, ni les métaphores aux métaphores. Elle cherche ce que chaque écrivain a reçu de la civilisation et ce qu'il a fait pour elle, ce qu'il a emprunté, ce qu'il a prêté; elle le voit actif et passif, soumis à des influences et communiquant des influences; fils du passé et père de l'avenir; formant un des points lumineux de la grande chaîne intellectuelle. Elle étudie sa vie et ses passions, non pour y trouver de minces et inutiles anecdotes, mais pour savoir dans quel foyer de douleurs, d'amours, de luttes, de dévouement et de fautes, la grande intelligence s'est trempée. Choisissez au hasard les auteurs les plus originaux, les plus tranchés, ceux qui ont dédaigné le plus hautement toute imitation : il sera facile de prouver que diverses éducations ont concouru à la formation de leur pensée. Cervantes, Rabelais, Shakspeare, dont personne ne contestera l'originalité, ont puisé dans le grand trésor de l'Italie et des anciens.

L'analyse chimique à laquelle nous soumettrons les grands écrivains ne détruira pas les élémens de leur génie. Ce sera à la fois analyse et résurrection. En séparant ces élémens constitutifs, nous ne les anéantirons pas. Le grand homme reparaîtra bientôt à nos regards, dans toute sa beauté, dans toute sa force, dans toute la verdeur de sa jeunesse; Molière ou Milton, Racine ou Pascal, Arioste ou Tasse, nous aurons assisté au roman intérieur de sa vie, à la création de sa pensée; nous l'aimerons davantage, nous aurons souffert avec lui; nous l'admirerons mieux, nous saurons pourquoi nous l'admirons. Au lieu de contempler un seul point du fleuve, celui qui traverse une grande ville, ses eaux turbulentes encaissées dans des remparts de pierre, nous aurons bu l'eau de sa faible source, nous aurons suivi le sentier tortueux de ses rives errantes; nous connaîtrons son progrès, ses accidens, les obstacles qui l'ont arrêté, les rivières qui l'ont grossi, les influences qui se sont confondues dans son sein. Pour moi, je cherche vainement une étude plus intéressante. Loin de rabaisser le génie, ce procédé est plein de respect pour lui. Il semble que l'homme supérieur

soit contemporain du passé comme de l'avenir. Avant sa naissance, déjà les germes qui vont le préparer lui appartiennent; les influences qu'il va répandre lui appartiendront encore après sa mort. Ainsi comprise, la pensée supérieure n'a ni berceau ni tombe. Elle a été couvée, si j'ose le dire, depuis long-temps; elle éclate et apparaît dans une enveloppe mortelle. Après une vie souvent misérable, l'enveloppe se brise, l'homme s'éteint; un peu de terre le recouvre; mais la pensée reste; — elle reste si active, si féconde, si omniprésente, que long-temps après la disparition de l'être fragile auquel ce précieux trésor était confié, des couronnes peuvent encore se casser comme du verre devant elle, — des religions crouler ou surgir, — des peuples naître et des institutions s'organiser à la voix de ce fantôme : — un fantôme plus vivant que les vivans et plus puissant qu'eux!

PHILARÈTE CHASLES.

CHRONIQUE MUSICALE.

Après une trève de sept ans et demi, Robin des Bois vient de reprendre le cours de ses victoires et de ses enchantemens. Une première série de deux cent quatre-vingts représentations aurait rendu ce long repos nécessaire, si la clôture de l'Odéon ne l'avait impérieusement commandé. Robin des Bois dirige ses balles à sa fantaisie ; elles suivent la ligne droite ou dessinent de capricieux ricochets pour arriver à leur but qu'elles ne manquent jamais. Cet esprit de ténèbres, que les Allemands ont appelé Samiel, qui reçut chez nous le nom de Robin, prodigua d'abord ses balles d'or à l'Odéon ; il lui versa d'abondantes balles d'argent ; mais le malheureux théâtre subit enfin l'épreuve de la balle de plomb, projectile toujours funeste, qui le frappa de mort. Robin des Bois resta ferme sur ses pattes ; rentré dans sa tanière souterraine, il attendit qu'une génération nouvelle d'amateurs eût atteint la majorité requise pour prendre sa part des jouissances dramatiques ; il eut soin de ne pas laisser éteindre son grand renom ; il rappela de temps en temps les souvenirs qui pouvaient le faire désirer, promit des balles d'or aux entreprises théâtrales, des plaisirs aux *dilettanti*. On sait que le diable est toujours fidèle à sa parole, quand il se décide à la donner ; faut-il s'étonner si un habile directeur a tenté de remettre au jour le magicien de l'Odéon, et si le public est venu en foule assister à ce retour si long-temps attendu !

L'administration de l'Opéra-Comique n'avait rien négligé pour donner au chef-d'œuvre de Weber le luxe d'exécution et de mise en scène qu'une composition aussi importante réclame. Vingt-huit choristes allemands, dix symphonistes, ont été adjoints au chœur et à l'orchestre ; la scène du ravin,

les apparitions, le sabbat des diables, des ombres, la chasse fantastique, ont été réglés, exécutés avec d'autant plus d'artifice que les bornes restreintes du théâtre offraient plus de difficultés pour le développement d'un tel spectacle. Boulard avait déjà fait ses preuves à l'Odéon, dans le rôle de Richard; il nous a montré à l'Opéra-Comique une voix tout aussi puissante mais plus exercée, et plus d'intelligence et de chaleur dans le jeu dramatique. Jansenne a conquis, dès le premier acte, la faveur d'un public qui semblait regarder la partie de Tony comme au-dessus des forces de ce chanteur. Mmes Casimir, Hébert-Massy, représentaient Anna, Nancy. Jamais le duo ravissant qui ouvre le second acte n'avait été dit avec autant de charme et d'élégance à l'Odéon. Mme Hébert-Massi a été fort applaudie après sa cavatine; des transports d'enthousiasme ont éclaté sur les derniers accords de la grande scène de la fenêtre, chantée par Mme Casimir. Tous les détails pittoresques d'une expression si vraie et si variée ont été parfaitement rendus par la voix et par l'orchestre. La franchise d'attaque, le *brio*, la verve que la cantatrice a déployée dans le dernier mouvement, cette pureté, cette clarté de son que réclame l'audacieuse cabalette de Weber, ont charmé, électrisé l'assemblée; toute la salle applaudissait, et cinq fois ce témoignage flatteur a été adressé à la nouvelle Anna. Quelques critiques reprochaient à Mme Casimir d'avoir placé un point d'orgue en roulades sur le repos qui amène le premier couplet de l'*andante* de cette scène. Je dois leur rappeler que ce point d'orgue a été marqué par Weber, et que la roulade est même notée en partie par l'auteur. Je leur ferai remarquer encore que, suivant l'intention de Weber, Mme Casimir la termine sur le *si* grave, licence que le plus grand nombre des sopranes ne saurait se permettre. Cet air si redouté des virtuoses est le triomphe de Mme Casimir; on attendait la cantatrice à cette épreuve dangereuse; elle ne pouvait s'en tirer d'une manière plus brillante. Le trio laisse encore à désirer sous plus d'un rapport; la partie du ténor est un peu grave pour Jansenne; elle se relève dans l'*andante* qui a été fort bien exécuté.

Boulard a été d'une chaleur entraînante dans son air de fureur diabolique, et le chœur des chasseurs a produit ses magiques effets; il n'était pas encore fini que l'on criait déjà *bis* de toutes parts. Les choristes se sont bien comportés; ils ont marché beaucoup mieux encore aux représentations suivantes. L'alliance des deux nations française et allemande avait besoin de quelques jours d'exercice pour devenir parfaite.

Honneur à l'orchestre de l'Opéra-Comique, à son digne chef, M. Va-

lentino! au directeur de la scène, M. Génot, qui fait manœuvrer tant de diables sur un si petit espace! L'action n'en est que plus chaude : c'était un véritable enfer, que la poudre, les flammes alcooliques et le lycopode chauffaient à la température du Tartare. Les costumes et les décors sont tour à tour d'un aspect effroyable ou gracieux, et doivent satisfaire ceux qui aiment les contrastes. ROBIN DES BOIS, sifflé lors de sa première exhibition, ne s'arrêta qu'après avoir compté deux cent quatre-vingts représentations. Cette fois il triomphe d'entrée de jeu; sa destinée semble devoir être plus heureuse encore. Il faut cependant qu'il sache borner sa carrière. Je ne crois pas me tromper en lui promettant le tiers de cette somme, le quart, si l'on veut; mais certes ce sera bien le quart consolidé.

— Les concerts du Conservatoire ont commencé dimanche dernier. L'affiche ne portait de nouveau qu'une ballade allemande, composée par Schubert, qui s'est fait un nom en écrivant un grand nombre de ces petits drames en musique. Nourrit l'a chantée avec expression. Le *Credo*, fragment de la messe solennelle de Beethoven, n'a pas produit une sensation bien vive sur l'auditoire. Une polonaise de Mayseder, que M. Urhan a fait passer du diapason du violon à celui de la viole, a été exécutée par ce virtuose avec une rare perfection. La symphonie héroïque de Beethoven a déployé ses trésors d'harmonie; le chant naïf et simple de *Laudi spirituali*, dit en chœur avec un ensemble et une intelligence également remarquables, a été couvert d'applaudissemens, on a voulu l'entendre une seconde fois. L'ouverture de *la Flûte enchantée*, attaquée et suivie avec une verve, une véhémence qui tiennent du prodige, a terminé la séance. Les compositions reproduites dans ce premier concert sont très-belles; l'exécution en a été excellente, et pourtant l'assemblée avait perdu la tradition de ces transports d'enthousiasme qu'elle faisait éclater avec tant de vigueur et de constance. Le public nombreux écoutait mais ne distribuait les applaudissemens que d'une avare main. Est-ce toujours l'ancien auditoire, et se montre-t-il fatigué d'entendre sans cesse les mêmes chefs-d'œuvre qui, chaque année, arrivent diversement combinés sur le programme du Conservatoire? Ou bien est-ce une nouvelle troupe d'admirateurs dont l'oreille n'est point encore assez exercée, et qui veut s'instruire d'abord, faire un cours dans les règles, avant de se livrer franchement à l'expression de son enthousiasme?

— On a dit à la Bourse et répété dans le monde musical, qu'une *prima donna* jalouse, *prima donna* de la famille d'Otello, sans doute, avait

poignardé tout de bon la Desdemona par excellence. Je me suis bien gardé d'insérer cette nouvelle désastreuse et désolante dans ma chronique avant d'en avoir pu vérifier l'authenticité. C'est un bruit jeté à la Bourse pour faire hausser pendant quelques jours les actions des cantatrices appelées à succéder à Mme Malibran ; il est permis de le supposer du moins. Je ne pense pas que la mort de cette virtuose imprimât un mouvement de hausse ou de baisse bien prononcé sur le trois pour cent, la rente de Naples ou les Cortès. Mme Malibran est dans un état d'hygiène prospère et florissant, elle fait fureur à Naples, au théâtre *San-Carlo*, dans le rôle de Tancredi. Ce gentil chevalier y terrasse Orbassano, comme à l'ordinaire, avec une grace charmante, et quand il a fait briller *il vivo lampo di quella spada*, le glaive meurtrier rentre dans le fourreau, et le paladin en cuirasse le casque en tête, gratifie ses admirateurs de la cavatine du *Barbiere*, de *Cenerentola* ou de *la Gazza ladra*. Le public est enchanté, ravi d'aise, et ne demande point au chevalier Tancredi l'explication de cette phrase que la nouvelle position de la cavatine rend au moins singulière : *Si Lindoro mio sarà*. Mme Malibran triomphe tous les soirs, mais elle est trop mal secondée ; la supériorité de son talent écrase ses entours, et la société des nobles entrepreneurs, des *dilettanti di prima sfera*, ne fait pas de bonnes affaires, malgré le talent et le *brio* de sa *prima donna assolutissima*.

— Un jeune violoniste belge, du plus beau talent, s'est fait entendre dans un concert particulier qu'il a donné au Conservatoire. M. Prume, professeur de dix-huit ans, marche sur les traces de son compatriote Bériot ; son début à Paris a été signalé par un succès des plus brillans. Ce jeune maître est attaché au conservatoire de Liége, dirigé par M. Daussoigne, le neveu, l'héritier de Méhul : ce choix fait honneur à M. Prume comme à son directeur.

— Mlle Calvet a débuté à l'Opéra-Comique, vendredi dernier, dans LE CONCERT A LA COUR ; cette très-jolie personne chante fort agréablement, sa voix est un soprane qui ne manque ni de charme ni d'égalité ; l'exercice doit lui faire acquérir ce qu'il laisse à désirer encore sous le rapport du volume de son et de la vigueur d'attaque. Mlle Calvet est jolie, et cette première épreuve donne des espérances au théâtre qui vient de l'engager.

— Mme Degli-Antoni avait réuni une assemblée nombreuse et fashionable au concert qu'elle a donné lundi dernier. Cette virtuose, dont le renom s'accroît à mesure qu'un plus grand nombre d'amateurs a pu con-

naître et apprécier sa belle voix et son style d'exécution, a été fort applaudie; elle a chanté plusieurs morceaux d'une haute portée, parmi lesquels on a remarqué la fameuse cavatine de la *Donna del Lago*. MM. Ernst et Schunke se sont distingués dans un duo concertant pour violon et piano. Après avoir tenu sa partie avec honneur dans un morceau concerté, Mme Vigano a chanté plusieurs petits airs. On sait quelle expression dramatique et pleine de vivacité, quelle verve elle met dans ces pièces fugitives, ces chansonnettes italiennes dont quelques-unes sont empruntées au répertoire des gondoliers de Venise.

— Ces gondoliers me conduisent à force de rames à la fête vénitienne offerte par la direction de l'Opéra-Comique à ses nombreux habitués. Les amateurs s'y pressaient au point qu'ils ont laissé 16,800 francs dans la caisse du théâtre. Nous avons vu le pont du Rialto en peinture; mais le pont des Soupirs, jeté d'une loge d'avant-scène à l'autre, en travers de la salle, était en relief, en ronde-bosse et praticable, pour les musiciens du moins. C'est sur ce pont que le capitaine Musard avait placé son corps d'armée: des pelotons de trombonistes, de cornistes, de trompettistes, se déployaient échelonnés dans les loges du second et du troisième rang; le chœur occupait le balcon et chantait quelques reprises des contre-danses. Son bâton à la main, le capitaine, assis sur le banc de quart, commandait la manœuvre, qui s'exécutait avec un admirable aplomb. Cet orchestre de bal sonne parfaitement; ses cadences ont la vigueur, la soudaineté qu'exigent les petites pièces de son répertoire; son *crescendo*, toujours peu développé, n'en est pas moins conduit avec une rare intelligence. Les chœurs de voix, réunis à certaines reprises des contredanses, jettent un agréable contraste dans des traits dont les fréquentes répétitions deviendraient fastidieuses pour les amateurs qui ne dansent pas. Je ne dirai rien des parades, des scènes improvisées, des vues d'optique, des loteries; ces divertissemens n'ont rien de musical et ne sauraient figurer dans ma chronique.

— M. Donizetti, auteur d'*Anna Bolena*, de *Parisina*, et d'une infinité d'autres ouvrages d'un grand mérite, est à Paris pour mettre en scène *Marino Faliero*, opéra qu'il a écrit tout exprès pour notre théâtre italien. Nous possédons maintenant dans notre capitale les trois illustrations musicales de l'Italie, Rossini, Donizetti, Bellini.

CASTIL-BLAZE.

CHRONIQUE.

Le vent est aux créances. Toute l'Europe fouille dans ses cartons, exhume de vieux bordereaux, et nous actionne en liquidation. Un créancier ne crie jamais tout seul. Après l'Amérique, voici la Pologne, ou pour mieux dire, la Russie qui ne serait pas fâchée de voir la couleur de notre argent, et qui réclame aussi quelques millions. On craint encore que l'empereur de la Chine ne répète contre nous des créances vermoulues, ayant pour origine des emprunts faits à l'empereur Chao-Kang par les missionnaires jésuites; et l'on dit déjà que le roi de Siam redemande la valeur, plus les intérêts, d'un gros diamant perdu dans les Tuileries par un de ses sujets, à l'époque de la fameuse ambassade. La France a de l'argent et de la bonne foi : ce qu'elle doit, elle le paie; mais elle a aussi le bras vigoureux; quand on exige ce qu'elle ne doit pas, elle solde en coups de bâtons. Des explications ont été entamées à la chambre des députés sur le fait de ces créances polono-russes; elles seront continuées lundi.

—Jamais l'Académie ne fit autant de bruit en aussi peu de temps. Coup sur coup voilà la mort d'Arnault, le legs de son fauteuil, l'élection de M. Scribe, la réception de M. Thiers, la mort de M. Parceval et le choix de son successeur. J'oubliais l'Arbogaste de M. Viennet, que l'auteur a lu dans une des dernières séances. (Je ne me représente pas un homme qui lit Arbogaste.)

Vendredi dernier, huit tours de scrutin n'ont pas suffi pour donner un successeur à M. Parceval. Au premier tour, les voix étaient ainsi réparties : M. Arnault fils 7, M. Salvandy 6, M. Ballanche 5, M. Casimir Bonjour 5, M. Creuzé de Lesser 4, M. Aimé Martin 2, M. Denne-Baron 1.

Au second tour, il y a eu une légère dépréciation de la valeur Casimir Bonjour; elle a été cotée à quatre voix seulement. M. Salvandy et M. Ar

nault se sont élevés à huit. Au troisième tour, nouvelle dépréciation du Bonjour, tombé à deux voix.

Au quatrième tour, le Bonjour a plongé et n'a plus reparu. Les votes se sont ainsi répartis : M. Salvandy a eu 12 voix; M. Arnault en a obtenu 13, et M. Ballanche 5. Enfin, au huitième et dernier tour, M. Salvandy a obtenu 14 voix, M. Arnault 14, M. Ballanche 2.

Aucun des candidats n'ayant obtenu la majorité absolue des suffrages des membres présens, l'Académie a remis l'élection à un mois.

Décidément le codicile du testament d'Arnault n'est pas un caprice : c'était une belle et bonne volonté, une volonté respectée. Il voulait que son fils fût académicien : il le sera. C'est assurément le coup d'état le plus incongru qu'ait jamais tenté un corps constitué. Dans un temps où la politique n'absorberait pas toutes les forces de la discussion, il y aurait, à ce sujet, une vive et ardente polémique. Nous verrons donc M. Arnault fils académicien par la volonté de monsieur son père, immortel par héritage.

— On s'est beaucoup occupé, dans le monde diplomatique et dans la haute aristocratie qui fréquente le *club de l'Union*, des dernières nominations des commissaires. C'est toujours par voie d'élection qu'on procède. L'on comprend que malgré la politesse des rapports qui existent entre tous les membres, malgré la tolérance politique qui domine tous leurs actes, le plus grand nombre de votes doit cependant se réunir en faveur des personnes qui représentent la nuance de la majorité. En un mot, il est impossible que le scrutin n'établisse pas la statistique des sentimens politiques du club. Les dernières élections ont été chaudement disputées. Nous en donnons le résultat : l'on reconnaîtra qu'un besoin de concessions mutuelles a rapproché quelques noms qui s'étonneraient d'être si voisins, si les fonctions de commissaires ne se bornaient pas uniquement à maintenir le club dans la condition d'élégance et de bon goût qui l'ont fait prospérer jusqu'ici.

Président : M. le duc de Luxembourg.
Commissaires : M. de Pornett,
M. de Grammont,
M. de Caneuville,
M. de Cossé,
M. de Flahaut,
M. Mathieu de La Redorte,
M. de Flavigny,
Lord Henri Vane.

—BALS MASQUÉS DE L'OPÉRA.—La tombola nous déborde; cette première idée de M. Mira se reproduit à présent sous toutes les formes du plagiat. Le public n'y perd pas; il multiplie, au contraire, ses chances de gain. Entre la loterie de l'Opéra et celle de l'Opéra-Comique, quel est le malheureux, l'individu frappé de guignon, qui n'accrochera pas un thé, un châle ou un coffre de toilette? Il s'établit déjà un trafic sur les billets. Un homme ne peut garder le sien plus d'une heure; vingt dominos viennent le lui demander ou le subtiliser dans sa poche. Il y a des maris qui n'obtiennent de leurs femmes la permission d'aller au bal de l'Opéra, qu'à la condition de rapporter un ou plusieurs billets. L'on conçoit, au reste, la valeur qu'ont acquise les actions de la tombola-Mira quand on a vu les magnifiques objets promis aux gagnans. Je plains celui à qui doit échoir ce thé idéal d'Odiot qui s'enorgueillit de ses ciselures sur le piano incrusté de Pleyel; les médecins s'accordent à dire qu'il ne peut manquer de devenir fou. Dans nos mœurs, le bal de l'Opéra était une nécessité; on y ajoute tant d'accessoires riches et variés, qu'à présent c'est une fureur.

—THÉATRES.—THÉATRE DES FOLIES DRAMATIQUES.—LES CHAUFFEURS.— Bien avant que Frédérick vînt porter aux Folies-Dramatiques cette poésie de bagne qui colore la figure de Macaire, ce théâtre avait pris son rang parmi les manufactures de drames qui s'exploitent sur nos boulevarts. Il appelait à lui un auditoire passionné, des jeunes hommes ardens et déguenillés, qui formulaient l'éloge en houras féroces et la critique en trognons de pommes. On se souvient de cet homme qui déclina devant la police correctionnelle cette qualité : *Préposé aux trognons de pommes des Folies-Dramatiques*, ce qui veut dire : homme dont les fonctions consistent à empêcher, par toutes voies de persuasion ou de force, la projection de ces immondes reliefs. L'usage du trognon de pomme est tellement invétéré dans ce local, que le pauvre préposé est, dit-on, mort à la peine. Je me souviens encore d'avoir entendu le dialogue suivant entre deux jeunes *bras nus :* « Jean, voilà Mlle Léontine qui entre en scène; jetes-y donc ton trognon; le préposé ne voit pas. — Mon trognon? eh! non, je mange tout. » Ce théâtre n'en poursuit pas moins sa carrière; il recueille autant de pièces de vingt sous qu'il ramasse de trognons, et son caissier a autant à faire que son balayeur. Son secret est bien simple : il amuse le peuple. Cette fois ce ne sont pas les filous qu'il lui offre, mais bien de beaux et vaillans voleurs de grand chemin, des *chauffeurs*, ces terribles *chauffeurs* qui se rendirent si fameux. Il est inutile de dire que les chauffeurs font prisonniers une grande dame et un curé, qui veulent ramener le chef de la bande dans le sentier de la vertu. Il est encore plus inutile d'ajouter que cet ouvrage est de MM. Cogniard frères, dont le nom retentit chaque

jour depuis la rue de Lancry jusqu'au pâtissier qui vend sa galette mitoyenne entre le Cirque et les Folies-Dramatiques.

— AMBIGU-COMIQUE. — LE COEUR D'UNE FEMME, par MM. Sauvage, Larieu et Raoul. — Il n'y a pas de sujet qui prête plus à la controverse. Selon les dramaturges du boulevart, le cœur d'une femme est un abîme de bonté : il s'agit ici d'un cœur de femme écossaise. Dolly a rencontré, aimé, épousé secrètement un jeune Français dont la tête est mise à prix, et qu'elle a sauvé à la condition qu'il lui donnerait sa main. Échappé aux dangers, le Français revient dans sa patrie, reprend son nom de Germilly, et se marie gaiement à une autre femme. Mais Dolly le poursuit, le retrouve, le dénonce et va le livrer à la justice. La maréchaussée arrive pour écrouer le bigame à la Bastille, lorsque Dolly anéantit la seule preuve qui le condamne. Rien n'est paisible comme ce mélodrame; il suit son cours comme un bateau qui descend la Seine. Il arrive à son dénoûment comme le bateau touche au port Saint-Nicolas. C'est une historiette qu'on laisse aller sans trouble et sans secousse comme une nouvelle du MUSÉE DES FAMILLES PITTORESQUES, comme un feuilleton du CONSTITUTIONNEL, *journal des commerces politiques et littéraires* de M. Étienne.

— VAUDEVILLE. — ELLE EST FOLLE! pièce en deux actes. — Sautons à pieds joints par-dessus l'exposition, qui consiste en deux habits de chasse vert-pomme. Ces deux habits sont portés par Fontenay, qui charge le souffleur de chanter ses couplets, et par M. Hyppolite, qui a toujours eu les bras trop courts, et qui commence à avoir le ventre trop gros. Nous voilà dans une famille distinguée, composée de trois personnes : un mari, sa femme et une nièce. Parmi ces individus, il y a un fou : maladie terrible qui ravale l'homme au-dessous de la bête, car il n'a plus, comme la bête, la logique des instincts. Si le docteur Yollack en croit lord Harleig, lady Harleig est folle, et c'est pour donner ses soins à l'infortunée que son mari a fait venir le célèbre médecin; sa première conversation avec elle n'est pas de nature à le désabuser, car elle parle en frémissant, avec terreur, d'un affreux secret, d'un malheur qui désole sa vie, et tout d'un coup elle échappe à la consultation par une fuite brusque et déraisonnable. — Eh bien! qu'en pensez-vous, docteur? dit Harleig. Y a-t-il quelque ressource? — Je n'en réponds pas, mais j'emploierai tous mes moyens. — N'épargnons rien, ni les soins, ni le temps, ni l'argent; l'argent surtout! J'en ai tant! je vais être si riche! Vous voyez bien ce grand lac (la mer)? je suis en train de le dessécher; il est immense! Vous figurez-vous les plaines, les bois, les prairies que je vais posséder? Le roi d'Angleterre commence à s'inquiéter de ma prospérité, il m'entoure d'espions. Je ne

suis gêné dans mes travaux que par la vue d'un mouchoir qui m'empêche d'avancer... Ici lord Harleig se renverse, se tord, écume... C'est lui qui est le fou! Là finit le premier acte et s'arrête l'emprunt fait par M. Mélesville aux MÉMOIRES D'UN MÉDECIN. Jusqu'ici son petit drame est mené avec une adresse infinie; les incertitudes du médecin, son peu de confiance dans son art, jettent sur ces premières scènes tout juste autant de gaieté qu'il en faut pour qu'un sujet pareil ne ressemble pas à une atroce scène de Charenton. La folie de lord Harleig est d'ailleurs une folie de bonne compagnie, comme tout le monde choisirait la sienne, s'il fallait en arriver là. Il est bon, poli, affectueux, distingué dans son langage, intéressant dans son malheur; les fous de théâtre ne manquent jamais de se présenter le cou nu, les vêtemens en désordre, les cheveux mal peignés. Volnys, acteur intelligent et de bon goût, ne laisse pas deviner un aliéné sous ce négligé élégant, sous cette tenue confortable. Sa voix calme et la sérénité de son œil ne le trahissent pas, et l'effet de scène n'en est que plus saisissant quand la vérité se révèle. Maintenant, qui a troublé la raison de ce malheureux? Comment M. Mélesville va-t-il la lui rendre? car il y est engagé. Il nous a trop intéressés à ce personnage pour se dispenser de sa guérison et se montrer aussi barbare que les MÉMOIRES D'UN MÉDECIN qui font mourir le pauvre fou.

Jadis, lord Harleig, lady Harleig, leur nièce Nelly, étaient suivis dans tous les lieux publics par un jeune homme qui s'attachait à eux comme une ombre. Dans un voyage à Naples, ils le retrouvèrent; et un soir que lady Harleig se promenait seule dans son jardin, le téméraire, caché dans une broussaille, vint tomber à ses pieds, articula vaguement des protestations d'amour qu'Anna ne voulut pas entendre et auxquelles la fuite seule put la soustraire. Interrompu dans sa harangue par ce brusque départ, le jeune homme tombe entre les mains du mari, qui le provoque avec furie, lui propose un combat à mort, et, voyant que son adversaire hésite, le poignarde et le jette à l'eau. Un gentleman aux sentimens élevés ne commet pas impunément un pareil crime; s'il échappe à la justice, il n'échappe pas à sa conscience, et la conscience de lord Harleig est si sévère, que pour le punir elle lui enlève la raison. Après avoir disparu sous les flots, son rival surnagea quelques instans, agitant un mouchoir pour implorer de l'aide. Lord Harleig fut sourd : de là cette déplorable manie de vouloir dessécher la mer, et cette vision du mouchoir qui l'arrête sur le rivage. Tous ces détails, le docteur Yollack les recueille dans les récits de lady Harleig, dans les brusques réponses de son mari, et dans les aveux ingénus de Nelly, et le pauvre docteur n'en est pas plus avancé. Arrive un parent de lord Harleig, Wilkins, un dissipateur qui a quelques soupçons du dérangement d'idées de son parent, et qui conçoit le bouffon projet de se faire nommer adminis-

trateur de ses biens. Sa visite a pour objet de vérifier le cas de folie, et le secours d'un juge-de-paix lui a semblé utile pour dresser procès-verbal des horions qu'il s'attend à recevoir dans son examen. Mais ce juge-de-paix, c'est un revenant, c'est un fantôme, c'est Maxwell, la victime de Harleig, qui, miraculeusement sauvé par des pêcheurs, vient aujourd'hui raconter qu'il n'a jamais été amoureux que de Nelly, que c'est elle dont il demandait la main aux genoux d'Anna. Cette scène, admirablement conduite et posée avec tout l'art d'un habile tacticien de théâtre, amène le retour à la raison du noble fou, et le dénoûment inévitable. Rien n'est plus attachant que la représentation de ce petit drame qui marche sans effort, sans peine, soutenu seulement par des ressorts d'arrangement. La simplicité de la donnée est relevée par la délicatesse des détails, et la vulgarité de la folie par la distinction et la nouveauté des symptômes. Une grande part de ces éloges revient à Volnys qui a tué pour jamais les folies de convention. Je suis sûr qu'il a fait un égal plaisir au docteur Blanche qui était venu pour l'observer, et à M. Casimir Delavigne, qui veut le transplanter à la Comédie-Française. Je ne sais pas pourquoi Lepeintre aîné a passé la moitié de sa vie à représenter de vieux sergens, de vieux colonels, des manufacturiers généreux, enfin, tout le chauvinisme militaire de l'empire, et le chauvinisme industriel de la restauration : car Lepeintre aîné est excellent dans le rôle du docteur; c'est un vieillard charmant, spirituel, propre, bien à l'aise dans sa culotte et ses bas de soie, qui aime son habit noir, ses boucles d'or, sa poudre et ses pratiques; qui prend du tabac avec grâce, habillé comme le baron Portal; c'est un médecin consolant et aimable, homme du monde et praticien. Lepeintre aîné a été rappelé, Volnys aussi, Mme Thénard aussi, et le nom de M. Mélesville prononcé au milieu des acclamations. N. R.

— Les tomes VII et VIII de l'Histoire de la Réforme, de la Ligue et du Règne de Henri IV, par M. Capefigue, ont paru a la librairie de Dufey. Ces deux nouveaux volumes, entièrement consacrés au règne de Henri IV, complètent cette intéressante composition historique. Nous devons constater le nombre et la nouveauté des pièces qu'ils contiennent. Les lettres d'Élisabeth et de Henri IV pour toutes les négociations politiques de la fin du seizième siècle et du commencement du dix-septième; rapports diplomatiques de ce prince avec l'Allemagne, les états-généraux des provinces unies, Venise, le sultan, Genève, la Suisse et les principautés d'Italie; les motifs et le véritable caractère de l'entrée de Henri IV à Paris; les dépêches des ambassadeurs d'Espagne sur la surprise de la cité populeuse par les gentilshommes, et la trahison de M. de Brissac, toutes ces

pièces absolument inédites; puis, les achats de villes aux principaux chefs de la ligue, soumission successive des provinces, capitulation de Lyon, Rouen, Marseille, Toulouse; les longues négociations de MM. de Bellièvre et Sillery pour la paix de Vervins; rapports de Henri IV avec le parti calviniste, édit de Nantes; le procès et la mort du maréchal de Biron d'après les manuscrits du temps, qui expliquent les causes secrètes de cette grande et royale rigueur. M. Capefigue expose avec des vues toutes nouvelles le mouvement européen que secondait Henri IV en 1610, et au milieu duquel il fut atteint du poignard. Nous parlerons une autre fois plus en détail de l'ouvrage nouveau de M. Capefigue.

— Un étranger distingué, économiste éclairé et profond, vient de publier, sous le titre de CONTRE-ENQUÊTE, une brochure remarquable, dans laquelle les principes mis en avant dans l'enquête commerciale sont réfutés avec beaucoup d'habileté et de vigueur. Cet opuscule se vend à la librairie de Charpentier, rue de Seine, n° 31.

— L'ouvrage de M. E. de Chabrol-Chaméane est un de ceux dont l'apparition frappe le plus les esprits en ce moment. Son plan, son exécution, l'excessif bon marché qui le met à la portée de tous, tous ces motifs réunis en font un véritable livre pour le peuple.

— La méthode d'enseignement universel de M. Jacotot continue à se répandre, malgré les préjugés qui l'ont assaillie à sa naissance. Aujourd'hui ce ne sont plus seulement quelques adeptes fervens, quelques hommes laborieux qui la pratiquent; elle est adoptée par une foule d'établissemens publics, par des pensions, des séminaires, où elle produit les résultats les plus incontestables. A l'étranger, ses succès ont été encore mieux appréciés. Elle s'est propagée rapidement en Hollande, en Russie.

— Le libraire Charles Gosselin vient de publier un livre intitulé : DE LA DÉMOCRATIE EN AMÉRIQUE, par M. Alexis de Tocqueville. On n'a point oublié que l'auteur de cet ouvrage fut envoyé, en 1831, aux États-Unis, par le gouvernement français, afin d'y étudier le système pénitentiaire. Le but de M. de Tocqueville, dans le livre que nous annonçons, a été de faire connaître par quelles lois, suivant quels usages et à l'aide de quelles mœurs la démocratie américaine parvient à diriger la société. Si l'auteur éclaircit les importantes questions qu'il pose, son livre ne peut manquer d'exciter un vif intérêt parmi nous.

— La charmante édition des ŒUVRES DE BERQUIN que publient les libraires Astoin, Biais et Renduel, accompagnée de plus de deux cents vignettes, se poursuit avec un grand succès. Quatorze livraisons, sur les cinquante dont se composera l'ouvrage, sont en vente; le premier volume est complet. Nous appelons l'attention des parens sur cette publication.